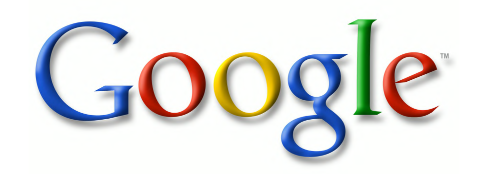


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

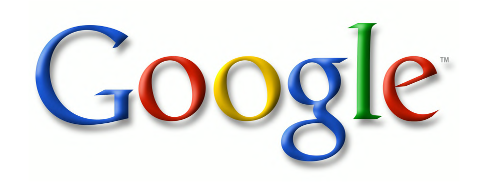
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 459532


LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P. THIEME

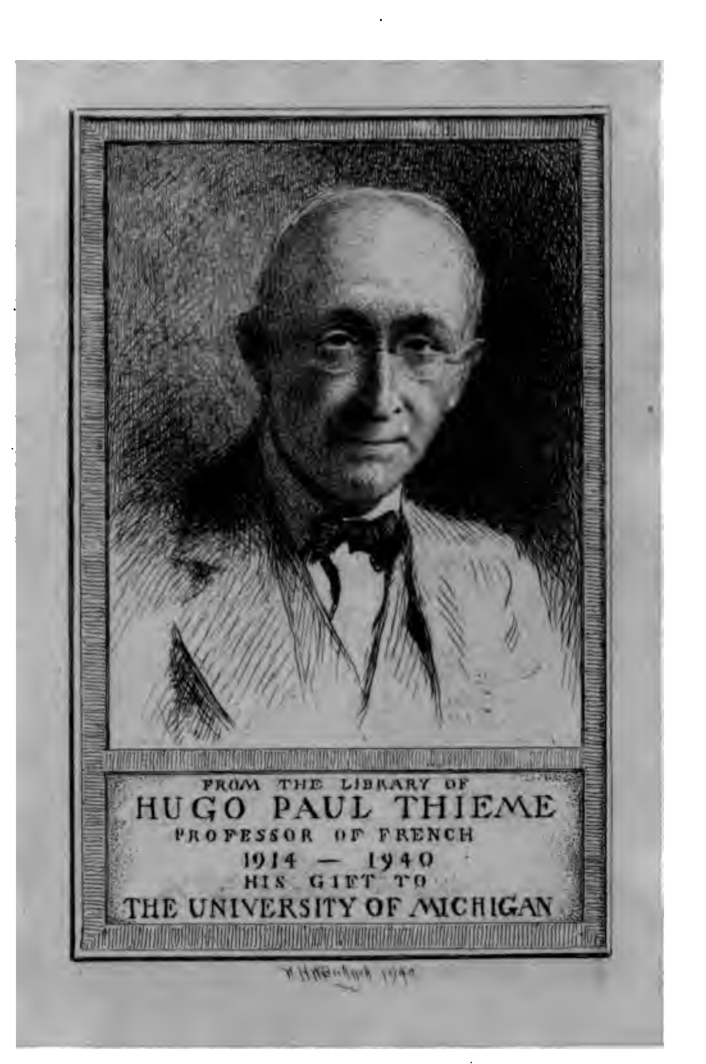
BX
846
.F84
187[illegible]


LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P. THIEME

BX
846
.F84
1897


LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P. THIEME

BX
890
.F84
1898


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

IV

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR-LE-DUC

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec le plus grand soin

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME QUATRIÈME

TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU

PARIS

BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1898

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU

Library
of
H. P. Thieme
3-14-41

ORAYSON DEDICATOIRE.

TRES-SAINCTE Mere de Dieu, vaisseau d'incomparable eslection, Reyne de la souveraine dilection, vous estes la plus aymable, la plus amante et la plus aymée de toutes les creatures. L'amour du Pere celeste prit son bon playsir en vous de toute eternité, destinant vostre chaste cœur à la perfection du sainct amour, affin qu'un jour vous aymassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aymoit eternellement de l'unique amour paternel. O Jesus mon Sauveur! à qui puis-je mieux dedier les parolles de vostre amour, qu'au cœur tres-aymable de la bien-aymée de vostre ame?

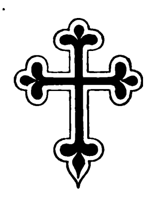
Mais, ô Mere toute triomphante! qui peut jetter ses yeux sur vostre Majesté, sans voir à vostre dextre (1) celuy que vostre Fils voulut si souvent, pour l'amour de vous, honnorer du tiltre de pere, le vous ayant uny par le lien celeste d'un maryage tout virginal, à ce qu'il fust vostre secours et coadjuteur en la charge de la conduitte et education de sa divine enfance? O grand S. Joseph, espoux tres-aymé de la mere du bien-aymé! hé! combien de fois avez-vous porté l'amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis qu'embrasé des doux embrassemens et baysers de ce divin Enfant, vostre ame fondoit d'ayse, lorsqu'il prononçoit tendrement à vos oreilles (ô Dieu, quelle suavité!) que vous estiez son grand amy et son cher pere bien-aymé?

On mettoit jadis les lampes de l'ancien temple sur des fleurs de lys d'or. O Marie et Joseph, pair sans pair (2), lys sacré d'incomparable beauté entre lesquels le Bien-aymé se repaist, et repaist tous ses amans! helas! si j'ay quelque esperance que cet escrit d'amour puisse esclairer et enflammer les enfans de lumiere, où le puis-je mieux colloquer qu'emmy (3) vos lys? lys esquels (4) le soleil de justice,

(1) Droite. — (2) Couple sans pareil. — (3) Parmy. — (4) Dans lesquels.

splendeur et candeur de la lumiere eternelle, s'est si souverainement recreé qu'il y a prattiqué les delices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mere bien aymée du Bien-aymé! ô Espoux bien-aymé de la Bien-aymée! prosterné sur ma face devant vos pieds qui porterent mon Sauveur, je vous dedie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de vostre dilection. Hé! je vous conjure par ce cœur de vostre doux Jesus, qui est le Roy des cœurs, que les vostres adorent, animez mon ame, et celle de tous ceux qui liront cet escrit, de vostre toute puissante faveur envers le Sainct-Esprit, affin que nous immolions meshuy (1) en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais emmy les flammes de ce celeste feu que Nostre-Seigneur vostre Fils a tant desiré d'allumer en nos cœurs, que pour cela il ne cessa de travailler et souspirer jusques à la mort et la mort de la croix.

(1) Désormais.



VIVE JESUS

PREFACE.

Le Sainct-Esprit enseigne que les levres de la divine Espouse, c'est-à-dire de l'Eglise, ressemblent à l'escarlate, et au bornal (1) qui distille le miel (Cant. 4), affin que chascun sçache que toute la doctrine qu'elle annonce, consiste en la sacrée dilection, plus esclatante en vermeil que l'escarlate, à cause du sang de l'Espoux qui l'enflamme, plus douce que le miel, à cause de la suavité du Bien-aymé qui la comble de delices. Ainsi ce celeste Espoux, voulant donner commencement à la publication de sa loy, jetta sur l'assemblée des disciples qu'il avoit deputez à cet office, force langues de feu (Act. 2), monstrant assez par ce moyen que la predication evangelique estoit toute destinée à l'embrasement des cœurs.

Representez-vous de belles colombes aux rayons du soleil : vous les verrez varier en autant de couleurs comme vous diversifierez le biais duquel vous les regarderez, parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur, que le soleil voulant mesler sa clarté avec leur pennage (2), il se fait une multitude de transparences, lesquelles produisent une grande varieté de nuances et changemens de couleurs, mais couleurs si aggreables à voir qu'elles surpassent toutes couleurs et l'esmail encore des plus belles pierreries, couleurs resplendissantes et si mignardement (3) dorées que leur or les rend plus vivement colorées; car en cette consideration le prophete royal disoit aux Israëlites :

> Quoique l'affection vous fane le visage,
> Vostre teint desormais se verra ressemblant
> Aux aisles d'un pigeon où l'argent est tremblant,
> Et dont l'or brunissant rayonne le pennage (Psal. 67).

Certes, l'Eglise est parée d'une varieté excellente d'enseignemens, sermons, traittez et livres pieux, tous grandement beaux et ayma-

(1) Rayon. — (2) Plumage. — (3) Délicatement.

bles à la veuë, à cause du meslange admirable que le soleil de justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des pasteurs qui sont leurs plumes, et avec leurs plumes qui tiennent aussi quelquesfois lieu de langues, et font le riche pennage de cette colombe mystique. Mais, parmy toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on descouvre partout le bel or de la saincte dilection qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des Saincts, et la rehaussant au-dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la saincte Eglise.

Mais comme nous sçavons bien que toute la clarté du jour provient du soleil, et disons neantmoins pour l'ordinaire que le soleil n'esclaire pas, sinon quand à descouvert il darde ses rayons en quelqu'endroict : de mesme, bien que toute la doctrine chrestienne soit de l'amour sacré, si est-ce (1) que nous n'honnorons pas indistinctement toute la theologie du tiltre de ce divin amour, ains (2) seulement les parties d'icelle (3) qui contemplent l'origine, la nature, les proprietez et les operations d'iceluy en particulier.

Or, c'est la verité que plusieurs escrivains ont admirablement traitté ce subjet, surtout ces anciens Peres, qui, servant tres-amoureusement Dieu, parloient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon oüyr parler des choses du ciel S. Paul, qui les avoit apprises au ciel mesme! et qu'il fait bon voir ces ames nourries dans le sein de la dilection escrire de sa saincte suavité! Pour cela mesme, entre les scholastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru, ont pareillement excellé en pieté. S. Thomas en a fait un traitté digne de S. Thomas; S. Bonaventure et le bien-heureux Denys le Chartreux en ont fait plusieurs tres-excellens sous divers tiltres; et quant à Jean de Gerson, chancelier de l'Université de Paris, Sixte le Siennois en parle ainsi : « Il a si dignement discouru des cinquante proprietez du divin amour qui sont çà et là deduittes au Cantique des cantiques, qu'il semble que luy seul ayt tenu le compte des affections de l'amour de Dieu. » Certes, cet homme fut extremement docte, judicieux et devot.

Mais, affin que l'on sceut que cette sorte d'escrits se font plus heureusement par la devotion des amans que par la doctrine des sçavans, le Sainct-Esprit a voulu que plusieurs femmes ayent fait des merveilles en cela. Qui a jamais mieux exprimé les celestes passions de l'amour sacré que Ste Catherine de Gennes, Ste Angele de Foligny, Ste Catherine de Sienne, Ste Mathilde?

En nostre aage aussi, plusieurs en ont escrit, desquels je n'ay pas

(1) Encore est-il. — (2) Mais. — (3) D'elle.

eu le loysir de lire distinctement les livres, ains seulement par-cy par-là, autant qu'il estoit requis pour voir si celuy-cy pourroit encore treuver place. Le Pere Louys de Grenade, ce grand docteur de pieté, a mis un traitté de l'amour de Dieu dans son Memorial, qu'il suffit de dire estre d'un si bon autheur pour le rendre recommandable. Diegue Stella, de l'Ordre de Sainct-François, en a fait un autre grandement affectif et utile pour l'orayson. Christofle de Fonseca, religieux augustin, en a mis en lumiere un encore plus grand, où il dit diverses belles choses. Le Pere Louys Richeome, de la Compaignie de Jesus, a aussi publié un livre sous le titre de *l'Art d'aymer Dieu par les creatures ;* et cet autheur est tant aymable en sa personne et en ses beaux escrits, qu'on ne peut doubter qu'il ne le soit encore plus, escrivant de l'amour mesme. Le Pere Jean de Jesus-Maria, de l'Ordre des Carmes deschaussez, a composé un livret qui porte de mesme le nom de *l'Art d'aymer Dieu*, lequel est fort estimé. Ce grand et celebre cardinal Bellarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé *l'Escalier pour monter à Dieu par les creatures*, qui ne peut estre qu'admirable, partant de cette tres-sçavante main et tres-devôte ame, qui a tant escrit et si doctement pour le bien de l'Eglise. Je ne veux rien dire du Parenetique de ce fleuve d'eloquence qui flotte meshuy parmy toute la France par la multitude et varieté de ses sermons et beaux escrits. L'estroite consanguinité spirituelle que mon ame a contractée avec la sienne, lorsque, par l'imposition de mes mains, il reçut le caractere sacré de l'Ordre episcopal pour le bonheur du diocese de Belley et l'honneur de l'Eglise, outre mille nœuds d'une sincere amytié qui nous lient ensemble, ne permet pas que je puisse parler avec credit de ses ouvrages, entre lesquels ce Parenetique de l'amour divin fut une des premieres saillies de la nompareille affluence d'esprit que chascun admire en luy.

Nous voyons de plus un grand et magnifique palais que le R. F. Laurent de Paris, predicateur de l'Ordre des Capucins, bastit à l'honneur de l'amour divin, lequel estant achevé sera un cours accomply de la science de bien aymer. Mais enfin la bienheureuse Therese de Jesus a si bien escrit des mouvemens sacrez de la dilection en tous les livres qu'elle a laissez, qu'on est ravy de voir tant d'eloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité; et sa tres-sçavante ignorance fait paroistre tres-ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, apres un grand tracas d'estude, se voyent honteux de n'entendre pas ce qu'elle escrit si heureusement de la prattique du sainct amour. Ainsi Dieu esleve le throsne de sa vertu sur le theatre de nostre infirmité, *se servant des choses foibles pour confondre les fortes* (I. Cor. 27).

Or, quoy que ce traitté que je te presente, mon cher lecteur, suive de bien loin tous ces excellens livres, sans espoir de les pouvoir acconsuivre (1), si est-ce que j'espere tant en la faveur des deux amans celestes ausquels je le dedie, qu'encore te pourra-t-il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considerations qu'il ne te seroit pas si aysé de treuver ailleurs, comme reciproquement tu treuveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas icy. Il me semble mesme que mon dessein n'est pas celuy des autres, sinon en general, en tant que nous visons tous à la gloire du sainct amour; mais de cecy, la lecture t'en fera foy.

Certes, j'ay seulement pensé à representer simplement et naïfvement, sans art et encore plus sans fard, l'histoire de la naissance, du progres, de la decadence, des operations, proprietez, advantages et excellences de l'amour divin. Que si outre cela tu treuves quelqu'autre chose, ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible d'eviter à celuy qui, comme moy, escrit entre plusieurs distractions. Mais je croy bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature mesme, qui est une si sage ouvriere, projettant la production des raysins, produit quant et quant (2), comme par une prudente inadvertance, tant de feüilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'ayent besoin en leur sayson d'estre effeüillées et esbourgeonnées.

On traitte maintenant les escrivains trop rudement; on precipite les sentences que l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ils n'ont prattiqué d'imprudence en se hastant de publier leurs escrits. La precipitation des jugemens met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusez. Plusieurs escrivent sottement, et plusieurs censeurent lourdement. La douceur des lecteurs rend douce et utile la lecture; et pour t'avoir plus favorable, mon cher lecteur, je te veux icy rendre rayson de quelques poincts qui autrement, à l'adventure, te mettroient en mauvaise humeur.

Quelques-uns peut-estre treuveront que j'ay trop dit, et qu'il n'estoit pas requis de prendre ainsi les discours jusques dans leurs racines. Mais je pense que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appellons angelique, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire que la tige et les feüilles. Les quatre premiers livres, et quelques chapitres des autres pouvoient sans doubte estre obmis, au gré des ames qui ne cherchent que la seule prattique de la saincte dilection; mais tout cela neantmoins leur sera bien utile, si elles le regardent devotement. Cependant, plusieurs peut-estre

(1) Accompagner en suivant. — (2) En même temps.

aussi eussent treuvé mauvais de ne voir pas icy toute la suite de ce qui appartient au Traitté du celeste amour. Certes, j'ai eu en consideration la condition des esprits de ce siecle, et je le devois : il importe beaucoup de regarder en quel aage on escrit.

Je cite aucune fois l'Escriture saincte en autres termes que ceux qui sont portez par l'edition ordinaire. O vray Dieu ! mon cher lecteur, ne me fais pas pour cela ce tort de croire que je veüille me departir de cette edition-là : ha non ! car je sçay que le Sainct-Esprit l'a authorisée par le sacré Concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrester ; ains au contraire je n'employe les autres versions que pour le service de celle-cy, quand elles expliquent et confirment son vray sens. Par exemple, ce que l'Espoux celeste dit à son Espouse ; *Tu as blessé mon cœur* (Cant. 4), est fort esclaircy par l'autre version : *Tu m'as emporté le cœur*, ou *Tu as tiré et ravy mon cœur*. Ce que Nostre-Seigneur dit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit* (Matth. 5), est grandement amplifié et declaré selon le grec : *Bienheureux sont les mendians d'esprit ;* et ainsi des autres.

J'ay souvent cité le sacré Psalmiste en vers, et ç'a esté pour recreer ton esprit, et selon la facilité que j'en ay eue par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron, de laquelle neantmoins je me suy quelquesfois departy, non certes cuidant (1) de pouvoir faire mieux les vers que ce fameux poëte car je serois un grand impertinent si, n'ayant jamais seulement pensé à cette sorte d'escrire, je pretendois d'y reüssir en un aage et en une condition de vie qui m'obligeroit de m'en retirer, si jamais j'y avois esté engagé : mais en quelques endroicts où il y pouvoit avoir plusieurs intelligences, je n'ay pas suivy ses vers, parce que je ne voulois pas suyvre son sens : comme au psalme 132, il a entendu un mot latin qui y est, des *franges de la robbe*, que j'ay estimé devoir estre prins pour le *collet ;* c'est pourquoy j'ay fait la traduction à mon gré.

Je ne dy rien que je n'aye apprins des autres : or, il me seroit impossible de me ressouvenir de qui j'ay receu chaque chose en particulier. Mais je t'asseure bien que si j'avois tiré de quelque autheur de grandes pieces dignes de quelque remarque, je ferois conscience de ne luy en rendre pas la loüange qu'il en meriteroit ; et pour t'oster un soupçon qui te pourroit venir en l'esprit contre ma sincerité, pour ce regard je t'adverty que le chapitre 13 du septiesme livre est extrait d'un sermon que je fis à Paris, à S. Jean en Greve, le jour de l'Assomption de Nostre-Dame, l'an 1602.

Je n'ay pas tousjours exprimé la suite des chapitres ; mais si tu y prends garde, tu treuveras aysement les nœuds de leur liayson. En

(1) Pensant.

cela et plusieurs autres choses, j'ay eu grand soin d'espargner mon loysir et ta patience. Lorsque j'eus fait imprimer l'*Introduction à la vie devote*, monseigneur l'archevesque de Vienne, Pierre de Villars, me fit la faveur de m'en escrire son opinion en termes si advantageux pour ce livret et pour moy, que je n'oserois jamais les redire; et m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrois de mon loysir à faire de pareilles besongnes, entre plusieurs beaux advis desquels il me gratifia, l'un fut que j'observasse tousjours, tant que le subjet le permettroit, la briefveté des chapitres : car tout ainsi, dit-il, que les voyageurs, sçachant qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-cinq pas de leur chemin, se destournent aysement de si peu pour l'aller voir, ce qu'ils ne feroient pas s'ils sçavoient qu'il fust plus esloigné de leur route : de mesme ceux qui sçavent que la fin d'un chapitre n'est guere esloignée du commencement, ils entreprennent volontiers de le lire; ce qu'ils ne feroient pas, pour aggreable qu'en fust le subjet, s'il falloit beaucoup de tems pour en achever la lecture. J'ay donc eu raison de suivre en celà mon inclination, puisqu'elle fut aggreable à ce grand personnage, qui a esté l'un des plus saincts prelats et des plus sçavans docteurs que l'Eglise ayt eus de nostre aage, et lequel, lorsqu'il m'honnora de sa lettre, estoit le plus ancien de tous les docteurs de la Faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'advertit naguere que l'addresse que j'avois faite de ma parolle à Philotée en l'*Introduction à la vie devote*, avoit empesché plusieurs hommes d'en faire leur profit, d'autant qu'ils n'estimoient pas dignes de la lecture d'un homme les advertissemens faits pour une femme. J'admiray qu'il se treuvast des hommes qui, pour vouloir paroistre hommes, se montrassent en effet si peu hommes : car je te laisse à penser, mon cher lecteur, si la devotion n'est pas esgalement pour les hommes comme pour les femmes, et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et reverence la seconde epistre de S. Jean, addressée à la saincte dame Electa, comme la troisiesme qu'il destine à Caïus, et si mille et mille lettres ou excellens traittez des anciens Peres de l'Eglise doivent estre tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ils sont addressez à des sainctes femmes de ce tems-là. Mais outre cela, c'est l'ame qui aspire à la devotion que j'appelle Philotée; et les hommes ont une ame aussi bien que les femmes.

Toutesfois, pour imiter en cette occasion le grand Apostre, que s'estimoit *redevable* à tous (Rom. 1), j'ay changé d'addresse en ce traitté, et parle à Theotime. Que si d'adventure il se treuvoit des femmes (or cette impertinence seroit plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignemens qu'on fait à un homme, je les

prie de croire que le Theotime auquel je parle, est l'esprit humain qui desire faire progrez en la dilection saincte, esprit qui est esgalement és femmes comme és hommes.

Ce traitté donc est fait pour ayder l'ame desjà devote à ce qu'elle se puisse advancer en son dessein, et pour cela il m'a esté force de dire plusieurs choses un peu moins cogneues au vulgaire, et qui, par consequent, sembleront plus obscures. Le fond de la science est tousjours un peu plus mal-aysé à sonder, et se treuve peu de plongeons qui veüillent et sçachent aller recueillir les perles et autres pierres precieuses dans les entrailles de l'Ocean. Mais, si tu as le courage franc pour enfoncer cet escrit, il t'arrivera de vray comme aux plongeons, lesquels, dit Pline, estant és plus profonds gouffres de la mer, y voyent clairement la lumiere du soleil : car tu treuveras és endroits les plus mal-aysez de ces discours une bonne et amiable clarté. Et certes, comme je n'ay pas voulu suivre ceux qui mesprisent quelques livres qui traittent d'une certaine vie sureminente en perfection, aussi n'ay-je pas voulu parler de cette sureminence : car ny je ne puis censeurer les autheurs, ny authoriser les censeurs d'une doctrine que tu n'entends pas.

J'ay touché quantité de poincts de theologie, mais sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ay jadis apprins és disputes, comme ce que l'attention au service des ames et employ de vingt-quatre années en la saincte predication m'ont fait penser estre plus convenable à la gloire de l'Evangile et de l'Eglise.

Au demeurant (1), quelques gens de marque de divers endroicts m'ont adverty que certains livrets ont esté publiez sous les seules premieres lettres du nom de leurs autheurs, qui se treuvent les mesmes avec celles du mien, qui a fait estimer à quelques-uns que ce fussent besongnes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuidoient que je me fusse detraqué de ma simplicité pour enfler mon style de parolles pompeuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une eloquence altiere et bien empanachée. A cette cause, mon cher lecteur, je te diray que, comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pierres precieuses, ayant la veuë lassée à force de la tenir bandée sur les traicts desliez de leurs ouvrages, tiennent tres-volontiers devant eux quelque belle esmeraude, affin que la regardant de tems en tems, ils puissent recreer en son verd, et remettre en nature leurs yeux allangouris (2) : de mesme, en cette varieté d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ay tousjours de petits projets de quelque traitté de pieté que je regarde, quand je puis, pour alleger et delasser mon esprit.

(1) Enfin. — (2) Rendus langoureux.

Mais je ne fay pas pourtant profession d'estre escrivain ; car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie, exposée au service et à l'abord de plusieurs, ne le me sçauroient permettre. Pour cela, j'ay donc fort peu escrit, et beaucoup moins mis en lumiere ; et pour suivre le conseil et la volonté de mes amys, je te diray que c'est affin que tu n'attribues pas la loüange du travail d'autruy à celuy qui n'en merite point du sien propre.

Il y a dix-neuf ans que me treuvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Geneve, laquelle lors se convertissoit petit à petit à la foy catholique, le ministre adversaire de l'Eglise crioit par-tout que l'article catholique de la reelle presence du corps du Sauveur en l'Eucharistie destruisoit le Symbole et l'analogie de la foy (car il estoit bien ayse de dire ce mot d'analogie, non entendu par ses auditeurs, affin de paroistre fort sçavant) et sur cela les autres predicateurs catholiques, avec lesquels j'estois là, me chargerent d'escrire quelque chose en refutation de cette vanité ; et je fis ce qui me sembla convenable, dressant une briefve meditation sur le Symbole des Apostres pour confirmer la verité, et toutes les copies furent distribuées en ce diocese, où je n'en treuve plus aucune.

Peu apres, Son Altesse vint deçà les monts, et treuvant les bailliages de Chablaix, Gaillard et Ternier, qui sont ès environs de Geneve, à moitié disposez de recevoir la saincte religion catholique, qui en avoit esté arrachée par le malheur des guerres et revoltes il y avoit pres de soixante-dix ans, elle se resolut d'en restablir l'exercice en toutes les paroisses, et d'abolir celuy de l'heresie. Et parce que, d'un costé, il y avoit de grands empeschemens à ce bonheur, selon les considerations que l'on appelle raisons d'estat, et que, d'ailleurs, plusieurs non encore bien instruicts de la verité resistoient à ce tant desirable restablissement, Son Altesse surmonta la premiere difficulté par la fermeté invincible de son zele à la saincte religion, et la seconde par une douceur et prudence extraordinaires : car elle fit assembler les principaux et plus opiniastres, et les harangua avec une eloquence si amiablement pressante, que presque tous, vaincus par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniastreté à ses pieds, et leurs ames entre les mains de la saincte Eglise.

Mais qu'il me soit loysible, mon cher lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut loüer beaucoup de riches actions de ce grand prince, entre lesquelles je voy la preuve de son indicible vaillance et science militaire qu'il vient de rendre maintenant admirée de toute l'Europe. Mais toutesfois, quant à moy, je ne puis assez exalter le restablissement de la saincte religion en ces trois bailliages que je

viens de nommer, y ayant veu tant de traicts de pieté assortis d'une si grande varieté d'actions de prudence, constance, magnanimité, justice et debonnaireté, qu'en cette seule petite piece il me sembloit de voir comme en un tableau raccourcy tout ce qu'on loüe és princes qui jadis ont le plus ardemment servi à la gloire de Dieu et de l'Eglise : le theatre estoit petit, mais les actions grandes. Et comme cet ancien ouvrier ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme, comme il fut admiré d'avoir sceu faire un navire d'yvoire assorty de tout son equipage, en si petit volume que les aisles d'une abeille le recouvroient tout : aussi estime-je plus ce que ce grand prince fit alors en ce petit coing de ses estats, que beaucoup d'actions de plus grand esclat que plusieurs relevent jusqu'au ciel.

Or, en cette occasion, on replanta par toutes les avenues et places publiques de ces quartiers-là, les victorieuses enseignes de la croix; et parce que peu auparavant on en avoit planté une fort solemnellement à Ennemasse pres Geneve, un certain ministre fit un petit traitté contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et veneneuse, à laquelle pour cela il fut treuvé bon que l'on respondist; et monseigneur Claude de Granier, mon predecesseur, duquel la memoire est en benediction, m'en imposa la charge, selon le pouvoir qu'il avoit sur moy, qui le regardois non-seulement comme mon evesque, mais comme un sainct serviteur de Dieu. Je fis donc cette response sous le tiltre de *Deffense de l'Estendart de la Croix*, et la dediay à Son Altesse, partie pour luy tesmoigner ma tres-humble subjection, partie pour luy faire quelque remerciement du soin qu'elle avoit de l'Eglise en ces lieux-là.

Or, depuis peu, on a reimprimé cette deffense sous le tiltre prodigieux de la *Panthalogie, ou Thresor de la Croix;* tiltre auquel jamais je ne pensay, comme en verité aussi ne suy-je pas homme d'estude, ny de loysir, ny de memoire pour pouvoir assembler tant de pieces de prix en un livre qu'il puisse porter le tiltre de *Thresor* ny de *Panthalogie*, et ces frontispices insolens me sont en horreur :

L'architecte est un sot, qui, privé de raison,
Fait le portail plus grand que toute la maison.

On celebra l'an 1602 à Paris, où j'estois, les obseques de ce magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, lequel avoit fait tant de beaux exploits contre les Turcs en Hongrie, que tout le christianisme devoit conspirer à l'honneur de sa memoire. Mais surtout madame Marie de Luxembourg, sa veufve, fit, de son costé, tout ce que son courage et l'amour du deffunt luy peut suggerer pour solemniser ses funerailles; et parce que mon pere, mon ayeul, mon

bisayeul avoient esté nourris pages des tres-illustres et tres-excellens princes de Martigues, ses peres et predecesseurs, elle me regarda comme serviteur hereditaire de sa maison, et me choysit pour faire la harangue funebre en cette si grande celebrité, où se treuverent non-seulement plusieurs cardinaux et prelats, mais quantité de princes, princesses, marechaux de France, chevaliers de l'ordre, et mesme la cour de Parlement en corps. Je fis donc cette orayson funebre et la prononçay en cette si grande assemblée dans la grande eglise de Paris; et parce qu'elle contenoit un abregé veritable des faits heroïques du prince deffunt, je la fis volontiers imprimer, puisque la princesse veufve le desiroit, et que son desir me devoit estre une loy. Or, je dediay cette piece-là à madame la duchesse de Vendome, lors encore fille et toute jeune princesse, mais en laquelle on voyoit desja fort cognoissablement les traits de cette excellente vertu et pieté qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si devote et pieuse mere.

A mesme (1) que l'on imprimoit cette orayson, j'appris que j'avois esté fait evesque, si (2) que je revins soudain icy pour estre consacré et commencer ma residence; et d'abord on proposa la necessité qu'il y avoit d'advertir les confesseurs de quelques poincts d'importance, et pour cela j'escrivis vingt-cinq advertissemens que je fis imprimer pour les faire courir plus aysement parmy ceux à qui je les addressois : mais depuis ils ont esté reimprimez en divers lieux.

Trois ou quatre ans apres, je mis en lumiere l'*Introduction à la vie devote*, pour les occasions et en la façon que j'ay remarqué en la preface d'icelle, dont je n'ay rien à te dire, mon cher lecteur, sinon que, si ce livret a receu generalement un gracieux et doux accueil, voire mesme parmy les plus braves prelats et docteurs de l'Eglise, il n'a pas pourtant esté exempt d'une rude censeure de quelques-uns qui ne m'ont pas seulement blasmé, mais m'ont asprement baffoué en public, de ce que je dy à Philotée que le bal est une action de soy-mesme indifferente et qu'en recreation on peut dire des quolibets. Et moy, sçachant la qualité de ces censeurs, je louë leur intention que je pense avoir esté bonne; mais j'eusse neantmoins desiré qu'il leur eust pleu de considerer que la premiere proposition est puisée de la commune et veritable doctrine des plus saincts et sçavans theologiens; que j'escrivois pour les gens qui vivent emmy le monde et les cours; qu'au partir de là, j'inculque soigneusement l'extreme peril qu'il y a és danses; et que quant à la seconde proposition, avec le mot de quolibet, elle n'est pas de moy, mais de cet admirable roy S. Loüys, docteur digne d'estre suivy en l'art de bien

(1) Pendant. — (2) De sorte.

conduire les courtisans à la vie devote. Car je croy que s'ils eussent prins garde à cela, leur charité et discretion n'eust j'amais permis à leur zele, pour vigoureux et austere qu'il eust esté, d'armer leur indignation contre moy.

Et sur ce propos, mon cher lecteur, je te conjure de m'estre doux et bonteux (1) en la lecture de ce traitté. Que si tu treuves le style un peu (quoyque ce sera, je m'asseure, fort peu) different de celuy dont j'ay usé escrivant à Philotée, et tous deux grandement divers de celuy que j'ay employé en la *deffense de la Croix*, sçache qu'en dix-neuf ans on apprend et desapprend beaucoup de choses; que le langage de la guerre est autre que celuy de la paix; et que l'on parle d'une façon aux jeunes apprentifs, et d'une autre sorte aux vieux compaignons.

Icy, certes, je parle pour les ames advancées en la devotion; car il faut que je te die que nous avons en cette ville une congregation de filles et veufves, qui, retirées du monde, vivent unanimement au service de Dieu sous la protection de sa tres-saincte Mere; et comme leur pureté et pieté d'esprit m'a souvent donné de grandes consolations, aussi ay-je tasché de leur en rendre frequemment par la distribution de la saincte parolle que je leur ay annoncée, tant en sermons publics qu'en colloques spirituels, et presque tousjours en la presence de plusieurs religieux et gens de grande devotion; dont (2) il m'a fallu traitter maintesfois des sentimens plus delicats de la pieté, passant au delà de ce que j'avois dit à Philotée; et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant que je dois à cette beniste assemblée, parce que celle qui en est la mere et y preside, sçachant que j'escrivois sur ce subjet, et que neantmoins mal aysement pourrois-je tirer la besongne au jour, si Dieu ne m'aydoit fort specialement, et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer sainctement de recueillir tous les petits morceaux de loysir qu'elle estimoit pouvoir estre sauvez par-cy par-là de la presse de mes empeschemens, pour les employer à cecy. Et parce que cette ame m'est en la consolation que Dieu sçayt, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion. Il y a voirement long-tems que j'avois projetté d'escrire de l'amour sacré; mais ce projet n'estoit point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire, occasion que je manifeste ainsi naïfvement tout à la bonne foy, à l'imitation des anciens, affin que tu sçaches que je n'escris que par rencontre et occurence, et que tu me sois plus amiable. On disoit entre les payens que Phidias ne representoit jamais rien si parfaictement que les divinitez,

(1) Animé de bonté — (2) D'où.

ni Appelles qu'Alexandre : on ne reüssit pas tousjours esgalement. Si je demeure court en ce traitté, mon cher lecteur, fay que ta bonté s'advance, Dieu benira ta lecture.

A cette intention, j'ay dedié cette œuvre à la Mere de dilection et au Pere de l'amour cordial, comme j'avois dedié l'Introduction au divin Enfant, qui est le Sauveur des amans et l'amour des sauvez. Certes, comme les femmes, tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aysement les enfans, leur choysissent ordinairement des parrains entre leurs amys de ce monde; mais quand leurs foiblesse et indisposition rend leurs enfantemens difficiles et perilleux, elles invoquent les Saincts du ciel, et vouent de faire tenir leurs enfans par quelque pauvre, ou par quelque personne devote, au nom de S. Joseph, de S. François d'Assise, de S. François de Paule, de S. Nicolas, ou de quelqu'autre bien-heureux qui puisse impetrer (1) de Dieu le bon succès de leur grossesse et une naissance vitale pour l'enfant : de mesme, avant que je fusse evesque, me treuvant avec plus de loysir et moins d'apprehension pour escrire, je dediay les petits ouvrages que je fis aux princes de la terre; mais maintenant qu'accablé de ma charge, j'ay mille difficultez d'escrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du ciel, affin qu'ils m'obtiennent la lumiere requise, et que, si telle est la volonté divine, ces escrits ayent une naissance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsi, Dieu te benisse, mon cher lecteur, et te fasse riche de son sainct amour. Cependant, je sousmets tousjours de tout mon cœur mes escrits, mes parolles et mes actions à la correction de la tres-saincte Eglise catholique, apostolique et romaine, sçachant qu'elle est *la colomne et fermeté de la verité* (I. Tim. 3), dont elle ne peut ny faillir ny deffaillir; et que nul ne peut avoir Dieu pour Pere, qui n'aura cette Eglise pour Mere.

A Annecy, le jour des tres-amans apostres S. Pierre et S. Paul, 1616.

DIEU SOIT BENY !

(1) Obtenir.

TRAITTÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE PREMIER.

PREPARATION A TOUT LE TRAITTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

QUE, POUR LA BEAUTÉ DE LA NATURE HUMAINE, DIEU A DONNÉ LE GOUVERNEMENT DE TOUTES FACULTEZ DE L'AME A LA VOLONTÉ.

L'UNYON establie en la distinction fait l'ordre ; l'ordre produict la convenance et la proportion ; et la convenance, és choses entieres et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle, quand elle est composée de toutes ses parties, tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est reduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble, pour ne faire qu'une seule armée. Affin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soyent nettes, claires et bien distinguées ; mais qu'elles soyent alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonnance et harmonie, par le moyen de l'unyon qui est en la distinction, et la distinction qui est en l'unyon des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutost une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angelique S. Thomas apres le grand S. Denys, la beauté et la bonté, bien qu'elles ayent quelque convenance, ne sont pas neantmoins une mesme chose : car le bien est ce qui plaist à l'appetit et volonté ; le beau, ce qui plaist à l'entendement et à la cognoissance ; ou, pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouyssance nous delecte, le beau ce dont la cognoissance nous aggrée. Et c'est pourquoy jamais, à propre-

ment parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objects des deux sens, qui sont les plus cognoissans et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la veuë et l'oüye; si (1) que nous ne disons pas : Voilà des belles odeurs, ou de belles saveurs, mais nous disons bien : Voilà des belles voix, et des belles couleurs.

Le beau donc estant appellé beau parce que sa cognoissance delecte, il faut que, outre l'unyon et la distinction, l'integrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ayt beaucoup de splendeur et clarté, affin qu'il soit cognoissable et visible : les voix, pour estre belles, doivent estre claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs esclatantes et resplendissantes; l'obscurité, l'ombre, les tenebres sont laides, et enlaydissent toutes choses, parce que en icelles rien n'est cognoissable, ny l'ordre, ny la distinction, ny l'unyon, ny la convenance; qui a fait dire à sainct Denys (Ch. 4 des *Noms divins*), que « *Dieu, comme souveraine beauté, est autheur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grace, qui est en toutes choses,* faysant esclater, en forme de lumiere, les distributions et departemens de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, » voulant que, pour establir la beauté il y eust la convenance, la clarté, et la bonne grace.

Certes, Theotime, la beauté est sans effect, inutile et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive et luy donne efficace; dont nous disons les couleurs estre vives, quand elles ont de l'esclat et du lustre.

Mais quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grace, laquelle, outre la convenance des parties parfaictes, qui fait la beauté, adjouste la convenance des mouvemens, gestes et actions, qui est comme l'ame et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsi, en la souveraine beauté de nostre Dieu, nous recognoissons l'unyon, ains (2) l'unyté de l'essence en la distinction des personnes avec une infinie clarté, joincte à la convenance incomprehensible de toutes les perfections, des actions et mouvemens, comprises tres-souverainement, et par maniere de dire, joinctes et adjoustées excellemment en la tres-unique et tres-simple perfection du pur acte divin, qui est Dieu mesme, immuable et invariable, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Dieu donc, voulant rendre toutes choses bonnes et belles, a reduit la multitude et distinction d'icelles en une parfaicte unyté; et pour ainsi dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faysant

(1) Tellement — (2) Ou plutôt.

que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à luy, qui est le souverain monarque. Il reduit tous les membres en un corps, sous un chef; de plusieurs personnes il forme une famille; de plusieurs familles une ville; de plusieurs villes une province; de plusieurs provinces un royaume, et sousmet tout un royaume à un seul roy. Ainsi, Theotime, parmy l'innumerable multitude et varieté d'actions, mouvemens, sentimens, inclinations, habitudes, passions, facultez et puissances qui sont en l'homme, Dieu a establi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se treuve en ce petit monde; et semble que Dieu ayt dit à la volonté, ce que Pharaon dit à Joseph : Tu seras sur ma mayson, tout le peuple obeyra au commandement de ta bouche; sans ton commandement nul ne remuera. Mais cette domination de la volonté se prattique certes fort differemment.

CHAPITRE II.

COMME LA VOLONTÉ GOUVERNE DIVERSEMENT LES PUISSANCES DE L'AME.

Le pere de famille conduict sa femme, ses enfans et ses serviteurs, par ses ordonnances et commandemens, ausquels ils sont obligez d'obeyr, bien qu'ils puissent ne le faire pas : que s'il a des serfs et esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ils n'ont nul pouvoir de contredire; mais ses chevaux, ses bœufs, ses mulets, il les manie par industrie, les liant, bridant, picquant, enfermant, laschant.

Certes, la volonté gouverne la faculté de nostre mouvement exterieur comme un serf ou esclave; car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empesche, jamais elle ne manque d'obeyr. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains, les pieds, les yeux, et toutes les parties esquelles la puissance de ce mouvement se treuve, sans resistance, à nostre gré, et selon nostre volonté.

Mais quant à nos sens, et à la faculté de nourrir, croistre et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aysement; ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si l'on appelle un esclave, il vient; si on luy dit qu'il arreste, il arreste; mais il ne faut pas attendre cette obeyssance d'un esprevier ou faucon : qui le veut faire revenir, il luy faut monstrer le leurre; qui le veut accoiser (1), il luy faut mettre le chapperon. On dit à un valet : Tournez

(1) Apaiser.

à gauche ou à droicte, et il le fait; mais pour faire ainsi tourner un cheval, il se faut servir de sa bride. Il ne faut pas, Theotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ny à nos oreilles de n'oüyr pas, ny à nos mains de ne toucher pas, ny à nostre estomach de ne digerer pas, ny à nos corps de ne croistre pas ou de ne produire pas : car toutes ces facultez n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obeyssance. Nul ne peut adjouster une coudée à sa stature. Rachel vouloit, et ne pouvoit concevoir. Nous mangeons souvent sans estre nourris ny prendre croissance. Qui veut chevir (1) de ses facultez, il faut user d'industrie. Le medecin, traittant un enfant au berceau, ne luy commande chose quelconque, mais il ordonne bien à la nourrice qu'elle luy fasse telle et telle chose; ou bien quelquesfois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel medicament, dont la qualité se respandant dans le laict, et le laict dans le corps du petit enfant, la volonté du medecin reüssit en ce petit malade, qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas certes faire les ordonnances d'abstinence, sobrieté, continence, à l'estomach, au gosier, au ventre; mais il faut commander aux mains de ne pouvoir fournir à la bouche les viandes et breuvages, qu'en telle et telle mesure. Il faut oster ou donner à la faculté qui produit les objects et subjets, et les alimens qui la fortifient, selon que la raison le requiert. Il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chapperon naturel et les fermer, si on veut qu'ils ne voyent pas; et avec ces artifices on les reduira au poinct que la volonté desire. C'est ainsi, Theotime, que Nostre-Seigneur enseigne, qu'il y a des eunuques qui sont tels pour le royaume des cieux, c'est-à-dire, qui ne sont pas eunuques d'impuissance naturelle, mais par l'industrie, de laquelle leur volonté se sert, pour les retenir dans la saincte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas, qu'il ne regimbe pas; si vous desirez tout cela, levez-luy le ratelier : il ne luy faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Oüy mesme, la volonté a du pouvoir sur l'entendement et sur la memoire; car, de plusieurs choses que l'entendement peut entendre, ou desquelles la memoire se peut ressouvenir, la volonté determine celles ausquelles elle veut que ses facultez s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se divertissent. Il est vray qu'elle ne les peut pas manier, ny ranger si absolument, comme elle fait les mains, les pieds, ou la langue, à raison des

(1) Venir à chef, venir à bout.

facultez sensitives, et notamment de la phantaysie, qui n'obeyssent pas d'une obeyssance prompte et infaillible à la volonté, et desquelles puissances sensitives, la memoire et l'entendement ont besoin pour operer; mais toutesfois la volonté les remue, les employe et applique selon qu'il luy plaist, bien que non pas si fermement et invariablement, que la phantaysie variante et volage ne les divertisse maintesfois, les distrayant ailleurs; de sorte que, comme l'Apostre s'escrie : *Je fay, non le bien que je veux, mais le mal que je hay* (Rom. 7) : aussi nous sommes souvent contraints de nous plaindre, de quoy nous pensons, non le bien que nous aymons, mais le mal que nous hayssons.

CHAPITRE III.

COMME LA VOLONTÉ GOUVERNE L'APPETIT SENSUEL.

La volonté doncques, Theotime, domine sur la memoire, l'entendement et la phantaysie, non par force, mais par authorité; en sorte qu'elle n'est pas tousjours infailliblement obeye, non plus que le pere de famille ne l'est pas aussi tousjours par ses enfans et serviteurs. Or, c'en est de mesme de l'appetit sensuel, lequel, comme dit S. Augustin, est appellé convoitise en nous autres pecheurs, et demeure subjet à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mary, parce que tout ainsi qu'il fut dit à la femme : *Tu te retourneras à ton mary* (Gen. 3), et il te maistrisera, *aussi fut-il dit à Caïn, que son appetit se retourneroit à luy, et qu'il domineroit sur iceluy* (Gen. 4); et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se sousmettre et s'assujettir à luy. « O homme, dit S. Bernard, il est à ton pouvoir, si » tu veux, de faire que ton ennemy soit ton serviteur, en » sorte que toutes choses te reviennent à bien; ton appetit » est sous toy, et tu le domineras. Ton ennemy peut ex» citer en toy le sentiment de la tentation; mais tu peux, si tu » veux, ou donner, ou refuser le consentement. Si tu permets à » l'appetit de te porter au peché, alors tu seras sous iceluy, et il » te maistrisera, parce que quiconque fait le peché, il est serf du » peché; mais, avant que tu fasses le peché, que le peché n'est » pas encore en ton consentement, mais seulement en ton senti» ment, c'est-à-dire qu'il est encore en ton appetit, et non en » ta volonté, ton appetit est sous toy, et tu le maistriseras. » Avant que l'empereur soit creé, il est sousmis aux eslecteurs qui dominent sur luy, pouvant, ou le choysir à la dignité imperiale, ou le rejetter; mais, s'il est une fois esleu et eslevé par eux, ils

sont dés-lors sous luy, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appetit, elle domine sur luy; mais apres le consentement, elle devient son esclave.

En somme, cet appetit sensuel est à la verité un subjet rebelle, seditieux, remuant, et faut confesser que nous ne le sçaurions tellement deffaire, qu'il ne s'esleve, qu'il n'entreprenne, et qu'il n'assaille la raison; mais pourtant, la volonté est si forte au-dessus de luy, que si elle veut, elle peut le ravaler, rompre ses desseins, et le repousser, puisque c'est assez le repousser, que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empescher la concupiscence de concevoir, mais oüy bien d'enfanter, et de parfaire le peché.

Or, cette convoitise, ou appetit sensuel, a douze mouvemens, par lesquels, comme par autant de capitaines mutinez, il fait sa sedition en l'homme. Et parce que, pour l'ordinaire, ils troublent l'ame et agitent le corps, en tant qu'ils troublent l'ame, on les appelle perturbations; en tant qu'ils inquietent le corps, on les appelle passions, au rapport de S. Augustin. Tous regardent le bien ou le mal, celuy-là pour l'acquerir, celuy-cy pour l'esviter. Si le bien est consideré en soy, selon sa naturelle bonté, il excite l'amour, premiere et principale passion : si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au desir; si estant desiré on estime de le pouvoir obtenir, on entre en esperance; si on pense de ne le pouvoir pas obtenir, on sent le desespoir; mais quand on le possede comme present, il nous donne la joye.

Au contraire, si tost que nous cognoissons le mal, nous le hayssons : s'il est absent, nous le fuyons; si nous pensons de ne pouvoir l'esviter, nous le craignons; si nous estimons de le pouvoir esviter, nous nous enhardissons et encourageons; mais si nous le sentons comme present, nous nous attristons, et lors l'ire (1) et le courroux accourt soudain pour rejetter et repousser le mal, ou du moins s'en venger. Que si l'on ne peut, on demeure en tristesse; mais si l'on a repoussé, ou que l'on se soit vengé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un playsir de triomphe : car, comme la possession du bien resjouyt le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles, la volonté tient son empire, rejettant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empeschant leurs effects, et au fin moins (2), leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire mesme, à la longue,

(1) La colère. — (2) Tout au moins.

abbattues, allangouries, efflanquées, reprimées, et sinon du tout mortes, au moins amorties, ou mortifiées.

Et c'est affin d'exercer nos volontez en la vertu et vaillance spirituelle, que cette multitude de passions est laissée en nos ames, Theotime : de sorte que les stoyciens, qui nyerent qu'elles se trouvassent en l'homme sage, eurent grand tort; mais d'autant plus que ce qu'ils nyoient en parolles, ils le prattiquoient en effect, au recit de S. Augustin, qui raconte cette gracieuse histoire. Aulus Gellius s'estant embarqué avec un fameux stoycien, une grande tempeste survint, de laquelle le stoycien estant effrayé, il commença à paslir, blesmir et trembler si sensiblement que tous ceux du vaisseau s'en apperceurent, et le remarquerent curieusement, quoyqu'ils fussent és mesmes hasards avec luy. Cependant la mer enfin s'appaise, le danger passe, et l'asseurance redonnant à un chascun la liberté de causer, voire mesme de railler, un certain voluptueux asiatique, se mocquant du stoycien, luy reprochoit qu'il avoit eu peur, et qu'il estoit devenu hasve et pasle au danger, et que luy au contraire estoit demeuré ferme et sans effroy. A quoy le stoycien repartit par le recit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avoit respondu à un homme, qui, pour mesme subjet, l'avoit picqué d'un mesme reproche : Car, luy dit-il, toy tu as eu raison de ne t'estre point soucié pour l'ame d'un meschant brouillon; mais moy, j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'ame d'Aristippus; et le bon de l'histoire est, que Aulus Gellius, tesmoin oculaire, la recite : mais quant à la repartie qu'elle contient, le stoycien qui la fit favorisa plus sa promptitude que sa cause, puis qu'alleguant un compaignon de sa crainte, il laissa preuve par deux irreprochables tesmoins que les styociens estoient touchez de la crainte, et de la crainte qui respand ses effects és yeux, au visage, et en la contenance, et qui par consequent est une passion.

Grande folie de vouloir estre sage d'une sagesse impossible! l'Eglise certes a condamné la folie de cette sagesse, que certains anachoretes presomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquels toute l'Escriture, mais surtout le grand Apostre, crie : Que nous avons *une loy en nos corps, qui respugne à la loy de nostre esprit* (Rom. 7). « Entre nous autres chrestiens, dit le grand S. Augustin, selon les Escritures sainctes, et la doctrine saine, les citoyens de la sacrée cité de Dieu, vivant selon Dieu, au pelerinage de ce monde, craignent, desirent, se deuillent (1)

(1) S'affligent.

et resjouyssent; » oüy mesme, le roy souverain de cette cité a craint, desiré, s'est doulu et resjouy jusques à pleurer, blesmir, trembler, et suer le sang, bien qu'en luy ces mouvemens n'ont pas esté des passions pareilles aux nostres; dont le grand S. Hierosme, et apres luy l'eschole, ne les a pas osé nommer du nom de passions, pour la reverence de la personne en laquelle ils estoient, ains du nom respectueux de propassions, pour tesmoigner que les mouvemens sensibles en Nostre-Seigneur y tenoient lieu de passion, bien qu'ils ne fussent pas passions; d'autant qu'il ne patissoit ou souffroit chose quelconque de la part d'icelles, sinon ce que bon luy sembloit, et comme il luy playsoit, les gouvernant et maniant à son gré, ce que nous ne faysons pas, nous autres pecheurs, qui souffrons et pastissons ces mouvemens en desordre, contre nostre gré, avec un grand prejudice du bon estat et police de nos ames.

CHAPITRE IV.

QUE L'AMOUR DOMINE SUR TOUTES LES AFFECTIONS ET PASSIONS, ET QUE MESME IL GOUVERNE LA VOLONTÉ, BIEN QUE LA VOLONTÉ AYT AUSSI DOMINATION SUR LUY.

L'AMOUR estant la premiere complaysance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantost, certes il precede le desir; et d'effect, qu'est-ce que l'on desire, sinon ce que l'on ayme? Il precede la delectation; car, comme (1) pourroit-on se resjouyr en la jouyssance d'une chose, si on ne l'aymoit pas? Il precede l'esperance; car on n'espere que le bien qu'on ayme. Il precede la hayne; car nous ne hayssons le mal, que pour l'amour que nous avons envers le bien : ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien; et c'en est de mesme, Theotime, de toutes autres passions ou affections, car elles proviennent toutes de l'amour, comme de leur source et racine.

C'est pourquoy, les autres passions ou affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour, duquel elles procedent, est bon ou mauvais. Car il respand tellement ses qualitez sur elles, qu'elles ne semblent estre que le mesme amour. S. Augustin, reduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boëce, Ciceron, Virgile, et la pluspart de l'antiquité : L'amour, dit-il, tendant à posseder ce qu'il ayme, s'appelle convoitise ou desir; l'ayant et possedant, il s'appelle joye; fuyant ce qui luy est contraire, il s'appelle crainte :

(1) Comment.

que si cela luy arrive, et qu'il le sente, il s'appelle tristesse; et partant, ces passions sont mauvaises, si l'amour est mauvais; bonnes, s'il est bon. Les citoyens de la cité de Dieu craignent, desirent, se doulent, se resjouyssent; et parce que leur amour est droict, toutes ces affections sont aussi droictes. La doctrine chrestienne assujettit l'esprit à Dieu, affin qu'il le guide, et secoure; et assujettit à l'esprit toutes ces passions, affin qu'il les bride et modere, en sorte qu'elles soyent converties au service de la justice et vertu. La droicte volonté est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour mauvais; c'est-à-dire en un mot, Theotime, que l'amour domine tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mary, et devient noble s'il est noble, reyne s'il est roy, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle espouse : s'il est charnel, elle est charnelle; spirituelle, s'il est spirituel : et toutes les affections de desir, de joye, d'esperance, de crainte, de tristesse, comme enfans nays du maryage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par consequent leurs qualitez de l'amour. Bref, Theotime, la volonté n'est esmeue que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile, et la premiere affection, donne le branle à tout le reste, et fait tous les autres mouvemens de l'ame.

Mais pour tout cela, il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encore regente sur l'amour, d'autant que la volonté n'ayme qu'en voulant aymer, et, de plusieurs amours qui se presentent à elle, elle peut s'attacher à celuy que bon luy semble; autrement, il n'y auroit point d'amour, ny prohibé, ny commandé. Elle est donc maistresse sur les amours, comme une demoiselle sur les amans qui la recherchent, parmy lesquels elle peut eslire celuy qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'apres le maryage elle perd sa liberté, et de maistresse devient subjette à la puissance du mary, demeurant prise par celuy qu'elle a pris : de mesme la volonté qui choysit l'amour à son gré, apres qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous luy; et comme la femme demeure subjette au mary qu'elle a choisy tandis qu'il vit, et que s'il meurt, elle reprend sa precedente liberté pour se remarier à un autre : ainsi, pendant qu'un amour vit en la volonté, il y regne, et elle demeure sousmise à ses mouvemens; que si cet amour vient à mourir, elle pourra par apres en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté, qui ne se treuve pas en la femme maryée, et c'est que la volonté peut rejetter son

amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent desgouster, et prenant resolution de changer d'object : car ainsi, pour faire vivre et regner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre, et si nous ne pouvons l'aneantir du tout, au moins nous l'affoiblissons, en sorte que, s'il vit en nous, il n'y regne plus : comme au contraire nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adherer à celuy des creatures, qui est l'infame adultere que le celeste Espoux reproche si souvent aux pecheurs.

CHAPITRE V.

DES AFFECTIONS DE LA VOLONTÉ.

Il n'y a pas moins de mouvemens en l'appetit intellectuel ou raisonnable, qu'on appelle volonté, qu'il y en a en l'appetit sensible ou sensuel ; mais ceux-là sont ordinairement appellez affections, et ceux-cy passions. Les philosophes et payens ont aymé aucunement Dieu, leurs respubliques, la vertu, les sciences ; ils ont hay le vice, esperé les honneurs, desesperé d'esviter la mort ou la calomnie, desiré de sçavoir, voire mesme d'estre bien-heureux apres leur mort ; se sont enhardys pour surmonter les difficultez qu'il y avoit au pourchas (1) de la vertu ; ont craint le blasme, ont fuy plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignez contre les tyrans, sans aucun propre interest. Or, tous ces mouvemens estoyent en la partie raisonnable, puisque le sens, ny par consequent l'appetit sensuel, ne sont pas capables d'estre appliquez à ces objects ; et partant, ces mouvemens estoient des affections de l'appetit intellectuel ou raisonnable, et non pas des passions de l'appetit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appetit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en mesme tems dans l'appetit raisonnable, ou dans la volonté? Le jeune homme duquel parle S. Hierosme (*In vita Pauli*), se coupant la langue à belles dens, et la crachant sur le nez de cette maudite femme qui l'enflammoit à la volupté, ne tesmoignoit-il pas en la volonté une extreme affection de desplaysir, contraire à la passion du playsir que, par force, on luy faysoit sentir en la convoitise et appetit sensuel? Combien de fois tremblons-nous de crainte entre les hasards, ausquels nostre volonté nous porte, et nous fait demeurer? Combien de fois hayssons-nous les vo-

(1) A la poursuite.

luptez esquelles nostre appetit sensuel se playst, aymant les biens spirituels esquels il se desplayst? En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair, entre nostre homme exterieur qui depend des sens, et l'homme interieur qui depend de la raison; entre le vieil Adam qui suit les appetits de son Eve, ou de la convoitise, et le nouvel Adam, qui seconde la sagesse celeste et la saincte raison.

Les stoyciens, ainsi que S. Augustin le rapporte, nyant que l'homme sage puisse avoir des passions, confessoient neantmoins, ce semble, qu'il avoit des affections, lesquelles ils appeloient *eupathies* et bonnes passions, ou bien comme Ciceron, *constances :* car ils disoient que le sage ne convoitoit pas, mais vouloit; qu'il n'avoit point de liesse, mais de joye; qu'il n'avoit point de crainte, mais de prevoÿance et precaution, en sorte qu'il n'estoit esmeu sinon pour la raison et selon la raison. Pour cela ils nyoient surtout, que l'homme sage pust jamais avoir aucune tristesse, d'autant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal à l'homme sage, puisque nul n'est jamais offensé que par soy-mesme, selon leur maxime. Et certes, Theotime, ils n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eust des eupathies et bonnes affections en la partie raisonnable de l'homme; mais ils eurent tort de dire qu'il n'y avoit point de passions en la partie sensitive, et que la tristesse ne touchoit point le cœur de l'homme sage : car, laissant à part que eux-mesmes en estoyent troublez, comme il a esté dit, se pourroit-il bien faire que la sagesse nous privast de la misericorde, qui est une vertueuse tristesse, laquelle arrive en nos cœurs pour nous porter au desir de deslivrer le prochain du mal qu'il endure? Aussi le plus homme de bien de tout le paganisme, Epictete, ne suivit pas cette erreur, que les passions ne s'eslevassent point en l'homme sage, ainsi que S. Augustin atteste, lequel mesme monstre encore que la dissension des stoyciens avec les autres philosophes, en ce subjet, n'a pas esté qu'une pure dispute des parolles, et debat de langage.

Or, ces affections que nous sentons en nostre partie raisonnable, sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objects plus ou moins relevez, et qu'elles se treuvent en un degré plus eminent de l'esprit. Car, il y a des affections en nous qui procedent du discours que nous faysons, selon l'experience des sens; il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences humaines; il y en a encore d'autres qui proviennent des discours faits selon la foy; et enfin il y en a qui ont leur ori-

gine du simple sentiment et acquiescement que l'ame fait à la verité et volonté de Dieu. Les premieres sont nommées *affections naturelles :* car qui est celuy qui ne desire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vestir et à la nourriture, les douces et aggreables conversations? Les secondes affections sont nommées *raisonnables,* d'autant qu'elles sont toutes appuyées sur la cognoissance spirituelle de la raison, par laquelle nostre volonté est excitée à rechercher la tranquillité du cœur, les vertus morales, le vray honneur, la contemplation philosophique des choses eternelles. Les affections du troisiesme rang se nomment *chrestiennes,* parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirez de la doctrine de Nostre-Seigneur, qui nous fait cherir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaicte, la gloire du paradis. Mais les affections du supreme degré sont nommées *divines et surnaturelles,* parce que Dieu luy-mesme les respand en nos esprits, et qu'elles regardent, et tendent en Dieu, sans l'entremise d'aucun discours, ny d'aucune lumiere naturelle, selon qu'il est aysé de concevoir par ce que nous dirons cy-apres, des acquiescemens et sentimens qui se prattiquent au sanctuaire de l'ame. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois : l'amour de l'esprit envers les beautez des mysteres de la foy, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la tres-saincte et eternelle Divinité.

CHAPITRE VI.

COMME L'AMOUR DE DIEU DOMINE SUR LES AUTRES AMOURS.

La volonté gouverne toutes les autres facultez de l'esprit humain ; mais elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est. Or, entre tous les amours, celuy de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'authorité de commander inseparablement unye et propre à sa nature, que s'il n'est le maistre, incontinent il cesse d'estre, et perit.

Ismaël ne fut point heritier avec Isaac son frere plus jeune; Esaü fut destiné au service de son frere puisné; Joseph fut adoré, non-seulement par ses freres, mais aussi par son pere, et voire mesme par sa mere en la personne de Benjamin, ainsi qu'il l'avoit preveu és songes de sa jeunesse. Ce n'est certes pas sans mystere que les derniers entre ces freres emportent ainsi les advantages sur leurs aisnez. L'amour divin est voirement le puisné

entre toutes les affections du cœur humain : car, comme dit l'Apostre, *Ce qui est animal, est premier, et le spirituel apres* (I. Cor. 15); mais ce puisné herite de toute l'authorité, et l'amour propre, comme un autre Esaü, est destiné à son service; et non-seulement tous les autres mouvemens de l'ame, comme ses freres, l'adorent et luy sont sousmis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui luy tiennent lieu de pere et de mere. Tout est subjet à ce celeste amour, qui veut tousjours estre ou roy ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne domine ou regne, ny regner si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph, furent des enfans surnaturels; car leurs meres, Sara, Rebecca et Rachel estant steriles par nature, les conceurent par la grace de la bonté celeste : c'est pourquoy ils furent establis maistres de leurs freres. Ainsi l'amour sacré est un enfant miraculeux, puisque la volonté humaine ne le peut concevoir, si le Sainct-Esprit ne le respand dans nos cœurs; et comme surnaturel, il doit presider, et regner sur toutes les affections, voire mesme sur l'entendement et la volonté.

Et bien qu'il y ayt d'autres mouvemens surnaturels en l'ame, la crainte, la pieté, la force, l'esperance, ainsi qu'Esaü et Benjamin furent enfans surnaturels de Rachel et Rebecca; si est-ce que le divin amour est le maistre, l'heritier et le superieur, comme estant fils de la promesse, puisque c'est en sa faveur que le ciel est promis à l'homme. Le salut est monstré à la foy, il est preparé à l'esperance; mais il n'est donné qu'à la charité. La foy monstre le chemin de la terre promise, comme une colomne de nuée et de feu, c'est-à-dire claire et obscure; l'esperance nous nourrit de sa manne de suavité; mais la charité nous y introduict, comme l'arche de l'alliance, qui nous fait le passage au Jourdain, c'est-à-dire, au jugement, et qui demeurera au milieu du peuple, en la terre celeste, promise aux vrays Israëlites, en laquelle, ny la colomne de la foy ne sert plus de guide, ny on ne se repaist plus de la manne d'esperance.

Le sainct amour fait son sejour sur la plus haute et relevée region de l'esprit, où il fait ses sacrifices et holocaustes à la divinité, ainsi qu'Abraham fit le sien, et que Nostre-Seigneur s'immola sur le coupeau (1) du mont Calvaire, affin que, d'un lieu si relevé, il soit oüy et obey par son peuple, c'est-à-dire, par toutes les facultez et affections de l'ame, qu'il gouverne avec une douceur nompareille : car l'amour n'a point de forçats, ny d'esclaves, ains reduit toutes choses à son obeyssance avec une force si deli-

(1) Sommet.

cieuse, que comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aymable que sa force.

Les vertus sont en l'ame pour moderer ses mouvemens ; et la charité, comme premiere de toutes les vertus, les regit et tempere toutes, non-seulement parce que le premier en chaque espece de ces choses sert de regle et mesure à tout le reste, mais aussi parce que Dieu, ayant creé l'homme à son image et semblance (1), veut que, comme en luy, tout y soit ordonné par l'amour, et pour l'amour.

CHAPITRE VII.

DESCRIPTION DE L'AMOUR EN GENERAL.

La volonté a une si grande convenance avec le bien, que tout aussitost qu'elle l'apperçoit, elle se retourne de son costé, pour se complayre en iceluy, comme en son object tres-aggreable, auquel elle est si estroittement alliée, que mesme l'on ne peut declarer sa nature que par le rapport qu'elle a avec iceluy, non plus qu'on ne sçauroit monstrer la nature du bien, que par l'alliance qu'il a avec la volonté. Car je vous prie, Theotime, qu'est-ce que le bien, sinon ce que chascun veut? et qu'est-ce que la volonté, sinon la faculté qui porte et fait tendre au bien, ou à ce qu'elle estime tel?

La volonté doncques, appercevant et sentant le bien, par l'entremise de l'entendement qui le lui represente, ressent à mesme tems une soudaine delectation et complaysance en ce rencontre, qui l'esmeut et incline doucement, mais puissamment vers cet object aymable, affin de s'unir à luy; et pour parvenir à cette unyon, elle luy fait chercher tous les moyens plus propres.

La volonté doncques a une convenance tres-estroicte avec le bien; cette convenance produict la complaysance que la volonté ressent à sentir et appercevoir le bien; cette complaysance esmeut et pousse la volonté au bien; ce mouvement tend à l'unyon; et enfin, la volonté esmeuë et tendante à l'unyon, cherche tous le moyens requis pour y parvenir.

Certes, à parler generalement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien; le pied en est la complaysance; sa tige c'est le mouvement; les recherches, poursuites, et autres efforts, en sont les branches; mais l'unyon et jouyssance

(1) Ressemblance.

est le fruict. Ainsi l'amour semble estre composé de ces cinq principales parties, sous lesquelles une quantité d'autres petites pieces sont contenues, comme nous verrons à la suite de l'œuvre.

Considerons, de grace, la prattique d'un amour insensible entre l'aymant et le fer : car c'est la vraye image de l'amour sensible et volontaire, duquel nous parlons. Le fer doncques a une telle convenance avec l'aymant, qu'aussitost qu'il en apperçoit la vertu, il se retourne devers luy ; puis il commence soudain à se remuer et demener par des petits tressaillemens, tesmoignant en cela la complaysance qu'il ressent, en suite de laquelle il s'advance et se porte vers l'aymant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec iceluy. Ne voilà pas toutes les parties d'un vif amour bien representées en ces choses inanimées?

Mais enfin pourtant, Theotime, la complaysance, et le mouvement ou escoulement de la volonté en la chose aymable, est, à proprement parler, l'amour; en sorte neantmoins que la complaysance ne soit que le commencement de l'amour, et le mouvement ou escoulement du cœur qui s'ensuit soit le vray amour essentiel : si (1) que l'un et l'autre peut estre voirement nommé amour, mais diversement. Car, comme l'aube du jour peut estre appellée jour, aussi cette premiere complaysance du cœur en la chose aymée peut estre nommée amour, parce que c'est le premier ressentiment de l'amour; mais, comme le vray cœur du jour se prend dés la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraye essence de l'amour consiste au mouvement et escoulement du cœur, qui suit immediatement la complaysance et se termine à l'unyon. Bref, la complaysance est le premier esbranlement ou la premiere esmotion que le bien fait en la volonté, et cette esmotion est suivie du mouvement et escoulement par lequel la volonté s'advance et s'approche de la chose aymée, qui est le vray et propre amour. Disons ainsi : Le bien empoigne, saisit et lie le cœur par la complaysance, mais, par l'amour, il l'attire, conduict et amene à soy; par la complaysance il le fait sortir, mais, par l'amour, il luy fait faire le chemin et le voyage; la complaysance, c'est le reveil du cœur, mais l'amour en est l'action; la complaysance le fait lever, mais l'amour le fait marcher; le cœur estend ses aisles par la complaysance, mais l'amour est son vol. L'amour doncques, à parler distinctement et precisement n'est autre chose que le mouvement, escoulement, et advancement du cœur envers le bien.

Plusieurs grands personnages ont creu que l'amour n'estoit

(1) Tellement.

autre chose que la mesme complaysance ; en quoy ils ont eu beaucoup d'apparence de raison : car, non-seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaysance que le cœur ressent à la premiere rencontre du bien, et aboutit à une seconde complaysance, qui revient au cœur par l'unyon à la chose aymée ; mais, outre cela, il tient sa conservation de la complaysance, et ne peut vivre que par elle, qui est sa mere et sa nourrice : si que soudain que la complaysance cesse, l'amour cesse; et comme l'abeille naissant dedans le miel, se nourrit du miel, et ne vole que pour le miel, ainsi l'amour naist de la complaysance, se maintient par la complaysance, et tend à la complaysance. Le poids des choses les esbranle, les meut et les arreste : c'est le poids de la pierre qui luy donne l'esmotion et le bransle à la descente, soudain que les empeschemens luy sont ostez; c'est le mesme poids qui luy fait continuer son mouvement en bas; et c'est enfin le mesme poids encore qui la fait arrester et s'accoiser, quand elle est arrivée en son lieu. Ainsi est-ce de la complaysance qui esbranle la volonté : c'est elle qui la meut et c'est elle qui la fait reposer en la chose aymée, quand elle s'est unye à icelle. Ce mouvement d'amour estant doncques ainsi dependant de la complaysance, en sa naissance, conservation et perfection, et se treuvant tousjours inseparablement conjoinct avec icelle, ce n'est pas merveille, si ces grands esprits ont estimé que l'amour et la complaysance fussent une mesme chose, bien qu'en verité, l'amour estant une vraye passion de l'ame, il ne peut estre la simple complaysance, mais faut qu'il soit le mouvement qui procede d'icelle.

Or, ce mouvement causé par la complaysance dure jusqu'à l'unyon ou jouyssance. C'est pourquoy, quand il tend à un bien present, il ne fait autre chose que de pousser le cœur, le serrer, joindre et appliquer à la chose aymée, de laquelle par ce moyen il jouyt; et lors on l'appelle amour de complaysance, parce que soudain qu'il est nay de la premiere complaysance, il se termine à l'autre seconde qu'il reçoit en l'unyon de son object present. Mais quand le bien, devers lequel le cœur s'est retourné, incliné, et esmeu, se treuve esloigné, absent ou futur, ou que l'unyon ne se peut pas encore faire si parfaictement qu'on pretend, alors le mouvement d'amour, par lequel le cœur tend, s'advance, et aspire à cet object absent, s'appelle proprement desir; car le desir n'est autre chose que l'appetit, convoitise, ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que neantmoins nous pretendons d'avoir.

Il y a encore certains mouvemens d'amour, par lesquels nous desirons les choses que nous n'attendons, ny pretendons nullement; comme quand nous disons : Que ne suy-je maintenant en paradis ! Je voudrois estre roy. Pléust à Dieu que je fusse plus jeune! A la mienne volonté que je n'eusse jamais peché! et semblables choses. Or, ce sont des desirs, mais desirs imparfaicts, lesquels, ce me semble, à proprement parler, s'appellent souhaits; et de fait, telles affections ne s'expriment pas comme les desirs : car, quand nous exprimons nos vrais desirs, nous disons : Je desire; mais quand nous exprimons nos desirs imparfaits, nous disons : Je desirerois, ou : Je voudrois. Nous pouvons bien dire : Je desirerois d'estre jeune; mais nous ne disons pas : Je desire d'estre jeune, puisque cela n'est pas possible; et ce mouvement s'appelle souhait, ou, comme disent les scholastiques, velleyté, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir, lequel n'a point de suite, d'autant que la volonté, voyant qu'elle ne peut atteindre à cet object, à cause de l'impossibilité ou de l'extreme difficulté, elle arreste son mouvement, et le termine en cette simple affection de souhait; comme si elle disoit : Ce bien que je voy, et auquel je ne puis pretendre, m'est à la verité fort aggreable; et bien que je ne le puis vouloir ny esperer, si est-ce que, si je le pouvois vouloir ou desirer, je le desirerois et voudrois volontiers.

Bref, ces souhaits et velleytez ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeler amour de simple approbation, parce que, sans aucune pretention, l'ame aggrée le bien qu'elle cognoist, et ne le pouvant desirer en effect, elle proteste qu'elle le desireroit volontiers, et que vrayement il est desirable.

Ce n'est pas encore tout, Theotime; car il y a des desirs et souhaits qui sont encore plus imparfaicts que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arresté par l'impossibilité, ou extreme difficulté, mais par la seule incompatibilité qu'ils ont avec des autres desirs ou vouloirs plus puissans : comme quand un malade desire de manger des potirons, ou melons, et quoy qu'il en ayt à son commandement, il ne veut neantmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal; car, qui ne void deux desirs en cet homme, l'un de manger des potirons, et l'autre de guerir? Mais, parce que celuy de guerir est plus grand, il estouffe et suffoque l'autre, l'empeschant de produire aucun effect. Jephté souhaittoit de conserver sa fille; mais, parce que cela estoit incompatible avec le desir d'observer son vœu, il voulut ce qu'il ne souhaitoit pas, qui

estoit de sacrifier sa fille, et souhaitta ce qu'il ne voulut pas, qui estoit de conserver sa fille (Jud. 11). Pilate et Herode souhaittoient de deslivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Precurseur; mais, parce que ces souhaits estoient incompatibles, l'un avec le desir de complayre aux Juifs et à Cesar, l'autre à Herodias et à sa fille, ce furent des souhaits vains et inutiles (Matth. 27, Marc. 6). Or, à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaitté sont moins aymables, les souhaits sont plus imparfaicts, puis qu'ils sont arrestez, et comme estouffez par de si foibles contraires. Ainsi le souhait qu'Herode eut de ne point faire mourir S. Jean, fut plus imparfait que celuy que Pilate avoit de delivrer Nostre-Seigneur : car celuy-cy craignoit la calomnie, et l'indignation du peuple et de Cesar; et celuy-là, de contrister une seule femme.

Et ces souhaits qui sont arrestez, non point par l'impossibilité, mais par l'incompatibilité qu'ils ont avec des plus puissans desirs, s'appellent voirement souhaits et desirs, mais souhaits vains, suffoquez et inutiles. Selon les souhaits des choses impossibles, nous disons : Je souhaitte, mais je ne puis; et selon les souhaits des choses possibles, nous disons : Je souhaitte, mais je ne veux pas.

CHAPITRE VIII.

QUELLE EST LA CONVENANCE QUI EXCITE L'AMOUR.

Nous disons que l'œil void, l'oreille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient, et la volonté ayme; mais nous sçavons bien toutesfois que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultez et differens organes, fait toute cette varieté d'operations. C'est doncques aussi l'homme qui, par la faculté affective, que nous appellons *volonté,* tend et se complaist au bien, et qui a cette grande convenance avec iceluy, laquelle est la source et origine de l'amour. Or, ceux-là n'ont pas bien rencontré qui ont creu que la ressemblance estoit la seule convenance qui produisist l'amour. Car, qui ne sçayt que les vieillards les plus sensez ayment tendrement et cherement les petits enfans, et sont reciproquement aymez d'eux; que les sçavans aiment les ignorans, pourveu qu'ils soient dociles; et les malades leurs medecins? Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'image d'amour, qui se void és choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aymant? Un aymant n'a-t-il pas plus de ressemblance avec un

autre aymant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer, qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns, pour reduire toutes les convenances à la ressemblance, asseurent que le fer tire le fer, et l'aymant tire l'aymant; si est ce qu'ils ne sçauroient rendre raison pourquoy l'aymant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge? et neantmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité nompareille, et tesmoignent envers elle un amour insensible extraordinaire. Or, il en est de mesme de l'amour humain : car il se prend quelquesfois plus fortement entre des personnes de contraires qualitez, qu'entre celles qui sont fort semblables. La convenance doncques, qui cause l'amour, ne consiste pas tousjours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport ou correspondance de l'amant à la chose aymée. Car ainsi, ce n'est pas la ressemblance qui rend aymable le medecin au malade, ains la correspondance de la necessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le medecin ayme le malade, et le sçavant son apprentif, parce qu'ils peuvent exercer leurs facultez sur eux. Les vieillards ayment les enfans, non point par sympathie, mais d'autant que l'extresme simplicité, foiblesse et tendreté des uns rehausse et fait mieux paroistre la prudence et asseurance des autres; et cette dissemblance est aggreable : au contraire les petits enfans ayment les vieillards, parce qu'ils les voyent amusez et embesoignez d'eux, et que, par un sentiment secret, ils cognoissent qu'ils ont besoin de leur conduitte. Les accords de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire un seul rencontre de proportion : comme la dissemblance des pierres precieuses et des fleurs fait l'aggreable composition de l'esmail et de la diapreure. Ainsi, l'amour ne se fait pas tousjours par la ressemblance et sympathie, ains par la correspondance et proportion, qui consiste en ce que, par l'unyon d'une chose à une autre, elles puissent recevoir mutuellement de la perfection, et devenir meilleures. La teste certes ne ressemble pas au corps, ny la main au bras, mais neantmoins ces choses ont une si grande correspondance, et joignent si proprement l'une à l'autre, que par leur mutuelle conjonction, elles s'entre-perfectionnent excellemment. C'est pourquoy, si ces parties-là avoient chascune une ame distincte, elles s'entr'aymeroient parfaictement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble,

mais pour la correspondance qu'elles ont à leur mutuelle perfection. En cette sorte, les melancholiques et les joyeux, les aigres et les doux s'entr'ayment quelquesfois reciproquement, pour les mutuelles impressions qu'ils reçoivent les uns des autres, au moyen desquelles leurs humeurs sont mutuellement moderées.

Mais quand cette mutuelle correspondance est conjoincte avec la ressemblance, l'amour sans doute s'engendre bien plus puissamment; car, la similitude estant la vraye image de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance à mesme fin, il semble que ce soit plutost unité qu'unyon.

La convenance doncques de l'amant à la chose aymée est la premiere source de l'amour, et cette convenance consiste à la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport, qui rend les choses propres à s'unir, pour s'entre-communiquer quelque perfection. Mais cecy s'entendra de mieux en mieux par le progrez du discours.

CHAPITRE IX.

QUE L'AMOUR TEND A L'UNYON.

Le grand Salomon descrit d'un air delicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'ame devote, en ce divin ouvrage que, pour son excellente suavité, on appelle le *Cantique des cantiques*. Et pour nous eslever plus doucement à la consideration de cet amour spirituel, qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvemens de nos cœurs avec les inspirations de sa divine Majesté, il employe une perpetuelle representation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergere. Or, faysant parler l'espouse la premiere, comme par maniere d'une certaine surprise d'amour, il y fait faire d'abord cet eslancement : *Qu'il me bayse d'un baiser de sa bouche!* (Cant. 1). Voyez-vous, Theotime, comme l'ame, en la personne de cette bergere, ne prend, par le premier souhait qu'elle exprime, qu'une chaste unyon avec son espoux, comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire, et pour laquelle elle respire; car, je vous prie, que veut dire autre chose ce premier souspir : *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche?*

Le bayser, de tout tems, comme par instinct naturel, a esté employé pour representer l'amour parfaict, c'est-à-dire, l'unyon des cœurs; et non sans cause. Nous faysons sortir et paroistre nos passions, et les mouvemens que nos ames ont communs avec les animaux, en nos yeux, és sourcils, au front et en tout

le reste du visage. *On cognoist l'homme, au visage,* dit l'Escriture (Eccli. 19); et Aristote, rendant raison de ce qu'à l'ordinaire on ne peint sinon la face des grands hommes, c'est d'autant, dit-il, que le visage monstre qui nous sommes.

Mais pourtant, nous ne respandons nos discours ny les pensées qui procedent de la portion spirituelle de nos ames, que nous appellons raison, et par laquelle nous sommes differens d'avec les animaux, sinon par nos parolles, et par consequent, par le moyen de la bouche : si que, verser son ame et respandre son cœur, n'est autre chose que parler : *Versez devant Dieu vos cœurs,* dit le psalmiste (Ps. 61), c'est-à-dire, exprimez et prononcez les affections de vostre cœur, par parolles. Et la devote mere de Samuël, prononçant ses prieres, quoyque si bellement qu'à peine voyoit-on le mouvement de ses levres, *j'ay respandu,* dit-elle, *mon ame devant Dieu* (I. Reg. 1). En cette sorte, on applique une bouche à l'autre quand on se bayse, pour tesmoigner qu'on voudroit verser les ames, l'une dedans l'autre reciproquement, pour les unir d'une unyon parfaicte; et pour ce qu'en tout tems et entre les plus saincts hommes du monde, le bayser a esté le signe de l'amour et dilection, aussi fut-il employé universellement entre tous les premiers chrestiens, comme le grand S. Paul tesmoigne, quand il dit aux Romains et Corinthiens : *Saluez-vous mutuellement les uns les autres par le sainct bayser* (Rom. 16; I. Cor. 16); et comme plusieurs tesmoignent, Judas, en la prise de Nostre-Seigneur, employa le bayser pour le faire cognoistre, parce que ce divin Sauveur baysoit ordinairement ses disciples, quand il les rencontroit, et non-seulement ses disciples, mais aussi les petits enfans, qu'il prenoit amoureusement en ses bras, comme il fit celuy par la comparayson duquel il invita si solemnellement ses disciples à la charité du prochain (Marc. 9), que plusieurs estiment avoir esté S. Martial, comme l'evesque Jansenius (1) le rapporte.

Ainsi doncques, le bayser estant la vive marque de l'unyon des cœurs, l'espouse, qui ne pretend en toutes ses poursuites que d'estre unye avec son bien-aymé : *Qu'il me bayse,* dit elle, *d'un bayser de sa bouche;* comme si elle s'escrioit : Tant de souspirs et de traicts enflammez, que mon amour jette incessamment, n'impetreront-ils jamais ce que mon ame desire? Je cours; hé, n'atteindray-je jamais au prix pour lequel je m'eslance, qui est d'estre unye, cœur à cœur, esprit à esprit, avec mon Dieu, mon espoux, et ma vie? Quand sera-ce que je respandray mon ame

(1) Evêque de Gand, *Comment. sur S. Marc.*

dans son cœur, et qu'il versera son cœur dedans mon ame, et qu'ainsi heureusement unys, nous vivrons inseparables?

Quand l'Esprit divin veut exprimer un amour parfaict, il employe presque tousjours les parolles d'unyon et de conjonction. *En la multitude des croyans,* dit S. Luc, *il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame* (Act. 4). Nostre-Seigneur pria son Pere pour tous les fidelles, affin qu'ils fussent tous *une mesme chose* (Joan. 17). S. Paul nous advertit que *nous soyions soigneux de conserver l'unité d'esprit, par l'unyon de la paix* (Ephes. 4). Ces unitez de cœur, d'ame et d'esprit, signifient la perfection de l'amour, qui joinct plusieurs ames en une. Ainsi est-il dit, que *l'ame de Jonathas estoit collée à l'ame de David* (I. Reg. 18), c'est-à-dire, comme l'Escriture adjouste, *il ayma David comme son ame propre.* Le grand Apostre de France, tant selon son sentiment, que rapportant celuy de son Hierotée, escrit, je pense, cent fois en un seul chapitre des *Noms divins,* que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserrant, recueillant et rapportant les choses à l'unité. S. Gregoire de Nazianze et S. Augustin disent que leurs amys avec eux n'avoient qu'une ame; et Aristote, approuvant desjà de son tems cette façon de parler : Quand, dit-il, nous voulons exprimer combien nous aymons nos amys, nous disons : L'ame de celuy-cy et mon ame n'est qu'une : la haine nous separe, et l'amour nous assemble. La fin doncques de l'amour n'est autre chose que l'unyon de l'amant à la chose aymée.

CHAPITRE X.

QUE L'UNYON A LAQUELLE L'AMOUR PRETEND EST SPIRITUELLE.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unyons naturelles, comme celle de ressemblance, consanguinité, et de la cause avec son effect; et d'autres, lesquelles n'estant pas naturelles, peuvent estre dites volontaires, car, bien qu'elles soyent selon la nature, elles ne se font neantmoins que par nostre volonté, comme celle qui prend son origine des bienfaicts, qui unissent indubitablement celuy qui les reçoit à celuy qui les fait, celle de la conversation et compaignie, et autres semblables. Or, quand l'unyon est naturelle, elle produict l'amour; et l'amour qu'elle produict nous porte à une nouvelle unyon volontaire, qui perfectionne la naturelle : ainsi le pere et le fils, la mere et la fille, ou deux freres, estant naturellement unys par la communication d'un mesme sang, sont excitez par cette unyon à l'a-

mour, et par l'amour sont portez à une unyon de volonté et d'esprit, qui peut estre dite volontaire, d'autant qu'encore que son fondement soit naturel, son affection neantmoins est deliberée; et en ces amours produicts par l'unyon naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'unyon mesme, par laquelle la nature, prevenant la volonté, l'oblige d'approuver, aymer et perfectionner l'unyon qu'elle a desja faite. Mais, quant aux unyons volontaires, elles sont posterieures à l'amour et effect, et causes neantmoins d'iceluy, comme sa fin et pretention unique : en sorte que, comme l'amour tend à l'unyon, ainsi l'unyon estend bien souvent et aggrandit l'amour, car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroist l'amour; l'amour fait desirer l'unyon nuptiale, et cette unyon reciproquement conserve et dilate l'amour : si que il est vray en tous sens, que l'amour tend à l'unyon.

Mais à quelle sorte d'unyon tend-il? N'avez-vous pas remarqué, Theotime, que l'Espouse sacrée exprime son souhait d'estre unye avec son Espoux, par le bayser, et que le bayser represente l'unyon spirituelle, qui se fait par la reciproque communication des ames. Certes, c'est l'homme qui ayme, mais il ayme par la volonté, et partant, la fin de son amour est de la nature de sa volonté; mais sa volonté est spirituelle, c'est pourquoy l'unyon que son amour pretend est aussi spirituelle, d'autant plus que le cœur, siege et source de l'amour, non-seulement ne seroit pas perfectionné par l'unyon qu'il auroit aux choses corporelles, mais en seroit avili.

Ce n'est pas, Theotime, qu'il n'y ayt quelque sorte de passions en l'homme, lesquelles, comme le guy vient sur les arbres par maniere d'excrement, surcroissance et superfluité, naissent aussi bien souvent parmy l'amour, et autour de l'amour; mais neantmoins elles ne sont pas ny l'amour, ny partie de l'amour, ains sont des excremens et superfluitez d'iceluy, lesquelles non-seulement ne sont pas profitables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mais au contraire l'endommagent grandement, l'affoiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche, le ruynent tout à fait : de quoy voicy la raison.

A mesure que nostre ame s'employe à plus d'operations, ou de mesme sorte, ou de diverse sorte, elle les fait moins parfaictement et vigoureusement, parce qu'estant finie, sa vertu d'agir l'est aussi, si que fournissant son activité à diverses operations, il est force que chascune d'icelles en ayt moins; par ainsi les hommes fort attentifs à plusieurs choses, le sont moins à chas-

cune d'icelles. On ne sçauroit exactement considerer les traicts d'un visage par la veuë, et à mesme tems exactement escouter l'harmonie d'une excellente musique; ny en un mesme tems estre attentif à la figure et à la couleur. Si nous sommes affectionnez à parler, nous ne sçaurions avoir attention à autre chose.

Ce n'est pas que je ne sçache ce qu'on dit de Cesar, et que je ne croye ce que tant de grands personnages ont asseuré d'Origene, que leur attention pouvoit à mesme tems s'appliquer à plusieurs objects; mais pourtant chascun confesse qu'à mesure qu'ils l'appliquoient à plus d'objects, elle estoit moindre à chascun d'iceux. Il y a donc de la difference entre voir, oüyr, ou sçavoir plus, et voir, oüyr, ou sçavoir mieux : car qui void mieux, void moins; et qui void plus, ne void pas si bien. Il est rare que ceux qui sçavent beaucoup, sçachent bien ce qu'ils sçavent, parce que la vertu et force de l'entendement espanché en la cognoissance de plusieurs choses est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramassée à la consideration d'un seul object. Quand doncques l'ame employe sa vertu affective à diverses sortes d'operations amoureuses, il est force que son action ainsy divisée soit moins vigoureuse et parfaicte. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses, les spirituelles, les raisonnables, et les sensuelles. Quand l'amour escoule sa force par toutes ces trois operations, il est sans doubte plus estendu, mais moins tendu : et quand il ne s'escoule que par une sorte d'operations, il est plus tendu; quoy que moins estendu. Ne voyons-nous pas que le feu, symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un esclat prodigieux, qu'il feroit beaucoup moindre, s'il avoit ouverture par deux ou par trois endroicts? Puis doncques que l'amour est un acte de nostre volonté, qui le veut avoir non-seulement noble et genereux, mais fort, vigoureux et actif, il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des operations spirituelles; car, qui voudroit l'appliquer aux operations de la partie sensible ou sensitive de nostre ame, il affoibliroit d'autant les operations intellectuelles, esquelles toutesfois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont recogneu qu'il y avoit deux sortes d'extase, dont l'une nous portoit au-dessus de nous-mesmes, et l'autre nous ravaloit au-dessous de nous-mesmes; comme s'ils eussent voulu dire que l'homme estoit d'une nature moyenne entre les anges et les bestes, participant de la nature angelique en sa partie intellectuelle, et de la nature bestiale en sa partie sensitive, et que neantmoins il pouvoit, par l'exercice de sa vie

et par un continuel soin de soy-mesme, s'oster et desloger de cette moyenne condition, d'autant que, s'appliquant et exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendoit plus semblable aux anges qu'il ne l'estoit aux bestes : que s'il s'appliquoit beaucoup aux actions sensuelles, il descendoit de sa moyenne condition, et s'approchoit de celle des bestes; et parce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soy-mesme, de quelque costé que l'on en sorte, on est vrayment en extase. Ceux doncques qui, touchez des voluptez divines et intellectuelles, laissent ravir leur cœur aux sentimens d'icelles, sont voirement hors d'eux-mesmes, c'est-à-dire, au-dessus de la condition de leur nature; mais par une bien-heureuse et desirable sortie, par laquelle, entrant en un estat plus noble et relevé, ils sont autant anges par l'operation de leur ame, comme ils sont hommes par la substance de leur nature, et doivent estre dits ou anges humains, ou hommes angeliques. Au contraire, ceux qui, allechez des playsirs sensuels, appliquent leur ame à la jouyssance d'iceux, il descendent de leur moyenne condition à la plus basse des bestes brutes, et meritent autant d'estre appellez brutaux par leurs operations, comme ils sont hommes par leur nature; malheureux, en ce qu'ils ne sortent hors d'eux-mesmes que pour entrer en une condition infiniment indigne de leur estat naturel.

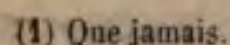
Or, à mesure que l'extase est plus grande, ou au-dessus de nous, ou au-dessous de nous, plus elle empesche nostre ame de retourner à soy-mesme, et de faire les operations contraires à l'extase en laquelle elle est. Ainsi ces hommes angeliques, qui sont ravis en Dieu et aux choses celestes, perdent tout à fait, tandis que leur extase dure, l'usage et l'intention des sens, le mouvement de toutes actions exterieures, parce que leur ame, pour appliquer sa vertu et activité plus entierement et attentivement à ce divin object, la retire et ramasse de toutes ses autres facultez, pour la contourner de ce costé-là : et de mesme les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulierement quand c'est en celle du sens general, perdent tout à fait l'usage et l'attention de la raison et l'entendement, parce que leur miserable ame, pour sentir plus entierement l'object brutal, se divertit des operations spirituelles, pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales et brutales : imitant en cela mystiquement, les uns Helie ravi en haut sur le char enflammé entre les anges (IV. Reg. 2), et les autres Nabuchodonosor abruty et ravalé au rang des bestes farouches (Dan. 4).

Maintenant je dy que quand l'ame prattique l'amour par les actions sensuelles, et qui la portent au-dessous de soy, il est impossible qu'elle n'affoiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour superieur; de sorte que, tant s'en faut que l'amour vray et essentiel soit aydé et conservé par l'unyon à laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affoiblit, se dissipe, et perit par icelle. Les bœufs de Job labouroient la terre, tandis que les asnes inutiles passoient autour d'eux (Job. 1), mangeant les pasturages deus aux bœufs qui travailloient. Tandis que la partie intellectuelle de nostre ame travaille à l'amour honneste et vertueux, sur quelque object qui en est digne, il arrive souvent que les sens et facultez de la partie inferieure tendent à l'unyon qui leur est propre, et leur sert de pasture, bien que l'unyon ne soit deue qu'au cœur et à l'esprit, qui seul aussi peut produire le vray et substantiel amour.

Helisée, ayant guery Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent, et les meubles qu'il luy avoit offerts; mais Giezy, cet infidelle serviteur, *courant apres* iceluy, demanda et prit, outre le gré de son maistre, ce qu'il avoit refusé (IV. Reg. 5). L'amour intellectuel et cordial, qui est certes, ou qui doit estre le maistre en nostre ame, refuse toutes sortes d'unyons corporelles et sensuelles, et se contente en la simple bienveillance; mais les puissances de la partie sensitive, qui sont ou doivent estre les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a esté refusé par la raison, et, sans prendre permission d'icelle, s'advance à vouloir faire leurs unyons abjectes et serviles, deshonorant, comme Giezy, la pureté de l'intention de leur maistre, qui est l'esprit : et à mesure que l'ame se convertit à telles unyons grossieres et sensibles, elle se divertit de l'unyon delicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyez donc bien, Theotime, que ces unyons, qui regardent les complaysances et passions animales, non-seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mais luy sont grandement nuysibles, et l'affoiblissent extremement. Aussi quand l'inceste Amnon, qui pasmoit et perissoit d'amour pour Thamar, eust passé jusques aux unyons sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial, qu'oncques (1) plus il ne la peut voir, et la poussa indignement dehors, violant aussi cruellement le droict de l'amour, comme il avoit violé impudemment celuy du sang (II. Reg. 13).

Le basilique, le rosmarin, la marjolaine, l'ysope, le clou de


(1) Que jamais.

girofle, la cannelle, la noix muscade, les citrons et le musc mis ensemble, et demeurant en corps, rendent voirement une odeur bien aggreable, par le meslange de leur bonne senteur; mais non pas à beaucoup pres de ce que fait l'eau qui en est distillée, en laquelle les suavitez de tous ces ingrediens, separées de leur corps, se meslent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une tres-parfaicte odeur, qui penetre bien plus l'odorat, qu'elles ne feroient pas, si avec elle et son eau les corps des ingrediens se trouvoient conjoincts et unys. Ainsi l'amour se peut bien treuver és unyons des puissances sensuelles meslées avec les unyons des puissances intellectuelles, mais non jamais si excellemment comme il fait, lorsque les seuls esprits et courages, separez de toutes affections corporelles, joincts ensemble, font l'amour pur et spirituel; car l'odeur des affections ainsi meslées est non-seulement plus suave et meilleure, mais plus vive, plus active, et plus solide.

Il est vray que plusieurs, ayant l'esprit grossier, terrestre et vil, estiment la valeur de l'amour comme celle des pieces d'or, desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables : car ainsi leur est-il advis que l'amour brutal soit plus fort, parce qu'il est plus violent et turbulent; plus solide, parce qu'il est grossier et terrestre; plus grand, parce qu'il est plus sensible et farouche : mais au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matiere est delicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne sçauroit mieux esteindre, qu'en les deprimant et couvrant de terre; car de mesme, plus le subjet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses affections sont vives, subsistantes et permanentes, et ne sçauroit-on mieux ruyner l'amour, que de l'abaisser aux unyons viles et terrestres. Il y a cette difference, comme dit S. Gregoire, entre les playsirs spirituels et les corporels, que les corporels donnent du desir avant qu'on les ayt, et du degoust quand on les a; mais les spirituels, au contraire, donnent du degoust avant qu'on les ayt, et du playsir quand on les a : si que l'amour animal, qui pretend, par l'unyon qu'il fait à la chose aymée, de combler et perfectionner sa complaysance, treuvant qu'au contraire il la destruit en la terminant, demeure grandement degousté de telle unyon : qui a fait dire au grand philosophe, que presque tout animal, apres la jouyssance de son plus ardent et pressant playsir corporel, demeuroit triste, morne et estonné, comme un marchand ayant pensé gaigner beaucoup, se treuve trompé et engagé dans une rude perte; ou au contraire l'amour

intellectuel, treuvant en l'unyon qu'il fait à son object plus de contentement qu'il n'avoit esperé, y perfectionnant sa complaysance, il la continue en s'unissant, et s'unit tousjours plus en la continuant.

CHAPITRE XI.

QU'IL Y A DEUX PORTIONS EN L'AME, ET COMMENT.

Nous n'avons qu'une ame, Theotime, et laquelle est invisible; mais en cette ame il y a divers degrez de perfection. Car elle est vivante, sensible et raisonnable; et selon ces divers degrez elle a aussi diversité et proprietez et inclinations, par lesquelles elle est portée à la fuite ou à l'unyon des choses. Car, premierement, comme nous voyons que la vigne hayt, par maniere de dire, et fuyt les choux, en sorte qu'ils s'entrenuysent l'un à l'autre, et qu'au contraire elle se plaist avec l'olivier; ainsi voyons-nous que naturellement il y a contrarieté entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeun fait mourir le serpent, et qu'au contraire l'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance, et se playsent l'un avec l'autre. Or, cette inclination ne procede d'aucune cognoissance que l'un ayt de la nuysance de son contraire, ou de l'utilité de celuy avec lequel il a convenance, ains seulement d'une propriété occulte et secrette, qui produict cette contrarieté et antipathie insensible, comme aussi la complaysance et sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appetit sensitif, par le moyen duquel nous sommes portez à la recherche et à la fuitte de plusieurs choses, par la cognoissance sensitive que nous en avons; tout ainsi comme les animaux, desquels les uns appetent (1) une chose, et les autres une autre, selon la cognoissance qu'ils ont qu'elle leur est convenable ou non; et en cet appetit reside, ou d'iceluy provient l'amour que nous appellons sensuel ou brutal, qui, à proprement parler, ne doit neantmoins pas estre appellé amour, ains seulement appetit.

En troisiesme lieu, en tant que nous sommes raisonnables, nous avons une volonté, par laquelle nous sommes portez à la recherche du bien, selon que nous le cognoissons ou jugeons estre tel par discours. Or en nostre ame, en tant qu'elle est raisonnable, nous remarquons manifestement deux degrez de perfection, que le grand S. Augustin, et apres luy tous les docteurs ont appellez deux portions de l'ame, l'inferieure et la superieure;

(1) Recherchent.

desquelles celle-là est dite inferieure, qui discourt et fait ses consequences selon ce qu'elle apprend et experimente par les sens; et celle-là est dite superieure, qui discourt et fait ses consequences selon la cognoissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'experience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit. Aussi cette portion superieure est appellée communement esprit et partie mentale de l'ame, comme l'inferieure est ordinairement appellée le sens, ou sentiment, et raison humaine.

Or, cette portion superieure peut discourir selon deux sortes de lumieres : ou bien selon la lumiere naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science; ou selon la lumiere surnaturelle, comme font les theologiens et chrestiens, en tant qu'ils establissent leurs discours sur la foy, et parolle de Dieu revelée; et encore plus particulierement ceux desquels l'esprit est conduict par de particulieres illustrations, inspirations, et esmotions celestes. C'est ce que dit S. Augustin, que la superieure portion de l'ame est celle par laquelle nous adherons et nous appliquons à l'obeyssance de la loi eternelle.

Jacob, pressé de l'extreme necessité de sa famille, lascha son Benjamin, pour estre mené par ses freres en Egypte : ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée asseure (Gen. 43); en quoy il tesmoigne deux volontez, l'une inferieure, par laquelle il se faschoit de l'envoyer, l'autre superieure, par laquelle il se resolut de l'envoyer : car le discours par lequel il se faschoit de l'envoyer, estoit fondé sur le playsir qu'il sentoit de l'avoir aupres de soy, et le desplaysir qui luy revenoit de la separation d'iceluy, qui sont des fondemens perceptibles et sensibles; mais la resolution qu'il print de l'envoyer estoit fondée sur une raison de l'estat de sa famille, pour la prevoyance de la necessité future et approchante. Abraham, selon l'inferieure portion de son ame, dit cette parolle, qui tesmoigne quelque sorte de deffiance, quand l'ange luy annonça qu'il auroit un fils : *Pensez-vous qu'à un homme de cent ans puisse naistre un enfant* (Gen. 17)? Mais selon la superieure, *il creut en Dieu, et il luy fut imputé à justice* (Gen. 15). Selon la portion inferieure, il fut sans doute grandement troublé, quand il luy fut enjoinct de sacrifier son enfant; mais selon la superieure, il se determina de le sacrifier courageusement.

Nous experimentons tous les jours d'avoir plusieurs volontez contraires. Un pere envoyant son fils, ou en la cour, ou aux estudes, ne laisse pas de pleurer en le licenciant, tesmoignant

qu'encore qu'il veuille, selon la portion superieure, le depart de cet enfant, pour son advancement à la vertu, neantmoins, selon l'inferieure, il a de la respugnance à la separation; et quoy qu'une fille soit maryée au gré de son pere et de sa mere, si est-ce que, prenant leur benediction, elle excite les larmes, en sorte que, la volonté superieure acquiesçant à son depart, l'inferieure monstre de la resistance. Or, ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ayt en l'homme deux ames, ou deux natures, comme pensoient les Manicheens. Non, dit S. Augustin, livre 8e de ses *Confessions,* chapitre 10e; ains la volonté, allechée par divers attraicts, esmeue par diverses raisons, semble estre divisée en soy-mesme, tandis qu'elle est tirée de deux costez, jusques à ce que, prenant party selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre; car alors la plus puissante volonté surmonte, et, gaignant le dessus, ne laisse à l'ame que le ressentiment du mal que le debat luy a fait, que nous appellons contre-cœur.

Mais l'exemple de nostre Sauveur est admirable pour ce subjet, et apres la consideration duquel il n'y a plus à doubter de la distinction de la portion superieure et inferieure de l'ame. Car qui ne sçayt, entre les theologiens, qu'il fut parfaictement glorieux dés l'instant de sa conception au ventre de la Vierge? et neantmoins il fut à mesme tems subject aux tristesses, regrets et afflictions de cœur; et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon le corps, ny mesme selon l'ame, en tant qu'elle estoit sensible, ou, qui est la mesme chose, selon le sens : car luy-mesme atteste, qu'avant qu'il souffrist aucun tourment exterieur, ny mesme qu'il vid les bourreaux aupres de soy, *son ame estoit triste jusques à la mort* (Matth. 26); ensuite de quoy il fit la priere : *Que le calice de sa passion fust transporté de luy,* c'est à dire, qu'il en fust exempt. En quoy il exprime manifestement le vouloir de la portion inferieure de son ame, laquelle, discourant sur les tristes et angoisseux objects de la passion qui luy estoit preparée, et de laquelle la vive image estoit representée en son imagination, il en tira, par une consequence tres-raisonnable, la fuite et esloignement d'iceux, dont il fait la demande à son Pere : par où on remarque clairement que la portion inferieure de l'ame n'est pas la mesme chose que le degré sensitif d'icelle, ny la volonté inferieure une mesme chose avec l'appetit sensuel; car l'appetit sensuel, ny l'ame, selon son degré sensitif, ne sont pas capables de faire aucune demande ny priere, qui sont des actes de la faculté raisonnable : et particulierement ils ne sont pas capables de

parler à Dieu, object auquel les sens ne peuvent atteindre, pour en donner cognoissance à l'appetit. Mais ce mesme Sauveur, ayant fait cet exercice de la portion inferieure, et tesmoigné que, selon icelle et les considerations qu'elle faysoit, sa volonté inclinoit à la fuite des douleurs et des peines, il monstra par apres qu'il avoit la portion superieure, par laquelle adherant inviolablement à la volonté eternelle, et au decret que le Pere celeste avoit fait, il accepte volontairement la mort, et nonobstant la respugnance de la partie inferieure de la raison, il dit : Ah! non, mon Pere ; *que ma volonté ne soit pas faicte, ains la vostre* (Luc. 22). Quand il dit *ma volonté,* il parle de sa volonté, selon la portion inferieure; et d'autant qu'il dit cela volontairement, il monstre qu'il a une volonté superieure.

CHAPITRE XII.

QU'EN CES DEUX PORTIONS DE L'AME, IL Y A QUATRE DIFFERENS DEGREZ DE RAISON.

Il y avoit trois parvis au temple de Salomon (III. Reg. 6). L'un estoit pour les Gentils et estrangers qui, voulant recourir à Dieu, venoient adorer dans Hierusalem; le second estoit pour les Israëlites, hommes et femmes (car la separation des femmes ne fut pas faite par Salomon); le troisiesme estoit pour les prestres et pour l'ordre levitique; et enfin, outre tout cela, il y avoit le sanctuaire, ou mayson sacrée, en laquelle le seul grand-prestre avoit accez une fois l'an. Nostre raison, ou pour mieux dire, nostre ame, en tant qu'elle est raisonnable, est le vray temple du grand Dieu, lequel y reside plus particulierement. Je te cherchois, dit S. Augustin, hors de moy, et je ne te treuvois point, parce que tu estois en moy. En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis, qui sont trois differens degrez de raison : au premier, nous discourons selon l'experience des sens; au second, nous discourons selon les sciences humaines; au troisiesme, nous discourons selon la foy ; et enfin, outre cela, il y a une certaine eminence et supreme pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduicte par la lumiere du discours, ny de la raison, ains par une simple veuë de l'entendement, et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce, et se sousmet à la verité et à la volonté de Dieu.

Or, cette extremité et cime de nostre ame, cette pointe supreme de nostre esprit, est naïfvement bien representée par le

sanctuaire, ou mayson sacrée. Car, 1° au sanctuaire, il n'y avoit point de fenestres pour esclairer; en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2° Au sanctuaire, toute la lumiere entroit par la porte; en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foy, laquelle produict, comme par maniere de rayons, la veuë et le sentiment de la beauté et bonté du bon playsir de Dieu. 3° Nul n'entroit dedans le sanctuaire, que le grand-prestre; en cette pointe de l'ame, le discours n'a point d'accez, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment, que la volonté divine doit estre souverainement aymée, approuvée, et embrassée, non-seulement en particulier pour quelque chose, mais en general pour toutes choses, et non-seulement en general pour toutes choses, mais en particulier pour chaque chose. 4° Le grand-prestre entrant dans le sanctuaire obscurcissoit encore la lumiere qui entroit par la porte, jettant force parfums dans son encensoir, la fumée desquels rebouchoit les rayons de la clarté que l'ouverture de la porte rendoit; et toute la veuë qui se fait en la supreme pointe de l'ame, est en certaine façon obscurcie et couverte par les renoncemens et resignations que l'ame fait, ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la verité, et la verité de la bonté qui luy est presentée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer, de sorte que l'ame voudroit presque fermer les yeux, soudain qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu, affin que, sans s'occuper davantage à la considerer, elle pust plus puissamment et parfaictement l'accepter, et, par une complaysance absolue, s'unir infiniment et se soumettre à elle.

Enfin, 5° au sanctuaire estoit l'arche d'alliance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, estoient les tables de la Loy, la manne dans une cruche d'or, et la verge d'Aaron, qui fleurit et fructifia en une nuict; et en cette supreme pointe de l'esprit se treuvent : 1. La lumiere de la foy, representée par la manne cachée dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons à la verité des mysteres que nous n'entendons pas; 2. l'utilité de l'esperance, representée par la verge fleurie et feconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point; 3. la suavité de la tres-saincte charité, representée és commandemens de Dieu, qu'elle comprend, par laquelle nous acquiesçons à l'unyon de nostre esprit avec celuy de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas.

Car, encore que la foy, l'esperance et la charité, respandent leur divin mouvement presque en toutes les facultez de l'ame,

tant raisonnables que sensitives, les reduisant et assubjettissant sainctement sous leur juste authorité, si est-ce que leur speciale demeure, leur vray et naturel sejour, est en cette supreme poincte de l'ame, de laquelle, comme d'une heureuse source d'eau vive, elles s'espanchent par divers surgeons et ruisseaux sur les parties et facultez interieures.

De sorte, Theotime, qu'en la partie superieure de la raison il y a deux degrez, en l'un desquels se font les discours qui dependent de la foy et lumiere surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescemens de la foy, de l'esperance, et de la charité. L'ame de S. Paul se sentit pressée de deux divers desirs, l'un desquels fut d'estre desliée de son corps, pour aller au ciel avec Jesus-Christ, et l'autre de demeurer en ce monde, pour y servir à la conversion des peuples. L'un et l'autre desir estoit sans doute en la partie superieure, car ils procedoient tous deux de la charité; mais la resolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple veuë, et un simple sentiment de la volonté du maistre, à laquelle la seule poincte de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au prejudice de tout ce que le discours pouvoit conclure.

Mais, si la foy, l'esperance et la charité se forment par ce sainct acquiescement en la poincte de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inferieur se peuvent faire les discours qui dependent de la lumiere de la foy? Ainsi que nous voyons que les advocats au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faits et droicts des parties; et que le parlement, ou senat, resout d'en-haut toutes les difficultez par un arrest, lequel estant prononcé, les advocats et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifs que le parlement peut avoir eus : de mesme, Theotime, apres que les discours, et surtout la grace de Dieu, ont persuadé à la poincte et supreme eminence de l'esprit d'acquiescer, et former l'acte de la foy, par maniere d'arrest, l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur cette mesme foy jà (1) conceuë, pour considerer les motifs et raisons d'icelle; mais cependant, les discours de theologie se fond au parquet et barreau de la portion superieure de l'ame, et les acquiescemens en haut, au siege et tribunal de la poincte de l'esprit. Or, parce que la cognoissance de ces quatre divers degrez de la raison est grandement requise pour entendre tous les traittez des choses spirituelles, j'ay voulu l'expliquer assez amplement.

(1) Déjà.

CHAPITRE XIII.

DE LA DIFFERENCE DES AMOURS.

1° On partage l'amour en deux especes, dont l'une est appellée l'amour de bien-veuillance, et l'autre amour de convoitise. L'amour de convoitise est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le profict que nous en pretendons; l'amour de bien-veuillance est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le bien d'icelle : car, qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bien-veuillance envers une personne, que de luy vouloir du bien?

2° Si celuy à qui nous voulons du bien, l'a desjà et le possede, alors nous le luy voulons par le playsir et contentement que nous avons de quoy il l'a et le possede; et ainsi se forme l'amour de complaysance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté, par lequel elle s'unit et joinct au playsir, contentement, et bien d'autruy. Mais, si celuy à qui nous voulons du bien ne l'a pas encore, nous le luy desirons; et partant, cet amour se nomme amour de desir.

3° Quand l'amour de bien-veuillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aymée, il s'appelle amour de simple bien-veuillance; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois poincts : car il faut que les amys s'entr'ayment, sçachent qu'ils s'entr'ayment, et qu'ils ayent communication, privauté, et familiarité ensemble.

4° Si nous aymons simplement l'amy, sans le preferer aux autres, l'amitié est simple : si nous le preferons, alors cette amitié s'appellera dilection, comme qui diroit amour d'eslection; parce qu'entre plusieurs choses que nous aymons, nous choisissons celle-là, pour la preferer.

5° Or, quand par cette dilection nous ne preferons pas de beaucoup un amy aux autres, elle s'appelle simple dilection; mais quand, au contraire, nous preferons grandement et beaucoup un amy aux autres de la sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6° Que si l'estime et preference, que nous faysons de l'amy, quoyqu'elle soit grande, et n'en ayt point d'esgale, ne laisse pas neantmoins de pouvoir entrer en comparayson et proportion avec les autres, l'amitié s'appellera dilection eminente. Mais, si l'eminence de cette amitié est hors de proportion et de comparayson, au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incom-

parable, souveraine, sureminente, et en un mot, ce sera la charité, laquelle est deuë à un seul Dieu : et de fait, en nostre langage mesme, les mots de cher, cherement, encherir, representent une certaine estime, un prix, une valeur particuliere; de sorte que, comme le mot d'homme, parmy le peuple, est presque demeuré aux masles, comme au sexe plus excellent, et celuy d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal object, ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la supreme et souveraine dilection.

CHAPITRE XIV.

QUE LA CHARITÉ DOIT ESTRE NOMMÉE AMOUR.

Origene dit en quelque lieu, qu'à son advis, l'Escriture divine voulant empescher que le nom d'amour ne donnast quelque subjet de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnestes. Au contraire, S. Augustin, ayant mieux consideré l'usage de la parolle de Dieu, monstre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celuy de dilection, et que l'un et l'autre signifie parfois une affection saincte, et quelquesfois aussi une passion depravée, alleguant à ces fins plusieurs passages de l'Escriture. Mais le grand S. Denys, comme excellent docteur de la proprieté des *noms divins*, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour, enseignant que les theologiens, c'est-à-dire, les apostres et premiers disciples d'iceux (car ce Sainct n'avoit point veu d'autres theologiens), pour desabuser le vulgaire, et dompter la phantaysie d'iceluy, qui prenoit le nom d'amour en sens profane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé és choses divines, que celuy de dilection; et quoyqu'ils estimassent que l'un et l'autre estoient prins pour une mesme chose, il a toutesfois semblé à quelques-uns d'entr'eux, que le nom d'amour estoit plus propre et convenable à Dieu, que celuy de dilection, si que le divin Ignace a escrit ces parolles : « Mon amour est crucifié. » Ainsi, comme ces anciens theologiens employoient le nom d'amour és choses divines, affin de luy oster l'odeur d'impureté, de laquelle il estoit suspect selon l'imagination du monde; de mesme, pour exprimer les affections humaines, ils ont prins playsir d'user du nom de dilection, comme exempt du soupçon de deshonnesteté;

dont quelqu'un d'entr'eux a dit, au rapport de S. Denys : « Ta dilection est entrée en mon ame, ainsi que la dilection des femmes. » Enfin, le nom d'amour represente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celuy de dilection, de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour : Clodius, dit leur grand orateur, me porte dilection, et pour le dire plus excellement, il m'ayme; et partant, le nom d'amour, comme plus excellent, a esté justement donné à la charité, comme au principal et plus eminent de tous les amours : si que, pour toutes ces raisons, et parce que je pretendois de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ay appellé ce petit ouvrage *Traitté de l'amour de Dieu.*

CHAPITRE XV.

DE LA CONVENANCE QUI EST ENTRE DIEU ET L'HOMME.

Si tost que l'homme pense un peu attentivement à la divinité, il sent une certaine douce esmotion de cœur, qui tesmoigne que Dieu est Dieu du cœur humain; et jamais nostre entendement n'a tant de playsir qu'en cette pensée de la divinité, de laquelle la moindre cognoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses, comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune ou des estoiles, ains est plus lumineux que la lune ou les estoiles ensemble. Que si quelque accident espouvante nostre cœur, soudain il recourt à la divinité, advouant que quand tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en peril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce playsir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et nostre ame. Convenance grande, mais secrette; convenance que chascun cognoist, et que peu de gens entendent; convenance qu'on ne peut nyer, mais qu'on ne peut bien penetrer. Nous sommes creez à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extreme convenance avec la divine Majesté?

Nostre ame est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et veut librement, est capable de juger, discourir, sçavoir et avoir des vertus; en quoy elle ressemble à Dieu. Elle reside toute en tout son corps, et toute en chascune des parties d'i-

celuy, comme la divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se cognoist et s'ayme soy-mesme, par des actes produicts et exprimez de son entendement et de sa volonté, qui, procedant de l'entendement et de la volonté distinguez l'un de l'autre, restent neantmoins et demeurent inseparablement unys en l'ame és facultez desquelles ils procedent. Ainsi le Fils procede du Pere, comme sa cognoissance exprimée, et le Sainct-Esprit, comme l'amour exprimé et produict du Pere et du Fils; l'une et l'autre personne distinctes entre elles, et d'avec le Pere, et neantmoins inseparables et unyes, ains plutost une mesme seule, simple et tres-unique indivisible divinité.

Mais, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nompareille entre Dieu et l'homme, pour leur reciproque perfection : non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme; mais parce que, comme l'homme ne peut estre perfectionné que par la divine Bonté, aussi la divine Bonté, ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy, qu'à l'endroict de nostre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien; et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence, qu'une liberale affluence, rien si aggreable à une liberale affluence qu'une necessiteuse indigence; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se respandre et communiquer est forte; plus l'indigent est necessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vuide de se remplir. C'est donc un doux et desirable rencontre, que celuy de l'affluence et de l'indigence; et ne sçauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se respandre et communiquer, ou le bien deffaillant et indigent à recevoir et tirer, si Nostre-Seigneur n'avoit dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Or, où il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction : la divine Bonté a donc plus de playsir à donner ses graces, que nous à les recevoir.

Les meres ont quelquesfois leurs mammelles si fecondes et si abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans les bailler à quelque enfant; et bien que l'enfant succe la mammelle avec grande avidité, la nourrice la luy donne encore plus ardemment, l'enfant tettant, pressé de sa necessité, et la mere l'allaitant, pressée de sa fecondité.

L'Espouse sacrée avoit souhaitté le sainct bayser d'unyon : *O! dit-elle, qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche* (Cant. 1)! Mais

y a-t-il assez de convenance, ô la bien-aymée du Bien-aymé, entre vous et l'espoux, pour parvenir à l'unyon que vous desirez? *Ouy,* dit-elle, *donnez-le moy, ce bayser d'unyon, ô le cher amy de mon ame; car vous avez des mammelles meilleures que le vin, odorantes des parfums excellens* (Cant. 2). Le vin nouveau bouillonne et s'eschauffe en soy-mesme par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux; mais vos mammelles sont encore meilleures : elles pressent vostre poictrine par des eslans continuels, poussant leur laict qui redonde, comme requerant d'estre dechargées; et pour attirer les enfans de vostre cœur à les venir tetter, elles respandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs de parfums. Ainsi, Theotime, nostre deffaillance a besoin de l'abondance divine par disette et necessité; mais l'affluence divine n'a besoin de nostre indigence, que par excellence de perfection et bonté : bonté qui neantmoins ne devient pas meilleure en se communiquant, car elle n'acquiert rien en se respandant hors de soy, au contraire elle donne; mais nostre indigence demeureroit manquante et miserable, si l'abondance de la bonté ne la secouroit.

Nostre ame doncques, considerant que rien ne la contente parfaictement, et que sa capacité ne peut estre remplie par chose quelconque qui soit au monde; voyant que son entendement a une inclination infinie de sçavoir tousjours davantage, et sa volonté un appetit insatiable d'aymer et treuver du bien, n'a-t-elle pas raison d'exclamer : « Ah! doncques, je ne suis pas faite » pour ce monde! » Il y a quelque souverain bien duquel je despens, et quelque ouvrier infiny qui a imprimé en moy cet interminable desir de sçavoir, et cet appetit qui ne peut estre assouvy : c'est pourquoy il faut que je tende, et m'estende vers luy, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI.

QUE NOUS AVONS UNE INCLINATION NATURELLE D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

S'il se treuvoit des hommes qui fussent en l'integrité et droicture originelle en laquelle Adam se treuva lors de sa creation, bien que d'ailleurs ils n'eussent aucune autre assistance de Dieu, que celle qu'il donne à chaque creature, affin qu'elle puisse faire les actions qui luy sont convenables, non-seulement

ils auroient l'inclination d'aymer Dieu sur toutes choses, mais aussi ils pourroient naturellement executer cette si juste inclination. Car, comme ce divin autheur et maistre de la nature coopere et preste sa main-forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer, à la terre pour descendre en bas, et y demeurer quand elle y est; ainsi, ayant luy-mesme planté dans le cœur de l'homme une speciale inclination naturelle, non-seulement d'aymer le bien en general, mais d'aymer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté, qui est meilleure et plus aymable que toutes choses, la suavité de sa providence souveraine requeroit qu'il contribuast aussi à ces bienheureux hommes que nous venons de dire, autant de secours qu'il seroit necessaire, affin que cette inclination fust prattiquée et effectuée. Et ce secours d'un costé seroit naturel, comme convenable à la nature et tendant à l'amour de Dieu, en tant qu'il est autheur et souverain maistre de la nature, et d'autre part il seroit surnaturel, parce qu'il correspondroit, non à la nature simple de l'homme, mais à la nature ornée, enrichie et honnorée de la justice originelle, qui est une qualité surnaturelle procedante d'une tres-speciale faveur de Dieu. Mais quant à l'amour sur toutes choses, qui seroit prattiqué selon ce secours, il seroit appellé naturel, d'autant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objects et motifs; et cet amour dont nous parlons, tendroit seulement à Dieu, selon qu'il est recognu autheur, seigneur, et souveraine fin de toute creature, par la seule lumiere naturelle, et par consequent aymable et estimable sur toutes choses, par inclination et propension naturelle.

Or, bien que l'estat de nostre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droicture originelle que le premier homme avoit en sa creation, et qu'au contraire nous soyons grandement depravez par le peché, si est-ce toutesfois que la saincte inclination d'aymer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumiere naturelle, par laquelle nous cognoissons que sa souveraine bonté est aymable sur toutes choses; et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire mesme par le seul discours naturel, ne ressente un certain eslan d'amour que la secrette inclination de nostre nature suscite au fond du cœur, par lequel, à la premiere apprehension de ce premier et souverain object, la volonté est prevenue, et se sent excitée à se complayre en iceluy.

Entre les perdrix, il arrive souvent que les unes desrobent

les œufs des autres, affin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre meres, soit pour leur stupidité qui leur fait mescognoistre leurs œufs propres. Et voicy chose estrange, mais neantmoins bien tesmoignée; car le perdreau qui aura esté esclos et nourry sous les aisles d'une perdrix estrangere, au premier reclame qu'il oye (1) de sa vraye mere, qui avoit pondu l'œuf duquel il est procedé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa premiere mere, et se met à sa suitte, par la correspondance qu'il a avec sa premiere origine : correspondance, toutesfois, qui ne paroissoit point, ains fust demeurée secrette, cachée, et comme dormante au fond de la nature, jusques à la rencontre de son object, que soudain excitée et comme reveillée, elle fait son coup, et pousse l'appetit du perdreau à son premier devoir. Il en est de mesme, Theotime, de nostre cœur; car, quoyqu'il soit couvé, nourry, et eslevé emmy les choses corporelles, basses et transitoires, et, par maniere de dire, sous les aisles de la nature; neantmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la premiere cognoissance qu'il en reçoit, la naturelle et premiere inclination d'aymer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se reveille en un instant, et à l'impourveu paroist, comme une esteincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant nostre volonté, luy donne un eslan de l'amour supreme, deu au souverain et premier principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII.

QUE NOUS N'AVONS PAS NATURELLEMENT LE POUVOIR D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

Les aigles ont un grand cœur, et beaucoup de force à voler; elles ont neantmoins incomparablement plus de veuë que de vol, et estendent beaucoup plus viste et plus loin leurs regards que leurs aisles. Ainsi nos esprits, animez d'une saincte inclination naturelle envers la divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement, pour voir combien elle est aymable, que de force en la volonté pour l'aymer : car le peché a beaucoup plus debilité la volonté humaine, qu'il n'a offusqué l'entendement, et la rebellion de l'appetit sensuel, que nous appellons concupiscence, trouble voirement l'entendement; mais c'est pourtant contre la volonté qu'il excite principalement sa sedition et revolte : si que la pauvre volonté, desjà toute infirme, estant agitée des continuels assauts que la concupiscence luy livre,

(1) Entend.

ne peut faire un si grand progrez en l'amour divin, comme la raison et inclination naturelle luy suggerent qu'elle devroit faire.

Helas! Theotime, quels beaux tesmoignages, non-seulement d'une grande cognoissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers iceluy, ont esté laissez par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismegiste, Aristote, Hippocrate, Seneque, Epictete! Socrate, le plus loué d'entre eux, cognoissoit clairement l'unité de Dieu, et avoit tant d'inclination à l'aymer, que, comme S. Augustin tesmoigne, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale, pour autre occasion que pour espurer les esprits, affin qu'ils pussent mieux contempler le souverain bien, qui est la tres-unique divinité. Et quant à Platon, il se declare assez en la celebre deffinition de la philosophie et du philosophe, disant que philosopher n'est autre chose qu'aymer Dieu, et que le philosophe n'estoit autre chose que l'amateur de Dieu. Que diray-je du grand Aristote, qui, avec tant d'efficace, appreuve l'unité de Dieu, et en a parlé si honnorablement en tant d'endroicts?

Mais, ô grand Dieu eternel! ces grands esprits, qui avoient tant de cognoissance de la divinité, et tant de propension à l'aymer, ont tous manqué de force et de courage à la bien aymer. *Par les creatures visibles ils ont cogneu les choses invisibles de Dieu, voire mesme son eternelle vertu et divinité,* dit le grand Apostre : *de sorte qu'ils sont inexcusables, d'autant qu'ayant cogneu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ny ne luy ont pas fait action de grace* (Rom. 1). Ils l'ont certes aucunement glorifié, luy donnant des souverains tiltres d'honneur; mais ils ne l'ont pas glorifié comme il le falloit glorifier, c'est-à-dire, ils ne l'ont pas glorifié sur toutes choses, n'ayant pas eu le courage de ruyner l'idolastrie, ains communiquant avec les idolastres, *retenant la verité qu'ils cognoissoient en injustice* (Rom. 5), prisonniere dedans leur cœur, et, preferant l'honneur et le vain repos de leurs vies à l'honneur qu'ils devoient à Dieu, *ils se sont esvanouis en leurs discours* (*Ibid.*).

N'est-ce pas grand'pitié, Theotime, de voir Socrate, au recit de Platon, parler en mourant des dieux, comme s'il y en avoit plusieurs, luy qui sçavoit si bien qu'il n'y en avoit qu'un seul? N'est-ce pas chose deplorable, que Platon ayt ordonné que l'on sacrifie à plusieurs dieux, luy qui sçavoit si bien la verité de l'unité divine! Et Mercure Trismegiste n'est-il pas lamentable, de lamenter et plaindre si laschement l'abolissement de l'idolas-

trie, luy qui en tant d'endroicts avoit parlé si dignement de la divinité?

Mais sur-tout j'admire le pauvre bon homme Epictete, duquel les propos et sentences sont si douces à lire en nostre langue, par la traduction que la docte et belle plume du R. P. Jean de Sainct-François, provincial de la congregation des Feuillans és Gaules, a depuis peu exposée à nos yeux. Car, quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler parfois de Dieu avec tant de goust, de sentiment et de zele, qu'on le prendroit pour un chrestien sortant de quelque saincte et profonde meditation, et neantmoins ailleurs, d'occasion en occasion, mentionner les dieux à la payenne? Hé! ce bon homme, qui cognoissoit si bien l'unité divine, et avoit tant de goust de la bonté d'icelle, pourquoy n'a-t-il pas eu la saincte jalousie de l'honneur divin, affin de ne point gauchir ny dissimuler en un subjet de si grande importance?

En somme, Theotime, nostre chetive nature, navrée par le peché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaictes, et comme des essais de leurs fruicts; mais de porter des dattes entieres, meures et assaysonnées, cela est reservé pour des contrées plus chaudes. Car ainsi, nostre cœur humain produict bien naturellement certains commencemens d'amour envers Dieu; mais d'en venir jusqu'à l'aymer sur toutes choses, qui est la vraye maturité de l'amour deu à cette supreme bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animez et assistez de la grace celeste, et qui sont en l'estat de la saincte charité; et ce petit amour imparfaict, duquel la nature en elle-mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit, mais qui ne veut pas, un vouloir sterile, qui ne produict point de vrays effects, un vouloir *paralytique*, qui voit la *piscine* salutaire du sainct amour, mais qui n'a pas la force de s'y jetter : et enfin, ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la genereuse vigueur requise pour en effect preferer Dieu à toutes choses; dont l'Apostre parlant en la personne du pecheur, s'escrie : *Le vouloir est bien en moy, mais je ne treuve pas le moyen de l'accomplir* (Rom. 7).

CHAPITRE XVIII.

QUE L'INCLINATION NATURELLE QUE NOUS AVONS D'AYMER DIEU N'EST PAS INUTILE.

MAIS si nous ne pouvons pas naturellement aymer Dieu sur toutes choses, pourquoy donc avons-nous naturellement inclination à cela? La nature n'est-elle pas vaine, de nous inciter à un amour qu'elle ne nous peut donner? pourquoy nous donne-t-elle la soif d'une eau si precieuse, puisqu'elle ne peut nous en abbreuver? Ha! Theotime, que Dieu nous a esté bon! La perfidie que nous avions commise en l'offensant, meritoit certes qu'il nous privast de toutes les marques de sa bien-veuillance et de la faveur qu'il avoit exercée envers nostre nature, lorsqu'il *imprima sur elle la lumiere de son divin visage* (Psal. 4), et qu'il donna à nos cœurs l'allegresse de se sentir enclins à l'amour de la divine Bonté, affin que les anges, voyant ce miserable homme, eussent occasion de dire par compassion : *Est-ce là la creature de parfaicte beauté, l'honneur de toute la terre* (Thren. 2)?

Mais cette infinie debonnaireté ne sçeut oncques estre si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains. Il void que nous estions environnez de *chair, un vent qui se dissipe en courant, et qui ne revient plus : c'est pourquoy, selon les entrailles de sa misericorde* (Psal. 77), il ne nous voulut pas du tout ruyner, ny nous oster le signe de sa grace perdue, affin que le regardant, et sentant en nous cette alliance et propension à l'aymer, nous taschassions de ce faire, et que personne ne pust justement dire : *Qui nous monstrera le bien* (Psal. 4)? Car, encore que, par la seule inclination naturelle, nous ne puissions pas parvenir au bonheur d'aymer Dieu comme il faut, si est-ce que, si nous l'employions fidellement, la douceur de la pieté divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus advant. Que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité, jusques au souverain amour, auquel nostre inclination naturelle nous pousse, puisque c'est chose certaine qu'à celuy qui est fidelle en peu de chose, et qui fait ce qui est en son pouvoir, la benignité divine ne desnie jamais son assistance, pour l'advancer de plus en plus.

L'inclination doncques d'aymer Dieu sur toutes choses, que

nous avons par nature, ne demeure pas pour neant dans nos cœurs : car, quant à Dieu, il s'en sert comme d'une anse, pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soy, et semble que, par cette impression, la divine Bonté tienne en quelque façon attachez nos cœurs comme des petits oyseaux par un filet, par lequel il nous puisse tirer quand il plaist à sa misericorde d'avoir pitié de nous; et quant à nous, elle nous est un indice et memorial de nostre premier principe et Createur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret advertissement que nous appartenons à sa divine bonté. Tout de mesme que les cerfs, auxquels les grands princes font quelquesfois mettre des colliers avec leurs armoyries, bien que par apres ils les font lascher et mettre en liberté dans les forests, ne laissent pas d'estre recogneus par quiconque les rencontre, non-seulement pour avoir une fois esté prins par le prince duquel ils portent les armes, mais aussi pour luy estre encore reservez : car ainsi cognut-on l'extreme vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cens ans apres la mort de Cesar, parce qu'on luy treuva un collier où estoit la devise de Cesar, et ces mots : *Cesar m'a lasché.*

Certes, l'honnorable inclination que Dieu a mise en nos ames, fait cognoistre à nos amys et à nos ennemys que, non-seulement nous avons esté à nostre Createur, mais encore que si bien il nous a laissez et laschez à la mercy de nostre franc arbitre, neantmoins nous luy appartenons, et il s'est reservé le droict de nous reprendre à soy, pour nous sauver, selon que la saincte et suave Providence le requerra. C'est pourquoy le grand prophete royal appelle cette inclination, non-seulement *lumiere,* parce qu'elle nous fait voir où nous devons tendre, mais aussi *joye* (Psal. 4) et allegresse, parce qu'elle nous console en nostre esgarement, nous donnant esperance que celuy qui nous a empreint et laissé ceste belle marque de nostre origine, pretend encore et desire de nous y ramener et reduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre à sa divine bonté.

LIVRE DEUXIESME.

HISTOIRE DE LA GENERATION ET NAISSANCE CELESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

QUE LES PERFECTIONS DIVINES NE SONT QU'UNE SEULE, MAIS INFINIE PERFECTION.

Nous disons, quand le soleil à son lever est rouge, et que tost apres il devient noir, ou creux et enfoncé; ou bien, quand à son coucher il est blafastre, pasle, have, que c'est signe de pluye. Theotime, le soleil n'est ny rouge, ny noir, ny pasle, ny gris, ny verd : ce grand luminaire n'est point subjet à ces vicissitudes et changemens de couleurs, n'ayant pour toute couleur que sa tres-claire et perpetuelle lumiere, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable; mais nous parlons de la sorte, parce qu'il nous semble estre tel, selon la varieté des vapeurs qui sont entre luy et nos yeux, lesquelles le font paroistre de diverses façons.

Or, nous devisons ainsi de Dieu, non tant selon ce qu'il est en luy-mesme, comme selon ses œuvres par l'entremise desquelles nous le contemplons. Car, sur nos diverses considerations, nous le nommons differemment, comme s'il avoit une grande multitude de differentes excellences et perfections. Si nous le regardons en tant qu'il punit les meschans, nous le nommons juste; en tant qu'il delivre le pecheur de sa misere, nous le preschons misericordieux; en tant qu'il a creé toutes choses, et fait plusieurs miracles, nous l'appellons tout-puissant; en tant qu'il prattique exactement ses promesses, nous le publions veritable; en tant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appellons tout sage : et ainsi consecutivement, selon la varieté de ses œuvres, nous luy attribuons une grande diversité de perfections, mais cependant, en Dieu, il n'y a ny varieté ny difference de perfection, ains il est luy-mesme une tres-seule, tres-simple, et tres-uniquement unique perfection : car tout ce qui est en luy, n'est que luy-mesme, et toutes les excellences que nous disons estre en luy en une si grande diversité, elles y

sont en une tres-simple et tres-pure unité. Et comme le soleil n'a aucune des couleurs que nous luy attribuons, ains une seule tres-claire lumiere qui est par dessus toutes couleurs, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs ; aussi, en Dieu, il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule tres-pure excellence, qui est au-dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfaict. Or, de nommer parfaictement cette supreme excellence, laquelle en sa tres-singuliere unité comprend, ains surmonte toutes excellences, cela n'est pas au pouvoir de la creature, ny humaine, ny angelique : car, comme il est dit en l'Apocalypse, Nostre-Seigneur *a un nom que personne ne sçayt que luy-mesme* (Apoc. 19), parce que, luy seul cognoissant parfaictement son infinie perfection, luy seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné : dont les anciens ont dit que nul n'estoit vray theologien que Dieu, d'autant que nul ne peut cognoistre totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ny par consequent la representer par parolles, sinon luy-mesme. Et pour cela Dieu, respondant par l'ange au pere de Samson, qui luy demandoit son nom : *Pourquoy demandes-tu mon nom*, dit-il, *qui est admirable* (Jud. 13)? Comme s'il vouloit dire : Mon nom peut estre admiré, mais non pas prononcé par les creatures; il doit estre adoré, mais il ne peut estre compris que par moy, qui seul sçay proferer le propre nom par lequel au vray et naïfvement j'exprime mon excellence. Nostre esprit est trop foible pour former une pensée qui puisse representer une excellence tant immense, laquelle comprend, en sa tres-simple et tres-unique perfection, distinctement et parfaictement, toutes autres perfections en une façon infiniment excellente et eminente que nostre esprit ne peut penser. Nous sommes forcez, pour parler aucunement de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vray, juste, sainct, infiny, immortel, invisible. Et certes, si nous parlons veritablement, Dieu est tout cela ensemble, parce qu'il est plus que tout cela, c'est-à-dire, il l'est en une sorte si pure, si excellente, et si relevée, qu'en une tres-simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

Ainsi la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les autres viandes (Sap. 16), on eust peu dire qu'elle avoit le goust du citron, du melon, du raysin, de la prune, et de la poire; mais on eust encore plus veritablement dit qu'elle n'avoit pas tous ces gousts, ains un

seul goust qui estoit le sien propre, lequel neantmoins contenoit en unité tout ce qui pouvoit estre d'aggreable et desirable en toute la diversité des autres gousts; comme l'herbe dodecatheos, laquelle, ce dit Pline, guerissant de toutes maladies, n'est ny rhubarbe, ny sené, ny rose, ny betoine, ny buglose, ains un seul simple, qui, en l'unique simplicité de sa proprieté, a autant de force que tous les autres medicamens ensemble. O abysme des perfections divines! que vous estes admirable de posseder en une seule perfection l'excellence de toute perfection, en une façon si excellente, que nul ne la peut comprendre, sinon vous-mesme!

Nous en dirons beaucoup de choses, dit l'Escriture, *et demeurerons courts en parolles: la somme de tous discours, c'est qu'il est toutes choses. Si nous le glorifions, à quoy nous servira cela? car le Tout-Puissant est sur toutes ses œuvres. Benissant le Seigneur, exaltez-le tant que vous pourrez; car il surpasse toutes louanges: or en l'exaltant, reprenez vos forces; mais ne vous lassez pas pourtant, car jamais vous ne le comprendrez* (Eccli. 43). Non, Theotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme dit S. Jean, *il est plus grand que nostre cœur* (I. Joan. 3). *Mais pourtant que tout esprit loue le Seigneur* (Psal. 150), le nommant de tous les noms les plus eminens qui se pourront treuver; et, pour la plus grande louange que nous luy puissions rendre, confessons que jamais il ne peut estre loué; et, pour le plus excellent nom que nous luy puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom, et que nous ne pouvons le dignement nommer.

CHAPITRE II.

QU'EN DIEU IL N'Y A QU'UN SEUL ACTE, QUI EST SA PROPRE DIVINITÉ.

Nous avons une grande diversité de facultez et habitudes, qui produisent aussi une grande variété d'actions, et ces actions une multitude nompareille d'ouvrages. Car ainsi sont diverses les facultez de voir, d'oüyr, de gouster, toucher, se mouvoir, se nourrir, entendre, vouloir; et les habitudes de parler, marcher, jouer, chanter, courre, sauter, nager: comme aussi les actions et les œuvres, qui proviennent de ces facultez et habitudes, sont grandement differentes.

Mais il n'en est pas de mesme en Dieu; car il n'y en a en luy qu'une tres-simple infinie perfection, et en cette perfection

qu'un seul tres-unique et tres-pur acte; ains, pour parler plus sainctement et sagement, Dieu est une seule, tres-souverainement unique, et tres-uniquement souveraine perfection, et cette perfection est un seul acte tres-purement simple, et tres-simplement pur, lequel n'estant autre chose que la propre essence divine, il est par consequent tousjours permanent et eternel. Et neantmoins, chetives creatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu, comme s'il en faysoit tous les jours grande quantité et en grande varieté, bien que nous sçachions le contraire. Mais nous sommes forcez à cela, Theotime, par nostre imbecillité (1) : car nous ne sçavons parler sinon selon que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoustumé de se passer parmy nous. Or, d'autant qu'és choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrage que par diversité d'actions, quand nous voyons tant de besongnes differentes, une si grande varieté de productions, et cette multitude innumerable des exploicts de la puissance divine, il nous semble d'abord que cette diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de differens effects, et nous en parlons tout de mesme, pour parler plus à nostre ayse, selon nostre prattique ordinaire et la coustume que nous avons d'entendre les choses : et si (2) en cela nous n'offensons pas la verité : car, encore qu'en Dieu il n'y ayt pas multitude d'affections, ains un seul acte qui est la divinité mesme, cet acte toutesfois est si parfaict, qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes qui sembleroient estre requis pour toute la diversité des effects que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'iceluy, en un moment furent faits le soleil, la lune, et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs differences en clarté, en mouvement, en influences.

Il dit, et soudain furent faits
Tous ces ouvrages si parfaicts (Psalm. 148).

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oyseaux, et la mer de poissons, fit esclore de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons. Car, encore que l'historien sacré, s'accommodant à nostre façon d'entendre, raconte que Dieu repeta souvent cette toute-puissante parolle : *Soit fait*, és journées de la creation du monde; neantmoins, à proprement parler, cette parolle fut tres-unique : si que David l'appella un

(1) Faiblesse. — (2) Toutefois.

souffle (Psalm. 32), ou aspiration de la *bouche* divine, c'est-à-dire, un seul traict de son infinie volonté, lequel respand si puissamment sa vertu en la varieté des choses creées, que, pour cela, nous le concevons comme s'il estoit multiplié et diversifié en autant de differences, comme il y en a en ses effects, quoy qu'en verité il soit tres-unique et tres-simple. Ainsi S. Chrysostome remarque que ce que Moyse a dit en plusieurs parolles, descrivant la creation du monde, le glorieux S. Jean l'a exprimé en un seul mot, disant que *par le Verbe,* c'est-à-dire, par cette parolle eternelle, qui est le Fils de Dieu, tout *a esté fait.*

Cette parolle doncques, Theotime, estant tres-simple et tres-unique, produict toute la distinction des choses; estant invariable, produit tous les bons changemens; et enfin, estant permanente en son eternité, elle donne succession, vicissitude, ordre, rang, et sayson à toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un costé, un peintre qui fait l'image de la naissance du Sauveur (et j'escris cecy és jours dediez à ce sainct mystere) : il donnera sans doubte mille et mille traicts de pinceau, et mettra non-seulement des jours, mais des semaines et des mois à façonner ce tableau, selon la varieté des personnages, et autres choses qu'il y veut representer; mais d'autre costé voyons un imprimeur d'imaiges qui, ayant mis sa feüille sur la planche taillée du mesme mystere de la Nativité, ne donnera qu'un seul coup de presse. En ce seul coup, Theotime, il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son imaige, laquelle, en belle taille douce, representera tres-aggreablement tout ce qui a deu estre imaginé, selon l'histoire sacrée; et bien qu'il n'ay fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutesfois portera grande quantité de personnages, et d'autres choses differentes bien distinguées, chascune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion; et qui ne sçauroit pas le secret, il seroit tout estonné de voir sortir d'un seul acte une si grande varieté d'effects. Ainsi, Theotime, la nature, comme le peintre, multiplie et diversifie ses actes, à mesure que ses besongnes sont differentes, et luy faut un grand tems pour faire de grands effects. Mais Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'estre à toute la diversité des creatures, qui ont esté, sont et seront, par un seul traict de sa toute-puissante volonté, tirant de son idée, comme de dessus une planche bien taillée, cette admirable difference de personnes et d'autres choses, qui s'entre-suivent és saysons, és aages, és siecles, chascune en son ordre, selon qu'elles doivent estre; cette souveraine unité de l'acte

divin estant opposée à la confusion et au desordre, et non la distinction ou varieté, qu'elle employe au contraire pour en composer la beauté, deduisant toutes les differences et diversitez à la proportion, et la proportion à l'ordre, et l'ordre à l'unité du monde, qui comprend toutes choses creées, tant visibles qu'invisibles, lesquelles toutes ensemble s'appellent *univers*, peut-estre parce que toute leur diversité se reduit en unité, comme qui diroit *uni-divers*, c'est-à-dire, unique et divers, unique avec diversité, et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout, et sa permanente eternité donne vicissitude à toutes choses, parce que, la perfection de cette unité estant sur toute difference et varieté, elle a de quoy fournir l'estre à toute la diversité des perfections creées, et a la force de les produire. En signe de quoy, l'Escriture nous ayant rapporté, que *Dieu au commencement dit : Soyent faits des luminaires au firmament du ciel, et qu'ils separent le jour et la nuict, qu'ils soyent en signes, en tems, et jours, et années* (Gen. 1), nous voyons encore maintenant cette perpetuelle revolution et entresuite de tems et de saysons, qui durera jusques à la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

Un mot de ses commandemens
Suffit à tous ces mouvemens (Psal. 32);

aussi le seul eternel vouloir de sa divine Majesté estend sa force de siecle en siecle, et jusques aux siecles des siecles, pour tout ce qui a esté, qui est, et qui sera eternellement, sans que chose quelconque ayt esté, que par ce seul tres-unique, tres-simple, et tres-eternel acte divin, auquel soit honneur et gloire. *Amen.*

CHAPITRE III.

DE LA PROVIDENCE DIVINE EN GENERAL.

Dieu doncques, Theotime, n'a pas besoin de plusieurs actes, puisqu'un seul divin acte de sa toute-puissante volonté suffit à la production de toute la varieté de ses œuvres, à raison de son infinie perfection : mais nous autres mortels avons besoin d'en traitter avec la methode et maniere d'entendre à laquelle nos petits esprits peuvent arriver, selon laquelle, pour parler de la Providence divine, considerons, je vous prie, le regne du

grand Salomon, comme un modele parfaict de l'art de bien regner.

Ce grand roy doncques, sçachant par l'inspiration celeste que la respublique tient à la religion comme le corps à l'ame, et la religion à la respublique comme l'ame au corps, il disposa à part soy de toutes les parties requises, tant à l'establissement de la religion, qu'à celuy de la respublique. Et quant à la religion, il determina qu'il fallait edifier un temple de telle et telle longueur, largeur, hauteur : tant de porches et parvis, tant de fenestres, et ainsi de tout le reste qui appartenoit au temple; puis tant de sacrificateurs, tant de chantres, et autres officiers du temple. Et quant à la chose publique, il disposa de faire une mayson royale et une Cour pour sa majesté, et en icelle tant de maistres-d'hostel, de gentils-hommes, et autres courtisans; et pour le peuple, des juges et autres magistrats, qui exerçassent la justice. Puis, pour l'asseurance du royaume, et l'affermissement du repos public dont il jouyssoit, il disposa d'avoir emmy (1) la paix un puissant appareil de guerre, et à ces fins deux cent cinquante chefs en diverses charges, quarante mille chevaux, et tout ce grand attelage que l'Escriture et les historiens tesmoignent.

Or, ayant ainsi disposé et fait estat à part soy de toutes les parties principales requises à son royaume, il vint à l'acte de la Providence, et fit compte en son esprit de tout ce qui estoit requis pour edifier le temple, pour entretenir les officiers sacrez, les ministres et magistrats royaux, et les gens de guerre dont il avoit fait le project, et se resolut d'envoyer à Hiram pour avoir les bois necessaires, de faire commerce au Peru, en Ophir, et en somme de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretenement (2) et bonne conduitte de son entreprise. Mais il ne s'arresta pas là, Theotime : car apres avoir fait son project, et deliberé en soy-mesme des moyens propres pour en venir à bout; venant à la prattique, il crea tous les officiers selon qu'il avoit disposé, et par un bon gouvernement il fit faire toutes les provisions requises à leur entretenement et à l'execution de leurs charges; de sorte qu'ayant la cognoissance de l'art de bien regner, il executa la disposition qu'il avoit faite à part soy pour la creation de divers officiers, et mit en effect sa providence par le bon gouvernement dont il usa; et par ainsi son art de regner, qui consistoit en la disposition et en la providence ou prevoyance, fut prattiqué par

(1) Pendant. — (2) Entretien.

la creation des officiers, et par le gouvernement et bonne conduitte. Mais d'autant que la disposition est inutile sans la creation ou levée des officiers, et que la creation est vaine sans la providence qui regarde à ce qui est requis pour la conservation des officiers creez ou erigez, et qu'enfin, cette conservation, qui se fait par le bon gouvernement, n'est autre chose que la providence effectuée, partant, non-seulement la disposition, mais aussi la creation et le bon gouvernement de Salomon furent appelez du nom de providence. Aussi ne disons-nous pas qu'un homme ayt de la *providence,* sinon quand il gouverne bien.

Or maintenant, Theotime, parlant des choses divines selon l'impression que nous avons prinse en la consideration des choses humaines, nous disons que, Dieu ayant eu une eternelle et tres-parfaicte cognoissance de l'art de faire le monde pour sa gloire, il disposa avant toutes choses en son divin entendement toutes les pieces principales de l'univers; qui pouvoient luy rendre de l'honneur, c'est-à-dire, la nature angelique et la nature humaine; et en la nature angelique, la varieté des hierarchies et des ordres que l'Escriture saincte et les sacrez docteurs nous enseignent, comme aussi, entre les hommes, il disposa qu'il y auroit cette grande diversité que nous y voyons. Puis, en cette mesme eternité, il pourveut (1) et fit estat à part soy de tous les moyens requis aux hommes et aux anges, pour parvenir à la fin à laquelle il les avoit destinez, et fit ainsi l'acte de sa providence; et sans s'arrester là, pour effectuer sa disposition, il a reellement creé les anges et les hommes; et pour effectuer sa providence, il a fourny, et fournit, par son gouvernement, tout ce qui est necessaire aux creatures raisonnables pour parvenir à la gloire : si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens necessaires ou utiles pour parvenir à leur fin. Mais, parce que ces moyens sont de diverses sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle; et celle-cy, qu'elle est, ou generale, ou speciale, ou particuliere.

Et parce que cy-apres je vous exhorteray, Theotime, à joindre vostre volonté à la Providence divine, tandis que je suy sur le discours d'icelle, je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu doncques voulant pourvoir l'homme des moyens naturels qui luy sont requis pour rendre gloire à sa divine bonté, il a produict en faveur d'iceluy tous les autres animaux

(1) Pourvut.

et les plantes; et pour pourvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produict varieté de terroirs, de saysons, de fontaines, de vens, de pluyes; et tant pour l'homme, que pour les autres choses qui luy appartiennent, il a creé les elemens, le ciel et les astres, establissant par un ordre admirable, que presque toutes les creatures servent les unes aux autres reciproquement: les chevaux nous portent, et nous les pansons; les brebis nous nourrissent et vestent, et nous les paissons; la terre envoye des vapeurs à l'air, et l'air des pluyes à la terre; la main sert au pied et le pied porte la main. O qui verroit ce commerce et trafic general que les creatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses seroit-il esmeu envers cette souveraine Sagesse, pour s'escrier : *Vostre providence, ô grand Pere eternel, gouverne toutes choses* (Sap. 14)! S. Basile, et S. Ambroise en leurs *Exhamerons* (1), le bon Loüys de Grenade en son *Introduction au Symbole,* et Loüys Richeome en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifs aux ames bien naies pour profiter en ce subjet.

Ainsi, cher Theotime, cette providence touche tout, regne sur tout, et reduit tout à sa gloire. Il y a toutesfois certes des cas fortuits et des accidens inopinez : mais ils ne sont ny fortuits, ny inopinez qu'à nous; et sont sans doute (2) tres-certains à la Providence celeste, qui les prevoit et les destine au bien public de l'univers. Or, ces cas fortuits se font par la concurrence de plusieurs causes, lesquelles, n'ayant point de naturelle alliance les unes aux autres, produisent une chascune son effect particulier, en telle sorte neantmoins que de leur rencontre reüssit un autre effect d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ayt peu prevoir, toutes ces causes differentes ont contribué. Il estoit, par exemple, raisonnable de chastier la curiosité du poëte Æschilus, lequel ayant appris d'un devin, qu'il mourroit accablé de la cheute de quelque maison, se tint tout ce jour-là en une rase campaigne, pour esviter le destin; et demeurant ferme, teste nue, un faucon qui tenoit entre ses serres une tortuë en l'air, voyant ce chef chauve, et cuidant (3) que ce fust la poincte d'un rocher, lascha la tortuë droit sur iceluy; et voilà que Æschilus meurt sur-le-champ, accablé de la maison et escaille d'une tortuë. Ce fut sans doute un accident fortuit; car cet homme n'alla pas au champ pour mourir, ains pour esviter la mort; ny le faucon ne cuida pas escraser la teste d'un poëte, ains la teste et l'escaille

(1) Exhaméron, *Œuvre des six jours* ou de la Création. — (2) Certainement. — (3) Pensant.

de la tortuë, pour par apres en devorer la chair : neantmoins il arriva au contraire; car la tortuë demeura sauve et le pauvre Æschilus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné; mais, au regard de la Providence, qui regardoit de plus haut et voyoit la concurrence des causes, ce fut un exploit de justice, par lequel la superstition de cet homme fut punie. Les adventures de l'ancien Joseph furent admirables en varietez et en passages d'une extremité à l'autre. Ses freres, qui l'avoient vendu pour le perdre, furent tous estonnez de le voir devenu vice-roy, et *apprehendoient* infiniment qu'il ne se ressentist du tort qu'ils luy avoyent fait (Gen. 50); mais non, leur dit-il, ce n'est pas tant par vos menées que je suis envoyé icy, comme par la Providence divine : *vous avez eu des mauvais desseins sur moy, mais Dieu les a reduicts à bien* (Gen. 45 et 50). Voyez-vous, Theotime, le monde eust appellé fortune, ou evenement fortuit, ce que Joseph dit estre un project de la Providence souveraine, qui range et reduict toutes choses à son service ; et il est ainsi de tout ce qui se passe au monde, et mesme des monstres, la naissance desquels rend les œuvres accomplies et parfaictes plus estimables, produict de l'admiration, et provoque à philosopher et faire plusieurs bonnes pensées; et en somme, ils tiennent lieu en l'univers, comme les ombres és tableaux, qui donnent grace, et semblent relever la peinture.

CHAPITRE IV.

DE LA PROVIDENCE SURNATURELLE QUE DIEU EXERCE ENVERS LES CREATURES RAISONNABLES.

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des anges; mais voicy l'ordre de sa providence pour ce regard, selon que, par l'attention aux sainctes Escritures et à la doctrine des anciens, nous le pouvons descouvrir, et que nostre foiblesse nous permet d'en parler.

Dieu cogneut eternellement qu'il pouvoit faire une quantité innumerable de creatures en diverses perfections et qualitez, ausquelles il se pourroit communiquer; et considerant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avoit rien de si excellent que de se joindre à quelque nature creée, en telle sorte que la creature fust comme entée et inserée en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui, de

soy-mesme et par soy-mesme, est portée à la communication, se resolut et determina d'en faire une de cette maniere, affin que, comme eternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Pere communique toute son infinie et indivisible divinité au Fils, en le produisant, et le Pere et le Fils ensemble, produisant le Sainct-Esprit, luy communiquent aussi leur propre unique divinité, de mesme cette souveraine douceur fust aussi communiquée si parfaictement hors de soy à une creature, que la nature creée et la Divinité, gardant une chascune leurs proprietez, fussent neantmoins tellement unyes ensemble, qu'elles ne fussent qu'une mesme personne.

Or, entre toutes les creatures que cette souveraine toute-puissance pouvoit produire, elle treuva bon de choisyr la mesme humanité, qui, du depuis, par effect, fut joincte à la personne de Dieu le Fils, à laquelle elle destina cet honneur incomparable de l'unyon personnelle à sa divine Majesté, affin qu'eternellement elle jouyst par excellence des thresors de sa gloire infinie. Puis, ayant ainsi preferé pour ce bonheur l'humanité sacrée de nostre Sauveur, la supreme Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Fils bien-aymé, ains de la respandre en sa faveur sur plusieurs autres creatures; et sur le gros de cette innumerable quantité de choses qu'elle pouvoit produire, elle fit choix de creer les hommes et les anges, comme pour tenir compaignie à son Fils, participer à ses graces et à sa gloire, et l'adorer et louer eternellement. Et parce que Dieu void qu'il pouvoit faire en plusieurs façons l'humanité de son Fils, en le rendant vray homme, comme, par exemple, le creant de rien, non-seulement quant à l'ame, mais aussi quant au corps, ou bien formant le corps de quelque matiere precedente, comme il fit celuy d'Adam et d'Eve, ou bien par voye de generation ordinaire d'hommes et de femmes, ou bien enfin par generation extraordinaire d'une femme sans homme, il delibera que la chose se feroit en cette derniere façon, et, entre toutes les femmes qu'il pouvoit choisyr à cette intention, il esleut la tres-saincte Vierge Nostre-Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos ames seroit non-seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacrée Providence determina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur, affin que les anges et les hommes pussent, en le servant, participer à sa gloire : ensuite de quoy, bien que Dieu voulust creer, tant les anges que les hommes, avec le franc-ar-

bitre, libres d'une vraye liberté pour choisyr le bien et le mal; si est-ce neantmoins que, pour tesmoigner que de la part de la Bonté divine ils estoient dediez au bien et à la gloire, elle les crea tous en justice originelle, laquelle n'estoit autre chose qu'un amour tres-suave qui les disposoit, contournoit, et acheminoit à la felicité eternelle.

Mais parce que cette supreme sagesse avoit deliberé de tellement mesler cet amour originel avec la volonté de ses creatures, que l'amour ne forçast point la volonté, ains luy laissast sa liberté, il previd qu'une partie, mais la moindre de la nature angelique, quittant volontairement le sainct amour, perdroit par consequent la gloire. Et parce que la nature angelique ne pourroit faire ce peché que par une malice expresse, sans tentation ny motif quelconque qui la pust excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de cette mesme nature demeureroit ferme au service du Sauveur; partant Dieu, qui avoit si amplement glorifié sa misericorde au dessein de la creation des anges, voulut aussi magnifier sa justice, et, en la fureur de son indignation, resolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse trouppe de perfides, qui, en la furie de leur rebellion, l'avoient si vilainement abandonné.

Il previd bien aussi que le premier homme abuseroit de sa liberté, et, quittant la grace, il perdroit la gloire; mais il ne voulut pas traitter si rigoureusement la nature humaine, comme il delibera de traitter l'angelique.

C'estoit la nature humaine de laquelle il avoit resolu de prendre une piece bien-heureuse, pour l'unyr à sa divinité. Il vid que c'estoit une nature imbecille, *un vent qui va, et ne revient pas* (Psalm. 77), c'est-à-dire, qui se dissipe en allant. Il eut esgard à la surprise que Satan avoit faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruyna. Il vid que toute la race des hommes perissoit par la faute d'un seul : si que, par ces raisons, il regarda nostre nature en pityé, et se resolut de la prendre à mercy.

Mais affin que la douceur de sa misericorde fust ornée de la beauté de sa justice, il delibera de sauver l'homme par voye de redemption rigoureuse; laquelle ne se pouvant bien faire que par son Fils, il establit qu'iceluy rachepteroit les hommes, non-seulement par une de ses actions amoureuses, qui eust esté plus que tres-suffisante à rachepter mille millions de mondes, mais encore par toutes les innumerables actions amoureuses et passions douloureuses qu'il feroit et souffriroit jusques à la mort, et

la mort de la croix, à laquelle il le destina, voulant qu'ainsi il se rendist compaignon de nos miseres, pour nous rendre par apres compaignons de sa gloire; monstrant en cette sorte les richesses de sa bonté, par cette *redemption copieuse* (Psalm. 129), abondante, surabondante, magnifique, et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquestez (1) tous les moyens necessaires pour parvenir à la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se douloir (2), comme si la misericorde divine manquoit à quelqu'un.

CHAPITRE V.

QUE LA PROVIDENCE CELESTE A POURVEU AUX HOMMES UNE REDEMPTION TRES-ABONDANTE.

Or disant, Theotime, que Dieu avoit veu et voulu une chose premierement, et puis secondement une autre, observant ordre en ses volontez, je l'ay entendu selon qu'il a esté declaré cy-devant, à sçavoir, qu'encore que tout cela s'est passé en un tres-seul et tres-simple acte, neantmoins par iceluy, l'ordre, la distinction, et la dependance des choses n'a pas esté moins observée, que s'il y eust eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Estant donc ainsi, que toute volonté bien disposée, qui se determine de vouloir plusieurs objects esgalement presens, ayme mieux, et avant tous, celuy qui est le plus aymable, il s'ensuit que, la souveraine Providence faysant son eternel project et dessein de tout ce qu'elle produiroit, elle voulut premierement et ayma, par une preference d'excellence, le plus aymable object de son amour, qui est nostre Sauveur; et puis, par ordre, les autres creatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy.

Ainsi tout a esté fait pour ce divin homme, qui, pour cela, est appellé *aisné de toute creature* (Colos. 1); *possedé par la divine Majesté, au commencement des voyes d'icelle, avant qu'elle fist chose quelconque, creé au commencement avant les siecles* (Prov. 8) : *car en luy toutes choses sont faites, et il est avant tous, et toutes choses sont establies en luy, et il est le chef de toute l'Eglise, tenant en tout et partout la primauté* (Colos. 1). On ne plante principalement la vigne que pour le fruict ; et partant, le fruict est le premier desiré et pretendu, quoyque les feüilles et les fleurs precedent en la production. Ainsi le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce project

(1) Reconquis. — (2) Se plaindre.

eternel que la divine Providence fit de la production des creatures; et en contemplation de ce fruict desirable, fut plantée la vigne de l'univers, et establie la succession de plusieurs generations, qui, à guise de feüilles et de fleurs, le devoient preceder, comme avant-coureurs et preparatifs convenables à la production de ce raysin, que l'espouse sacrée louë tant és cantiques, et la liqueur duquel *resjouyt* Dieu et les hommes.

Or doncques maintenant, mon Theotime, qui doubtera de l'abondance des moyens du salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en consideration duquel nous avons esté faits, et par les merites duquel nous avons esté racheptez? Car il est mort pour tous, parce que tous estoient morts; et sa misericorde a esté plus salutaire pour rachepter la race des hommes, que la misere d'Adam n'avoit esté veneneuse pour la perdre. Et tant s'en faut que le peché d'Adam ayt surmonté la debonnaireté divine, que tout au contraire il l'a excitée et provoquée; si que, par une suave et tres-amoureuse antiperistase et contention (1), elle s'est ravigorée à la presence de son adversaire, et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait *surabonder la grace où l'iniquité avoit abondé* (Rom. 5) : de sorte que la saincte Eglise, par un sainct excés d'admiration, s'escrie la veille de Pasques : O peché d'Adam, à la verité necessaire, qui a esté effacé par la mort de Jesus-Christ! ô coulpe bien-heureuse, qui a merité d'avoir un tel et si grand Redempteur! Certes, Theotime, nous pouvons dire comme cet ancien : Nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus, c'est-à-dire, nostre perte nous a esté à profict, puisqu'en effect la nature humaine a receu plus de graces par la redemption du Sauveur, qu'elle n'en eust jamais receu par l'innocence d'Adam, s'il eust perseveré en icelle.

Car, encore que la divine Providence ayt laissé en l'homme des grandes marques de sa severité, parmy la grace mesme de sa misericorde, comme par exemple, la necessité de mourir, les maladies, les travaux, la rebellion de la sensualité, si est-ce que la faveur celeste, surnageant à tout cela, prend playsir de convertir toutes ces miseres au plus grand profict de ceux qui l'ayment, faysant naistre la patience sur les travaux, le mespris du monde sur la necessité de mourir, et mille victoires sur la concupiscence; et comme l'arc-en-ciel, touchant l'espine Aspalathus, la rend plus odorante que les lys, aussi, la redemption de Nostre-Seigneur touchant nos miseres, elle les

(1) Ces mots et cette phrase peignent la bonté divine comme un athlète en garde contre son antagoniste : le salut de l'homme est le prix de cette lutte entre l'amour de Dieu et la haine de Satan!

rend plus utiles et aymables que n'eust jamais esté l'innocence originelle. *Les anges ont plus de joye au ciel,* dit le Sauveur, *sur un pecheur penitent, que sur nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin de penitence* (Luc. 15). Et de mesme l'estat de la redemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence. Certes, en l'arrousement du sang de Nostre-Seigneur fait par l'hysope de la croix, nous avons esté remis en une blancheur incomparablement plus excellente, que celle de la neige de l'innocence, sortant, comme Naaman (IV. Reg. 5), du fleuve de salut plus purs et nets, que si jamais nous n'eussions esté ladres (1), affin que la divine Majesté, ainsi qu'elle nous a ordonné de faire, ne fust *pas vaincue par le mal, ains vainquist le mal par le bien* (Rom. 12) que *sa misericorde,* comme une huyle sacrée, *se tinst au-dessus du jugement* (Jac. 2), et que *ses miserations surmontassent toutes ses œuvres* (Psalm. 144).

CHAPITRE VI.

DE QUELQUES FAVEURS SPECIALES EXERCÉES EN LA REDEMPTION DES HOMMES PAR LA DIVINE PROVIDENCE.

Dieu, certes, monstre admirablement la richesse incomprehensible de son pouvoir, en cette si grande varieté de choses que nous voyons en la nature; mais il fait encore plus magnifiquement paroistre les thresors infinis de sa bonté, en la difference nompareille des biens que nous recognoissons en la grace. Car, Theotime, il ne s'est pas contenté en l'excés sacré de sa misericorde, d'envoyer à son peuple, c'est-à-dire au genre humain, une redemption generale et universelle, par laquelle un chascun peut estre sauvé; mais il l'a diversifiée en tant de manieres, que sa liberalité reluysant en toute cette varieté, cette varieté reciproquement embellit aussi sa liberalité.

Ainsi il destina premierement pour sa tres-saincte Mere une faveur digne de l'amour d'un Fils, qui, estant tout sage, tout-puissant, et tout bon, se devoit preparer une mere à son gré; et partant, il voulut que sa redemption luy fust appliquée par maniere de remede preservatif, affin que le peché qui s'escouloit de generation en generation, ne parvinst point à elle : de sorte qu'elle fut racheptée si excellemment, qu'encore que par apres le torrent de l'iniquité originelle vinst rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée dame avec autant d'impe-

(1) Lépreux

tuosité comme il eust fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'estant arrivé là il ne passa point oultre, ains s'arresta court, comme fit anciennement le Jourdain du tems de Josué, et pour le mesme respect : car ce fleuve retint son cours en reverence du passage de l'Arche de l'alliance; et le peché originel retira ses eaux, reverant et redoutant la presence du vray tabernacle de l'eternelle alliance.

De cette maniere doncques Dieu destourna de sa glorieuse Mere toute captivité, luy donnant le bonheur des deux estats de la nature humaine, puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avoit perdue, et jouyt excellemment de la redemption que le second luy acquit; ensuite de quoy, comme un jardin d'eslite, qui devoit porter le fruict de vie, elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections, ce Fils de l'amour eternel ayant ainsi *paré sa mere de robbe d'or recamée* (1) *en belle varieté* (Psalm. 44), affin qu'elle fust la Reyne de sa dextre (2), c'est-à-dire, la premiere de tous les esleus qui jouyront *des delices de la dextre divine* (Psalm. 15). Si que cette mere sacrée, comme toute reservée à son Fils, fut par luy racheptée, non-seulement de la damnation, mais aussi de tout peril de damnation, luy asseurant la grace et la perfection de la grace; en sorte qu'elle marchast comme une belle *aube qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusques au plein jour* (Prov. 4). Redemption admirable, chef-d'œuvre du Redempteur, et la premiere de toutes les redemptions, par laquelle le Fils, d'un cœur vrayement filial, *prevenant sa mere és benedictions de douceur* (Psalm. 20), il la preserva, non-seulement du peché, comme les anges, mais aussi de tout peril du peché, et de tous les divertissemens et retardemens de l'exercice du sainct amour. Aussi proteste-t-il qu'entre toutes les creatures raisonnables qu'il a choisyes, cette mere est *son unique colombe, sa toute parfaicte, sa toute chere bien-aymée*, hors de tout paragon (3) et de toute comparayson (Cant. 6).

Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares creatures qu'il vouloit mettre hors du danger de la damnation, comme il est certain de S. Jean-Baptiste, et tres-probable de Hieremie, et de quelques autres que la divine Providence alla saysir dans le ventre de leur mere, et des-lors les establit en la perpetuité de sa grace, affin qu'ils demeurassent fermes en son amour, bien que subjets aux retardemens et pechez veniels, qui sont contraires à la perfection de l'amour,

(1) Brodée. — (2) Droite. — (3) Modèle.

et non à l'amour mesme : et ces ames, en comparayson des autres, sont comme des reynes tousjours couronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour du Sauveur apres sa Mere, laquelle est la Reyne des reynes; Reyne, non-seulement couronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et qui plus est, couronnée de son Fils propre, qui est le souverain object de l'amour, puisque les enfans sont la couronne de leurs peres et meres.

Il y a encore d'autres ames, lesquelles Dieu disposa de laisser pour un tems exposées, non au peril de perdre le salut, mais bien au peril de perdre son amour; ains il permit qu'elles le perdissent en effect, ne leur asseurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle, et pour certain tems precedent. Tels furent les apostres, David, Magdelene, et plusieurs autres, qui pour un tems demeurerent hors de l'amour de Dieu, mais enfin, estant une bonne fois convertis, furent confirmez en la grace jusques à la mort : de sorte que des-lors, demeurant voirement subjets à quelques imperfections, ils furent toutesfois exempts de tout peché mortel, et par consequent du peril de perdre le divin amour, et furent comme les amyes sacrées de l'Espoux celeste, parées voirement de la robbe nuptiale de son tres-sainct amour, mais non pas pourtant couronnées, parce que la couronne est un ornement de la teste, c'est-à-dire, de la premiere partie de la personne : or, la premiere partie de la vie des ames de ce rang ayant esté subjette à l'amour des choses terrestres, elles ne peuvent porter la couronne de l'amour celeste, ains leur suffit d'en porter la robbe, qui les rend capables du lict nuptial de l'Espoux divin et d'estre eternellement bien-heureuses avec luy.

CHAPITRE VII.

COMBIEN LA PROVIDENCE SACRÉE EST ADMIRABLE EN LA DIVERSITÉ DES GRACES QU'ELLE DISTRIBUE AUX HOMMES.

Il y eut donc en la providence eternelle une faveur incomparable pour la Reyne des reynes, *mere de tres-belle dilection* (Cant. 24), et toute tres-uniquement parfaicte. Il y en eut aussi des speciales pour des autres. Mais apres cela, cette souveraine bonté respandit une abondance de graces et benedictions sur toute la race des hommes et la nature des anges, de laquelle tous ont esté arrousez comme d'une *pluye qui tombe*

sur les bons et les mauvais (Matth. 5); tous ont esté esclairez, comme d'une *lumiere qui illumine tout homme venant en ce monde* (Joan. 1); tous ont receu leur part, comme d'une *semence qui tombe non-seulement sur la bonne terre, mais emmy les chemins, entre les espines, et sur les pierres* (Matth. 13), affin que tous fussent inexcusables devant le Redempteur, s'ils n'employent cette tres-abondante redemption pour leur salut.

Mais pourtant, Theotime, quoyque cette tres-abondante suffisance de graces soit ainsi versée sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous esgaux, et qu'une riche abondance de benedictions nous soit offerte à tous; si est-ce neantmoins que la varieté de ces faveurs est si grande, qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les graces en une si grande diversité, ou la diversité en tant de grandeurs. Qui ne void qu'entre les chrestiens les moyens du salut sont plus grands et puissans qu'entre les barbares, et que parmy les chrestiens il y a des peuples et des villes où les pasteurs sont plus fructueux et capables? Or, de nyer que ces moyens exterieurs ne soient pas des faveurs de la Providence divine, ou de revoquer en doubte qu'ils ne contribuent pas au salut et à la perfection des ames, ce seroit estre ingrat envers la bonté celeste, et desmentir la veritable experience qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, où ces moyens exterieurs abondent, les interieurs ont plus d'effect et reussissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se treuve jamais deux hommes parfaictement semblables és dons naturels, aussi ne s'en treuve-t-il jamais de parfaictement esgaux és surnaturels. Les anges, comme le grand S. Augustin et S. Thomas asseurent, receurent la grace selon la varieté de leurs conditions nouvelles. Or, ils sont tous, ou de differente espece, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ils sont distinguez les uns des autres : doncques, autant qu'il y a d'anges, il y a aussi de graces differentes; et bien que quant aux hommes la grace ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutesfois, la divine douceur prenant playsir, et, par maniere de dire, s'esgayant en la production des graces, elle les diversifie en infinies façons, affin que de cette varieté se fasse le bel esmail de sa redemption et misericorde, dont l'Eglise chante en la feste de chaque confesseur evesque : *Il ne s'en est point treuvé de semblable à luy* (Eccli. 44). Et comme au ciel *nul ne sçayt le nom nouveau, sinon celuy qui le reçoit* (Apoc. 2), parce que chascun des bien-heureux a le sien particulier, selon l'estre nouveau de la gloire qu'il acquiert;

ainsi en terre chascun reçoit une grace si particuliere, que toutes sont diverses. Aussi nostre Sauveur compare sa grace aux perles (Matth. 13), lesquelles, comme dit Pline, s'appellent autrement unyons, parce qu'elles sont tellement uniques, une chascune en ses qualitez, qu'il ne s'en treuve jamais deux qui soient parfaictement pareilles, et comme *une estoille est differente de l'autre en clarté* (1. Cor. 15), ainsi seront differens les hommes les uns des autres en gloire; signe evident qu'ils l'auront esté en la grace. Or, cette varieté en la grace, ou cette grace en la varieté, fait une tres-sacrée beauté et tres-souëfve harmonie, qui resjouyt toute la saincte cité de Hierusalem la celeste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoy la supreme sagesse a departy une grace à l'un plutost qu'à l'autre, ny pourquoy elle fait abonder ses faveurs en un endroict plutost qu'en l'autre. Non, Theotime, n'entrez jamais en cette curiosité : car ayant tous suffisamment, ains abondamment ce qui est requis pour le salut, quelle raison peut avoir homme du monde de se plaindre, s'il plaist à Dieu de departir ses graces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy Dieu a fait les melons plus gros que les frayses, ou les lys plus grands que les violettes, pourquoy le rosmarin n'est pas une rose, ou pourquoy l'œillet n'est pas un soucy, pourquoy le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoy la figue est douce, et le citron aigrelet, on se mocqueroit de ses demandes, et on luy diroit : Pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la varieté, il faut qu'il y ayt des differentes et inesgales perfections és choses, et que l'une ne soit pas l'autre : c'est pourquoy les unes sont petites, les autres grandes, les unes aigres, les autres douces, les unes plus et les autres moins belles. Or, c'en est de mesme és choses surnaturelles : *Chaque personne a son don; un ainsi, et l'autre ainsi,* dit le Sainct-Esprit (1. Cor. 7). C'est donc une impertinence de vouloir rechercher pourquoy S. Paul n'a pas eu la grace de S. Pierre, ny S. Pierre celle de S. Paul; pourquoy S. Antoine n'a pas esté S. Athanase, ny S. Athanase S. Hierosme : car on respondroit à ces demandes, que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies; il y en faut donc de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et en somme de differentes perfections. Toutes ont leur prix, leur grace et leur esmail, et toutes, en l'assemblage de leurs varietez, font une tres-aggreable perfection de beauté.

(1) Suave.

CHAPITRE VIII.

COMBIEN DIEU DESIRE QUE NOUS L'AYMIONS.

Bien que la redemption du Sauveur nous soit appliquée en autant de differentes façons comme il y a d'ames: si est-ce neantmoins que l'amour est le moyen universel de nostre salut, qui se mesle par tout, et sans lequel rien n'est salutaire, ainsi que nous dirons ailleurs. Aussi le cherubin fut mis à la porte du paradis terrestre avec son espée flamboyante, pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis celeste, qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Theotime, le doux Jesus, qui nous a racheptez par son sang, desire infiniment que nous l'aymions, affin que nous soyons eternellement sauvez; et desire que nous soyons sauvez, affin que nous l'aymions eternellement, son amour tendant à nostre salut, et nostre salut à son amour. Hé, dit-il (Luc. 12), *je suis venu pour mettre le feu au monde; que pretens-je sinon qu'il arde* (1)? Mais, pour declarer plus vivement l'ardeur de ce desir, il nous commande cet amour en termes admirables : *Tu aymeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toutes tes forces : c'est le premier et le plus grand commandement* (Matth. 22).

Vray Dieu! Theotime, que le cœur divin est amoureux de nostre amour! Ne suffisoit-il pas qu'il eust publié une permission, par laquelle il nous eust donné congé de l'aymer, comme Laban permit à Jacob d'aymer sa belle Rachel, et de la gaigner par ses services? Mais non; il declare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aymer de tout nostre pouvoir, affin que la consideration de sa majesté et de nostre misere, qui font une tant infinie disparité et inesgalité de luy à nous, ny autre pretexte quelconque, ne nous divertist de l'aymer. En quoy il tesmoigne bien, Theotime, qu'il ne nous a pas laissé d'inclination naturelle de l'aymer pour neant : car, affin qu'elle ne soit oyseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement general; et affin que ce commandement puisse estre prattiqué, il ne laisse homme qui vive, auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cet effect. Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inferieures, il leur donne la vigueur requise pour faire leurs productions : et de mesme la

(1) Brûle.

Bonté divine anime toutes les ames, et encourage tous les cœurs à son amour, sans qu'homme quelconque soit caché à sa chaleur. *La sapience* (1) *eternelle,* dit Salomon, *presche tout en public, elle fait retentir sa voix emmy les places, elle crie et recrie devant les peuples, elle prononce ses parolles és portes des villes, elle dit : Jusques à quand sera-ce, ô petits enfans, que vous aymerez l'enfance ; et jusques à quand sera-ce que les forcenez desireront les choses nuysibles, et que les imprudens hayront la science ? Convertissez-vous, revenez à moy sur cet advertissement : hé ! voicy ce que je vous offre mon esprit, et je vous monstreray ma parolle* (Prov. 1). Et cette mesme sapience poursuit en Ezechiel, disant : *Que personne ne die : Je suis emmy les pechez, et comment pourray-je revivre ? Ah non ! Car voicy que Dieu dit : Je suis vivant, et aussi vray que je vis, je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse de sa voye, et qu'il vive* (Ezech. 33). Or, vivre selon Dieu, c'est aymer ; et *qui n'ayme pas, il demeure en la mort* (Joan. 3). Voyez donc, Theotime, si Dieu desire que nous l'aymions ?

Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsi son extreme desir d'estre aymé, en public, en sorte que chascun puisse avoir part à son aymable semonce ; ains il va mesme de porte en porte, hurtant *et frappant, protestant que si quelqu'un ouvre, il entrera chez luy, et souppera avec luy* (Apoc. 3), c'est-à-dire, il luy tesmoignera toute sorte de bien-veuillance.

Or, qu'est-ce à dire tout cela, Theotime, sinon que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aymer et en l'aymant nous sauver ; mais que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit estre attendue d'une si grande bonté comme est la sienne ? Le grand Apostre, parlant au pecheur obstiné : *Mesprises-tu,* dit-il, *les richesses de la bonté, patience, et longanimité de Dieu ? Ignores-tu que la benignité de Dieu t'ameine à penitence ? Mais toy, selon ta dureté et ton cœur impenitent, tu te fais un thresor d'ire* (2) *au jour de l'ire* (Rom. 2). » Mon cher Theotime, Dieu n'exerce pas donc une simple suffisance de remede pour convertir les obstinez, mais employe à cela les richesses de sa bonté. L'Apostre, comme vous voyez, oppose les richesses de la bonté de Dieu aux thresors de la malice du cœur impenitent, et dit que le cœur malicieux est si riche en iniquité, que mesme il mesprise les richesses de la debonnaireté par laquelle Dieu l'attire à

(1) Sagesse. — (2) Colère.

penitence. Et notez que ce ne sont pas simplement les richesses de la bonté divine, que l'obstiné mesprise, mais les richesses attrayantes à penitence, richesses qu'on ne peut bonnement ignorer. Certes, cette riche, comble et planteureuse suffisance de moyens, que Dieu eslargit aux pecheurs pour l'aymer, paroist presque partout en l'Escriture; car voyez ce Dieu amant à la porte : il ne bat pas simplement; il s'arreste à battre, il appelle l'ame : *Sus leve-toy, ma bien-aymée, depesche-toy; et met sa main dans la serrure,* pour voir s'il pourroit point ouvrir (Cant. 2). S'il presche emmy les places, il ne presche pas simplement, mais il va criant, c'est-à-dire, il continue à crier; s'il exclame qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais assez repeté : *Convertissez-vous, convertissez-vous, faites penitence, retournez à moy, vivez. Pourquoy mourrez-vous, maison d'Israël* (Ezech. 33)? En somme, ce divin Sauveur n'oublie rien pour monstrer que *ses miserations sont sur toutes ses œuvres; que sa misericorde surpasse son jugement* (Psalm. 144); *que sa redemption est copieuse* (*Ibid.* 129); que son amour est infiny; et, comme dit l'Apostre, qu'il *est riche en misericorde* (Ephes. 2), et que par consequent, il *voudroit que tous les hommes fussent sauvez et qu'aucun ne perist* (I. Tim. 2).

CHAPITRE IX.

COMME L'AMOUR ETERNEL DE DIEU ENVERS NOUS PREVIENT NOS CŒURS DE SON INSPIRATION, AFFIN QUE NOUS L'AYMIONS.

Je t'ay aymé d'une charité perpetuelle, et partant je t'ay attiré, ayant pityé et misericorde de toy; et derechef je te reedifieray, et seras edifiée, toy vierge d'Israël (Jerem. 31). Ce sont parolles de Dieu, par lesquelles il promet que le Sauveur venant au monde establira un nouveau regne en son Eglise, qui sera son espouse vierge, et vraye Israëlite spirituelle.

Or, comme vous voyez, Theotime, *ce n'a pas esté par aucun merite des œuvres que nous eussions faites, mais selon sa misericorde, qu'il nous a sauvez* (Tit. 3), par cette charité ancienne, ains eternelle, qui a esmeu sa divine Providence de nous attirer à soy. Que *si le Pere ne nous eust tirez, jamais nous ne fussions venus au Fils nostre Sauveur, ny par consequent au salut* (Joan. 6).

Il y a certains oyseaux, Theotime, qu'Aristote nomme *apodes*, parce qu'ayant les jambes extremement courtes, et les pieds

sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avoient point. Que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent prins, sans que jamais d'eux-mesmes ils puissent reprendre le vol; d'autant que n'ayant nul usage des jambes, ny des pieds, ils n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air, et partant ils demeurent là croupissant, et y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jettant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saysir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses. Car alors, si employant leurs aisles, ils correspondent à cet eslan et premier essor que le vent leur donne, le mesme vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Theotime, les anges sont comme les oyseaux, que pour leur beauté et rareté on appelle *oyseaux de paradis*, qu'on ne void jamais en terre que morts. Car ces esprits celestes ne quitterent pas plus tost l'amour divin, pour s'attacher à l'amour propre, que soudain ils tomberent comme morts ensevelis és enfers; d'autant que ce que la mort fait és hommes, les separant pour jamais de cette vie mortelle, la cheute le fit és anges, les separant pour tousjours de la vie eternelle. Mais nous autres humains, nous ressemblons plutost aux apodes; car, s'il nous advient de quitter l'air du sainct amour divin, pour prendre terre et nous attacher aux creatures, ce que nous faysons toutes les fois que nous offensons Dieu, nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entiere, qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des pieds, c'est-à-dire quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essays d'amour : mais cela pourtant est si foible, qu'en verité nous ne pouvons plus de nous-mesmes desprendre nos cœurs du peché, ny nous relancer au vol de la sacrée dilection, laquelle, chetifs que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittée.

Et certes, nous meriterions bien de demeurer abandonnez de Dieu, quand, avec cette desloyauté, nous l'avons ainsi abandonné. Mais son eternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce chastiment; ains excitant sa compassion, elle le provoque à nous retirer de nostre malheur, ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de sa tres-saincte inspiration, laquelle venant avec une douce violence dans nos cœurs, elle les saysit et les esmeut, relevant nos pensées, et poussant nos affections en l'air du divin amour.

Or, ce premier eslan ou esbranlement, que Dieu donne en nos

cœurs, pour les inciter à leur bien, se fait voirement en nous, mais non pas par nous; car il arrive à l'improuveu (1), avant que nous y ayons ny pensé, ny peu penser, puisque *nous n'avons aucune suffisance, pour de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, penser aucune chose qui regarde nostre salut; mais toute nostre suffisance est de Dieu* (II. Cor. 3), lequel ne nous a pas seulement aymez avant que nous fussions, mais encore affin que nous fussions, et que nous fussions saincts, ensuite de quoy, il nous *previent és benedictions de sa douceur* (Psal. 20) paternelle, et excite nos esprits, pour les pousser à la saincte repentance et conversion. Voyez, je vous prie, Theotime, le pauvre prince des Apostres tout engourdy dans son peché, en la triste nuict de la passion de son maistre; il ne pensoit non plus à se repentir de son peché, que si jamais il n'eust cogneu son divin Sauveur, et comme un chetif apode atterré, il ne se fust oncques relevé, si le coq, comme instrument de la divine Providence, n'eust frappé de son chant à ses oreilles, à mesme tems que le doux Redempteur, jettant un regard salutaire comme une sagette (2) d'amour, transperça ce cœur de pierre, qui rendit par apres tant d'eaux (Luc. 22), à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moyse au desert (Num. 20). Mais voyez derechef cet apostre sacré dormant dans la prison d'Herodes, lyé de deux chaisnes : il est là en qualité de martyr; et neantmoins il represente le pauvre homme qui dort emmy le peché, prisonnier et esclave de Satan. Helas! qui le delivrera? L'ange descend du ciel, et *frappant sur le flanc du grand S. Pierre prisonnier, le resveille, disant* : *Sus, leve-toy* (Act. 12) : et l'inspiration vient du ciel, comme un ange, laquelle, battant droit sur le cœur du pauvre pecheur, l'excite affin qu'il se leve de son iniquité. N'est-il pas donc vray, mon cher Theotime, que cette premiere esmotion et secousse que l'ame sent, quand Dieu, la prevenant d'amour, l'esveille et l'excite à quitter le peché et se retourner à luy, et non-seulement cette secousse, ains tout le resveil, se fait en nous et pour nous? Nous sommes esveillez, mais nous ne sommes pas esveillez de nous-mesmes; c'est l'inspiration qui nous a esveillez, et pour nous esveiller elle nous a esbranlez et secouez. *Je dormois,* dit cette devote Espouse, *et* mon espoux qui est *mon cœur, veilloit* (Cant. 5). Hé! le voicy qui m'esveille, m'appellant par le nom de nos amours, et j'entens bien que c'est luy à sa voix. C'est en sursant et à l'improuveu que Dieu nous appelle et resveille par sa tres-saincte inspiration. En ce commencement de la

(1) A l'improviste. — (2) Flèche.

grace celeste nous ne faysons rien que sentir l'esbranlement que Dieu fait en nous, comme dit S. Bernard, mais sans nous.

CHAPITRE X.

QUE NOUS REPOUSSONS BIEN SOUVENT L'INSPIRATION, ET REFUSONS D'AYMER DIEU.

Malheur à toy, Corozaïn, malheur à toy, Bethsaïda; car, si en Tyr et Sidon eussent esté faites les vertus qui ont esté faites en toy, ils eussent fait penitence avec la haire et la cendre (Matth. 11) : c'est la parolle du Sauveur. Oyez donc, je vous prie, Theotime, que les habitans de Corozaïn et Bethsaïda, enseignez en la vraye religion, ayant receu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effect converty les payens mesmes, neantmoins ils demeurerent obstinez, et ne voulurent oncques s'en prevaloir, rejettant cette saincte lumiere par une rebellion incomparable. Certes, *au jour du jugement les Ninivites et la reyne de Saba s'esleveront contre les Juifs, et les convaincront d'estre dignes de damnation* (Luc. 11); parce que, quant aux Ninivites, estant idolastres et de nations barbares, *à la voix de Jonas, ils se convertirent et firent penitence;* et quant à la reyne de Saba, quoyqu'elle fust engagée dans les affaires d'un royaume, neantmoins, ayant oüy la renommée de la sagesse de Salomon, elle quitta tout pour le venir oüyr. Et cependant les Juifs, oyant de leurs oreilles la divine sagesse du vray Salomon, Sauveur du monde, voyant de leurs yeux ses miracles, touchant de leurs mains ses vertus et bienfaicts, ne laisserent pas de s'endurcir et resister à la grace qui leur restoit offerte. Voyez donc derechef, Theotime, que ceux qui ont receu moins d'attraicts, sont tirez à la penitence, et ceux qui en ont plus receu, s'obstinent; ceux qui ont moins de subjet de venir, viennent à l'eschole de la sagesse, et ceux qui en ont plus, demeurent en leur folie.

Ainsi se fera le jugement de comparayson, comme tous les docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement, sinon en ce que les uns, ayant esté favorisez d'autant ou plus d'attraicts que les autres, auront neantmoins refusé leur consentement à la misericorde, et les autres, assistez d'attraicts pareils, ou mesme moindres, auront suivy l'inspiration, et se seront rangez à la tres-saincte penitence. Car, comme pourroit-on autrement reprocher avec raison aux impenitens leur impenitence, par la comparayson de ceux qui se sont convertis?

Certes, Nostre-Seigneur monstre clairement, et tous les chrestiens entendent simplement, qu'en ce juste jugement on condamnera les Juifs par comparayson des Ninivites, parce que ceux-là ont eu beaucoup de faveur et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance et nulle repentance : ceux-cy moins de faveur et beaucoup d'amour, moins d'assistance et beaucoup de penitence.

Le grand S. Augustin donne une clarté à ce discours, par celuy qu'il fait au livre douziesme de la *Cité de Dieu*, chapitres 6, 7, 8 et 9 : car encore qu'il regarde particulierement les anges, si est-ce toutesfois qu'il apparie (1) les hommes à eux pour ce poinct.

Or, apres avoir estably, au chapitre 6, deux hommes entierement esgaux en bonté et en toutes choses, agitez d'une mesme tentation, il presuppose que l'un puisse resister, et l'autre ceder à l'ennemy. Puis au chapitre 9, ayant preuvé que tous les anges furent creez en charité, advouant encore comme chose probable que la grace et charité fut esgale en tous eux, il demande comme il est advenu que les uns ont perseveré et fait progrez en leur bonté jusques à parvenir à la gloire, et les autres ont quitté le bien, pour se ranger au mal jusques à la damnation ; et il respond qu'on ne sçauroit dire autre chose, sinon que les uns ont perseveré, par la grace du Createur, en l'amour chaste qu'ils receurent en leur creation, et les autres, de bons qu'ils estoient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mais s'il est vray, comme S. Thomas le preuve extremement bien, que la grace ayt esté diversifiée és anges à proportion et selon la varieté de leurs dons naturels, les seraphins auront eu une grace incomparablement plus excellente que les simples anges du dernier ordre, comme sera-t-il donc arrivé que quelques-uns des seraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des anciens, soyent decheus, tandis qu'une multitude innombrable des autres anges, inferieurs en nature et en grace, ont excellemment et courageusement perseveré ? D'où vient que Lucifer, tant eslevé par nature, et suresleve par grace, est tombé, et que tant d'anges, moins advantagez, sont demeurez debout en leur fidellité ? Certes, ceux qui ont perseveré en doivent toute la louange à Dieu, qui, par sa misericorde, les a creez et maintenus bons ; mais Lucifer et tous ses sectateurs, à qui peuvent-ils attribuer leur cheute, sinon, comme dit S. Augustin, à leur propre volonté, qui a, par sa liberté, quitté la grace

(1) Egale.

divine qui les avoit si doucement prevenus? *Comment es-tu tombé, ô grand Lucifer* (Isa. 14)! qui tout ainsi qu'une belle aube sortois en ce monde invisible, revestu de la charité premiere, comme du commencement de *la clarté d'un beau jour, qui devoit croistre jusqu'au midy de la gloire eternelle?* La grace ne t'a pas manqué, car tu l'avois, comme ta nature, la plus excellente de tous; mais tu as manqué à la grace. Dieu ne t'avoit pas destitué de l'operation de son amour; mais tu privas son amour de ta cooperation : Dieu ne t'eust jamais rejetté, si tu n'eusses rejetté sa dilection. O Dieu tout bon! vous ne laissez que ceux qui vous laissent; vous ne nous ostez jamais vos dons, sinon quand nous vous ostons nos cœurs.

Nous desrobons les biens de Dieu, si nous nous attribuons la gloire de nostre salut; mais nous deshonorons sa misericorde, si nous disons qu'elle nous a manqué. Nous offensons sa liberalité, si nous ne confessons ses bienfaicts; mais nous blasphemons sa bonté, si nous nyons qu'elle nous ayt assistez et secourus. En somme, Dieu crie haut et clair à nos oreilles : *Ta perte vient de toy, ô Israël, et en moy seul se treuve ton secours* (Os. 13).

CHAPITRE XI.

QU'IL NE TIENT PAS A LA DIVINE BONTÉ QUE NOUS N'AYONS UN TRES-EXCELLENT AMOUR.

O Dieu! Theotime, si nous recevions les inspirations celestes selon toute l'estenduë de leur vertu, qu'en peu de tems nous ferions de grands progrez en la sainctelé! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduictes. Quoyque le Sainct-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts nostre cœur, pour respandre sa grace en iceluy, toutesfois, ne voulant pas qu'elle entre en nous, sinon par le libre consentement de nostre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son bon playsir et de nostre propre disposition et cooperation, ainsi que dit le sacré Concile, qui aussi, comme je pense, à cause de la correspondance de nostre consentement avec la grace, appelle la reception d'icelle, *reception volontaire*.

En ce sens, S. Paul nous exhorte de ne point recevoir la grace de Dieu en vain (II. Cor. 6). Car, comme un malade qui, ayant receu la medecine en sa main, ne l'avaleroit pas en son esto-

mach. auroit voirement receu la medecine. mais sans la recevoir. c'est-à-dire il l'auroit receue en une façon inutile et infructueuse; de mesme nous recevons la grace de Dieu en vain, quand nous la recevons à la porte du cœur. et non pas dans le consentement du cœur. Car ainsi nous la recevons sans la recevoir, c'est-à-dire, nous la recevons sans fruict. puisque ce n'est rien de sentir de l'inspiration, sans y consentir. Et comme le malade auquel on auroit donné en main la medecine, s'il la recevoit seulement en partie. et non pas toute. elle ne feroit aussi l'operation qu'en partie, et non pas entierement; ainsi, quand Dieu nous envoye une inspiration grande et puissante pour embrasser son sainct amour, si nous ne consentons pas selon toute son estenduë, elle ne profitera pas aussi jusqu'à cette mesure-là. Il arrive qu'estant inspirez de faire beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration. ains seulement à quelque partie d'icelle, comme firent ces bons personnages de l'Evangile. qui, sur l'inspiration que Nostre-Seigneur leur fit de le suivre, vouloient reserver. l'un d'aller premier ensevelir son pere, et l'autre d'aller prendre congé des siens.

Tandis que la pauvre veufve eut des vaisseaux vuides. l'huyle de laquelle Helisée avoit miraculeusement impetré la multiplication ne cessa jamais de couler (IV. Reg. 4); et quand il n'y eut plus de vaisseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder. A mesure que nostre cœur se dilate, ou, pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse eslargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vuide de son consentement à la misericorde divine. elle verse tousjours et respand sans cesse dans iceluy ses sacrées inspirations, qui vont croissant, et nous font croistre de plus en plus en l'amour sacré; mais quand il n'y a plus de vuide. et que nous ne prestons pas davantage de consentement, elle s'arreste.

A quoy tient-il doncques que nous ne sommes pas si advancez en l'amour de Dieu comme S. Augustin, S. François, S[te] Catherine de Sienne, ou S[te] Françoise? Theotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grace. Mais pourquoy est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grace? Parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations. Et pourquoy n'avons-nous pas correspondu? Parce qu'estant libres nous avons ainsi abusé de nostre liberté. Mais pourquoy avons-nous abusé de nostre liberté? Theotime, il ne faut pas passer plus avant; car, comme dit S. Augustin, la depravation de nostre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la deffaillance de la cause qui commet le peché. Et ne faut pas penser qu'on

puisse rendre raison de la faute que l'on fait au peché; car la faute ne seroit pas peché, si elle n'estoit sans raison.

Le devot frere Rufin, sur quelque vision qu'il avoit eue de la gloire à laquelle le grand S. François parviendroit par son humilité, luy fit cette demande : Mon cher Pere, je vous supplie de me dire en verité quelle opinion vous avez de vous-mesme? et le Sainct luy dit : Certes, je me tiens pour le plus grand pecheur du monde, et qui sert le moins Nostre-Seigneur. Mais, repliqua frere Rufin, comment pouvez-vous dire cela en verité et conscience, puisque plusieurs autres, comme l'on void manifestement, commettent plusieurs grands pechez, desquels, graces à Dieu, vous estes exempt? A quoy S. François respondant : Si Dieu eust favorisé, dit-il, ces autres desquels vous parlez, avec autant de misericorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour meschans qu'ils soyent maintenant, ils eussent esté beaucoup plus recognoissans des dons de Dieu que je ne suis, et le serviroient beaucoup mieux que je ne fay ; et si mon Dieu m'abandonnoit, je commettrois plus de meschancetez qu'aucun autre.

Vous voyez, Theotime, l'advis de cet homme, qui ne fut presque pas homme, ains un seraphin en terre. Je sçay qu'il parloit ainsi de soy-mesme par humilité; mais il croyoit pourtant estre une vraye verité, qu'une grace esgale, faite avec une pareille misericorde, puisse estre plus utilement employée par l'un des pecheurs que par l'autre. Or, je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des Saincts, qui, nourry en l'eschole du Crucifix, ne respiroit que les divines inspirations. Aussi cet apophtegme a esté loué et repeté par tous les plus devots qui sont venus depuis, entre lesquels plusieurs ont estimé que le grand apostre S. Paul avoit dit en mesme sens, qu'il estoit le premier de tous les pecheurs (I. Tim. 1).

La bien-heureuse mere Therese de Jesus, vierge certes aussi tout angelique, parlant de l'orayson de quietude (chap. 16 de sa vie), dit ces parolles : « Il y a plusieurs ames, lesquelles arrivent jusques à cet estat, et celles qui passent oultre sont en bien petit nombre, et ne sçay qui en est la cause. « Pour certain, la faute n'est pas de la part de Dieu : car, puisque sa divine Majesté nous ayde et fait cette grace que nous arrivions jusques à ce poinct, je croy qu'il ne manqueroit pas de nous en faire encore davantage, si ce n'estoit nostre faute, et l'empeschement que nous y mettons de nostre part. » Soyons donc attentifs, Theotime, à nostre advancement en l'amour que nous devons à Dieu; car celuy qu'il nous porte, ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII.

QUE LES ATTRAICTS DIVINS NOUS LAISSENT EN PLEINE LIBERTÉ DE LES SUIVRE OU LES REPOUSSER.

Je ne parleray point icy, mon cher Theotime, de ces graces miraculeuses qui ont presque en un moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau, et les persecuteurs en predicateurs. Je laisse à part ces vocations toutes-puissantes, et ces attraicts sainctement violens, par lesquels Dieu, en un instant, a transferé quelques ames d'eslite, de l'extremité de la coulpe à l'extremité de la grace, faysant en elles, par maniere de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle, comme il arriva au grand Apostre, qui de Saul, vaisseau de persecution, devint subitement Paul *vaisseau d'eslection* (Act. 9). Il faut donner un rang particulier à ces ames privilegiées, esquelles Dieu s'est pleu d'exercer, non la seule affluence, mais l'inondation, et s'il faut ainsi dire, non la seule liberalité et effusion, mais la prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous chastie en ce monde par des punitions, qui, pour estre ordinaires, sont aussi presque tousjours incogneuës et imperceptibles. Quelquesfois neantmoins, il fait des deluges et abysmes de chastimens, pour faire recognoistre et craindre la severité de son indignation. Ainsi, sa misericorde convertit et gratifie ordinairement les ames en une maniere si douce, si suave et delicate, qu'à peine apperçoit-on son mouvement; et neantmoins, il arrive quelquesfois que cette bonté souveraine, surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux, qui se desborde emmy la plaine, elle fait une effusion de ses graces si impetueuse, quoyqu'amoureuse, qu'en un moment elle detrempe et couvre toute une ame de benedictions, affin de faire paroistre les richesses de son amour; et que, comme sa justice procede communement par voye ordinaire, et quelquesfois par voye extraordinaire, aussi sa misericorde fasse l'exercice de sa liberalité par voye ordinaire sur le commun des hommes, et sur quelques-uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mais quels sont donc les cordages ordinaires, par lesquels la divine Providence a accoustumé de tirer nos cœurs à son amour? Tels certes qu'elle-mesme les marque, descrivant les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Egypte et du desert

en la terre de promission : *Je les tiray*, dit-elle par Osée, *avec des liens d'humanité, avec des liens de charité et d'amitié* (Os. 11). Sans doubte, Theotime, nous ne sommes pas tirez à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles; ains par maniere d'allechemens, d'attraicts delicieux, et de sainctes inspirations, qui sont en somme les *liens d'Adam* (*Ibid.*) et d'humanité, c'est-à-dire, proportionnez et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle. Le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le playsir. On monstre des noix à un enfant, dit S. Augustin, et il est attiré en aymant; il est attiré par le lien, non du corps, mais du cœur. Voyez donc comme le Pere eternel nous tire : en nous enseignant, il nous delecte, non pas en nous imposant aucune necessité; il jette dedans nos cœurs des delectations et playsirs spirituels, comme des sacrées amorces, par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et gouster la douceur de sa doctrine.

En cette sorte doncques, tres-cher Theotime, nostre franc-arbitre n'est nullement forcé ny necessité par la grace; ains, nonobstant la vigueur toute-puissante de la main misericordieuse de Dieu, qui touche, environne et lie l'ame de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraicts, cette volonté humaine demeure parfaictement libre, franche, et exempte de toute sorte de contrainte et de necessité. La grace est si gracieuse, et saysit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gaste rien en la liberté de nostre volonté; elle touche puissamment, mais pourtant si delicatement les ressorts de nostre esprit, que nostre franc-arbitre n'en reçoit aucun forcement. La grace a des forces, non pour forcer, ains pour allecher le cœur : elle a une saincte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse nostre liberté; elle agit fortement, mais si suavement, que nostre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action; elle nous presse, mais elle n'oppresse pas nostre franchise : si que nous pouvons, emmy ses forces, consentir ou resister à ses mouvemens, selon qu'il nous plaist. Mais ce qui est autant admirable que veritable, c'est que quand nostre volonté suit l'attraict et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement, comme librement elle resiste, quand elle resiste, bien que le consentement à la grace depende beaucoup plus de la grace que de la volonté, et que la resistance à la grace ne depende que de la seule volonté : tant la main de Dieu est amiable au maniement de nostre cœur, tant elle a de dexterité pour nous communiquer sa force, sans nous oster

nostre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir, sans empescher celuy de nostre vouloir, adjustant sa puissance à sa suavité, en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien, sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment la liberté de nostre vouloir. *Si tu sçavois le don de Dieu*, dit le Sauveur à la Samaritaine, *et qui est celuy qui te dit : Donne-moy à boire; toy-mesme peut-estre luy eusses demandé, et il l'eust demandé de l'eau vive* (Joan. 4). Voyez de grace, Theotime, le traict du Sauveur, quand il parle de ses attraicts! *Si tu sçavois,* veut-il dire, *le don de Dieu,* sans doute tu serois esmeue et attirée à demander l'eau de la vie eternelle, et *peut-estre que tu la demanderois;* comme s'il disoit : Tu aurois le pouvoir, et serois provoquée à demander, et neantmoins tu ne serois pas forcée, ny necessitée, ains seulement *peut-estre tu la demanderois,* car ta liberté te demeureroit pour la demander, ou ne la demander pas. Telles sont les parolles du Sauveur, selon l'edition ordinaire, et selon la leçon de S. Augustin sur S. Jean.

En somme, si quelqu'un disoit que nostre franc-arbitre ne coopere pas, consentant à la grace dont Dieu le previent, ou que il ne peut pas rejetter la grace, et luy refuser son consentement, il contrediroit à toute l'Escriture, à tous les anciens Peres, à l'experience, et seroit excommunié par le sacré Concile de Trente. Mais quand il est dit que nous pouvons rejetter l'inspiration celeste et les attraicts divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empescher Dieu de nous inspirer, ny de jetter ses attraicts en nos cœurs; car, comme j'ay desjà dit, cela se fait en nous, et sans nous : ce sont des faveurs que Dieu nous fait, avant que nous y ayons pensé; il nous esveille lorsque nous dormons, et par consequent nous nous treuvons esveillez avant qu'y avoir pensé; mais il est en nous de nous lever, ou ne nous lever pas; et bien qu'il nous ayt esveillez sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or, c'est resister au resveil, que de ne point se lever et se rendormir, puisqu'on ne nous resveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empescher que l'inspiration ne nous pousse, et par consequent ne nous esbranle; mais si, à mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons, pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous resistons. Ainsi, le vent ayant saysi et enlevé nos oyseaux apodes, il ne les portera gueres loin, s'ils n'estendent leurs aisles et ne cooperent, se guindant et volant en l'air auquel ils ont esté lancez. Que si au contraire, amorcez peut-estre de quelque verdeure qu'ils voyent

en bas, ou engourdis d'avoir crouppi en terre, au lieu de seconder le vent, ils tiennent leurs aisles pliées, et se jettent derechef en bas; ils ont voirement receu en effet le mouvement du vent, mais en vain, puisque ils ne s'en sont pas prevalus. Theotime, les inspirations nous previennent, et avant que nous y ayons pensé elles se font sentir; mais, apres que nous les avons senties, c'est à nous d'y consentir, pour les seconder et suyvre leurs attraicts, ou de dissentir (1), et les repousser. Elles se font sentir à nous sans nous, mais elles ne nous font pas consentir sans nous.

CHAPITRE XIII.

DES PREMIERS SENTIMENS D'AMOUR QUE LES ATTRAICTS DIVINS FONT EN L'AME, AVANT QU'ELLE AYT LA FOY.

Le mesme vent qui releve les apodes, se prend premierement à leurs plumes, comme parties plus legeres et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement à leurs aisles, les estendant et despliant, en sorte qu'elles luy servent de prise pour saysir l'oyseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode, ainsi enlevé, contribue (2) le mouvement de ses aisles à celuy du vent, le mesme vent qui l'a poussé, l'aydera de plus en plus à voler fort aysement. Ainsi, mon cher Theotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du sainct amour, elle se prend à nostre volonté, et par le sentiment de quelque celeste delectation, elle l'esmeut, estendant et despliant l'inclination naturelle qu'elle a au bien; en sorte que cette inclination mesme luy serve de prise pour saysir nostre esprit. Et tout cela, comme j'ay dit, se fait en nous sans nous; car c'est la faveur divine qui nous previent en cette sorte. Que si nostre esprit, ainsi sainctement prevenu, sentant les aisles de son inclination esmeues, despliées, estendues, poussées et agitées par ce vent celeste, contribue tant soit peu son consentement, ah! quel bonheur, Theotime! car la mesme inspiration et faveur qui nous a saysis, meslant son action avec nostre consentement, animant nos foibles mouvemens de la force du sien, et vivifiant nostre imbecille cooperation par la puissance de son operation, elle nous aydera, conduira et accompaignera d'amour en amour, jusques à l'acte de la tres-saincte foy, requis pour nostre conversion.

Vray Dieu! Theotime, quelle consolation, de considérer la

(1) Refuser consentement. — (2) Fait contribuer.

sacrée methode avec laquelle le Sainct-Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumiere et chaleur vitale dedans nos cœurs! O Jesus! que c'est un playsir delicieux de voir l'amour celeste, qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrez qui insensiblement se rendent sensibles, il va desployant sa clarté sur une ame, et ne cesse point qu'il ne l'ayt toute couverte de la splendeur de sa presence, luy donnant enfin la parfaicte beauté de son jour! O que cette aube est gaye, belle, amiable et aggreable! Mais pourtant il est vray que ou l'aube n'est pas jour, ou si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour naissant : c'est plutost l'enfance du jour que le jour mesme. Et de mesme, sans doute, ces mouvemens d'amour, qui precedent l'acte de la foy requis à nostre justification, ou ils ne sont pas amour à proprement parler, ou ils sont un amour commençant et imparfaict. Ce sont les premiers bourgeons verdoyans, que l'ame, eschauffée du soleil celeste, comme un arbre mystique, commence à jetter au printems, qui sont plutost presages de fruicts que fruicts.

S. Pacome, lors encore tout jeune soldat, et sans cognoissance de Dieu, enroslé sous les enseignes de l'armée que Constance avait dressée contre le tyran Maxence, vint, avec la trouppe de laquelle il estoit, loger aupres d'une petite ville, non guere esloignée de Thebes, où non-seulement luy, mais toute l'armée se treuva en extreme disette de vivres; ce qu'ayant entendu les habitans de la petite ville, qui, par bonne rencontre, estoient fidelles de Jesus-Christ, et par consequent amys et secourables au prochain, ils pourveurent soudain à la necessité des soldats, mais avec tant de soin, de curiosité, de courtoisie et d'amour, que Pacome en fut tout ravy d'admiration ; et demandant quelle nation estoit celle-là, si bonteuse (1), amiable et gracieuse, on luy dit que c'estoient des chrestiens; et s'enquerant derechef quelle loy et maniere de vivre estoit la leur, il apprit qu'ils croyoient en Jesus-Christ Fils unique de Dieu, et faysoient bien à toutes sortes de personnes, avec ferme esperance d'en recevoir de Dieu mesme une ample recompense. Helas! Theotime, le pauvre Pacome, quoyque de bon naturel, dormoit pour lors dans la couche de son infidellité; et voilà que, tout à coup, Dieu se treuve à la porte de son cœur, et par le bon exemple de ces chrestiens, comme par une douce voix, il l'appelle, l'esveille, et luy donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour. Car à peine eut-il oüy parler, comme je viens de dire, de l'aymable

(1) Animée de bonté.

loy du Sauveur, que tout remply d'une nouvelle lumiere et consolation interieure, se retirant à part, et ayant quelque tems pensé en soy-mesme, il haussa les mains au ciel, et avec un profond souspir, il se print à dire : « Seigneur Dieu, qui avez fait le ciel et la terre, si vous daignez jetter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peine, et me donner cognoissance de vostre divinité, je vous promets de vous servir, et d'obeyr toute ma vie à vos commandemens. » Depuis cette priere et promesse, l'amour du vray bien et de la pieté prit un tel accroissement en luy, qu'il ne cessoit point de prattiquer mille et mille exercices de vertu.

Il m'est advis certes que je voy en cet exemple un rossignol, qui, se resveillant à la prime-aube, commence à se secouer, s'estendre, desployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazoüiller son delicieux ramage. Car n'avez-vous pas prins garde, comme le bon exemple de ces charitables chrestiens excita et resveilla en sursaut le bien-heureux Pacome? Certes, cet estonnement d'admiration qu'il en eut, ne fut autre chose que son resveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre, avec un rayon de sa clarté, qui le remplit d'un grand sentiment de playsir spirituel. C'est pourquoy Pacome se secoue des divertissemens, pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grace receue, se retirant à part pour y penser : puis il estend son cœur et ses mains au ciel, où l'inspiration l'attire; et commençant à desployer les aisles de ses affections, voletant entre la deffiance de soy-mesme et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblement amoureux le cantique de sa conversion, par lequel il tesmoigne d'abord que desjà il cognoist un seul Dieu, createur du ciel et de la terre. Mais il cognoist aussi qu'il ne le cognoist pas encore assez pour le bien servir; et partant, il supplie qu'une plus grande cognoissance luy soit donnée, affin qu'il puisse par icelle parvenir au parfaict service de sa divine Majesté.

Cependant voyez, je vous prie, Theotime, comme Dieu va doucement, renforçant peu à peu la grace de son inspiration dedans les cœurs qui consentent, les tirant apres soy comme de degré en degré sur cette eschelle de Jacob. Mais quels sont ses attraicts? Le premier, par lequel il nous previent et resveille, se fait par luy en nous, et sans nous; tous les autres se font aussi par luy, et en nous, mais non pas sans nous. *Tirez-moy,* dit l'Espouse sacrée (Cant. 1), c'est-à-dire, commencez le premier, car je ne sçaurois m'esveiller de moy-mesme, je ne sçaurois m'esmouvoir si vous ne m'esmouvez; mais quand vous

m'aurez esmue, alors, ô le cher Espoux de mon ame! ***nous courrons*** nous deux : vous courrez devant moy en me tirant tousjours plus advant, et moy je vous suivray à la course, consentant à vos attraicts. Mais que personne n'estime que vous m'alliez tirant apres vous comme une esclave forcée, ou comme une charrette inanimée : ah! non, vous ***me tirez à l'odeur de vos parfums.*** Si je vous vay suivant, ce n'est pas que vous me traisniez, c'est que vous m'allechez : vos attraicts sont puissans, mais non pas violens, puisque toute leur force consiste en leur douceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir pour attirer à leur suite, que leur suavité; et la suavité comme pourroit-elle tirer, sinon suavement et aggreablement.

CHAPITRE XIV.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR DIVIN QUI SE REÇOIT PAR LA FOY.

Quand Dieu nous donne la foy, il entre en nostre ame, et parle à nostre esprit, non point par maniere de discours, mais par maniere d'inspiration, proposant si aggreablement ce qu'il faut croire à l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaysance, et qu'elle incite l'entendement à consentir et acquiescer à la verité, sans doubte ny deffiance quelconque. Et voicy la merveille; car Dieu fait la proposition des mysteres de la foy à nostre ame, parmy les obscuritez et tenebres, en telle sorte que nous ne voyons pas les veritez, ains seulement nous les entrevoyons, comme il arrive quelquefois que, la terre estant couverte de broüillards, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé où il est : de façon que, par maniere de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons; et d'autre part, nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point; et c'est ce que nous appellons entrevoir. Et neantmoins, cette obscure clarté de la foy estant entrée dans nostre esprit, non par force de discours, ny par apparence d'argumens, ains par la seule suavité de sa presence, elle se fait croire et obeyr à l'entendement avec tant d'authorité, que la certitude qu'elle nous donne de la verité surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les discours d'iceluy, qu'ils n'ont point de credit en comparayson.

Mon Dieu! Theotime, pourrois-je bien dire cecy? La foy est la

grande amye de nostre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines, qui se vantent d'estre plus evidentes et claires qu'elle, comme l'Espouse sacrée parloit aux autres bergeres : *Je suis brune, mais belle* (Cant. 1). O discours humains, ô sciences acquises! *Je suis brune,* car je suis entre les obscuritez des simples revelations, qui sont sans aucune evidence apparente, et me font paroistre *noire,* me rendant presque mescognoissable; *mais je suis* pourtant *belle* en moy-mesme, à cause de mon infinie certitude; et si les yeux des mortels me pouvoient voir telle que je suy par nature, ils me treuveroient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effect je sois infiniment aymable, puisque les sombres tenebres et les espais broüillards, entre lesquels je suy, non pas veue, mais seulement entreveue, ne me peuvent empescher d'estre si aggreable, que l'esprit, me cherissant sur tout, fendant la presse de toutes autres cognoissances, il me fait faire place, et me reçoit comme sa reyne dans le throsne le plus relevé dans son palais, d'où je donne la loy à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain? Oüy vrayement, Theotime, tout ainsi que les chefs de l'armée d'Israël se despoüillant de leurs vestemens, les mirent ensemble, et en firent comme un throsne royal, sur lequel ils assirent Jehu, criant : *Jehu est roy* (IV. Reg. 9); de mesme, à l'arrivée de la foy, l'esprit se despoüille de tous discours et argumens, et les sousmettant à la foy, il la fait asseoir sur iceux, la recognoissant comme reyne, et crie avec une grande joye : Vive la foy! Les discours et argumens pieux, les miracles et autres advantages de la religion chrestienne la rendent certes extremement croyable et cognoissable; mais la seule foy la rend creue et recogneue, faysant aymer la beauté de sa verité, et croire la verité de sa beauté, par la suavité qu'elle respand en la volonté, et la certitude qu'elle donne à l'entendement. Les Juifs virent les miracles, et oüyrent les merveilles de Nostre-Seigneur; mais estant indisposez à recevoir la foy, c'est-à-dire, leur volonté n'estant pas susceptible de la douceur et suavité de la foy, à cause de l'aigreur et malice dont ils estoient remplis, ils demeurerent en leur infidellité. Ils voyoient la force de l'argument, mais ils ne savouroient pas la suavité de la conclusion; et pour cela ils n'acquiesçoient pas à sa verité, et neantmoins l'acte de la foy consiste en cet acquiescement de nostre esprit, lequel ayant receu l'aggreable lumiere de la verité, il y adhere par maniere d'une douce, mais puissante et solide asseurance et certitude qu'il prend en l'authorité de la revelation qui luy en est faite.

Vous avez oüy dire, Theotime, qu'és Conciles generaux il se fait des grandes disputes et recherches de la verité, par discours, raisons et argumens de theologie; mais la chose estant debattue, les Peres, c'est-à-dire, les evesques, et specialement le Pape, qui est le chef des evesques, concluent, resolvent, et determinent, et la determination estant prononcée, chascun s'y arreste et acquiesce pleinement, non point en consideration des raisons alleguées en la dispute et recherche precedente, mais en vertu de l'authorité du Sainct-Esprit, qui, presidant invisiblement és conciles, a jugé, determiné et conclu par la bouche de ses serviteurs qu'il a establis pasteurs du christianisme. L'enqueste donc et la dispute se fait au parvis des prestres, entre les docteurs; mais la resolution et l'acquiescement se fait au sanctuaire, où le Sainct-Esprit, qui anime le corps de l'Eglise, parle par les bouches des chefs d'icelle, selon que Nostre-Seigneur l'a promis. Ainsi l'autruche produit ses œufs sur le sablon de Lybie, mais le soleil seul en fait esclorre le poussin; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la verité, mais les seuls rayons du soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement. Or enfin, Theotime, cette asseurance que l'esprit humain prend és choses revelées et mysteres de la foy, commence par un sentiment amoureux de complaysance, que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la verité proposée; de sorte que la foy comprend un commencement d'amour que nostre cœur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV.

DU GRAND SENTIMENT D'AMOUR QUE NOUS RECEVONS PAR LA SAINCTE ESPERANCE.

Comme, estant exposez aux rayons du soleil de midy, nous ne voyons presque pas plus tost la clarté, que soudain nous sentons la chaleur; ainsi la lumiere de la foy n'a pas plus tost jetté la splendeur de ses veritez en nostre entendement, que tout incontinent nostre volonté sent la saincte chaleur de l'amour celeste. La foy nous fait cognoistre, par une infaillible certitude, que Dieu est, qu'il est infini en bonté, qu'il se peut communiquer à nous, et que non-seulement il le peut, ains il le veut; si que, par une ineffable douceur, il nous a preparé tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or, nous avons une inclination naturelle au souverain bien, en suitte de la-

quelle nostre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquietude, sans pouvoir en sorte quelconque s'accoiser, ny cesser de tesmoigner que sa parfaicte satisfaction et son solide consentement luy manque. Mais quand la saincte foy a representé à nostre esprit ce bel object de son inclination naturelle, ô vray Dieu! Theotime, quel ayse! quel playsir! quel tressaillement universel de nostre ame! laquelle alors, comme toute surprise à l'aspect d'une si excellente beauté, s'escrie d'amour : O que vous estes beau, mon bien-aymé! ô que vous estes beau!

Eliezer cherchoit une espouse pour le fils de son maistre Abraham (Gen. 24). Que sçavoit-il s'il la treuveroit belle et gracieuse comme il la desiroit? Mais quand il l'eut treuvée à la fontaine, qu'il la vid si excellente en beauté et si parfaicte en douceur, mais surtout quand on la luy eut accordée, il en adora Dieu, et le benit avec des actions de graces pleines de joye nompareille. Le cœur humain tend à Dieu par son inclination naturelle, sans sçavoir bonnement quel il est; mais quand il le treuve à la fontaine de la foy, et qu'il le void si bon, si beau, si doux, si debonnaire envers tous, et si disposé à se donner comme souverain bien à tous ceux qui le veulent, ô Dieu! que de contentemens, et que de sacrez mouvemens en l'esprit pour s'unyr à jamais à cette bonté si souverainement aymable! J'ay enfin treuvé, dit l'ame ainsi touchée, j'ay treuvé ce que je desirois, et je suy maintenant contente. Et comme Jacob ayant veu la belle Rachel, apres l'avoir sainctement baysée, fondit en larmes de douceur pour le bonheur qu'il ressentoit d'une si desirable rencontre (Gen. 29); de mesme nostre pauvre cœur ayant treuvé Dieu, et receu d'iceluy le premier bayser de la saincte foy, il se fond par apres en suavité d'amour, pour le bien infiny qu'il void d'abord en cette souveraine beauté.

Nous sentons quelquesfois de certains contentemens qui viennent comme à l'impourveu, sans aucun subjet apparent; et ce sont souvent des presages de quelque plus grande joye : dont plusieurs estiment que nos bons anges, prevoyant les biens qui nous doivent advenir, nous en donnent ainsi des pressentimens, comme au contraire ils nous donnent des craintes et frayeurs emmy les perils incogneus, affin de nous faire invoquer Dieu, et demeurer sur nos gardes. Or, quand le bien presagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras ouverts, et, se ramentevant (1) l'ayse qu'ils avoient eu sans en sçavoir la cause, ils cognoissent seulement alors que c'estoit comme un avant-coureur

(1) Se rappelant.

du bon-heur advenu. Ainsi, mon cher Theotime, nostre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne sçavoit à quoy ce mouvement tendoit; mais si tost que la foy le luy a monstré, alors il void que c'estoit cela que son ame requeroit, que son esprit cherchoit, et que son inclination regardoit. Certes, ou que nous veuillons, ou que nous ne veuillons pas, nostre esprit tend au souverain bien. Mais qui est ce souverain bien? Nous ressemblons à ces bons Atheniens qui faysoient sacrifice au vray Dieu, lequel neantmoins leur estoit incogneu, jusques à ce que le grand S. Paul leur en annonça la cognoissance (Act. 17). Car ainsi, nostre cœur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions, et pretend à la felicité, et la va cherchant çà et là, comme à tastons, sans sçavoir toutesfois ny où elle reside, ny en quoy elle consiste, jusques à ce que la foy la luy monstre, et luy en descrit les merveilles infinies; et alors, ayant treuvé le thresor qu'il cherchoit, helas! quel contentement a ce pauvre cœur humain, quelle joye, quelle complaysance d'amour! Hé! je l'ay rencontré, celuy que mon ame cherchoit sans le cognoistre : ô! que ne sçavois-je à quoy tendoient mes pretentions, quand rien de tout ce que je pretendois ne me contentoit, parce que je ne sçavois pas ce que, en effect, je pretendois! Je pretendois d'aymer, et ne cognoissois pas ce qu'il falloit aymer; et partant, ma pretention ne treuvant pas son veritable amour, mon amour estoit toujours en une veritable, mais incogneue pretention : j'avois bien assez de pressentiment d'amour, pour me faire pretendre; mais je n'avois pas assez de sentiment de la bonté qu'il falloit aymer, pour exercer l'amour.

CHAPITRE XVI.

COMME L'AMOUR SE PRATTIQUE EN L'ESPERANCE.

L'ENTENDEMENT humain estant donc convenablement appliqué à considerer ce que la foy luy represente de son souverain bien, soudain, la volonté conçoit une extreme complaysance en ce divin object, lequel, pour lors absent, fait naistre un desir tres-ardent de sa presence, dont l'ame s'escrie sainctement : *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche* (Cant. 1).

C'est à Dieu que je souspire,
C'est Dieu que mon cœur desire.

Et comme l'oyseau auquel le fauconnier oste le chapperon,

ayant la proye en veuë, s'eslance soudain au vol, et, s'il est retenu par les longes, se debat sur le poing avec une ardeur extreme : de mesme, la foy nous ayant osté le voile de l'ignorance, et fait voir nostre souverain bien, lequel neantmoins nous ne pouvons encore posseder, retenus par la condition de cette vie mortelle, helas! Theotime, nous le desirons alors; de sorte que

Les cerfs long-tems pourchassez
Fuyant pantois (1) et lassez,
Si fort les eaux ne desirent,
Que nos cœurs d'ennuis pressez,
Seigneur, apres toy souspirent.
Nos ames en languissant
D'un desir tousjours croissant
Crient : Helas! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout-puissant,
Que nos yeux verront ta face? (Psal. 41.)

Ce desir est juste, Theotime : car qui ne desireroit un bien si desirable? Mais ce seroit un desir inutile, ains qui ne serviroit que d'un continuel martyre à nostre cœur, si nous n'avions asseurance de le pouvoir un jour assouvir. Celuy qui, pour le retardement de ce bonheur, protestoit que ses *larmes luy estoient un pain ordinaire nuict et jour,* tandis que son Dieu luy estoit absent, et que ses adversaires l'enqueroient, *où est ton Dieu?* helas! qu'eust-il fait, s'il n'eust eu quelque sorte d'esperance de pouvoir une fois jouyr de ce bien apres lequel il souspiroit? Et la divine Espouse va toute esplorée et *alangourie* (2) *d'amour* (Cant. 5), de quoy elle ne treuve pas si tost le bien-aymé qu'elle cherche. L'amour du bien-aymé avoit creé en elle le desir; le desir avoit fait naistre l'ardeur du pourchas (3); et cette ardeur luy causoit la langueur, qui eust aneanty et consumé son pauvre cœur, si elle n'eust eu quelque esperance de rencontrer enfin ce qu'elle pourchassoit. Ainsi doncques, affin que l'inquietude et la douloureuse langueur que les efforts de l'amour desirant causeroient en nos esprits, ne nous portast à quelque deffaillance de courage, et ne nous reduisist au desespoir, le mesme bien souverain, qui nous incite à le desirer si fortement, nous asseure aussi que nous le pourrons obtenir fort aysement, par mille et mille promesses qu'il nous en a faites en sa parolle et par ses inspirations, pourveu que nous veuillons employer les moyens qu'il nous a preparez, et qu'il nous offre pour cela.

(1) Essoufflés. — (2) En langueur. — (3) De la poursuite.

Or, ces promesses et asseurances divines, par une merveille particuliere, accroissent la cause de nostre inquietude; et à mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruynent et destruisent les effects. Ouy certes, Theotime, l'asseurance que Dieu nous donne que le paradis est pour nous, fortifie infiniment le desir que nous avions d'en jouyr, et neantmoins affoiblit, ains aneantit tout-à-fait le trouble et l'inquietude que ce desir nous apportoit : de sorte que nos cœurs, par les promesses sacrées que la divine bonté nous a faites, demeurent tout-à-fait accoisez, et cet accoisement est la racine de la tres-saincte vertu que nous appellons *esperance*. Car la volonté, asseurée par la foy qu'elle pourra jouyr de son souverain bien, usant des moyens à ce destinez, elle fait deux grands actes de vertu : par l'un elle attend de Dieu la jouyssance de sa souveraine bonté; et par l'autre, elle aspire à cette saincte jouyssance.

Et de vray, Theotime, entre esperer et aspirer il y a seulement cette difference, que nous esperons les choses que nous attendons par le moyen d'autruy; et nous aspirons aux choses que nous pretendons par nos propres moyens, de nous-mesmes. Et d'autant que nous parvenons à la jouyssance de nostre souverain bien qui est Dieu, premierement et principalement par sa faveur et misericorde, et que neantmoins cette mesme misericorde veut que nous cooperions en sa faveur, contribuant la foiblesse de nostre consentement à la force de sa grace, partant, nostre esperance est aucunement meslée d'aspirement, si que nous n'esperons pas tout-à-fait sans aspirer, et n'aspirons jamais sans tout-à-fait esperer : en quoy l'esperance tient tousjours le rang principal, comme fondée sur la grace divine, sans laquelle, tout ainsi que nous ne pouvons pas seulement penser à nostre souverain bien, selon qu'il convient pour y parvenir, ainsi ne pouvons-nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement donc est un rejetton de l'esperance, comme nostre cooperation l'est de la grace; et tout ainsi que ceux qui veulent esperer sans aspirer, seront rejettez comme couards (1) et negligens, de mesme, ceux qui veulent aspirer sans esperer, sont temeraires, insolens et presomptueux. Mais quand l'esperance est suivie de l'aspirement, et que esperant nous aspirons, et aspirant nous esperons, alors, cher Theotime, l'esperance se convertit en un courageux dessein par l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble pretention par l'esperance,

(1) Lâches.

esperant et aspirant selon que Dieu nous inspire. Mais cependant, et l'un et l'autre se fait par cet amour desirant, qui tend à nostre souverain bien, lequel, à mesure qu'il est plus asseurement esperé, est aussi tousjours plus aymé. Ainsi, l'esperance n'est autre chose que l'amoureuse complaysance que nous avons en l'attente et pretention de nostre souverain bien. Tout y est d'amour, Theotime. Soudain que la foy m'a monstré mon souverain bien, je l'ay aymé, et parce qu'il m'estoit absent, je l'ay desiré, et d'autant que j'ay sçeu qu'il se vouloit donner à moy, je l'ay derechef plus ardemment aymé et desiré; car aussi sa bonté est d'autant plus aymable et desirable, qu'elle est plus disposée à se communiquer. Or, par ce progrez, l'amour a converty son desir en esperance, pretention et attente, si que l'esperance est un amour attendant et pretendant. Et parce que le bien souverain que l'esperance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu mesme, auquel et par lequel elle espere et aspire, cette saincte vertu d'esperance, aboutissante de toutes parts à Dieu, est, par consequent, une vertu divine ou theologique.

CHAPITRE XVII.

QUE L'AMOUR D'ESPERANCE EST FORT BON, QUOYQU'IMPARFAICT.

L'AMOUR que nous prattiquons en l'esperance, Theotime, va certes à Dieu, mais il retourne à nous : il a son regard en la divine bonté, mais il a de l'esgard à nostre utilité; il tend à cette supreme perfection, mais il pretend nostre satisfaction : c'est-à-dire, il ne nous porte pas en Dieu, parce que Dieu est souverainement bon en soy-mesme, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-mesmes; où, comme vous voyez, il y a du nostre et de nous-mesmes, et partant, cet amour est voirement amour, mais amour de convoitise et interessé. Je ne dy pas toutesfois qu'il revienne tellement à nous, qu'il nous fasse aymer Dieu seulement pour l'amour de nous. O Dieu, nenny! car l'ame qui n'aymeroit Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, establissant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en sa propre commodité, helas! elle commettroit un extreme sacrilege. Si une femme n'aymoit son mary que pour l'amour de son valet, elle aymeroit son mary en valet, et son valet en mary : l'ame aussi qui n'ayme Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, elle s'ayme comme elle devroit aymer Dieu, et elle ayme Dieu comme elle se devroit aymer elle-mesme.

Mais il y a bien de la difference entre cette parolle : J'ayme Dieu pour le bien que j'en attens, et celle-cy : Je n'ayme Dieu que pour le bien que j'en attens. Comme aussi c'est chose bien diverse de dire : J'ayme Dieu pour moy, et dire : J'ayme Dieu pour l'amour de moy. Car quand je dy : J'ayme Dieu pour moy, c'est comme si je disois : J'ayme avoir Dieu, j'ayme que Dieu soit à moy, qu'il soit mon souverain bien, qui est une saincte affection de l'Espouse celeste, laquelle cent fois proteste par exces de complaysance : ***Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute sienne : il est à moy, et je suis à luy*** (Cant. 2). Mais dire : J'ayme Dieu pour l'amour de moy-mesme, c'est comme qui diroit : L'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'ayme Dieu; en sorte que l'amour de Dieu soit dependant, subalterne et inferieur à l'amour-propre que nous avons envers nous-mesmes, qui est une impieté nompareille.

Cet amour donc que nous appellons ***esperance,*** est un amour de convoitise, mais d'une saincte et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu à nous, ny à nostre utilité; mais nous nous joignons à luy, comme à nostre finale felicité. Nous nous aymons ensemblement avec Dieu par cet amour, mais non pas nous preferant ou esgalant à luy en cet amour : l'amour de nous-mesmes est meslé avec celuy de Dieu, mais celuy de Dieu surnage; nostre amour-propre y entre voirement, mais comme simple motif, et non comme fin principale; nostre interest y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal. Ouy, sans doute, Theotime : car, quand nous aymons Dieu comme nostre souverain bien, nous l'aymons pour une qualité par laquelle nous ne le rapportons pas à nous, mais nous à luy; nous ne sommes pas sa fin, sa pretention, ny sa perfection, ains il est la nostre; il ne nous appartient pas, mais nous luy appartenons; il ne despend point de nous, ains nous de luy : et en somme, par la qualité de souverain bien, par laquelle nous l'aymons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de luy; il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous prattiquons nostre indigence et disette, de sorte que, aymer Dieu en tiltre de souverain bien, c'est l'aymer en tiltre honnorable et respectueux, par lequel nous l'advouons estre nostre perfection, nostre repos et nostre fin, en la jouyssance de laquelle consiste nostre bonheur.

Il y a des biens desquels nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habits; et l'amour que nous leur portons est un amour de pure

convoitise, car nous ne les aymons que pour nostre profict. Il y a des biens desquels nous jouyssons, mais d'une reciproque et mutuellement esgale jouyssance, comme nous faysons de nos amys; car l'amour que nous leur portons en tant qu'ils nous rendent du contentement, est voirement amour de convoitise, mais convoitise honneste, par laquelle ils sont à nous, et nous esgalement à eux, ils nous appartiennent, et nous pareillement leur appartenons. Mais il y a des biens dont nous jouyssons d'une jouyssance de dependance, participation et subjection, comme nous faysons de la bienvueillance de nos pasteurs, princes, peres, meres, ou de leur presence et faveur : car l'amour que nous leur portons est certes amour de convoitise quand nous les aymons, en tant qu'ils sont nos princes, nos pasteurs, nos peres, nos meres, puisque ce n'est pas la qualité de pasteur, ny de prince, ny de pere, ny de mere, qui nous les fait aymer, ains parce qu'ils sont tels en nostre endroit et à nostre regard. Mais cette convoitise est un amour de respect, de reverence, d'honneur : car nous aymons, par exemple, nos peres, non parce qu'ils sont nostres, mais parce que nous sommes à eux. Et c'est ainsi que nous aymons et convoitons Dieu par l'esperance, non affin qu'il soit nostre bien, mais parce qu'il l'est; non affin qu'il soit nostre, mais parce que nous sommes siens; non comme s'il estoit pour nous, mais d'autant que nous sommes pour luy.

Et notez, Theotime, qu'en cet amour icy la raison pour laquelle nous aymons, c'est-à-dire, pour laquelle nous appliquons nostre cœur à l'amour du bien que nous convoitons, c'est parce que c'est nostre bien; mais la raison de la mesure et quantité de cet amour depend de l'excellence et dignité du bien que nous aymons. Nous aymons nos bienfaicteurs parce qu'ils sont tels envers nous; mais nous les aymons plus ou moins selon qu'ils sont ou plus grands ou moindres bienfaicteurs. Pourquoy donc aymons-nous Dieu, Theotime, de cet amour de convoitise? Parce qu'il est nostre bien. Mais pourquoy l'aymons-nous souverainement? Parce qu'il est nostre bien souverain.

Or, quand je dy que nous aymons souverainement Dieu, je ne dy pas que nous l'aymions pour cela du souverain amour, car le souverain amour n'est qu'en la charité; mais en l'esperance, l'amour est imparfaict, parce qu'il ne tend pas à sa bonté infinie, en tant qu'elle est telle en elle-mesme, ains seulement en tant qu'elle nous est telle. Et neantmoins, parce qu'en ceste sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celuy qui provient de la consideration du souverain bien, nous disons que

par icelуy nous aymons souverainement, quoyqu'en verité nul, par ce seul amour, ne puisse ny observer les commandemens de Dieu, ny avoir la vie eternelle, parce que c'est un amour qui donne plus d'affection que d'effect, quand il n'est pas accompagné de la charité.

CHAPITRE XVIII.

QUE L'AMOUR SE PRATTIQUE EN LA PENITENCE, ET PREMIEREMENT, QU'IL Y A DIVERSES SORTES DE PENITENCES.

La penitence, à parler generalement, est une repentance par laquelle on rejette et deteste le peché qu'on a commis, avec resolution de reparer, autant que l'on peut, l'offense et injure faite à celuy contre lequel on a peché. Et j'ay enclos en la penitence le propos de reparer l'offense, parce que la repentance ne deteste pas assez le mal, quand elle laisse volontairement subsister son principal effect, qui est l'offense et l'injure : or, elle le laisse subsister, tandis que, le pouvant en quelque sorte reparer, elle ne le fait pas.

Je laisse à part maintenant la penitence de plusieurs payens, lesquels, comme Tertullien tesmoigne, en avoient entre eux quelque apparence, mais si vaine et inutile, que mesme quelquesfois ils faysoient penitence d'avoir bien fait. Car je ne parle que de la penitence vertueuse, laquelle, selon les differens motifs desquels elle provient, est aussi de diverses especes. Il y en a certes une qui est purement morale et humaine, comme fut celle d'Alexandre-le-Grand, lequel, ayant tué son cher Clitus, cuida (1) se laisser mourir de faim, tant la force de la penitence fut grande, dit Ciceron; et celle d'Alcibiades, qui, convaincu par Socrate de n'estre pas sage, se print à pleurer amerement, triste et affligé de n'estre pas ce qu'il devoit estre, dit S. Augustin. Aussi Aristote, recognoissant cette sorte de penitence, asseure que l'intemperant, lequel de propos deliberé s'adonne aux voluptez, est tout-à-fait incorrigible, parce qu'il ne se sçauroit repentir, et celuy qui est sans penitence est incurable.

Certes, Seneque, Plutarque, et les pythagoriciens, qui recommandent tant l'examen de conscience, et surtout le premier, qui parle si vivement du trouble que le remors interieur excite en l'ame, ont entendu sans doute qu'il y avoit une repentance; et quant au sage Epictete, il descrit si bien la reprehension que

(1) Pensa, *voulut.*

nous devons prattiquer envers nous-mesmes, qu'on ne sçauroit presque mieux dire.

Il y a encore une autre penitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procede de la cognoissance naturelle que l'on a d'avoir offensé Dieu en pechant. Car, en verité, plusieurs philosophes ont sceu qu'on faysoit chose aggreable à la divinité de vivre vertueusement, et que par consequent on l'offensoit en vivant vitieusement. Le bon homme Epictete fait un souhait de mourir en vray chrestien (comme il est fort probable qu'aussi fit-il), et entre autres choses il dit qu'il seroit content s'il pouvoit en mourant eslever ses mains à Dieu, et luy dire : Je ne vous ay point, quant à ma part, fait de deshonneur; et de plus il veut que son philosophe fasse un serment admirable à Dieu de ne jamais desobeyr à sa divine Majesté, ny blasmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ny de s'en plaindre en façon que ce soit; et ailleurs il enseigne que Dieu et nostre bon ange sont presens à nos actions. Vous voyez donc bien, Theotime, que ce philosophe, lors encore payen, cognoissoit que le peché offensoit Dieu, comme la vertu l'honnoroit; et que par consequent il vouloit qu'on s'en repentist, puisque mesme il ordonnoit que l'on fist l'examen de conscience au soir, en faveur duquel, avec Pythagore, il fait cet advertissement :

Si vous avez mal fait, tancez-vous aigrement;
Si vous avez bien fait, ayez contentement.

Or, cette sorte de repentance attachée à la science et dilection de Dieu, que la nature peut fournir, estoit une dependance de la religion morale. Mais, comme la raison naturelle a donné plus de cognoissance que d'amour aux philosophes, qui ne l'ont pas glorifié à proportion de la notice qu'ils en avoient, aussi la nature a fourny plus de lumieres pour faire entendre combien Dieu estoit offensé par le peché, que de chaleur pour exciter le repentir requis à la reparation de l'offense.

Neantmoins, bien que la penitence religieuse ayt, en quelque façon, esté recogneue par quelques-uns des philosophes, si estce que ç'a esté si rarement et foiblement, que ceux qui ont eu la reputation d'estre les plus vertueux d'entre eux, c'est-à-dire les stoïciens, ont asseuré que l'homme sage ne s'attristoit jamais : de quoy ils ont fait une maxime autant contraire à la raison, que la proposition sur laquelle ils la fondoient estoit contraire à l'experience, à sçavoir que l'homme sage ne pechoit point.

Nous pouvons donc bien dire, mon cher Theotime, que la penitence est une vertu toute chrestienne, puisque, d'un costé, elle a esté si peu cogneue entre les payens, et de l'autre, elle est tellement recogneue parmy les vrays chrestiens, qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie evangelique, selon laquelle, quiconque dit qu'il ne peche point est insensé, et quiconque croit de remedier à son peché sans penitence, il est forcené; car c'est l'exhortation des exhortations de Nostre-Seigneur : *Faites penitence* (Matth. 4). Or voicy une briëfve description du progrez de cette vertu.

Nous entrons en une profonde apprehension, de quoy, en tant qu'en nous est, nous offensons Dieu par nos pechez, le mesprisant et deshonnorant, luy desobeyssant et nous rebellant (1) à luy, lequel aussi de son costé s'en tient pour offensé, irrité et mesprisé, desaggreant, resprouvant et abominant l'iniquité. De cette veritable apprehension naissent plusieurs motifs, qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chascun en particulier, nous peuvent porter à la repentance.

Car nous considerons parfois que Dieu, qui est offensé, a estably une punition rigoureuse en enfer pour les pecheurs, et qu'il les privera du paradis preparé aux gens de bien. Or, comme le desir du paradis est extremement honnorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable; et non-seulement cela, mais le desir du paradis estant fort estimable, la crainte de son contraire, qui est l'enfer, est bonne et louable. Hé! qui ne craindroit une si grande perte et une si grande peine? Et cette double crainte, dont l'une est servile, et l'autre mercenaire, nous porte grandement à nous repentir des pechez par lesquels nous les avons encourues. Et à cet effect, en la sacrée parolle, cette crainte nous est cent fois et cent fois intimée. D'autres fois nous considerons la laydeur et la malice du peché, selon que la foy nous l'enseigne, comme par exemple, que par iceluy la ressemblance et image de Dieu que nous avons est barbouillée et defigurée, la dignité de nostre esprit deshonnorée; que nous sommes rendus semblables aux bestes insensées; que nous avons violé nostre devoir envers le Createur du monde, et perdu le bien de la societé des anges, pour nous associer et assujettir au diable, nous rendant esclaves de nos passions, et renversant l'ordre de la raison, offensant nos bons anges à qui nous sommes tant obligez.

Quelquesfois encore nous sommes provoquez à penitence par

(1) Révoltant.

la beauté de la vertu, qui nous donne autant de biens que le peché nous cause de maux; et de plus nous y sommes maintesfois excitez par l'exemple des saincts : car, qui eust jamais peu voir les exercices de l'incomparable penitence de Magdelene, de Marie Egyptiaque, ou des penitens du monastere surnommé *prison,* dont S. Jean Clymacus a fait la description, sans estre esmeu à se repentir de ses pechez, puisque la seule lecture de l'histoire y provoque ceux qui ne sont pas du tout hebestez?

CHAPITRE XIX.

QUE LA PENITENCE SANS AMOUR EST IMPARFAICTE.

Or, tous ces motifs nous sont enseignez par la foy et religion chrestienne; et partant, la penitence qui en provient est grandement loüable, quoyqu'imparfaicte. Elle est à la verité loüable; car, ny la saincte Escriture, ny l'Eglise ne nous exciteroient pas par tels motifs, si la penitence qui en provient n'estoit bonne : et on void manifestement que c'est chose grandement raisonnable de se repentir du peché pour ces considerations, ains qu'il est impossible de ne se repentir pas, à qui les considere attentivement. Mais pourtant c'est une penitence certes imparfaicte, d'autant que l'amour divin n'y entre encore point. Hé! ne voyez-vous pas, Theotime, que toutes ces repentances se font pour l'interest de nostre ame, de sa felicité, de sa beauté interieure, de son honneur, de sa dignité, et en un mot, pour l'amour de nous-mesmes, mais amour neantmoins legitime, juste et bien reglé.

Et prenez garde que je ne dy pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dy seulement qu'elles ne le comprennent pas : elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas; elles ne sont pas contre luy, mais elles sont encore sans luy; il n'en est pas forclos (1), mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien simplement, est fort bonne; mais, si elle l'embrasse en rejettant le mieux, elle est certes desreglée, non pas acceptant l'un, mais en repoussant l'autre. Ainsi, le vœu de donner aujourd'huy l'aumosne est bon, mais le vœu de ne la donner qu'aujourd'huy seroit mauvais, parce qu'il forclorroit le mieux, qui est de la donner aujourd'huy et demain, et tousjours quand on pourra. C'est bien fait certes, et cela ne se peut nyer, de se repentir de ses pechez pour esviter la peine de

(1) Exclu.

l'enfer, et obtenir le paradis; mais qui prendroit resolution de ne se vouloir jamais repentir pour aucun autre subjet, il forclorroit volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettroit un grand peché. Et qui seroit le pere qui ne trouvast mauvais que son fils le voulust voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour?

Le commencement des choses bonnes est bon, le progrez est meilleur, et la fin est tres-bonne. Toutesfois, le commencement est bon en qualité de commencement, et le progrez en qualité de progrez; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement ou au progrez, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne; mais, si on ne vouloit jamais estre qu'enfant, cela seroit mauvais : car *l'enfant de cent ans est mesprisé* (Isa. 65). De commencer d'apprendre, cela est fort louable; mais qui commenceroit en intention de ne jamais se perfectionner, il feroit contre toute raison. La crainte et les autres motifs de repentance, dont nous avons parlé, sont bons pour le commencement de la sagesse chrestienne qui consiste en la penitence; mais qui voudroit, de propos deliberé, ne point parvenir à l'amour, qui est la perfection de la penitence, il offenseroit grandement celuy qui a tout destiné à son amour, comme à la fin de toutes choses.

Conclusion. La repentance qui forclost l'amour de Dieu est infernale, pareille à celle des damnez. La repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoyqu'elle soit encore sans iceluy, est une bonne et desirable repentance, mais imparfaicte, et qui ne peut nous donner le salut, jusques à ce qu'elle ayt atteint à l'amour, et qu'elle se soit meslée avec iceluy : si que, comme le grand Apostre a dit, que s'il donnoit son corps à brusler, et tous ses biens aux pauvres, sans avoir la charité, cela luy seroit inutile (I. Cor. 13); aussi pouvons-nous dire en verité, que quand nostre penitence seroit si grande, que sa douleur fist fondre nos yeux en larmes, et fendre nos cœurs de regret, si nous n'avons pas le sainct amour de Dieu, tout cela ne nous serviroit de rien pour la vie eternelle.

CHAPITRE XX.

COMME LE MESLANGE D'AMOUR ET DE DOULEUR SE FAIT EN LA CONTRITION.

La nature, que je sçache, ne convertit jamais le feu en eau, quoyque plusieurs eaux se convertissent en feu; mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle : car, ainsi qu'il est escrit au livre des Machabées (II. Mach. 1), lorsque les enfans d'Israël furent

conduits en Babylone, du tems de Sedecias, les prestres, par l'advis de Hieremie, cacherent le feu sacré en une vallée dans un puits sec, et au retour, les enfans de ceux qui avoient ainsi caché le feu l'allerent chercher, selon ce que leurs peres leur avoient enseigné et ils le treuverent converty en une eau fort epaisse, laquelle estant tirée par eux et respandue sur les sacrifices, selon que Nehemias l'ordonnoit, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchée, elle fut convertie en un grand feu.

Theotime, parmy les tribulations et regrez d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de nostre cœur le feu sacré de son amour; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Ainsi la celebre amante repentie ayma premierement son Sauveur, et cet amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent; dont Nostre-Seigneur dit que *plusieurs pechez luy estoient remis, parce qu'elle avoit beaucoup aymé* (Luc. 7). Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau, que presque partout on appelle *eau-de-vie,* laquelle conçoit et nourrit si aysement le feu, que pour cela on la nomme en plusieurs endroits *ardente :* de mesme la consideration amoureuse de la bonté, laquelle estant souverainement aymable a esté offensée par le peché, produict l'eau de la saincte penitence; puis de cette eau provient reciproquement le feu de l'amour divin, dont on la peut proprement appeller *eau-de-vie* et *ardente*. Elle est certes une *eau* en sa substance, car la penitence n'est autre chose qu'un vray desplaysir, une reelle douleur et repentance; mais elle est neantmoins *ardente,* parce qu'elle contient la vertu et proprieté de l'amour, comme provenue d'un motif amoureux, et par cette proprieté elle donne la vie de la grace. C'est pourquoy la parfaicte penitence a deux effects differens : car, en vertu de sa douleur et detestation, elle nous separe du peché et de la creature, à laquelle la delectation nous avoit attachez; mais, en vertu du motif de l'amour d'où elle prend son origine, elle nous reconcilie et reunit à nostre Dieu, duquel nous nous estions separez par le mespris : si que, à mesme qu'elle nous retire du peché en qualité de repentance, elle nous rejoint à Dieu en qualité d'amour.

Mais je ne veux pas dire neantmoins que l'amour parfaict de Dieu, par lequel on l'ayme sur toutes choses, precede tousjours ceste repentance, ny que ceste repentance precede tousjours cet amour. Car, encore que cela se passe ainsi maintesfois, si est-ce

que d'autres fois aussi, à mesme tems que l'amour divin naist dedans nos cœurs, la penitence naist dedans l'amour, et plusieurs fois, la penitence venant en nos esprits, l'amour vient en la penitence. Et comme lorsqu'Esaü sortit du ventre de sa mere, Jacob son jumeau l'empoigna par le pied, affin que non-seulement leurs naissances s'entresuivissent, mais aussi s'entretinssent et fussent entreliées l'une à l'autre (Genes. 25); de mesme, le repentir rude et aspre à cause de sa douleur naist le premier, comme un autre Esaü, et l'amour doux et gracieux, comme Jacob, le tient par le pied, et s'attache tellement à luy, qu'ils n'ont qu'une seule origine, puisque la fin de la naissance du repentir est le commencement de celle du parfaict amour. Or, comme Esaü parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour; mais l'amour, comme un autre Jacob, quoyqu'il soit le puisné, assujettit par apres le repentir, le convertissant en consolation.

Voyez, je vous prie, Theotime, la bien-aymée Magdelene, comme elle pleure d'amour : *On a enlevé mon Seigneur,* dit-elle toute fondue en larmes, *et ne sçay où on l'a mis* (Joan. 20); mais l'ayant treuvé par les souspirs et les pleurs, elle le tient et possede par amour. L'amour imparfaict le desire et le requiert; la penitence le cherche et le treuve, l'amour parfaict le tient et le serre, ainsi qu'on dit des rubis d'Æthiopie, qui ont naturellement leur feu fort blafastre; mais estant mis dans le vinaigre, il esclatte et jette son brillement fort clair. Car l'amour qui precede le repentir est pour l'ordinaire imparfaict; mais estant detrempé dans l'aigreur de la penitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive mesme parfois que la repentance, quoyque parfaicte, ne contient pas en soy la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et proprieté d'iceluy. Mais, ce me direz-vous, quelle vertu ou proprieté de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action? Theotime, le motif de la parfaicte repentance, c'est la bonté de Dieu, laquelle il nous desplaist d'avoir offensée : or, ce motif n'est motif, sinon parce qu'il esmeut et donne le mouvement; mais le mouvement que la bonté divine donne au cœur qui le considere, ne peut estre que le mouvement d'amour, c'est-à-dire, d'unyon. C'est pourquoy la vraye repentance, bien qu'il ne soit pas advis, et qu'on ne voye pas la propre action de l'amour, reçoit neantmoins tousjours le mouvement de l'amour et la qualité unissante d'iceluy, par laquelle elle nous reunit et rejoint à la divine bonté. Dites-moy, de

grace : c'est la proprieté de l'aymant de tirer à soy le fer, et de se joindre à luy; mais ne voyons-nous pas que le fer touché de l'aymant, sans avoir ny l'aymant, ny sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unir à un autre fer? Ainsi la parfaicte repentance, touchée du motif de l'amour, sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et qualité, c'est-à-dire, le mouvement d'unyon, pour rejoindre et reunir nos cœurs à la volonté divine. Mais quelle difference y a-t-il, me repliquerez-vous, entre ce mouvement unissant de la penitence et l'action propre de l'amour? Theotime, l'action de l'amour est un mouvement d'unyon voirement, mais il se fait par complaysance. Or, le mouvement d'unyon qui est en la penitence, se fait, non par voye de complaysance, ains de desplaysir, de repentance, de reparation, de reconciliation. En tant donc que ce mouvement unit, il a la qualité de l'amour; en tant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la penitence; et en somme, de sa naturelle condition, c'est un vray mouvement de penitence, mais qui a la vertu et qualité unissante de l'amour.

Ainsi le vin theriacal, n'est pas appelé theriacal, pour contenir la propre substance de la theriaque, car il n'y en a point du tout; mais on le nomme ainsi, parce que, la plante de la vigne ayant esté detrempée en theriaque, les raysins et le vin qui en sont provenus ont tiré la vertu et l'operation de la theriaque, contre toutes sortes de venins. Si doncques la penitence, selon l'Escriture, efface le peché, sauve l'ame, la rend aggreable à Dieu, et la justifie, qui sont des effects appartenans à l'amour, et qui semblent ne devoir estre attribuez qu'à luy, il ne le faut pas treuver estrange; car, bien que l'amour ne se treuve pas tousjours luy-mesme en la penitence parfaicte, sa vertu neantmoins et sa proprieté y est tousjours, s'y estant escouléé par le motif amoureux duquel elle provient.

Ny ne faut pas non plus s'estonner que la force de l'amour naisse dedans la repentance, avant que l'amour y soit formé, puisque nous voyons que, par la reflexion des rayons du soleil battans sur la glace d'un mirouer, la chaleur, qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente de petit à petit si fort, qu'elle commence à brusler avant qu'elle ayt bonnement produict le feu, ou au moins avant que nous l'ayons apperceu. Car ainsi, le Sainct-Esprit jettant dans nostre entendement la consideration de la grandeur de nos pechez, en tant que par iceux nous avons offensé une si souveraine bonté, et nostre volonté recevant la reflexion

de cette cognoissance, le repentir croist petit à petit si fort, avec une certaine chaleur affective et desir de retourner en grace avec Dieu, qu'enfin ce mouvement arrive à tel signe, qu'il brusle et unit, avant mesme que l'amour soit du tout formé : amour qui toutesfois, comme un feu sacré, s'allume immediatement en ce poinct-là, de sorte que la repentance ne parvient jamais à ce signe de brusler et reunir le cœur à Dieu, qui est son extreme perfection, qu'elle ne se treuve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement de l'autre ; ains plutost, la fin de la penitence est dans le commencement de l'amour, comme le pied d'Esaü estoit dans la main de Jacob, de telle façon que lorsqu'Esaü achevoit sa naissance, Jacob commençoit la sienne, la fin de la naissance de l'un estant joincte, liée, et qui plus est, environnée du commencement de la naissance de l'autre : car ainsi, le commencement de l'amour parfaict ne suit pas seulement la fin de la penitence; mais il s'attache, il se lie, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mesle avec la fin de la repentance, et en ce moment du meslange, la penitence et contrition merite la vie eternelle.

Or, parce que cette repentance amoureuse se prattique ordinairement par des eslans ou eslevemens du cœur en Dieu, pareils à ceux des anciens penitens : *Je suis vostre, ô mon Dieu, sauvez-moy* (Ps. 118). *Ayez misericorde de moy, ayez-en misericorde; car mon ame se confie en vous* (Ps. 56). *Sauvez-moy, Seigneur, car les eaux submergent mon ame* (Ps. 68). *Faictes-moy comme un de vos mercenaires* (Luc. 15) ; *Seigneur, soyez-moy propice, à moy pauvre pecheur* (Luc. 18); ce n'est pas sans raison que quelques-uns ont dit que l'orayson justifioit : car l'orayson repentante, ou la repentance suppliante, eslevant l'ame à Dieu et la reunissant à sa bonté, obtient sans doute le pardon en vertu du sainct amour, qui luy donne le mouvement sacré. Et partant, nous devons tous avoir force telles oraysons jaculatoires, faites par maniere de repentance amoureuse et de souhaits requerans nostre reconciliation avec Dieu, affin que par icelles, *prononçant* devant le Sauveur nostre *tribulation* (Ps. 41), nous respandions nos ames devant et dedans son cœur pitoyable qui les recevra à mercy.

CHAPITRE XXI.

COMME LES ATTRAICTS DE NOSTRE-SEIGNEUR NOUS AYDENT ET ACCOMPAIGNENT JUSQUES A LA FOY ET LA CHARITÉ.

ENTRE le premier resveil du peché ou de l'incredulité, et la resolution finale que l'on prend de croire parfaictement, il y a souventes-fois beaucoup de tems, pendant lequel on peut prier, comme fit sainct Pacome, ainsi que nous avons veu; et comme le pere du pauvre lunatique, au rapport de S. Marc, asseurant qu'il croyoit, c'est-à-dire, qu'il commençoit à croire, cogneut quant et quant (1) qu'il ne croyoit pas assez, dont il s'escria : *Hé! Seigneur, je croy; mais aydez mon incredulité* (Marc. 9); comme s'il eust voulu dire : Je ne suis plus dans l'obscurité de la nuict d'infidellité : desjà les rayons de vostre foy esclairent sur l'horizon de mon ame; mais neantmoins, je ne croy pas encore convenablement c'est une cognoissance encore toute foible et meslée de tenebres : helas! Seigneur, secourez-moy. Aussi le grand S. Augustin prononce solemnellement cette remarquable parolle : « Escoute une fois, ô homme! et entens. N'es-tu pas tiré? Prie affin que tu sois tiré; » en laquelle son intention n'est pas de parler du premier mouvement que Dieu fait en nous sans nous, lorsqu'il nous excite et esveille du sommeil de peché : car, comme pourrions-nous demander le resveil, puisque personne ne peut prier avant qu'estre esveillé? Mais il parle de la resolution que l'on prend d'estre fidelle : car il estime que croire c'est estre tiré; et partant il admoneste ceux qui ont esté excitez à croire en Dieu, de demander le don de la foy; et personne certes ne pouvoit mieux sçavoir les difficultez qui passent ordinairement entre le premier mouvement que Dieu fait en nous, et la parfaicte resolution de bien croire, que S. Augustin, qui, ayant receu une si grande varieté d'attraicts par les parolles du glorieux S. Ambroise, par la conference faite avec Potitian, et mille autres moyens, ne laissa pas neantmoins d'user de tant de remises, et d'avoir tant de peine à se resoudre : si qu'à luy, de vray, plus qu'à nul autre, on eust peu bien dire ce qu'il dit par apres aux autres : Helas! Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne crois pas, prie que tu sois tiré et que tu croyes.

Nostre-Seigneur tire les cœurs par les delectations qu'il leur donne, lesquelles font treuver la doctrine celeste douce et aggreable; mais, avant que cette douceur ayt engagé et lié la volonté

(1) En même temps.

par ses amiables liens, pour la tirer à l'acquiescement et consentement parfaict de la foy, comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses sainctes inspirations, aussi nostre ennemy ne cesse point de prattiquer sa malice par ses tentations. Et cependant nous demeurons en pleine liberté de consentir aux attraicts celestes ou de les rejetter : car comme le sacré Concile de Trente (Sess. 6) a clairement resolu, « si quelqu'un disoit que le franc arbitre de l'homme estant meu et incité de Dieu, ne coopere en rien en consentant à Dieu qui l'esmeut et l'appelle, affin qu'il se dispose et prepare pour obtenir la grace de la justification, et qu'il ne peut n'y consentir point s'il veut; certes, un tel seroit excommunié et reprouvé de l'Eglise. » Que si nous ne repoussons point la grace du sainct amour, elle se va dilatant par de continuels accroissemens dedans nos ames, jusques à ce qu'elles soyent entierement converties, comme les grands fleuves qui, treuvant les plaines ouvertes, se respandent et prennent tousjours plus de place.

Que si l'inspiration, nous ayant tirez à la foy, ne rencontre point de resistance en nous, elle nous tire mesme jusques à la penitence et charité. S. Pierre, comme un apode, relevé par l'inspiration que les yeux de son maistre luy donnerent, se laissant librement mouvoir et porter à ce doux vent du Sainct-Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avoient excité : il lit en iceux, comme au livre de vie, la douce semonce de pardon que la debonnaireté divine luy offre (Luc. 22); il en tire un juste motif d'esperance : il sort de la cour, il considere l'horreur de son peché et le deteste, il pleure, il gemit, il prosterne son miserable cœur devant celuy de la misericorde de son Seigneur, il crie mercy pour sa faute, il se resout à une inviolable fidellité, et, par ce progrez de mouvemens prattiquez à la faveur de la grace qui le conduit, l'assiste et l'ayde continuellement, il parvient enfin à la saincte remission de ses pechez, passant ainsi de grace en grace, selon que S. Prosper asseure, que sans la grace on ne court point à la grace.

Ainsi donc, pour conclure ce poinct, l'ame prevenue de la grace, sentant les premiers attraicts, et consentant à leur douceur, comme revenant à soy apres une si longue pasmoison, elle commence à souspirer ces parolles : Helas! ô mon cher Espoux, mon amy, *tirez-moy*, je vous prie, et me prenez par dessous les bras, car je ne puis autrement aller; mais si vous me tirez, *nous courrons*, vous en m'aydant par *l'odeur de vos parfums*, et moy correspondant par mon foyble consen-

tement, et odorant vos suavitez qui me renforcent et ravigorent toute jusques à ce que le *bausme de vostre nom* sacré, c'est-à-dire, l'onction salutaire de ma justification soit respandue en moy. Voyez-vous, Theotime, elle ne prieroit pas, si elle n'estoit excitée; mais, si tost qu'elle l'est et qu'elle sent les attraicts, elle prie qu'on la tire : estant tirée, elle court; mais elle ne courroit pas, si les parfums qui l'attirent et par lesquels on la tire, ne luy avivoient point le cœur par la force de leur odeur precieuse : et comme elle court plus fort, et qu'elle s'approche de plus pres de son celeste Espoux, elle sent tousjours plus delicieusement les suavitez qu'il respand, jusques à ce qu'enfin luy-mesme s'escoule dedans son cœur par maniere de *bausme respandu;* si qu'elle s'escrie, comme surprise de ce contentement, non si tost attendu, et inopiné : O mon Espoux, vous estes *un bausme versé* dans mon sein : ce n'est pas merveille si *les jeunes* ames *vous cherissent* (Cant.).

En cette façon, tres-cher Theotime, l'inspiration celeste vient à nous et nous previent, excitant nos volontez à l'amour sacré. Que si nous ne la repoussons pas, elle vient avec nous et nous environne, pour nous inciter et pousser tousjours plus advant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ayt rendus au port de la tres-saincte charité, faysant pour nous les trois offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie : car elle nous guide en tout nostre voyage de la saincte penitence; elle nous garantit des perils et des assauts du diable, et nous console, anime et fortifie en nos difficultez.

CHAPITRE XXII.

BRIÉFVE DESCRIPTION DE LA CHARITÉ.

Voila donc enfin, mon cher Theotime, comme Dieu, par un progrez plein de suavité ineffable, conduict l'ame qu'il fait sortir hors de l'Egypte du peché, d'amour en amour, comme de logement en logement, jusques à ce qu'il l'ayt fait entrer en la terre de promission, je veux dire en la tres-saincte charité, laquelle, pour le dire en un mot, est une amitié, et non pas un amour interessé. Car, par la charité, nous aymons Dieu pour l'amour de luy-mesme, en consideration de sa bonté tres-souverainement aymable; mais cette amitié est une vraye amitié : car elle est reciproque, Dieu ayant aymé eternellement quiconque l'a aymé, l'ayme, ou l'aymera temporellement. Elle est declarée et

recogneue mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour luy, puisque luy-mesme nous le donne; ny nous aussi ne pouvons ignorer celuy qu'il a pour nous, puisqu'il l'a tant publié, et que nous recognoissons tout ce que nous avons de bon, comme veritables effects de sa bienvueillance; et enfin nous sommes en perpetuelle communication avec luy, qui ne cesse de parler à nos cœurs par inspiration, attraicts et mouvemens sacrez. Il ne cesse de nous faire du bien et rendre toutes sortes de tesmoignages de sa tres-saincte affection, nous ayant ouvertement revelé tous ses secrets comme à ses amys confidens. Et pour comble de son sainct amoureux commerce avec nous, il s'est rendu nostre propre viande au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie. Et quant à nous, nous traittons avec luy à toutes heures quand il nous plaist, par la tres-saincte orayson, ayant toute nostre vie, nostre mouvement et nostre estre, non-seulement avec luy, mais en luy et par luy.

Or, cette amitié n'est pas une simple amitié, mais amitié de dilection, par laquelle nous faysons eslection de Dieu pour l'aymer d'amour particulier. *Il est choisy,* dit l'Espouse sacrée, *entre mille.* Elle dit *entre mille,* mais elle veut dire, entre tous. C'est pourquoy cette dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable; car la charité ayme Dieu par une estime et preference de sa bonté, si haute et relevée au-dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrays amours en comparayson de cestuy-cy, ou s'ils sont vrays amours, cestuy-cy est infiniment plus qu'amour. Et partant, Theotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature ny humaine, ny angelique puissent produire, ains *le Sainct-Esprit le donne et le respand en nos cœurs* (Rom. 5); et comme nos ames qui donnent la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mais sont mises dans nos corps par la providence naturelle de Dieu; ainsi la charité, qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraicte de nos cœurs, mais elle y est versée comme une celeste liqueur par la providence surnaturelle de sa divine Majesté.

Nous l'appellons donc amitié surnaturelle pour cela; et de plus encore, parce qu'elle regarde Dieu et tend à luy, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mais selon la cognoissance surnaturelle de la foy. C'est pourquoy, avec la foy et l'esperance, elle fait sa residence en la poincte et cime de l'esprit, et, comme une reyne de majesté, elle est assise dans la volonté comme en son throsne, d'où elle respand sur toute l'ame ses

suavitez et douceurs, la rendant par ce moyen toute belle, aggreable et aymable à la divine bonté : de sorte que, si l'ame est un royaume duquel le Sainct-Esprit soit le roy, la charité est la *reyne seante à sa dextre en robbe d'or recamée de belles varietez* (Ps. 44). Si l'ame est une reyne espouse du grand Roy celeste, la charité est sa couronne, qui embellit royalement sa teste. Mais, si l'ame avec son corps est un petit monde, la charité est le soleil qui orne tout, eschauffe tout et vivifie tout.

La charité donc est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de preference, mais de preference incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme un soleil en toute l'ame, pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultez spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les moderer, mais en la volonté comme en son siege, pour y resider et luy faire cherir et aymer son Dieu sur toutes choses. O que bien-heureux est l'Esprit dans lequel cette saincte dilection est respandue, puisque *tous biens luy arrivent pareillement avec icelle* (Sap. 7).

LIVRE TROISIESME.

DU PROGREZ ET PERFECTION DE L'AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

QUE L'AMOUR SACRÉ PEUT ESTRE AUGMENTÉ DE PLUS EN PLUS EN CHASCUN DE NOUS.

Le sacré Concile de Trente nous asseure que les amys de Dieu, *allant de vertu en vertu*, sont renouvellez de jour en jour, c'est-à-dire, croissent par bonnes œuvres en la justice qu'ils ont receue par la grace divine, et sont de plus en plus justifiez, selon ces celestes advertissemens : *Qui est juste, qu'il soit derechef justifié ; et qui est sainct, qu'il soit encore plus sanctifié* (Apoc. 22). *Ne doubte point d'estre justifié, jusques à la mort* (Eccli. 18). *Le sentier des justes s'advance, et croist comme une lumiere resplendissante jusques au jour parfaict* (Prov. 4). *Faysant la verité avec charité, croissons en tout en celuy qui est le chef, à sçavoir Jesus-Christ* (Ephes. 4). Et enfin, *je vous prie, que vostre charité croisse de plus en plus* (Philip. 1); qui sont toutes parolles sacrées selon David, S. Jean, l'Ecclesiastique, et S. Paul.

Je n'ay jamais sçeu qu'il se trouvast aucun animal qui n'eust point de bornes et limites en sa croissance, sinon le crocodile, qui, estant extremement petit en son commencement, ne cesse jamais de croistre tandis qu'il est en vie, en quoy il represente esgalement et les bons et les mauvais. *Car l'outrecuidance de ceux qui hayssent Dieu monte tousjours* (Ps. 73), dit le grand roy David, et *les bons croissent comme l'aube du jour* (Prov. 4), de splendeur en splendeur; et de demeurer en un estat de consistance longuement, il est impossible. Qui ne gaigne, perd en ce trafic; qui ne *monte, descend en cette eschelle* (Gen. 28); qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hazards des batailles que nos ennemys nous livrent : si nous ne resistons, nous perissons; et nous ne pouvons resister sans surmonter, ny surmonter sans victoire. Car, comme dit le glorieux S. Bernard, « il est escrit tres specialement de l'homme, que

jamais il n'est en un mesme estat (Job, 14); il faut ou qu'il advance ou qu'il retourne en arriere. *Tous courent, mais un seul emporte le prix : courez, en sorte que vous l'obteniez. Qui est le prix, sinon Jesus-Christ? et comme le pourrez-vous apprehender, si vous ne le suivez* (I. Cor. 9)? Que si vous le suivez, vous irez et courrez tousjours : car il ne s'arresta jamais, ains continua la course de son amour et obeyssance jusques à la mort, et à la mort de la croix. »

Allez donc, dit S. Bernard; allez, dis-je, avec luy, allez, mon cher Theotime, et n'ayez point d'autres bornes que celles de vostre vie, et tandis qu'elle durera, courez apres ce Sauveur; mais courez ardemment et vistement, car, de quoy vous servira de le suivre, si vous n'estes si heureux que de l'acconsuivre (1)? Escoutons le prophete : *J'ay incliné mon cœur à faire vos justifications eternellement* (Ps. 118). Il ne dit pas qu'il les gardera pour un tems, mais pour jamais; et parce qu'il veut eternellement bien faire, il aura un eternel salaire. *Bienheureux sont ceux qui sont purs en la voye, qui marchent en la loy du Seigneur.* Malheureux sont ceux qui sont soüillez, qui ne marchent point en la loy du Seigneur. Il n'appartient qu'à Satan de dire qu'il sera *assis sur les flancs d'Aquilon* (Isa. 14). Detestable, tu seras assis! hé! ne cognois-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir, mais pour marcher? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer. Et Dieu, parlant à l'un de ses plus grands amys : *Marche,* lui dit-il, *devant moy, et sois parfaict* (Gen. 17).

La vraye vertu n'a point de limites, elle va tousjours outre; mais surtout la saincte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle, ayant un object infini, seroit capable de devenir infinie, si elle rencontroit un cœur capable de l'infinité, rien n'empeschant cet amour d'estre infini, que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par iceluy, condition à raison de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi oncques (2) nul ne le peut aymer autant qu'il est aymable. Le cœur qui pourroit aymer Dieu d'un amour esgal à la divine bonté, auroit une volonté infiniment bonne; et cela ne peut estre qu'en Dieu seul. La charité donc entre nous peut estre perfectionnée jusques à l'infini, mais exclusivement; c'est-à-dire, la charité peut estre rendue de plus en plus et tousjours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse estre infinie. L'Esprit de Dieu peut eslever le nostre et l'appliquer à toutes les

(1) Suivre en accompagnant. — (2) Jamais.

actions surnaturelles qu'il luy plaist, tandis qu'elles ne sont pas infinies : d'autant, qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soyent, il y a tousjours quelque sorte de proportion, pourveu que l'excés des excessives ne soit pas infini ; mais entre le fini et l'infini il n'y a nulle proportion, et pour y en mettre, il faudroit, ou relever le fini et le rendre infini, ou ravaler l'infini et le rendre fini, ce qui ne peut estre.

De sorte que la charité mesme qui est en nostre Redempteur en tant qu'il est homme, quoyqu'elle soit grande, au-dessus de tout ce que les anges et les hommes peuvent comprendre, si est-ce (1) qu'elle n'est pas infinie en son estre et d'elle-mesme, ains (2) seulement en l'estime de sa dignité et de son merite, parce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est-à-dire, d'une personne divine, qui est le Fils eternel du Pere tout-puissant.

Cependant, c'est une faveur extreme pour nos ames qu'elles puissent croistre sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en cette vie caducque :

Montant à la vie eternelle.
De vertu en vertu nouvelle. (Psalm. 83.)

CHAPITRE II.

COMME NOSTRE-SEIGNEUR A RENDU AYSÉ L'ACCROISSEMENT DE L'AMOUR.

Voyez-vous, Theotime, ce *verre d'eau* ou ce petit morceau de pain qu'une saincte ame donne au pauvre pour Dieu? c'est peu de fait certes et chose presque indigne de consideration selon le jugement humain ; Dieu neantmoins la recompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Les *poils de chevre* presentez anciennement au tabernacle estoient bien receus, et tenoient lieu entre les sainctes ofrandes (Exod. 35) ; et les petites actions qui procedent de la charité, sont aggreables à Dieu, et ont leur place entre les merites. Car, comme en l'Arabie heureuse, non-seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage (3) ; ainsi, en l'ame charitable, non-seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besongnes se ressentent de la vertu du sainct amour et sont en bonne odeur devant la majesté de Dieu, qui, à leur consideration, augmente la saincte charité. Or, je dy que Dieu fait

(1) Encore est-il — (2) Mais. — (3) Territoire.

cela, parce que la charité ne produict pas ses accroissemens comme un arbre qui pousse ses rameaux et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres; ains, comme la foy, l'esperance et la charité sont des vertus qui ont leur origine de la bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection; à guise des avettes (1), lesquelles estant extraictes du miel, prennent aussi leur nourriture d'iceluy.

Par quoy, tout ainsi que les perles prennent non-seulement leur naissance, mais aussi leur aliment de la rosée, les meres-perles ouvrant, pour cet effect, leurs escailles du costé du ciel comme pour mendier les gouttes que la fraischeur de l'air fait escouler à l'aube du jour : de mesme, ayant receu la foy, l'esperance et la charité de la bonté celeste, nous devons tousjours retourner nos cœurs et les tenir tendus de ce costé-là, pour en impetrer (2) la continuation et l'accroissement des mesmes vertus. *O Seigneur,* nous fait dire la saincte Eglise nostre mere, *donnez-nous l'augmentation de la foy, de l'esperance et de la charité* (*Orat. Dom.* 13. *post Pent.*); et c'est à l'imitation de ceux qui disoient au Sauveur : *Seigneur, accroissez la foy en nous* (Luc. 17); et selon l'advis de S. Paul, qui asseure que *Dieu seul est puissant de faire abonder en nous toute grace* (II. Cor. 9).

C'est donc Dieu qui fait cet accroissement, en consideration de l'employ que nous faysons de sa grace, selon qu'il est escrit : *A celuy qui a,* c'est-à-dire, qui employe bien les faveurs receues, *on luy en donnera davantage et il abondera* (Matth. 13). Ainsi se prattique l'exhortation du Sauveur : *Amassez des thresors au ciel* (*Ibid.* 6), comme s'il disoit : Adjoustez tousjours de nouvelles bonnes œuvres aux precedentes; car ce sont les pieces desquelles vos thresors doivent estre composez, le jeusne, l'orayson, l'aumosné. Or, comme au thresor du temple, *les deux petites pieces de la pauvre veufve* (Luc. 21) furent estimées, et qu'en effect, par l'addition des petites pieces, les thresors s'aggrandissent, et leur valeur s'augmente d'autant; ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoyque faites un peu laschement, et non selon toute l'estenduë des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'estre aggreables à Dieu, et d'avoir leur valeur auprés de luy : de sorte qu'encore que d'elles-mesmes elles ne puissent pas causer aucun accroissement à l'amour precedent, estant de moindre vigueur que luy; la Providence divine toutesfois, qui en tient compte et par sa bonté en fait estat, les recompense soudain de l'accroissement de la charité pour

(1) Abeilles. — (2) Obtenir.

le present, et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'advenir.

Theotime, les abeilles font le miel delicieux, qui est leur ouvrage de haut prix; mais la cire, qu'elles font aussi, ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose, et de rendre leur travail recommandable. Le cœur amoureux doit tascher de produire ses œuvres avec grande ferveur et de haute estime, affin d'augmenter puissamment sa charité ; mais si toutesfois il en produict de moindres, il n'en perdra point la recompense, car Dieu luy en sçaura gré, c'est-à-dire, l'en aymera tousjours un peu plus. Or, jamais Dieu n'ayme davantage une ame qui a de la charité, qu'il ne luy en donne aussi davantage, nostre amour envers luy estant le propre et particulier effect de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement nostre ressemblance qui paroist en un mirouer, elle nous regarde aussi plus attentivement; et à mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doux yeux sur nostre ame, qui est faite à son image et semblance (1), nostre ame reciproquement regarde sa divine bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse à tous les accroissemens que ceste souveraine douceur fait de son divin amour envers elle. Certes, le sacré Concile de Trente parle ainsi : « Si quelqu'un dit que la justice receue n'est pas conservée, et que mesme elle n'est pas augmentée devant Dieu par bonnes œuvres, mais que les œuvres sont seulement fruicts et signes de la justification acquise, et non pas cause de l'augmenter, anatheme! » Voyez-vous, Theotime, la justification qui se fait par la charité est augmentée par les bonnes œuvres, et ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes œuvres sans exception : car, comme dit excellemment S. Bernard sur un autre subjet, rien n'est excepté, où rien n'est distingué. Le Concile parle des bonnes œuvres indistinctement et sans reserve, nous donnant à cognoistre que non-seulement les grandes et ferventes, ains aussi les petites et foibles, font augmenter la saincte charité ; mais les grandes grandement, et les petites beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos ames, tel le desir de nous faire croistre en celuy que nous luy devons porter. Sa divine suavité nous rend toutes choses utiles ; elle prend tout à nostre advantage; elle fait valoir à nostre profict toutes nos besongnes, pour basses et debiles qu'elles soient.

Au commerce des vertus morales, les petites œuvres ne donnent

(1) Ressemblance.

point d'accroissement à la vertu de laquelle elles procedent; ains, si elles sont bien petites, elles l'affoiblissent. Car une grande liberalité perit quand elle s'amuse à donner des choses de peu, et de liberalité, elle devient chicheté. Mais au trafic des vertus qui viennent de la misericorde divine, et surtout de la charité, toutes œuvres donnent accroissement. Or, ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roy des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aymable, puisque le bausme, prince des arbres aromatiques, n'a ny escorce, ny feüille qui ne soit odorante. Et que pourroit produire l'amour, qui ne fust digne d'amour et ne tendist à l'amour?

CHAPITRE III.

COMME L'AME ESTANT EN CHARITÉ, FAIT PROGREZ EN ICELLE (1).

Employons une parabolle, Theotime, puisque cette methode a esté si aggreable au souverain Maistre de l'amour que nous enseignons. Un grand et brave roy ayant espousé une tres-aymable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhait, apres quelques discours il la vid tomber pasmée devant luy par un accident inopiné. Helas! cela l'estonna extremement, et le fit presque tomber luy-mesme à cœur failly de l'autre costé; car il l'aymoit plus que sa propre vie. Neantmoins, le mesme amour qui luy donna ce grand assaut de douleur, luy donna quant et quant (2) la force de le soustenir; et il le mit en action pour, avec une promptitude nompareille, remedier au mal de la chere compaigne de sa vie : si (3) qu'ouvrant de vitesse un buffet qui estoit là, il prend une eau cordiale infiniment precieuse, il ouvre de force les levres et les dents serrées de cette bien-aymée princesse, et faysant couler dans sa bouche cette precieuse liqueur, il la fit enfin revenir à soy et reprendre sentiment; puis il la releve doucement, et à force de remede il la ravigore et ravive en telle sorte, qu'elle commença à se lever sur pied et se promener tout bellement avec luy, mais non pas toutesfois sans son ayde : car il l'alloit relevant et soustenant par dessous le bras, jusques à ce qu'enfin il luy mit une epithesme (4) de si grande vertu et si precieux sur le cœur, que lors, se sentant tout-à-fait remise en sa premiere santé, elle marchoit toute seule d'elle-mesme, son cher espoux ne la soustenant plus si fort, ains seulement luy te-

(1) Elle. — (2) En même temps — (3) Tellement — (4) Topique.

nant doucement sa main droicte entre les siennes, et son bras droict replié sur le sien et sur sa poictrine, il l'alloit ainsi entretenant et luy faysant en cela quatre offices fort aggreables. Car 1° il luy tesmoignoit son cœur amoureusement soigneux d'elle; 2° il l'alloit tousjours un peu soulageant; 3° si quelque ressentiment de la deffaillance passée luy fust revenu, il l'eust soutenue; 4° si elle eust rencontré quelque pas ou quelque endroict raboteux et mal-aysé, il l'eust retenue et appuyée, et és (1) montées, ou quand elle vouloit aller un peu viste, il la souslevoit et supportoit puissamment. Il se tint donc avec ce soin cordial aupres d'elle jusques à la nuict, qu'il voulut encore l'assister, quand on la mit dans son lict royal.

L'ame est espouse de Nostre-Seigneur, quand elle est juste; et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi espouse qu'elle ne soit menée dedans le cabinet de ces delicieux parfums, desquels il est parlé és Cantiques. Or, quand l'ame qui a cet honneur commet le peché, elle tombe pasmée d'une deffaillance spirituelle; et cet accident est à la verité bien inopiné : car, qui pourroit jamais penser qu'une creature voulust quitter son Createur et souverain bien pour des choses si legeres comme sont les amorces du peché? Certes, le ciel s'en estonne; et si Dieu estoit subjet aux passions, il tomberoit à cœur failly pour ce malheur, comme, lorsqu'il fut mortel, il expira sur la croix pour nous en rachepter. Mais puisqu'il n'est plus requis qu'il employe son amour à mourir pour nous, quand il void l'ame ainsi precipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son ayde, et, d'une misericorde nompareille, entr'ouvre la porte du cœur par des eslans et remors de conscience, qui procedent de plusieurs clartez et apprehensions qu'il a jettées dedans nos esprits avec des mouvemens salutaires, par le moyen desquels, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'ame à soy et la remet en des bons sentimens. Et tout cela, mon Theotime, Dieu le fait en nous, sans nous, par sa bonté toute aymable qui nous previent de sa douceur. Car, comme nostre espouse pasmée fut demeurée morte en sa pasmoison sans le secours du roy, aussi l'ame demeureroit perdue dans son peché, si Dieu ne la prevenoit. Que si l'ame, estant ainsi excitée, adjouste son consentement au sentiment de la grace, secondant l'inspiration qui l'a prevenue, et recevant les secours et remedes requis que Dieu luy a preparez, il la ravigorera et la conduira par divers mouvemens de foy, d'esperance et de

(1) Dans les.

penitence, jusques à ce qu'elle soit tout à fait remise en la vraye santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or, tandis qu'il l'a fait ainsi passer entre les vertus par lesquelles il la dispose à ce sainct amour, il ne la conduict pas seulement, mais il la soustient de telle façon, que, comme elle, de son costé, marche tant qu'elle peut, aussi luy, pour sa part, la porte et la va soustenant; et ne sçauroit-on bonnement dire si elle va ou si elle est portée : car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutesfois tellement, que si elle n'estoit pas portée, elle ne pourroit pas aller. Si que, pour parler à l'apostolique, elle doit dire : Je marche, *non pas moy seule, ains la grace de Dieu avec moy* (I. Cor. 15).

Mais l'ame estant remise tout à fait en sa santé, par l'excellent epithesme de la charité que le Sainct-Esprit met sur le cœur, alors elle peut aller et se soustenir sur ses pieds d'elle-mesme, en vertu neantmoins de cette santé et de l'epithesme sacré du sainct amour. C'est pourquoy, encore qu'elle puisse aller d'elle-mesme, elle en doit toute la gloire à son Dieu, qui luy a donné une santé si vigoureuse et si forte. Car, soit que le Sainct-Esprit nous fortifie par les mouvemens qu'il imprime en nos cœurs, ou qu'il nous soustienne par la charité qu'il y respand, soit qu'il nous secoure par maniere d'assistance en nous relevant et portant, ou qu'il renforce nos cœurs, versant en iceux l'amour ravigorant et vivifiant, c'est tousjours en luy et par luy que nous vivons, que nous marchons, et que nous operons.

Neantmoins, bien que, moyennant la charité respandue dans nos cœurs, nous puissions marcher en la presence de Dieu, et faire progrez en la voye de salut, si est-ce que la Bonté divine assiste l'ame à laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa saincte main. Car ainsi 1° il fait mieux paroistre la douceur de son amour envers elle; 2° il la va tousjours animant de plus en plus; 3° il la soulage contre les inclinations depravées et les mauvaises habitudes contractées par les pechez passez; 4° et enfin la maintient et deffend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Theotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provoque à bien employer leur force et leur pouvoir, et que, par maniere de dire, on les conduise à l'œuvre par la main? Ainsi, Dieu nous ayant donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gaigner pays au chemin de la perfection, son amour neantmoins ne luy permet pas de nous laisser aller ainsi seuls; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son

cœur de solliciter et pousser le nostre à bien employer la saincte charité qu'il nous a donnée, repliquant (1) souvent par ses inspirations les advertissements que S. Paul nous fait : *Voyez de ne point recevoir la grace celeste en vain* (II. Cor. 6). *Tandis que vous avez le tems, faites tout le bien que vous pourrez* (Gal. 6). *Courez en sorte que vous emportiez le prix* (I. Cor. 9). Si que nous devons imaginer souvent qu'il repete aux oreilles de nos cœurs les parolles qu'il disoit au bon pere Abraham : *Marche devant moy et sois parfaict* (Genes. 17).

Surtout l'assistance speciale de Dieu est requise à l'ame qui a le sainct amour és entreprises signalées et extraordinaires : car, bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne assez d'inclination, et, comme je pense, une force suffisante pour faire les œuvres necessaires au salut ; si est-ce neantmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos cœurs ont besoin d'estre poussez et rehaussez par la main et le mouvement de ce grand amoureux celeste, laquelle, comme la princesse de nostre parabolle, quoyque bien remise en santé, ne pouvoit faire des montées, ny aller bien viste, que son cher espoux ne la relevast et soustinst fortement. Ainsi, S. Antoine et S. Simeon Stylite estoient en la grace et charité de Dieu, quand ils firent dessein d'une vie relevée; comme aussi la bien-heureuse Mere Therese, quand elle fit le vœu d'obeyssance speciale ; S. François et S. Loüys, quand ils entreprirent le voyage d'outre-mer pour la gloire de Dieu ; le bienheureux François Xavier, quand il consacra sa vie à la conversion des Indois ; S. Charles, quand il s'exposa au service des pestiferez ; S. Paulin, quand il se vendit pour rachepter l'enfant de la pauvre veufve : jamais pourtant ils n'eussent fait des coups si hardys et genereux, si, à la charité qu'ils avoient en leurs cœurs, Dieu n'eust adjousté des inspirations, semonces, lumieres et forces speciales, par lesquelles il les anymoit et poussoit à ces exploicts extraordinaires de la vaillance spirituelle.

Ne voyez-vous pas le jeune homme de l'Evangile que Nostre-Seigneur aymoit, et qui, par consequent, estoit en charité (Matth. 19)? Il n'avoit certes nulle pensée de vendre tout ce qu'il avoit pour le donner aux pauvres, et suivre Nostre-Seigneur ; ains, quand Nostre-Seigneur luy en eut donné l'inspiration, encore n'eut-il pas le courage de l'executer. Pour ces grandes œuvres, Theotime, nous avons besoin, non-seulement d'estre inspirez, mais aussi d'estre fortifiez, affin d'effectuer ce que l'inspiration

(1) Répétant.

requiert de nous. Comme encore és grands assauts des tentations extraordinaires, une speciale et particuliere presence du secours celeste nous est tout-à-fait necessaire. A cette cause, la saincte Eglise nous fait si souvent exclamer : Excitez nos cœurs, ô Seigneur! ô Dieu, prevenez nos actions en aspirant sur nous, et en nous aydant accompaignez-nous. O Seigneur, soyez prompt à nous secourir, et semblables; affin que, par telles prieres, nous obtenions la grace de pouvoir faire des œuvres excellentes et extraordinaires, et de faire plus frequemment les ordinaires, comme aussi de resister plus ardemment aux menuës tentations, et combattre hardyment les plus grandes. S. Antoine fut assailly d'une effroyable legion de demons, desquels ayant assez longuement soustenu les efforts, non sans une peine et des tourmens incroyables, enfin il vid le toict de sa cellule se fendre, et un rayon celeste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noire et tenebreuse trouppe de ses ennemys, et luy osta toute la douleur des coups receus en cette bataille; dont il cogneut la presence speciale de Dieu, et jettant un profond souspir du costé de la vision : « Où estiez-vous, ô bon Jesus! dit-il, où estiez-vous? pourquoy ne vous estes-vous pas treuvé icy dés le commencement pour remedier à ma peine? Antoine, luy fut-il repondu d'en-haut, j'estois icy; mais j'attendois l'issuë de ton combat. Or, parce que tu as esté brave et vaillant, je t'ayderay tousjours. » Mais en quoy consistoit la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel? Il le declara luy-mesme une autre fois, qu'estant attaqué par un diable, qui advoüa estre l'esprit de fornication, ce glorieux sainct, apres plusieurs parolles dignes de son grand courage, commença à chanter le verset 7 du psalme 117 :

L'Eternel est de mon party,
Par luy je seray garanty;
Et des ennemys de ma vie
Nullement je ne me soucie.

Certes, Nostre-Seigneur revela à Ste Catherine de Sienne qu'il estoit au milieu de son cœur en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la deffendre, et que, sans son secours, elle se fust perdue en cette bataille. Il en est de mesme de tous les grands assauts que nos ennemys nous livrent; nous pouvons bien dire comme Jacob, que c'est *l'ange qui nous garantit de tout mal* (Genes. 48), et chanter avec le grand roy David :

Le pasteur dont je suy guidé,
C'est Dieu qui gouverne le monde;
Je ne puis, ainsi commandé,
Que tout à souhait ne m'abonde :
Quand il void mon ame en langueur,
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur,
Et me restaure le courage. (Psalm. 22.)

Si que nous devons souvent repeter cette exclamation et priere :

Ta bonté me suive en tout lieu,
Ta faveur me garde à toute heure,
Affin qu'en ton ciel, ô mon Dieu !
Pour jamais je fasse demeure. (*Ibid.*)

CHAPITRE IV.

DE LA SAINCTE PERSEVERANCE EN L'AMOUR SACRÉ.

Tout ainsi donc qu'une douce mere, menant son petit enfant avec elle, l'ayde et supporte selon qu'elle void la necessité, luy laissant faire quelques pas de luy-mesme és lieux moins dangereux et bien plains (1), tantost le prenant par la main et l'affermissant, tantost le mettant entre ses bras et le portant : de mesme Nostre-Seigneur a un soin continuel de la conduitte de ses enfans, c'est-à-dire, de ceux qui ont la charité, les faysant marcher devant luy, leur tendant la main és difficultez, et les portant luy-mesme és peines qu'il void leur estre autrement insupportables. Ce qu'il a declaré en Isaïe, disant : *Je suis ton Dieu, prenant ta main, et te disant : Ne crains point, je t'ay aydé* (Isa. 41). Si que nous devons d'un grand courage avoir une tres-ferme confiance en Dieu et en son secours ; car, si nous ne manquons à sa grace, *il parachevera en nous le bon œuvre* de nostre salut ainsi qu'il l'a *commencé* (Philip. 1), *operant en nous le vouloir et le parfaire* (Philip. 2), comme le tres-sainct Concile de Trente nous admoneste.

En cette conduitte que la douceur de Dieu fait de nos ames, dés leur introduction à la charité, jusques à la finale perfection d'icelle, qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la perseverance, auquel Nostre-Seigneur attache le tres-grand don de la gloire eternelle, selon qu'il a dit : *Qui persevera jusques à la fin, il sera sauvé* (Matth. 10). Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuis, sou-

(1) Plans, unis.

lagemens et secours, par le moyen desquels nous continuons en l'amour de Dieu jusques à la fin; comme l'education, eslevement ou nourrissage d'un enfant n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aydes, secours et autres tels offices necessaires à un enfant, exercez et continuez envers iceluy jusques à l'aage auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suite des secours et assistances n'est pas esgale en tous ceux qui perseverent : car és uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent à Dieu peu avant leur mort, ainsi qu'il advint au bon larron (Luc. 23), au sergent qui, voyant la constance de S. Jacques, fit sur-le-champ profession de foy, et fut rendu compaignon du martyre de ce grand apostre; au portier bien-heureux qui gardoit les quarante martyrs en Sebaste, lequel, voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martyre, se mit en sa place, et en un moment se rendit chrestien, martyr et glorieux tout ensemble; au notaire duquel il est parlé en la vie de S. Anthoine de Padoue, qui, ayant toute sa vie esté un faux vilain, fut neantmoins martyr en sa mort, et à mille autres que nous avons veu et sçeu avoir esté si heureux que de mourir bons, ayant vescu mauvais. Et quant à ceux-cy, ils n'ont pas besoin de grande variété de secours; ains, si quelque grande tentation ne leur survient, ils peuvent faire une si courte perseverance avec la seule charité qui leur est donnée, et les assistances par lesquelles ils se sont convertis : car ils arrivent au port sans navigation, et font leur pelerinage en un seul sault que la puissante misericorde de Dieu leur fait faire si à propos, que leurs ennemys les voyent triompher avant que de les sentir combattre; de sorte que leur conversion et leur perseverance n'est presque qu'une mesme chose, et, qui voudroit parler exactement selon la proprieté des mots, la grace qu'ils reçoivent de Dieu d'avoir aussitost l'issuë que le commencement de leur pretention, ne sçauroit estre bonnement appellée perseverance, bien que toutesfois, parce que, quant à l'effect, elle tient lieu de perseverance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre sous le nom de perseverance. En plusieurs, au contraire, la perseverance est plus longue, comme en S[te] Anne la prophetesse, en S. Jean l'Evangeliste, S. Paul premier hermite, S. Hilarion, S. Romuald, S. François de Paule; et ceux-cy ont eu besoin de mille sortes de diverses assistances, selon la varieté des adventures de leurs pelerinages et de la durée d'iceluy.

Tousjours neantmoins la perseverance est le don le plus desi-

rable que nous puissions esperer en cette vie, et lequel, comme parle le sacré Concile, nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu qui, seul, peut affermir celuy qui est debout, et relever celuy qui tombe. C'est pourquoy il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignez pour l'obtenir, l'orayson, le jeusne, l'aumosne, l'usage des sacremens, la hantise (1) des bons, l'oüye et la lecture des sainctes parolles.

Or, parce que le don de l'orayson et de la devotion est liberalement accordé à tous ceux qui, de bon cœur, veulent consentir aux inspirations celestes, il est par consequent en nostre pouvoir de perseverer. Non, certes, que je vueille dire que la perseverance ayt son origine de nostre pouvoir, car au contraire je sçay qu'elle procede de la misericorde divine, de laquelle elle est un don tres-precieux; mais, je veux dire, qu'encore qu'elle ne provient pas de nostre pouvoir, elle vient neantmoins en nostre pouvoir, par le moyen de nostre vouloir, que nous ne sçaurions nyer estre en nostre pouvoir. Car, bien que la grace divine nous soit necessaire pour vouloir perseverer, si est-ce que ce vouloir est en nostre pouvoir, parce que la grace celeste ne manque jamais à nostre vouloir, tandis que nostre vouloir ne deffaut pas à nostre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand S. Bernard, nous pouvons tous dire en verité apres l'Apostre, que *ny la mort, ny la vie, ny les forces, ny les anges, ny la profondeur, ny la hauteur, ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ* (Rom. 8). Oüy, car nulle creature ne nous peut arracher de ce sainct amour, mais nous pouvons nous-mesmes seuls le quitter et l'abandonner par nostre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien à craindre pour ce regard.

Ainsi, tres-cher Theotime, nous devons, selon l'advis du sainct Concile, mettre toute notre esperance en Dieu, qui parachevera nostre salut qu'il a commencé en nous, pourveu que nous ne manquions pas à sa grace. Car il ne faut pas penser que celuy qui dit au paralytique : *Va et ne vueille plus pecher* (Joan. 5) ne luy donnast aussi le pouvoir d'esviter le vouloir qu'il luy deffendoit. Et certes, il n'exhorteroit jamais les fidelles à perseverer, s'il n'estoit prest à leur en donner le pouvoir : *Sois fidelle jusques à la mort,* dit-il à l'evesque de Smyrne, *et je te donneray la couronne de vie* (Apoc. 2). *Veillez, demeurez en la foy, travaillez courageusement, et confortez-vous, faites toutes vos affaires en charité* (I. Cor. 16). *Courez en sorte que vous obteniez le prix* (*Ibid.* 9). Nous devons donc, avec le grand roy,

(1) Fréquentation.

maintesfois demander à Dieu le sacré don de perseverance, et esperer qu'il nous l'accordera.

Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me vueille laisser descheoir.
Au tems de ma pauvre vieillesse,
Quand le tems lassé me rendra,
Et que ma vigueur deffaudra,
Que ta main point ne me delaisse. (Psalm. 70.)

CHAPITRE V.

QUE LE BONHEUR DE MOURIR EN LA DIVINE CHARITÉ EST UN DON SPECIAL DE DIEU.

Enfin, le roy celeste ayant mené l'ame qu'il ayme jusques à la fin de cette vie, il l'assiste encore en son bien-heureux trespas, par lequel il la tire au lict nuptial de la gloire eternelle, qui est le fruict delicieux de la saincte perseverance ; et alors, cher Theotime, cette ame, toute ravie d'amour pour son bien-aymé, se representant la multitude de faveurs et secours dont il l'a prevenue et assistée, tandis qu'elle estoit en son pelerinage, elle bayse incessamment cette douce main secourable, qui l'a conduitte, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur, puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaittoit pour son voyage, lorsqu'il eut veu l'eschelle du ciel. O Seigneur! dit-elle donc alors, vous avez esté avec moy et m'avez gardée en la voye par laquelle je suy venue; vous m'avez donné le pain de vos sacremens pour ma nourriture; vous m'avez revestue de la robbe nuptiale de charité, vous m'avez heureusement amenée en ce sejour de gloire qui est vostre maison, ô mon Pere eternel (Gen. 28)! Hé! que reste-il, Seigneur, sinon que je proteste que vous estes mon Dieu és siecles des siecles. *Amen.*

O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aymable,
Tu m'as tenu la dextre (1), et ton tres-sainct vouloir
M'a seurement guidé jusqu'à me faire avoir,
En ce divin sejour, un rang tant honnorable. (Psalm. 72.)

Tel doncques est l'ordre de nostre acheminement à la vie eternelle, pour l'execution duquel la divine Providence establit dés l'eternité la multitude, distinction et entresuite de graces necessaires à cela, avec la dependance qu'elles ont les unes des autres.

(1) Droite.

Il voulut premierement d'une vraye volonté, qu'encore apres le peché d'Adam tous les hommes fussent sauvez, mais en une façon et par des moyens convenables à la condition de leur nature douée du franc arbitre; c'est-à-dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudroient contribuer leur consentement aux graces et faveurs qu'il leur prepareroit, offriroit et departiroit à cette intention.

Or, entre ces faveurs, il voulut que la vocation fust la premiere, et qu'elle fust tellement attrempée à nostre liberté, que nous la puissions accepter ou rejetter à nostre gré; et à ceux desquels il previd qu'elle seroit acceptée, il voulut fournir les sacrez mouvemens de la penitence; et à ceux qui seconderoient ces mouvemens, il disposa de donner la saincte charité; et à ceux qui auroient la charité, il delibera de donner les secours requis pour perseverer; et à ceux qui employeroient ces divins secours, il resolut de leur donner la finale perseverance, et glorieuse felicité de son amour eternel.

Nous pouvons donc rendre raison de l'ordre des effects de la Providence qui regarde nostre salut, en descendant du premier jusques au dernier, c'est-à-dire, depuis le fruict, qui est la gloire, jusques à la racine de ce bel arbre, qui est la redemption du Sauveur. Car la divine bonté donne la gloire ensuite des merites, les merites ensuite de la charité, la charité ensuite de la penitence, la penitence ensuite de l'obeyssance à la vocation, l'obeyssance à la vocation ensuite de la vocation, et la vocation ensuite de la redemption du Sauveur, sur laquelle est appuyée toute cette eschelle mystique du grand Jacob, tant du costé du ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Pere eternel dans lequel il reçoit les esleus en les glorifiant, comme aussi du costé de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur, mort pour cette occasion sur le mont du Calvaire.

Et que cette suite des effects de la Providence ayt esté ainsi ordonnée avec la mesme dependance qu'ils ont les uns des autres en l'eternelle volonté de Dieu, la saincte Eglise le tesmoigne, quand elle fait la preface d'une de ses solemnelles prieres en cette sorte : « O Dieu eternel et tout-puissant, qui estes Seigneur des vivans et des morts, et qui usez de misericorde envers tous ceux que vous prevoyez devoir estre à l'advenir vostres par foy et par œuvre; » comme si elle advouoit que la gloire, qui est le comble et le fruict de la misericorde divine envers les hommes, n'est destinée que pour ceux que la divine sapience (1) a preveu

(1) Sagesse.

qu'à l'advenir, obeyssant à la vocation, ils viendroient à la foy vive qui opere par la charité.

En somme, tous ces effects dependent absolument de la redemption du Sauveur, qui les a meritez pour nous, à toute rigueur de justice, par l'amoureuse *obeyssance qu'il a prattiquée jusques à la mort, et la mort de la croix,* laquelle est la racine de toutes les graces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituels, entez sur la tige. Que si ayant esté entez, nous *demeurons* en luy, nous *porterons,* sans doubte (1), par la vie de la grace qu'il nous communiquera, *le fruict* de la gloire qui nous est preparée. Que si nous sommes comme jettons et greffes rompus sur cet arbre, c'est-à-dire, que par nostre resistance nous rompions le progrez et l'entresuitte des effects de sa debonnaireté, ce ne sera pas merveille, si enfin on nous retranche du tout, et qu'on nous *mette dans le feu* eternel, comme branches inutiles (Joan. 15).

Dieu, sans doute, n'a preparé le paradis que pour ceux desquels il a preveu qu'ils seroient siens. Soyons doncques siens par foy et par œuvre, Theotime, et il sera nostre par gloire. Or, il est en nous d'estre siens : car, bien que ce soit un don de Dieu d'estre à Dieu, c'est toutesfois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains offre à tous pour le donner à ceux qui, de bon cœur, consentiront à le recevoir.

Mais voyez, je vous prie, Theotime, de quelle ardeur Dieu desire que nous soyons siens, puisque, à cette intention, il s'est rendu tout nostre, nous donnant sa mort et sa vie : sa vie, affin que nous fussions exempts de l'eternelle mort; et sa mort, affin que nous puissions jouyr de l'eternelle vie. Demeurons donc en paix, et servons Dieu, pour estre siens en cette vie mortelle, et encore plus en l'eternelle.

CHAPITRE VI.

QUE NOUS NE SÇAURIONS PARVENIR À LA PARFAICTE UNYON D'AMOUR AVEC DIEU EN CETTE VIE MORTELLE.

Les fleuves coulent incessamment, et, comme dit le Sage, *ils retournent au lieu duquel ils sont issus* (Eccl. 1). La mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos : tout leur mouvement ne tend qu'à les unir avec leur origine. O Dieu, dit S. Augustin, vous avez creé mon cœur pour

(1) Certainement.

vous, et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous. *Mais qu'ay-je au ciel, sinon vous, ô mon Dieu! et quelle autre chose veux-je sur la terre? Ouy, Seigneur, car vous estes le Dieu de mon cœur, mon lot et mon partage eternellement* (Ps. 72). Neantmoins cette unyon, à laquelle nostre cœur aspire, ne peut arriver à sa perfection en cette vie mortelle : nous pouvons commencer à aymer Dieu dans ce monde; mais nous ne l'aymerons parfaictement que dans l'autre.

La celeste amante l'exprime délicatement : *Je l'ay enfin treuvé*, dit-elle, *celuy que mon ame cherit; je le tiens, et ne le quitteray point, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mere, et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie* (Cant. 3). Elle le treuve donc, ce bien-aymé, car il luy fait sentir sa presence par mille consolations : elle le tient, car ce sentiment produict des fortes affections, par lesquelles elle le serre et l'embrasse; elle proteste de ne le quitter jamais. Oh non! car ces affections passent en resolutions eternelles, et toutesfois elle ne pense pas le bayser du bayser nuptial, jusques à ce qu'elle soit avec luy en la maison de sa mere, qui est la Hierusalem celeste, comme dit S. Paul (Gal. 4). Mais voyez, Theotime, qu'elle ne pense rien moins, cette espouse, que de tenir son bien-aymé à sa mercy comme un esclave d'amour, dont (1) elle s'imagine que c'est à elle de le mener à son gré et l'introduire au bien-heureux sejour de sa mere, où neantmoins elle sera elle-mesme introduite par luy, comme fut Rebecca en la chambre de Sara par son cher Isaac (Genes. 24). L'esprit pressé de passion amoureuse se donne tousjours un peu davantage sur ce qu'il ayme; et l'espoux mesme confesse que sa bien-aymée luy a ravy le cœur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa teste (Cant. 4), s'advouant son prisonnier d'amour.

Cette parfaicte conjonction de l'ame à Dieu ne se fera donc point qu'au ciel, où, comme dit l'Apocalypse, se fera *le festin des nopces de l'agneau* (Apoc. 19). Icy, en cette vie caducque, l'ame est voirement espouse et fiancée de l'agneau immaculé, mais non pas encore maryée avec luy. La foy et les promesses se donnent, mais l'execution du mariage est differée. C'est pourquoy il y a tousjours lieu de nous en desdire, quoyque jamais nous n'en ayons aucune raison, puisque nostre espoux ne nous abandonne jamais, que nous ne l'obligions à cela par nostre desloyauté et perfidie. Mais estant au ciel, les nopces de cette divine unyon estant celebrées, le lien de nos cœurs à leur souverain principe sera eternellement indissoluble.

(1) D'où.

Il est vray, Theotime, qu'en attendant ce grand bayser d'indissoluble unyon que nous recevrons de l'Espoux là-haut en la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille ressentimens de son aggreable presence; car, si l'ame n'estoit pas caressée, elle ne seroit pas *tirée, ny ne courroit pas à l'odeur des parfums du Bien-aymé* (Cant. 1). Pour cela, selon la naïveté du texte hebrieu et selon la traduction des septante interpretes, elle souhaitte plusieurs baysers : *Qu'il me bayse*, dit-elle, *des baysers de sa bouche.* Mais d'autant que ces menus baysers de la vie presente se rapportent tous au bayser eternel de la vie future, comme essais, preparatifs et gages d'iceluy, la sacrée vulgaire edition a sainctement reduict les baysers de la grace à celuy de la gloire, exprimant le souhait de l'amante celeste en cette sorte. *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche;* comme si elle disoit : Entre tous les baysers, entre toutes les faveurs que 'amy de mon cœur ou le cœur de mon ame m'a preparées, hé! je ne souspire ny n'aspire qu'à ce grand et solemnel bayser nuptial, qui doit durer eternellement, et en comparayson duquel les autres caresses ne meritent pas le nom de caresses, puisqu'elles sont plutost signes de l'unyon future entre mon bien-aymé et moy, qu'elles ne sont l'unyon mesme.

CHAPITRE VII.

QUE LA CHARITÉ DES SAINCTS EN CETTE VIE MORTELLE ESGALE, VOIRE SURPASSE QUELQUESFOIS CELLE DES BIEN-HEUREUX.

Quand, aprés les travaux et hazards de cette vie mortelle, les bonnes ames arrivent au port de l'eternelle, elles montent au plus haut et dernier degré d'amour auquel elles puissent parvenir; et cet accroissement final leur estant conferé pour recompense de leur merite, il leur est departy non-seulement à bonne mesure, mais encore *à mesure passée, entassée et qui respand de toutes parts par dessus* (Luc. 6), comme dit Nostre-Seigneur; de sorte que l'amour qui est donné pour salaire, est tousjours plus grand en un chascun que celuy lequel luy avoit esté donné pour meriter. Or, non-seulement chascun en particulier aura plus d'amour au ciel qu'il n'en eut jamais en terre; mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie celeste, sera de beaucoup plus heureux et excellent, à parler generalement, que celuy de la plus grande charité qui soit, ou ayt esté, ou qui sera en cette vie caducque : car là-haut tous les Saincts prat-

tiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque, tandis qu'icy-bas, les plus grands serviteurs de Dieu, tirez et tyranisez des necessitez de cette vie mourante, sont contraincts de souffrir mille et mille distractions qui les ostent souvent de l'exercice du sainct amour.

Au ciel, Theotime, l'attention amoureuse des bien-heureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ny perir, ny diminuer; leur intention est tousjours pure, exempte du meslange de toute autre intention inferieure : en somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aymer invariablement est incomparable. Et qui pourroit jamais esgaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les perils, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes perpetuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'estre en un palais royal, où toutes choses sont à souhait, ains où les delices surpassent incomparablement tout souhait?

Il y a donc plus de contentement, de suavité et de perfection en l'exercice de l'amour sacré, parmy les habitans du ciel, qu'en celuy des pelerins de cette miserable terre; mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pelerinage, que leur charité y a esté plus grande que celle de plusieurs Saincts desjà jouyssans de la patrie eternelle. Certes, il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand S. Jean, des apostres et hommes apostoliques, n'ayt esté plus grande, tandis mesme qu'ils vivoient icy-bas, que celle des petits enfans, qui, mourant en la seule grace baptismale, jouyssent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soyent plus vaillans que les soldats; et toutesfois David, petit berger, venant en l'armée d'Israël, treuva que tous estoient plus habiles aux exercices des armes que luy, qui neantmoins se treuva plus vaillant que tous (I. Reg. 17). Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortels ayent plus de charité que les immortels; et toutesfois il y en a eu de mortels qui, estant inferieurs en l'exercice de l'amour aux immortels, les ont neantmoins devancez en la charité et habitude amoureuse. Et comme, mettant en comparayson un fer ardent avec une lampe allumée, nous disons que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté : aussi, mettant un enfant glorieux en parangon (1) avec S. Jean encore prisonnier, ou S. Paul encore captif, nous dirons que l'enfant au ciel a plus de clarté et de lumiere en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour

(1) Comparaison.

en la volonté, mais que S. Jean ou S. Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

CHAPITRE VIII.

DE L'INCOMPARABLE AMOUR DE LA MERE DE DIEU NOSTRE-DAME.

Mais en tout et par-tout, quand je fais des comparaysons, je n'entens point parler de la tres-saincte Vierge mere, Nostre-Dame. O Dieu! nenny; car elle est la Fille d'incomparable dilection, la toute *unique colombe, la toute parfaicte* Espouse (Cant. 6). De cette Reyne celeste je prononce de tout mon cœur cette amoureuse, mais veritable pensée, qu'au moins sur la fin de ses jours mortels, sa charité surpassa celle des seraphins. Car, si *plusieurs filles ont assemblé des richesses, celle-cy les a toutes surpassées* (Prov. 31). Tous les Saincts et les Anges ne sont comparez qu'aux estoiles, et le premier d'entre eux à la plus belle d'entre elles; mais celle-cy est belle *comme la lune,* aysée d'estre *choysie* et discernée entre tous les Saincts, *comme le soleil* entre les astres (Cant. 6). Et passant plus outre, je pense encore que, comme la charité de cette mere d'amour surpasse celle de tous les Saincts du ciel en perfection, aussi l'a-t-elle exercée plus excellemment, je dy mesme en cette vie mortelle. Elle ne pecha jamais veniellement, ainsi que l'Eglise estime. Elle n'eut donc point de vicissitude, ny de retardement au progrés de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpetuel advancement : elle ne sentit doncques aucune contradiction de l'appetit sensuel; et partant, son amour, comme un vray Salomon, regna paisiblement en son ame, et y fit tous ses exercices à souhait. La virginité de son cœur et de son corps fut plus digne et plus honnorable que celle des anges; c'est pourquoy son esprit, non *divisé* ny partagé, comme S. Paul parle, estoit tout occupé à *penser aux choses divines, comme elle plairoit à son Dieu* (I. Cor. 7). Et enfin, l'amour maternel, le plus pressant, le plus actif, le plus ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devoit-il pas faire dans le cœur d'une telle mere et pour le cœur d'un tel Fils?

Hé! n'alleguez pas, je vous prie, que cette saincte Vierge fut neantmoins subjette au dormir : non, ne me dites pas cela, Theotime; car ne voyez-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour? de sorte que son Espoux mesme veut qu'on la laisse dormir tant qu'il luy plaira. *Ah! gardez bien, je vous en*

conjure, dit-il, *d'esveiller ma bien-aymée, jusques à ce qu'elle le vueille* (Cant. 2). Oüy, Theotime, cette Reyne celeste ne s'endormoit jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnoit aucun repos à son precieux corps, que pour le revigorer (1), affin qu'il servist mieux son Dieu par apres : acte certes tres-excellent de charité. Car, comme dit le grand S. Augustin, elle nous oblige d'aymer nos corps convenablement, en tant qu'ils sont requis aux bonnes œuvres, qu'ils font une partie de nostre personne, et qu'ils seront participans de la felicité eternelle. Certes, le chrestien doit aymer son corps comme une image vivante de celuy du Sauveur incarné, comme issu de mesme tige avec iceluy, et par consequent luy appartenant en partage et consanguinité, surtout apres que nous avons renouvellé l'alliance, par la reception reelle de ce divin corps du Redempteur au tres-adorable sacrement de l'Eucharistie, et que, par le Baptesme, Confirmation et autres sacremens, nous nous sommes dediez et consacrez à la souveraine Bonté.

Mais quant à la tres-saincte Vierge, ô Dieu! avec quelle devotion devoit-elle aymer son corps virginal! non-seulement parce que c'estoit un corps doux, humble, pur, obeyssant au sainct amour, et qui estoit tout embausmé de mille sacrées suavitez; mais aussi parce qu'il estoit la source vivante de celuy du Sauveur, et luy appartenoit si estroictement d'une appartenance incomparable. C'est pourquoy, quand elle mettoit son corps angelique au repos du sommeil : Or sus, reposez, disoit-elle, ô tabernacle de l'alliance, arche de la saincteté, throsne de la divinité; allegez-vous un peu de vostre lassitude, et reparez vos forces par cette douce tranquillité.

Et puis, mon cher Theotime, ne sçavez-vous pas que les songes mauvais, procurez volontairement par les pensées depravées du jour, tiennent en quelque sorte lieu de peché, parce que ce sont comme des dependances et executions de la malice precedente? Ainsi, certes, les songes provenant des sainctes affections de la veille sont estimez vertueux et sacrez. Mon Dieu! Theotime, quelle consolation d'oüyr S. Chrysostome racontant un jour à son peuple la vehemence de l'amour qu'il luy portoit (*Homil.* 10 *de pœnitentiâ*). La necessité du sommeil, dit-il, pressant nos paupieres, la tyrannie de nostre amour envers vous excite les yeux de nostre esprit; et maintefois emmy (2) mon sommeil, il m'a esté advis que je vous parlois : car l'ame a accoustumé de voir en songe par imagination ce qu'elle pense parmy

(1) Rendre plus vigoureux. — (2) Pendant.

la journée. Ainsi ne vous voyant par des yeux de la chair, nous vous voyons des yeux de la charité. Hé ! doux Jesus, qu'est-ce que devoit penser vostre tres-saincte Mere, lorsqu'elle dormoit et que son cœur veilloit ! Ne songeoit-elle point de vous voir encore plié en ses entrailles, comme vous fustes neuf mois, ou bien pendant à ses mammelles, et pressant doucement son sein virginal ? Helas, que de douceur en cette ame ! Peut-estre songea-t-elle maintesfois que, comme Nostre-Seigneur avoit jadis souvent dormy sur sa poictrine, ainsi qu'un petit agnelet sur le flanc mollet de sa mere ; de mesme aussi elle dormoit dans son costé percé, comme une blanche *colombe dans le trou d'un rocher asseuré* (Cant. 2) : si que son dormir estoit tout pareil à l'extase, quant à l'operation de l'esprit, bien que, quant au corps, ce fust un doux et gracieux allegement et repos. Mais si jamais elle songea, comme l'ancien Joseph (Gen. 32), à sa grandeur future, quand au ciel elle seroit *revestue du soleil, couronnée d'estoiles, et la lune à ses pieds* (Apoc. 12), c'est-à-dire, toute environnée de la gloire de son Fils, couronnée de celle des Saincts, et l'univers sous elle ; ou que, comme Jacob, elle vid le progrez et les fruicts de la redemption faite par son Fils en faveur des anges et des hommes : Theotime, qui pourroit jamais s'imaginer l'immensité de si grandes delices ? Que de colloques avec son cher enfant ! que de suavitez de toutes parts !

Mais voyez, je vous prie, que ny je ne dy, ny je ne veux dire que cette ame tant privilegiée de la Mere de Dieu ayt esté privée de l'usage de raison en son sommeil. Plusieurs ont estimé que Salomon, en ce beau songe, quoyque vray songe, auquel il demanda et receut le don de son incomparable sagesse, eut un veritable exercice de son franc arbitre à cause de l'eloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix plein de discernement auquel il se determina, et de la priere tres-excellente dont il usa ; le tout sans aucun meslange d'impertinence, ou d'aucun detraquement d'esprit (III. Reg. 3). Mais combien donc y a-t-il plus d'apparence, que la Mere du vray Salomon ayt eu l'usage de raison en son sommeil, comme Salomon mesme la fait parler, que *son cœur ayt veillé tandis qu'elle dormoit* (Cant. 5) ? Certes, que S. Jean eust l'exercice de son esprit dans le ventre mesme de sa mere, ce fut une bien plus grande merveille ; et pourquoy donc en refuserions-nous une moindre à celle pour laquelle et à laquelle Dieu a fait plus de faveurs qu'il ne fit ny fera jamais pour tout le reste des creatures ?

En somme, comme l'abeston, pierre precieuse, conserve à

jamais le feu qu'il a conceu par une proprieté nompareille ; ainsi le cœur de la Vierge Mere demeura perpetuellement enflammé du sainct amour qu'elle receut de son Fils, mais avec cette difference que le feu de l'abeston, qui ne peut estre esteinct, ne peut non plus estre aggrandi, et les flammes sacrées de la Vierge ne pouvant ny perir, ny diminuer, ny demeurer en mesme estat, ne cesserent jamais de prendre des accroissemens incroyables jusques au ciel, lieu de leur origine. Tant il est vray que cette mere est *la mere de belle dilection* (Eccli. 24), c'est-à-dire, la plus aymable comme la plus amante, et la plus amante comme la plus aymée Mere de cet unique Fils, qui est aussi le plus aymable, le plus amant et le plus aymé Fils de cette unique Mere.

CHAPITRE IX.

PREPARATION AU DISCOURS DE L'UNYON DES BIEN-HEUREUX AVEC DIEU.

L'AMOUR triomphant que les bien-heureux exercent au ciel, consiste en la finale, invariable et eternelle unyon de l'ame avec son Dieu. Mais qu'est-elle, cette unyon ?

A mesure que nos sens rencontrent des objects aggreables et excellens, ils s'appliquent plus ardemment et avidement à la jouyssance d'iceux. Plus les choses sont belles, aggreables à la veüe et deüement esclairées, plus l'œil les regarde avidement et vivement; et plus la voix ou musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'oreille : si que chaque object exerce une puissante, mais amiable violence sur le sens qui luy est destiné, violence qui prend plus ou moins de force, selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourveu qu'elle soit proportionnée à la capacité du sens qui en veut jouyr. Car l'œil, qui se plaist tant en la lumiere, n'en peut pourtant supporter l'extremité, et ne sçauroit regarder fixement le soleil ; et pour belle que soit une musique, si elle est forte et trop proche de nous, elle nous importune et offense nos oreilles. La verité est l'object de nostre entendement, qui a par consequent tout son contentement à descouvrir et cognoistre la verité des choses; et selon que les veritez sont plus excellentes, nostre entendement s'applique plus delicieusement et plus attentivement à les considerer. Quel playsir pensez-vous, Theotime, qu'eussent ces anciens philosophes, qui cogneurent si excellemment tant de belles veritez en la nature ? Certes, toutes les voluptez ne leur estoient rien en comparayson de leur bien-aymée philosophie,

pour laquelle quelques-uns d'entre eux quitterent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur pays, et s'en est treuvé tel qui, de sens rassis, s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouyssance de la belle et aggreable lumiere corporelle, pour s'occuper plus librement à considerer la verité des choses par la lumiere spirituelle (car on lit cela de Democrite) : tant la cognoissance de la verité est delicieuse! dont Aristote a dit fort souvent, que la felicité et beatitude humaine consiste en la sapience, qui est la cognoissance des veritez eminentes.

Mais lorsque nostre esprit, eslevé au-dessus de la lumiere naturelle, commence à voir les veritez sacrées de la foy, ô Dieu, Theotime, quelle allegresse! L'ame se fond de playsir, oyant la parolle de son celeste espoux, qu'elle treuve *plus douce et plus suave que le miel de toutes les sciences humaines* (Ps. 118).

Dieu a empreint sa piste, ses alleures et passées en toutes les choses creées : de sorte que la cognoissance que nous avons de sa divine Majesté par les creatures ne semble estre autre chose que la veüe des pieds de Dieu; et qu'en comparayson de cela, la foy est une veüe de la face mesme de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas encore au plein jour de la gloire, mais nous la voyons pourtant comme en la prime aube du jour, ainsi qu'il advint à Jacob aupres du gay de Jaboc; car bien qu'il n'eust veu l'ange avec lequel il lutta, sinon à la foible clarté du poinct du jour, si est-ce que, tout ravy de contentement, il ne laissa pas de s'escrier : *J'ay veu le Seigneur face à face, et mon ame a esté sauvée* (Gen. 32). O combien delicieuse est la saincte lumiere de la foy, par laquelle nous sçavons avec une certitude nompareille, non-seulement l'histoire de l'origine des creatures et de leur vray usage, mais aussi celle de la naissance eternelle du grand et souverain Verbe divin, auquel et par lequel tout a esté fait, et lequel avec le Pere et le Sainct-Esprit est un seul Dieu, tres-unique, tres-adorable, et beny ès siecles des siecles. *Amen.* Ah! dit S. Hierosme à son Paulin, le docte Platon ne sceut oncques cecy, l'eloquent Demosthenes l'a ignoré. *O que vos parolles,* dit le grand roy, *sont douces, Seigneur, à mon palais, plus douces que le miel à ma bouche* (Ps. 118)! *Nostre cœur n'estoit-il pas tout ardent, tandis qu'il nous parloit en chemin* (Luc. 24)? disent ces heureux pelerins d'Emaüs, parlant des flammes amoureuses dont ils estoient touchez par la parolle de la foy. Que si les veritez divines sont de si grande suavité, estant proposées en la lumiere obscure de la foy, ô Dieu! que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midy de la gloire!

La reyne de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon, avoit tout quitté pour le venir voir, estant arrivée en sa presence, et ayant escouté les merveilles de la sagesse qu'il respandoit en ses propos, toute esperdue et comme *pasmée* d'admiration, s'escria que ce qu'elle avoit apprins par oüy-dire de cette celeste sagesse, n'estoit pas la *moitié* de la cognoissance que la veüe et l'experience luy en donnoient (III. Reg. 10).

Ah! que belles et amiables sont les veritez que la foy nous revele par l'oüye! Mais quand, arrivez en la celeste Hierusalem, nous verrons le grand Salomon, roy de gloire, assis sur le throsne de sa sapience, manifestant avec une clarté incomprehensible les merveilles et secrets eternels de sa verité souveraine, avec tant de lumiere que nostre entendement verra en presence ce qu'il avoit creu icy-bas, oh! alors, tres-cher Theotime, quels ravissemens! quelles extases! quelles admirations! quels amours! quelles douceurs! Non jamais, dirons-nous en cet excez de suavité, non jamais nous n'eussions sceu penser de voir ces veritez si delectables. Nous avons voirement creu tout ce qu'on nous avoit *annoncé de ta gloire, ô grande cité de Dieu* (Ps. 86); mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abysmes de tes delices.

CHAPITRE X.

QUE LE DESIR PRECEDENT ACCROISTRA GRANDEMENT L'UNYON DES BIEN-HEUREUX AVEC DIEU.

Le desir qui precede la jouyssance, aiguise et affine le ressentiment d'icelle; et plus le desir a esté pressant et puissant, plus la possession de la chose desirée est aggreable et delicieuse. O Jesus, mon cher Theotime, quelle joye pour le cœur humain de voir la face de la Divinité, face tant desirée, ains face l'unique desir de nos ames! Nos cœurs ont une soif qui ne peut estre estanchée par les contentemens de la vie mortelle, contentemens desquels les plus estimez et pourchassez, s'ils sont moderez, ils ne nous desalterent pas, et s'ils sont extremes, ils nous estouffent. On les desire neantmoins tousjours extremes, et jamais ils ne le sont qu'ils ne soient excessifs, insupportables et dommageables : car on meurt de joye comme on meurt de tristesse; ains la joye est plus active à nous ruiner que la tristesse. Alexandre, ayant englouty tout ce bas monde, tant en effect qu'en esperance, ouyt dire à un chetif homme du monde qu'il y

avoit encore plusieurs autres mondes ; et, comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on luy refuse, cet Alexandre, que les mondains appellent *le Grand,* plus fol neantmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes, dequoy il n'y avoit pas apparence qu'il peust conquerir les autres mondes, puisqu'il n'avoit encore pas l'entiere possession de celuy-cy. Celuy qui, jouissant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutesfois si peu content, qu'il pleure de tristesse dequoy il n'en peut avoir d'autres que la folle persuasion d'un miserable cajolleur luy fait imaginer, dites-moy, je vous prie, Theotime, monstre-il pas que la soif de son cœur ne peut estre assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le desalterer? O admirable, mais aymable inquietude du cœur humain! soyez à jamais sans repos ny tranquillité quelconque en cette terre, mon ame, jusqu'à ce que vous ayez rencontré les fraisches eaux de la vie immortelle, et la tres-saincte divinité, qui seules peuvent esteindre vostre alteration et accoiser (1) vostre desir.

Cependant, Theotime, imaginez-vous avec le psalmiste, ce cerf qui, mal mené par la meute, n'a plus ny haleine, ny jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va questant, avec quelle ardeur il se presse et serre dans cet element (Ps. 41). Il semble qu'il se voudroit volontiers fondre et convertir en eau, pour jouyr plus pleinement de cette fraischeur. Hé! quelle unyon de nostre cœur à Dieu là-haut au ciel, où, apres ces desirs infinis du vray bien non jamais assouvis en ce monde, nous en treuverons la vivante et puissante source! Alors, certes, comme on void un enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mere et attaché à son sein, presser avidement cette douce fontaine de suave et desirée liqueur, de sorte qu'il est advis qu'il vueille, ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien le tirer et succer tout entier dans sa petite poictrine : ainsi nostre ame, toute haletante de la soif extreme du vray bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inespuisable en la divinité, ô vray Dieu! quelle saincte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mammelles fecondes de la toute bonté, ou pour estre tout abysmez en elle, ou affin qu'elle vienne toute en nous!

(1) Apaiser.

CHAPITRE XI.

DE L'UNYON DES ESPRITS BIEN-HEUREUX AVEC DIEU EN LA VISION DE LA DIVINITÉ.

Quand nous regardons quelque chose, quoyqu'elle nous soit presente, elle ne s'unit pas à nos yeux elle-mesme, ains seulement leur envoye une certaine representation ou image d'elle-mesme, que l'on appelle espece sensible, par le moyen de laquelle nous voyons. Et quand nous contemplons ou entendons qnelque chose, ce que nous entendons ne s'unit pas non plus à nostre entendement, sinon par le moyen d'une autre representation et image tres-delicate et spirituelle, que l'on nomme espece intelligible. Mais encore, ces especes, par combien de destours et de changemens viennent-elles à nostre entendement ? Elles abordent au sens exterieur, et de là passent à l'interieur, puis à la phantaysie, de là à l'entendement actif, et viennent enfin au passif, à ce que passant par tant d'estamines et sous tant de limes, elles soient par ce moyen purifiées, subtilisées et affinées, et que, de sensibles, elles soient rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsi, Theotime, tout ce que nous voyons ou entendons en cette vie mortelle, oüy mesme les choses de la foy. Car, comme le mirouër ne contient pas la chose que l'on y void, ains seulement la representation et espece d'icelle, laquelle representation, arrestée par le mirouër en produict une autre en l'œil qui regarde : de mesme la parolle de la foy ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les represente; et cette representation des choses divines qui en est la parolle de la foy, en produict une autre, laquelle nostre entendement, moyennant la grace de Dieu, accepte et reçoit comme representation de la saincte verité; et nostre volonté s'y complaist et l'embrasse comme une verité honnorable, utile, aymable et tres-bonne. De sorte que, les veritez signifiées en la parolle de Dieu sont par icelle representées à l'entendement, comme les choses exprimées au mirouër sont par le mirouër representées à l'œil : si que, croire, c'est *voir comme par un mirouër,* dit le grand Apostre (I. Cor. 13).

Mais au ciel, Theotime, ah! mon Dieu, quelle faveur! La divinité s'unira elle-mesme à nostre entendement, sans entremise d'espece ny representation quelconque; ains elle s'appliquera et joindra elle-mesme à nostre entendement, se rendant

tellement presente à luy, que cette intime presence tiendra lieu de representation et d'espece. O vray Dieu! quelle suavité à l'entendement humain d'estre à jamais uny à son souverain object, recevant, non sa representation, mais sa presence, non aucune image ou espece, mais la propre essence de sa divine verité et majesté! Nous serons là comme des enfans tres-heureux de la divinité, ayant l'honneur d'estre nourris de la propre substance divine, reçue en nostre ame par la bouche de nostre entendement; et, ce qui surpasse toute douceur, c'est que, comme les meres ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur laict, qui est leur propre substance, si elles-mesmes ne leur mettent le sein dans la bouche, affin qu'ils reçoivent leur substance, non en cuiller ou autre instrument, ains en leur propre substance et par leur propre substance, en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau, aussi bien une de nourriture, pour estre receue du bien-aymé petit enfançon : ainsi Dieu, nostre Pere, ne se contente pas de faire recevoir sa propre substance en nostre entendement, c'est-à-dire, de nous faire voir sa divinité; mais, par un abysme de sa douceur, il appliquera luy-mesme sa substance à nostre esprit, affin que nous l'entendions, non plus en espece ou representation, mais en elle-mesme et par elle-mesme, en sorte que sa substance paternelle et eternelle serve d'espece, aussi bien que d'object, à nostre entendement. Et alors seront prattiquées en une façon excellente ces divines promesses : *Je la meneray en la solitude, et parleray à son cœur et l'allaicteray* (Os. 2). *Esjouyssez-vous avec Hierusalem en liesse, affin que vous aillaictiez et soyez remplis de la mammelle de sa consolation, et que vous succiez et que vous vous delectiez de la totale affluence de sa gloire. Vous serez portez à la mammelle, et on vous amadouera sur les genoux* (Isa. 66).

Bonheur infiny, Theotime, et lequel ne nous a pas seulement esté promis, mais nous en avons des arrhes au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, festin perpetuel de la grace divine; car, en iceluy nous recevons le sang du Sauveur en sa chair et sa chair en son sang, son sang nous estant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance à nostre propre bouche corporelle, affin que nous sçachions qu'ainsi nous appliquera-t-il son essence divine, au festin eternel de la gloire. Il est vray qu'icy cette faveur nous est faite reellement, mais à couvert, sous les especes et apparences sacramentelles, là où, au ciel, la divinité se donnera à descouvert, et nous la verrons *face à face comme elle est* (I. Cor. 13).

CHAPITRE XII.

DE L'UNYON ETERNELLE DES ESPRITS BIEN-HEUREUX AVEC DIEU EN LA VISION DE LA NAISSANCE DU FILS DE DIEU.

O SAINCT et divin Esprit, amour eternel du Pere et du Fils, soyez propice à mon enfance. Nostre entendement verra donc Dieu, Theotime; mais je dy, il verra Dieu luy-mesme face à face, contemplant par une veuë de vraye et reelle presence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautez, la toute-puissance, la toute-bonté, toute-sagesse, toute-justice, et le reste de cet abysme de perfections.

Il verra donc clairement, cet entendement, la cognoissance infinie que de toute eternité le Pere a eue de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soy-mesme il prononça et dit eternellement le mot, le *Verbe,* ou parolle et diction tres-unique et tres-infinie, laquelle, comprenant et representant toute la perfection du Pere, ne peut estre qu'un mesme Dieu tres-unique avec luy, sans division ny separation. Ainsi verrons-nous donc cette eternelle et admirable generation du Verbe et Fils divin, par laquelle il nasquit eternellement à l'image et semblance du Pere : image et semblance vive et naturelle, qui ne represente aucuns accidens, ny aucun exterieur, puisqu'en Dieu tout est substance, et n'y peut avoir accident, tout est interieur, et n'y peut avoir aucun exterieur; mais image qui represente la propre substance du Pere si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut estre que le mesme Dieu avec luy, sans distinction ni difference quelconque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des personnes. Car, comme se pourroit-il faire que ce divin Fils fust la vraye, vrayement vive et vrayement naturelle image, semblance et figure de l'infinie beauté et substance du Pere, si elle ne representoit infiniment, au vif et au naturel, les infinies perfections du Pere? Et comment pourroit-elle representer infiniment des perfections infinies, si elle-mesme n'estoit infiniment parfaicte? Et comment pourroit-elle estre infiniment parfaicte, si elle n'estoit Dieu? Et comme pourroit-elle estre Dieu, si elle n'estoit un mesme Dieu avec le Pere?

Ce Fils donc, infinie image et figure de son Pere infiny, est un seul Dieu tres-unique et tres-infiny avec son Pere, sans qu'il y ayt aucune difference de substance entre eux, ains seulement

la distinction de personnes : laquelle distinction de personnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle tres-suffisante pour faire que le Pere prononce, et que le Fils soit la parolle prononcée; que le Pere die, et que le Fils soit le Verbe ou la diction; que le Pere exprime, et que le Fils soit l'image, semblance et figure exprimée; et qu'en somme le Pere soit Pere et le Fils soit Fils, deux personnes distinctes, mais une seule essence et divinité. Ainsi Dieu, qui est seul, n'est pas pourtant solitaire; car il est seul en sa tres-unique et tres-simple divinité, mais il n'est pas solitaire, puisqu'il est le Pere et le Fils en deux personnes. O Theotime, Theotime, quelle joye, quelle allegresse de celebrer cette eternelle naissance qui se fait *en la splendeur des saincts* (Ps. 109); de la celebrer, dy-je, en la voyant, et de la voir en la celebrant!

Le tres-doux S. Bernard, estant encore jeune garçon à Chastillon-sur-Seine, la nuict de Noël, attendoit en l'eglise que l'on commençast l'office sacré; et en cette attente, le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort leger, pendant lequel, ô Dieu, quelle douceur! il vid en esprit, mais d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Fils de Dieu ayant espousé la nature humaine, et s'estant rendu petit enfant dans les entrailles trespures de sa Mere, naissoit virginalement de son sein sacré, avec une humble suavité, meslée d'une celeste majesté,

> Comme l'espoux qui, en maintien royal,
> Sort tout joyeux de son lict nuptial. (Psalm. 18.)

Vision, Theotime, qui combla tellement le cœur amiable du petit Bernard d'ayse, de jubilation et de delices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentimens extremes; et partant, combien que (1) depuis, comme une abeille sacrée, il recueillit toujours de tous les divins mysteres le miel de mille douces et divines consolations, si est-ce que la solemnité de Noel luy apportoit une particuliere suavité de son Maistre. Helas! mais de grace, Theotime, si une vision mystique et imaginaire de la naissance temporelle et humaine du Fils de Dieu, par laquelle il procedoit homme de la femme, vierge d'une vierge, ravit et contente si fort le cœur d'un enfant, hé! que sera-ce, quand nos esprits, glorieusement illuminez de la clarté bienheureuse, verront cette eternelle naissance, par laquelle le Fils procede Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vray Dieu d'un vray Dieu, divinement et eternellement! Alors donc, notre esprit se joindra

(1) Quoique.

par une complaysance incomprehensible à cet object si delicieux, et, par une invariable attention, luy demeurera eternellement uny.

CHAPITRE XIII.

DE L'UNYON DES ESPRITS BIEN-HEUREUX AVEC DIEU EN LA VISION DE LA PRODUCTION DU SAINCT-ESPRIT.

Le Pere eternel, voyant l'infinie bonté et beauté de son essence, si vivement, essentiellement et substantiellement exprimée en son Fils, et le Fils voyant reciproquement que sa mesme essence, bonté et beauté est originairement en son Pere comme en sa source et fontaine, hé! se pourroit-il faire que ce divin Pere et son Fils ne s'entr'aymassent pas d'un amour infiny, puisque leur volonté, par laquelle ils s'ayment, et leur bonté, pour laquelle ils s'ayment, sont infinies et en l'un et en l'autre?

L'amour ne nous treuvant pas esgaux, il nous esgale; ne nous treuvant pas unis, il nous unit. Or, le Pere et le Fils se treuvant non-seulement esgaux et unis, ains un mesme Dieu, une mesme bonté, une mesme essence, et une mesme unité, quel amour doivent-ils avoir l'un à l'autre! Mais cet amour ne se passe pas comme l'amour que les creatures intellectuelles ont entre elles ou envers leur Createur : car l'amour creé se fait par plusieurs et divers eslans, souspirs, unyons et lyaisons qui s'entresuivent, et font la continuation de l'amour avec une douce vicissitude de mouvemens spirituels; mais l'amour divin du Pere eternel envers son Fils est prattiquée en un seul souspir, eslancé reciproquement par le Pere et le Fils, qui en cette sorte demeurent unis et liez ensemble. Ouy, mon Theotime : car, la bonté du Pere et du Fils n'estant qu'une tres-uniquement unique bonté, commune à l'un et à l'autre, l'amour de cette bonté ne peut estre qu'un seul amour, parce qu'encore qu'il y ayt deux amans, à sçavoir le Pere et le Fils, neantmoins il n'y a que leur seule tres-unique bonté qui leur est commune, laquelle est aymée, et leur tres-unique volonté qui ayme; et partant, il n'y a aussi qu'un seul amour exercé par un seul souspir amoureux. Le Pere souspire cet amour, le Fils le souspire aussi; mais, parce que le Pere ne souspire cet amour que par la mesme volonté et pour la mesme bonté qui est esgalement et uniquement en luy et en son Fils, et le Fils mutuellement ne souspire ce souspir amoureux que pour cette mesme bonté et par cette mesme volonté, partant, ce souspir

amoureux n'est qu'un seul souspir, ou un seul esprit eslancé par deux souspirans.

Et d'autant que le Pere et le Fils qui souspirent, ont une essence et volonté infinie par laquelle ils souspirent, et que la bonté pour laquelle ils souspirent, est infinie, il est impossible que le souspir ne soit infiny; et d'autant qu'il ne peut estre infiny qu'il ne soit Dieu, partant, cet esprit souspiré du Pere et du Fils est vray Dieu; et parce qu'il n'y a, n'y peut avoir qu'un seul Dieu, il est un vray seul Dieu avec le Pere et le Fils. Mais de plus, parce que cet amour est un acte qui procede reciproquement du Pere et du Fils, il ne peut estre ny le Pere ny le Fils desquels il est procedé, quoyqu'il ayt la mesme bonté et substance du Pere et du Fils; ains faut que ce soit une troisiesme personne divine, laquelle avec le Pere et le Fils ne soit qu'un seul Dieu. Et d'autant que cet amour est produit par maniere de souspir ou d'inspiration, il est appellé Sainct-Esprit.

Or sus, Theotime, le roy David descrivant la suavité de l'amitié des serviteurs de Dieu, s'escrie :

O voicy que c'est chose bonne
Qui mille suavitez donne,
Quand les freres ensemblement
Habitent unanimement :
Car cette douceur amiable
Au tres-sainct onguent est semblable,
Que dessus le chef on versa
D'Aaron, quand on le consacra :
Onguent, dont la teste sacrée
D'Aaron estoit toute trempée,
Jusqu'à la robbe s'escoulant,
Et tout son collet parfumant. (Psalm. 132.)

Mais, ô Dieu, si l'amitié humaine est tant aggreablement aymable, et respand une odeur si delicieuse sur ceux qui la contemplent, que sera-ce, mon bien-aymé Theotime, de voir l'exercice sacré de l'amour reciproque du Pere envers le Fils eternel? S. Gregoire Nazianzene raconte que l'amitié incomparable qui estoit entre luy et son grand S. Basile, estoit celebrée par toute la Grece; et Tertullien tesmoigne que les payens admiroient cet amour plus que fraternel, qui regnoit entre les premiers chrestiens. O quelle feste! quelle solemnité! de quelles louanges et benedictions doit estre celebrée, de quelles admirations doit estre honnorée et aymée l'eternelle et souveraine amitié du Pere et du Fils! Qu'y a-t-il d'aymable et d'amiable, si l'amitié ne l'est

pas? Et si l'amitié est amiable et aymable, quelle amitié le peut estre en comparayson de cette infinie amitié qui est entre le Pere et le Fils, et qui est un mesme Dieu tres-unique avec eux? Nostre cœur, Theotime, s'abysmera d'amour, en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour de ce Pere eternel et ce Fils incomprehensible prattiquent divinement et eternellement.

CHAPITRE XIV.

QUE LA SAINCTE LUMIERE DE LA GLOIRE SERVIRA A L'UNYON DES ESPRITS BIEN-HEUREUX AVEC DIEU.

L'ENTENDEMENT creé verra donc l'essence divine sans aucune entremise d'espece ou representation; mais il ne la verra pas neantmoins sans quelque excellente lumiere qui le dispose, esleve et renforce, pour faire une veuë si haute, et d'un object si sublime et esclatant. Car, comme la chouette a bien la veuë assez forte pour la sombre lumiere de la nuict sereine, mais non pas toutesfois pour voir la clarté du midy, qui est trop brillante pour estre receue par des yeux si troubles et imbecilles (1) : ainsi nostre entendement, qui a bien assez de force pour considerer les veritez naturelles par son discours, et mesme les choses surnaturelles de la grace par la lumiere de la foy, ne sçauroit pas neantmoins, ny par la lumiere de la nature, ny par la lumiere de la foy, atteindre jusques à la veuë de la substance divine en elle-mesme. C'est pourquoy la suavité de la sagesse eternelle a disposé de ne point appliquer son essence à nostre entendement, qu'elle ne l'ayt preparé, revigoré et habilité, pour recevoir une veuë si eminente, et disproportionnée à sa condition naturelle, comme est la veuë de la Divinité. Car ainsi le soleil, souverain object de nos yeux corporels entre les choses naturelles, ne se presente point à nostre veuë que premier (2) il n'envoye ses rayons par le moyen desquels nous le puissions voir, de sorte que nous ne le voyons que par sa lumiere. Toutesfois il y a de la difference entre les rayons que le soleil jette à nos yeux corporels, et la lumiere que Dieu creera en nos entendemens au ciel; car le rayon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux, quand ils sont foibles et impuissans à voir, ains plutost il les aveugle, esblouissant et dissipant leur veuë infirme, où au contraire, cette sacrée lumiere de gloire treuvant nos entendemens inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les esleve, renforce et perfec-

(1) Faibles. — (2) D'abord.

tionne si excellemment, que, par une merveille incomprehensible, ils regardent et contemplent l'abysme de la clarté divine fixement et droictement en elle-mesme, sans estre esblouis ny rebouchez de la grandeur infinie de son esclat.

Tout ainsi donc que Dieu nous a donné la lumiere de la raison, par laquelle nous le pouvons cognoistre comme autheur de la nature, et la lumiere de la foy, par laquelle nous le considerons comme source de la grace : de mesme, il nous donnera la lumiere de gloire, par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la beatitude et vie eternelle; mais fontaine, Theotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faysons maintenant par la foy, ains que nous verrons par la lumiere de gloire, plongez et abysmez en icelle. Les plongeons, dit Pline, qui, pour pescher les pierres precieuses, s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huile en leurs bouches, affin que la respandant, ils ayent plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ils nagent. Theotime, l'ame bien-heureuse estant enfoncée et plongée dans l'ocean de la divine essence, Dieu respandra dans son entendement la sacrée lumiere de gloire, qui luy fera jour en cet abysme de *lumiere inaccessible* (I. Tim. 6), affin que, par la clarté de la gloire, nous voyons la clarté de la Divinité.

En Dieu gist la fontaine mesme
De vie et de playsir supreme;
Sa clarté nous apparoistra
Aux rais (1) de sa vive lumiere,
Et nostre liesse pleniere
De son jour seulement naistra. (Psalm. 35.)

CHAPITRE XV.

QUE L'UNYON DES BIEN-HEUREUX AVEC DIEU AURA DES DIFFERENS DEGREZ.

Or, ce sera cette lumiere de gloire, Theotime, qui donnera la mesure à la veuë et contemplation des bien-heureux; et, selon que nous aurons plus ou moins de cette saincte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par consequent plus ou moins heureusement la tres-saincte Divinité, qui, regardée diversement, nous rendra de mesme differemment glorieux. Certes, en ce paradis celeste, tous les esprits voyent toute l'essence divine; mais nul d'entre eux, ny tous ensemble ne la voyent,

(1) Rayons.

ny peuvent voir totalement. Non, Theotime; car, Dieu estant tres-uniquement un et tres-simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voye tout. Et d'autant qu'il est infiny, sans limite, ny borne, ny mesure quelconque en sa perfection, il n'y a, ny peut avoir aucune capacité hors de luy, qui jamais puisse totalement comprendre ou penetrer l'infinité de sa bonté infiniment essentielle et essentiellement infinie.

Cette lumiere creée du soleil visible qui est limitée et finie, est tellement veuë toute de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais veuë totalement de pas un, ny mesme de tous ensemble. Il en est presque ainsi de tous nos sens. Entre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoyque tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien, ny avec tant de playsir que les autres, selon que les oreilles sont plus ou moins delicates. La manne estoit savourée toute de quiconque la mangeoit, mais differemment neantmoins, selon la diversité des appetits de ceux qui la prenoient, et ne fut jamais savourée totalement, car elle avoit plus de differentes saveurs, qu'il n'y avoit de varietez de goust és Israëlites. Theotime, nous verrons et savourerons là-haut, au ciel, toute la Divinité; mais jamais nul des bien-heureux, ny tous ensemble, ne la verront et savoureront totalement. Cette infinité divine aura tousjours infiniment plus d'excellences que nous ne sçaurions avoir de suffisance et de capacité; et nous aurons un contentement indicible de cognoistre, qu'aprés avoir assouvi tout le desir de nostre cœur, et rempli pleinement sa capacité en la jouyssance du bien infiny qui est Dieu, neantmoins il restera encore en cette infinité des infinies perfections à voir, à jouir et posseder, que sa divine Majesté comprend et voit elle seule, elle seule se comprenant soy-mesme.

Ainsi les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'Ocean; et jamais pourtant aucun poisson, ny mesme toute la multitude des poissons, ne vid toutes les plages, ny ne trempa ses escailles en toutes les eaux de la mer. Et les oyseaux s'esgayent à leur gré dans la vasteté de l'air; mais jamais aucun oyseau, ny mesme toute la race des oyseaux ensemble n'a battu des aisles toutes les contrées de l'air, et n'est jamais parveneuë à la supreme region d'iceluy. Ah! Theotime, nos esprits, à leur gré et selon toute l'estenduë de leurs souhaits, nageront en l'ocean, et voleront en l'air de la Divinité, et se resjouyront eternellement de voir que cet air est tant infiny, cet ocean si vaste, qu'il ne peut estre mesuré par leurs aisles, et que, jouys-

sant sans reserve ny exception quelconque de tout cet abysme infiny de la Divinité, ils ne peuvent neantmoins jamais esgaler leur jouyssance à cette infinité, laquelle demeure tousjours infiniment infinie au-dessus de leur capacité.

Et sur ce subjet, les esprits bienheureux sont ravis de deux admirations : l'une pour l'infinie beauté qu'ils contemplent, et l'autre pour l'abysme de l'infinité qui reste à voir en cette mesme beauté. O Dieu, que ce qu'ils voyent est admirable! mais, ô Dieu, que ce qu'ils ne voyent pas l'est beaucoup plus! Et toutesfois, Theotime, la tres-saincte beauté qu'ils voyent estant finie, elle les rend parfaictement satisfaits et assouvys; et se contentant d'en jouyr, selon le rang qu'ils tiennent au ciel, à cause de la tres-aymable Providence divine qui en a ainsi ordonné, ils convertissent la cognoissance qu'ils ont de ne posseder pas, ny ne pouvoir posseder totalement leur object, en une simple complaysance d'admiration, par laquelle ils ont une joye souveraine de voir que la beauté qu'ils ayment est tellement infinie, qu'elle ne peut estre totalement cogneuë que par elle-mesme. Car en cela consiste la Divinité de cette beauté infinie, ou la beauté de cette infinie Divinité.

LIVRE QUATRIESME.

DE LA DECADENCE ET RUYNE DE LA CHARITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

QUE NOUS POUVONS PERDRE L'AMOUR DE DIEU, TANDIS QUE NOUS SOMMES EN CETTE VIE MORTELLE.

Nous ne faysons pas ces discours pour ces grandes ames d'eslite, que Dieu, par une tres-speciale faveur, maintient et confirme tellement en son amour, qu'elles sont hors le hasard de jamais le perdre. Nous parlons pour le reste des mortels, ausquels le Sainct-Esprit addresse ces advertissemens: *Qui est debout, qu'il prenne garde à ne point tomber* (I. Cor. 10). *Tiens ce que tu as* (Apoc. 3). *Ayez soin et travaillez, affin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation* (II. Petr. 1). Ensuite de quoy il leur fait faire cette priere : *Ne me rejettez point de devant vostre face, et ne m'ostez point vostre sainct Esprit* (Psal. 50). *Et ne nous induisez point en tentation* (Matth. 6), *affin qu'ils fassent leur salut avec un sainct tremblement et une crainte sacrée* (Phil. 2); sçachant qu'ils ne sont pas plus invariables et fermes à conserver l'amour de Dieu, que le premier ange avec ses sectateurs et Judas, qui l'ayant receu, le perdirent, et en le perdant se perdirent eternellement eux-mesmes; ny que Salomon qui l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doubte de sa damnation; ny qu'Adam, Eve, David, S. Pierre, qui estant enfans de salut, ne laisserent pas de descheoir pour un temps de l'amour, sans lequel il n'y a point de salut. Helas! ô Theotime, qui sera donc asseuré de conserver l'amour sacré en cette navigation mortelle, puisqu'en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruels naufrages?

Mais, ô Dieu eternel! comme est-il possible, direz-vous, qu'une ame qui a l'amour de Dieu, le puisse jamais perdre? car, où l'amour est, il resiste au peché. Et comme se peut-il donc faire que le peché y entre? Puisque *l'amour est fort comme la mort, aspre au combat comme l'enfer* (Cant. 8); comme peuvent les forces de la mort et de l'enfer, c'est-à-dire les pechez, vaincre

l'amour, qui pour le moins les esgale en force, et les surmonte en assistance et en droit? Mais, comme peut-il estre qu'une ame raisonnable, qui a une fois savouré une si grande douceur, comme est celle de l'amour divin, puisse oncques volontairement avaler les eaux ameres de l'offense? Les enfans, tout enfans qu'ils sont, estant nourris au laict, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absynthe et du chicotin, et pleurent jusques à pasmer, quand on leur en fait gouster. Hé! doncques, ô vray Dieu, l'ame une fois joincte à la bonté du Createur, comme le peut-elle quitter pour suivre la vanité de la creature?

Mon cher Theotime, *les cieux mesmes s'esbahyssent,* leurs portes se froissent de frayeur, et *les anges de paix* demeurent esperdus d'estonnement sur cette prodigieuse misere du cœur humain, qui abandonne un bien tant aymable pour s'attacher à des choses si deplorables. Mais avez-vous jamais veu cette petite merveille que chascun sçayt, et de laquelle chascun ne sçayt pas la raison? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne respandra point son vin, qu'on ne luy donne de l'air pardessus; ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquels il y a desjà du vuide, car on ne les a pas plus tost ouverts que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoyque nos ames abondent en amour celeste, si est-ce que jamais elles n'en sont si pleines, que par la tentation cet amour n'en puisse sortir. Mais là-haut au ciel, quand les suavitez de la beauté de Dieu occuperont tout nostre entendement, et les delices de sa bonté assouviront toute nostre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plenitude de son amour ne remplisse, nul object, quoyqu'il penetre jusqu'à nos cœurs, ne pourra jamais tirer ny faire sortir une seule goutte de la precieuse liqueur de leur amour celeste. Et de penser donner du vent par dessus, c'est-à-dire, decevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera plus possible; car il sera immobile en l'apprehension de la verité souveraine.

Ainsi le vin qui est bien espuré et separé de sa lie, peut aysement estre garanty de tourner et pousser; mais celuy qui est sur la lie, y est presque tousjours subjet. Et quant à nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos esprits sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et miseres, et par consequent aysez à changer et tourner en leur amour; mais estant au ciel, où, comme en ce grand *festin* descrit par Isaïe, nous aurons le *vin purifié de toute lie* (Isa. 25), nous ne serons plus subjets au change, ains demeurerons inseparablement unys par amour à nostre souverain bien. Icy, parmy les crepuscules de l'aube du

jour, nous craignons qu'en lieu de l'Espoux nous ne rencontrions quelque autre object qui nous amuse et deçoive; mais, quand nous le treuverons là-haut où il *repaist et repose au midy de sa gloire* (Cant. 1), il n'y aura plus moyen d'estre trompez : car sa lumiere sera trop claire, et sa douceur nous liera si serré à sa bonté, que nous ne pourrons plus vouloir nous en desprendre.

Nous sommes comme le corail qui, dans l'Ocean, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-verd, foible, fleschissant et pliable; mais estant tiré hors du fond de la mer comme du sein de sa mere, il devient presque pierre; se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son verd-blafastre en un vermeil fort vif. Car ainsi, estant encore emmy (1) la mer de ce monde, lieu de nostre naissance, nous sommes subjets à des vicissitudes extremes, et pliables à toutes mains; à la droicte, de l'amour celeste par l'inspiration, à la gauche, de l'amour terrestre par la tentation. Mais si, une fois tirez hors de cette mortalité, nous avons changé le pasle-verd de nos craintives esperances au vif vermeil de l'asseurée jouyssance, jamais plus nous ne serons muables, ains (2) demeurerons à tousjours arrestez en l'amour eternel.

Il est impossible de voir la divinité et ne l'aymer pas. Mais icy-bas, où, sans la voir, nous l'entre-voyons seulement au travers les ombres de la foy, comme *en un mirouër* (I. Cor. 13), nostre cognoissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprise des autres objects et biens apparens, lesquels, entre les obscuritez qui se meslent en la certitude et verité de la foy, se glissent insensiblement comme *petits renardeaux, et desmolissent nostre vigne fleurie* (Cant. 2). En somme, Theotime, quand nous avons la charité, nostre franc arbitre est paré de la robbe nuptiale, de laquelle comme il peut tousjours demeurer vestu, s'il veut, en bien faysant, aussi s'en peut-il despoüiller, s'il luy plaist, en pechant.

CHAPITRE II.

DU REFROIDISSEMENT DE L'AME EN L'AMOUR SACRÉ.

L'AME est maintesfois contristée et affligée dans le corps jusques mesme à quitter plusieurs membres d'iceluy, qui demeurent privez de mouvement et sentiment, encore qu'elle

(1) Parmi. — (2) Mais.

n'abandonne pas le cœur, où elle est tousjours entiere jusques à l'extremité de la vie. Ainsi la charité est quelquefois tellement allangourie (1) et abbatue dans le cœur, qu'elle ne paroist presque plus en aucun exercice; et neantmoins, elle ne laisse pas d'estre entiere en la supreme region de l'ame; et c'est lorsque, sous la multitude des pechez veniels, comme sous des cendres, le feu du sainct amour demeure couvert et sa lueur estouffée, quoyque non pas amorty ny esteint : car, tout ainsi que la presence du diamant empesche l'exercice et l'action de la proprieté que l'aymant a d'attirer le fer, sans toutesfois luy oster la proprieté, laquelle opere soudain que cet empeschement est esloigné, de mesme, la presence du peché veniel n'oste pas voirement (2) à la charité sa force et puissance d'operer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si (3) qu'elle demeure sans action, sterile et infeconde.

Certes, le peché veniel, ny mesme l'affection au peché veniel, n'est pas contraire à l'essentielle resolution de la charité, qui est de preferer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce peché nous aymons quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison : nous deferons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable à la creature, mais non pas en la preferant au Createur; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les celestes. En somme, cette sorte de peché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en retire pas; et partant, le peché veniel n'estant pas contraire à la charité, il ne la destruict jamais, ny en tout ny en partie.

Dieu fit sçavoir à l'evesque d'Ephese qu'il avoit *delaissé sa premiere charité* (Apoc. 2). Or, il ne dit pas qu'il estoit sans charité, mais seulement qu'elle n'estoit plus telle qu'au commencement, c'est-à-dire, qu'elle n'estoit plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse; ainsi que nous avons accoustumé de dire d'un homme, qui de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : Ce n'est pas celuy d'autresfois. Car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le mesme selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de mesme Nostre-Seigneur a dit, qu'és (4) derniers jours *la charité de plusieurs se refroidira* (Matth. 24); c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennuy qui oppressera les cœurs. Certes, *la concupiscence ayant conceu, elle engendre le peché :* mais ce peché, quoyque

(1) Rendue languissante. — (2) Il est vrai. — (3) Tellement. — (4) Aux.

peché, *n'engendre pas tousjours la mort de l'ame, ains seulement lorsqu'il a une malice entiere, et qu'il est consommé et accomply*, comme dit S. Jacques, qui en cela establit si clairement la difference entre le peché veniel et le peché mortel, que je ne sçay comme il s'est treuvé des gens en nostre siecle qui ayent eu la hardiesse de le nier.

Neantmoins le peché veniel est peché, et par consequent il desplaist à la charité, non comme chose qui luy soit contraire, mais comme chose contraire à ses operations et à son progrez, voire mesme à son intention, laquelle estant que nous rapportions toutes nos operations à Dieu, elle est violée par le peché veniel, qui porte les actions par lesquelles nous les commettons, non pas voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a resté rudement touché et reduict en frische par la tempeste, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, neantmoins il est resté sans fruict; de mesme, quand nostre charité est battue des affections que l'on a aux pechez veniels, nous disons qu'elle est diminuée et deffaillie, non que l'habitude de l'amour ne soit entiere en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres, qui sont ses fruicts.

L'affection aux grands pechez rendoit tellement *la verité prisonniere de l'injustice* entre les philosophes payens, que, comme dit le grand Apostre, *cognoissant Dieu, ils ne le glorifioient pas* (Rom. 1) selon que cette cognoissance requeroit; si que, cette affection n'exterminant pas la lumiere naturelle, elle la rendoit infructueuse. Aussi, les affections au peché veniel n'abolissent pas la charité; mais elles la tiennent comme un esclave, liée pieds et mains, empeschant sa liberté et son action. Cette affection, nous attachant par trop à la jouyssance des creatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraye amitié, nous incite; et par consequent, elle nous fait perdre les secours et assistances interieures, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'ame, du deffaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle, laquelle enfin, si on n'y remedie, nous conduit à la mort. Car en somme la charité, estant une qualité active, ne peut estre longtems sans agir ou perir. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel : *Donne-moy des enfans*, disoit celle-cy à son mary, *autrement je mourray* (Gen. 30). Et la charité presse le cœur auquel elle est maryée, de la feconder en bonnes œuvres; autrement elle perira.

Nous ne sommes gueres en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or, ces esprits vils, paresseux et adonnez aux playsirs exterieurs, n'estant pas duicts (1) aux combats, ny exercez aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais gueres la charité, ains se laissent ordinairement surprendre à la coulpe mortelle : ce qui arrive d'autant plus aysement, que par le peché veniel l'ame se dispose au mortel. Car, comme cet ancien, ayant continué à porter tous les jours un mesme veau, le porta enfin enfin qu'il fust devenu un gros bœuf, la coustume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau; ainsi, celuy qui s'affectionne à jouer des testons, joueroit enfin des escus, des pistoles, des chevaux, et apres ses chevaux toute sa chevance (2). Qui lasche la bride aux menues choleres, se treuve enfin furieux et insupportable; qui s'adonne à mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Enfin, Theotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort foible, qu'ils n'ont point de vie, qu'ils n'en ont pas une once, ou qu'ils n'en ont pas plein le poing, parce que, ce qui doit bientost finir semble en effet n'estre plus. Et ces ames faineantes, adonnées aux playsirs et affectionnées aux choses transitoires, peuvent bien dire qu'elles n'ont plus de charité, puisque, si elles en ont, elles sont en voye de la perdre bientost.

CHAPITRE III.

COMME ON QUITTE LE DIVIN AMOUR POUR CELUY DES CREATURES.

Ce malheur de quitter Dieu pour la creature arrive ainsi. Nous n'aymons pas Dieu sans intermission; d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par maniere de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plaist, et non jamais contre nostre gré. Quand donc nous n'usons pas de la charité qui est en nous, c'est-à-dire, quand nous n'employons pas nostre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenant diverty à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soy-mesme, il se tient inutile et negligent, alors, Theotime, il peut estre touché de quelque object mauvais, et surpris de quelque tentation; et bien que l'habitude de la charité en mesme temps soit au fond de nostre ame, et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejetter la suggestion mauvaise, si est-ce (3) qu'elle ne nous presse pas, ny nous porte

(1) Habiles. — (2) Fortune. — (3) Encore est-il.

à l'action de la resistance qu'à mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coustume de faire : et partant, nous laissant en nostre liberté, il advient maintesfois que le mauvais object ayant jetté bien avant ses attraicts dans nostre cœur, nous nous attachons à luy par une complaysance excessive, laquelle venant à croistre, il nous est mal-aysé de nous en deffaire; et comme des *espines*, selon que dit Nostre-Seigneur (Luc, 4), elle *suffoque* enfin *la semence* de la grace et dilection celeste. Ainsi arriva-t-il à nostre premiere mere Eve, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle print à deviser avec le serpent, recevant de la complaysance d'ouyr parler de son aggrandissement en science, et de voir la beauté du fruict deffendu : si que, la complaysance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourissant dans la complaysance, elle s'y treuva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le mal-heureux peché auquel par apres elle attira son mary.

On void que les pigeons, touchez de vanité se pavannent quelquesfois en l'air, et font des esplanades çà et là, se mirant en la varieté de leur pennage; et lors les tiercelets et faucons, qui les espient, viennent fondre sur eux et les attrappent : ce qu'ils ne feroient jamais, si les pigeons voloient leur droict vol, d'autant qu'ils ont l'aisle plus roide que les oiseaux de proye. Helas! Theotime, si nous ne nous amusions pas en la vanité des playsirs caducques, et surtout en la complaysance de nostre amour propre, ains qu'ayant une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droict là par où elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attraperoient; mais parce que, comme colombes seduictes et deceues de nostre propre estime, nous retournons sur nous-mesmes et entretenons trop nos esprits parmy les creatures, nous nous treuvons souvent surprins entre les serres de nos ennemys, qui nous emportent et devorent.

Dieu ne veut pas empescher que nous ne soyons attaquez de tentations, affin que resistant, nostre charité soit plus exercée, et puisse, par le combat, emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous delecter en la tentation, cela vient de la condition de nostre nature, qui ayme tant le bien, que pour cela elle est subjecte d'estre allechée par tout ce qui a apparence de bien; et ce que la tentation nous presente pour amorce, est tousjours de cette sorte : car, comme enseignent les sainctes lettres (I. Joan. 2), ou c'est un bien honnorable, selon le monde, pour nous provoquer

à *l'orgueil de la vie* mondaine, ou un bien delectable aux sens, pour nous porter à la *convoitise charnelle*, ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la *convoitise* et avarice *des yeux*. Que si nous tenions nostre foy, laquelle sçayt discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejetter, vivement attentive à son devoir, certes, elle serviroit de sentinelle asseurée à la charité, et luy donneroit advis du mal qui s'approche du cœur sous pretexte du bien, et la charité le repousseroit soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement nostre foy ou dormante, ou moins attentive qu'il ne seroit requis pour la conservation de nostre charité, nous sommes aussi souvent surprins de la tentation, laquelle seduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inferieure de nostre ame à rebellion, il advient que maintesfois la partie superieure de la raison cede de cette revolte, et, commettant le peché, elle perd à l'effort la charité.

Tel fut le progrez de la sedition que le desloyal Absalon excita contre son bon pere David (II. Reg. 15). Car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles estant une fois receues par les pauvres Israëlites, desquels la prudence estoit endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les reduisit à une entiere rebellion : de sorte que David fut contrainct de sortir tout espleuré de Hierusalem avec tous ses plus fidelles amys, ne laissant en la ville de gens de marque, sinon Sadoc et Abiathar, prestres de l'Eternel, avec leurs enfans : or, Sadoc estoit *voyant*, c'est-à-dire prophete.

Car de mesme, tres-cher Theotime, l'amour-propre treuvant nostre foy hors d'attention et sommeillante, il nous presente des biens vains, mais apparens, seduict nos sens, nostre imagination et les facultez de nos ames, et presse tellement nos francs arbitres, qu'il les conduict à l'entiere revolte contre le sainct amour de Dieu, lequel alors, comme un autre David, sort de nostre cœur avec tout son train, c'est-à-dire, avec les dons du Sainct-Esprit et les autres vertus celestes, qui sont compaignes inseparables de la charité, si elles ne sont ses proprietez et habilitez; et ne reste plus en la Hierusalem de nostre ame aucune vertu d'importance, sinon Sadoc *le voyant*, c'est-à-dire, le don de la foy, qui nous peut faire voir les choses eternelles, avec son exercice, et encore Abiathar, c'est-à-dire, le don de l'esperance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligez et tristes, maintenant toutesfois en nous l'arche de l'alliance, c'est-à-dire, la qualité et le tiltre de chrestien qui nous est acquis par le baptesme.

Helas! Theotime, quel pitoyable spectacle aux anges de paix, de voir ainsi sortir le Sainct-Esprit et son amour de nos ames pecheresses! Hé! je croy certes que, s'ils pouvoient alors pleurer, ils verseroient des larmes infinies, et, d'une voix lugubre, lamentant nostre malheur, ils chanteroient le triste cantique que Hieremie entonna, quand, assis sur le seuil du temple desolé, il contempla la ruyne de Hierusalem au tems de Sedecie (Thren. 1) :

Ah ! combien voy-je desolée
Cette cité jadis comblée
De peuple, de bien et d'honneur,
Maintenant siege de l'horreur!

CHAPITRE IV.

QUE L'AMOUR SACRÉ SE PERD EN UN MOMENT.

L'AMOUR de Dieu, qui nous porte jusques au mespris de nous-mesmes, nous rend citoyens de la Hierusalem celeste; l'amour de nous-mesmes, qui nous pousse jusques au mespris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or, nous allons certes petit à petit à ce mespris de Dieu; mais nous n'y sommes pas plus tost parvenus, que soudain, en un moment, la saincte charité se separe de nous, ou, pour mieux dire, elle perit tout-à-fait. Ouy, Theotime : car, en ce mespris de Dieu consiste le peché mortel; et un seul peché mortel bannit la charité de l'ame, d'autant qu'il rompt le lien et l'unyon d'icelle (1) avec Dieu, qui est l'obeyssance et sousmission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut estre vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'ame et l'ame du cœur, ne peut jamais estre blessée qu'elle ne soit tuée; ainsi qu'on dit des perles, qui, conceues de la rosée celeste, perissent, si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur escaille. Nostre esprit, certes, ne sort pas petit à petit de son corps, ains en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire les actions de vie; et de mesme, à l'instant que le cœur est tellement detraqué en ses passions, que la charité n'y peut plus regner, elle le quitte et abandonne : car elle est si genereuse, qu'elle ne peut cesser de regner sans cesser d'estre.

Les habitudes que nous acquerons par nos seules actions humaines ne perissent pas par un seul acte contraire; car nul ne dira qu'un homme soit intemperant pour un seul acte d'intempe-

(1) D'elle.

rance, ny qu'un peintre ne soit pas bon maistre pour avoir une fois manqué à l'art : ains, comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par une multitude d'actes contraires. Mais la charité, Theotime, que le Sainct-Esprit respand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi, en un instant elle nous est ostée, si-tost que, destournant nostre volonté de l'obeyssance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rebellion et desloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vray que la charité s'aggrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection à perfection, selon que par nos œuvres ou la reception des sacremens nous luy faysons place ; mais toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection : car jamais on n'en perd un seul brin qu'on ne la perde toute. En quoy elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant celebré par les anciens : car on dit que ce grand sculpteur fit en Athenes une statuë de Minerve toute d'yvoire, haute de vingt-six coudées; et au bouclier d'icelle, auquel il avoit relevé les batailles des amazones et des geans, il grava avec tant d'art son visage de luy-mesme, qu'on ne pouvoit oster un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statuë ne tombast deffaite : si que cette besongne ayant esté perfectionnée par assemblage de piece à piece, en un moment neantmoins elle perissoit, si on eust osté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de mesme, Theotime, encore que le Sainct-Esprit, ayant mis la charité en une ame, luy donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour, si est-ce toutefois, que la resolution de preferer la volonté de Dieu à toutes choses estant le poinct essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour eternel, c'est-à-dire du Sainct-Esprit, est representée, on ne sçauroit en oster une seule piece, que soudain toute la charité ne perisse.

Cette preference de Dieu à toutes choses est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'estoit qu'une Egyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer aupres de luy, ains le voulut quitter, disant : *Ah ! je ne sçaurois voir mourir cet enfant* (Genes. 21), quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de douceur et suavité celeste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu? Si que, à mesure que nostre franc arbitre se resout de consentir

au peché, donnant par mesme moyen la mort à ce sacré propos, la charité meurt avec iceluy, et dit en son dernier souspir : Hé! non, jamais *je ne verray mourir cet enfant*. En somme, Theotime, comme la pierre precieuse nommée Prassius perd sa lueur en la presence de quel venin que ce soit, ainsi l'ame perd en un instant sa splendeur, sa grace et sa beauté, qui consiste au sainct amour, à l'entrée et presence de quel peché mortel que ce soit, dont il est escrit que *l'ame qui pechera mourra* (Ezech. 18).

CHAPITRE V.

QUE LA SEULE CAUSE DU MANQUEMENT ET REFROIDISSEMENT DE LA CHARITÉ EST EN LA VOLONTÉ DES CREATURES.

Comme ce seroit une effronterie impie, de vouloir attribuer aux forces de nostre volonté les œuvres de l'amour sacré que le Sainct-Esprit fait en nous et avec nous, aussi seroit-ce une impieté effrontée, de vouloir rejetter le deffaut d'amour qui est en l'homme ingrat sur le manquement de l'assistance et grace celestes. Car le Sainct-Esprit crie partout, au contraire, que nostre *perte vient de nous* (Os. 13); que le Sauveur a *apporté le feu du sainct amour, et ne desire rien plus, sinon qu'il brusle nos cœurs* (Luc. 12); que *le salut est preparé devant la face de toutes nations, lumiere pour esclairer les gentils et pour la gloire d'Israël* (Luc. 2); que la divine bonté *ne veut point qu'aucun perisse* (II. Petr. 3), mais *que tous viennent à la cognoissance de la verité, veut que tous hommes soyent sauvez* (I. Tim. 2), le Sauveur d'iceux estant venu au monde, affin que tous *receussent l'adoption des enfans* (Galat. 4) : et le Sage nous advertit clairement : *Ne dis point, il tient à Dieu* (Eccli. 15). Ainsi le sacré Concile de Trente inculque divinement à tous les enfans de l'Eglise saincte, que la grace divine ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ils peuvent, invoquant le secours celeste; que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiez, sinon qu'eux-mesmes les premiers l'abandonnent : de sorte que, s'ils ne manquent à la grace, ils obtiendront la gloire.

En somme, Theotime, le Sauveur est une *lumiere qui esclaire tout homme qui vient en ce monde* (Joan. 1).

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midy, un jour d'esté, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais, tandis que leur lassitude et la fraischeur de l'ombrage les tint en sommeil, le soleil s'advançant sur eux, leur porta droit aux yeux sa plus

forte lumiere, laquelle, par l'esclat de sa clarté, faysoit des transparences, comme par de petits esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans, et, par la chaleur qui perçoit leurs paupieres, les força d'une douce violence de s'esveiller : mais les uns esveillez se levent, et gaignant pays allerent heureusement au giste; les autres, non-seulement ne se levent pas, mais tournant le dos au soleil et enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux, passerent là leur journée à dormir, jusqu'à ce que, surpris de la nuict, et voulant neantmoins aller au logis, ils s'esgarerent, qui çà, qui là, dans une forest, à la mercy des loups, sangliers et autres bestes sauvages. Or dites, de grace, Theotime, ceux qui sont arrivez ne doivent-ils pas sçavoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler plus chrestiennement, au Createur du soleil? Ouy certes, car ils ne pensoient nullement à s'esveiller quand il en estoit tems : le soleil leur fit ce bon office, et, par une aggreable semonce de sa clarté et de sa chaleur, les vint amiablement resveiller. Il est vray qu'ils ne firent pas resistance au soleil, mais il les ayda aussi beaucoup à ne point resister; car il vint doucement respandre sa lumiere sur eux, se faysant entrevoir au travers de leurs paupieres, et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errans n'avoient-ils pas tort de crier dans ce bois : Hé! qu'avons-nous fait au soleil, pourquoy il ne nous a pas fait voir sa lumiere comme à nos campaignons, affin que nous fussions arrivez au logis, sans demeurer en ces effroyables tenebres? Car, qui ne prendroit la cause du soleil, ou plutost de Dieu, en main, mon cher Theotime, pour dire à ces chetifs malencontreux : Qu'est-ce, miserables, que le soleil pouvoit bonnement faire pour vous, qu'il ne l'ayt fait? ses faveurs estoient esgales envers tous vous autres qui dormiez : il vous aborda tous avec une mesme lumiere, il vous toucha des mêmes rayons, il respandit sur vous une chaleur pareille; et, malheureux que vous estes, quoyque vous vissiez vos compaignons levez prendre le bourdon pour tirer chemin, vous tournastes le dos au soleil, et ne voulustes pas employer sa clarté, ny vous laisser vaincre à sa chaleur.

Tenez, voilà maintenant, Theotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en cette vie mortelle : presque tous nous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité; et Dieu, soleil de justice, darde sur tous tres-suffisamment, ains abondamment, les rayons de ses inspirations : il eschauffe nos

cœurs de ses benedictions, touchant un chascun des attraicts de son amour. Hé! que veut dire donc, que ces attraicts en attirent si peu, et en tirent encore moins? Ah! certes, ceux qui, estant attirez, puis tirez, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en resjouyr, mais non pas de s'en glorifier. Qu'ils se resjouyssent, parce qu'ils jouyssent d'un grand bien; mais qu'ils ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui, leur laissant l'utilité de son bienfaict, s'en est reservé la gloire.

Mais quant à ceux qui demeurent au sommeil de peché, ô Dieu! qu'ils ont une grande raison de lamenter, gemir, pleurer et regretter! car ils sont au malheur le plus lamentable de tous. Mais ils n'ont pas raison de se douloir et plaindre sinon d'eux-mesmes, qui ont mesprisé, ains ont esté rebelles à la lumiere, revesches aux attraicts, et se sont obstinez contre l'inspiration; de sorte qu'à leur malice seule doit estre à jamais malediction et confusion, puisqu'ils sont seuls autheurs de leur perte, seuls ouvriers de leur damnation. Ainsi, les Japonois se plaignant au bien-heureux François Xavier leur apostre, de quoy Dieu, qui avoit eu tant de soin des autres nations, sembloit avoir oublié leurs predecesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa cognoissance, par le manquement de laquelle ils auroient esté perdus, l'homme de Dieu leur respondit que la divine loy naturelle estoit plantée en l'esprit de tous les mortels, laquelle si leurs devanciers eussent observée, la celeste lumiere les eust sans doute esclairez; comme au contraire, l'ayant violée, ils meriterent d'estre damnez. Response apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille à la raison que le grand Apostre rend de la perte des anciens Gentils, qu'il dit estre *inexcusables, d'autant qu'ayant cogneu le bien, ils suivirent le mal;* car c'est, en un mot, ce qu'il inculque au premier chapitre aux Romains. Malheur sur malheur à ceux qui ne recognoissent pas que le malheur provient de leur malice.

CHAPITRE VI.

QUE NOUS DEVONS RECOGNOISTRE DE DIEU TOUT L'AMOUR QUE NOUS LUY PORTONS.

L'AMOUR des hommes envers Dieu tient son origine, son progrez et sa perfection de l'amour eternel de Dieu envers les hommes. C'est le sentiment universel de l'Eglise nostre mere, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous recognois-

sions nostre salut et les moyens pour y parvenir de la seule misericorde du Sauveur, affin qu'en la terre comme au ciel à luy seul soit honneur et gloire.

Qu'as-tu que tu n'ayes receu (I. Cor. 4)? dit le divin Apostre, parlant des dons de science, eloquence, et autres telles qualitez des pasteurs ecclesiastiques ; *et si tu l'as receu, pourquoy t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avois pas receu?* Il est vray, nous avons tout receu de Dieu, mais, par-dessus tout, nous avons receu les biens surnaturels du sainct amour. Que si nous les avons receus, pourquoy en prendrons-nous de la gloire?

Certes, si quelqu'un se vouloit rehausser pour avoir fait quelque progrez en l'amour de Dieu, helas! chetif homme, luy dirions-nous, tu estois pasmé en ton iniquité, sans qu'il te fust resté ny de vie ny de force pour te relever (comme il advint à la princesse de nostre parabole — Liv. III, chap. 3), et Dieu, par son infinie bonté, accourut à ton ayde, et criant à haute voix : *Ouvre la bouche de ton attention, et je la rempliray* (Ps. 80), il mit luy-mesme ses doigts entre tes levres et desserra tes dents, jettant dedans ton cœur sa saincte inspiration, et tu l'as receue; puis estant remis en sentiment, il continua par divers mouvemens et differens moyens de revigorer ton esprit, jusques à ce qu'il respandit en iceluy sa charité, comme ta vitale et parfaicte santé.

Or, dis-moy donc maintenant, miserable, qu'as-tu fait en tout cela de quoy tu te puisses vanter? Tu as consenti, je le sçay bien, le mouvement de ta volonté a librement suivy celuy de la grace celeste; mais tout cela, qu'est-ce autre chose, sinon recevoir l'operation divine et n'y resister pas? Et qu'y a-t-il en cela que tu n'ayes receu? Ouy mesme, pauvre homme que tu es, tu as receu la reception de laquelle tu te glorifies, et le consentement duquel tu te vantes. Car, dis-moy, je te prie, ne m'advoueras-tu pas que si Dieu ne t'eust prevenu, tu n'eusses jamais senti sa bonté, ny par consequent consenti à son amour? non, ny mesme tu n'eusses pas fait une seule bonne pensée pour lui. Son mouvement a donné l'estre et la vie au tien; et, si sa liberalité n'eust animé, excité et provoqué ta liberté par les puissans attraicts de sa suavité, ta liberté fust tousjours demeurée inutile à ton salut. Je confesse que tu as cooperé à l'inspiration en consentant; mais, si tu ne le sçay pas, je t'apprens que ta cooperation a prins naissance de l'operation de la grace, et de ta franche volonté tout ensemble, mais en telle sorte neantmoins que, si la grace n'eust prevenu et remply ton cœur de son operation,

jamais il n'eust eu ny le pouvoir, ny le vouloir de faire aucune cooperation.

Mais dis-moy derechef, je te prie, homme vil et abject : es-tu pas ridicule, quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion, parce que tu n'as pas repoussé l'inspiration? N'est-ce pas la phantaysie des voleurs et tyrans, de penser donner la vie à ceux ausquels ils ne l'ostent pas? et n'est-ce pas une forcenée impieté de penser que tu ayes donné la saincte efficace et vive activité à l'inspiration divine, parce que tu ne la luy as pas ostée par ta resistance? Nous pouvons empescher les effects de l'inspiration, mais nous ne les luy pouvons pas donner : elle tire sa force et vertu de la bonté divine, qui est le lieu de son origine, et non de la volonté humaine, qui est le lieu de son abord. S'indigneroit-on pas de la princesse de nostre parabole, si elle se vantoit d'avoir donné la vertu et proprieté aux eaux cordiales et autres medicamens, ou de s'estre guerie elle-mesme, parce que, si elle n'eust receu les remedes que le roy luy donna et versa dans sa bouche, lorsqu'à moityé morte elle n'avoit presque plus de sentiment, ils n'eussent point eu d'operation! Ouy, luy diroit-on, ingrate que vous estes, vous pouviez vous opiniastrer à ne point recevoir les remedes, et mesme les ayant receus en vostre bouche, vous les pouviez rejetter; mais il n'est pas vray pourtant que vous leur ayez donné la vigueur ou vertu, car ils l'avoient par leur proprieté naturelle. Seulement vous avez consenti de les recevoir, et qu'ils fissent leur action ; et encore n'eussiez-vous jamais consenti, si le roy ne vous eust premierement revigorée et puis sollicitée à les prendre : oncques (1) vous ne les eussiez receus, s'il ne vous eust aydé à les recevoir, ouvrant vostre bouche avec ses doigts et respandant la potion dedans icelle. N'estes-vous pas donc un monstre d'ingratitude de vous vouloir attribuer un bien que vous devez en tant de façons à vostre cher espoux!

Le petit admirable poisson que l'on nomme echineis, remore ou arreste-nef, a bien le pouvoir d'arrester ou de n'arrester point le navire cinglant en haute mer en pleine voile; mais il n'a pas le pouvoir de le faire ny voguer, ny cingler ou surgir : il peut empescher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Nostre franc arbitre peut arrester et empescher la course de l'inspiration, et, quand le vent favorable de la grace celeste enfle les voiles de nostre esprit, il est en nostre liberté de refuser nostre consentement, et empescher par ce moyen l'effect de la faveur

(1) Jamais.

du vent; mais, quand nostre esprit cingle et fait heureusement sa navigation, ce n'est pas nous qui faysons venir le vent de l'inspiration, ny qui en remplissons nos voiles, ny qui donnons le mouvement au navire de nostre cœur : ains seulement nous recevons le vent qui vient du ciel, consentons à son mouvement, et laissons aller le navire sous le vent, sans l'empescher par le remore de nostre resistance. C'est donc l'inspiration qui imprime en nostre franc arbitre l'heureuse et suave influence, par laquelle non-seulement elle luy fait voir la beauté du bien, mais elle l'eschauffe, l'ayde, le renforce et l'esmeut si doucement, que par ce moyen il se plaist et escoule librement au party du bien.

Le ciel prepare les gouttes de la fraische rosée au printems, et les espluye sur la face de la mer, et les meres-perles qui ouvrent leurs escailles, reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles; mais au contraire, les meres-perles qui tiennent leurs escailles fermées, n'empeschent pas que les gouttes ne tombent sur elles : elles empeschent neantmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or, le ciel a-t-il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mere-perle? Pourquoy donc l'une a-t-elle par effect produict sa perle, et l'autre non? Le ciel avoit esté liberal pour celle qui est demeurée sterile, autant qu'il estoit requis pour la rendre fertile; mais elle a empesché l'effect de son benefice, se tenant fermée et couverte. Et quant à celle qui a conceu la perle, elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas mesme son ouverture par laquelle elle a receu la rosée; car, sans le ressentiment des rayons de l'aurore qui l'ont doucement excitée, elle ne fust pas venue en la surface de la mer, ny eust pas ouvert son escaille. Theotime, si nous avons quelque amour envers Dieu, à luy en soit l'honneur et la gloire, qui a tout fait en nous, et sans lequel rien n'a esté fait; à nous en soit l'utilité et l'obligation. Car c'est le partage de sa divine bonté avec nous : il nous laisse le fruict de ses bienfaicts, et s'en reserve l'honneur et la loüange; et certes, puisque nous ne sommes tous rien que par sa grace, nous ne devons rien estre que pour sa gloire.

CHAPITRE VII.

QU'IL FAUT ESVITER TOUTE CURIOSITÉ, ET ACQUIESCER HUMBLEMENT A LA TRES-SAGE PROVIDENCE DE DIEU.

L'ESPRIT humain est si foible, que quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raisons de la volonté divine, il

s'embarrasse et entortille dans les filets de mille difficultez, desquels par apres il ne se peut desprendre. Il ressemble à la fumée; car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe. A force de vouloir relever nos discours és choses divines par curiosité, nous nous *evanouyssons en nos pensées; et en lieu de parvenir en la science de la verité, nous tombons en la folie de nostre vanité.*

Mais sur tout nous sommes bigearres (1), en ce qui regarde la Providence divine, touchant la diversité des moyens qu'elle nous distribue pour nous tirer à son sainct amour, et par son sainct amour à la gloire. Car nostre temerité nous presse tousjours de rechercher pourquoy Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres; pourquoy il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit en Corozaïn et Bethsaïda, puisqu'ils en eussent si bien fait leur profit; et en somme, pourquoy il tire à son amour plutost l'un que l'autre.

O Theotime, mon amy, jamais, non jamais, nous ne devons laisser emporter nostre esprit à ce tourbillon de vent follet, ny penser de treuver une meilleure raison de la volonté de Dieu, que sa volonté mesme, laquelle est souverainement raisonnable, ains la raison de toutes les raisons, la regle de toute bonté, la loy de toute equité. Et bien que le tres-Sainct-Esprit, parlant en l'Escriture saincte, rende raison en plusieurs endroicts de presque tout ce que nous saurons desirer, touchant ce que sa Providence fait en la conduitte des hommes au sainct amour et au salut eternel; si est-ce neantmoins qu'en plusieurs occasions, il declare qu'il ne faut nullement se departir du respect qui est deu à sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le decret, le bon playsir et l'arrest, au bout duquel, comme souverain juge et souverainement equitable, il n'est pas raisonnable qu'elle manifeste ses motifs; ains suffit qu'elle die simplement (et pour cause). Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux decrets des Cours souveraines, composées de juges corruptibles de la terre et de terre, que de croire qu'ils n'ont pas esté faits sans motifs, quoyque nous ne les sçachions pas, hé, Seigneur Dieu! avec quelle reverence amoureuse devons-nous adorer l'equité de vostre providence supreme, laquelle est infinie en justice et bonté!

Ainsi, en mille lieux de la sacrée parolle, nous treuvons la raison pour laquelle Dieu a reprouvé le peuple Juif. *Parce,* disent S. Paul et S. Barnabas, *que vous repoussez la parolle*

(1) Bizarres.

de Dieu, et que vous vous jugez vous-mesmes indignes de la vie eternelle, voici nous nous tournons devers les gentils (Act. 13). Et qui considerera en tranquillité d'esprit le IXe, X^e^ et XIe chap. de l'epistre aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejetté le peuple Juif sans raison; mais neantmoins cette raison ne doit point estre recherchée par l'esprit humain, qui, au contraire, est obligé de s'arrester purement et simplement à reverer le decret divin, l'admirant avec amour comme infiniment juste et equitable, et l'aymant avec admiration comme impenetrable et incomprehensible. C'est pourquoy ce divin apostre conclut en cette sorte le long discours qu'il en avoit fait : *O profondité des richesses de la sagesse et science de Dieu! Que ses jugemens sont incomprehensibles, et ses voyes imperceptibles! Qui cognoist les pensées du Seigneur? ou qui a esté son conseiller* (Rom. 11)? Exclamation par laquelle il tesmoigne que Dieu fait toutes choses avec une grande sagesse, science et raison; mais en telle sorte neantmoins que, l'homme n'estant pas entré au divin conseil, duquel les jugemens et projects sont infiniment eslevez au-dessus de nostre capacité, nous devons devotement adorer ses decrets, comme tres-equitables, sans en rechercher les motifs, qu'il retient en secret par devers soy, affin de tenir nostre entendement en respect et humilité par devers nous.

Saint Augustin en cent endroicts, enseigne cette mesme prattique. « Personne, dit-il, ne vient au Sauveur sinon estant tiré. Qui c'est qu'il tire, et qui c'est qu'il ne tire pas; pourquoy il tire celuy-cy, et non pas celuy-là, n'en vueille pas juger, si tu ne veux errer. Escoute une fois et entends. N'es-tu pas tiré? prie affin que tu sois tiré (*Tract.* 26 *in Joan.*). Certes, c'est assez au chrestien vivant encore de la foy, et ne voyant pas ce qui est parfaict, mais sçachant seulement en partie, de sçavoir et croire que Dieu ne delivre personne de la damnation, sinon par misericorde gratuite, par Jesus-Christ Nostre-Seigneur; et qu'il ne damne personne, sinon par sa tres equitable verité, par le mesme Jesus-Christ Nostre-Seigneur. Mais de sçavoir pourquoy il delivre celuy-cy plutost que celuy-là, recherche qui pourra une si grande profondité de ses jugemens, mais qu'il se garde du precipice : car ses decrets ne sont pas pour cela injustes, encore qu'ils soient secrets (Ep. 105). Mais (*De bono persever,* c. 12) pourquoy delivre-t-il donc ceux-cy plutost que ceux-là? Nous disons derechef : *O homme! qui es-tu qui respondes à Dieu* (Rom. 9)? *Ses jugemens sont incomprehensibles* (*Ibid.* 11).

Et adjoustons cecy : *Ne t'enquiers pas des choses qui sont au-dessus de toy ; et ne recherche pas ce qui est au delà de tes forces* (Eccli. 3). Or il ne fait pas misericorde à ceux auxquels, par une verité tres-secrette et tres-esloignée des pensées humaines, il juge qu'il ne doit pas departir sa faveur ou misericorde (*Quæst.* 2. *ad Simplic.*). »

Nous voyons quelquesfois des enfans jumeaux, dont l'un naist plein de vie, et reçoit le baptesme, l'autre en naissant perd la vie temporelle avant que de renaistre à l'eternelle : l'un par consequent est heritier du ciel, l'autre privé de l'heritage. Or, pourquoy la divine Providence donne-t-elle des evenemens si divers à une si pareille naissance? Certes, on peut dire que la providence de Dieu ne viole pas ordinairement les loyx de la nature; si que, l'un de ces bessons (1) estant vigoureux, et l'autre estant trop faible pour supporter l'effort de la sortie du sein maternel, celuy-cy est mort avant que de pouvoir estre baptisé, et l'autre a vescu, la Providence n'ayant pas voulu empescher le cours des causes naturelles, lesquelles, en cette occurrence, auront esté la raison de la privation du baptesme en celuy qui ne l'a pas eu. Et certes, cette response est bien solide; mais suivant l'advis du divin S. Paul et de S. Augustin, nous ne nous devons pas amuser à cette consideration, laquelle, quoyque bonne, n'est pas toutefois comparable à plusieurs autres que Dieu s'est reservées, et qu'il nous fera cognoistre en paradis. Alors, dit S. Augustin (*Enrichid.*), ce ne sera plus chose secrette, pourquoy l'un plutost que l'autre est eslevé, la cause estant esgale de l'un et de l'autre, ny pourquoy des miracles n'ont « pas esté faits, parmy ceux, entre lesquels s'ils eussent esté faits, ils eussent fait penitence, et ont esté faits parmy ceux qui n'estoient pas pour croire. » Et ailleurs (*Resp. ad artic.*) ce mesme sainct, parlant des pecheurs dont Dieu laisse l'un en son iniquité, et en releve l'autre : « Or, pourquoy il retient l'un, dit-il, et ne retient pas l'autre, il n'est pas possible de le comprendre ny loysible de s'en enquerir, puisque il suffit de sçavoir qu'il depend de luy qu'on demeure debout, et ne vient pas de luy qu'on tombe; » et derechef : « Cela est caché et tres-esloigné de l'esprit humain, au moins du mien (*Lib.* 10 *de Gen.*). »

Voilà, Theotime, la plus saincte façon de philosopher en ce subjet. C'est pourquoy j'ay tousjours treuvé admirable et aymable la sçavante modestie et tres-sage humilité du docteur seraphique S. Bonaventure, au discours qu'il fait de la raison

(1) Jumeaux.

pour laquelle la providence divine destine les esleus à la vie eternelle. « Peut-estre, dit-il, que c'est par la prevision des biens qui se feront par celuy qui est tiré, en tant qu'ils proviennent aucunement de la volonté; mais de sçavoir dire quels biens sont ceux, la prevision desquels sert de motif à la divine volonté, ny je ne le sçay pas distinctement, ny je ne m'en veux pas enquerir : et il n'y a point de raison, que de quelque sorte de convenance, de maniere que nous en pourrions dire quelqu'une et c'en seroit une autre. C'est pourquoy, nous ne sçaurions avec certitude marquer la vraye raison, ny le vray motif de la volonté de Dieu pour ce regard. Car, comme dit S. Augustin, bien que la verité en soit tres-certaine, elle est neantmoins tres-esloignée de nos pensées; de sorte que nous n'en sçaurions rien dire d'asseuré, sinon par la revelation de celuy auquel toutes choses sont cogneues. Et d'autant qu'il n'estoit pas expedient pour nostre salut que nous eussions cognoissance de ces secrets, ains nous estoit plus utile de les ignorer, pour nous tenir en humilité, pour cela Dieu ne les a pas voulu reveler; et mesme le sainct apostre n'a pas osé s'en enquerir, ains a tesmoigné l'insuffisance de nostre entendement pour ce subjet, lorsqu'il s'est escrié : *O profondité des richesses de la sapience et science de Dieu* (Rom. 11)! Pourroit-on parler plus sainctement, Theotime, d'un si sainct mystere? Aussi ce sont les parolles d'un tres-sainct et judicieux docteur de l'Eglise.

CHAPITRE VIII.

EXHORTATION À L'AMOUREUSE SOUSMISSION QUE NOUS DEVONS AUX DECRETS DE LA PROVIDENCE DIVINE.

Aymons donc et adorons en esprit d'humilité cette profondité des jugemens de Dieu, Theotime, laquelle, comme dit S. Augustin (Ep. 105), le sainct apostre ne descouvre pas, ains l'admire, quand il exclame : *O profondité des jugemens de Dieu!* Qui pourroit compter le sable de la mer, les gouttes de la pluye, et mesurer la largeur de l'abysme? dit cet excellent esprit de S. Gregoire Nazianzene. Et qui pourra sonder la profondité de la divine Sagesse, par laquelle elle a creé toutes choses, et les modere comme elle veut et entend? Car, de vray, il suffit qu'à l'exemple de l'apostre, sans nous arrester à la difficulté et obscurité d'icelle, nous l'admirions. *O profondité des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! ô que ses jugemens sont inscru-*

tables, et ses voyes inaccessibles! qui a cogneu le sentiment du Seigneur, et qui a esté son conseiller (Rom. 11)? » Theotime, les raisons de la volonté divine ne peuvent estre penetrées par nostre esprit, jusques à ce que nous voyons la face de celuy qui *atteint de bout à bout fortement, et dispose toutes choses suavement* (Sap. 8), faysant tout ce qu'il a fait, *en nombre, poids et mesure* (*Ibid.* 11), et auquel le psalmiste dit: *Seigneur, vous avez tout fait en sagesse* (Ps. 103).

Combien de fois nous arrive-t-il d'ignorer comment et pourquoy les œuvres mesmes des hommes se font! Et donc, dit le mesme sainct evesque de Nazianze, « l'artisan n'est pas ignorant, encore que nous ignorions son artifice? Ny de mesme, certes, les choses de ce monde ne sont pas temerairement et imprudemment faites, encore que nous ne sçachions pas leurs raisons. » Si nous entrons en la boutique d'un horloger, nous treuverons quelquesfois un horloge, qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura neantmoins cent ou deux cens pieces, desquelles les unes serviront à la monstre, les autres à la sonnerie des heures et du resveille-matin : nous y verrons des petites roues, dont les unes vont à droicte, les autres à gauche, les unes tournent par dessus, les autres par bas; et le balancier, qui, à coups mesurez, va balançant son mouvement de part et d'autre : et nous admirons comme l'art a sceu joindre une telle quantité de si petites pieces les unes aux autres, avec une correspondance si juste, ne sçachant ny à quoy chaque piece sert, ny à quel effect elle est faite ainsi, si le maistre ne le nous dit; et seulement en general nous sçavons que toutes servent pour la monstre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indois s'amuseront des jours entiers aupres d'un horloge, pour oüyr sonner les heures à poinct nommé; et ne pouvant deviner comme cela se fait, ils ne dient pas pourtant que c'est sans art et raison, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horloges, les admirant comme gens plus qu'humains. Theotime, nous voyons ainsi cet univers, et surtout la nature humaine, comme un horloge composé d'une si grande varieté d'actions et de mouvemens, que nous ne sçaurions nous empescher de l'estonnement. Et nous sçavons bien en general que ces pieces, diversifiées en tant de sortes, servent toutes, ou pour faire paroistre, comme en une monstre, la tres-saincte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante misericorde de sa bonté, comme par une sonnerie de louange; mais de cognoistre en particulier l'usage de chaque piece, ou comme elle est ordonnée à la fin generale, ou pour-

quoy elle est faite ainsi, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain ouvrier nous l'enseigne : or, il ne nous manifeste pas son art, affin que nous l'admirions avec plus de reverence, jusques à ce qu'estant au ciel, il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lorsqu'en l'abondance de son amour il nous descouvrira les raisons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au profict de nostre salut eternel.

« Nous ressemblons, dit derechef le grand Nazianzene, à ceux qui sont affligez du vertigo ou tournoyement de teste. Il leur est advis que tout tourne c'en-dessus-dessous autour d'eux, bien que ce soit leur cervelle et imagination qui tournent, et non pas les choses. Car ainsi, rencontrant quelques evenemens, desquels les causes nous sont incogneues, il nous semble que les choses du monde sont administrées sans raison, parce que nous ne la sçavons pas. Croyons doncques, que comme Dieu est le facteur et pere de toutes choses, aussi en a-t-il le soin par sa providence, qui serre et embrasse toute la machine des creatures; et surtout croyons qu'il preside à nos affaires, de nous autres qui le cognoissons, encore que nostre vie soit agitée de tant de contrarietez d'accidens dont la raison nous est incogneue, affin peut-estre que, ne pouvant pas arriver à cette cognoissance, nous admirions la raison souveraine de Dieu, qui surpasse toutes choses : car, envers nous, la chose est aysement mesprisée, qui est aysement cogneue; mais ce qui surpasse la poincte de nostre esprit, plus il est difficile d'estre entendu, plus aussi il nous excite à une grande admiration. Certes, les raisons de la Providence celeste seroient bien basses, si nos petits esprits y pouvoient atteindre : elles seroient moins aymables en leur suavité, et moins admirables en leur majesté, si elles estoient moins esloignées de nostre capacité. »

Exclamons donc, Theotime, en toutes occurences, mais exclamons d'un cœur tout amoureux envers la providence toute sage, toute-puissante et toute douce de nostre Pere eternel : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu* (Rom. 11)! O Seigneur Jesus! Theotime, que les richesses de la bonté divine sont excessives! Son amour envers nous est un abysme incomprehensible : c'est pourquoy il nous a preparé une riche suffisance, ou plutost une riche affluence de moyens propres pour nous sauver; et pour les nous appliquer suavement, il use d'une sagesse souveraine, ayant, par son infinie science, preveu et cogneu tout ce qui estoit requis à cet effect. Hé! que pouvons-nous craindre? ains que ne devons-nous pas esperer,

estant enfans d'un Pere si riche en bonté, pour nous aymer et vouloir sauver; si sçavant pour preparer les moyens convenables à cela, et si sage pour les appliquer; si bon pour vouloir, si clair-voyant pour ordonner, si prudent pour executer?

Ne permettons jamais à nos esprits de voleter par curiosité autour des jugemens divins : car, comme petits papillons, nous y bruslerons nos aisles, et perirons en ce feu sacré. *Ces jugemens sont incomprehensibles* (*Ibid.*), ou, comme dit S. Gregoire Nazianzene, ils sont inscrutables, c'est-à-dire, nous n'en sçaurions recognoistre et penetrer les motifs. Les voyes et moyens par lesquels il les execute et conduict à chef (1), ne peuvent estre discernez et recogneus; et, pour bon sentiment que nous ayons, nous demeurons en deffaut à chaque bout de champ, et en perdons la trace. *Car qui peut penetrer le sens, l'intelligence et l'intention de Dieu? Qui a esté son conseiller, pour sçavoir ses projets et leurs motifs? ou qui l'a jamais prevenu* par quelque service? N'est-ce pas luy au contraire qui nous previent és benedictions de sa grace, pour nous couronner en la felicité de sa gloire. Ah! Theotime, *toutes choses sont de luy* qui en est le createur; toutes choses sont *par luy* qui en est le gouverneur; toutes choses sont *en luy* qui en est le protecteur. *A luy soi, honneur et gloire és siecles des siecles. Amen.* Allons en paix, Theotime, au chemin du tres-sainct amour, car, qui aura le divin amour en la mort, apres la mort il jouyra eternellement de l'amour.

CHAPITRE IX.

D'UN CERTAIN RESTE D'AMOUR, LEQUEL DEMEURE MAINTESFOIS EN L'AME QUI A PERDU LA SAINCTE CHARITÉ.

CERTES, la vie d'un homme qui, tout allangouri, va petit à petit mourant dans un lict, ne merite presque plus que l'on l'appelle vie, puisqu'encore qu'elle soit vie, elle est toutesfois tellement meslée avec la mort, qu'on ne sçauroit dire si c'est une mort encore vivante, ou une vie mourante. Helas! que c'est un piteux spectacle, Theotime! mais bien plus lamentable est l'estat d'une ame, laquelle, ingrate à son Sauveur, va de moment en moment en arriere, se retirant de l'amour divin par certains degrés d'indevotion et de desloyauté, jusqu'à tant que, l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition : et cet amour, qui est en son declin, et qui va peris-

(1) Conduire à chef, *au but.*

sant et deffaillant, est appellé amour imparfaict, parce qu'encore qu'il soit entier en l'ame, il n'y est pas, ce semble, entierement, c'est-à-dire, il ne tient quasi plus à l'ame, et est sur le poinct de l'abandonner. Or, la charité estant separée de l'ame par le peché, il y reste maintesfois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut decevoir et amuser vainement, et je vous diray ce que c'est.

La charité, tandis qu'elle est en nous, produict force actions d'amour envers Dieu, par le frequent exercice desquelles nostre ame prend une certaine habitude et coustume d'aimer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un pli et inclination, que la multitude des actions a donné à nostre cœur.

Apres avoir fait une longue habitude de prescher ou dire la messe par eslection, il nous arrive maintesfois en songe de parler et de dire les mesmes choses que nous dirions en preschant ou celebrant; si que la coustume ou habitude acquise par eslection et vertu, est en quelque sorte prattiquée par apres sans eslection et sans vertu, puisque les actions faites en dormant n'ont de la vertu, à parler generalement, qu'une apparente image, et en sont seulement des simulacres et representations. Ainsi la charité, par la multitude des actes qu'elle produict, imprime en nous une certaine facilité d'aymer, laquelle elle nous laisse, apres mesme que nous sommes privez de sa presence. J'ay veu, estant jeune escholier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits il y avoit un echo, lequel repetoit les parolles que nous prononcions là aupres, plusieurs fois. Que si quelque idiot sans experience eust oüy ces repetitions de parolles, il eust creu qu'il y eust eu quelque homme au fond du puits qui les eust faites. Mais nous sçavions desjà, par la philosophie, qu'il n'y avoit personne dans le puits, qui redist nos parolles; ains que seulement il y avoit quelques concavitez, en l'une desquelles nos voix estant ramassées, et ne pouvant passer outre, pour ne point perir du tout, et employer les forces qui leur restoient, elles produisoient des secondes voix; et ces secondes voix ramassées dans une autre concavité, en produisoient des troisiesmes; et ces troisiesmes, en pareille façon des quatriesmes; et ainsi consecutivement jusques à onze : si que ces voix-là faites dans le puits n'estoient plus nos voix, ains des ressemblances et images d'icelles. Et de fait il y avoit beaucoup à dire entre nos voix et celles-là : car, quand nous disions une grande suite de mots, elles n'en redisoient que quelques-uns, accourcissoient la prononciation des syllabes qu'elles passoient fort vistement, et avec des tons et

accens tous differens des nostres; et si (1) elles ne commençoient à former ces mots qu'apres que nous les avions achevez de prononcer. En somme, ce n'estoient point des parolles d'un homme vivant; mais, par maniere de dire, des parolles d'un rocher creux et vain, lesquelles toutesfois representoient si bien la voix humaine de laquelle elles avoient prins leur origine, qu'un ignorant s'y fust amusé et mespris.

Or je veux maintenant dire ainsi. Quand le sainct amour de charité rencontre une ame maniable, et qui fait quelque long sejour en icelle, il y produict un second amour, qui n'est pas un amour de charité, quoyqu'il provienne de la charité; ains c'est un amour humain, lequel neantmoins ressemble tellement à la charité, qu'encore que par apres elle perisse en l'ame, il est advis qu'elle y soit tousjours, d'autant qu'elle y a laissé apres soy cette sienne image et ressemblance qui la represente : en sorte qu'un ignorant s'y tromperoit, ainsi que les oyseaux firent en la peinture des raysins de Zeuxis, qu'ils cuiderent (2) estre des vrays raysins, tant l'art avoit proprement imité la nature. Et neantmoins il y a bien de la difference entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous : car la voix de la charité prononce, intime et opere tous les commandemens de Dieu dedans nos cœurs; l'amour humain, qui reste après elle, les dit voirement et intime quelquesfois tous, mais il ne les opere jamais tous, ains quelques-uns seulement. La charité prononce et assemble toutes les syllabes, c'est-à-dire, toutes les circonstances des commandemens de Dieu; cet amour humain en laisse tousjours quelqu'une en arriere, et surtout celle de la droicte et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort esgal, doux et gracieux; mais cet amour humain va tousjours, ou trop haut és choses terrestres, ou trop bas és celestes, et ne commence jamais sa besongne qu'apres que la charité a cessé de faire la sienne. Car, tandis que la charité est en l'ame, elle se sert de cet amour humain qui est sa creature, et l'employe pour faciliter ses operations, si que, pendant ce tems-là, les œuvres de cet amour, comme d'un serviteur, appartiennent à la charité qui en est la dame; mais, la charité estant esloignée, alors les actions de cet amour sont du tout à luy, et n'ont plus l'estime et valeur de la charité. Car, comme le baston d'Elisée (IV. Reg. 4), en l'absence d'iceluy, quoyqu'en la main du serviteur Giezi qui l'avoit receu de celles d'Elisée, ne faysoit nul miracle; aussi, les actions faites en l'absence de la charité, par la seule habitude de

(1) Encore. — (2) Crurent.

l'amour humain, ne sont d'aucun merite ny d'aucune valeur pour la vie eternelle, quoyque cet amour humain ayt appris à les faire de la charité, et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte, parce que cet amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle, pour porter l'ame à l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X.

COMBIEN CET AMOUR IMPARFAICT EST DANGEREUX.

HELAS! mon Theotime, voyez, je vous prie, le pauvre Judas, apres qu'il eut trahi son Maistre, comme il va rapporter l'argent aux Juifs, comme il recognoist son peché, comme il parle honnorablement du sang de cet agneau immaculé (Matth. 27)! C'estoient des effects de l'amour imparfaict, que la precedente charité passée luy avoit laissez dans le cœur. On descend à l'impieté par certains degrez, et nul presque ne parvient à l'extremité de la malice en un instant.

Les parfumiers, quoyqu'ils ne soient plus en leurs boutiques, portent long-tems l'odeur des parfums qu'ils ont maniez. Ainsi, ceux qui ont esté és cabinets des onguens celestes, c'est-à-dire, en la tres-saincte charité, ils en gardent encore quelque tems apres la senteur.

Quand le cerf a passé la nuict en quelque lieu, la matinée mesme, l'assentiment et le vent en est encore frais; le soir il est plus mal-aysé à prendre; mais à mesme que ses alleures sont vieilles et dures, les chiens vont aussi perdant cognoissance. Quand la charité a regné quelque tems en une ame, on y treuve ses passées, sa piste, ses alleures, son vent, pour quelque tems apres qu'elle l'a quittée; mais petit à petit, enfin, tout cela s'esvanouit, et on perd toute sorte de cognoissance que jamais la charité y ayt esté.

Nous avons veu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui, se detraquant, ont demeuré quelque tems au milieu de leur mal-heureuse decadence, qu'on ne laissoit pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passée, et que, l'habitude acquise du tems de la charité respugnant au vice present, on avoit peine durant quelques mois de discerner s'ils estoient hors de la charité ou non, et s'ils estoient vertueux ou vicieux, jusques à ce que le progrez faysoit clairement cognoistre que ces exercices vertueux ne prenoient pas leur origine de la charité

presente, mais de la charité passée; non de l'amour parfaict mais de l'imparfaict, que la charité avoit laissé apres soy, comme marque du logement qu'elle avoit fait en ces ames-là.

Or, cet amour imparfaict est bon en soy-mesme, Theotime; car, estant creature de la saincte charité, et comme de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon, et d'effect à servir fidellement la charité, tandis qu'elle a sejourné dedans l'ame, et est tousjours prest de la servir si elle y retournoit. Que s'il ne peut faire les actions de l'amour parfaict, il n'en est pourtant pas à mespriser; car la condition de sa nature est telle. Ainsi les estoiles, qui, en comparayson du soleil, sont fort imparfaictes, sont neantmoins extremement belles, regardées en particulier; et ne tenant point de rang en la presence du soleil, elles en tiennent en son absence.

Toutesfois, quoyque cet amour imparfaict soit bon en soy, il nous est neantmoins perilleux, pour autant que souvent nous nous contentons de l'avoir luy seul; parce qu'ayant plusieurs traicts exterieurs et interieurs de la charité, pensant que ce soit elle-mesme que nous avons, nous nous amusons, et estimons d'estre saincts, tandis qu'en cette vaine persuasion, les pechez qui nous ont privez de la charité croissent, grossissent et multiplient si fort, qu'enfin ils se rendent maistres de nostre cœur.

Si Jacob n'eust point abandonné sa parfaicte Rachel, et se fust toujours tenu pres d'elle au jour de ses nopces, il n'eust pas esté trompé comme il fust; mais, parce qu'il la laissa aller sans luy à la chambre, il fut tout estonné, le jour suivant, de treuver qu'en son lieu il n'avoit que l'imparfaicte Lia, qu'il croyoit neantmoins estre sa chere Rachel : mais Laban l'avoit ainsi trompé (Genes. 29). Or, l'amour-propre nous deçoit de mesme façon : pour peu que nous quittions la charité, il fourre en nostre estime cette habitude imparfaicte, et nous prenons nostre contentement en elle, comme si c'estoit la vraye charité, jusques à ce que quelque claire lumiere nous fasse voir que nous sommes abusez.

Hé Dieu! n'est-ce pas une grande pitié de voir une ame, qui se flatte en cette imagination d'estre saincte, demeurant en repos, comme si elle avoit la charité, se treuver toutesfois enfin que sa sainteté est feinte, et que son repos n'est qu'une lethargie, et sa joye une manie?

CHAPITRE XI.

MOYEN POUR RECOGNOISTRE CET AMOUR IMPARFAICT.

Mais quel moyen, me direz-vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfaict qui me donne les sentimens de devotion dont je suis touché? Si examinant en particulier les objects des desirs, des affections et des desseins que vous avez presentement, vous en treuvez quelqu'un pour lequel vous voulussiez contrevenir à la volonté et au bon playsir de Dieu, pechant mortellement, c'est hors de doubte que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avez à servir Dieu, n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfaict; car, si l'amour parfaict regnoit en vous, ô Seigneur Dieu! il romproit toute affection, tout desir, tout dessein, duquel l'object seroit si pernicieux, et ne pourroit souffrir que vostre cœur le regardast.

Mais remarquez que j'ay dit cet examen devoir estre fait des affections que vous avez presentement; car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourroient naistre par apres, puisqu'il suffit que nous soyons fidelles és occurences presentes, selon la diversité des tems, et que chaque sayson a bien assez de son travail et de sa peine.

Que si toutesfois vous vouliez exercer vostre cœur à la vaillance spirituelle, par la representation des diverses rencontres et divers assauts, vous le pourriez utilement faire, pourveu qu'apres les actes de cette vaillance imaginaire que vostre cœur auroit faits, vous ne vous estimassiez point plus vaillant. Car les enfans d'Ephraïm, qui faysoient merveilles à bien descocher leurs arcs és essais de guerre qu'ils faysoient entre eux, quand ce vint au faict et au prendre, *au jour de la bataille ils tournerent le dos* (Psalm. 77), et n'eurent seulement pas l'asseurance de mettre leurs flesches au traict, ny de regarder la poincte de celles de leurs ennemys.

Quand doncques on fait la prattique de cette vaillance pour les occurences futures, ou seulement possibles, si on a un sentiment bon et fidelle, on en remercie Dieu, car ce sentiment est tousjours bon; mais pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et deffiance, esperant que moyennant l'assistance divine on feroit en l'occasion ce qu'on s'imagine, et craignant toutesfois que, selon nostre misere ordinaire, peut-estre n'en ferions-nous rien, et perdrions courage. Mais si la deffiance

se rendoit si demesurée, qu'il nous semblast de n'avoir ny force, ny courage, et que partant il nous arrivast du desespoir sur le subjet des tentations imaginées, comme si nous n'estions pas en la charité et grace de Dieu, il nous faut alors faire resolution, malgré nostre sentiment et descouragement, de bien estre fidelles en tout ce qui nous arrivera, jusqu'à la tentation qui nous met en peine, et esperer que, lorsqu'elle arrivera, Dieu multipliera sa grace, redoublera son secours, et nous fera toute l'assistance requise, et que, ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire, et non necessaire, il la nous donnera quand ce viendra au besoin. Car, comme plusieurs ont perdu le cœur en l'assaut, plusieurs aussi y ont perdu la crainte, et ont prins du courage et resolution en la presence du peril et de la necessité, qui ne l'eussent jamais sçeu prendre en son absence. Et ainsi plusieurs serviteurs de Dieu, se representant les tentations absentes, s'en sont effrayez jusques presque à perdre courage, qui les voyant presentes se sont comportez fort courageusement. Enfin, ces espouvantemens prins pour la representation des assauts futurs, lorsqu'il nous semble que le cœur nous manque, il suffit de desirer du courage, et se confier en Dieu, qu'il nous en donnera quand il sera tems. Samson n'avoit certes pas tousjours son courage; ains il est marqué en l'Escriture, que le lyon des vignes de Tamnatha, *venant à luy furieusement et rugissant, l'esprit de Dieu le saysit* (Jud. 14), c'est-à-dire, Dieu luy donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage; et *il mit en pieces le lyon, comme il eust fait un chevreau;* et tout de mesme quand il desfit les mille Philistins qui le vouloient desfaire en la campagne de Lechi. Ainsi, mon cher Theotime, il n'est pas necessaire que nous ayons tousjours le sentiment et mouvement du courage requis à surmonter le *lyon rugissant qui va çà et là rodant pour nous devorer* (I. Petr. 5); cela nous pourroit donner de la vanité et presomption. Il suffit bien que nous ayons bon desir de combattre vaillamment, et une parfaicte confiance que l'esprit divin nous assistera de son secours, lorsque l'occasion de l'employer se presentera.

LIVRE CINQUIESME.

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ, QUI SE FONT PAR COMPLAYSANCE ET BIEN-VEUILLANCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SACRÉE COMPLAYSANCE DE L'AMOUR : ET PREMIEREMENT EN QUOY ELLE CONSISTE.

L'Amour n'est autre chose, ainsi que nous l'avons dit, sinon le mouvement et escoulement du cœur, qui se fait envers le bien, par le moyen de la complaysance que l'on a en iceluy (1) : de sorte que la complaysance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand motif de la complaysance.

Or, ce mouvement se prattique ainsi envers Dieu. Nous sçavons par la foy, que la Divinité est un abysme incomprehensible de toute perfection, souverainement infini en excellence, et infiniment souverain en bonté. Et cette verité, que la foy nous enseigne, nous la considerons attentivement par la meditation, regardant cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tout ensemble, par maniere d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considerant ses excellences l'une apres l'autre : comme, par exemple, sa toute-puissance, sa toute sagesse, sa toute bonté, son eternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu nostre entendement fort attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin object, il est impossible que nostre volonté ne soit touchée de complaysance en ce bien ; et lors nous usons de nostre liberté, et de l'authorité que nous avons sur nous-mesmes, provoquant nostre propre cœur à repliquer (2) et renforcer sa premiere complaysance par des actes d'approbation et resjouyssance. O ! dit alors l'ame devote, que vous estes beau, mon bien-aymé, que vous estes beau ! vous estes *tout desirable ; ains vous estes le desir mesme. Tel est mon bien-aymé : il est l'amy de mon cœur, ô filles de Hierusalem* (Cant. 5) ! O que beny soit à jamais mon Dieu, de quoy il est si bon : hé ! que je meure, ou que je vive, je suis trop heureuse de sçavoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est si infinie, et son infinité si bonne.

(1) Lui. — (2) Répéter.

Ainsi, appreuvant le bien que nous voyons en Dieu, et nous resjouyssant d'iceluy, nous faysons l'acte d'amour que l'on appelle complaysance : car nous nous playsons du playsir divin, infiniment plus que du nostre propre; et c'est cet amour qui donnoit tant de contentement aux saincts, quand ils pouvoient raconter les perfections de leur bien-aymé, et qui leur faysoit prononcer avec tant de suavité que Dieu estoit Dieu. *Or sachez,* disoient-ils, *que le Seigneur est Dieu* (Ps. 99) : O Dieu! mon Dieu, vous estes mon Dieu : *j'ay dit au Seigneur : Vous estes mon Dieu, Dieu de mon cœur, et mon Dieu et le lot de mon heritage eternellement* (Ps. 15 et 72). Il est Dieu de nostre cœur par cette complaysance, d'autant que par icelle nostre cœur l'embrasse et le rend sien. Il est nostre heritage, d'autant que par cet acte nous jouyssons des biens qui sont en Dieu, et, comme d'un heritage, nous en tirons toute sorte de playsir et de contentement. Par cette complaysance, nous beuvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité; car nous les nous rendons propres, et les tirons dedans nostre cœur.

Les brebis de Jacob attirerent dans leurs entrailles la varieté des couleurs qu'elles voyoient en la fontaine en laquelle on les abreuvoit; car en effect leurs petits agneaux s'en treuvoient par apres tachetez (Genes. 30). Ainsi une ame, esprise de l'amoureuse complaysance qu'elle prend à considerer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellences, en attire aussi dans son cœur les couleurs, c'est-à-dire, la multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple, et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu! quelle joye aurons-nous au ciel, Theotime, lorsque nous verrons le bien-aymé de nos cœurs, comme une mer infinie, de laquelle les eaux ne sont que perfection et bonté! Alors, comme des cerfs, qui longuement pourchassez et mal menez, s'abouchant à une claire et fraische fontaine, tirent à eux la fraischeur de ces belles eaux : ainsi nos cœurs, apres tant de langueurs et de desirs, arrivant à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaysance toutes les perfections de ce bien-aymé, et en auront la parfaicte jouyssance, par la resjouyssance qu'ils y prendront, se remplissant de ses delices immortelles; et en cette sorte le cher Espoux entrera dedans nous, comme dans son lict nuptial, pour communiquer sa joye eternelle à nostre ame, selon qu'il dit luy-mesme, que si nous gardons la saincte loy de son amour, il viendra et fera son sejour en nous (Joan. 14).

Tel est le doux et noble larcin de l'amour, qui, sans decolorer le bien-aymé, se colore de ses couleurs; sans le despouiller, se revest de sa robbe; sans lui rien oster, prend tout ce qu'il a, et sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens : comme l'air prend la lumiere, sans amoindrir la splendeur originaire du soleil; et le miroüer la grace du visage, sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

Ils ont esté faits abominables, comme les choses qu'ils ont aymées, dit le prophete (Os. 9), parlant des meschans; et on peut de mesme dire des bons, qu'ils se sont faits aymables comme les choses qu'ils ont aymées. Voyez, je vous prie, le cœur de Ste Claire de Montefalcoz : il prit tant de playsir en la passion du Sauveur, et à mediter la tres-saincte Trinité, qu'aussi tira-t-il dedans soy toutes les marques de la passion, et une representation admirable de la Trinité, s'estant fait comme les choses qu'il aymoit. L'amour que le grand apostre S. Paul portoit à la vie, mort et passion de Nostre-Seigneur, fut si grand, qu'il tira la vie mesme, la mort et la passion de ce divin Sauveur dans le cœur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en estoit remplie par dilection, sa memoire par meditation, et son entendement par contemplation. Mais par quel canal et conduict estoit venu le doux Jesus dans le cœur de S. Paul? Par le canal de la complaysance, comme il declare luy-mesme disant : *Jà n'advienne* (1) *que je me glorifie, sinon en la croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ* (Galat. 6). Car, si vous y prenez bien garde, entre se glorifier en une personne, et se complayre en icelle; prendre à gloire et prendre à playsir une chose, il n'y a pas autre difference, sinon que celuy qui prend une chose à gloire, outre le playsir, y adjouste l'honneur, l'honneur n'estant pas sans playsir, bien que le playsir puisse estre sans honneur. Cette ame doncques avoit une telle complaysance, et se sentoit tant honnorée en la bonté divine qui reluict en la vie, mort et passion du Sauveur, qu'il ne prenoit aucun playsir qu'en cet honneur. Et c'est cela qui luy fait dire : *Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix* de mon Sauveur, comme il dit aussi qu'il ne vivoit pas luy-mesme, ains Jesus-Christ vivoit en luy.

(1) A Dieu ne plaise.

CHAPITRE II.

QUE PAR LA SAINCTE COMPLAYSANCE NOUS SOMMES RENDUS COMME PETITS ENFANS AUX MAMMELLES DE NOSTRE-SEIGNEUR.

O Dieu! que l'ame est heureuse, qui prend son playsir à sçavoir et cognoistre que Dieu est Dieu, et que sa bonté est une infinie bonté! Car ce celeste Espoux, par cette porte de la complaysance, *entre en elle et soupe avec nous, comme nous avec luy* (Apoc. 3). Nous nous paissons avec luy de sa douceur, par le playsir que nous y prenons, et rassasions nostre cœur és perfections divines, par l'ayse que nous en avons. Et ce repas est un *souper,* à cause du repos qui le suit, la complaysance nous faysant doucement reposer en la suavité du bien qui nous delecte, et duquel nous repaissons nostre cœur. Car, comme vous sçavez, Theotime, le cœur se paist des choses esquelles il se plaist; si qu'en nostre langue françoise on dit que l'un se paist de l'honneur, l'autre des richesses, comme le Sage avoit dit que *la bouche des fols se paist d'ignorance* (Prov. 15); et la souveraine sagesse proteste que sa *viande* (Joan. 4), c'est-à-dire, son playsir, n'est autre chose que de *faire la volonté* de son Pere. En somme, l'aphorisme des medecins est vray, que ce qui est savouré, nourrit; et celuy des philosophes : *Ce qui plaist paist.*

Que mon bien-aymé vienne en son jardin, dit l'Espouse sacrée, *et qu'il y mange le fruict de ses pommes* (Cant. 5). Or, le divin Espoux vient en son jardin, quand il vient en l'ame devote : car, puisqu'il se *plaist d'estre avec les enfans des hommes* (Prov. 8), où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et ressemblance? En ce jardin, luy-mesme y plante la complaysance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons, comme de mesme sa bonté se plaist et se paist en nostre complaysance, ainsi que derechef nostre complaysance s'augmente de quoy Dieu se plaist de nous voir playre en luy : de sorte que ces reciproques playsirs font l'amour d'une incomparable complaysance, par laquelle nostre ame, faite *jardin* de son Espoux, et ayant de sa bonté les *pommiers* des delices, elle luy en rend *le fruict;* puisqu'il se plaist de la complaysance qu'elle a en luy. Ainsi tirons-nous le cœur de Dieu dedans le nostre, et il y respand son bausme precieux. Et ainsi se prattique ce que la saincte Espouse dit avec tant d'allegresse : Le roy de mon cœur *m'a menée dans ses cabinets : nous tressaillirons et nous res-*

jouyrons en vous, nous ramentevant (1) *de vos mammelles plus aymables que le vin : les bons vous ayment* (Cant. 1). Car, je vous prie, Theotime, qui sont les *cabinets* de ce roy d'amour, sinon ses mammelles, qui abondent en varieté de douceurs et suavitez? La poictrine et les mammelles de la mere sont les cabinets des thresors du petit enfant : il n'a point d'autres richesses que celles-là, qui luy sont plus precieuses que l'or et le topase, plus aymables que le reste du monde.

L'ame doncques, qui contemple les thresors infinis des perfections divines en son bien-aymé, se tient pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour rend sien par complaysance tout le bien et contentement de ce cher Espoux. Et tout ainsi que l'enfançon fait de petits eslans du costé du sein de sa mere, et trespigne d'aise de le voir descouvert; comme la mere aussi, de son costé, le luy presente avec un amour tousjours un peu empressé : de mesme l'ame devote ressent des tressaillemens et eslans de joye nompareille, pour le playsir qu'elle a de regarder les thresors des perfections du roy de son sainct amour; et surtout quand elle voit que luy-mesme les luy monstre par amour, et qu'entre ces perfections, celle de son amour infini reluict excellemment. Hé! n'a-t-elle pas raison, cette belle ame, de s'escrier : O mon roy, que vos richesses sont aymables, et que vos amours sont riches! Hé, qui en a plus de joye, ou vous qui en jouyssez, ou moy qui m'en resjouys? *Nous tressaillons d'allegresse en la souvenance de vostre sein et de vos tettins* (Cant. 1) si feconds en toute excellence de suavité : moy, parce que mon bien-aymé en jouyt; vous, parce que vostre bien-aymée s'en resjouyt : car ainsi nous en jouyssons tous deux, puisque vostre bonté vous fait jouyr de ma resjouyssance, et mon amour me fait resjouyr de vostre jouyssance. *Ah! les justes et bons vous ayment;* et comme pourroit-on estre bon, et n'aymer pas une si grande bonté? Les princes terrestres ont leurs thresors és cabinets de leurs palais, leurs armes en leurs arcenals; mais le prince celeste, il a son thresor en son sein, ses armes dans sa poictrine : et parce que son thresor est sa bonté, comme ses armes sont ses amours, son sein ressemble à celuy d'une douce mere, dont les mammelles sont comme deux cabinets riches en douceur de bon laict, armez d'autant de traicts pour assubjettir le cher petit poupon, comme il en peut faire de traictes en tettant.

Certes, la nature a logé les mammelles en la poictrine, affin que la chaleur du cœur y faysant la concoction du laict, comme

(1) Ressouvenant.

la mere est la nourrice de l'enfant, le cœur d'icelle en fust aussi le nourricier, et que le laict fust une viande toute d'amour, *meilleure cent fois que le vin.* Notez cependant, Theotime, que la comparayson du laict et du vin semble si propre à l'Espouse sacrée, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les *mammelles de son Espoux surpassent le vin;* mais elle le repete par trois fois. Le vin, Theotime, est le laict des raysins; et le laict est le vin des mammelles : aussi l'Espouse sacrée dit que son bien-aymé est raysin pour elle, mais *raysin cyprin,* c'est-à-dire, d'une odeur excellente. Moyse dit que les Israëlites pouvoient *boire le sang tres-pur et tres-bon du raysin* (Deuter. 32); et Jacob, descrivant à son fils Juda la fertilité du lot qu'il auroit en la terre promise, prophetisa sous cette figure la veritable felicité des chrestiens, disant que le Sauveur *laveroit sa robbe,* c'est-à-dire, la saincte Eglise, *au sang du raysin* (Genes. 49), c'est-à-dire, en son propre sang. Or, le sang et le laict ne sont non plus differens l'un de l'autre, que le verjus et le vin : car, comme le verjus, meurissant par la chaleur du soleil, change de couleur, devient vin aggreable, et se rend propre à nourrir; aussi le sang, assaysonné par la chaleur du cœur, prend la belle couleur blanche, et devient une nourriture grandement convenable aux enfans.

Le laict, qui est une viande cordiale toute d'amour, represente la science et theologie mystique, c'est-à-dire, le doux savourement provenant de la complaysance amoureuse que l'esprit reçoit, lorsqu'il medite les perfections de la bonté divine; mais le vin signifie la science ordinaire et acquise, qui se tire à force de speculation, sous le pressoir de plusieurs argumens et disputes. Or, le laict que nos ames succent és mammelles de la charité de Nostre-Seigneur, vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains; car ce laict prend son origine de l'amour celeste, qui le prepare à ses enfans avant mesme qu'ils y ayent pensé : il a un goust amiable et suave, son odeur surpasse tous les parfums, il rend l'haleine franche et douce comme un enfant de laict, il donne une joye sans insolence, il enyvre sans hebeter, il ne leve pas le sens, mais il le releve.

Quand le sainct homme Isaac embrassa et baysa son enfant Jacob, *il sentit la bonne odeur de ses vestemens* (Genes. 27); et soudain, parfumé d'un playsir extreme : O! dit-il, *voicy que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fleury que Dieu a beny.* L'habit et le parfum estoit en Jacob, mais Isaac en eut la complaysance et resjouyssance. Helas! l'ame qui tient

par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien delicieusement sent-elle les parfums des perfections infinies qui se retreuvent en luy! et avec quelle complaysance dit-elle en soy-mesme : Ah! *voicy que la senteur de mon Dieu est comme la senteur d'un jardin fleurissant! Hé! que ses mammelles sont precieuses, respandant des parfums souverains!* Ainsi l'esprit du grand S. Augustin, balançant entre les sacrez contentemens qu'il avoit à considerer d'un costé le mystere de la naissance de son Maistre, et de l'autre part le mystere de la passion, s'escrioit tout ravy en cette complaysance :

Entre l'un et l'autre mystere,
Auquel dois-je mon cœur ranger?
D'un costé le sein de la mere
M'offre son laict pour en manger;
De l'autre la playe salutaire
Jette son sang pour m'abbreuver.

CHAPITRE III.

QUE LA SACRÉE COMPLAYSANCE DONNE NOSTRE CŒUR A DIEU, ET NOUS FAIT SENTIR UN PERPETUEL DESIR EN LA JOUYSSANCE.

L'AMOUR que nous portons à Dieu prend son origine de la premiere complaysance que nostre cœur sent, soudain qu'il aperçoit la bonté divine, lorsqu'il commence à tendre vers icelle. Or, quand nous accroissons et renforçons cette premiere complaysance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsi que nous avons declaré és chapitres precedens, alors nous attirons dedans nostre cœur les perfections divines, et jouyssons de la divine bonté, par la resjouyssance que nous y prenons, prattiquant cette premiere partie du contentement amoureux que l'Espouse sacrée exprime, disant : *Mon bien-aymé est à moy.* Mais, parce que cette complaysance amoureuse, estant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'estre en Dieu en qui nous la prenons; elle nous donne reciproquement à la divine bonté : si que (1), par ce sainct amour de complaysance, nous jouyssons des biens qui sont en Dieu, comme s'ils estoient nostres. Mais, parce que les perfections divines sont plus fortes que nostre esprit, entrant en iceluy elles le possedent reciproquement, de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nostre par cette complaysance, mais aussi que nous sommes à luy.

(1) Tellement que.

L'herbe aproxis, ainsi que nous avons dit ailleurs, a une si grande correspondance avec le feu, qu'encore qu'elle en soit esloignée, soudain neantmoins qu'elle est à son aspect, elle attire la flamme et commence à brusler, concevant son feu, non tant à la chaleur qu'à la lueur de celuy qu'on luy presente. Quand donc, par cette attraction, elle s'est unye au feu, si elle sçavoit parler, ne pourroit-elle pas dire : Mon bien-aymé feu est mien, puisque je l'ay attiré à moy, et que je jouy de ses flammes: mais moy je suis à luy, car si je l'ay tiré à moy, il me reduict en luy, comme plus fort et plus noble : il est mon feu, et je suis son herbe; je l'attire, il me brusle. Ainsi nostre cœur, s'estant mis en la presence de la divine bonté, et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaysance qu'il y prend, peut dire en verité : La bonté de Dieu est toute mienne, puisque je jouy de ses excellences; et moy je suis tout sien, puisque ses contentemens me possedent.

Par la complaysance, nostre ame, comme une toison de Gedeon, se remplit toute de la rosée celeste : et cette rosée est à la toison, parce qu'elle est descendue en icelle; mais reciproquement la toison est à la rosée, parce qu'elle est detrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'un à l'autre, ou la perle à l'huistre, ou l'huistre à la perle? La perle est à l'huistre qui l'a attirée à soy; mais l'huistre est à la perle, laquelle luy donne la valeur et l'estime. La complaysance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'iceluy, et nous rend possedez de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'iceluy.

Or, en cette complaysance nous assouvissons tellement nostre ame de contentement, que nous ne laissons pas de desirer de l'assouvir encore, et savourant la bonté divine, nous la voudrions encore savourer : en nous rassasiant, nous voudrions tousjours manger; comme en mangeant nous nous sentons rassasiez. Le chef des apostres ayant dit en sa premiere epistre, que les anciens prophetes avoient manifesté les graces qui devoient abonder parmy les chrestiens, et entre autres choses la passion de Nostre-Seigneur et la gloire qui la devoit suivre, tant par la resurrection de son corps que par l'exaltation de son nom, enfin il conclut que les anges mesmes desirent de regarder les mysteres de la redemption en ce divin Sauveur : *auquel*, dit-il, *les anges desirent regarder* (1. Pet. 1). Mais comme donc se peut-il entendre que les anges, qui voient le Redempteur, et en iceluy tous les mysteres de nostre salut, desirent neantmoins encore de

le voir? Theotime, ils le voient certes tousjours, mais d'une veuë si aggreable et delicieuse, que la complaysance qu'ils en ont les assouvit sans leur oster le desir, et les fait desirer, sans leur oster l'assouvissement : la jouyssance n'est pas diminuée par le desir, ains (1) en est perfectionnée; comme leur desir n'est estouffé, ains affiné par la jouyssance.

La jouyssance d'un bien qui contente tousjours ne flestrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse : elle est tousjours aymable, tousjours desirable. Le continuel contentement des celestes amoureux produict un desir perpetuellement content, comme leur continuel desir fait naistre en eux un contentement perpetuellement desiré. Le bien qui est fini, termine le desir, quand il donne la jouyssance, et oste la jouyssance, quand il donne le desir, ne pouvant estre possedé et desiré tout ensemble; mais le bien infini fait regner le desir dans la possession, et la possession dans le desir, ayant de quoy assouvir le desir par sa saincte presence, et de quoy le faire tousjours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit, en tous ceux qui la possedent, un desir tousjours content, et un contentement tousjours desireux.

Imaginez-vous, Theotime, ceux qui tiennent en leurs bouches l'herbe scitique; car, à ce qu'on dit, ils n'ont jamais ny faim ny soif, tant elle les rassasie; et jamais pourtant ils ne perdent l'appetit, tant elle les substante delicieusement. Quand nostre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en luy, prenant une souveraine complaysance, et neantmoins elle ne laisse pas de faire le mouvement de son desir; car, comme elle desire d'aymer, elle ayme aussi de desirer : elle a le desir de l'amour et l'amour du desir. Le repos du cœur ne consiste pas à demeurer immobile, mais à n'avoir besoin de rien; il ne gist pas à n'avoir point de mouvement, mais à n'avoir point d'indigence de se mouvoir.

Les esprits perdus ont un mouvement eternel sans nul meslange de tranquillité; nous autres mortels, qui sommes encore en ce pelerinage, avons tantost du repos, tantost du mouvement en nos affections; les esprits bien-heureux ont tousjours le repos en leurs mouvemens, et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ayt le repos sans mouvement, parce qu'il est souverainement un acte pur et substantiel. Or, bien que, selon la condition ordinaire de cette vie mortelle, nous n'ayons pas le repos en nostre mouvement, si est-ce (2) toutesfois, que lorsque nous faysons les essais des exercices de la vie immortelle, c'est-

(1) Mais. — (2) Encore est-il.

à-dire, que nous prattiquons les actes du sainct amour, nous treuvons du repos dans le mouvement de nos affections, et du mouvement au repos de la complaysance que nous avons en nostre bien-aymé, recevant par ce moyen des avant-gousts de la future felicité à laquelle nous aspirons.

S'il est vray que le cameleon vive de l'air, par-tout où il va dans l'air, il a de quoy se repaistre; que s'il se remue d'un lieu à l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoy se rassasier, mais pour s'exercer dedans son aliment, comme les poissons dedans la mer. Qui desire Dieu en le possedant, ne le desire pas pour le chercher, mais pour exercer cette affection dedans le bien mesme duquel il jouyt : car le cœur ne fait pas ce mouvement de desir comme pretendant à la jouyssance pour l'avoir, puisqu'il l'a desjà, mais comme s'estendant en la jouyssance, laquelle il a, non pour obtenir le bien, mais pour s'y recreer et entretenir; non pour en jouyr, mais pour s'y esjouyr : ainsi que nous marchons et nous esmouvons pour aller en quelque delicieux jardin, auquel estant arrivez, nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous promener et passer le tems en iceluy : nous avons marché pour aller jouyr de l'amenité du jardin; y estant, nous marchons pour nous esjouyr en la jouyssance d'iceluy.

Requerez l'Eternel avec un grand courage,
Sans cesser de tousjours rechercher son visage. (Ps. 104.)

On cherche tousjours celuy qu'on ayme tousjours, dit le grand S. Augustin : l'amour cherche ce qu'il a treuvé, non affin de l'avoir, mais pour tousjours l'avoir.

En somme, Theotime, l'ame qui est en l'exercice de l'amour de complaysance, crie perpetuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moy, puisque mon cher bien-aymé vit eternellement d'une vie toute triomphante : la mort mesme ne peut attrister le cœur qui sçayt que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'ame qui ayme, que celuy qu'elle ayme plus que soy-mesme soit comblé de biens eternels, puisqu'elle vit plus en celuy qu'elle ayme, qu'en celuy qu'elle anime; ains *qu'elle ne vit pas elle-mesme, mais son bien-aymé vit en elle* (Galat. 2).

CHAPITRE IV.

DE L'AMOUREUSE CONDOLEANCE PAR LAQUELLE LA COMPLAYSANCE DE L'AMOUR EST ENCORE MIEUX DECLARÉE.

La compassion, condoleance, commiseration, ou misericorde, n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celuy que nous aymons, tirant la misere qu'il souffre dans nostre cœur; dont elle est appelée misericorde, comme qui diroit une misere de cœur : comme la complaysance tire dedans le cœur de l'amant le playsir et contentement de la chose aymée. Or, c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effect, par la vertu qu'il a d'unir le cœur qui ayme à ce qui est aymé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amys communs; et ce qui se passe en la compassion, donne beaucoup de clarté à ce qui regarde la complaysance.

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produict. Ainsi sont grandes les condoleances des meres sur les afflictions de leurs enfans uniques, comme l'Escriture tesmoigne souvent. Quelle condoleance dans le cœur d'Agar sur la douleur de son Ismaël qu'elle voyoit presque perir de soif au desert (Genes. 21)! Quelle commiseration en l'ame de David sur la mort de son Absalon (II. Reg. 13)! Hé! ne voyez-vous pas le cœur maternel du grand Apostre, *malade avec les malades, bruslant de zele pour les scandalisez, avec une douleur continuelle pour la perte des Juifs, et mourant tous les jours pour ses chers enfans spirituels* (II. Cor. 11; Rom. 9; I. Cor. 15)? Mais sur-tout, considerez comme l'amour tire toutes les peines, tous les tourmens, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blesseures, la passion, la croix et la mort mesme de nostre Redempteur dans le cœur de sa tres-sacrée Mere! Helas! les mesmes cloux qui crucifierent le corps de ce divin enfant, crucifierent aussi le cœur de la Mere; les mesmes espines qui percerent son chef, outrepercerent l'ame de cette Mere toute douce : elle eut les mesmes miseres de son Fils, par commiseration, les mesmes douleurs par condoleance, les mesmes passions par compassion, et en somme, *l'espée* de la mort qui transperça le corps de ce tres-aymé Fils, *outreperça* de mesme le *cœur* de cette tres-amante Mere : dont elle pouvoit bien dire, qu'il luy estoit *un boucquet de myrrhe au milieu de ses mammelles* (Cant. 1), c'est-à-dire en sa poictrine et au milieu de son cœur. Jacob, oyant la triste, quoyque fausse nouvelle de la mort de

son cher Joseph, vous voyez quelle affliction il en sent : *Ah!* dit-il, *je descendray en regret aux enfers,* c'est-à-dire au lymbe, dans le sein d'Abraham, *vers cet enfant* (Genes. 37).

La condoleance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on void souffrir à ceux que l'on ayme : car, pour petite que soit l'amitié, si les maux qu'on void endurer sont extremes, il nous font une grande pityé. On void pour cela Cesar pleurer sur Pompée; et les filles de Hierusalem ne sceurent jamais s'empescher de pleurer sur Nostre-Seigneur, bien que la pluspart d'entre elles ne luy fussent pas grandement affectionnées (Luc. 23) : comme aussi les amis de Job (Job. 2), quoyque mauvais amys, firent des grands gemissemens, voyant l'effroyable spectable de son incomparable misere. Et quel grand coup de douleur au cœur de Jacob, de penser que son cher enfant estoit trespassé d'une mort si cruelle, comme est celle d'estre devoré d'une beste sauvage! Mais la commiseration, outre tout cela, se renforce merveilleusement par la presence de l'object miserable. Pour cela la pauvre Agar s'esloignoit de son fils languissant, affin d'alleger en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentoit, disant : *Je ne verray pas mourir l'enfant* (Genes. 21) : comme au contraire, Nostre-Seigneur pleure, voyant le sepulchre de son bien-aymé Lazare, et regardant sa chere Hierusalem; et nostre bon homme Jacob est outré de douleur quand il void la robbe ensanglantée de son pauvre petit Joseph.

Or, autant de causes aggrandissent la complaysance. A mesure que l'amy nous est plus cher, nous avons plus de playsir en son contentement, et son bien entre plus avant en nostre ame. Que si le bien est excellent, nostre joie en est aussi plus grande. Mais si nous voyons l'amy en la jouyssance d'iceluy, nostre resjouyssance en devient extreme. Quand le bon Jacob sceut que son fis vivoit, ô Dieu! quelle joie! *son esprit revint en luy, il revescut* (Genes. 45), et par maniere de dire, il ressuscita. Mais qu'est-ce à dire, il revescut ou il ressuscita? Theotime, les esprits ne meurent de leur propre mort que par le peché qui les separe de Dieu: lequel est leur vraye vie surnaturelle; mais ils meurent quelquesfois de la mort d'autruy; et cela arriva au bon Jacob duquel nous parlons. Car l'amour, qui tire dans le cœur de l'amant le bien et le mal de la chose aymée, l'un par complaysance, l'autre par commiseration, tira la mort de l'aymable Joseph dans le cœur de l'amant Jacob; et, par un miracle impossible à toute autre puissance qu'à celle de l'amour, l'esprit de ce bon pere estoit plein de la mort de celuy qui estoit vivant et

regnant, d'autant que l'affection, ayant esté trompée, devança l'effect.

Or, quand, au contraire, il sceut qu'en verité son fils estoit en vie, l'amour, qui avoit si longuement tenu le trespas presupposé du fils dans l'esprit de ce bon pere, voyant qu'il avoit esté deceu, rejetta promptement cette feinte mort, et en sa place fit entrer la veritable vie de ce mesme enfant. Ainsi donc *il revescut* d'une nouvelle vie, parce que la vie de son fils entra dans son esprit par complaysance, et l'anima d'un contentement nompareil, duquel se treuvant assouvy, et ne tenant plus compte d'aucun autre playsir en comparayson d'iceluy : *Il me suffit*, dit-il, *si mon enfant Joseph est en vie*. Mais quand, de ses propres yeux, il vid par experience la verité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, *penché* sur luy, et *pleurant* assez longtems *sur le col d'iceluy : Hé!* dit-il, *maintenant je mourray joyeux, mon cher fils, puisque j'ay veu vostre face, et que vous vivez encore* (Genes. 46). O Dieu! Theotime, quelle joye! et que ce vieillard l'exprime excellemment! Car, que veut-il dire par ces parolles : *Maintenant je mourray content, puisque j'ay veu ta face,* sinon que son allegresse est si grande, qu'elle est capable de rendre joyeuse et aggreable la mort mesme, qui est la plus triste et horrible chose du monde? Dites-moy, je vous prie, Theotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou luy qui en jouyt, ou Jacob qui s'en resjouyt? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentement qu'il nous donne, le pere en a autant et plus que le fils : car le fils, avec la dignité de vice-roy qu'il possede, a par consequent beaucoup de soins et d'affaires; mais le pere jouyt par complaysance, et possede purement ce qui est de bon en cette grandeur et dignité de son fils, sans charge, sans soin et sans peine. *Je mourray joyeux,* dit-il. Helas! qui ne void son contentement? Si la mort mesme ne peut troubler sa joye, qui la pourra donc jamais alterer? Si son ayse vit emmy les detresses de la mort, qui le pourra jamais esteindre? *L'amour est fort comme la mort* (Cant. 8), et les allegresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort; car la mort ne les peut faire mourir, ains les avive : si que, comme il y a un feu qui, par merveille, se nourrit en une fontaine proche de Grenoble, ainsi que nous savons fort asseurement, et que mesme le grand S. Augustin atteste, aussi, la saincte charité est si forte, qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmy (1) les plus tristes angoisses de la mort, et *les eaux des tribulations ne peuvent esteindre son feu*.

(1) Parmi.

CHAPITRE V.

DE LA CONDOLEANCE ET COMPLAYSANCE DE L'AMOUR EN LA PASSION DE NOSTRE-SEIGNEUR.

QUAND je voy mon Sauveur sur le mont des Olives, avec son *ame triste jusqu'à la mort,* hé! Seigneur Jesus, ce dis-je, qui a peu porter ces tristesses de la mort dans l'ame de la vie, sinon l'amour, qui, excitant la commiseration, attira par icelle nos miseres dans vostre cœur souverain? Or, une ame devote, voyant cet abysme d'ennuys et de detresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur sainctement amoureuse? Mais considerant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aymé ne procedent pas d'aucune imperfection ny manquement de force, ains de la grandeur de sa chere dilection; elle ne peut qu'elle ne se confonde toute d'un amour sainctement douloureux. Si qu'elle s'escrie : *Je suis noire* de douleur par compassion : *mais* je suis *belle* d'amour par complaysance : les angoisses de mon bien-aymé m'ont toute *decolorée.* Car, comme pourroit une fidelle amante voir tant de tourmens en celuy qu'elle ayme plus que sa vie, sans en devenir toute transie, have et desseichée de douleur? Les pavillons des nomades, perpetuellement exposez aux injures de l'air et de la guerre, sont presque tousjours frippez et couverts de poussiere; et moy, toute exposée aux regrets que, par condoleance, je reçoy des travaux nompareils de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de detresse, et transpercée de douleur. Mais parce que les douleurs de celuy que j'ayme proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me delectent par complaysance. Car, comme pourroit une fidelle amante n'avoir pas un extreme contentement de se voir tant aymée de son celeste Espoux? Pour cela doncques, la beauté de l'amour est en la laydeur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et mort de mon roy, toute haslée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'excez de son amour, emmy les travaux de ses douleurs. Et *les tentes de Salomon* toutes brodées et recamées en une admirable diversité d'ouvrages, ne furent jamais si belles que je suis contente, et par consequent douce, amiable et aggreable, en la varieté des sentimens d'amour que j'ay parmy ces douleurs. L'amour esgale les amans : hé! je le voy, ce cher amant, qu'il est un *feu* d'amour, bruslant dans un *buisson* espineux de douleur, et j'en suis



toute de mesme : je suis tout enflammée d'amour dedans les haillers de mes douleurs, je suis un *lys environné d'espines.* Hé! ne veuillez pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes douleurs, mais voyez la beauté de mes aggreables amours. Helas! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bien-aymé : c'est cela qui m'attriste et me fait pasmer d'angoisse; mais il prend playsir à souffrir, il ayme ses tourmens et meurt d'ayse de mourir de douleur pour moy : c'est pourquoi, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'ayse de son amour; non-seulement je m'attriste avec luy, mais je me glorifie en luy.

Ce fut cet amour, Theotime, qui attira sur l'amoureux seraphique S. François les stigmates, et sur l'amoureuse angelique S[te] Catherine de Sienne les ardentes blessures du Sauveur, la complaysance amoureuse ayant aiguysé les poinctes de la compassion douloureuse, ainsi que le miel rend plus penetrante et sensible l'amertume de l'absynthe : comme au contraire la souefve (1) odeur des roses est affinée par le voisinage des aulx qui sont plantez pres des rosiers. Car de mesme l'amoureuse complaysance que nous avons prinse en l'amour de Nostre-Seigneur, rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs : comme reciproquement, repassant de la compassion des douleurs à la complaysance des amours, le playsir en est bien plus ardent et relevé. Alors se prattique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur; alors la condoleance amoureuse et la complaysance douloureuse, comme d'autres Esaü et Jacob, *debattant* à qui fera plus d'effort, mettent l'ame en des convulsions et agonies incroyables, et se fait une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Ainsi ces grandes ames de S. François et S[te] Catherine sentirent des amours nompareilles en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatizées, savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'amy, que leur Sauveur exerça au supreme degré sur l'arbre de la croix. Ainsi naist l'unyon precieuse de nostre cœur avec son Dieu, laquelle, comme un Benjamin mystique, est *enfant de douleurs et de joye tout ensemble.*

Il ne se peut dire, Theotime, combien le Sauveur desire d'entrer dans nos ames, par cet amour de complaysance douloureuse. *Helas!* dit-il, *ouvre-moy, ma chere sœur, ma mie, ma colombe, ma toute pure; car ma teste est toute pleine de rosée,*


(1) Suave.

et mes cheveux des gouttes de la nuict (Cant. 5). Qui est cette *rosée,* et qui sont ces *gouttes de la nuict,* sinon les afflictions et peines de sa passion? Les perles, certes (comme nous avons dit assez souvent), ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraischeur de la nuict esploye sur la face de la mer, receues dans les escailles des huistres ou meres-perles. Hé! veut dire le divin amoureux de l'ame, je suis chargé des peines et sueurs de ma passion qui se passa presque toute, ou és tenebres de la nuict, ou en la nuict des tenebres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midy. Ouvre doncques ton cœur devers moy, comme les meres-perles leurs escailles du costé du ciel, et je respandray sur toy la rosée de ma passion qui se convertira en perles de consolation.

CHAPITRE VI.

DE L'AMOUR DE BIEN-VEUILLANCE QUE NOUS EXERÇONS ENVERS NOSTRE-SEIGNEUR PAR MANIERE DE DESIR.

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence tousjours par la bien-veuillance, voulant et faysant en nous tout le bien qui y est, auquel par apres il se complaist. Il fit David selon son cœur par bien-veuillance, puis il le treuva selon son cœur par complaysance. Il crea premierement l'univers pour l'homme, et l'homme en l'univers, donnant à chaque chose le degré de bonté qui luy estoit convenable, par sa pure bien-veuillance; puis il appreuva tout ce qu'il avoit fait, treuvant que tout estoit tres-bon, et se reposa par complaysance en son ouvrage.

Mais nostre amour envers Dieu commence, au contraire, par la complaysance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous sçavons estre en la Divinité; puis nous venons à l'exercice de la bien-veuillance; et comme la complaysance que Dieu prend en ses creatures n'est autre chose qu'une continuation de sa bien-veuillance envers elles, aussi, la bienveuillance que nous portons à Dieu, n'est autre chose qu'une approbation et perseverance de la complaysance que nous avons en luy.

Or, cet amour de bien-veuillance envers Dieu se prattique ainsi. Nous ne pouvons desirer d'un vray desir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaicte que nous ne sçaurions ny desirer ny penser. Le desir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien luy

est tellement present, que la presence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité mesme. Ne pouvant donc point faire aucun desir absolu pour Dieu, nous en faysons des imaginaires et conditionnels, en cette sorte : ***Je vous ay dit, Seigneur, vous estes mon Dieu, qui, tout plein de vostre infinie bonté, ne pouvez avoir indigence, ny de mes biens*** (Ps. 15), ny de chose quelconque; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvois penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserois jamais de vous le souhaitter, au prix de ma vie, de mon estre, et de tout ce qui est au monde. Que si, estant ce que vous estes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'estre, il estoit possible que vous receussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu! quel desir aurois-je que vous l'eussiez! alors, ô Seigneur eternel, je voudrois voir convertir mon cœur en souhait, et ma vie en souspir, pour vous desirer ce bien-là. Ah! mais pourtant, ô le sacré bien-aymé de mon ame, je ne desire pas de pouvoir desirer aucun bien à vostre Majesté; ains je me complais de tout mon cœur en ce supreme degré de bonté que vous avez, auquel, ny par desir, ny mesme par pensée, on ne peut rien adjouster. Mais si ce desir estoit possible, ô Divinité infinie! ô infinité divine, mon ame voudroit estre ce desir, et n'estre rien autre que cela, tant elle desireroit de desirer pour vous ce qu'elle se complaist infiniment de ne pouvoir pas desirer, puisque l'impuissance de faire ce desir provient de l'infinie infinité de vostre perfection, qui surpasse tout souhait et toute pensée. Hé! que j'ayme cherement l'impossibilité de vous pouvoir desirer aucun bien, ô mon Dieu! puisqu'elle provient de l'incomprehensible immensité de vostre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que s'il se treuvoit un desir infini, il seroit infiniment assouvy par l'infinité de vostre bonté, qui le convertiroit en une infinie complaysance. Ce desir doncques, par imagination des choses impossibles, peut estre quelquesfois utilement prattiqué emmy les grands sentimens et ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand S. Augustin en faysoit souvent de pareille sorte.

C'est encore une sorte de bien-veuillance envers Dieu, quand, considerant que nous ne pouvons l'aggrandir en luy-mesme, nous desirons de l'aggrandir en nous, c'est-à-dire, de rendre de plus en plus et tousjours plus grande la complaysance que nous avons en sa bonté. Et lors, mon Theotime, nous ne desirons pas la complaysance pour le playsir qu'elle nous donne, mais parce seulement que ce playsir est en Dieu. Car, comme nous ne desirons pas la condoleance pour la douleur qu'elle met en nos

cœurs, mais parce que cette douleur nous unit et associe à nostre bien-aymé douloureux, ainsi n'aymons-nous pas la complaysance parce qu'elle nous rend du playsir, mais d'autant que ce playsir se prend en l'unyon du playsir et bien qui est en Dieu, auquel, pour nous unir davantage, nous voudrions nous complayre d'une complaysance infiniment plus grande, à l'imitation de la tres-saincte Reyne et Mere d'amour, de laquelle l'ame sacrée *magnifioit* et aggrandissoit perpetuellement Dieu; et affin que l'on sceut que cet aggrandissement se faysoit par la complaysance qu'elle avoit en la divine bonté, elle declare que son *esprit avoit tressailly de contentement en Dieu son Sauveur* (Luc. 1).

CHAPITRE VII.

COMMENT LE DESIR D'EXALTER ET MAGNIFIER DIEU NOUS SEPARE DES PLAYSIRS INFERIEURS, ET NOUS REND ATTENTIFS AUX PERFECTIONS DIVINES.

DONCQUES l'amour de bien-veuillance nous fait desirer d'aggrandir en nous de plus en plus la complaysance que nous prenons en la bonté divine; et pour faire cet aggrandissement, l'ame se prive soigneusement de tout autre playsir pour s'exercer plus fort à se playre en Dieu. Un religieux demanda au devot frere Gilles, l'un des premiers et plus saincts compaignons de S. François, ce qu'il pourroit faire pour estre plus aggreable à Dieu; et il luy respondit en chantant : *L'une à l'un, l'une à l'un.* Ce que par apres expliquant, donnez tousjours, dit-il, toute vostre ame qui est une à Dieu seul qui est un. L'ame s'escoule par les playsirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empesche de se pouvoir appliquer attentivement à celuy qu'elle doit prendre en Dieu. Le vray amant n'a presque point de playsir, sinon en la chose aymée. Ainsi *toutes choses sembloient ordure* et boue au glorieux S. Paul en comparayson de son Sauveur. Et l'Espouse sacrée n'est toute que pour son bien-aymé : *Mon cher amy est tout à moy, et moy je suis toute à luy* (Cant. 2). Que si l'ame qui est en cette saincte affection rencontre les creatures, pour excellentes qu'elles soient, voire mesme quand ce seroient les anges, elle ne s'arreste point avec icelles, sinon autant qu'il faut pour estre aydée et secourue en son desir. Dites-moy doncques, leur fait-elle, dites-moy, je vous en conjure, *avez-vous point veu celuy qui est l'amy de mon ame* (Cant. 3)? La glorieuse amante Magdelene rencontra les anges

au sepulcre, qui luy parlerent sans doute angeliquement, c'est-à-dire, bien suavement, voulant appayser l'ennuy auquel elle estoit; mais au contraire, toute espleurée, elle ne sceut prendre aucune complaysance, ny en leur douce parolle, ny en la splendeur de leurs habits, ny en la grace toute celeste de leur maintien, ny en la beauté toute aymable de leurs visages, ains toute couverte de larmes *ils m'ont enlevé mon Seigneur,* disoit-elle, *et je ne sçay où ils l'ont mis :* et se retournant, *elle void son doux Sauveur* (Joan. 20), mais en forme de jardinier, dont son cœur ne se peut contenter; car, toute pleine de l'amour de la mort de son maistre, elle ne veut point de fleurs, ny par consequent de jardinier: elle a dedans son cœur la croix, les cloux, les espines; elle cherche son crucifié. Hé ! mon cher maistre jardinier, dit-elle, si vous aviez peut-estre point planté mon bien-aymé Seigneur trespassé comme un lys froissé et fanné entre vos fleurs; *dites-le-moy vistement, et moy je l'emporteray.* Mais il ne l'appelle pas plus tost par son nom, que toute fondue en playsir : *Hé, Dieu,* dit-elle, *mon Maistre!* Rien, certes, ne la peut assouvir : elle ne sçauroit se playre avec les anges, non pas mesme avec son Sauveur, s'il ne paroist en la forme en laquelle il luy avoit ravy son cœur. Les Mages ne peuvent se complayre, ny en la beauté de la ville de Hierusalem, ny en la magnificence de la Cour d'Herodes, ny en la clarté de l'estoille; leur cœur cherche la petite spelonque (1) et le petit enfant de Bethleem (Matth. 2). La mere de belle dilection, et l'Espoux de tres-sainct amour ne se peuvent arrester entre les parens et amys; ils vont tousjours *en douleur cherchant* l'unique object de leur complaysance. Le desir d'aggrandir la saincte complaysance retranche tout autre playsir, pour plus fortement prattiquer celuy auquel la divine bien-veuillance l'excite.

Or, pour encore mieux magnifier ce souverain Bien-aymé, l'ame va tousjours *cherchant la face d'iceluy :* c'est-à-dire, avec une attention tousjours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularitez des beautez et perfections qui sont en luy, faysant un progrez continuel en cette douce recherche de motifs qui la puissent perpetuellement presser de se playre de plus en plus en l'incomprehensible bonté qu'elle ayme. Ainsi David cotte par le menu les œuvres et merveilles de Dieu en plusieurs de ses psalmes celestes; et l'amante sacrée arrange és cantiques divins, comme une armée bien ordonnée, toutes les perfections de son Espoux, l'une apres l'autre, pour provoquer

(1) Caverne.

son ame à la tres-saincte complaysance, affin de magnifier plus hautement son excellence, et d'assujettir encore tous les autres esprits à l'amour de son amy tant aymable (Cant. 5).

CHAPITRE VIII.

COMME LA SAINCTE BIEN-VEUILLANCE PRODUICT LA LOÜANGE DU DIVIN BIEN-AYMÉ.

L'HONNEUR, mon cher Theotime, n'est pas en celuy que l'on honnore, mais en celuy qui honnore; car, combien de fois arrive-t-il que celuy que nous honnorons n'en sçayt rien, et n'y a seulement pas pensé! combien de fois loüons-nous ceux qui ne nous cognoissent pas ou qui dorment! Et toutesfois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est faire du bien à quelqu'un, quand on luy fait de l'honneur, et qu'on luy donne beaucoup, quand on luy donne des tiltres et des loüanges; et nous ne faysons pas difficulté de dire qu'une personne est riche d'honneur, de gloire, de reputation, de loüange, encore qu'en verité nous sçachions bien que tout cela est hors de la personne honnorée, et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de profict, suivant ce mot attribué au grand S. Augustin : O pauvre Aristote! tu es loüé où tu es absent, et tu es bruslé où tu es present. Quel bien revient-il, je vous prie, à Cesar et à Alexandre-le-Grand de tant de vaines parolles que plusieurs vaines ames employent à leur loüange?

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute loüange et tout honneur, ne reçoit aucun advantage ny surcroist de bien pour toutes les benedictions que nous luy donnons; il n'en est ny plus riche, ny plus grand, ny plus content, ny plus heureux : car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses, ne sont ny ne peuvent estre que la divine infinité de sa bonté. Toutesfois, parce que, selon nostre apprehension ordinaire, l'honneur est estimé l'un des plus grands effects de nostre bien-veuillance envers les autres, et que par iceluy non-seulement nous ne presupposons point d'indigence en ceux que nous honnorons, mais plutost nous protestons qu'ils abondent en excellence, partant, nous employons cette sorte de bien-veuillance envers Dieu, qui non-seulement l'aggrée, mais la requiert, comme conforme à nostre condition, et si propre pour tesmoigner l'amour respectueux que nous luy devons, que mesme il nous a ordonné de luy rendre et rapporter tout honneur et gloire.

Ainsi donc l'ame qui a prins une grande complaysance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut luy souhaitter aucun aggrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut desirer, ny mesme penser, elle desire au moins que son nom soit beny, exalté, loüé, honnoré et adoré de plus en plus; et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce sainct exercice, et comme une avette (1) sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, recueillant d'icelles une douce varieté de complaysances, desquelles elle fait naistre et compose le miel celeste de benedictions, loüanges et confessions honnorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son bien-aymé, à l'imitation du grand psalmiste, qui, ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine bonté, immoloit sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des eslans de sa voix, par cantiques et psalmes d'admiration et benedition.

Mon cœur volant çà et là
Des aisles de sa pensée,
Ravy d'admiration,
D'une voix haut eslancée,
Un sacrifice immola,
Sur la harpe bien sonnée,
Chantant benediction
Au Seigneur Dieu de Sion. (Psalm. 26.)

Mais ce desir de loüer Dieu que la saincte bien-veuillance excite en nos cœurs, Theotime, est insatiable; car l'ame qui en est touchée voudroit avoir des loüanges infinies pour les donner à son bien-aymé, parce qu'elle void que ses perfections sont plus qu'infinies : si que, se treuvant bien esloignée de pouvoir satisfaire à son souhait, elle fait des extremes efforts d'affection pour en quelque sorte loüer cette bonté toute loüable; et ces efforts de bien-veuillance s'aggrandissent admirablement par la complaysance : car, à mesure que l'ame treuve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'iceluy, et se complaysant en son infinie beauté, elle voudroit aussi relever plus hautement les loüanges et benedictions qu'elle luy donne. Or, à mesure aussi que l'ame s'eschauffe à loüer la douceur incomprehensible de Dieu, elle aggrandit et dilate la complaysance qu'elle prend en icelle, et par cet aggrandissement elle s'anime de plus fort à la loüange; de sorte que l'affection de complaysance et celle de

(1) Abeille.

loüange, par ces reciproques poussemens et mutuelles inclinations qu'elles font l'une à l'autre, s'entredonnent des grands et continuels accroissemens.

Ainsi les rossignols se complaysent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour cette complaysance, quinze jours et quinze nuicts durant, ils ne cessent jamais de gazoüiller, s'efforçant de tousjours mieux chanter à l'envy les uns des autres : de sorte que, lorsqu'ils se desgoisent le mieux, ils y ont plus de complaysance, et cet accroissement de complaysance les porte à faire les plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaysance par leur chant, et leur chant par leur complaysance, que maintesfois on les void mourir, et leur gosier esclatter à force de chanter : oyseaux dignes du beau nom de Philomele, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la melodie.

O Dieu! mon Theotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de loüer son Dieu reçoit une douleur grandement delicieuse et une douceur grandement douloureuse, quand, apres mille efforts de loüange, il se treuve si court! Helas! il voudroit, ce pauvre rossignol, tousjours plus hautement lancer ses accens et perfectionner sa melodie, pour mieux chanter les benedictions de son cher bien-aymé. A mesure qu'il loüe, il se plaist à loüer, et à mesure qu'il se plaist à loüer, il se desplaist de ne pouvoir encore mieux loüer; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toutes sortes d'efforts, entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenoit au tres-glorieux S. François, qui, emmy les playsirs qu'il prenoit à loüer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jettoit une grande affluence de larmes, et laissoit souvent tomber de foiblesse ce que pour alors il tenoit en main, demeurant comme un sacré Philomele à cœur failly, et perdant souvent le respirer, à force d'aspirer aux loüanges de celuy qu'il ne pouvoit jamais assez loüer.

Mais oyez une similitude aggreable sur ce subjet, tirée du nom que ce sainct amoureux donnoit à ses religieux ; car il les appeloit cygales, à raison des loüanges qu'ils rendoient à Dieu emmy la nuict. Les cygales, Theotime, ont leur poictrine pleine de tuyaux, comme si elles estoient des orgues naturelles, et pour mieux chanter, elles ne vivent que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la succent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomac, par laquelle elles jettent aussi tous leurs sons avec tant de bruit, qu'elles semblent n'estre que voix. Or, l'amant sacré

est comme cela; car toutes les facultez de son ame sont autant de tuyaux qu'il a en sa poictrine pour resonner les cantiques et loüanges du bien-aymé : sa devotion, au milieu de toutes, est la langue de son cœur, selon S. Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les succant et attirant à soy comme son aliment, par la tres-saincte complaysance qu'il y prend; et, par cette mesme langue de devotion, il fait toutes ses voix d'orayson, de loüange, de cantiques, de psalmes, de benedictions, selon le tesmoignage d'une des plus insignes cygales spirituelles qui ayt jamais esté oüye, laquelle chantoit ainsi :

Beny Dieu, sainctement poussée,
O mon ame, et vous, mes esprits :
Que je n'aye aucune pensée
Ny force au dedans ramassée,
Qui du Seigneur tayse le prix. (Psalm. 102.)

Car n'est-ce pas comme s'il eust dit : Je suis une cigale mystique; mon ame, mes esprits, mes pensées et toutes les facultez qui sont ramassées au dedans de moy, sont orgues : ô! qu'à jamais tout cela benysse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu!

Ma bouche à jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine (1),
Et n'aura bien qu'à le chanter :
La trouppe d'ennuys oppressée,
Humble de cœur et de pensée
Prendra playsir à m'escouter. (Psalm. 33.)

CHAPITRE IX.

COMME LA BIEN-VEUILLANCE NOUS FAIT APPELLER TOUTES LES CREATURES A LA LOÜANGE DE DIEU.

Le cœur atteint et pressé du desir de loüer plus qu'il ne peut la divine bonté, apres divers efforts sort, maintesfois de soy-mesme, pour convier toutes les creatures à le secourir en son dessein : comme nous voyons avoir fait les trois enfans en la fournaise, en cet admirable cantique de benedictions, par lequel ils excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre, à rendre grace à Dieu eternel, en le loüant et benissant souverainement (Dan. 3). Ainsi le glorieux psalmiste, tout esmeu de la

(1) Haute, grande.

passion sainctement desreglée qui le portoit à loüer Dieu, va sans ordre, sautant du ciel à la terre et de la terre au ciel, appellant pesle-mesle les anges, les poissons, les monts, les eaux, les dragons, les oyseaux, les serpens, le feu, la gresle, les broüillards, assemblant par ses souhaits toutes les creatures, affin que toutes ensemble s'accordent à magnifier pieusement leur Createur, les unes celebrant elles-mesmes les divines loüanges, et les autres donnant le subjet de le loüer par les merveilles de leurs differentes proprietez, lesquelles manifestent la grandeur de leur facteur : si que ce divin psalmiste royal, ayant composé une grande quantité de psalmes avec cette inscription, *louez Dieu,* apres avoir discouru parmy toutes les creatures pour leur faire les sainctes semonces de benir la Majesté celeste, et parcouru une grande varieté de moyens et instrumens propres à la celebration des loüanges de cette eternelle bonté, enfin, comme tombant en defaillance d'haleine, il conclut toute sa sacrée psalmodie par cet eslan : *Tout esprit loue le Seigneur* (Ps. 150), c'est-à-dire, tout ce qui a vie, ne vive ny ne respire que pour benir le Createur, selon l'encouragement qu'il avoit donné ailleurs :

Sus (1) donc, d'une bouche animée,
Celebrons tous la renommée
De l'Eternel, à qui mieux mieux :
Nostre voix ensemble meslée
Bien haut sur la voute estoilée
Esleve son nom glorieux. (Psalm. 33.)

Ainsi le grand S. François chanta le cantique du soleil et cent autres excellentes benedictions, pour invoquer les creatures à venir ayder son cœur tant alangoury, de quoy il ne pouvoit à son gré loüer le cher Sauveur de son ame. Ainsi la celeste Espouse, se sentant presque esvanouie entre les violens essays qu'elle faysoit de benir et magnifier le bien-aymé Roy de son cœur : *Hé!* crioit-elle à ses compaignes, *ce divin Espoux m'a menée par la contemplation de ses celliers à vin,* me faysant savourer les delices incomparables des perfections de son excellence; et je me suis tellement detrempée et sainctement enyvrée par la complaysance que j'ay prinse en cet abysme de beauté, que mon ame va *languissante,* blessée d'un desir amoureusement mortel, qui me presse de louer à jamais une si eminente bonté. Helas! venez, je vous supplie, au secours de mon pauvre cœur qui va tout maintenant deffinir; *soutenez-le, de grace, et l'appuyez de toutes fleurs;*

(1) Allons.

confortez-le et l'environnez de pommes : autrement il tombe pasmé (Cant. 2).

La complaysance tire les suavitez divines dedans le cœur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout esperdu. Mais l'amour de bien-veuillance fait sortir nostre cœur de soy-mesme, et le fait exhaler en vapeurs de parfums delicieux, c'est-à-dire, en toute sorte de sainctes loüanges; et n'en pouvant neantmoins tant pousser comme il desireroit : O, dit-il, que toutes les creatures viennent contribuer les *fleurs* de leurs benedictions, les *pommes* de leurs actions de graces, de leurs honneurs et de leurs adorations, affin que de toutes parts on sente les odeurs respandues à la gloire de celuy duquel l'infinie douceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier.

C'est cette divine passion qui fait tant faire de predications, qui fait passer en tant de hasards les Xaviers, les Berzées, les Anthoines, cette multitude de jesuites, de capucins et de religieux et autres ecclesiastiques de toutes sortes, és Indes, au Japon, en Maraignan, affin de faire cognoistre, recognoistre et adorer le nom sacré de Jesus emmy ces grands peuples. C'est cette passion saincte qui fait tant escrire de livres de pieté, tant fonder d'eglises, d'autels, de maysons pieuses, et en somme, qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zele qui les consume et devore.

CHAPITRE X.

COMME LE DESIR DE LOUER DIEU NOUS FAIT ASPIRER AU CIEL.

L'AME amoureuse, voyant qu'elle ne peut assouvir le desir qu'elle a de loüer son bien-aymé, tandis qu'elle vid entre les miseres de ce monde, et sçachant que les loüanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus aggreable : O Dieu! dit-elle, que les loüanges respandues par ces bien-heureux esprits devant le throsne de mon Roy celeste sont loüables, que leurs benedictions sont dignes d'estre benites! O que le bonheur d'oüyr cette melodie de la tres saincte eternité, en laquelle, par une tres-souefve rencontre de voix dissemblables et de tons dispareils, se font ces admirables accords esquels toutes les parties avançant les unes sur les autres par une suite continuelle et incomprehensible liayson de chasses, en entend de toutes parts retentir des perpetuels *alleluya!*

Voix, pour leur esclat, comparées aux *tonnerres*, aux trompettes, au *bruit des vagues* de la mer agitée; mais voix qui aussi, pour leur incomparable douceur et suavité, sont comparées à la melodie des *harpes* delicatement et delicieusement sonnées par la main des plus excellens joueurs (Apoc. 14); et voix qui toutes s'accordent à dire le joyeux cantique paschal : *Alleluya, louez Dieu, amen, louez Dieu*. Car sçachez, Theotime, *qu'une voix sort du throsne* divin, qui ne cesse de crier aux heureux habitans de la glorieuse Hierusalem celeste : Dites à Dieu louange, ô vous qui estes *ses serviteurs et qui le craignez, grands et petits*. A quoy toute cette multitude innombrable des Saincts, les chœurs des anges et les chœurs des hommes assemblez, respond chantant de toute sa force : *Alleluya, louez Dieu* (*Ibid.* 19). Mais quelle est cette voix admirable qui, sortant du throsne divin, annonce les *alleluya* aux esleus, sinon la tres-saincte complaysance, laquelle estant receue dedans l'esprit, leur fait ressentir la douceur des perfections divines, ensuite de laquelle naist en eux l'amoureuse bien-veuillance, source vive des loüanges sacrées? Ainsi, par cet effect, la complaysance procedant du throsne, vient intimer les grandeurs de Dieu aux bien-heureux, et la bien-veuillance les excite à respandre reciproquement devant le throsne les parfums de loüange. C'est pourquoy, par maniere de response, ils chantent eternellement *alleluya*, c'est-à-dire, *louez Dieu*. La complaysance vient du throsne dans le cœur, et la bien-veuillance va du cœur au throsne.

O que ce temple est aymable, où tout retentit en loüange! Que de douceur à ceux qui vivent en ce sacré sejour, où tant de philomeles et rossignols celestes chantent avec cette saincte contention d'amour les cantiques d'eternelle suavité!

Le cœur donc qui ne peut en ce monde ny chanter, ny oüyr les loüanges divines à son gré, entre en des playsirs nompareils d'estre deslivré des liens de cette vie pour aller en l'autre où on loüe si parfaictement le bien-aymé celeste; et ces desirs s'estant ainsi emparez du cœur se rendent quelquesfois si puissans et pressans dans la poictrine des amans sacrez, que bannissant tous autres desirs, ils mettent en degoust toutes choses terrestres, et rendent l'ame toute alangourie et malade d'amour : voire mesme, cette saincte passion passe aucune fois si avant, que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsi ce glorieux et seraphique amant S. François, ayant longuement esté travaillé de cette forte affection de loüer Dieu,

enfin, en ses dernieres années, apres qu'il eut asseurance, par une tres-speciale revelation, de son salut eternel, il ne pouvoit contenir sa joye, et s'alloit de jour en jour consumant, comme si sa vie et son ame se fust evaporée, ainsi que l'encens, sur le feu des ardens desirs qu'il avoit de voir son Maistre pour le loüer incessamment : en sorte que, ces ardeurs prenant tous les jours des nouveaux accroissemens, son ame sortit de son corps par un eslan qu'elle fit vers le ciel; car la divine Providence voulut qu'il mourust en prononçant ces sacrées parolles : *Hé! tirez hors de cette prison mon ame, ô Seigneur, affin que je benisse vostre nom; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez ma tranquillité desirée* (Ps. 141). Theotime, voyez de grace cet esprit, qui, comme un celeste rossignol, enfermé dans la cage de son corps, dans laquelle il ne peut chanter à souhait les benedictions de son eternel amour, sçayt qu'il gazouilleroit et prattiqueroit mieux son beau ramage, s'il pouvoit gaigner l'air, pour jouyr de sa liberté et de la societé des autres philomeles, entre les gayes et florissantes collines de la contrée bienheureuse. C'est pourquoy il exclame : Helas! ô Seigneur de ma vie, hé! par vostre bonté toute douce, delivrez-moy, pauvre que je suis, de la cage de mon corps, retirez-moy de cette petite prison, affin qu'affranchy de cet esclavage, je puisse voler où mes chers compaignons m'attendent, là-haut au ciel, pour me joindre à leurs chœurs et m'environner de leur joye. Là, Seigneur, alliant ma voix aux leurs, je feray avec eux une douce harmonie d'airs et d'accens delicieux, chantant, loüant et benissant vostre misericorde. Cet admirable sainct, comme un orateur qui veut finir et conclure tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit cette heureuse fin à tous ses souhaits et desirs, desquels ces parolles furent l'abregé. Parolles ausquelles il attacha si fortement son ame qu'il expira en les souspirant. Mon Dieu! Theotime, quelle douce et chere mort fut celle-cy! mort heureusement amoureuse, amour sainctement mortel.

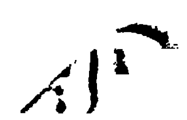
CHAPITRE XI.

COMME NOUS PRATTIQUONS L'AMOUR DE BIEN-VEUILLANCE ÈS LOUANGES QUE NOSTRE REDEMPTEUR ET SA MERE DONNENT A DIEU.

Nous allons donc montant en ce sainct exercice de degré en degré, par les creatures que nous invitons à loüer Dieu, passant des insensibles aux raisonnables et intellectuelles, et de l'Eglise militante à la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les anges et les Saincts, jusqu'à ce qu'au-dessus de tous, nous ayons rencontré la tres-saincte Vierge, laquelle, d'un air incomparable, loue et magnifie la Divinité plus hautement, plus sainctement et plus delicieusement que tout le reste des creatures ensemble ne sçauroit jamais faire.

Estant, il y a deux ans, à Milan, où la veneration des recentes memoires du grand archevesque sainct Charles m'avoit attiré avec quelques-uns de nos ecclesiastiques, nous oüysmes en diverses Eglises plusieurs sortes de musiques; mais, en un monastere de filles, nous oüysmes une religieuse, de laquelle la voix estoit si admirablement delicieuse, qu'elle seule respandoit incomparablement plus de suavité dans nos esprits que ne fit tout le reste ensemble qui, quoyqu'excellent, sembloit neantmoins n'estre fait que pour donner lustre et rehausser la perfection et l'esclat de cette voix unique. Ainsi, Theotime, entre tous les chœurs des hommes et tous les chœurs des anges, on entend cette voix hautaine de la Tres-Saincte Vierge, qui, relevée au-dessus de tout, rend plus de loüange à Dieu que le reste des creatures. Aussi le Roy celeste la convie tout particulierement à chanter: *Monstre-moy ta face*, dit-il, *ô ma bien-aymée : que ta voix sonne à mes aureilles; car ta voix est toute douce, et ta face toute belle* (Cant. 2).

Mais ces loüanges, que cette *Mere* d'honneur et *de belle dilection* avec toutes les creatures ensemble, donne à la Divinité, quoyqu'excellentes et admirables, sont neantmoins si infiniment inferieures au merite infiny de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec iceluy; et partant, quoyqu'elles contentent grandement la sacrée bien-veuillance que le cœur amant a pour son bien-aymé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe donc plus advant, et invite le Sauveur de loüer et glorifier son Pere eternel de toutes les benedictions que son amour filial luy peut fournir. Et lors, Theotime, l'esprit



arrive en un lieu de silence; car nous ne sçavons plus faire autre chose qu'admirer. O quel cantique du Fils pour le Pere! ô que ce cher bien-aymé *est beau entre tous les enfans des hommes!* ô que sa voix est douce, comme procedante des *levres sur lesquelles la plenitude de la grace est respandue* (Ps. 44). Tous les autres sont parfumez; mais luy, il est le parfum mesme: les autres sont embaumez; mais luy, il est le *bausme respandu*. Le Pere eternel reçoit les loüanges des autres comme senteurs de fleurs particulieres; mais, au sentir des benedictions que le Sauveur luy donne, il s'escrie sans doute : *O voicy l'odeur des loüanges de mon Fils, comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que j'ay beny* (Gen. 27). Ouy, mon cher Theotime, toutes les benedictions que l'Eglise militante et triomphante donne à Dieu, sont benedictions angeliques et humaines : car, si bien elles s'addressent au Createur, toutesfois elles procedent de la creature; mais celles du Fils, elles sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu, car le Redempteur est vray Dieu : elles sont divines, non-seulement quant à leur fin, mais quant à leur origine; divines, parce qu'elles tendent à Dieu. Dieu provoque l'ame, et donne la grace requise pour la production des autres loüanges; mais celles du Redempteur, luy qui est Dieu les produict luy-mesme : c'est pourquoy elles sont infinies.

Celuy qui, le matin, ayant ouy assez longuement entre les boscages voisins un gazoüillement aggreable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnets et autres tels menus oyseaux, entendroit enfin un maistre rossignol, qui, en parfaicte melodie, rempliroit l'air et l'aureille de son admirable voix, sans doute qu'il prefereroit ce seul chantre boscager à toute la troupe des autres. Ainsi, apres avoir ouy toutes les loüanges que tant de differentes creatures, à l'envy les unes des autres, rendent unanimement à leur Createur, quand enfin on escoute celle du Sauveur, on y treuve une certaine infinité de merite, de valeur, de suavité, qui surmonte toute esperance et attente du cœur; et l'ame alors, comme resveillée d'un profond sommeil, est tout à coup ravie par l'extremité de la douceur de telle melodie.

Hé! je l'entens : ô la voix, *la voix de mon bien-aymé!* voix reyne de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres ne sont qu'un muet et morne silence. Voyez comme ce cher amy s'eslance! *le voicy qui vient tressaillant és plus hautes montagnes, outrepassant les collines :* sa voix retentit au-dessus des seraphins et de toute creature. Il a la veuë de *chevreuil* pour pe-

netrer plus avant que nul autre en la beauté de l'object sacré qu'il veut loüer; il ayme la melodie de la gloire et loüange de son Pere plus que tous : c'est pourquoy il fait des tressaillemens, des loüanges et benedictions au-dessus de tous. Tenez, *le voilà,* ce divin amour du bien-aymé, comme *il est derriere la paroy* de son humanité; voyez qu'il se fait entrevoir par les playes de son corps et l'ouverture de son flanc, *comme par les fenestres et comme par un treillis au travers duquel il nous regarde* (Cant. 2).

Ouy certes, Theotime, l'amour divin, assis sur le cœur du Sauveur comme sur son throsne royal, regarde par la fente de son costé percé tous les cœurs des enfans des hommes; car ce cœur, estant le roy des cœurs, tient tousjours ses yeux sur les cœurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voyent et ne sont qu'entreveuz, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plutost ce cœur du divin amour, void tousjours clairement les nostres et les regarde des yeux de sa dilection; mais nous ne le voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu, si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour luy, puisque nous sommes mortels, comme luy-mesme mourut pour nous, tandis qu'il estoit mortel, et comme il en mourroit encore, si maintenant il n'estoit immortel. O si nous oyions ce divin cœur, comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de loüange à la divinité! Quelle joye, Theotime, quels efforts de nos cœurs pour se lancer, affin de les tousjours oüyr! Il nous y semond certes, ce cher amy de nos ames : *Sus, leve-toy,* dit-il, sors de toy-mesme, prens le vol vers moy, *ma colombe, ma tres-belle,* en ce celeste sejour où toutes choses sont joye, et ne respirent que loüanges et benedictions. Tout y *fleurit,* tout y respand de la douceur et du parfum : les *tourterelles,* qui sont les plus sombres de tous les oyseaux, y *resonnent* neantmoins leur ramage. Viens, ma bien-aymée toute chere; et pour me voir plus clairement, vient és mesmes fenestres par lesquelles je te regarde : viens considerer mon cœur *en la caverne* de l'ouverture de mon flanc qui fut faite lorsque mon corps, comme une mayson reduicte en *masures,* fut si piteusement demolie sur l'arbre de la croix; *viens et me monstre ta face.* Hé! je la voy maintenant sans que tu me la monstres, mais alors je la verray, et tu me la monstreras, car tu verras que je te voy : *fay que j'escoute ta voix,* car je la veux allier avec la mienne; ainsi *ta face* sera belle, *et ta voix tres-aggreable.* O quelle suavité à nos cœurs, quand nos voix, unyes et meslées avec celle du

Sauveur, participeront à l'infinie douceur des loüanges que ce Fils bien-aymé rend à son Pere eternel!

CHAPITRE XII.

DE LA SOUVERAINE LOÜANGE QUE DIEU SE DONNE A SOY-MESME, ET DE L'EXERCICE DE BIEN-VEUILLANCE QUE NOUS FAYSONS EN ICELLE.

Toutes les actions humaines de nostre Sauveur sont infinies en valeur et merite, à raison de la personne qui les produict, qui est un mesme Dieu avec le Pere et le Sainct-Esprit; mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie : car, tout ainsi qu'estant en une chambre, nous ne recevons pas la lumiere selon la grandeur de la clarté du soleil qui la respand, mais selon la grandeur de la fenestre par laquelle il la communique, de mesme les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soient d'infinie valeur, d'autant qu'encore que la personne divine les fasse, elle ne les fait pas toutesfois selon l'estendue de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité par laquelle elle les fait. De sorte que, comme les actions humaines de nostre doux Sauveur sont infinies en comparayson des nostres, aussi sont-elles finies en comparayson de l'essentielle infinité de la divinité : elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, parce qu'elles procedent d'une personne qui est Dieu; mais elles sont d'essence et nature finie, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La loüange donc qui part du Sauveur, en tant qu'il est homme, n'estant pas de tout poinct infinie, elle ne peut correspondre de toutes parts à la grandeur infinie de la divinité à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoy, apres le premier ravissement d'admiration qui nous saisit quand nous avons rencontré une loüange si glorieuse, comme est celle que le Sauveur donne à son Pere, nous ne laissons pas de recognoistre que la divinité est encore infiniment plus loüable, qu'elle ne peut estre loüée, ny par toutes les creatures, ny l'humanité mesme du Fils eternel.

Si quelqu'un loüoit le soleil à cause de sa lumiere, plus il s'esleveroit vers iceluy pour le loüer, plus il le trouveroit loüable, parce qu'il y verroit tousjours plus de splendeur. Que si c'est cette beauté de la lumiere qui provoque les allouettes à chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent

plus clairement à mesure qu'elles volent plus hautement, s'eslevant esgalement en chant et en vol, jusqu'à tant que ne pouvant presque plus chanter, elles commencent à descendre de ton et de corps, rabaissant petit à petit leur vol comme leur voix. Ainsi, mon Theotime, à mesure que nous montons par bienveuillance vers la divinité, pour entonner et oüyr ses loüanges, nous voyons qu'il est tousjours au-dessus de toute loüange; et finalement nous cognoissons qu'il ne peut estre loüé selon qu'il merite, sinon par luy-mesme, qui seul peut dignement esgaler sa souveraine bonté par une souveraine loüange.

Alors nous exclamons : *Gloire soit au Pere, et au Fils, et au Sainct-Esprit.* Et en fin qu'on sçache que ce n'est pas la gloire des loüanges creées que nous souhaittons à Dieu par cet eslan, ains la gloire essentielle et eternelle qu'il a en luy-mesme, par luy-mesme, de luy-mesme, et qui est luy-mesme, nous adjoustons : *Ainsi qu'il l'avoit au commencement, et maintenant, et tousjours ès siecles des siecles. Amen.* Comme si nous disions par souhait : Qu'à jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avoit avant toute creature, en son infinie eternité et eternelle infinité. Pour cela, nous adjoustons ce verset de gloire à chaque psalme et cantique, selon la coustume ancienne de l'eglise Orientale, que le grand S. Hierosme supplia S. Damasse pape de vouloir establir de deçà en Occident, pour protester que toutes les loüanges humaines et angeliques sont trop basses pour dignement loüer la divine bonté, et qu'affin qu'elle soit dignement loüée, il faut qu'elle soit sa gloire, sa loüange et sa benediction elle-mesme.

O Dieu! quelle complaysance, quelle joye à l'ame qui ayme, de voir son desir assouvy, puisque son bien-aymé se loüe, benit et magnifie infiniment soy-mesme! Mais en cette complaysance naist derechef un nouveau desir de loüer, car le cœur voudroit loüer cette si digne loüange que Dieu se donne à soy-mesme, l'en remerciant profondement, et rappellant derechef toutes choses à son secours pour venir avec luy glorifier la gloire de Dieu, benir sa benediction infinie, et loüer sa loüange eternelle : si que, par ce retour et repetition de loüange sur loüange, il s'engage entre la complaysance et la bienveuillance en un tres-heureux labyrinthe d'amour, tout abysmé en cette immense douceur, loüant souverainement la Divinité, de quoy elle ne peut estre assez loüée que par elle-mesme. Et bien qu'au commencement l'ame amoureuse eust eu quelque sorte de desir de pouvoir assez loüer son Dieu, si est-ce que, revenant à soy, elle proteste qu'elle ne voudroit pas le pouvoir assez loüer, ains demeure

en une tres-humble complaysance de voir que la divine bonté est si tres-infiniment loüable, qu'elle ne peut estre suffisamment loüée que par sa propre infinité.

En cet endroict, le cœur ravy en admiration chante le Cantique du silence sacré :

A vostre divine excellence
On dedie dans Sion
L'hymne d'admiration,
Qui ne chante qu'en silence. (Psalm. 94.)

Car ainsi les seraphins d'Isaye adorant Dieu et le loüant, *voilent leurs faces et leurs pieds,* pour confesser qu'ils n'ont nulle suffisance de le bien considerer ny de le bien servir, car les pieds sur lesquels on va representent le service; mais pourtant *ils volent des deux aisles,* par le continuel mouvement de la complaysance et de la bien-veuillance, et leur amour prend son repos en cette douce inquietude (Isa. 6).

Le cœur de l'homme n'est jamais tant inquietté que quand on empesche le mouvement par lequel il s'estend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvemens libres; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or, c'en est de mesme de l'amour des seraphins, et de tous les hommes seraphiques : car il a son repos en son continuel mouvement de complaysance, par lequel il tire Dieu en soy, comme se resserrant, et de bien-veuillance, par lequel il s'estend et jette tout en Dieu. Cet amour donc voudroit bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mais il *replie les aisles de ce desir sur son visage,* confessant qu'il n'y peut reussir. Il voudroit aussi rendre quelque digne service, mais il *replie le desir sur ses pieds,* advouant qu'il n'en a pas le pouvoir; et ne luy reste que les *deux aisles* de complaysance et bien-veuillance avec lesquelles il *vole* et s'eslance vers Dieu.

LIVRE SIXIESME.

DES EXERCICES DU SAINCT AMOUR EN L'ORAYSON.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA THEOLOGIE MYSTIQUE, QUI N'EST AUTRE CHOSE QUE L'ORAYSON.

Nous avons deux principaux exercices de nostre amour envers Dieu, l'un affectif et l'autre effectif, ou, comme dit S. Bernard, actif. Par celuy-là nous affectionnons Dieu et ce qu'il affectionne; par celuy-cy nous servons Dieu, et faysons ce qu'il nous ordonne. Celuy-là nous joinct à la bonté de Dieu, celuy-cy nous fait executer sa volonté. L'un nous remplit de complaysance, de bien-veuillance, d'eslans, de souhaits, de souspirs et d'ardeurs spirituelles, nous faysant prattiquer les sacrées infusions et meslanges de nostre esprit avec celuy de Dieu; l'autre respand en nous la solide resolution, la fermeté de courage et l'inviolable obeyssance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, aggreer, appreuver et embrasser tout ce qui provient de son bon playsir. L'un nous fait playre en Dieu, l'autre nous fait playre à Dieu. Par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons. Par l'un, nous *mettons Dieu sur nostre cœur*, comme un estendard d'amour auquel toutes nos affections se rangent; par l'autre, nous le *mettons sur nostre bras*, comme une espée de dilection par laquelle nous faysons tous les exploits des vertus.

Or, le premier exercice consiste principalement en l'orayson, en laquelle se passent tant de divers mouvemens interieurs, qu'il est impossible de les exprimer tous, non-seulement à cause de leur quantité, mais aussi à raison de leur nature et qualité, laquelle estant spirituelle, ne peut estre que grandement desliée et presque imperceptible à nos entendemens. Les chiens les plus sages et les mieux dressez tombent souvent en deffaut, perdant la piste et le sentiment, pour la varieté des ruses dont les cerfs usent, faysant les horvaris (1), donnant le change et prattiquant

(1) Circuits, déviations.

mille malices pour s'eschapper devant la meute; et nous perdons souvent de veuë et de cognoissance nostre propre cœur, en l'infinie diversité des mouvemens par lesquels il se tourne en tant de façons, et avec une si grande promptitude, qu'on ne peut discerner ses erres (1).

Dieu seul est celuy qui, par son infinie science, void, sonde et penetre tous les tours et contours de nos esprits : *il entend nos pensées de loin, il treuve tous nos sentiers, faufilans et detours : sa science en est admirable, elle prevaut au-dessus de nostre capacité, et nous n'y pouvons atteindre* (Ps. 138). Certes, si nos esprits vouloient faire retour sur eux-mesmes, par les reflechissemens et replis de leurs actions, ils entreroient en des labyrinthes esquels (2) ils perdroient sans doute (3) l'issuë, et ce seroit une attention insupportable de penser quelles sont nos pensées, considerer nos considerations, voir toutes nos veuës spirituelles, discerner que nous discernons, nous ressouvenir que nous nous ressouvenons : ce seraient des entortillemens que nous ne pourrions deffaire. Ce traitté est donc difficile, sur-tout à qui n'est pas homme de grande orayson.

Nous ne prenons pas icy le mot d'orayson pour la seule priere ou demande de quelque bien, respandue devant Dieu par les fidelles, comme S. Bazile la nomme; mais comme S. Bonaventure, quand il dit que l'orayson, à parler generalement, comprend tous les actes de contemplation; ou comme S. Gregoire Nyssene, quand il enseignoit que l'orayson est un entretien et conversation de l'ame avec Dieu; ou bien comme S. Chrysostome, quand il asseure que l'orayson est un devis (4) avec la divine Majesté; ou enfin comme S. Augustin et S. Damascene, quand ils disent que l'orayson est une montée ou eslevement de l'esprit en Dieu. Que si l'orayson est un colloque, un devis, ou une conversation de l'ame avec Dieu, par icelle (5) donc nous parlons à Dieu, et Dieu reciproquement parle à nous; nous aspirons à luy et respirons en luy, et mutuellement, il inspire en nous et respire sur nous.

Mais de quoy devisons-nous en l'orayson? quel est le subjet de nostre entretien? Theotime, on n'y parle que de Dieu : car, de qui pourroit deviser et s'entretenir l'amour, que du bien-aymé? et pour cela l'orayson et la theologie mystique ne sont qu'une mesme chose. Elle s'appelle theologie, parce que, comme la theologie speculative a Dieu pour son object, celle-cy aussi ne parle que de Dieu, mais avec trois differences : car, 1° celle-là traitte de Dieu, en tant qu'il est Dieu; et celle-cy en parle, en tant qu'il

(1) Errements, voies. — (2) Dans lesquels. — (3) Certainement. — (4) Entretien. — (5) Elle.

est souverainement aymable; c'est-à-dire, celle-là regarde la Divinité de la supreme bonté, et celle-cy la supreme bonté de la Divinité. 2° La speculative traitte de Dieu avec les hommes et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu mesme. 3° La speculative tend à la cognoissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu : de sorte que celle-là rend ses escholiers sçavans, doctes et theologiens; mais celle-cy rend les siens ardens, affectionnez, amateurs de Dieu, et Philothées ou Theophiles.

Or, elle s'appelle mystique, parce que la conversation y est toute secrette, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'ame que de cœur à cœur, par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amans est si particulier, que nul ne l'entend qu'eux-mesmes. *Je dors,* disoit l'amante sacrée, *et mon cœur veille : hé! voilà que mon bien-aymé me parle* (Cant. 5). Qui eust peu deviner que cette Espouse, estant endormie, eust neantmoins devisé avec son Espoux? Mais où l'amour regne, on n'a pas besoin du bruit des parolles exterieures, ny de l'usage des sens, pour s'entretenir et s'entr'oüyr l'un l'autre. En somme, l'orayson et theologie mystique n'est autre chose qu'une conversation, par laquelle l'ame s'entretient amoureusement avec Dieu de sa tres-aymable bonté, pour s'unir et joindre à icelle.

L'orayson est une *manne* pour l'infinité des gousts amoureux et des precieuses suavitez qu'elle donne à ceux qui en usent : mais elle est *secrette* parce qu'elle *tombe avant la clarté* d'aucune science, *en la solitude* mentale où l'ame traitte seule à seule avec son Dieu. *Qui est celle-cy,* peut-on dire d'elle, *qui monte par le desert, comme une nuée de parfums, de myrrhe, d'encens et de toutes les poudres du parfumeur* (Cant. 3)? Aussi, le desir du secret l'avoit incitée de faire cette supplication à son espoux : *Venez, mon bien-aymé, sortons aux champs, sejournons és villages* (Cant. 7); pour cela l'amante celeste est appellée tourterelle, oyseau qui se plaist és lieux ombrageux et solitaires, esquels elle ne se sert de son ramage que pour son unique paron (1), ou le flattant, tandis qu'il est en vie, ou le regrettant apres sa mort. Pour cela, au Cantique, l'Espoux divin et l'Espouse celeste representent leurs amours par un continuel devis; que si leurs amys et amyes parlent par fois emmy (2) leur entretien, ce n'est qu'à la desrobée, et de sorte qu'ils ne troublent point le colloque. Pour cela, la bien-heureuse mere

(1) Compagnon. — (2) Parmi.



Therese de Jesus trouvoit plus de profict au commencement és mysteres où Nostre-Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives, et lorsqu'il fut attendant la Samaritaine; car il luy estoit advis qu'estant seul, il la devoit plutost admettre aupres de luy.

L'amour desire le secret, et quoyque les amans n'ayent rien à dire de secret, ils se playsent toutesfois à le dire secrettement; et c'est en partie, si je ne me trompe, parce qu'ils ne veulent parler que pour eux-mesmes, et disant quelque chose à haute voix, il leur est advis que ce n'est plus pour eux seuls; partie, parce qu'ils ne disent pas les choses communes à la façon commune, ains (1) avec des traicts particuliers et qui ressentent la speciale affection avec laquelle ils parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux parolles; mais, quant à la maniere et prononciation, il est si particulier, que nul ne l'entend, sinon les amans. Le nom d'amy, estant dit en commun, n'est pas grand chose; mais estant dit à part, en secret, à l'aureille, il veut dire merveille; et à mesure qu'il est dit plus secrettement, sa signification en est plus aymable. O Dieu! quelle difference entre le langage de ces anciens amateurs de la divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Gregoire, Bernard, et celuy des theologiens moins amoureux! Nous usons de leurs mesmes mots, mais entre eux c'estoient des mots pleins de chaleur et de la suavité des parfums amoureux : parmy nous ils sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mais par les yeux, les souspirs et contenances. Ouy mesme, le silence et la taciturnité luy tiennent lieu de parolle. *Mon cœur vous l'a dit, ô Seigneur! ma face vous a cherché : ô Seigneur, je chercheray vostre face* (Ps. 26). *Mes yeux ont deffailly, disant : Quand me consolerez-vous* (Ps. 118)? *Exaucez ma priere, ô Seigneur, et ma deprecation : escoutez de vos aureilles mes larmes* (Ps. 38). *Que la prunelle de ton œil ne se tayse point,* disoit le cœur desolé des habitans de Hierusalem à leur propre ville (Tren. 2). Voyez-vous, Theotime, que le silence des amans affligez parle de la prunelle des yeux et par les larmes! Certes, en la theologie mystique, c'est le principal exercice, de parler à Dieu et d'oüyr parler Dieu au fond du cœur; et parce que ce devis se fait par de tres-secrettes aspirations et inspirations, nous l'appellons colloque de silence : les yeux parlent aux yeux, et le cœur au cœur, et nul n'entend ce qui se dit, que les amans sacrez qui parlent.

(1) Mais.



CHAPITRE II.

DE LA MEDITATION, PREMIER DEGRÉ DE L'ORAYSON OU THEOLOGIE MYSTIQUE.

Ce mot est grandement en usage dans les sainctes Escritures, et ne veut dire autre chose qu'une attentive et reiterée pensée, propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier psalme, l'homme est dit *bien-heureux qui a sa volonté en la loy du Seigneur, et qui meditera en la loy d'iceluy jour et nuict*. Mais au second psalme : *Pourquoy ont fremy les nations et les peuples? Pourquoy ont-ils medité choses vaines?* La meditation doncques se fait pour le bien et pour le mal. Toutesfois, d'autant qu'en l'Escriture saincte le mot de meditation est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines, affin de s'exciter à les aymer, il a esté, par maniere de dire, canonisé du commun consentement des theologiens, aussi bien que le nom d'ange et de zele, comme au contraire celuy de dol et de demon a esté diffamé : si que, maintenant, quand on nomme la meditation, on entend parler de celle qui est saincte, et par laquelle on commence la theologie mystique.

Or, toute meditation est une pensée; mais toute pensée n'est pas une meditation. Maintesfois nous avons des pensées ausquelles nostre esprit s'attache sans dessein ny pretention quelconque, par maniere de simple amusement, ainsi que nous voyons les mousches communes voler çà et là sur les fleurs sans en tirer chose aucune; et cette espece de pensée, pour attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de meditation, ains doit estre simplement appelée pensée. Quelquesfois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effects, ses qualitez, et cette pensée s'appelle estude, en laquelle l'esprit fait comme les hannetons qui voletent sur les fleurs et les feüilles indistinctement, pour les manger et s'en nourrir. Mais quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous affectionner à elles, cela s'appelle mediter; et cet exercice, meditation, auquel nostre esprit, non comme une mousche par simple amusement, ny comme un hanneton pour manger et se remplir, mais comme une sacrée avette (1), va çà et là sur les fleurs des saincts mysteres pour extraire le miel du divin amour.

(1) Abeille.



Ainsi, plusieurs sont tousjours songeans et attachez à certaines pensées inutiles, sans sçavoir presque à quoy ils pensent : et ce qui est admirable, ils n'y sont attentifs que par inadvertance, et voudroient ne point avoir telles cogitations ; tesmoin celuy qui disoit : *Mes pensées se sont dissipées, tourmentant mon cœur* (Job. 17). Plusieurs aussi estudient, et, par une occupation tres-laborieuse, se remplissent de vanité, ne pouvant resister à la curiosité : il y en a peu qui s'employent à mediter pour eschauffer leur cœur au sainct amour celeste. En somme, la pensée et l'estude se font de toutes sortes de choses ; mais la meditation, ainsi que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objects, la consideration desquels nous peut rendre bons et devots : si (1) que la meditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, reiterée ou entretenue volontairement en l'esprit, affin d'exciter la volonté à de sainctes et salutaires affections et resolutions.

La saincte parolle explique, certes, admirablement en quoy consiste la saincte meditation, par une excellente similitude. Ezechias, voulant exprimer en son cantique l'attentive consideration qu'il fait de son mal : *Je crieray,* dit-il, *comme un poussin d'arondelle* (2), *et je mediteray comme une colombe* (Isa. 38). Car, mon cher Theotime, si jamais vous y avez prins garde, les petits des arondelles ouvrent grandement leur bec quand ils font leur piallement, et au contraire les colombes, entre tous les oyseaux, font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans leur gosier et poictrine, sans que rien en sorte que par maniere de retentissement et resonnement ; et ce petit grommellement leur sert esgalement pour exprimer leurs douleurs, comme pour declarer leurs joyes. Ezechias donc, pour monstrer qu'emmy son ennuy il faysoit plusieurs oraysons vocales : *Je crieray,* dit-il, *comme le poussin de l'arondelle,* ouvrant ma bouche pour pousser devant Dieu plusieurs voix lamentables ; et pour tesmoigner, d'autre part, qu'il employoit aussi la saincte orayson mentale : *Je mediteray,* adjouste-t-il, *comme la colombe,* roulant et contournant mes pensées dedans mon cœur par une attentive consideration, affin de m'exciter à benir et loüer la souveraine misericorde de mon Dieu, qui m'a retiré des portes de la mort, ayant compassion de ma misere. *Ainsi,* dit Isaïe, *nous rugirons ou bruirons comme des ours, et gemirons meditant comme colombes* (Isa. 59), le bruit des ours se rapportant aux exclamations par lesquelles on s'escrie en l'orayson

(1) De sorte. — (2) Hirondelle.

vocale, et les gemissemens des colombes à la saincte meditation.

Mais affin que l'on sache que les colombes ne font pas leur grunement seulement és occasions de tristesse, ains encore en celles de la joye, l'Espoux sacré, descrivant le printems naturel pour exprimer les graces du printems spirituel : *La voix,* dit-il, *de la tourterelle a esté oüye en nostre terre,* parce qu'au printems la tourterelle commence à s'eschauffer, ce qu'elle tesmoigne par son ramage qu'elle respand plus frequemment; et tost apres : *Ma colombe, monstre-moy ta face; que ta voix resonne à mes aureilles; car ta voix est douce, et ta face tres-bienseante et gracieuse* (Cant. 2). Il veut dire, Theotime, que l'ame devote luy est tres-aggreable, quand elle se presente devant luy, et qu'elle medite, comme la colombe, pour s'eschauffer au sainct amour spirituel. Ainsi celuy qui avoit dit : *Je mediteray comme la colombe,* exprimant sa conception d'une autre sorte : *Je repenseray,* dit-il, *devant vous, ô mon Dieu! toutes mes années en l'amertune de mon ame* (Isa. 38); car, mediter et repenser pour exciter les affections n'est qu'une mesme chose. Dont Moyse avertissant le peuple de repenser les faveurs receues de Dieu, il adjouste cette raison : *Affin,* dit-il, *que tu observes ses commandemens, et que tu chemines en ses voyes, et que tu le craignes* (Deut. 8). Et Nostre-Seigneur mesme fait ce commandement à Josué : *Tu mediteras au livre de la loy jour et nuict, affin que tu gardes et fasses ce qui est escrit en iceluy* (Jos. 1). Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de *mediter,* est declaré en l'autre par celuy de *repenser.* Et pour monstrer que la pensée reiterée et la meditation tend à nous esmouvoir aux affections, resolutions et actions, il est dit en l'un et l'autre passage, qu'il faut repenser et mediter en la loy, pour l'observer et prattiquer. En ce sens, l'Apostre nous exhorte en cette sorte : *Repensez à celuy qui a receu une telle contradiction des pecheurs, affin que vous ne vous lassiez, manquans de courage* (Hebr. 12). Quand il dit : *Repensez,* c'est autant comme s'il disoit : *Meditez.* Mais pourquoy veut-il que nous meditions la saincte passion? Non certes affin que nous devenions sçavans, mais affin que nous devenions patiens et courageux au chemin du ciel. *O comme j'ay chery vostre loy, mon Seigneur!* dit David : *c'est tout le jour ma meditation* (Ps. 118). Il medite en la loy, parce qu'il la cherit; et il la cherit, parce qu'il la medite.

La meditation n'est autre chose que le ruminement mystique requis pour n'estre point immonde, auquel une des devotes bergeres qui suivoient la sacrée Sulamite nous invite, car elle

asseure que la saincte doctrine est comme *un vin precieux*, digne non-seulement d'estre *beu* par les pasteurs et docteurs, mais d'estre soigneusement savouré, et par maniere de dire, masché et *ruminé. Ton gosier,* dit-elle, *dans lequel se forment les parolles sainctes, est un vin tres-bon, digne de mon bien-aymé, pour estre beu de ses levres, et de ses dents pour estre ruminé* (Cant. 7). Ainsi le bien-heureux Isaac, comme un agneau net et pur, *sortoit devers le soir aux champs pour se retirer* (Gen. 24), conférer et exercer son esprit avec Dieu, c'est-à-dire, prier et mediter.

L'avette va voletant çà et là au printems sur les fleurs, non à l'adventure, mais à dessein; non pour se recreer seulement à voir la gaye diapreure du paysage, mais pour chercher le miel, lequel ayant treuvé elle le succe et s'en charge, puis, le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement en separant la cire, et d'icelle faysant le bornal (1), dans lequel elle reserve le miel pour l'hyver suivant. Or, telle est l'ame devote en la meditation. Elle va de mystere en mystere, non point à la volée ny pour se consoler seulement à voir l'admirable beauté de ses divins objects; mais destinement et à dessein, pour treuver des motifs d'amour ou de quelque celeste affection; et les ayant treuvez elle les tire à soy, elle les savoure, elle s'en charge, et les ayant reduicts et colloquez dedans son cœur, elle met à part ce qu'elle void de plus propre pour son advancement, faysant enfin des resolutions convenables pour le tems de la tentation. Ainsi la celeste Amante, comme une abeille mystique, va voletant au Cantique des cantiques, tantost sur les yeux, tantost sur les levres, sur les joues, sur la chevelure de son bien-aymé, pour en tirer la suavité de mille affections amoureuses, remarquant par le menu tout ce qu'elle treuve de rare pour cela : de sorte que, toute ardente de la sacrée dilection, elle parle avec luy, elle l'interroge, elle l'escoute, elle souspire, elle aspire, elle l'admire; comme luy de son costé la comble de contentement, l'inspirant, luy touchant et ouvrant le cœur, puis respandant en iceluy des clartez, des lumieres, des douceurs sans fin, mais d'une façon si secrette, que l'on peut bien parler de cette saincte conversation de l'ame avec Dieu, comme le sacré texte dit de celle de Dieu avec Moyse : *Que Moyse estant seul sur le coupeau* (2) *de la montaigne, il parloit à Dieu, et Dieu luy respondoit* (Exod. 19).

(1) Rayon. — (2) Sommet.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DE LA CONTEMPLATION, ET DE LA PREMIERE DIFFERENCE QU'IL Y A ENTRE ICELLE ET LA MEDITATION.

THEOTIME, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines; ce que vous entendrez aysement par la comparayson de la meditation avec elle.

Les petits mouschons des abeilles s'appellent nymphes ou schadons jusqu'à ce qu'ils fassent le miel, et lors on les appelle avettes ou abeilles. De mesme l'orayson s'appelle meditation jusqu'à ce qu'elle ayt produit le miel de la devotion; apres cela, elle se convertit en contemplation. Car, comme les avettes parcourent le paysage de leur contrée pour le picorer çà et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé, elles travaillent sur iceluy pour le playsir qu'elles prennent en sa douceur; ainsi nous meditons pour recueillir l'amour de Dieu, mais l'ayant recueilly nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté, pour la suavité que l'amour nous y fait treuver. Le desir d'obtenir l'amour divin nous fait mediter, mais l'amour obtenu nous fait contempler; car l'amour nous fait treuver une suavité si aggreable en la chose aymée, que nous ne pouvons assouvir nos esprits de la voir et considerer.

Voyez la reyne de Saba, Theotime, comme considerant par le menu la sagesse de Salomon en ses responses, en la beauté de sa mayson, en la magnificence de sa table, és logis de ses serviteurs, en l'ordre que tous ceux de sa Cour tenoient pour l'exercice de leurs charges, en leurs vestemens et maintiens, en la multitude des holocaustes qu'ils offroient en la mayson du Seigneur, elle demeura toute esprise d'un ardent amour, qui convertit sa meditation en contemplation, par laquelle estant toute ravie hors de soy-mesme, elle dit plusieurs parolles d'extreme contentement. La veuë de tant de merveilles engendra dans son cœur un extreme amour, et cet amour produisit un nouveau desir de voir tousjours plus et jouyr de la presence de celuy auquel elle les avoit veuës, dont elle s'escrie : ***Hé! que bien-heureux sont les serviteurs qui sont tousjours autour de vous et oyent vostre sapience*** (III. Reg. 10). Ainsi nous commençons quelquesfois à manger pour exciter nostre appetit; mais l'appetit estant resveillé, nous poursuivons à manger pour contenter l'appetit. Et

nous considerons au commencement la bonté de Dieu pour exciter nostre volonté à l'aymer; mais l'amour estant formé dans nos cœurs, nous considerons cette mesme bonté pour contenter nostre amour, qui ne se peut assouvir de tousjours voir ce qu'il ayme. Et en somme, la meditation est mere de l'amour, mais la contemplation est sa fille : c'est pourquoy j'ay dit que la contemplation estoit une attention amoureuse, car on appelle les enfans du nom de leurs peres, et non pas les peres du nom de leurs enfans.

Il est vray, Theotime, que, comme l'ancien Joseph fut la couronne et la gloire de son pere, luy donna un grand accroissement d'honneurs et de contentemens, et le fit rajeunir en sa vieillesse; ainsi la contemplation couronne son pere, qui est l'amour, le perfectionne, et luy donne le comble d'excellence. Car, l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette attention fait naistre reciproquement un plus grand et fervent amour, lequel enfin est couronné de perfections, lorsqu'il jouyt de ce qu'il ayme. L'amour nous fait playre en la veuë de nostre bien-aymé, et la veuë du bien-aymé nous fait playre en son divin amour; en sorte que, par ce mutuel mouvement de l'amour à la veuë, et de la veuë à l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aymée, aussi la veuë d'icelle rend l'amour plus amoureux et delectable. L'amour, par une imperceptible faculté, fait paroistre la beauté que l'on ayme plus belle; et la veuë pareillement affine l'amour, pour luy faire treuver la beauté plus aymable : l'amour presse les yeux de regarder tousjours plus attentivement la beauté bien-aymée, et la veuë force le cœur de l'aymer tousjours plus ardemment.

CHAPITRE IV.

QU'EN CE MONDE L'AMOUR PREND SA NAISSANCE, MAIS NON PAS SON EXCELLENCE, DE LA COGNOISSANCE DE DIEU.

Mais qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour faire regarder le bien-aymé, ou la veuë pour le faire aymer? Theotime, la cognoissance est requise à la production de l'amour : car jamais nous ne sçaurions aymer ce que nous ne cognoissons pas; et à mesure que la cognoissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourveu qu'il n'y ayt rien qui empesche son mouvement. Mais neantmoins il arrive maintesfois que, la cognoissance ayant produict

l'amour sacré, l'amour, ne s'arrestant pas dans les bornes de la cognoissance qui est en l'entendement, passe outre et s'advance bien fort au delà d'icelle; si qu'en cette vie mortelle nous pouvons avoir plus d'amour que de cognoissance de Dieu : dont le grand S. Thomas asseure, que souvent les plus simples et les femmes abondent en devotion, et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et sçavans.

Le fameux abbé S. André de Verceil, maistre de S. Anthoine de Padouë, en ses *Commentaires sur S. Denys,* repete plusieurs fois que l'amour penetre où la science exterieure ne sçauroit atteindre, et dit que plusieurs evesques ont jadis penetré le mystere de la Trinité, quoyqu'ils ne fussent pas doctes, admirant sur ce propos son disciple S. Anthoine de Padouë, qui, sans science mondaine, avoit une si profonde theologie mystique, que comme un autre S. Jean-Baptiste on le pouvoit nommer *une lampe luisante et ardente* (Joan. 5). Le bien-heureux frere Gilles, des premiers compaignons de S. François, dit un jour à S. Bonaventure : O que vous estes heureux, vous autres doctes ! car vous savez maintes choses par lesquelles vous loüez Dieu ; mais nous autres idiots, que ferons-nous ? Et S. Bonaventure respondit : La grace de pouvoir aymer Dieu suffit. Mais, mon pere, repliqua frere Gilles, un ignorant peut-il autant aymer Dieu qu'un lettré ? Il le peut, dit S. Bonaventure, ains je vous dy qu'une pauvre simple femme peut autant aymer Dieu qu'un docteur en theologie. Lors frere Gilles, entrant en ferveur, s'escria : O pauvre et simple femme, ayme ton Sauveur, et tu pourras estre autant que frere Bonaventure; et là-dessus il demeura trois heures en ravissement.

La volonté certes ne s'apperçoit pas du bien, que par l'entremise de l'entendement; mais l'ayant une fois apperceu, elle n'a plus besoin de l'entendement pour prattiquer l'amour : car, la force du playsir qu'elle sent ou pretend sentir de l'unyon à son object, l'attire puissamment à l'amour et au desir de la jouyssance d'iceluy; si que la cognoissance du bien donne la naissance à l'amour, mais non pas la mesure, comme nous voyons que la cognoissance d'une injure esmeut la cholere, laquelle, si elle n'est soudain estouffée, devient presque tousjours plus grande que le subjet ne requiert : les passions, ne suivant pas la cognoissance qui les esmeut; mais la laissant bien souvent en arriere, elles s'advancent sans mesure ny limite quelconque devers leur object.

Or, cela arrive encore plus fortement en l'amour sacré, d'au-



tant que nostre volonté n'y est pas appliquée par une cognoissance naturelle, mais par la lumiere de la foy, laquelle, nous asseurant de l'infinité du bien qui est en Dieu, nous donne assez de subjet de l'aymer de tout nostre pouvoir. Nous foüyssons la terre pour treuver l'or et l'argent, employant une peine presente pour un bien qui n'est encore qu'esperé, de sorte que la cognoissance incertaine nous met en un travail present et reel; puis, à mesure que nous decouvrons la veine de la miniere, nous en cherchons tousjours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment eschauffe la meute à la queste : ainsi, cher Theotime, une cognoissance obscure environnée de beaucoup de nuages, comme est celle de la foy, nous affectionne infiniment à l'amour de la bonté qu'elle nous fait appercevoir. Or, combien est-il vray, selon que S. Augustin s'escrioit, que les idiots ravissent les cieux, tandis que les sçavans s'abysment és enfers.

A vostre advis, Theotime, qui aymeroit plus la lumiere, ou l'aveugle-nay qui sçauroit tous les discours que les philosophes en font et toutes les loüanges qu'ils luy donnent, ou le laboureur qui, d'une veuë bien claire, sent et ressent l'aggreable splendeur du beau soleil levant? Celuy-là en a plus de cognoissance, et celuy-cy plus de jouyssance; et cette jouyssance produict un amour bien plus vif et animé, que ne fait la simple cognoissance du discours : car l'experience d'un bien nous le rend infiniment plus aymable que toutes les sciences qu'on en pourrait avoir. Nous commençons d'aymer par la cognoissance que la foy nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par apres nous savourons et goustons par l'amour; et l'amour esguise nostre goust, et nostre goust affine nostre amour : si que, comme nous voyons entre les efforts des vens les ondes s'entrepresser et s'eslever plus haut, comme à l'envy, par la rencontre qu'elles font l'une de l'autre; ainsi le goust du bien en rehausse l'amour, et l'amour en rehausse le goust, selon que la divine Sagesse a dit : *Ceux qui me goustent, auront encore appetit; et ceux qui me boivent, seront encore alterez* (Eccli. 24). Qui ayma plus Dieu, je vous prie, ou le theologien Ocham, que quelques-uns ont nommé *le plus subtil des mortels*, ou S[te] Catherine de Gennes, femme idiote? Celuy-là le cogneut mieux par science, celle-cy par experience; et l'experience de celle-cy la conduisit bien avant en l'amour seraphique, tandis que celuy-là, avec sa science, demeura bien esloigné de cette si excellente perfection.

Nous aymons extremement les sciences avant que nous les sçachions dit S. Thomas, par la seule cognoissance confuse et

sommaire que nous en avons; et il faut dire de mesme, que la cognoissance de la bonté divine applique nostre volonté à l'amour, mais, depuis que la bonté est en train, son amour va de soy-mesme croissant, par le playsir qu'il sent de s'unir à ce souverain bien. Avant que les petits enfans ayent tasté le miel et le sucre, on a de la peine à le leur faire recevoir en leurs bouches; mais apres qu'ils ont savouré sa douceur, ils l'ayment beaucoup plus qu'on ne voudroit, et pourchassent esperduement d'en avoir tousjours.

Il faut neantmoins advoüer que la volonté, attirée par la delectation qu'elle sent en son object, est bien plus fortement portée à s'unir avec luy, quand l'entendement, de son costé, luy en propose excellemment la bonté; car elle y est alors tirée et poussée tout ensemble, poussée par la cognoissance, tirée par la delectation : si que la science n'est point de soy-mesme contraire, ains est fort utile à la devotion; et, si elles sont joinctes ensemble, elles s'entraydent admirablement, quoyqu'il arrive fort souvent que, par nostre misere, la science empesche la naissance de la devotion, d'autant que la science enfle et enorgueillit, et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruyne totale de la devotion. Certes, l'eminente science des Cypriens, Augustins, Hilaires, Chrysostomes, Basiles, Gregoires, Bonaventures, Thomas, a non-seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur devotion; comme reciproquement leur devotion a non-seulement rehaussé, mais extremement perfectionné leur science.

CHAPITRE V.

SECONDE DIFFERENCE ENTRE LA MEDITATION ET LA CONTEMPLATION.

La meditation considere par le menu, et comme piece à piece, les objects qui sont propres à nous esmouvoir; mais la contemplation fait une veuë toute simple et ramassée sur l'object qu'elle ayme, et la consideration ainsi unye fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes, ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres precieuses dont elle est composée l'une apres l'autre; ou bien, apres avoir consideré ainsi toutes les pieces particulieres, regardant tout l'esmail d'icelles ensemble, d'une seule et simple veuë. La premiere sorte ressemble à la meditation, en laquelle nous considerons, par exemple, les effects de



la misericorde divine, pour nous exciter à son amour; mais la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons d'un seul traict arresté de nostre esprit toute la varieté des mesmes effects, comme une seule beauté composée de toutes ces pieces, qui font un seul brillant de splendeur. Nous comptons en meditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystere; mais en contemplant nous en faysons une somme totale. Les compaignes de l'Espouse sacrée luy avoient demandé quel estoit son bien-aymé; et elle leur respond, descrivant admirablement toutes les pieces de sa parfaicte beauté : *Son teint est blanc et vermeil, sa teste d'or, ses cheveux comme un jetton de fleurs de palmes, non encore du tout espanouies, ses yeux de colombe, ses joues comme petites tables, planches ou carreaux de jardin, ses levres comme lys, parsemées de toutes odeurs, ses mains annelées de jacinthe, ses jambes comme colomnes de marbre* (Cant. 5). Ainsi va-t-elle meditant cette souveraine beauté en detail, jusques à ce qu'enfin elle conclud par maniere de contemplation, mettant toutes les beautez en une : *Son gosier*, dit-elle, *est tres-souëf, et luy, il est tout desirable et tel est mon bien-aymé, et il est mon cher amy* (*Ibid.*).

La meditation est semblable à celuy qui odore l'œillet, la rose, le rosmarin, le thim, le jasmin, la fleur d'orange, l'un apres l'autre distinctement, mais la contemplation est pareille à celuy qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs : car celuy-cy, en un seul sentiment, reçoit toutes les odeurs unyes que l'autre avoit senties divisées et separées; et n'y a point de doubte que cette unique odeur, qui provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus souëfve et precieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées separement l'une apres l'autre. C'est pourquoy le divin Espoux estime tant que sa bien-aymée le regarde d'*un* seul *œil*, et que sa chevelure soit si bien tressée qu'elle ne semble qu'*un* seul *cheveu* (Cant. 4). Car qu'est-ce, regarder l'Espoux d'un seul œil, que de le voir d'une simple veuë attentive, sans multiplier les regards? et qu'est-ce, porter ses cheveux ramassez, que de ne point respandre sa pensée en varieté de considerations? O que bien-heureux sont ceux qui, apres avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aymer Dieu, reduysant tous leurs regards en une seule veuë et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de S. Augustin ou de S. Bruno, prononçant secretement en leur ame, par une admiration permanente, ces parolles amou-

reuses : « O bonté! bonté! ô bonté tousjours ancienne et tousjours nouvelle! » et à l'exemple du grand S. François, qui, planté sur ses genoux en orayson, passa toute la nuict en ces parolles : « O Dieu, vous estes mon Dieu et mon tout, » les inculquant continuellement, au recit du bien-heureux frere Bernard de Quinteval qui l'avoit oüy de ses aureilles.

Voyez S. Bernard, Theotime : il avoit medité toute la passion piece à piece; puis, de tous les principaux poincts mis ensemble, il en fit un boucquet d'amoureuse douleur, et le mettant sur sa poictrine, pour convertir sa meditation en contemplation, il s'escria : ***Mon bien-aymé est un boucquet de myrrhe pour moy*** (Cant. 1).

Mais voyez encore plus devotement le Createur du monde, comme, en la creation, il alla premierement meditant sur la bonté de ses ouvrages piece à piece separement, à mesure qu'il les voyoit produicts. ***Il vid,*** dit l'Escriture, ***que la lumiere estoit bonne, que le ciel et la terre estoient des bonnes choses*** (Gen. 1); puis les herbes et plantes, le soleil, la lune et les estoiles, les animaux, et en somme toutes les creatures, ainsi qu'il creoit l'une apres l'autre, jusques à ce qu'enfin, tout l'univers estant accomply, la divine meditation, par maniere de dire, se changea en contemplation : car, regardant toute la bonté qui estoit en son ouvrage d'un seul traict de son œil : ***Il vid,*** dit Moyse, ***tout ce qu'il avoit fait; et tout estoit tres-bon*** (*Ibid.*). Les pieces differentes, considerées separement par maniere de meditation, estoient bonnes; mais regardées d'une veuë toutes ensemble, par forme de contemplation, elles furent treuvées tres-bonnes ; comme plusieurs ruisseaux qui, s'unissant, font une riviere qui porte des plus grandes charges que la multitude des mesmes ruisseaux separez n'eust sceu faire.

Apres que nous avons esmeu une grande quantité de diverses affections pieuses, par la multitude des considerations dont la meditation est composée, nous assemblons enfin la vertu de toutes ces affections, lesquelles, de la confusion et meslange de leurs forces, font naistre une certaine quintessence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procede, d'autant qu'encore qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et proprieté de toutes les autres, et se nomme *affection contemplative.*

Ainsi dit-on, entre les theologiens, que les anges plus eslevez en gloire ont une cognoissance de Dieu et des creatures beaucoup plus simple que leurs inferieurs, et que les espèces ou

idées par lesquelles ils voyent, sont plus universelles; en sorte que ce que les anges moins parfaicts voyent par plusieurs especes et divers regards, les plus parfaicts le voyent par moins d'especes et moins de traicts de leur veuë. Et le grand S. Augustin, suivy par S. Thomas, dit qu'au ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, varietez, changemens et retours de pensées et cogitations, qui vont et reviennent d'object en object et de chose à autre; ains qu'avec une seule pensée nous pourrons estre attentifs à la diversité de plusieurs choses, et en recevoir la cognoissance. Certes, à mesure que l'eau s'esloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si, avec un grand soin, on ne la contient ensemble : et les perfections se separent et partagent, à mesure qu'elles sont esloignées de Dieu, qui est leur source; mais quand elles s'en approchent, elles s'unissent jusqu'à ce qu'elles soient abysmées en cette souverainement unique perfection, qui est *l'unité necessaire et la meilleure partie que Magdelene choysit, laquelle ne luy sera point ostée* (Luc. 10).

CHAPITRE VI.

QUE LA CONTEMPLATION SE FAIT SANS PEINE, QUI EST LA TROISIESME DIFFERENCE ENTRE ICELLE ET LA MEDITATION.

Or, la simple veuë de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquesfois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme par exemple, à son infinie bonté, sans penser aux autres attributs ou vertus d'iceluy, comme un espoux arrestant simplement sa veuë sur le beau teint de son espouse, qui par ce moyen regarderoit voirement tout son visage, d'autant que le teint est respandu sur presque toutes les pieces d'iceluy, et toutesfois ne seroit attentif ny aux traicts, ny à la grace, ny aux autres parties de la beauté : car de mesme quelquesfois, l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voye en icelle la justice, la sagesse, la puissance, il n'est neantmoins en attention que pour la bonté, à laquelle la simple veuë de la contemplation s'addresse. Quelquesfois aussi nous sommes attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une veuë simple et sans distinction, comme celuy qui, d'un traict d'œil, passant sa veuë dés la teste jusqu'aux pieds de son espouse richement parée, auroit attentivement tout veu en general et rien en particulier, ne sçachant

bonnement dire, ny quel carquant, ny quelle robbe elle portoit, ny quelle contenance elle tenoit, ou quel regard elle faysoit, ains seulement que tout y est beau et aggreable : car ainsi, par la contemplation, on tire maintesfois un seul traict de simples considerations sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble, et n'en sçauroit-on toutesfois dire chose quelconque en particulier, sinon que tout est parfaictement bon et beau. Et enfin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ny une seule des perfections divines, ains seulement quelque action ou quelque œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs, comme par exemple, à l'acte de misericorde, par lequel Dieu pardonne les pechez, ou à l'acte de la creation, ou de la resurrection du Lazarre, ou de la conversion de S. Paul, ainsi qu'un espoux qui ne regarderoit pas les yeux, ains seulement la douceur du regard que son espouse jette sur luy, ne consideroit point sa bouche, mais la suavité des parolles qui en sortent. Et lors, Theotime, l'ame fait une certaine saillie d'amour, non-seulement sur l'action qu'elle considere, mais sur celuy duquel elle procede : *Vous estes bon, Seigneur, et en vostre bonté apprenez-moy vos justifications* (Ps. 118) : *Votre gosier,* c'est-à-dire, la parolle qui en provient, *est tres-suave et vous estes tout desirable* (Cant. 5). *Helas! que vos parolles sont douces à mes entrailles, plus que le miel à ma bouche* (Ps. 118)! Ou bien avec S. Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu;* et avec S[te] Magdelene : *Rabbony, ah! mon maistre* (Joan. 20).

Mais en quelle des trois façons que l'on procede, la contemplation a tousjours cette excellence, qu'elle se fait avec playsir, d'autant qu'elle presuppose que l'on a treuvé Dieu et son sainct amour, qu'on en joüyt, et qu'on s'y delecte en disant : *J'ay treuvé celuy que mon ame cherit; je l'ay treuvé et ne le quitteray point* (Cant. 3). En quoy elle differe d'avec la meditation, qui se fait presque tousjours avec peine, travail et discours, nostre esprit allant par icelle de consideration en consideration, cherchant en divers endroicts, ou le bien-aymé de son amour, ou l'amour de son bien-aymé. Jacob travaille en meditation pour avoir Rachel, mais il se resjouyt avec elle, et oublie tout son travail en la contemplation. L'Espoux divin, comme berger qu'il est, prepara un festin somptueux à la façon champestre, pour son Espouse sacrée, lequel il descrit, en sorte que mystiquement il representoit tous les mysteres de la redemption humaine : *Je suis venu en mon jardin,* dit-il, *j'ay moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums, j'ay mangé mon bornal*

avec mon miel, j'ay meslé mon vin avec mon laict; mangez mes amys, et buvez, et vous enyvrez, mes tres-chers (*Ibid.* 5). Theotime, hé! quand fut-ce, je vous prie, que Nostre-Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint és tres-pures, tres-humbles et tres-douces entrailles de sa mere, pleine de toutes les plantes fleurissantes des sainctes vertus? Et qu'est-ce à Nostre-Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances jusqu'à la mort, et la mort de la croix, joignant par icelles merites à merites, thresors à thresors, pour enrichir ses enfans spirituels? Et comme mangea-t-il son bornal avec son miel, sinon quand il vescut d'une vie nouvelle, reunissant son ame plus douce que le miel à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bornal? Et lorsque montant au ciel il prit possession de toutes les circonstances et dependances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mesler le vin resjouyssant de la gloire essentielle de son ame, avec le laict delectable de la felicité parfaicte de son corps, en une sorte encore plus excellente qu'il n'avoit pas fait jusqu'à l'heure?

Or, en tous ces divins mysteres, qui comprennent tous les autres, il y a de quoy bien *manger* et bien *boire* pour tous les *chers amys*, et de quoy *s'enyvrer* pour les *tres-chers amys*. Les uns mangent et boivent, mais ils mangent plus qu'ils ne boivent, et ne s'enyvrent pas; les autres mangent et boivent, mais ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent, et ce sont ceux qui s'enyvrent. Or, *manger,* c'est mediter; car en meditant on masche, tournant çà et là la viande spirituelle entre les dents de la consideration pour l'esmier, froisser et digerer : ce qui se fait avec quelque peine. *Boire,* c'est contempler, et cela se fait sans peine ny resistance, avec playsir et coulamment. Mais s'enyvrer, c'est contempler si souvent et si ardemment, qu'on soit tout hors de soy-mesme pour estre tout en Dieu. Saincte et sacrée yvresse, qui, au contraire de la corporelle, nous aliene, non du sens spirituel, mais des sens corporels; qui ne nous hebeste ny abestit pas, ains nous angelise, et par maniere de dire, divinise; qui nous met hors de nous, non pour nous ravaler et ranger avec les bestes, comme fait l'yvresse terrestre, mais pour nous eslever au-dessus de nous et nous ranger avec les anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mesmes, estant attentifs et occupez par amour à voir sa beauté et nous unir à sa bonté.

Or, d'autant que pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'oüyr la saincte parolle, de faire des

devis et colloques spirituels avec les autres, à la façon des anciens anachoretes, de lire des livres devots, de prier, mediter, chanter des cantiques, former des bonnes pensées, pour cela, la saincte contemplation estant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ils se reduisent tous à elle, et ceux qui les prattiquent sont appellez *contemplatifs,* comme aussi cette sorte d'occupation est nommée *vie contemplative,* à raison de l'action de nostre entendement, par laquelle nous regardons la verité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est-à-dire, avec un amour qui nous rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour, et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de Nostre-Seigneur.

CHAPITRE VII.

DU RECUEILLEMENT AMOUREUX DE L'AME EN LA CONTEMPLATION.

Je ne parle pas ici, Theotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la presence de Dieu, rentrant en eux-mesmes, et retirant par maniere de dire, leur ame dedans leur cœur pour parler à Dieu : car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provoquant à l'orayson, nous fait prendre ce moyen de la bien faire : de sorte que nous faysons nous-mesmes ce retirement de nostre esprit. Mais le recueillement duquel j'entens de parler, ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour mesme : c'est-à-dire, nous ne le faysons pas nous-mesmes par eslection, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de l'avoir quand nous voulons, et ne despend pas de nostre soin; mais Dieu le fait en nous quand il luy plaist par sa tres-saincte grace. « Celuy, dit la bien-heureuse mere Therese de Jesus, qui a laissé par esprit que l'orayson de recueillement se fait comme quand un herisson ou une tortue se retire au dedans de soy, l'entendoit bien, hormis que ces bestes se retirent au dedans d'elles-mesmes quand elles veulent; mais le recueillement ne gist pas en nostre volonté, ains il nous advient quand il plaist à Dieu de nous faire cette grace. »

Or, il se fait ainsi. Rien n'est si naturel au bien que d'unyr et attirer à soy les choses qui le peuvent sentir, comme font nos amès, lesquelles tirent tousjours et se rendent à leur thresor, c'est-à-dire, à ce qu'elles ayment. Il arrive donc quelquesfois que Nostre-Seigneur respand imperceptiblement au fond du

cœur une certaine douce suavité qui tesmoigne sa presence, et lors, les puissances, voire mesme les sens exterieurs de l'ame, par un certain secret, constamment se retournent du costé de cette intime partie, où est le tres-aymable et tres-cher Espoux. Car, tout ainsi qu'un nouvel essaim, ou jetton de mouches à miel, lorsqu'il veut fuir et changer de pays, est rappellé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encore par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arreste par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on luy a preparée, de mesme, Nostre-Seigneur prononçant quelque secrette parolle de son amour, ou repandant l'odeur du vin de sa dilection plus delicieuse que le miel, ou bien evaporant les parfums de ses vestemens, c'est-à-dire, quelques sentimens de ses consolations celestes en nos cœurs, et par ce moyen leur faysant sentir sa tres-aymable presence, il retire à soy toutes les facultez de nostre ame, lesquelles se ramassent autour de luy et s'arrestent en luy comme en leur object tres-desirable. Et comme qui mettroit un morceau d'aymant entre plusieurs esquilles, verroit que soudain toutes les poinctes se retourneroient du costé de leur aymant bien-aymé, et se viendroient attacher à luy; aussi, lorsque Nostre-Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres-delicieuse presence, toutes nos facultez retournent leurs poinctes de ce costé-là, pour se venir joindre à cette incomparable douceur.

O Dieu! dit l'ame alors, à l'imitation de S. Augustin, où vous allois-je cherchant, beauté tres-infinie? Je vous cherchois dehors, et vous estiez au milieu de mon cœur. Toutes les affections de Magdelene, et toutes ses pensées, estoient espanchées autour du sepulchre de son Sauveur qu'elle alloit questant çà et là; et bien qu'elle l'eust treuvé et qu'il parlast à elle, elle ne laisse pas de les laisser esparses, parce qu'elle ne s'appercevoit pas de sa presence; mais soudain qu'il l'eust appellée par son nom, la voilà qu'elle se ramasse et s'attache toute à ses pieds : une seule parolle la met en recueillement.

Imaginez-vous, Theotime, la Tres-Saincte Vierge Nostre-Dame, lorsqu'elle eut conceu le Fils de Dieu son unique amour. L'ame de cette Mere bien aymée se ramasse toute sans doute autour de cet enfant bien-aymé; et parce que ce divin amy estoit emmy ses entrailles sacrées, toutes les facultez de son ame se retirent en elle-mesme, comme sainctes avettes dedans la ruche en laquelle estoit leur miel : et à mesure que la divine grandeur s'est, par maniere de dire, restrecie et raccourcie dedans son

sein virginal, *son ame aggrandissoit et magnifioit* les loüanges de cette infinie debonnaireté. et son *esprit tressailloit de contentement* dedans son corps (comme S. Jean dedans celuy de sa mere) autour de son Dieu qu'elle sentoit. Elle ne lançoit point ses pensées ny ses affections hors d'elle-mesme, puisque son thresor, ses amours et ses delices estoient au milieu de ses entrailles sacrées.

Or, ce mesme contentement peut estre prattiqué par imitation entre ceux qui, ayant communié, sentent par la certitude de la foy ce que, *non la chair ny le sang, mais le Pere celeste leur a revelé* (Matth. 16), que leur Sauveur est en corps et en ame present d'une tres-reelle presence à leur corps et à leur ame, par ce tres-adorable Sacrement. Car, comme la mere-perle, ayant receu les gouttes de la fraische rosée du matin, se resserre, non-seulement pour les conserver pures de tout le meslange qui s'en pourroit faire avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'ayse qu'elle ressent d'appercevoir l'aggreable fraischeur de ce germe que le ciel luy envoye; ainsi arrive-t-il à plusieurs saincts et devost fidelles, qu'ayant receu le divin Sacrement qui contient la rosée de toutes benedictions celestes, leur ame se resserre, et toutes les facultez se recueillent, non-seulement pour adorer ce Roy nouvellement present d'une presence admirable à leurs entrailles, mais pour l'incroyable consolation et rafraischissement spirituel qu'ils reçoivent, de sentir par la foy ce germe divin de l'immortalité en leur interieur. Où vous noterez soigneusement, Theotime, qu'en somme, tout ce recueillement se fait par l'amour, qui, sentant la presence du bien-aymé par les attraicts qu'il respand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'ame vers iceluy par une tres-aymable inclination, par un tres-doux contournement et par un delicieux reply de toutes les facultez, du costé du bien-aymé, qui les attire à soy par la force de sa suavité, avec laquelle il lye et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et lyens materiels.

Mais ce doux recueillement de nostre ame en soy-mesme ne se fait pas seulement par le sentiment de la presence divine au milieu de nostre cœur, ains en quelle maniere que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée presence. Il arrive quelquesfois que toutes nos puissances interieures se resserrent et ramassent en elles-mesmes par l'extreme reverence et douce crainte qui nous saysit, en consideration de la souveraine majesté de celuy qui nous est present et nous regarde, ainsi que, pour distraicts que nous soyons, si le pape ou quelque grand prince com-

paroist, nous revenons à nous-mesmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la veuë du soleil fait recueillir les fleurs de la flamble, autrement appelée *glay,* parce qu'elles se ferment et resserrent en elles-mesmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles s'espanouissent et se tiennent ouvertes toute la nuict. C'en est de mesme en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons : car, à la seule presence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou dés le ciel, ou de quelque autre lieu hors de nous, bien que, pour lors, nous ne pensions pas à l'autre sorte de presence par laquelle il est en nous, nos facultez et puissances se ramassent et assemblent en nous-mesmes, pour la reverence de sa divine Majesté, que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes, je cognois une ame, à laquelle sitost que l'on mentionnoit quelque mystere ou sentence qui lui ramentevoit un peu plus expressement que l'ordinaire la presence de Dieu, tant en confession qu'en particuliere conference, elle rentroit si fort en elle-mesme, qu'elle avoit peine d'en sortir pour parler et respondre, en telle sorte qu'en son exterieur elle demeuroit comme destituée de vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'Espoux luy permist de sortir, qui estoit quelquesfois assez tost, et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII.

DU REPOS DE L'AME RECUEILLIE EN SON BIEN-AYMÉ.

L'AME estant donc ainsi recueillie dedans elle-mesme en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doucement attentive à la bonté de son bien-aymé, qui luy semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et delicatement exercée : comme il arrive en certains fleuves, qui coulent si doucement et esgalement, qu'il semble à ceux qui les regardent, ou naviguent sur iceux, de ne voir ny sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ny flotter. Et c'est cet aymable repos de l'ame que la bien-heureuse vierge Therese de Jesus appelle *orayson de quietude,* non gueres differente de ce qu'elle-mesme nomme *sommeil des puissances,* si toutesfois je l'entens bien.

Certes, les amans humains se contentent parfois d'estre aupres ou à la veuë de la personne qu'ils ayment, sans parler à elle, et

sans discourir à part eux, ny d'elle, ny de ses perfections, rassasiez, ce semble, et satisfaicts de savourer cette bien-aymée presence, non par aucune consideration qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. *Mon bien-aymé m'est un boucquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (Cant. 1). *Mon bien-aymé est à moy, et moy je suis à luy, qui paist entre les lys, tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent* (*Ibid.* 2). *Monstrez-moy donc, ô l'amy de mon ame, où vous paissez, où vous couchez sur le midy* (*Ibid.* 1). Voyez-vous, Theotime, comme la saincte Sulamite se contente de sçavoir que son bien-aymé soit avec elle, ou en son parc, ou ailleurs, pourveu qu'elle sçache où il est : aussi est-elle Sulamite toute paisible, toute tranquille et en repos.

Or, ce repos passe quelquesfois si avant en sa tranquillité, que toute l'ame et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ny action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle mesme ne fait aucune autre chose, sinon recevoir l'ayse et la satisfaction que la presence du bien-aymé luy donne. Et ce qui est encore plus admirable, c'est que la volonté n'apperçoit point cet ayse et contentement qu'elle reçoit, jouyssant insensiblement d'iceluy, d'autant qu'elle ne pense pas à soy, mais à celuy la presence duquel luy donne ce playsir : comme il arrive maintesfois que, surprins d'un leger sommeil, nous entrevoyons seulement ce que nos amys disent autour de nous, ou ressentons les caresses qu'il nous font, presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

Neantmoins, l'ame qui, en ce doux repos, jouyt de ce delicat sentiment de la presence divine, quoyqu'elle ne s'apperçoive pas de cette jouyssance, tesmoigne toutesfois clairement combien ce bonheur luy est precieux et aymable, quand on le luy veut oster, ou que quelque chose l'en destourne : car alors la pauvre ame fait des plaintes, crie, voire quelquesfois pleure, comme un petit enfant qu'on a esveillé avant qu'il eust assez dormy, lequel, par la douleur qu'il ressent de son resveil, monstre bien la satisfaction qu'il avoit en son sommeil. Dont le divin berger *adjure les filles de Sion, par les chevreuils et cerfs des campaignes, qu'elles n'esveillent point sa bien-aymée, jusques à ce qu'elle le veuille* (Cant. 8), c'est-à-dire, qu'elle s'esveille d'elle-mesme. Non, Theotime, l'ame ainsi tranquille en son Dieu ne quitteroit pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde.

Telle fut presque la quietude de la tres-saincte Magdelene, quand, *assise aux pieds de son maistre, elle escoutoit sa saincte*

parolle. Voyez-la, je vous prie, Theotime : elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglotte point, elle ne souspire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, toute empressée, passe et repasse dedans la salette; Marie n'y pense point. Et que faitelle donc? Elle ne fait rien, ains *escoute*. Et qu'est-ce à dire, elle escoute? C'est-à-dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur à recevoir goutte à goutte *la myrrhe de suavité que les levres de son bien-aymé distilloient* (Cant. 5) dans son cœur; et ce divin amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bien-aymée, tança Marthe qui la vouloit esveiller : *Marthe, Marthe, tu es bien embesongnée, et te troubles apres plusieurs choses; une seule chose neantmoins est requise : Marie a choisy la meilleure part qui ne luy sera point ostée* (Luc. 10). Mais quelle fut la partie ou portion de Marie? De demeurer en paix, en repos, en quietude, aupres de son doux Jesus.

Les peintres peignent ordinairement le bien-aymé S. Jean en la cene, non-seulement reposant, mais dormant sur la poictrine de son Maistre, parce qu'il y fut assis à la façon des Levantins, en sorte que sa teste tendoit vers le sein de son cher Maistre, sur lequel, comme il ne dormoit pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraye-semblance en cela, aussi ne doubte-je point que se treuvant si pres de la source des douceurs eternelles, il n'y fist un profond, mystique et doux sommeil, comme un enfant d'amour, qui, attaché au sein de sa mere, allaicte en dormant, et dort en allaictant. O Dieu! quelles delices à ce Benjamin, enfant de la joye du Sauveur, de dormir ainsi entre les bras de son Pere, qui, le jour suivant, comme le Benoni enfant de douleur, le recommanda aux douces mammelles de sa mere. Rien n'est plus desirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poictrine de son pere et le sein de sa mere.

Quand doncques vous serez en cette simple et pure confiance filiale aupres de Nostre-Seigneur, demeurez-y, mon cher Theotime, sans vous remuer nullement, pour faire des actes sensibles, ny de l'entendement ny de la volonté; car, cet amour simple de confiance, et cet endormissement amoureux de vostre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez chercher çà et là pour vostre goust. Il est mieux de dormir sur cette sacrée poictrine, que de veiller ailleurs, où que ce soit.

CHAPITRE IX.

COMME CE REPOS SACRÉ SE PRATTIQUE.

N'AVEZ-VOUS jamais prins garde, Theotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfans s'attachent quelquesfois au sein de leurs meres, quand ils ont faim? On les voit grommellans, serrer et presser la mammelle, succçant le laict si avidement, que mesme ils en donnent de la douleur à leurs meres. Mais, apres que la fraischeur du laict a aucunement appaisé la chaleur appetissante de leur petite poictrine, et que les aggreables vapeurs qu'il envoye à leur cerveau commencent à les endormir, Theotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux, et ceder petit à petit au sommeil, sans quitter neantmoins la mammelle, sur laquelle ils ne font nulle action que celle d'un long et presque insensible mouvement de levres, par lequel ils tirent tousjours le laict qu'ils avalent inperceptiblement; et cela, ils le font sans y penser, mais non pas certes sans playsir : car, si on leur oste la mammelle avant que le profond sommeil les ayt accablez, ils s'esveillent et pleurent amerement, tesmoignant en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avoient beaucoup de douceur en la possession. Or, il en est de mesme de l'ame qui est en repos et quietude devant Dieu; car elle succe presque insensiblement la douceur de cette presence, sans discourir, sans operer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultez, sinon par la seule poincte de la volonté, qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la delectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à joüyr de la presence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne, et qu'on luy veuille oster la poupette, d'autant qu'elle semble endormie, elle monstre bien alors qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas neantmoins pour celle-là; car elle apperçoit le mal de cette separation, et s'en fasche, monstrant par là le playsir qu'elle prenoit, quoyque sans y penser, au bien qu'elle possedoit. La bien-heureuse mere Therese ayant escrit qu'elle treuvoit cette similitude à propos, je l'ay ainsi voulu declarer.

Mais dites-moy, Theotime, l'ame recueillie en son Dieu, pourquoy, je vous prie, s'inquietteroit-elle? N'a-t-elle pas subjet de s'accoyser et demeurer en repos? car que chercheroit-elle? Elle a treuvé celuy qu'elle cherchoit; que luy reste-t-il plus,

sinon de dire : *J'ay treuvé mon cher bien-aymé ; je le tiens et ne le quitteray point* (Cant. 3)? Elle n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement ; car elle void d'une si douce veuë son espoux present, que les discours luy seroient inutiles et superflus. Que si mesme elle ne le void pas par l'entendement, elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir pres d'elle par l'ayse et satisfaction que la volonté en reçoit. Hé! la mere de Dieu, Nostre-Dame et Maistresse, estant enceinte, ne voyoit pas son divin enfant ; mais le sentant dedans ses entrailles sacrées, vray Dieu, quel contentement en ressentoit-elle! Et Ste Elizabeth ne jouyt-elle pas admirablement des fruicts de la divine presence du Sauveur, sans le voir, au jour de la tres-saincte Visitation! L'ame non plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la memoire ; car elle a present son bien-aymé. Elle n'a pas aussi besoin de l'imagination ; car, qu'est-il besoin de se representer en image, soit exterieure, soit interieure, celuy de la presence duquel on jouyt? De sorte qu'enfin c'est la seule volonté qui attire doucement, et comme en tettant tendrement le laict de cette douce presence, tout le reste de l'ame demeurant en quietude avec elle, par la suavité du playsir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeler les avettes dans les ruches, mais on s'en sert encore pour les appayser : car, quand elles font des seditions et mutineries entre elles, s'entretuant et deffaysant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remede que de jetter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché ; d'autant que les particuliers desquels il est composé, sentant cette suave et aggreable odeur, s'appaisent, et s'occupant à la jouyssance de cette douceur, demeurent accoysez et tranquilles. O Dieu eternel! quand, par vostre douce presence, vous jettez les odorans parfums dedans nos cœurs, parfums resjouyssans plus que le vin delicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos ames entrent en un aggreable repos, avec un accoysement si parfaict qu'il n'y a plus aucun sentiment que celuy de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, demeure doucement engagée à sentir, sans s'en appercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu present.

CHAPITRE X.

DES DIVERS DEGREZ DE CETTE QUIETUDE, ET COMME IL LA FAUT CONSERVER.

Il y a des esprits actifs, fertiles et foysonnans en considerations: il y en a qui sont souples, replians, et qui ayment grandement à sentir ce qu'ils font, qui veulent tout voir et esplucher ce qui se passe en eux, retournant perpetuellement leur veuë sur eux-mesmes pour recognoistre leur advancement; il y en a encore d'autres qui ne se contentent pas d'estre contens, s'ils ne sentent, regardent et savourent leur contentement, et sont semblables à ceux qui, estant bien vestus contre le froid, ne penseroient pas l'estre, s'ils ne savoient combien de robbes ils portent, ou qui, voyant leurs cabinets pleins d'argent, ne penseroient pas estre riches s'ils ne sçavoient le compte de leurs escus.

Or, tous ces esprits sont ordinairement subjets d'estre troublez en la saincte orayson. Car, si Dieu leur donne le sacré repos de sa presence, ils le quittent volontairement pour voir comme ils se comportent en iceluy, et pour examiner s'ils y ont bien du contentement, s'inquiettant pour sçavoir si leur tranquillité est bien tranquille, et leur quietude bien quiete : si que, en lieu d'occuper doucement leur volonté à sentir les suavitez de la presence divine, ils employent leur entendement à discourir sur les sentimens qu'ils ont; comme une espouse qui s'amuseroit à regarder la bague avec laquelle elle auroit esté espousée, sans voir l'espoux mesme qui la luy auroit donnée. Il y a bien de la difference, Theotime, entre s'occuper en Dieu qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'ame donc à qui Dieu donne la saincte quietude amoureuse en l'orayson, se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soy-mesme ny son repos, lequel, pour estre gardé, ne doit point estre curieusement regardé : car, qui l'affectionne trop, le perd; et la juste regle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter. Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a osté sa teste du sein de sa mere, y retourne tout incontinent, parce qu'il est fort mignard; ainsi faut-il que si nous nous appercevons d'estre distraicts par la curiosité de sçavoir ce que nous faysons en l'orayson, soudain nous remettions nostre cœur en la douce et paysible attention de la presence de Dieu, de laquelle nous estions divertis.



Neantmoins, il ne faut pas croire qu'il y ayt aucun peril de perdre cette sacrée quietude par les actions du corps ou de l'esprit, qui ne se font ny par legereté, ny par indiscretion. Car, comme dit la bien-heureuse mere Therese, c'est une superstition d'estre si jaloux de ce repos, que de ne vouloir ny tousser, ny cracher, ny respirer, de peur de le perdre : d'autant que Dieu, qui donne cette paix, ne l'oste pas pour tels mouvemens necessaires, ny pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires; et la volonté estant une fois bien amorcée à la presence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoyque l'entendement ou la memoire se soient eschappez et desbandez apres des pensées estrangeres et inutiles.

Il est vray qu'alors la quietude de l'ame n'est pas si grande, comme si l'entendement et la memoire conspiroient avec la volonté; mais toutesfois elle ne laisse pas d'estre une vraye tranquillité spirituelle, puisqu'elle regne en la volonté, qui est la maistresse de toutes les autres facultez. Certes, nous avons veu une ame extremement attachée et joincte à Dieu, laquelle neantmoins avoit l'entendement et la memoire tellement libre de toute occupation interieure, qu'elle entendoit fort distinctement ce qui se disoit autour d'elle, et s'en ressouvenoit fort entierement, encore qu'il luy fust impossible de respondre ny de se desprendre de Dieu, auquel elle estoit attachée par l'application de sa volonté; mais je dy tellement attachée, qu'elle ne pouvoit estre retirée de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur, qui la provoquoit à des gemissemens, lesquels mesme elle faysoit au plus fort de sa consolation et quietude; comme nous voyons les petits enfans grommeler et faire des petits plaints, quand ils ont ardemment desiré le laict, et qu'ils commencent à tetter; ou comme fit Jacob, en embrassant la belle et chaste Rachel, jettant un cri, pleura de la vehemence de la consolation et tendreté qu'il sentoit. Si que cette ame de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, memoire, oüyr et imagination libres, ressembloit, comme je pense, au petit enfant qui allaictant pourroit voir, oüyr, et mesme remuer le bras, sans pour cela quitter la mammelle.

Mais pourtant, la paix de l'ame seroit bien plus grande et plus douce, si on ne faysoit point de bruict autour d'elle, et qu'elle n'eust aucun subjet de se meuvoir, ny quant au cœur ny quant au corps; car elle voudroit bien estre occupée en la suavité de cette presence divine, mais ne pouvant quelquesfois s'empescher d'estre divertie és autres facultez, elle conserve au moins la

quietude en la volonté, qui est la faculté par laquelle elle reçoit la jouyssance du bien. Et notez qu'alors la volonte retenue en quietude par le playsir qu'elle prend en la presence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'esgarent : d'autant que si elle vouloit entreprendre cela, elle perdroit son repos, s'esloignant de son cher bien-aymé, et perdroit sa peine de courir çà et là pour attrapper ces puissances volages, lesquelles, aussi bien, ne peuvent jamais estre si utilement appellées à leur devoir, que par la perseverance de la volonté en la saincte quietude ; car, petit à petit, toutes les facultez sont attirées par le playsir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentimens, comme des parfums qui les excitent à venir aupres d'elle, pour participer au bien dont elle jouyt.

CHAPITRE XI.

SUITE DU DISCOURS DES DIVERS DEGREZ DE LA SAINCTE QUIETUDE, ET D'UNE EXCELLENTE ABNEGATION DE SOY-MESME QU'ON Y PRATTIQUE QUELQUES-FOIS.

SUIVANT ce que nous avons dit, la saincte quietude a donc divers degrez. Car quelquesfois elle est en toutes les puissances de l'ame, joinctes et unyes à la volonté; quelquesfois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunesfois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement : d'autant qu'il arrive parfois que l'ame tire un contentement incomparable de sentir par certaines douceurs interieures que Dieu luy est present, comme il advint à Ste Elisabeth, quand Nostre-Dame la visita; et d'autres fois l'ame a une certaine ardente suavité d'estre en la presence de Dieu, laquelle pour lors luy est imperceptible, comme il advint aux disciples pelerins, qui ne s'apperceurent bonnement de l'aggreable playsir dont ils estoient touchez, marchans avec Nostre-Seigneur, sinon quand ils furent arrivez, et qu'ils l'eurent recogneu en la divine fraction du pain. Quelquesfois, non-seulement l'ame s'apperçoit de la presence de Dieu, mais elle l'escoute parler par certaines clartez et persuasions interieures qui tiennent lieu de parolles; aucunes fois elle le sent parler et luy parle reciproquement, mais si secrettement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la saincte paix et quietude : si que, sans se resveiller, elle *veille* avec luy, c'est-à-dire, elle veille et parle à son bienaymé avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos,

comme si elle *sommeilloit* doucement. Et d'autres fois elle sent parler l'Espoux, mais elle ne sçauroit luy parler, parce que l'ayse de l'oüyr, ou la reverence qu'elle luy porte, la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en seicheresse et tellement alangourie d'esprit, qu'elle n'a de force que pour oüyr, et non pas pour parler : comme il arrive corporellement quelquesfois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affoiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquesfois, ny elle n'oüyt son bien-aymé, ny elle ne luy parle, ny elle ne sent aucun signe de sa presence; ains simplement elle sçayt qu'elle est en la presence de son Dieu, auquel il plaist qu'elle soit là. Imaginez-vous, Theotime, que le glorieux apostre S. Jean eust dormi d'un sommeil corporel sur la poictrine de son cher Seigneur en la saincte cene, et qu'il se fust endormy par le commandement d'iceluy : certes, en ce cas-là, il eust esté en la presence de son Maistre, sans le sentir en façon quelconque.

Et remarquez, je vous prie, qu'il faut plus de soin pour se mettre en la presence de Dieu, que pour y demeurer lorsque l'on s'y est mis. Car, pour s'y mettre, il faut appliquer sa pensée, et la rendre actuellement attentive à sa presence, ainsi que je le dy en l'*Introduction*. Mais quand on s'est mis en cette presence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'entendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu; comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de luy; l'escoutant, ou ceux qui parlent pour luy; parlant à luy, ou à quelqu'un pour l'amour de luy; et faysant quelque œuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service : ains on se maintient en la presence de Dieu, non-seulement l'escoutant, ou le regardant, ou luy parlant, mais aussi attendant s'il luy playra de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler à luy; ou bien encore ne faysant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il luy plaist que nous soyons. Que si, à cette simple façon de demeurer devant Dieu, il luy plaist d'adjouster quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nostre, ô Dieu! que ce nous est une grace desirable et precieuse!

Mon cher Theotime, prenons encore la liberté de faire cette imagination. Si une statue, que le sculpteur auroit nichée dans la gallerie de quelque grand prince, estoit douée d'entendement, et qu'elle pust discourir et parler, et qu'on luy demandast : O belle statue, dy-moy, pourquoy es-tu là dans cette niche?

Parce, respondroit-elle, que mon maistre m'y a colloquée. Et si l'on repliquoit : Mais pourquoy y demeures-tu sans rien faire? Parce, diroit-elle, que mon maistre ne m'y a pas placée affin que je fisse chose quelconque, ains seulement affin que je fusse immobile. Que si derechef on la pressoit, en disant : Mais, pauvre statue, de quoy te sert-il d'estre là de la sorte? Hé! Dieu, respondroit-elle, je ne suis pas icy pour mon interest et service, mais pour obeyr et servir à la volonté de mon seigneur et sculpteur; et cela me suffit. Et si on rechargeoit en cette sorte : Or dy-moy donc, statue, je te prie, tu ne vois point ton maistre; et comme prens-tu du contentement à le contenter? Non, certes, confesseroit-elle, je ne le voy pas, car j'ay des yeux non pas pour voir, comme j'ay des pieds non pas pour marcher; mais je suis trop contente de sçavoir que mon cher maistre me void icy, et prend playsir de m'y voir. Mais si l'on continuoit la dispute avec la statue, et qu'on luy dit : Mais ne voudrois-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a faite, affin de luy faire quelque autre meilleur service? Sans doute elle le nyeroit, et protesteroit qu'elle ne voudroit pas faire autre chose, sinon que son maistre le voulust. Et quoy donc, conclueroit-on, tu ne desires rien, sinon d'estre une immobile statue, là, dedans cette niche? Non, certes, diroit enfin cette sage statue; non je ne veux rien estre, sinon une statue, et tousjours dedans cette niche, tandis que mon sculpteur le voudra, me contentant d'estre icy et ainsi, puisque c'est le contentement de celuy à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis.

O vray Dieu! que c'est une bonne façon de se tenir en la presence de Dieu, d'estre et de vouloir tousjours et à jamais estre en son bon playsir! Car ainsi, comme je pense, en toutes occurrences, ouy mesme en dormant profondement, nous sommes encore plus profondement en la tres-saincte presence de Dieu. Ouy certes, Theotime : car, si nous l'aymons, nous nous endormons non-seulement à sa veuë, mais à son gré, et non-seulement par sa volonté, mais selon sa volonté; et semble que ce soit luy-mesme, nostre Createur et Sculpteur celeste, qui nous jette là sur nos licts comme des statues dans leurs niches, affin que nous nichions dans nos licts, comme les oyseaux couchent dans leurs nids. Puis, à nostre resveil, si nous y pensons bien, nous treuvons que Dieu nous a tousjours esté present, et que nous ne nous sommes pas non plus esloignez ny separez de luy. Nous avons donc esté là en la presence de son bon playsir, quoyque sans le voir et sans nous en appercevoir; si que nous

pourrions dire, à l'imitation de Jacob : *Vrayement, j'ay dormy aupres de mon Dieu et entre les bras de sa divine presence et providence, et je n'en sçavois rien* (Gen. 28).

Or, cette quietude en laquelle la volonté n'agist que par un tres-simple aquiescement au bon playsir divin, voulant estre en l'orayson sans aucune pretention que d'estre à la veuë de Dieu selon qu'il luy playra, c'est une quietude souverainement excellente; d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'interest, les facultez de l'ame n'y prenant aucun contentement, ny mesme la volonté, sinon en sa supreme poincte, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement, sinon celuy d'estre sans contentement pour l'amour du contentement et bon playsir de son Dieu, dans lequel elle se repose. Car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse extase, de n'avoir pas sa volonté en son contentement, mais en celuy de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mais en celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

DE L'ESCOULEMENT OU LIQUEFACTION DE L'AME EN DIEU.

Les choses humides et liquides reçoivent aysement les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ny solidité qui les arreste ou borne en elles-mesmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau, lequel s'il est rond ou carré, la liqueur sera de mesme, n'ayant aucune limite ny figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'ame n'en est pas de mesme par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté; et quand elle est arrestée à ses inclinations et volontez propres, nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniastre, obstinée. *Je vous osteray,* dit Dieu, *vostre cœur de pierre* (Ezech. 36), c'est-à-dire, je vous osteray vostre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la coignée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celuy qui ne reçoit pas aysement les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté, emmy les inclinations qui accompaignent nostre nature depravée. Au contraire, un cœur doux, maniable et traittable, est appelé un cœur fondu et liquefié.

Mon cœur, dit David, parlant en la personne de Nostre-Sei-

gneur sur la croix, *mon cœur est fait comme la cire fondue au milieu de mes entrailles* (Ps. 21). Cleopatre, cette infame reyne d'Egypte, voulant encherir sur tous les excez et toutes les dissolutions que Marc-Antoine avoit faits en banquets, fit apporter à la fin d'un festin qu'elle faysoit à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jetta une des perles qu'elle portoit en ses aureilles, estimée deux cent cinquante mille escus: puis, la perle estant resolue. fondue et liquefiée, elle l'avala, et eust encore ensevely dans son estomach l'autre perle qu'elle avoit en l'autre aureille, si Lucius Plautus ne l'eust empeschée. Le cœur du Sauveur, vraye perle orientale uniquement unique et de prix inestimable, jetté au milieu d'une mer d'aigreurs incomparables au jour de sa passion, se fondit en soy-mesme, se resolut, deffit et escoula en douleur, sous l'effort de tant d'angoisses mortelles; mais l'amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore plus promptement que toutes les autres passions.

Mon ame, dit l'amante sacrée, *s'est toute fonduë à mesme que mon bien-aymé a parlé* (Cant. 5). Et qu'est-ce à dire, elle *s'est fonduë,* sinon elle ne s'est plus contenuë en elle-mesme, ains s'est escoulée devers son divin amant? Dieu ordonna à Moyse qu'il *parlast au rocher, et qu'il produiroit des eaux* (Num. 20) : ce n'est donc pas merveille, si luy-mesme fit fondre l'ame de son amante, lorsqu'il luy parloit en sa douceur. Le bausme est si espais de sa nature, qu'il n'est point fluide ny coulant; et plus il est gardé, plus il s'espaissit, et enfin s'endurcit, devenant rouge et transparent : mais la chaleur le dissout et rend fluide. L'amour avoit rendu l'Espoux fluide et coulant, dont l'Espouse l'appelle *une huyle respandue* (Cant. 1). Et voilà que maintenant elle asseure qu'elle-mesme est fonduë d'amour : *Mon ame,* dit-elle, *s'est escoulée, lorsque mon bien-aymé a parlé.* L'amour de l'Espoux estoit dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut estre retenu dans son tonneau, car il se respandoit de toutes parts; et parce que l'ame suit son amour, apres que l'Espouse a dit : *Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des onguens precieux,* elle adjouste : *Vostre nom est une huyle respandue.* Et comme l'Espoux avoit respandu son amour et son ame dans le cœur de l'Espouse, aussi l'Espouse reciproquement verse son ame dans le cœur de l'Espoux. Et comme l'on void qu'un bornal, ou cousteau, touché des rayons ardens, sort de soy-mesme et quitte sa forme pour s'escouler devers

l'endroict duquel les rayons le touchent; ainsi l'ame de cette amante s'escoula du costé de la voix de son bien-aymé, sortant d'elle-mesme et des limites de son estre naturel, pour suivre celuy qui luy parloit.

Mais comme se fait cet escoulement sacré de l'ame en son bien-aymé? Une extreme complaysance de l'amant en la chose aymée produict une certaine impuissance spirituelle, qui fait que l'ame ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soy-mesme? C'est pourquoy, comme un bausme fondu qui n'a plus de fermeté ny de solidité, elle se laisse aller et escouler en ce qu'elle ayme : elle ne se jette pas par maniere d'eslancement, ny elle ne se serre pas par maniere d'unyon; mais elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide, dedans la divinité qu'elle ayme. Et comme nous voyons que les nuées espaissies par le vent de midy, se fondant et convertissant en pluye, ne peuvent plus demeurer en elles-mesmes, ains tombent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre qu'elles detrempent, qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle; ainsi l'ame, laquelle, quoyque amante, demeuroit encore en elle-mesme, sort par cet escoulement sacré et fluidité saincte, et se quitte soy-mesme, non-seulement pour s'unir au bien-aymé, mais pour se mesler toute et se detremper avec luy.

Vous voyez donc bien, Theotime, que l'escoulement d'une ame en son Dieu n'est autre chose qu'une veritable extase, par laquelle l'ame est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute meslée, absorbée et engloutie en son Dieu. Dont il arrive que ceux qui parviennent à ce sainct exces de l'amour divin, estant par apres revenus à eux, ne voyent rien en la terre qui les contente, et, vivant en un extreme aneantissement d'eux-mesmes, demeurent fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpetuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Therese de Jesus : *Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien.* Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand amy du bien-aymé, qui disoit : *Je vis, mais non pas moy; ains Jesus-Christ vit en moy* (Galat. 2); et : *Nostre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu* (Colos. 3). Car, dites-moy, je vous prie, Theotime, si une goutte d'eau elementaire, jettée dans un ocean d'eau de naffe, estoit vivante, et qu'elle pust parler et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit-elle pas de grande joye : O mortels, *je vis* voirement, mais je ne vis *pas moy-mesme; ains* cet ocean *vit en moy,* et ma *vie est cachée en* cet abysme.

L'ame escoulée en Dieu ne meurt pas : car, comme pourroit-elle mourir d'estre abysmée en la vie? Mais elle vit sans vivre en elle-mesme, parce que, comme les estoiles, sans perdre leur lumiere, ne luisent plus en la presence du soleil, ains le soleil luict en elles, et sont cachées en la lumiere du soleil; aussi l'ame, sans perdre sa vie, ne vit plus, estant meslée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentimens des grands bien-heureux Philippe Nerius (1) et François Xavier, quand, accablez des consolations celestes, ils demandoient à Dieu qu'il se retirast pour un peu d'eux, puisqu'il vouloit que leur vie parust aussi encore un peu au monde; ce qui ne se pouvoit, tandis qu'elle estoit toute *cachée* et absorbée *en Dieu*.

CHAPITRE XIII.

DE LA BLESSURE D'AMOUR.

Tous ces mots amoureux sont tirez de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps. La tristesse, la crainte, l'esperance, la hayne et les autres affections de l'ame n'entrent point dans le cœur que l'amour ne les y tire apres soy. Nous ne hayssons le mal, sinon parce qu'il est contraire au bien que nous aymons; nous craignons le mal futur, parce qu'il nous privera du bien que nous aymons. Qu'un mal soit extreme, nous ne le hayssons neantmoins jamais, sinon à mesure que nous cherissons le bien auquel il est opposé. Qui n'ayme pas beaucoup la chose publique, ne se met pas beaucoup en peine si elle se ruyne; qui n'ayme guere Dieu, ne hayt non plus guere le peché. L'amour est la premiere, ains le principe et l'origine de toutes les passions : c'est pourquoy, c'est luy qui entre le premier dans le cœur; et parce qu'il penetre et perce jusqu'au fin fond de la volonté où il a son siege, on dit qu'il blesse le cœur. « Il est aigu, dit l'apostre de la France, et entre tres-intimement dans l'esprit. » Les autres affections entrent voirement aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour; car c'est luy qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la poincte du dard qui blesse; le reste aggrandit seulement la blesseure et la douleur.

Or, s'il blesse, il donne par consequent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrez et rangez, et par leurs belles couronnes,

(1) S. Philippe de Néri.

representent naïfvement, ainsi que dit S. Gregoire, la tres-saincte charité. toute vermeille, à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la varieté des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des recompenses eternelles; mais le suc des grenades, qui, comme nous sçavons, est si aggreable aux sains et aux malades, est tellement meslé d'aigreur et de douceur, qu'on ne sçauroit discerner s'il resjouyt le goust, ou bien parce qu'il a son aigreur doucette, ou bien parce qu'il a une douceur aigrette. Certes, Theotime, l'amour est ainsi aigre-doux, et, tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaictement douce, parce qu'il n'est par parfaict, ny jamais purement rassasié et satisfait; et neantmoins il ne laisse pas d'estre grandement aggreable, son aigreur affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grace de son aigreur. Mais cela, comme se peut-il faire? On a veu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gay, qui, ne prenant pas garde à soy, sent bien, avant que d'en sortir, que l'amour se servant des regards, des maintiens, des parolles d'une imbecille et foible creature, comme d'autant de flesches, aura feru (1) et blessé son chetif cœur, en sorte que le voilà tout triste, morne et estonné. Pourquoy, je vous prie, est-il triste? C'est sans doute parce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaysance, comme peut-il blesser et donner de la douleur? Quelquesfois l'object bien-aymé est absent; et lors, mon cher Theotime, l'amour blesse le cœur par le desir qu'il excite, lequel, ne pouvant estre satisfait, tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avoit picqué un enfant, certes, vous auriez beau luy dire : Ah! mon enfant, l'abeille qui t'a picqué, c'est celle-là mesme qui fait le miel que tu treuves si bon. Car, il est vray, diroit-il, son miel est bien doux à mon goust, mais sa picqueure est bien douloureuse, et tandis que son esguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoyser : et ne voyez-vous pas que ma face est tout enflée? Theotime, certes, l'amour est une complaysance, et par consequent il est fort aggreable, pourveu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'esguillon du desir; mais quand il le laisse, il laisse avec iceluy une grande douleur. Il est vray que cette douleur provient de l'amour, et partant, c'est une amiable et aymable douleur. Oyez les eslans douleureux, mais amoureux d'un amant royal : *Mon ame a soif de son Dieu fort et vivant. Hé! quand viendray-je et paroistray-je devant la face de mon*

(1) Frappé.

Dieu? Mes larmes m'ont servy de pain nuict et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu (Ps. 61)? Ainsi la sacrée Sulamite, toute detrempée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Hierusalem : *Helas!* dit-elle, *je vous en conjure, si vous rencontrez mon amy, annoncez-luy ma peine, parce que je languis toute blessée d'amour* (Cant. 5). *L'esperance differée afflige l'ame* (Prov. 13).

Or, les douloureuses blesseures de l'amour sont de plusieurs sortes. 1° Les premiers traicts que nous recevons de l'amour, s'appellent blesseures, parce que le cœur, qui sembloit sain, entier et tout à soy-mesme, tandis qu'il n'aymoit pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se separer et diviser de soy-mesme pour se donner à l'object aymé : or, cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2° Le desir picque et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous l'avons dit; 3° mais, Theotime, parlant de l'amour sacré, il y a en la prattique d'iceluy une sorte de blesseure que Dieu luy-mesme fait quelquesfois en l'ame qu'il veut grandement perfectionner : car il luy donne des sentimens admirables et des attraicts nompareils pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aymer; et lors elle s'eslance de force comme pour voler plus haut vers son divin object, mais, demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aymer comme elle desire, ô Dieu! elle sent une douleur qui n'a point d'esgale. A mesme tems qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aymé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses miseres de cette vie mortelle et de sa propre impuissance : elle desire *des aisles de colombe pour voler en son repos* (Ps. 54) et elle n'en treuve point. La voilà donc rudement tourmentée entre la violence de ses eslans et celle de son impuissance. *O miserable que je suis!* disoit l'un de ceux qui ont experimenté ce travail, *qui me delivrera du corps de cette mortalité* (Rom. 7)? Alors, si vous y prenez garde, Theotime, ce n'est pas le desir d'une chose absente qui blesse le cœur : car l'ame sent que son Dieu est present, il l'a desjà *menée dans son cellier à vin, il a arboré sur son cœur l'estendart de l'amour* (Cant. 2); mais, quoyque desjà il la voye toute sienne, il presse, et descoche de tems en tems mille et mille traicts de son amour, luy monstrant par de nouveaux moyens combien il est plus aymable qu'il n'est aymé; et elle, qui n'a pas tant de force pour l'aymer, que d'amour pour

s'efforcer, voyant ses efforts si imbecilles, en comparayson du desir qu'elle a, pour aymer dignement celuy que nulle force ne peut assez aymer, helas! elle se sent outrée d'un tourment incomparable : car, autant d'eslans qu'elle fait pour voler plus haut en son desirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu, desirant infiniment d'aymer, void bien que neantmoins il ne peut ny assez aymer ny assez desirer. Or, ce desir qui ne peut reussir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit genereux; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'estre aymable, d'autant que quiconque desire bien d'aymer ayme aussi bien à desirer, et s'estimeroit le plus miserable de l'Univers, s'il ne desiroit continuellement d'aymer ce qui est si souverainement aymable. Desirant d'aymer, il reçoit de la douleur; mais aymant à desirer, il reçoit de la douceur.

Vray Dieu, Theotime, que vay-je dire? Les bien-heureux qui sont en paradis, voyant que Dieu est encore plus aymable qu'ils ne l'ayment, pasmeroient et periroient eternellement du desir de l'aymer davantage, si la tres-saincte volonté de Dieu n'imposoit à la leur le repos admirable dont elle jouyt; car ils ayment si souverainement cette souveraine volonté, que son vouloir arreste le leur, et le contentement divin les contente, acquiesçant d'estre bornez en leur amour par la volonté mesme de laquelle la bonté est l'object de leur amour. Que si cela n'estoit, leur amour seroit esgalement delicieux et douloureux : delicieux pour la possession d'un si grand bien; douloureux pour l'extreme desir d'un plus grand amour. Dieu doncques, tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des sagettes du carquois de son infinie beauté, blesse l'ame de ses amans, leur faysant clairement voir qu'ils ne l'ayment pas à beaucoup pres de ce qu'il est aymable. Celuy des mortels qui ne desire pas d'aymer davantage la divine bonté, il ne l'ayme pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celuy qui veut s'y arrester comme si elle luy suffisoit.

CHAPITRE XIV.

DE QUELQUES AUTRES MOYENS PAR LESQUELS LE SAINCT AMOUR BLESSE LES CŒURS.

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour luy. Le pellican fait son nid en terre, dont les serpens viennent souvent picquer ses petits. Or, quand cela arrive, le pellican, comme un excellent medecin naturel, de la poincte de son bec, blesse de toutes parts ces pauvres poussins, pour, avec le sang, faire sortir le venin que la morseure des serpens a respandu par tous les endroicts de leur corps; et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par consequent il laisse ainsi mourir cette petite trouppe pellicanne. Mais les voyant morts, il se blesse soy-mesme et respand son sang sur eux; il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie : son amour les a blessez, et soudain, par ce mesme amour, il se blesse soy-mesme. Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous ne soyons soudain blessez nous-mesmes. Quand l'ame void son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une reciproque blesseure : *Tu as blessé mon cœur,* dit le celeste amant à sa Sulamite; et sa Sulamite s'escrie : *Dites à mon bien-aymé que je suis blessée d'amour.* Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos ames blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'estre pas blessez pour luy? mais je dy blessez d'une playe d'autant plus douleureusement amoureuse, que la sienne a esté amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne pouvions tant aymer que son amour et sa mort le requierent.

C'est encore une autre blesseure d'amour, quand l'ame sent bien qu'elle ayme son Dieu, et que neantmoins Dieu la traitte comme s'il ne sçavoit pas d'estre aymé, ou comme s'il estoit en deffiance de son amour. Car alors, mon cher Theotime, l'ame reçoit des extremes angoisses, luy estant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se deffier d'elle.

Le pauvre S. Pierre avoit et sentoit son cœur tout remply d'amour pour son Maistre; et Nostre-Seigneur, dissimulant de le sçavoir : *Pierre,* dit-il, *m'aymes-tu plus que ceux-cy? — Hé, Seigneur,* respondit cet apostre, *vous sçavez que je vous ayme.*

— *Mais, Pierre, m'aymes-tu,* replique le Sauveur? — *Mon cher Maistre,* dit l'Apostre, *je vous ayme, certes, vous le sçavez.* Et ce doux Maistre pour l'esprouver, et se deffiant d'estre aymé : *Pierre,* dit-il, *m'aymes-tu?* Ah! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur qui, grandement affligé, s'escrie amoureusement, mais douloureusement : *Mon Maistre, vous sçavez toutes choses, vous sçavez certes bien que je vous ayme* (Joan. 21).

Un jour on faysoit des exorcismes sur une personne possedée ; et le malin esprit, estant pressé de dire quel estoit son nom : Je suis, respondit-il, ce malheureux privé d'amour, et soudain S[te] Catherine de Gennes, qui estoit là presente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avoit seulement oüy prononcer le mot de privation d'amour. Car, comme les demons hayssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voyent le signe ou qu'ils en oyent le nom, c'est-à-dire quand ils voyent la croix et qu'ils oyent prononcer le nom de Jesus; ainsi ceux qui ayment fortement Nostre-Seigneur tremoussent de douleur et d'horreur, quand ils voyent quelque signe ou qu'ils entendent quelque parolle qui represente la privation de ce sainct amour.

S. Pierre estoit bien asseuré que Nostre-Seigneur, sçachant tout, ne pouvoit pas ignorer combien il estoit aymé de luy ; mais, parce que la repetition de cette demande, *m'aymes-tu?* a l'apparence de quelque deffiance, S. Pierre s'en attriste grandement. Helas! cette pauvre ame, qui sent bien qu'elle est resolue de plutost mourir que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas neantmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extreme qui la tient toute engourdie et si foible, qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles : cette ame, dis-je, Theotime, elle est toute blessée ; car son amour est grandement douloureux, de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'ayme, la laissant comme une creature qui ne luy appartient pas, et luy est advis qu'emmy ses deffauts, ses distractions et froideurs, Nostre-Seigneur descoche contre elle ce reproche : Comme peux-tu dire que tu m'aymes, puisque ton ame n'est pas avec moy? ce qui luy est un dard de douleur qui procede d'amour ; car si elle n'aymoit pas, elle ne seroit pas affligée de l'apprehension qu'elle a de ne pas aymer.

Quelquesfois cette blesseure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir esté jadis sans aymer Dieu. O que tard je vous ay aymée, beauté antique et nouvelle! disoit ce sainct qui avoit esté trente ans heretique. La vie passée est en horreur à la

vie presente de celuy qui a passé sa vie precedente sans aymer la souveraine bonté.

L'amour mesme nous blesse quelquesfois par la seule consideration de la multitude de ceux qui mesprisent l'amour de Dieu; si que nous pasmons de detresse pour ce subjet, comme faysoit celuy qui disoit : ***Mon zele, ô Seigneur, m'a fait secher de douleur, parce que mes ennemys n'ont pas gardé ta loy*** (Ps. 118). Et le grand S. François, pensant ne point estre entendu, pleuroit un jour, sanglottoit et se lamentoit si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on vouloit esgorger; et le voyant tout seul, il luy demanda : Pourquoy cries-tu ainsi, pauvre homme ? Helas, dit-il, je pleure de quoy Nostre-Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense. Et ces parolles dites, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gemir et pleurer avec luy.

Mais comme que ce soit, cecy est admirable és blesseures receues par le divin amour, que la douleur en est aggreable, et tous ceux qui le sentent y consentent et ne voudroient pas changer cette douleur à toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur emmy l'amour, ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aymée douleur. Un seraphin tenant un jour une flesche toute d'or, de la poincte de laquelle sortoit une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bien-heureuse Mere Therese, et la voulant retirer, il sembloit à cette vierge qu'on luy arrachast les entrailles, la douleur estant si grande qu'elle n'avoit plus de force que pour jetter des foibles et petits gemissemens; mais douleur pourtant si aymable, qu'elle eust voulu n'en jamais estre delivrée. Telle fut la sagette d'amour que Dieu descocha dans le cœur de la grande Ste Catherine de Gennes au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute chargée et comme morte au monde et aux choses creées, pour ne vivre plus qu'au Createur. *Le bien-aymé est un boucquet de myrrhe amere,* et ce boucquet amer est reciproquement le bien-aymé qui *demeure* cherement colloqué *sur le sein* de la bien-aymée, c'est-à-dire, le plus aymé de tous les bien-aymez.



CHAPITRE XV.

DE LA LANGUEUR AMOUREUSE DU CŒUR BLESSÉ DE DILECTION.

C'EST chose assez cogneue que l'amour humain a la force, non-seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort, d'autant que comme la passion et temperament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'ame et la tirer apres soy, aussi les affections de l'ame ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualitez du corps. Mais outre cela, l'amour, quand il est vehement, porte si impetueusement l'ame en la chose aymée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres operations, tant sensitives qu'intellectuelles; si que, pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'ame abandonne tout autre exercice, et soy-mesme encore. Dont Platon a dit que l'amour estoit pauvre, dechiré, nud, deschaux, chetif, sans mayson, couchant dehors sur la dure és portes, tousjours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aymée; il est sans mayson, parce qu'il fait sortir l'ame de son domicile pour suivre tousjours celuy qui est aymé; il est chetif, pasle, maigre et desfait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est nud et deschaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aymée; il couche dehors sur la dure, parce qu'il fait demeurer à descouvert le cœur qui ayme, luy faysant manifester ses passions par des souspirs, plaintes, loüanges, soupçons, jalousies; il est tout estendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpetuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il ayme, et tousjours attaché à ses aureilles pour luy parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or, les yeux, les aureilles et la bouche sont les portes de l'ame. Et enfin, c'est sa vie que d'estre tousjours indigent; car, si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par consequent il n'est plus amour.

Certes, je sçay bien, Theotime, que Platon parloit ainsi de l'amour abject, vil et chetif des mondains; mais neantmoins ces proprietez ne laissent pas de se treuver en l'amour celeste et divin. Car voyez un peu ces premiers maistres de la doctrine chrestienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du sainct amour evangelique, et oyez ce que disoit l'un d'entr'eux, qui avoit le plus eu de travail : *Jusques à maintenant*, dit-il, *nous avons*

faim et soif, et sommes nuds, et sommes soufflettez, et sommes vagabonds : nous sommes rendus comme les balieures de ce monde, et comme la racleure ou peleure de tous (I. Cor. 4) : comme s'il disoit : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimez les balieures; si le monde est une pomme, nous en sommes la racleure. Qui les avoit reduicts, je vous prie, à cet estat, sinon l'amour? Ce fut l'amour qui jetta S. François nud devant son evesque, et le fit mendiant sur la terre, ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand François Xavier, pauvre, indigent, deschiré, çà et là parmy les Indes et entre les Japonois; ce fut l'amour qui reduisit le grand cardinal S. Charles, archevesque de Milan, à cette extreme pauvreté, parmy toutes les richesses que sa naissance et sa dignité luy donnoient, que, comme dit cet eloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole, il estoit comme un chien en la mayson de son maistre, ne mangeant qu'un peu de pain, ne beuvant qu'un peu d'eau, et couchant sur un peu de paille.

Oyons, de grace, la saincte Sulamite, comme elle s'escrie presque en cette sorte : Quoyque, à raison de mille consolations que mon amour me donne, je sois *plus belle que les riches tentes de mon Salomon,* je veux dire, plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé; si suis-je neantmoins toute *noire,* deschirée, poudreuse et toute gastée de tant de blesseures et de coups que ce mesme amour me donne. *Hé! ne prenez pas garde à mon teint; car je suis voirement brune, d'autant que mon bien-aymé,* qui est mon *soleil*, a dardé les rayons de son amour sur moy, rayons qui esclairent par leur lumiere, mais qui, par leur ardeur, m'ont rendue haslée et noirastre, et me touchant de leur splendeur, ils m'ont *osté ma couleur*. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel espoux comme est mon roy; mais cette mesme passion, qui me tient lieu de *mere,* puisqu'elle seule m'a maryée, et non mes merites, elle a des autres *enfans* qui *me donnent des assauts* et des travaux nompareils, me reduisant à telle langueur, que comme d'un costé je ressemble une reyne qui est au costé de son roy, aussi de l'autre je suis comme une chetive *vigneronne* qui, dans une chetive cabane, *garde* une vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne (Cant. 1).

Certes, Theotime, quand les blesseures et playes de l'amour sont frequentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous

donnent la bien-aymable maladie d'amour. Qui pourroit jamais descrire les langueurs amoureuses des S[te] Catherine de Sienne et de Gennes, ou de S[te] Angele de Foligny, ou de S[te] Christine, ou de la bienheureuse mere Therese, ou de S. Bernard, ou de S. François? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, souspirs, plaintes, langueurs, definemens, pasmoisons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela que cette admirable communication que le doux Jesus luy fit de ses amoureuses et precieuses douleurs, par l'impression de ses playes et stigmates. Theotime, j'ay souvent consideré cette merveille, et en ay fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout seraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié, effigiée en un seraphin lumineux qui luy apparust sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne sçauroit imaginer, saysi d'une consolation et d'une compassion souveraine; car, regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent assouvir de regarder, helas! il pasmoit de douceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre part la vive representation des playes et blesseures de son Sauveur crucifié, il sentit en son ame ce *glaive impiteux qui transperça la sacrée poictrine* de la Vierge Mere au jour de la passion, avec autant de douleur interieure que s'il eust esté crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Theotime, si l'image d'Abraham, eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutesfois d'attendrir et faire pleurer le grand S. Gregoire, evesque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardoit, hé! combien fut extreme l'attendrissement du grand S. François, quand il vid l'image de Nostre-Seigneur se sacrifiant soy-mesme sur la croix! image que non une main mortelle, mais la main maistresse d'un seraphin celeste avoit tirée et effigiée sur son propre original, representant si vivement et au naturel le divin Roy des anges, meurtry, blessé, percé, froissé, crucifié.

Cette ame doncques ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se treuva par ce moyen extremement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la memoire estoit toute detrempée en la souvenance de ce divin amour; l'imagination appliquée fortement à se representer les blesseures et meurtrisseures que les yeux regardoient alors si parfaictement bien exprimées en l'image presente; l'entendement recevoit les especes infiniment vives que l'imagination luy fournissoit; et enfin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se com-

playre et conformer à la passion du bien-aymé, dont l'ame sans doubte se treuvoit toute transformée en un second crucifix. Or l'ame, comme forme et maistresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée, és endroicts correspondans à ceux esquels son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, affin qu'elle penetre jusqu'à l'exterieur. Les brebis de Laban, eschauffées d'amour, eurent l'imagination si forte, qu'elle porta coup sur les petits aignelets desquels elles estoient pregnes (1), pour les faire blancs ou tachetez, selon les baguettes qu'elles regarderent dans les canaux esquels on les abbreuvoit. Et les femmes grosses, ayant l'imagination affinée par l'amour, impriment ce qu'elles desirent és corps de leurs enfans. Une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuict, detraque sa santé et toutes ses humeurs. L'amour doncques fit passer les tourmens interieurs de ce grand amant S. François jusqu'à l'exterieur, et blessa le corps du mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur.

Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui estoit dedans ne le pouvoit pas bonnement faire : c'est pourquoy l'ardent seraphin venant au secours, darda des rayons d'une clarté si penetrante, qu'elle fit reellement en la chair les playes exterieures du crucifix que l'amour avoit imprimées interieurement en l'ame. Ainsi le seraphin, voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses levres soüillées, vint au nom de Dieu luy toucher et espurer les levres avec un charbon prins sur l'autel, secondant en cette sorte le desir d'iceluy. La myrrhe produit sa *stacte* et premiere liqueur, comme par maniere de sueur et de transpiration ; mais, affin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut ayder par l'incision. De mesme l'amour divin de S. François parut en toute sa vie comme par maniere de sueur, car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacrée dilection ; mais, pour en faire paroistre tout-à-fait l'incomparable abondance, le celeste seraphin le vint inciser et blesser. Et affin que l'on sceust que ses playes estoient playes de l'amour du ciel, elles furent faites, non avec le fer, mais avec des rayons de lumiere. O vray Dieu, Theotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses ! car, non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre sainct alla tousjours traisnant et languissant comme bien malade d'amour.

Le bien-heureux Philippe Nerius, aagé de quatre-vingts ans,

(1) Pleines.



eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faysant faire place aux costes, les eslargit bien fort, et en rompit la quatriesme et cinquiesme, affin qu'il pust recevoir plus d'air pour le rafraischir. Le bien-heureux Stanilaüs Kosca, jeune garçon de quatorze ans, estoit si fort assailly de l'amour de son Sauveur, que maintesfois il tomboit en deffaillance tout pasmé, et estoit contrainct d'appliquer sur sa poictrine des linges trempez en l'eau froide, pour moderer la violence de l'ardeur qu'il sentoit.

Et en somme, comme pensez-vous, Theotime, qu'une ame qui a une fois un peu à souhait tasté les consolations divines, puisse vivre en un monde meslé de tant de miseres, sans douleur et langueur presque perpetuelle? On a maintesfois oüy ce grand homme de Dieu François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyoit estre bien solitaire, en cette sorte : Hé! mon Seigneur, non, de grace, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations, ou si, par vostre infinie bonté, il vous plaist me faire ainsi abonder en delices, tirez-moy donc en paradis : car qui a une fois bien gousté en l'interieur vostre douceur, il luy est force de vivre en amertume, tandis qu'il ne jouyt pas de vous. Quand doncques Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une ame, et qu'il les luy oste, il la blesse par cette privation, et elle, par apres, demeure languissante, souspirant avec David :

> Helas! quand viendra le jour
> Que la douceur d'un retour
> M'ostera cette souffrance. (Psalm. 41.)

Et avec le grand Apostre : *O moy miserable homme! qui me delivrera du corps de cette mortalité* (Rom. 7)?

LIVRE SEPTIESME.

DE L'UNYON DE L'AME AVEC SON DIEU, QUI SE PARFAIT EN L'ORAYSON.

CHAPITRE PREMIER.

COMME L'AMOUR FAIT L'UNYON DE L'AME AVEC DIEU EN L'ORAYSON.

Nous ne parlons pas icy de l'unyon generale du cœur avec son Dieu; mais de certains actes et mouvemens particuliers que l'ame recueillie en Dieu fait par maniere d'orayson, affin de s'unir et joindre de plus en plus à sa divine bonté. Car il y a, certes, difference entre unir et joindre une chose à l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre : d'autant que, pour joindre et unir, il n'est besoin que d'une simple application d'une chose à l'autre, en sorte qu'elles se touchent et soyent ensemble, ainsi que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait és (1) jardins; mais pour serrer et presser, il faut faire une application forte qui accroisse et augmente l'unyon : de sorte que, serrer, c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres; car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et serre si fort à eux, que mesme il penetre et entre dans leurs escorces.

La comparayson de l'amour des petits enfans envers leurs meres ne doit point estre abandonnée, à cause de son innocence et pureté. Voyons donc ce beau petit enfant auquel sa mere assise presente son sein. Il se jette de force entre les bras d'icelle (2), ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poictrine aymable. Et voyez reciproquement sa mere, comme, le recevant, elle le serre, et, par maniere de dire, le colle à son sein, et le baysant joint sa bouche à la sienne. Mais voyez derechef ce petit poupon appasté de caresses maternelles, comme de son costé il coopere à cette unyon d'entre sa mere et luy; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut par luy-mesme sur la poictrine et le visage de sa mere, et semble qu'il se veuille tout

(1) Dans les. — (2) D'elle.

enfoncer et cacher dans ce sein aggreable duquel il est extraict.

Or alors, Theotime, l'unyon est parfaicte, laquelle n'estant qu'une, ne laisse pas de proceder de la mere et de l'enfant; en sorte neantmoins qu'elle depend toute de la mere : car elle a attiré à soy l'enfant, elle l'a la premiere serré entre ses bras et pressé sur sa poictrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eust peu se serrer et prendre si fort à sa mere. Mais toutesfois, ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son costé, et se joinct de toute sa force au sein maternel; non-seulement consentant à la douce unyon que sa mere prattique, mais y contribuant ses foibles efforts de tout son cœur; et je dy ses foibles efforts, parce qu'ils sont si imbecilles (1), qu'ils ressemblent presque plutost des essais d'unyon que non pas une unyon.

Ainsi donc, Theotime, Nostre-Seigneur monstrant le tres-aymable sein de son divin amour à l'ame devote, il la tire toute à soy, la ramasse, et, par maniere de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle; puis, bruslant d'amour, il serre l'ame, il la joinct, la presse et colle sur ses levres de suavité et sur sa delicieuse poictrine, la *baysant du* sacré *bayser de sa bouche,* et luy faysant savourer ses *mammelles meilleures que le vin* (Cant. 1). Alors l'ame, amorcée des delices de ses faveurs, non-seulement consent et se preste à l'unyon que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopere, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté; de sorte toutesfois qu'elle recognoist bien que son unyon et liayson à cette souveraine douceur depend toute de l'operation divine, sans laquelle elle ne pourroit seulement pas faire le moindre essay du monde pour s'unir à icelle.

Quand on void une exquise beauté regardée avec grande ardeur, ou une excellente melodie escoutée avec une grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que cette beauté là tient collez sur soy les yeux des spectateurs, que cette musique tient attachées les aureilles, que ce discours ravit les cœurs des auditeurs. Qu'est-ce à dire, tenir collez les yeux, tenir attachées les aureilles, et ravir les cœurs, sinon unir et joindre fort serrez les sens et puissances dont on parle, à leurs objects? L'ame donc se serre et se presse sur son object, quand elle s'y affectionne avec grande attention; car le serrement n'est autre chose que le progrez et advancement de l'unyon et conjonction. Nous usons mesme de ce mot, selon nostre langage, és choses morales. Il me presse de faire ceci ou cela, il

(1) Faibles.

me presse de demeurer; c'est-à-dire, il n'employe pas seulement sa persuasion ou sa priere, mais il l'employe avec contention et effort, comme firent les pelerins en Emaüs, qui non-seulement supplierent Nostre-Seigneur, mais le presserent et serrerent à force, *le contraignant*, d'une amoureuse violence, *d'arrester* au logis avec eux (Luc. 24).

Or, en l'orayson, l'unyon se fait souvent par maniere de petits mais frequens eslancemens et advancemens de l'ame en Dieu. Et si vous prenez garde aux petits enfans unys et joincts au sein de leurs meres, vous verrez que de tems en tems ils se pressent et serrent par des petits eslans que le playsir de tetter leur donne. Ainsi, en l'orayson, le cœur uny à son Dieu fait maintesfois certaines recharges d'unyon, par des mouvemens avec lesquels il se serre et presse davantage en sa divine douceur. Comme, par exemple, l'ame ayant longuement demeuré au sentiment d'unyon par lequel elle savoure doucement combien elle est heureuse d'estre à Dieu, enfin accroissant cette unyon par un serrement et eslan cordial : Ouy, Seigneur, dira-t-elle, je suis vostre toute, toute, toute sans exception, ou bien : Hé! Seigneur, je le suis, certes, et je le veux estre tousjours plus; ou bien, par maniere de priere : O doux Jesus, hé! tirez-moy tousjours plus avant dans vostre cœur, affin que vostre amour m'engloutisse, et que je sois du tout abysmée en sa douceur!

Mais d'autres fois l'unyon se fait, non par des eslancemens repetez, ains (1) par maniere d'un continuel insensible pressement et advancement du cœur en la divine bonté. Car, comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain, ou de pierre, quoyqu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posée, qu'enfin, avec le tems, on la treuve toute enterrée, à cause de l'inclination de son poids, qui par sa pesanteur la fait tousjours tendre au centre; ainsi, nostre cœur estant une fois joinct à son Dieu, s'il demeure en cette unyon, et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrez d'unyon, jusques à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le sainct amour luy donne de s'unir tousjours davantage à la souveraine bonté. Car, comme dit le grand apostre de France, l'amour est une vertu unitive, c'est-à-dire, qui nous porte à la parfaicte unyon du souverain bien. Et, puisque c'est une verité indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement ou au moins une

(1) Mais.

habitude active et tendante au mouvement, lors mesme qu'il est parvenu à la simple unyon, il ne laisse pas d'agir, quoyque imperceptiblement, pour l'accroistre et perfectionner de plus en plus.

Ainsi les arbres qui ayment d'estre transplantez, apres qu'ils le sont, estendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre, qui est leur element et aliment, nul ne s'appercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le cœur humain, transplanté du monde en Dieu par le celeste amour, s'il s'exerce fort en l'orayson, certes il s'estendra continuellement, et se serrera à la Divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mais par des accroissemens imperceptibles, desquels on ne remarque pas bonnement le progrez, tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous beuvez quelque exquise liqueur, par exemple de l'eau imperiale, la seule unyon d'icelle avec vous se fera à mesure que vous la recevrez, car la reception et l'unyon sont une mesme chose en cet endroict; mais par apres, petit à petit, cette unyon s'aggrandira par un progrez imperceptiblement sensible : car la vertu de cette eau, penetrant de toutes parts, confortera le cerveau, revigorera le cœur, et estendra sa force sur tous vos esprits. Ainsi un sentiment de dilection, comme, par exemple : *Que Dieu est bon!* estant entré dedans le cœur, d'abord il fait l'unyon avec cette bonté; mais estant entretenu un peu longuement comme un parfum precieux, il penetre de tous costez l'ame, il se respand et dilate dans nostre volonté, et, par maniere de dire, il s'incorpore avec nostre esprit, se joignant et serrant de toutes parts de plus en plus à nous et nous unissant à luy. Et c'est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées parolles au *miel* (Ps. 118); car, qui ne sçayt que la douceur du miel s'unit de plus en plus à nostre sens par un progrez continuel de savourement, lorsque le tenant longuement en la bouche, ou que l'avalant tout bellement, sa saveur penetre plus avant le sens de nostre goust? Et, de mesme, ce sentiment de la bonté celeste, exprimé par cette parolle de S. Bruno : *O bonté!* ou par celle de S. Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* ou par celle de Magdelene : *Hé! mon Maistre!* ou par celle de S. François : *Mon Dieu et mon tout!* ce sentiment, dy-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'estend et s'enfonce par une intime penetration en l'esprit, et de plus le detrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroistre l'unyon. comme fait l'onguent precieux ou le bausme, qui, tombant sur

le cotton, se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec iceluy, qu'enfin on ne sçauroit plus dire si le cotton est parfumé ou s'il est parfum, ny si le parfum est cotton ou le cotton parfum. O qu'heureuse est une ame qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la presence de Dieu! car son unyon avec la divine bonté croistra perpetuellement, quoyqu'insensiblement, et detrempera tout l'esprit d'iceluy de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la presence de Dieu en cet endroict, je n'entens pas parler du sentiment sensible, mais de celuy qui reside en la cime et supreme poincte de l'esprit, où le divin amour regne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II.

DES DIVERS DEGREZ DE LA SAINCTE UNYON QUI SE FAIT EN L'ORAYSON.

L'UNYON se fait quelquesfois sans que nous y cooperions, sinon par une simple suitte, nous laissant unyr sans resistance à la divine bonté, comme un petit enfant amoureux du sein de sa mere, mais tellement allangoury (1), qu'il ne peut faire aucun mouvement pour y aller ny pour se serrer quand il y est, mais seulement est bien-ayse d'estre prins et tiré entre les bras de sa mere, et d'estre pressé par elle sur sa poictrine.

Quelquesfois nous cooperons, lorsqu'estant tirez nous courons volontiers pour seconder la douce force, la bonté qui nous tire et nous serre à soy par son amour.

Quelquesfois il nous semble que nous commençons à nous joindre et serrer à Dieu, avant qu'il se joigne à nous, parce que nous sentons l'action de l'unyon de nostre costé, sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu, lequel toutesfois sans doute (2), nous previent tousjours, bien que tousjours nous ne sentions pas sa prevention : car, s'il ne s'unissoit à nous, jamais nous ne nous unirions à luy; il nous choysit et saysit tousjours avant que nous ne le choysissions ny saysissions. Mais quand, suivant ses attraicts imperceptibles, nous commençons à nous unir à luy, il fait quelquesfois le progrez de nostre unyon, secourant nostre imbecillité, et se serrant sensiblement luy-mesme à nous, si (3) que nous le sentons qu'il entre et penetre nostre cœur par une suavité incomparable. Et quelquesfois aussi, comme il nous a attirez insensiblement à l'unyon, il continue insensiblement à nous

(1) Rendu langoureux. — (2) Certainement. — (3) Tellement.

ayder et secourir ; et nous ne sçavons comme (1) une si grande unyon se fait, mais nous sçavons bien que nos forces ne sont pas assez grandes pour la faire, si que nous jugeons bien par là que quelque secrette puissance fait son insensible action en nous : comme les nochers qui portent du fer, lorsque sous un vent fort foible ils sentent leurs vaisseaux cingler puissamment, cognoissent qu'ils sont proches des montaignes de l'aymant, qui les tirent imperceptiblement, et voyent en cette sorte un cognoissable et perceptible advancement, provenant d'un moyen incogneu et imperceptible. Car ainsi, lorsque nous voyons nostre esprit s'unir de plus en plus à Dieu sous des petits efforts que nostre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour cingler si fort, et qu'il faut que l'amant de nos ames nous tire par l'influence secrette de sa grace, laquelle il veut nous estre imperceptible, affin qu'elle nous soit plus admirable, et que, sans nous amuser à sentir ses attraicts, nous nous occupions plus purement et simplement à nous unir à sa bonté.

Aucunes fois, cette unyon se fait si insensiblement, que nostre cœur ne sent ny l'operation divine en nous, ny nostre cooperation ; ains il treuve la seule unyon insensiblement toute faite, à l'imitation de Jacob, qui, sans y penser, se treuva maryé avec Lia ; ou plutost, comme un autre Samson mais plus heureux, il se treuve lié et serré des cordes de la saincte unyon, sans que nous nous en soyons apperceus.

D'autres fois nous sentons les serremens, l'unyon se faysant par des actions sensibles, de tant de la part Dieu que de la nostre.

Quelquefois l'unyon se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucunes fois l'entendement y a sa part, parce que la volonté le tire apres soy et l'applique à son object, luy donnant un playsir special d'estre fisché à le regarder, comme nous voyons que l'amour respand une profonde et speciale attention en nos yeux corporels, pour les arrester à voir ce que nous aymons.

Quelquesfois cette unyon se fait de toutes les facultez de l'ame, qui se ramassent toutes autour de la volonté, non pour s'unir elles-mesmes à Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mais pour donner plus de commodité à la volonté de faire son unyon. Car si les autres facultez estoient appliquées une chascune à son object propre, l'ame, operant par icelles, ne pourroit pas si parfaictement s'employer à l'action par laquelle l'unyon se fait avec Dieu. Telle est la varieté des unyons.

(1) Comment.

Voyez S. Martial (car ce fut, comme on dit, le bien-heureux enfant duquel il est parlé en S. Marc) : Nostre-Seigneur le print, le leva, et le tint assez longuement entre ses bras. O beau petit Martial! que vous estes heureux d'estre saysi, prins, porté, uny, joinct et serré sur la poictrine celeste du Sauveur, et baysé de sa bouche sacrée, sans que vous y cooperiez, qu'en ne faysant pas resistance à recevoir ces divines caresses! Au contraire, S. Simeon embrasse et serre Nostre-Seigneur sur son sein, sans que Nostre-Seigneur fasse aucun semblant de cooperer à cette unyon, bien que, comme chante la tres-saincte Eglise, *le vieillard portoit l'enfant, mais l'enfant gouvernoit le vieillard.* S. Bonaventure, touché d'une saincte humilité, non-seulement ne s'unissoit pas à Nostre-Seigneur, ains se retiroit de sa presence reelle, c'est-à-dire du tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, quand un jour oyant messe, Nostre-Seigneur se vint unir à luy, luy portant son divin sacrement. Or, cette unyon faite, hé Dieu! Theotime, pensez de quel amour cette saincte ame serra son Sauveur sur son cœur! A l'opposite, Ste Catherine de Sienne desirant ardemment Nostre-Seigneur en la saincte communion, pressant et poussant son ame et son affection devers luy, il se vint joindre à elle, entrant en sa bouche avec mille benedictions. Ainsi Nostre-Seigneur commença l'unyon avec S. Bonaventure, et Ste Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur. La sacrée amante du Cantique parle comme ayant prattiqué l'une et l'autre sorte d'unyon : *Je suis toute à mon bien-aymé,* se dit-elle, *et son retour est vers moy* (Cant. 7); car c'est autant que si elle disoit : Je me suis unie à mon cher amy, et reciproquement il se retourne devers moy, pour, en s'unissant de plus en plus à moy, se rendre aussi tout mien. *Mon cher amy m'est un boucquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (Cant. 1), et je l'y serrerai comme un boucquet de suavité. *Mon ame,* dit David, *s'est serrée à vous, ô mon Dieu! et vostre main droicte m'a empoygné et saysi* (Ps. 62). Mais ailleurs elle confesse d'estre prevenue, disant : *Mon cher amy est à moy, et moy je suis toute sienne* (Cant. 2); nous faysons une saincte unyon par laquelle il se joinct à moy, et moy je me joins à luy. Et pour monstrer que tousjours toute l'unyon se fait par la grace de Dieu, qui nous tire à soy et par ses attraicts esmeut nostre ame et anime le mouvement de nostre unyon envers luy, elle s'escrie comme toute impuissante : *Tirez-moy* (Cant. 1); mais pour tesmoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle coope-

rera de son costé, et meslera son foible mouvement parmy les puissans attraicts de son amant, *Nous courrons*, dit-elle, *à l'odeur de vos parfums;* et affin qu'on sçache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'ame se porteront à l'unyon : *Tirez-moy*, dit-elle, *et nous courrons*. L'espoux n'en tire qu'une, et plusieurs courent à l'unyon. La volonté est la seule que Dieu veut, mais toutes les autres puissances courent apres elle pour estre unyes à Dieu avec elle.

A cette unyon le divin berger des ames provoquoit sa chere Sulamite. *Mettez-moy*, disoit-il, *comme un sceau sur vostre cœur, comme un cachet sur vostre bras* (*Ibid.* 8). Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joinct pas seulement, mais on le presse bien serré : ainsi veut-il que nous nous unissions à luy d'une unyon si forte et pressée que nous demeurions marquez de ses traicts.

Le sainct *amour du Sauveur nous presse* (II. Cor. 5). O Dieu, quel exemple d'unyon excellente! Il s'estoit joinct à nostre nature humaine par grace, comme une vigne à son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruict; mais voyant que cette unyon s'estoit deffaite par le peché d'Adam, il fit unyon plus serrée et pressante en l'incarnation, par laquelle la nature humaine demeure à jamais joincte en unité de personne à la divinité : et affin que non-seulement la nature humaine, mais tous les hommes pussent s'unir intimement à sa bonté, il institua le sacrement de la tres-saincte Eucharistie, auquel un chascun peut participer pour unir son Sauveur à soy-mesme reellement et par maniere de viande. Theotime, cette unyon sacramentelle nous sollicite et nous ayde à la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III.

DU SOUVERAIN DEGRÉ D'UNYON PAR LA SUSPENSION ET RAVISSEMENT.

Soit doncques que l'unyon de nostre ame se fasse imperceptiblement, soit qu'elle se fasse perceptiblement, Dieu en est tousjours l'auteur, et nul ne peut aller à luy, s'il n'est tiré par luy, comme tesmoigne le divin Espoux disant : *Nul ne peut venir à moy, sinon que mon Pere le tire* (Joan. 6); ce que sa celeste Espouse proteste aussi, disant : *Tirez-moy, nous courrons à l'odeur de vos parfums*.

Or, la perfection de cette unyon consiste en deux poincts : qu'elle soit pure, et qu'elle soit forte. Ne puis-je pas m'appro-

cher d'une personne pour luy parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de luy, pour odorer les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur luy? Et lors je m'approche voirement de luy et me joins à luy; mais l'approchement et unyon n'est pas ma principale pretention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de luy, non pour aucune autre fin que pour estre proche de luy et jouyr de cette prochaineté et unyon, c'est alors un approchement d'unyon pure et simple.

Ainsi plusieurs s'approchent de Nostre-Seigneur, les uns pour l'oüyr, comme Magdelene; les autres pour estre gueris, comme l'hemorroysse; les autres pour l'adorer, comme les Mages; les autres pour le servir, comme Marthe; les autres pour vaincre leur incredulité, comme S. Thomas; les autres pour le parfumer, comme Magdelene, Joseph, Nicodeme; mais sa divine Sulamite le cherche pour le treuver, et l'ayant treuvé ne veut autre chose que de le tenir bien serré, et le tenant ne jamais le quitter. *Je le tiens,* dit-elle, *et ne l'abandonneray point* (Cant. 3). Jacob, dit S. Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut quitter pourveu qu'il reçoive sa benediction; mais la Sulamite ne le quittera point, quelles benedictions qu'il luy donne : car elle ne veut pas les benedictions de Dieu, elle veut le Dieu des benedictions, disant avec David : *Qu'y a-t-il au ciel pour moy, et qui veux-je sur la terre, sinon vous? Vous estes le Dieu de mon cœur et mon partage à toute eternité* (Ps. 62).

Ainsi fut la glorieuse *Mere aupres de la croix* de son Fils (Joan. 19). Hé! que cherchez-vous, ô Mere de la vie, en ce mont de Calvaire et en ce lieu de mort? — Je cherche, eut-elle dit, mon enfant qui est la vie de ma vie. — Et pourquoy le cherchez-vous? — Pour estre aupres de luy. — Mais maintenant il est parmy les tristesses de la mort. — Hé! ce ne sont pas les allegresses que je cherche, c'est luy-mesme, et partout mon cœur amoureux me fait rechercher d'estre unye à cet aymable enfant, mon cher bien-aymé. En somme, la pretention de l'ame en cette unyon n'est autre que d'estre avec son amant.

Mais quand l'unyon de l'ame avec Dieu est grandement tres-estroicte et tres-serrée, elle est appellée par les theologiens, inhesion ou adhesion, parce que par icelle l'ame demeure prinse, attachée, collée, et affichée à la divine Majesté : en sorte que mal-aysement peut-elle s'en desprendre et retirer. Voyez, je vous prie, cet homme prins et serré par attention à la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) à la niay-

serie d'un jeu de cartes : vous l'en voulez retirer, et vous ne pouvez; quelles affaires qu'il ayt au logis, on ne le peut arracher, il en perd mesme le boire et le manger. O Dieu! Theotime, combien plus doit estre attachée et serrée l'ame qui est amante de son Dieu, quand elle est unye à la divinité de l'infinie douceur, et qu'elle est prinse en cet object d'incomparables perfections? Telle fut celle du grand vaisseau d'eslection, qui s'escrioit : *Affin que je vive à Dieu, je suis affiché à la croix avec Jesus-Christ* (Galat. 2). Aussi proteste-t-il que rien, non pas *la mort* mesme, *ne le peut separer* (Rom. 8) de son maistre. Et cet effect de l'amour fust mesme prattiqué entre David et Jonathas; car il est dit que *l'ame de Jonathas fut collée à celle de David* (1. Reg. 18). Aussi est-ce un axiome celebré par les anciens peres, que l'amitié qui peut finir ne fut jamais vraye amitié, ainsi que j'ay dit ailleurs.

Voyez, je vous prie, Theotime, ce petit enfant attaché au sein et au col de sa mere : si on le veut arracher de là pour le porter en son berceau, parce qu'il est tems, il marchande et dispute tant qu'il peut, pour ne point quitter ce sein tant aymable; si on le fait desprendre d'une main, il s'accroche de l'autre, et si on l'enleve du tout, il se met à pleurer, et, tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va reclamant sa chere mere, jusques à ce qu'à force de le bercer on l'ayt endormy. Ainsi l'ame, laquelle, par l'exercice de l'unyon, est parvenue jusqu'à demeurer prinse et attachée à la divine bonté, n'en peut estre tirée presque que par force et avec beaucoup de douleur; on ne la peut faire desprendre : si on destourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prinse par son entendement; que si on tire son entendement, elle se tient attachée par la volonté; et si on la fait encore abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du costé de son cher object, duquel elle ne peut du tout se desprendre, renouant tant qu'elle peut les doux liens de son unyon avec luy par des frequens retours qu'elle fait comme à la desrobée, experimentant en cela la peine de S. Paul (Philip. 1) : car elle est pressée de deux desirs d'estre delivrée de toute occupation exterieure pour demeurer en son interieur avec Jesus-Christ, et d'aller neantmoins à l'œuvre de l'obeyssance que l'unyon mesme avec Jesus-Christ luy enseigne estre requise.

Or, la bien-heureuse mere Therese, dit excellemment que l'unyon estant parvenue jusqu'à cette perfection que de nous tenir prins et attachez avec Nostre-Seigneur, elle n'est point differente

du ravissement, suspension ou pendement d'esprit; mais qu'on l'appelle seulement unyon, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte, et, quand elle est longue, on l'appelle extase ou ravissement : d'autant qu'en effect l'ame attachée à son Dieu si fermement et si serrée qu'elle n'en puisse pas aysement estre desprinse, elle n'est plus en soy-mesme, mais en Dieu, non plus qu'un corps crucifié n'est plus en soy-mesme, mais en la croix, et que le lierre attaché à la muraille n'est plus en soy, mais en la muraille.

Mais, affin d'esviter toute equivoque, sachez, Theotime, que *la charité est un lien*, et un lien *de perfection* (Colos. 3); et qui a plus de charité, il est plus estroictement uny et lié à Dieu. Or, nous ne parlons pas de cette unyon qui est permanente en nous, par maniere d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillons; nous parlons de l'unyon qui se fait par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imaginez-vous donc que S. Paul, S. Denys, S. Augustin, S. Bernard, S. François, Ste Catherine de Gennes ou de Sienne, sont encore en ce monde, et qu'ils dorment de lassitude apres plusieurs travaux prins pour l'amour de Dieu; representez-vous d'autre part quelque bonne ame, mais non pas si saincte comme eux, qui fust en l'orayson d'unyon à mesme tems : je vous demande, mon cher Theotime, qui est plus uny, plus serré, plus attaché à Dieu, ou ces grands saincts qui dorment, ou cette ame qui prie? Certes, ce sont ces aymables amans; car ils ont plus de charité, et leurs affections, quoyqu'en certaines façons dormantes, sont tellement engagées et prinses à leur maistre, qu'elles en sont inseparables. Mais, ce me direz-vous, comme se peut-il faire qu'une ame qui est en l'orayson d'unyon, et mesme jusqu'à l'extase, soit moins unye à Dieu que ceux qui dorment, pour saincts qu'ils soient? Voicy que je vous dy, Theotime : celle-là est plus avant en l'exercice de l'unyon, et ceux-cy sont plus avant en l'unyon : ceux-cy sont unys et ne s'unissent pas, puisqu'ils dorment; et celle-là s'unit, estant en l'exercice et prattique actuelle de l'unyon,

Au demeurant, cet exercice de l'unyon avec Dieu se peut mesme prattiquer par des courts et passagers, mais frequens eslans de nostre cœur en Dieu, par maniere d'oraysons jaculatoires faites à cette intention. Ah Jesus! qui me donnera la grace que je sois un seul esprit avec vous! Enfin, Seigneur, rejettant la multiplicité des creatures, je ne veux que vostre unité! O Dieu, vous estes le seul un et la seule unité necessaire à mon ame! Helas, cher amy de mon cœur, unissez ma pauvre

unique ame à vostre tres-unique bonté! Hé! vous estes tout mien, quand seray-je tout vostre! L'aymant tire le fer et le serre : ô Seigneur Jesus, mon amant, soyez mon tire-cœur, serrez, pressez et unissez à jamais mon esprit sur vostre paternelle poictrine! Hé! puisque je suis fait pour vous, pourquoy ne suis-je pas en vous? Abysmez cette goutte d'esprit, que vous m'avez donné, dedans la mer de vostre bonté de laquelle elle procede. Ah ! Seigneur, puisque vostre cœur m'ayme, que ne me ravit-il à soy, puisque je le veux bien? *Tirez-moy,* et *je courray à la suite* de vos traicts, pour me jetter entre vos bras paternels, et n'en bouger jamais és siecles des siecles. *Amen.*

CHAPITRE IV.

DU RAVISSEMENT, ET DE LA PREMIERE ESPECE D'ICELUY.

L'EXTASE s'appelle ravissement, d'autant que par icelle Dieu nous attire et esleve à soy; et le ravissement s'appelle extase, en tant que par iceluy nous sortons et demeurons hors et au-dessus de nous-mesmes pour nous unir à Dieu. Et, bien que les attraicts par lesquels nous sommes attirez de la part de Dieu soyent admirablement doux, suaves et delicieux, si est-ce (1) qu'à cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer à soy l'attention et application de l'esprit, il semble que non-seulement elle nous esleve, mais qu'elle nous ravit et emporte : comme, au contraire, à raison du tres-volontaire consentement et ardent mouvement par lequel l'ame ravie s'escoule apres les attraicts divins, il semble que non-seulement elle monte et s'esleve, mais qu'elle se jette et s'eslance hors de soy en la Divinité mesme. Et c'en est de mesme en la tres-infame extase ou abominable ravissement qui arrive à l'ame, lorsque, par les amorces des playsirs charnels, elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle : car, en tant que volontairement elle suit cette malheureuse volupté, et se precipite hors de soy-mesme, c'est-à-dire, hors de l'état spirituel, on dit qu'elle est en l'extase sensuelle (2) ; mais, en tant que les appas sensuels la tirent puissamment, et, par maniere de dire, l'entraisnent dans cette basse et vile condition, on dit qu'elle est ravie et emportée hors de soy-mesme, parce que ces voluptez grossieres la demettent de l'usage de la raison et intelligence, avec une si furieuse violence, que, comme dit

(1) Encore est-il. — (2) Hors des sens.

l'un des plus grands philosophes, l'homme estant en cet accident semble estre tombe en epilepsie, tant l'esprit demeure absorbé comme perdu. O hommes! jusques à quand serez-vous si insensez que de vouloir ravaller vostre dignité naturelle, descendant volontairement et vous precipitant en la condition des bestes brutes!

Mais mon cher Theotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes : l'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisiesme de l'action; l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisiesme en l'œuvre; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la devotion, et la troisiesme par l'operation. L'admiration se fait en nous par la rencontre d'une verité nouvelle que nous ne cognoissions pas, ny n'attendions pas de cognoistre; et si, à la nouvelle verité que nous rencontrons, est jointe la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement delicieuse : ainsi, la reyne de Saba treuvant en Salomon plus de veritable sagesse qu'elle n'avoit pensé, elle demeura toute pleine d'admiration (III. Reg. 10); et les juifs, voyant en nostre Sauveur une science qu'ils n'eussent jamais creue, furent surprins d'une grande admiration (Matth. 13). Quand donc il plaist à la divine bonté de donner à nostre entendement quelque speciale clarté, par le moyen de laquelle il vient à contempler les mysteres divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée, alors, voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avoit peu s'imaginer, il entre en admiration.

Or, l'admiration des choses aggreables attache et colle fortement l'esprit à la chose admirée, tant à raison de l'excellence de la beauté qu'elle luy descouvre, qu'à raison de la nouveauté de cette excellence, l'entendement ne se pouvant assez assouvir de voir ce qu'il n'a encore point veu, et qui est si aggreable à voir. Et quelquesfois, outre cela, Dieu donne à l'ame une lumiere non-seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour; et alors, comme ceux qui ont treuvé une miniere d'or, fouillent tousjours plus avant pour treuver tousjours davantage de ce tant desiré metail, ainsi l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la consideration et admiration de son divin object : car, ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et theologie mystique; et d'autant que cette admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au-dessus de nous-mesmes par la vive attention et application de nostre entendement aux choses celestes, elle nous porte par consequent en l'extase.

CHAPITRE V.

DE LA SECONDE ESPECE DE RAVISSEMENT.

Dieu attire les esprits à soy par sa souveraine bonté et incomprehensible bonté, excellences qui toutes deux ne sont neantmoins qu'une supreme divinité tres-uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau; toutes choses regardent vers luy, sont meues et contenues par luy et pour l'amour de luy. Le bon et le beau est desirable, aymable et cherissable à tous; pour luy toutes choses font et veulent tout ce qu'elles operent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle à soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parolle, qui veut dire appeller (1).

De mesme quant au bien, sa vraye image c'est la lumiere, surtout en ce que la lumiere recueille, reduict et convertit à soy tout ce qui est, dont le soleil, entre les Grecs, est nommé d'une parolle, laquelle monstre qu'il fait que toutes choses soyent ramassées et serrées, rassemblant les dispersées, comme la bonté convertit à soy toutes choses, estant non-seulement la souveraine unité, mais souverainement unyssante, d'autant que toutes choses la desirent comme leur principe, leur conservation et leur derniere fin (2) : de sorte qu'en somme le bon et le beau ne sont qu'une mesme chose, d'autant que toutes choses desirent le beau et le bon.

Ce discours, Theotime, est presque tout composé des parolles du divin S. Denys areopagite. Et certes, il est vray que le soleil, source de la lumiere corporelle, est la vraye image du bon et du beau : car, entre les creatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ny de beauté esgale à celle du soleil. Or, la beauté et la bonté du soleil consistent en sa lumiere, sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel. Elle esclaire tout, comme belle; elle eschauffe et vivifie tout, comme bonne. En tant qu'elle est belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont veuë au monde; en tant qu'elle est bonne et qu'elle eschauffe, elle attire à soy tous les appetits et toutes les inclinations du monde corporel : car elle tire et esleve les exhalations et vapeurs; elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs

(1) Τὸ Καλόν, le Beau; de Καλέω, appeler. La vraie racine est Καίω, brûler, briller.

(2) Ἥλιος, soleil; Εἰλέω, ramasser.

origines, et ne se fait aucune production à laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribue. Ainsi Dieu, pere de toute lumiere, souverainement bon et beau, par sa beauté attire nostre entendement à le contempler, et par sa bonté il attire nostre volonté à l'aymer. Comme beau, comblant nostre entendement de delices, il respand son amour dans nostre volonté; comme bon, remplissant nostre volonté de son amour, il excite nostre entendement à le contempler, l'amour nous provoquant à la contemplation, et la contemplation à l'amour. Dont il s'en suit que l'extase et le ravissement depend totalement de l'amour: car c'est l'amour qui porte l'entendement à la contemplation, et la volonté à l'unyon; de maniere qu'enfin il faut conclure avec le grand S. Denys, que l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amans soyent à eux-mesmes, ains à la chose aymée. A raison de quoy cet admirable apostre S. Paul, estant en la possession de ce divin amour, et fait participant de sa force extatique, d'une bouche divinement inspirée : *Je vis,* dit-il, *non plus moy, mais Jesus-Christ vit en moy* (Galat. 2). Ainsi, comme un vray amoureux sorty hors de soy en Dieu, il vivoit, non plus de sa propre vie, mais de la vie de son bien-aymé, comme souverainement aymable.

Or, ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en cette sorte. Dieu la touche par ses attraicts de suavité; et lors, comme une esguille touchée par l'aymant se tourne et remue vers le pole, s'oubliant de son insensible condition, ainsi la volonté, atteinte de l'amour celeste, s'eslance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement, non de cognoissance, mais de jouyssance; non d'admiration, mais d'affection; non de science, mais d'experience; non de veuë, mais de goust et de savourement.

Il est vray que, comme j'ay desjà signifié, l'entendement entre quelquesfois en admiration, voyant la sacrée delectation que la volonté a en son extase, comme la volonté reçoit souvent de la delectation, appercevant l'entendement en admiration : de sorte que ces deux facultez s'entrecommuniquent leurs ravissemens, le regard de la beauté nous la faysant aymer, et l'amour nous la faysant regarder. On n'est guere souvent eschauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit esclairé, ny esclairé qu'on n'en soit eschauffé : l'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aymer.

Toutesfois, les deux extases de l'entendement et de la volonté ne sont pas tellement appartenantes l'une à l'autre, que l'une ne



soit bien souvent sans l'autre : car, comme les philosophes ont eu plus de la cognoissance que de l'amour du Createur, aussi les bons chrestiens en ont maintesfois plus d'amour que de cognoissance, et par consequent l'excés de la cognoissance n'est pas tousjours suivy de celuy de l'amour, non plus que l'excés de l'amour n'est pas tousjours accompaigné de celuy de la cognoissance, ainsi que j'ai remarqué ailleurs. Or, l'extase de l'admiration, estant seule, ne nous fait pas meilleurs, suivant ce qu'en dit celuy qui avoit esté ravy en extase jusqu'au troisiesme ciel : *Si je cognoissois,* dit-il, *tous les mysteres et toute la science, et je n'ay pas la charité, je ne suis rien* (I. Cor. 13); et partant, le malin esprit peut extasier, s'il faut ainsi parler, et ravir l'entendement, luy representant des merveilleuses intelligences qui le tiennent eslevé et suspendu au-dessus de ses forces naturelles, et par telles clartez, il peut encore donner à la volonté quelque sorte d'amour vain, mol, tendre, et imparfaict, par maniere de complaysance, satisfaction et consolation sensible; mais de donner la vraye extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment à la bonté divine, cela n'appartient qu'à cet *Esprit* souverain, *par* lequel *la charité de Dieu est respandue dedans nos cœurs* (Rom. 5).

CHAPITRE VI.

DES MARQUES DU BON RAVISSEMENT, ET DE LA TROISIESME ESPECE D'ICELUY.

En effect, Theotime, on a veu en nostre aage plusieurs personnes qui croyent elles-mesmes, et chascun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase; et enfin toutesfois on descouvroit que ce n'estoient qu'illusions et amusemens diaboliques. Un certain prestre, du tems de S. Augustin, se mettoit en extase tousjours quand il vouloit, chantant ou faysant chanter certains airs lugubres et pitoyables, et ce pour seulement contenter la curiosité de ceux qui desiroient voir ce spectacle. Mais ce qui est admirable, c'est que son extase passoit si avant, qu'il ne sentoit mesme pas quand on luy appliquoit le feu, sinon apres qu'il estoit revenu à soy; et neantmoins, si quelqu'un parloit un peu fort et à voix claire, il l'entendoit comme de loin, et n'avoit aucune respiration. Les philosophes mesmes ont recogneu certaines especes d'extases naturelles, faites par la vehemente application de l'esprit à la consideration

des choses plus relevées. C'est pourquoy il ne se faut pas estonner si le malin esprit, pour faire le singe, tromper les ames, scandaliser les foibles, et *se transformer en esprit de lumiere* opere des ravissemens en quelques ames peu solidement instruictes en la vraye pieté.

Affin donc qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les serviteurs de Dieu ont laissé plusieurs documens. Mais quant à moy, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et saincte extase. L'une est que l'extase sacrée ne se prend ny attache jamais tant à l'entendement qu'à la volonté, laquelle elle esmeut, eschauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu; de maniere que si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus spéculative qu'affective, elle est grandement doubteuse et digne de soupçon. Je ne dy pas qu'on ne puisse avoir des ravissemens, des visions mesme prophetiques, sans avoir la charité : car je sçay bien que comme on peut avoir la charité sans estre ravy et sans prophetiser, aussi peut-on estre ravy et prophetiser sans avoir la charité; mais je dy que celuy qui, en son ravissement, a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu, que de chaleur en la volonté pour l'aymer, il doit estre sur ses gardes : car il y a danger que cette extase ne soit fausse, et ne rende l'esprit plus enflé qu'édifié, le mettant voirement comme *Saül, Balaam et Caïphe, entre les prophetes*, mais le laissant neantmoins entre les repreuvez (I. Reg. 10; Num. 22; Joan. 11).

La seconde marque des vrayes extases consiste en la troisiesme espece d'extase que nous avons marquée cy-dessus. Extase toute saincte, toute aymable, et qui couronne les deux autres; et c'est l'extase de l'œuvre et de la vie. L'entiere observation des commandemens de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme tres-conforme à la raison et lumiere naturelle : de sorte que, vivant selon les commandemens de Dieu, nous ne sommes pas pour cela hors de nostre inclination naturelle. Mais, outre les commandemens divins, il y a des inspirations celestes pour l'execution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous esleve au-dessus de nos forces, mais aussi qu'il nous tire au-dessus des instincts et des inclinations de nostre nature, d'autant qu'encore que ces inspirations ne sont pas contraires à la raison humaine, elles l'excedent toutesfois, la surmontent, et sont au-dessus d'icelle : de sorte que, lors nous

ne vivons pas seulement une vie civile, honneste et chrestienne, mais une vie surhumaine, spirituelle, devote, et extatique, c'est-à-dire, une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de nostre condition naturelle.

Ne point desrober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aymer et honnorer son pere, ne point tuer, c'est vivre selon la raison naturelle de l'homme; mais quitter tous nos biens, aymer la pauvreté, l'appeller et tenir en qualité de tres-delicieuse maistresse, tenir les opprobres, mespris, abjections, persecutions, martyres, pour des felicitez et beatitudes, se contenir dans les termes d'une absolue chasteté, et enfin vivre emmy (1) le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et outre le courant du fleuve de cette vie, par des ordinaires resignations, renoncemens et abnegations de nous-mesmes, ce n'est pas vivre humainement, mais surhumainement ; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous. Et parce que nul ne peut sortir en cette façon au-dessus de soy-mesme, *si le Pere* eternel *ne le tire,* partant, cette sorte de vie doit estre un ravissement continuel et une extase perpetuelle d'action et d'operation.

Vous estes morts, disoit le grand Apostre aux Colossiens, *et vostre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu* (Colos. 3). La mort fait que l'ame ne vit plus en son corps ny en l'enclos d'iceluy. Que veut donc dire, Theotime, cette parolle de l'Apostre : *Vous estes morts?* C'est comme s'il eust dit : Vous ne vivez plus en vous-mesmes, ny dedans l'enclos de vostre propre condition naturelle; vostre ame ne vit plus selon elle-mesme, mais au-dessus d'elle-mesme. Le phœnix est phœnix en cela, qu'il aneantit sa propre vie à la faveur des rayons du soleil, pour en avoir une plus douce et vigoureuse, cachant, par maniere de dire, sa vie sous les cendres. Les bigats et vers à soye changent leur estre, et de vers se font papillons, les abeilles naissent vers, puis deviennent nymphes, marchant sur leurs pieds, et enfin deviennent mousches volantes. Nous en faysons de mesme, Theotime, si nous sommes spirituels : car nous quittons nostre vie humaine pour vivre d'une autre vie plus eminente au-dessus de nous-mesmes, *cachant* toute cette *vie* nouvelle en *Dieu avec Jesus-Christ,* qui seul la void, la cognoist et la donne. Nostre vie nouvelle, c'est l'amour celeste, qui vivifie et anime nostre ame, et cet amour est tout *caché en Dieu,* et és choses divines *avec Jesus-Christ.* Car, puisque, comme disent les lettres sacrées de l'Evangile, apres

(1) Parmi.

que Jesus-Christ se fut un peu laissé voir à ses disciples en montant là-haut au ciel, enfin, *une nuée* l'environna, qui *l'osta* et cacha *de devant leurs yeux* (Act. 1), Jesus-Christ donc est caché au ciel en Dieu; or Jesus-Christ est nostre amour, et nostre amour est la vie de nostre ame : donc, nostre vie est *cachée en Dieu avec Jesus-Christ;* et *quand Jesus-Christ* qui est nostre amour, et par consequent nostre vie spirituelle, *viendra paroistre* au jour du jugement, *alors* nous *apparoistrons avec luy en gloire* (Colos. 3) : c'est-à-dire, Jesus-Christ nostre amour nous glorifiera, nous communiquant sa felicité et splendeur.

CHAPITRE VII.

COMME L'AMOUR EST LA VIE DE L'AME, ET SUITE DU DISCOURS DE LA VIE EXTATIQUE.

L'AME est le premier acte et principe de tous les mouvemens vitaux de l'homme; et, comme parle Aristote, elle est le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons : dont il s'ensuit que nous cognoissons la diversité des vies, selon la diversité des mouvemens, en sorte mesme que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel, sont du tout sans vie. Ainsi, Theotime, l'amour est le premier acte et principe de nostre vie devote ou spirituelle, par lequel nous vivons, sentons et nous esmouvons; et nostre vie spirituelle est telle que sont nos mouvemens affectifs; et un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour, comme au contraire un cœur qui a de l'amour n'est point sans mouvement affectif. Quand donc nous avons colloqué nostre amour en Jesus-Christ, nous avons par consequent mis en luy nostre vie spirituelle : or, il est caché maintenant en Dieu au ciel, comme Dieu fut caché en luy tandis qu'il estoit en terre : c'est pourquoy nostre vie est cachée en luy; et quand il paroistra en gloire, nostre vie et nostre amour paroistra de mesme avec luy en Dieu. Ainsi S. Ignace, au rapport de S. Denys, disoit que son amour estoit crucifié, comme s'il eust voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en dependent, est attaché sur la croix : je l'ay fait mourir comme un amour mortel qui faysoit vivre mon cœur d'une vie mortelle: et comme mon Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour ressusciter à l'immortelle, aussi je suis mort avec luy sur la croix, selon mon amour naturel, qui estoit la vie mortelle de mon ame, affin que je ressuscitasse

à la vie surnaturelle d'un amour qui, pouvant estre exercé au ciel, est aussi par consequent immortel.

Quand doncques on void une personne qui, en l'orayson, a des ravissemens par lesquels elle sort et monte au-dessus de soy-mesme en Dieu, et neantmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire, ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abnegation des convoitises mondaines, et mortification des volontez et inclinations naturelles, par une interieure douceur, simplicité, humilité, et surtout par une continuelle charité, croyez, Theotime, que tous ces ravissemens sont grandement doubteux et perilleux : ce sont ravissemens propres à faire admirer les hommes, mais non pas à les sanctifier. Car, quel bien peut avoir une ame d'estre ravie à Dieu par l'orayson, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Estre au-dessus de soy-mesme en l'orayson, et au-dessous de soy en la vie et operation; estre angelique en la meditation, et bestial en la conversation, c'est *clocher de part et d'autre, jurer en Dieu, et* jurer *en Melchon* (III. Reg. 18), et en somme, c'est une vraye marque que tels ravissemens et telles extases ne sont que des amusemens et tromperies du malin esprit. Bien-heureux sont ceux qui vivent une vie sur-humaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mesmes, quoyqu'ils ne soyent point ravis au-dessus d'eux-mesmes en l'orayson, Plusieurs saincts sont au ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation; car, combien de martyrs et de grands saincts et sainctes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'orayson autre privilege que celuy de la devotion et ferveur? mais il n'y eut jamais sainct qui n'ayt eu l'extase et ravissement de la vie et de l'operation, se surmontant soy-mesme et ses inclinations naturelles.

Et qui ne void, Theotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et operation de laquelle le grand Apostre parle principalement quand il dit : *Je vis, mais non plus moy, ains Jesus-Christ vit en moy* (Galat. 2)? Car, il l'explique luy-mesme en autres termes aux Romains, disant que *nostre vieil homme est crucifié ensemblement avec Jesus-Christ,* que nous sommes *morts au peché* avec luy, et que de mesme nous sommes ressuscitez avec luy pour *marcher en nouveauté de vie,* affin de ne *plus servir au peché* (Rom. 6). Voilà deux hommes representez en un chascun de nous, Theotime, et par consequent deux vies; l'une du vieil homme, qui est une vieille vie, comme on dit de l'aigle, qui, estant devenue vieille va traisnant ses plumes et ne

peut plus prendre son vol; l'autre vie est de l'homme nouveau, qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle, laquelle, deschargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer. en prend des nouvelles, et s'estant rajeunie, vole en la nouveauté de ses forces.

En la premiere vie, nous vivons selon le vieil homme, c'est-à-dire, selon les deffauts, foiblesses et infirmitez que nous avons contractées par le peché de nostre premier pere Adam, et partant, nous vivons au peché d'Adam, et nostre vie est une vie mortelle, ains la mort mesme. En la seconde vie, nous vivons selon l'homme nouveau, c'est-à-dire selon les graces, faveurs, ordonnances, et volontez de nostre Sauveur, et par consequent nous vivons au salut et à la redemption; et cette nouvelle vie est une vie vive, vitale, et vivifiante. Mais quiconque veut parvenir à la nouvelle vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, *crucifiant sa chair avec* tous *les vices et* toutes *les convoitises* d'icelle (Galat. 5), et l'ensevelissant sous les eaux du sainct baptesme ou de la penitence : comme Naaman qui noya et ensevelit dans les eaux du Jourdain sa vieille vie lepreuse et infecte (IV. Reg. 5) pour vivre une vie nouvelle, saine et nette, Car on pouvoit bien dire de cet homme, qu'il n'estoit plus le vieil Naaman lepreux et infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honneste, parce qu'il estoit mort à la lepre, et vivoit à la santé et netteté.

Or, quiconque est ressuscité à cette nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ny à soy, ny pour soy, ny en soy, ains à son Sauveur, en son Sauveur et pour son Sauveur. *Estimez,* dit S. Paul, *que vous estes vrayement morts au peché, et vivans à Dieu en Jesus-Christ Nostre-Seignenr* (Rom. 6).

CHAPITRE VIII.

ADMIRABLE EXHORTATION DE S. PAUL A LA VIE EXTATIQUE ET SUR-HUMAINE.

MAIS enfin S. Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie et operation. Oyez, Theotime, je vous prie, soyez attentif et pesez la force et efficace des ardentes et celestes parolles de cet apostre tout ravy et transporté de l'amour de son maistre. Parlant donc de soy-mesme (et il en faut autant dire d'un chascun de nous) : *La charité,* dit-il, *de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 5). Ouy, Theo-

time, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sçayt d'estre aymé de qui que ce soit, il est pressé d'aymer reciproquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aymé d'un grand seigneur, certes, il est bien plus pressé; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage? Et maintenant, je vous prie, sçachant que Jesus-Christ, vray Dieu eternel, tout-puissant, nous a aymez jusqu'à vouloir souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, ô mon cher Theotime! n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute aymable et amiable? Mais comme est-ce que ce divin amant nous presse? *La charité de Jesus-Christ nous presse,* dit son sainct Apostre, *estimans cecy.* Qu'est-ce à dire, *estimans cecy?* C'est-à-dire, que la charité du Sauveur nous presse, lors principalement que nous estimons, considerons, pesons, meditons et sommes attentifs à cette resolution de la foy. Mais quelle resolution? Voyez, je vous prie, Theotime, comme il va gravement, fichant et poussant sa conception dans nos cœurs : *estimans cecy,* dit-il; et quoy? *Que si un est mort pour tous, doncques tous sont morts; et Jesus-Christ est mort pour tous.* Il est vray, certes, si un Jesus-Christ est mort pour tous, doncques tous sont morts en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux; et sa mort leur doit estre imputée, puisqu'elle a estée endurée pour eux et en leur consideration.

Mais que s'ensuit-il de cela? Il m'est advis que j'oye cette bouche apostolique comme un tonnerre qui exclame aux aureilles de nos cœurs : Il s'ensuit doncques, ô chrestiens! ce que Jesus-Christ a desiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est-ce qu'il a desiré de nous, sinon que nous nous conformassions à luy, *affin,* dit l'Apostre, *que ceux qui vivent ne vivent plus desormais à eux-mesmes, ains à celuy qui est mort et ressuscité pour eux.* Vray Dieu, Theotime, que cette consequence est forte en matiere d'amour! Jesus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parce qu'il est mort; il est mort pour nous, à nous et en nous. Nostre vie n'est donc plus nostre, mais à celuy qui nous l'a acquise par sa mort : nous ne devons donc plus vivre à nous, mais à luy; non en nous, mais en luy; non pour nous, mais pour luy. Une jeune fille de l'isle de Sestos avoit nourry une petite aigle avec le soin que les enfans ont accoutumé d'employer en telles occupations : l'aigle devenue grande commença petit à petit à voler et chasser aux

oyseaux selon son instinct naturel; puis, s'estant rendue plus forte, elle se rua sur les bestes sauvages, sans jamais manquer d'apporter tousjours fidellement sa proye à sa chere maistresse, comme en recognoissance de la nourriture qu'elle avoit receue d'icelle. Or, advint que cette jeune demoiselle mourust un jour, tandis que la pauvre aigle estoit au pourchas, et son corps, selon la coustume de ce tems et de ce pays-là, fut mis sur un buscher en public pour estre bruslé; mais, ainsi que la flamme du feu commençoit à la saisir, l'aigle survint à grands traicts d'ailes, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outrée de douleur, elle lascha ses serres, et abandonnant sa proye, se vint jetter sur sa pauvre chere maistresse, et la couvrant de ses aisles, comme pour la deffendre du feu, ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et bruslant courageusement avec elle, l'ardeur de son affection ne pouvant ceder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maistresse l'estoit de la mort et des flammes.

Ah! Theotime, quel essor nous fait prendre cette aigle! Le Sauveur nous a nourris dés nostre tendre jeunesse; ainsi il nous a formez et receus, comme une aymable nourrice, entre les bras de sa divine providence dés l'instant de nostre conception. Il nous a rendu siens par le baptesme, et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incomprehensible; et, pour nous acquerir la vie, il a supporté la mort, et nous a repeuz de sa propre chair et de son propre sang. Hé! que reste-t-il doncques, quelle conclusion avons-nous plus à prendre, mon cher Theotime, sinon *que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mesmes, ains à celuy qui est mort pour eux* (II. Cor. 5)? C'est-à-dire, que nous consacrions au divin amour de la mort de nostre Sauveur tous les momens de nostre vie, rapportans à sa gloire toutes nos proyes, toutes nos conquestes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos affections. Voyons-le, Theotime, ce divin Redempteur estendu sur la croix, comme sur un bûcher d'honneur, où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort mesme, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour mesme. Hé! que ne nous jettons-nous en esprit sur luy pour mourir sur la croix avec luy, qui pour l'amour de nous a bien voulu mourir! Je le tiendray, devrions-nous dire, si nous avions la generosité de l'aigle, et ne le quitteray jamais; je mourray avec luy et brusleray dedans les flammes de son amour : un mesme feu

consumera ce divin Createur et sa chetive creature ? Mon Jesus *est tout mien, et je suis toute sienne* (Cant. 2), je vivray et mourray sur sa poictrine, *ny la mort ny la vie ne me separera* jamais de luy (Rom. 8). Ainsi doncques se fait la saincte extase du vray amour, quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos ames.

CHAPITRE IX.

DU SUPRESME EFFECT DE L'AMOUR AFFECTIF, QUI EST LA MORT DES AMANS ET PREMIEREMENT DE CEUX QUI MOURURENT EN AMOUR.

L'AMOUR *est fort comme la mort* (Cant. 8). La mort separe l'ame du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde : l'amour sacré separe l'ame de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde ; et il n'y a point d'autre difference, sinon en ce que la mort fait tousjours par effect ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or, je dis ordinairement, Theotime, parce que quelquesfois l'amour sacré est bien si violent, que mesme par effect, il cause la separation du corps et de l'ame, faysant mourir les amans d'une mort tres-heureuse qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des reprouvez de mourir en peché, aussi est-ce le propre des esleus de mourir en l'amour et grace de Dieu : mais cela toutesfois advient differemment. Le juste ne meurt jamais à l'improveu ; car c'est avoir bien proveu à sa mort, que d'avoir perseveré en la justice chrestienne jusques à la fin. Mais il meurt bien quelquesfois de mort subite ou soudaine. C'est pourquoy l'Eglise, toute sage, ne nous fait pas simplement requerir, és litanies, d'estre delivrez de mort soudaine, mais de mort soudaine et improveue : pour estre soudaine, elle n'en est pas pire, sinon qu'elle soit encore improveue. Si des esprits foibles et vulgaires eussent veu le feu du ciel tomber sur sainct Simeon Stylite, et le tuer, qu'eussent-ils pensé, sinon des pensées de scandale? Mais l'on n'en doit toutesfois point faire d'autre, sinon que ce grand sainct s'estant immolé tres-parfaictement à Dieu en son cœur desjà tout consumé d'amour, le feu vint du ciel pour faire l'holocauste et brusler du tout : car l'abbé Julien, esloigné d'une journée, vit l'ame d'iceluy montant au ciel, et fit jetter de l'encens à mesme heure pour en rendre graces à Dieu. Le bien-heureux Hommebor, Cremonois, oyant

un jour la saincte messe, planté sur ses deux genoux, en extreme devotion, ne se leva point à l'Evangile, selon la coustume; et pour cela ceux qui estoient autour de luy le regarderent, et virent qu'il estoit trespassé. Il y a eu de nostre aage de tres-grands personnages en vertu et doctrine, que l'on a treuvé morts, les uns en un confessionnal, les autres oyans le sermon : et mesme on en a veu quelques-uns tomber morts au sortir de la chaire où ils avoient presché avec grande ferveur; morts toutes soudaines mais non improveues. Et combien de gens de bien void-on mourir apoplectiques, lethargiques, et en mille sortes fort subitement, et des autres mourir en resveries et frenesie, hors de l'usage de raison? Et tous ceux-cy, avec les enfans baptisez, sont decedez en grace, et par consequent de l'amour de Dieu. Mais comme pouvoient-ils deceder en l'amour de Dieu, puisque mesme ils ne pensoient pas en Dieu lors de leur trespas?

Les savans hommes, Theotime, ne perdent pas leur science en dormant : autrement ils seroient ignorans à leur resveil, et faudroit qu'ils retournassent à l'eschole. Or, c'en est de mesme de toutes les habitudes de prudence, de temperance, de foy, d'esperance, de charité; elles ont tousjours dedans l'esprit des justes, bien qu'ils n'en fassent pas tousjours les actions. En un homme dormant, il semble que toutes ses habitudes dorment avec luy, et qu'elles se resveillent aussi avec luy. Ainsi donc l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une mayson qui luy tombe dessus, ou tué par la foudre, ou suffoqué d'un catharre, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fievre chaude, il ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin, mais il meurt neantmoins en l'amour d'iceluy, dont le Sage a dit : *Le juste, s'il est prevenu de la mort, il sera en refrigere* (Sap. 4) : car il suffit, pour obtenir la vie eternelle, de mourir en l'estat et habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saincts neantmoins sont morts non-seulement en charité et avec l'habitude de l'amour celeste, mais aussi en l'action et prattique d'iceluy. Sainct Augustin mourut en l'exercice de la saincte contrition, qui n'est pas sans amour; S. Hierosme, exhortant ses chers enfans à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu; S. Ambroise, tout ravy, devisant doucement avec son Sauveur, soudain apres avoir receu le tres-divin sacrement de l'autel; S. Anthoine de Padoue, apres avoir recité un hymne à la glorieuse Vierge-mere, et parlant en grande joie avec le Sauveur; S. Thomas d'Aquin, joignant les mains, eslevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix, et prononçant, par

maniere d'eslans, avec grande ferveur, ces parolles du Cantique qui estoient les dernieres qu'il avoit exposées : *Venez, ô mon* cher *bien-aymé, et sortons ensemble aux champs* (Cant. 7). Tous les apostres et presque tous les martyrs sont morts priant Dieu. Le bien-heureux et venerable Bede, ayant sceu par resvelation l'heure de son trespas, alla à vespres (et c'estoit le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siege, sans maladie quelconque, finit sa vie au mesme instant qu'il finit de chanter vespres, comme justement pour suivre son Maistre montant au ciel, affin d'y jouyr du beau matin de l'eternité, qui n'a point de vespre. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, homme si docte et si pieux, que comme dit Sixtus Senensis (1), on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la pieté, ou sa pieté par la doctrine, ayant expliqué les cinquante proprietez de l'amour divin, marquées au Cantique des cantiques, trois jours apres, monstrant un visage et un cœur fort vif, expira, en prononçant et repetant plusieurs fois, par maniere d'orayson jaculatoire, ces sainctes parolles tirées du mesme Cantique : O Dieu ! vostre *dilection est forte comme la mort.* S. Martin, comme chascun sçayt, mourut si attentif à l'exercice de devotion, qu'il ne se peut rien dire de plus. S. Louys, ce grand roy entre les saincts, et grand sainct entre les roys, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier; puis, ayant receu le divin Viatique, estendant les bras en croix, les yeux fichez au ciel, expira, souspirant ardemment ces parolles d'une parfaicte confiance amoureuse : *Hé! Seigneur, j'entreray en vostre mayson, je vous adoreray en vostre sainct temple, et beniray vostre nom* (Ps. 5). S. Pierre Celestin, tout detrempé en de cruelles afflictions qu'on ne peut bonnement dire, estant arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter, comme un cygne sacré, le dernier des psaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses parolles : *Que tout esprit louë le Seigneur* (Ps. 150). L'admirable saincte Eusebe, surnommée l'estrangere, mourut à genoux en une fervente priere; S. Pierre le martyr, escrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foy pour laquelle il mouroit, et disant ces parolles : *Seigneur, je recommande mon esprit en vos mains* (Ps. 30); et le grand Apostre des Japonais, François Xavier, tenant et baysant l'image du Crucifix, et repetant à tout coup ces eslans d'esprit : *O Jesus, le Dieu de mon cœur!*

(1) De Sienne.

CHAPITRE X.

DE CEUX QUI MOURURENT PAR L'AMOUR ET POUR L'AMOUR DIVIN.

Tous les martyrs, Theotime, moururent pour l'amour divin ; car, quand on dit que plusieurs sont morts pour la foy, on ne doit pas entendre que ç'ayt esté pour la foy morte, ains pour la foy vivante, c'est-à-dire animée de la charité. Aussi la confession de la foy n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foy, comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy le grand S. Pierre, gardant la foy dans son ame au jour de la passion, perdit neantmoins la charité, ne voulant pas advouer de bouche pour son maistre, celuy qu'il recognoissoit pour tel en son cœur. Mais pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressement pour la charité seule, comme le grand Precurseur du Sauveur, qui fut martyrisé pour la correction fraternelle ; et les glorieux princes des apostres, S. Pierre et S. Paul, mais principalement S. Paul, moururent pour avoir converty à la saincteté et chasteté des femmes que l'infame Neron avoit desbauchées ; les saincts evesques Stanislaüs (1) et Thomas de Cantorberi furent aussi tuez pour un subjet qui ne regardoit pas la foy, mais la charité ; et enfin une grande partie de sainctes vierges et martyres furent massacrées pour le zele qu'elles eurent à garder la chasteté que la charité leur avoit fait dedier à l'Espoux celeste.

Mais il y en a, entre les amans sacrez, qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce sainct feu les devore et consume leur vie. Le regret quelquesfois empesche si longuement les affligez de boire, de manger et de dormir, qu'enfin affoiblis et allangouris ils meurent ; et lors le vulgaire dit qu'ils sont morts de regret : mais ce n'est pas la verité, car ils meurent de deffaillance de forces et d'inanition. Il est vray que, cette deffaillance leur estant arrivée à cause du regret, il faut advouer que, s'ils ne sont pas morts de regret, ils sont morts à cause du regret et par le regret. Ainsi, mon cher Theotime, quand la force du sainct amour est grande, elle donne tant d'assauts au cœur, elle le blesse si souvent, elle luy cause tant de langueurs, elle le porte en des extases et ravissemens si frequens, que par ce moyen l'ame, presque toute occupée en Dieu, ne pouvant fournir assez d'assistances à la nature pour faire la digestion et

(1) De Pologne.

nourriture convenable, les forces animales et vitales commencent à manquer petit à petit, la vie s'accourcit, et le trespas arrive.

O Dieu! Theotime, que cette mort est heureuse! Que douce est cette amoureuse sagesse, qui, nous blessant de cette playe incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissans et malades d'un battement de cœur si pressant, qu'enfin il faut mourir. De combien pensez-vous que ces sacrées langueurs, et les travaux supportez pour la charité, advançassent les jours aux divins amans, comme à Ste Catherine de Sienne, S. François, au petit Stanislaüs Kosca, à S. Charles, et à plusieurs centaines d'autres, qui moururent si jeunes? Certes, quant à S. François, dés qu'il eut receu les sainctes stigmates de son maistre, il eut de si fortes et penibles douleurs, tranchées, convulsions et maladies, qu'il ne luy demeura que la peau et les os, et sembloit plutost une anatomie, ou une image de la mort, qu'un homme vivant et respirant encore.

CHAPITRE XI.

QUE QUELQUES-UNS ENTRE LES DIVINS AMANS MOURURENT ENCORE D'AMOUR.

Tous les esleus donc, Theotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré; mais quelques-uns, outre cela, meurent en l'exercice de ce sainct amour, les autres pour cet amour, et d'autres par ce mesme amour. Mais, ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques-uns meurent d'amour; et c'est lorsque non-seulement l'amour blesse l'ame, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperse, donnant son coup droict dans le milieu du cœur, et si fortement, qu'il pousse l'ame dehors de son corps : ce qui se fait ainsi. L'ame attirée puissamment par les suavitez divines de son bien-aymé, pour correspondre de son costé à ses doux attraicts, elle s'eslance de force et tant qu'elle peut devers ce desirable amy attrayant; et ne pouvant tirer son corps apres soy, plutost que de s'arrester avec luy parmy les miseres de cette vie, elle le quitte et se separe, volant seule, comme une belle colombelle, dans le sein delicieux de son celeste espoux. Elle s'eslance en son bien-aymé, et son bien-aymé la tire et ravit à soy; et comme l'espoux *quitte pere et mere pour se joindre* à sa bien-aymée, ainsi cette chaste espouse quitte la chair pour s'unir à son bien-

aymé. Or, c'est le plus violent effect que l'amour fasse en une ame, et qui requiert auparavant une grande nudité de toutes les affections qui peuvent tenir le cœur attaché, ou au monde, ou au corps : en sorte que, comme le feu, ayant separé petit à petit l'essence de sa masse, et l'ayant du tout espurée, fait enfin sortir la quintessence; aussi, le sainct amour ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, il en fait par apres sortir l'ame affin que, par cette mort precieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand S. François qui en ce subjet de l'amour celeste, me revient tousjours devant les yeux, ne pouvoit pas eschapper qu'il ne mourust par l'amour, à cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et deffaillances que sa dilection envers Dieu luy donnoit; mais outre cela, Dieu, qui l'avoit exposé à la veuë de tout le monde, comme un miracle d'amour, voulut que non-seulement il mourust pour l'amour, ains qu'il mourust encore d'amour. Car, voyez, je vous supplie, Theotime, son trespas. Se voyant sur le poinct de son despart, il se fit mettre nud sur la terre; puis, ayant receu un habit en aumosne, duquel on le vestit, il harangua ses freres, les animant à l'amour et crainte de Dieu et de l'Eglise, fit lire la passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extreme à prononcer le psalme 141 : *J'ai crié de ma voix au Seigneur; j'ai supplié de ma voix le Seigneur;* et ayant prononcé ces dernieres parolles : *O Seigneur, tirez mon ame de la prison, affin que je benisse vostre sainct nom; les justes m'attendent jusques à ce que vous me guerdonniez* (1), il expira, l'an quarante-cinquiesme de son aage. Qui ne void, je vous prie, Theotime, que cet homme seraphique, qui avoit tant desiré d'estre martyrisé et de mourir pour l'amour, mourut enfin d'amour, ainsi que je l'ay expliqué ailleurs?

Saincte Magdelene ayant, l'espace de trente ans, demeuré en la grotte que l'on void encore en Provence, ravie tous les jours sept fois, et eslevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques en leur chœur, enfin un jour de dimanche elle vint à l'eglise, en laquelle son cher evesque S. Maximin la treuvant en contemplation, les yeux pleins de larmes et les bras eslevez, il la communia, et tost apres elle rendit son bien-heureux esprit, qui, derechef alla pour jamais aux pieds de son Sauveur jouyr de *la meilleure part* qu'elle avoit desjà *choysie* en ce monde.

(1) Récompensiez.

S. Basile avoit fait une estroicte amitié avec un grand medecin, juif de nation et de religion, en intention de l'attirer à la foy de Nostre-Seigneur : ce que toutesfois il ne peut oncques faire, jusques à ce que, rompu de jeusnes, veilles et travaux, estant arrivé à l'article de la mort, il s'enquist du medecin quelle opinion il avoit de sa santé, le conjurant de le luy dire franchement, ce que le medecin fit et luy ayant tasté le pouls : Il n'y a plus, dit-il, aucun remede; devant que le soleil soit couché, vous trespasserez. Mais que direz-vous, repliqua alors le malade, si je suis encore demain en vie? Je me feray chrestien, je vous le promets, dit le medecin. Le saînct pria donc Dieu, et impetra la prolongation de sa vie corporelle en faveur de la spirituelle de son medecin, lequel, ayant veu cette merveille, se convertit ; et S. Basile, se levant courageusement du lict, alla à l'eglise, et le baptisa avec toute sa famille; puis estant revenu en sa chambre et remis dans son lict, apres s'estre assez longuement entretenu par l'orayson avec Nostre-Seigneur, il exhorta sainctement les assistans à servir Dieu de tout leur cœur; et enfin, voyant les anges venir à luy, prononçant avec extreme suavité ces parolles : Mon Dieu, je vous recommande mon ame et la remets entre vos mains, il expira; et le pauvre medecin, converti, le voyant trespassé, l'embrassant et fondant en larmes sur iceluy : O grand Basile, serviteur de Dieu, dit-il, en verité, si vous eussiez voulu, vous ne fussiez non plus mort aujourd'huy qu'hier. Qui ne void que cette mort fut toute d'amour? Et la bien-heureuse Mere Therese de Jesus revesla, apres son trespas, qu'elle estoit morte d'un assaut et impetuosité d'amour, qui avoit esté si violent, que la nature ne le pouvant supporter, l'ame s'en estoit allée vers le bien-aymé object de ses affections.

CHAPITRE XII.

HISTOIRE MERVEILLEUSE DU TRESPAS D'UN GENTIL-HOMME QUI MOURUT D'AMOUR SUR LE MONT D'OLIVET.

Outre ce qui a esté dit, j'ay treuvé une histoire, laquelle, pour estre extremement admirable, n'en est que plus croyable aux amans sacrez, puisque, comme dit le sainct Apostre, *la charité croit* tres-volontiers *toutes choses* (I. Cor., 3), c'est-à-dire, elle ne pense pas aysement qu'on mente, et s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on luy represente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mais sur-tout quand ce sont choses

qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu; d'autant que la charité, qui est reyne souveraine des vertus, se plaist, à la façon des princes, és choses qui servent à la gloire de son empire et domination. Et bien que le recit que je veux faire ne soit ny tant publié ny si bien tesmoigné comme la grandeur de la merveille qu'il contient le requerroit, il ne perd pas pour cela sa verité : car, comme dit excellemment S. Augustin, à peine sçayt-on les miracles, pour magnifiques qu'ils soient, au lieu mesme où ils se font; et encore que ceux qui les ont veus les racontent, on a peine de les croire : mais ils ne laissent pas pour cela d'estre veritables; et, en matiere de religion, les ames bien faites ont plus de suavité à croire les choses esquelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla donc un jour oultre mer en Palestine, pour visiter les saincts lieux esquels Nostre-Seigneur avoit fait les œuvres de nostre redemption; et, pour commencer dignement ce sainct exercice, avant toutes choses, il se confessa et communia devotement; puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth, où l'ange annonça à la Vierge tres-saincte la tres-sacrée Incarnation, et où se fit la tres-adorable Conception du Verbe eternel; et là, ce digne pelerin se mit à contempler l'abysme de la bonté celeste qui avoit daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De là, il passa à Bethleem, au lieu de la Nativité, où on ne sçauroit dire combien de larmes il respandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avoit arrousé ce sainct estable, baysant et rebaysant cent fois cette terre sacrée, et leschant la poussiere sur laquelle la premiere enfance du divin poupon avoit esté receue. De Bethleem il alla en Bethabara, et passa jusqu'au petit lieu de Bethanie, où, se ressouvenant que Nostre-Seigneur s'estoit devestu pour estre baptisé, il se despouilla aussi luy-mesme; et entrant, dans le Jourdain, se lavant et beuvant des eaux d'iceluy, il luy estoit advis d'y voir son Sauveur recevant le baptesme par la main de son precurseur, et le Sainct-Esprit descendant visiblement sur iceluy sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où, ce luy sembloit, descendoit la voix du Pere eternel, disant : *Cestuy-cy est mon Fils bien-aymé, auquel je me complais* (Matth. 17). De Bethanie il va dans le desert et y void, des yeux de son esprit, le Sauveur jeusnant, combattant et vainquant l'ennemy, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De là il va sur la montagne de Thabor, où



il void le Sauveur transfiguré; puis en la montagne de Sion, où il void, ce luy semble encore, Nostre-Seigneur agenoüillé dans le cenacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par apres son divin corps en la sacrée Eucharistie. Il passe le torrent de Cedron, et va au torrent de Gethsemani, où son cœur se fond és larmes d'une tres-aymable douleur, lorsqu'il s'y represente son cher Sauveur suer le sang en cette extreme agonie qu'il y souffroit; puis tost apres lié, garotté et mené en Hierusalem, où il s'achemine aussi, suivant partout les traces de son bien-aymé; et le void en imagination traisné çà et là chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Herodes, foüetté, baffoué, craché, couronné d'espines, presenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant, fait la pitoyable rencontre de sa Mere toute detrempée de douleur, et des dames de Hierusalem, pleurantes sur luy. Si monte enfin ce devost pelerin sur le mont Calvaire, où il void en esprit la croix estendue sur terre, et Nostre-Seigneur que l'on renverse et que l'on cloue pieds et mains sur icelle tres-cruellement. Il contemple de suite comme on leve la croix et le crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroicts de son divin corps. Il regarde la pauvre sacrée Vierge toute transpercée du *glaive* de douleur; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il escoute les sept parolles avec un amour nompareil; et enfin le void mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et monstrant par l'ouverture de la playe son cœur divin; puis osté de la croix et porté au sepulchre, où il va le suivant, jettant une mer de larmes sur les lieux detrempez du sang de son Redempteur; si qu'il entre dans le sepulchre et ensevelit son cœur aupres du corps de son Maistre; puis, ressuscitant avec luy, il va en Emaüs, et void tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et enfin revenant sur le mont Olivet où se fit le mystere de l'Ascension, et là, voyant les dernieres marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles, et les baysant mille et mille fois avec des souspirs d'un amour infiny, il commença à retirer à soy toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa flesche; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : O Jesus, dit-il, mon doux Jesus, je ne sçay plus où vous chercher et suivre en terre : hé! Jesus, Jesus, mon amour, accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille apres vous là-haut; et avec ces ardentes parolles, il lança quant et quant (1) son ame au ciel, comme une

(1) En même temps.

sacrée sagette (1), que, comme divin archer, il tira au blanc de son tres-heureux object.

Mais ses compaignons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre amant, estonnez de cet accident, coururent de force au medecin, qui venant treuva qu'en effect il estoit trespassé, et, pour faire jugement asseuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelle humeur estoit le deffunct; et il apprit qu'il estoit d'un naturel tout doux, aymable, devot à merveille, et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoy : Sans doute (2), dit le medecin, son cœur s'est donc esclatté d'exces et de ferveur d'amour. Et affin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, et treuva ce brave cœur ouvert, avec ce mot gravé au-dedans d'iceluy : *Jesus, mon amour!* L'amour doncques fit en ce cœur l'office de la mort, separant l'ame du corps sans concurrence d'aucune autre cause. Et c'est S. Bernardin de Sienne, autheur fort docte, fort sainct, qui fait ce recit, au premier de ses sermons de l'Ascension.

Certes, un autre autheur presque du mesme aage, qui a celé son nom par humilité, mais qui seroit neantmoins digne d'estre nommé, en un livre qu'il a intitulé *Miroir des spirituels,* raconte une autre histoire encore plus admirable. Car il dit qu'és quartiers de Provence il y avoit un seigneur grandement adonné à l'amour de Dieu et à la devotion du tres-sainct sacrement de l'autel. Or, un jour, estant extremement affligé d'une maladie qui luy donnoit des vomissemens continuels, on luy apporta la divine communion, laquelle n'osant recevoir à cause du danger qu'il y avoit de la rejetter, il supplia son curé de la luy mettre sur la poictrine, et le signer avec icelle du signe de la croix, ce qui fut fait; et, en un moment, cette poictrine enflammée du sainct amour se fendit, et tira dedans soy le celeste aliment dans lequel estoit le bien-aymé, et à mesme tems expira. Je voy bien, à la verité, que cette histoire est grandement extraordinaire, et qui meriteroit un tesmoignage du plus grand poids; mais apres la tres-veritable histoire du cœur fendu de Ste Claire de Montfalcon, que tout le monde peut voir encore maintenant, et celle des stigmates de S. François qui est tres asseurée, mon ame ne treuve rien de mal-aysé à croire parmy les effects du divin amour.

(1) Flèche. — (2) Certainement.

CHAPITRE XIII.

QUE LA TRES-SACRÉE VIERGE MERE DE DIEU MOURUT D'AMOUR POUR SON FILS.

On ne peut quasi pas bonnement doubter que le grand S. Joseph ne fut trespassé avant la passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eust pas recommandé sa mere à S. Jean. Et comme pourroit-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien aymé, ne l'assistast à l'heure de son passage? *Bien-heureux sont les misericordieux, car ils obtiendront misericorde* (Matth. 5). Helas! combien de douceur, de charité et de misericorde furent exercées par ce bon pere nourricier envers le Sauveur, lorsqu'il nacquit petit enfant au monde! Et qui pourroit donc croire qu'iceluy sortant de ce monde, ce divin Fils ne luy rendist la pareille, au *centuple,* le comblant de suavitez celestes? Les cigoignes sont un vray pourtraict de la mutuelle pieté des enfans envers les peres, et des peres envers les enfans : car, comme ce sont des oyseaux passagers, elles portent leurs peres et meres vieux en leurs passages, ainsi qu'estant encore petites, leurs peres et meres les avoient portées en mesme occasion. Quand le Sauveur estoit encore petit, le grand Joseph, son pere nourricier, et la tres-glorieuse Vierge, sa mere, l'avoient porté maintesfois, et specialement au passage qu'ils firent de Judée en Egypte et d'Egypte en Judée. Hé! qui doubtera doncques que ce sainct pere, parvenu à la fin de ses jours, n'ayt reciproquement esté porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour, de là, le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son Ascension? Un sainct qui avoit tant aymé en sa vie, ne pouvoit mourir que d'amour; car son ame ne pouvant à souhaict aymer son cher Jesus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui estoit requis au bas aage d'iceluy, que restoit-il, sinon qu'il dist au Pere eternel : *O Pere, j'ay accomply l'œuvre que vous m'aviez donnée en charge* (Joan. 17); et puis au Fils : *O mon enfant, comme vostre Pere celeste remit vostre corps entre mes mains au jour de vostre venue en ce monde, ainsi, en ce jour de mon depart de ce monde, je remets mon esprit entre les vostres.*

Telle, comme je pense, fust la mort de ce grand patriarche, homme choysi pour faire les plus tendres et amoureux offices

qui furent ny seront jamais faits à l'endroict du Fils de Dieu, apres ceux qui furent prattiquez par sa celeste espouse, vraye mere naturelle de ce mesme Fils, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour; mort la plus noble de toutes, et deuë par consequent à la plus noble vie qui fust oncques (1) entre les creatures, mort de laquelle les anges mesmes desireroient de mourir s'ils estoient capables de mort. Si les premiers chrestiens furent dits n'avoir qu'un cœur et une ame, à cause de leur parfaicte mutuelle dilection; si S. Paul ne vivoit plus luy-mesme ains Jesus-Christ vivoit en luy, à raison de l'extreme unyon de son cœur à celuy de son maistre, par laquelle son ame estoit comme morte en son cœur qu'elle animoit, pour vivre dans le cœur du Sauveur, ô vray Dieu! combien est-il plus veritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avoient qu'une ame, qu'un cœur, et qu'une vie! en sorte que cette sacrée mere, vivant, ne vivoit pas, elle, mais son Fils vivoit en elle : mere la plus amante et la plus aymée qui pouvoit jamais estre, mais amante et aymée d'un amour incomparablement plus eminent que celuy de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mere unique et de fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous les autres noms en matiere d'amour. Et je dy de mere unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfans des hommes partagent la recognoissance de leur production entre le pere et la mere; mais en celuy-cy, comme toute sa naissance humaine despendit de sa seule mere, laquelle seule contribua ce qui estoit requis à la vertu du Sainct-Esprit, pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut deu et rendu tout l'amour qui provient de la production, de sorte que ce Fils et cette Mere furent unis d'une unyon d'autant plus excellente, qu'elle a un nom different en amour par-dessus tous les autres noms. Car, à qui, de tous les seraphins, appartient-il de dire au Sauveur : Vous estes mon vray fils, et je vous ayme comme mon vray fils? Et à qui, de toutes les creatures, fust-il jamais dit par le Sauveur : Vous estes ma vraye mere, et je vous ayme comme ma vraye mere; vous estes ma vraye mere toute mienne, et je suis vostre vray fils tout vostre? Si doncques, un serviteur amant osa bien dire, et le dit en verité, qu'il n'avoit point d'autre vie que celle de son maistre, helas! combien hardyment et ardemment devoit exclamer cette mere : Je n'ay point d'autre vie que la vie de mon fils; ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne!

(1) Jamais.



car, ce n'estoit plus unyon, ains unité de cœur, d'ame et de vie, entre cette mere et ce fils.

Or, si cette mere vescut de la vie de son fils, elle mourust aussi de la mort de son fils : car, quelle est la vie, telle est la mort. Le phœnix, comme on dit, estant fort envieilly, ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur son lict d'honneur, il va finir ses jours : car, lorsque le soleil, au fort de son midy, jette ses rayons plus ardens, ce tout unique oyseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroist d'action, ne cesse point de battre des aisles sur son buscher, jusqu'à ce qu'il luy ayt fait prendre feu, et bruslant avec iceluy, il se consume et meurt entre ces flammes odorantes. De mesme, Theotime, la Vierge-Mere, ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle memoire, tous les plus aymables mysteres de la vie et mort de son fils, et recevant tousjours à droit fil parmy cela les plus ardentes inspirations que son fils, soleil de justice, jettast sur les humains au plus fort du midy de sa charité; puis, d'ailleurs, faysant aussi de son costé un perpetuel mouvement de contemplation, enfin, le feu sacré de ce divin amour le consuma tout comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut, son ame estant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son Fils. O mort amoureusement vitale! ô amour vitalement mortel!

Plusieurs amans sacrez furent presens à la mort du Sauveur, entre lesquels, ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors estoit tout detrempé en la douleur, et la douleur en l'amour; et tous ceux qui, pour leur Sauveur, estoient passionnez d'amour, furent amoureux de sa passion et douleur. Mais la douce Mere, qui aymoit plus que tous, fut plus que tous *outrepercée* du *glaive* de douleur. La douleur du Fils fut alors une espée tranchante qui passa au travers du cœur de la Mere, d'autant que ce cœur de mere estoit collé, joinct et uni à son Fils d'une unyon si parfaicte, que rien ne pouvoit blesser l'un qu'il ne navrast aussi vivement l'autre. Or, cette poictrine maternelle, estant ainsi blessée d'amour, nonseulement ne chercha pas la guerison de sa blesseure, mais ayma sa blesseure plus que toute guerison, gardant cherement les traicts de douleur qu'elle avoit receus, à cause de l'amour qui les avoit descochez dans son cœur, et desirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en estoit mort, qui, comme dit toute l'Escriture saincte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfaict pour tous les pechez du monde.

CHAPITRE XIV.

QUE LA GLORIEUSE VIERGE MOURUT D'UN AMOUR EXTREMEMENT DOUX ET TRANQUILLE.

On dit d'un costé que Nostre-Dame resvela à Ste Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impetueux du divin amour. Mais Ste Brigide et S. Jean Damascene tesmoignent qu'elle mourut d'une mort extremement paisible; et l'un et l'autre est vray, Theotime.

Les estoiles sont merveilleusement belles à voir, et jettent des clartez aggreables; mais, si vous y avez prins garde, c'est par brillemens, estincellemens et eslans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantoient la lumiere avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté, estant foible, ne puisse pas agir si continuellement avec esgalité, soit que nos yeux imbecilles ne fassent pas leur veuë constante et ferme, à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi, pour l'ordinaire, les saincts qui moururent d'amour sentirent une grande varieté d'accidens et symptomes de dilection, avant que d'en venir au trespas, force eslans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et sembloit que leur amour enfantast par effort et à plusieurs reprises leur bien-heureuse mort : ce qui se fit à cause de la debilité de leur amour, non encore absolument parfaict, qui ne pouvoit pas continuer sa dilection avec une esgale fermeté.

Mais, ce fut toute autre chose en la tres-saincte Vierge. Car comme nous voyons croistre la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vrayement on la void croistre en clarté, mais si esgalement que nul n'apperçoit aucune interruption, separation ou discontinuation de ses accroissemens : ainsi le divin amour croissoit à chaque moment dans le cœur virginal de nostre glorieuse Dame, mais par des croissances douces, paisibles, et continues, sans agitation, ny secousse, ny violence quelconque. Ah! non, Theotime, il ne faut pas mettre une impetuosité d'agitation en ce celeste amour du cœur maternel de la Vierge; car l'amour, de soy-mesme, est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquesfois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parce qu'il y treuve de la resistance;

mais quand les passages de l'ame luy sont ouverts sans opposition ny contrarieté, il fait ses progrez paisiblement avec une suavité nompareille. Ainsi donc la saincte dilection employoit sa force dans le cœur virginal de sa Mere sacrée, sans effort ny violente impetuosité, d'autant qu'elle ne treuvoit ny resistance ny empeschement quelconque. Car, comme l'on void les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissemens avec grand bruit és endroicts raboteux, esquels les rochers font des bancs et escueils qui s'opposent et empeschent l'escoulement des eaux, où au contraire, se treuvant en la plaine, ils coulent et flottent doucement sans effort : de mesme, le divin amour treuvant és ames humaines plusieurs empeschemens et resistances, comme à la verité toutes en ont, quoyque differemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et differens efforts, affin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles.

Mais, en la Vierge sacrée, tout favorisoit et secondoit le cours de l'amour celeste. Les progrez et accroissemens d'iceluy se faysoient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des creatures, progrez neantmoins infiniment doux, paisibles, et tranquilles. Non, elle ne pasma pas d'amour ny de compassion aupres de la croix de son Fils, encore que elle eust alors le plus ardent et douloureux accés d'amour qu'on puisse imaginer : car, bien que l'accés fust extreme, si fut-il toutesfois esgalement fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë, mais suave.

Je ne dy pas, Theotime, qu'en l'ame de la tres-saincte Vierge il n'y eust deux portions, et par consequent deux appetits, l'un selon l'esprit et la raison superieure, l'autre selon les sens et la raison inferieure, en sorte qu'elle pouvoit sentir des repugnances et contrarietez de l'un à l'autre appetit; car ce travail se treuva mesme en Nostre-Seigneur, son Fils : mais, je dy qu'en cette celeste Mere, toutes les affections estoient si bien rangées et ordonnées, que le divin amour exerçoit en elle son empire et sa domination tres-paisiblement, sans estre troublée par la diversité des volontez ou appetits, ny par la contrarieté des sens, parce que les repugnances de l'appetit naturel, ny les mouvemens des sens, n'arrivoient jamais jusques au peché, non pas mesme jusques au peché veniel; ains au contraire, tout cela estoit sainctement et fidellement employé au service du sainct amour, pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la pluspart ne peu-

vent estre prattiquées qu'entre les difficultez, oppositions, et contradictions.

Les espines, selon l'opinion vulgaire, sont non-seulement differentes, mais aussi contraires aux fleurs; et semble que, s'il n'y en avoit point au monde, la chose en iroit mieux : qui a fait penser à S. Ambroise que, sans le peché, il n'en seroit point. Mais toutesfois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des hayes et clostures autour des champs et jeunes arbres, ausquels elles servent de deffenses et remparts contre les animaux. Ainsi, la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les miseres du genre humain, excepté celles qui tendent immediatement au peché, elle les employa tres-utilement pour l'exercice et accroissement des sainctes vertus de force, temperance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion : de sorte qu'elles ne donnoient aucun empeschement, ains beaucoup d'occasions à l'amour celeste de se renforcer par des continuels exercices et advancemens; et chez elle, Magdelene ne se divertit point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir. Elle a choysi l'amour de son Fils, et rien ne le luy oste.

L'aymant, comme chacun sçayt, Theotime, tire naturellement à soy le fer par une vertu secrette et tres admirable; mais pourtant cinq choses empeschent cette operation : 1° la trop grande distance de l'un à l'autre; 2° s'il y a quelque diamant entre deux; 3° si le fer est engraissé; 4° s'il est frotté d'un ail; 5° si le fer est trop pesant. Nostre cœur est fait pour Dieu qui l'alleche continuellement, et ne cesse de jetter en luy les attraicts de son celeste amour; mais cinq choses empeschent la saincte attraction d'operer : 1° le peché qui nous esloigne de Dieu; 2° l'affection aux richesses; 3° les playsirs sensuels; 4° l'orgueil et vanité; 5° l'amour-propre, avec la multitude des passions desreglées qu'il produict, et qui sont en nous un pesant fardeau, lequel nous accable. Or, nul de ces empeschemens n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge : 1° tousjours preservée de tout peché; 2° tousjours tres-pauvre de cœur; 3° tousjours tres-pure; 4° tousjours tres-humble; 5° tousjours maistresse paisible de toutes ses passions et toute exempte de la rebellion que l'amour-propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy, comme le fer, s'il estoit quitte de tous empeschemens et mesme de sa pesanteur, seroit attiré fortement, mais doucement et d'une attraction esgale, par l'aymant, en sorte neantmoins que l'attraction seroit tousjours

plus active et plus forte, à mesure que l'un seroit plus pres de l'autre, et que le mouvement seroit plus proche de sa fin ; ainsi, la tres-saincte Mere n'ayant rien en soy qui empeschast l'operation du divin amour de son Fils, elle s'unissoit avec iceluy d'une unyon incomparable, par des extases douces, paisibles et sans efforts, extases esquelles la partie sensible ne laissoit pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'unyon de l'esprit, comme reciproquement la parfaicte application de son esprit ne donnoit pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Fils *l'attirant* suavement *à l'odeur de ses parfums,* et elle s'escoulant tres-amyablement apres la senteur sacrée d'iceux, dedans le sein de la bonté de son Fils. Et, bien que cette saincte ame aimast extremement son tres-sainct, tres-pur et tres-aymable corps, si le quitta-t-elle neantmoins sans peine ny resistance quelconque, comme la chaste Judith, quoy-qu'elle aimast grandement les habits de penitence et de viduité, les quitta neantmoins et s'en despouilla avec playsir, pour se revestir de ses habits nuptiaux, quand elle alla se rendre victorieuse d'Holophernes; ou comme Jonathas, quand, par l'amour de David, il se despouilla de ses vestemens. L'amour avoit donné pres de la croix à cette divine Espouse les supremes douleurs de la mort; certes, il estoit raisonnable qu'enfin la mort luy donnast les delices de l'amour.

LIVRE HUICTIESME.

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ, PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENS, CONSEILS ET INSPIRATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ PROVENANT DE LA SACRÉE COMPLAYSANCE.

Comme *la bonne terre, ayant receu le grain* le *rend en sa sayson au centuple* (Luc. 8), ainsi, le cœur qui a prins de la complaysance en Dieu ne se peut empescher de vouloir reciproquement donner à Dieu une autre complaysance. Nul ne nous plaist à qui nous ne desirons de plaire. Le vin frais rafraischit pour un tems ceux qui le boivent; mais, soudain qu'il a esté eschauffé par l'estomach dans lequel il entre, il l'eschauffe reciproquement, et plus l'estomach luy donne de chaleur, plus il luy en rend. Le veritable amour n'est jamais ingrat, il tasche de complaire à ceux esquels (1) il se complaist ; et de là vient la conformité des amans, qui nous fait estre tels que ce que nous aymons. Le tres-devot et tres-sage roy Salomon devint idolastre et fol, quand il ayma les femmes idolastres et folles, et eut autant d'idoles que ses femmes en avoient (III. Reg. 11). L'Escriture appelle pour cela effeminez les hommes qui ayment eperduement les femmes pour leur sexe, parce que l'amour les transforme d'hommes en femmes, quant aux mœurs et humeurs.

Or, cette transformation se fait insensiblement par la complaysance, laquelle estant en nos cœurs, en engendre une autre pour donner à celuy de qui nous l'avons receue. On dit qu'il y a és Indes un petit animal terrestre qui se plaist tant avec les poissons et dans la mer, qu'à force de venir souvent nager avec eux, enfin il devient poisson, et, d'animal terrestre, il est rendu tout-à-fait animal marin. Ainsi, à force de se plaire en Dieu, on devient conforme à Dieu, et nostre volonté se transforme en celle de la divine Majesté par la complaysance qu'elle y prend.

(1) Dans lesquels.

L'amour, dit S. Chrysostome, ou il treuve, ou il fait la ressemblance; l'exemple de ceux que nous aymons a un doux et imperceptible empire et une authorité insensible sur nous : il est forcé ou de les quitter, ou de les imiter. Celuy qui, attiré de la suavité des parfums, entre en la boutique d'un parfumeur, en recevant le playsir qu'il prend à sentir ces odeurs, il se parfume soy-mesme, et, au sortir de là, il donne part aux autres du playsir qu'il a receu, respandant entre eux la senteur des parfums qu'il a contractée. Avec le playsir que nostre cœur prend en la chose aymée, il tire à soy les qualitez d'icelle (1) : car la delectation ouvre le cœur, comme la tristesse le resserre, dont (2) l'Escriture sacrée use souvent du mot de dilater, en lieu de celuy de resjouyr. Or, le cœur se treuvant ouvert par le playsir, les impressions des qualitez, desquelles le playsir despend, entrent aysement en l'esprit; et, avec elles, les autres encore qui sont au mesme subjet, bien qu'elles nous desplaysent, ne laissent pas d'entrer en nous parmy la presse du playsir, comme celuy qui, *sans robbe nuptiale,* entra au festin parmy ceux qui estoient parez. Ainsi les disciples d'Aristote se playsoient à parler begue comme luy, et ceux de Platon tenoient les espaules courbées à son imitation. En somme, le playsir que l'on a en la chose est un certain fourrier, qui fourre dans le cœur amant les qualitez de la chose qui plaist. Et, pour cela, la sacrée complaysance nous transforme en Dieu que nous aymons; et, à mesure qu'elle est grande, la transformation est plus parfaicte. Ainsi les saincts qui ont grandement aymé ont esté fort vistement et parfaictement transformez, l'amour transportant et transmettant les mœurs et humeurs de l'un des cœurs en l'autre.

Chose estrange, mais veritable! s'il y a deux luths unisones, c'est-à-dire de mesme son et accord, l'un pres de l'autre, et que l'on joue d'un d'iceux, l'autre, quoyqu'on ne le touche point, ne laissera pas de resonner comme celuy duquel on joue, la convenance de l'un à l'autre, comme par un amour naturel, faysans cette correspondance. Nous avons repugnance d'imiter ceux que nous hayssons, és choses mesmes qui sont bonnes; et les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un mechant homme, sinon apres qu'un homme de bien l'auroit prononcé. Au contraire, on ne peut s'empescher de se conformer à ce qu'on ayme. Le grand Apostre dit, comme je pense en ce sens, que *la loy n'est point mise aux justes* (I. Tim. 1). Car, en verité, le juste n'est juste, sinon parce qu'il a le sainct amour;

(1) D'elle. — (2) D'où.

et, s'il a l'amour, il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loy, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur, pour persuader au cœur qu'il possede l'obeyssance aux volontez et intentions du bien-aymé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruict, sans prevosts ny sergens, par cette mutuelle complaysance par laquelle, comme nous nous playsons en Dieu, nous desirons aussi reciproquement de luy plaire. L'amour est l'abregé de toute la theologie, qui rend tres-sainctement docte l'ignorance des Pauls, des Antoines, des Hilarions, des Simeons, des François, sans livres, sans precepteurs, sans art. En vertu de cet amour, la bien-aymée peut dire en asseurance : *Mon bien-aymé est tout mien,* par la complaysance, de laquelle il me plaist et me paist; *et moy je suis toute à luy* (Cant. 2), par bien-veuillance, de laquelle je luy plais et le repais. Mon cœur se paist de se plaire en luy, et le sien se paist de quoy je luy plais pour luy : tout ainsi qu'un sacré berger il me paist, comme sa chere brebis, entre les lys de ses perfections, esquelles je me plais; et, pour moy, comme sa chere brebis, je le pais du laict de mes affections, par lesquelles je luy veux plaire. Quiconque se plaist veritablement en Dieu desire de plaire fidellement à Dieu, et, pour luy plaire, de se conformer à luy.

CHAPITRE II.

DE LA CONFORMITÉ DE LA SOUSMISSION QUI PROCEDE DE L'AMOUR DE LA BIEN-VEUILLANCE.

La complaysance attire donc en nous les traicts des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le mirouer reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mais selon la capacité et mesure de sa glace : si (1) que nous sommes ainsi rendus conformes à Dieu.

Mais, outre cela, l'amour de bien-veuillance nous donne cette saincte conformité par une autre voye. L'amour de complaysance tire Dieu dedans nos cœurs; mais l'amour de bien-veuillance jette nos cœurs en Dieu, et, par consequent, toutes nos actions et affections, les luy dediant et consacrant tres-amoureusement : car, la bien-veuillance desire à Dieu tout l'honneur, toute la gloire, et toute la recognoissance qu'il est possible de luy rendre, comme un certain bien exterieur qui est deu à sa bonté.

(1) Tellement.



Or, ce desir se prattique selon la complaysance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons eu une extreme complaysance à voir que Dieu est souverainement bon; et, partant, nous desirons, par l'amour de bien-veuillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer soient employez à bien aymer cette bonté. Nous nous sommes pleu en la souveraine excellence de la perfection de Dieu; ensuite de cela nous desirons qu'il soit souverainement loüé, honnoré et adoré. Nous nous sommes delectez à considerer comme Dieu est non-seulement le premier principe, mais aussi la derniere fin, Autheur, Conservateur et Seigneur de toutes choses, à raison de quoy nous souhaittons que tout luy soit sousmis par une souveraine obeyssance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaicte, droicte, juste et equitable; et, à cette consideration, nous desirons qu'elle soit la reigle et la loy souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obeyë par toutes les autres volontez.

Mais notez, Theotime, que je ne traitte pas icy de l'obeyssance qui est deuë à Dieu, parce qu'il est nostre Seigneur et Maistre, nostre Pere et Bienfaicteur; car, cette sorte d'obeyssance appartient à la vertu de justice, et non pas à l'amour. Non, ce n'est pas cela dont je parle à present; car, encore qu'il n'y eust ny enfer pour punir les rebelles, ny paradis pour recompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligations ny de devoir à Dieu (et cecy soit dit par imagination de chose impossible, et qui n'est presque pas imaginable), si est-ce (1) toutesfois que l'amour de bien-veuillance nous porteroit à rendre toute obeyssance et sousmission à Dieu par eslection et inclination, voire mesme par une douce violence amoureuse, en consideration de la souveraine bonté, justice et droicture de la divine volonté.

Voyons-nous pas, Theotime, qu'une fille, par une libre eslection qui procede de l'amour de bien-veuillance, s'assujettit à un espoux, auquel d'ailleurs elle n'avoit aucun devoir; ou qu'un gentil-homme se sousmet au service d'un prince estranger, ou bien jette sa volonté és mains du superieur de quelque ordre de religion auquel il se rangera?

Ainsi doncques se fait la conformité de nostre cœur avec celuy de Dieu, lorsque, par la saincte bien-veuillance, nous jettons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, affin qu'elles soient par icelle pliées et maniées à son gré, moulées et

(1) Encore est-il.



formées selon son bon playsir. Et en ce poinct consiste la tres-profonde obeyssance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'estre excitée par menaces ou recompenses, ny par aucune loy ou par quelque commandement; car elle previent tout cela, se sousmettant à Dieu pour la seule tres-parfaicte bonté qui est en luy, à raison de laquelle il merite que toute volonté luy soit obeyssante, subjette et sousmise, se conformant et unissant à jamais, en tout et partout, à ses intentions divines.

CHAPITRE III.

COMME NOUS NOUS DEVONS CONFORMER A LA DIVINE VOLONTÉ, QUE L'ON APPELLE SIGNIFIÉE.

Nous considerons quelquesfois la volonté de Dieu en elle-mesme; et, la voyant toute saincte et toute bonne, il nous est aysé de la loüer, benir et adorer, et de sacrifier nostre volonté et toutes celles des autres creatures à son obeyssance, par cette divine exclamation : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (Matth. 6). D'autres fois nous considerons la volonté de Dieu en ses effects particuliers, comme és evenemens qui nous touchent, et és occurences qui nous arrivent; et, finalement, en la declaration et manifestation de ses intentions. Et, bien qu'en verité sa divine Majesté n'ayt qu'une tres-unique et tres-simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms differens, suivant la varieté des moyens par lesquels nous la cognoissons, varieté selon laquelle nous sommes aussi diversement obligez de nous conformer à icelle.

La doctrine chrestienne nous propose clairement les veritez que Dieu veut que nous croyions, les biens qu'il veut que nous esperions, les peines qu'il veut que nous craignions, ce qu'il veut que nous aymions, les commandemens qu'il veut que nous fassions, et les conseils qu'il desire que nous suivions. Et tout cela s'appelle la volonté signifiée de Dieu, parce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit creu, esperé, craint, aymé et prattiqué.

Or, d'autant que cette volonté signifiée de Dieu procede par maniere de desir, et non par maniere de vouloir absolu, nous pouvons, ou la suivre par obeyssance, ou luy resister par desobeyssance; car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard : il veut que nous puissions resister, il desire que nous ne resistions pas, et permet neantmoins que



nous resistions si nous voulons. Que nous puissions resister, cela depend de nostre naturelle condition et liberté; que nous resistions, cela depend de nostre malice; que nous ne resistions pas, c'est selon le desir de la divine bonté. Quand doncques nous resistons, Dieu ne contribue rien à nostre desobeyssance, ains (1), *laissant* nostre volonté *en la main* (Eccli. 15) de son franc arbitre, il permet qu'elle choysisse le mal. Mais quand nous obeyssons, Dieu contribue son secours, son inspiration et sa grace. Car la permission est une action de la volonté, qui de soy-mesme est brehaigne, sterile, infeconde, et par maniere de dire, c'est une action passive, qui ne fait rien, ains laisse faire. Au contraire, le desir est une action active, feconde, fertile, qui excite, semond, et presse. C'est pourquoy, Dieu desirant que nous suivions sa volonté signifiée, il nous sollicite, exhorte, incite, inspire, ayde, et secourt; mais, permettant que nous resistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser faire ce que nous voulons, selon nostre libre eslection, contre son desir et intention. Et toutesfois, ce desir est un vray desir : car, comme peut-on exprimer plus naïfvement le desir que l'on a qu'un amy fasse bonne chere, que de preparer un bon et excellent festin, comme fit ce roy de la parabole evangelique, puis l'inviter, presser, et presque contraindre par prieres, exhortations, et poursuites, de venir s'asseoir à table et de manger? Certes, celuy qui, à vive force, ouvriroit la bouche à un amy, luy fourreroit la viande dans le gosier, et la luy feroit avaler, il ne luy donneroit pas un festin de courtoisie, mais le traitteroit en beste, et comme un chapon qu'on veut engraisser. Cette espece de bienfaict veut estre offert par semonces, remonstrances et sollicitations, et non violemment et forcement exercé : c'est pourquoy il se fait par maniere de desir, et non de vouloir absolu. Or, c'en est de mesme de la volonté signifiée de Dieu; car, par icelle Dieu desire d'un vray desir que nous fassions ce qu'il declaire; et à cette occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer. En ce genre de faveur, on ne peut rien desirer de plus; et comme les rayons du soleil ne laissent pas d'estre vrays rayons, quand ils sont rejettez et repoussez par quelque obstacle, aussi la volonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'estre vraye volonté de Dieu, encore qu'on luy resiste, et bien qu'elle ne fasse pas tant d'effects comme si on la secondoit.

La conformité donc de nostre cœur à la volonté signifiée de

(1) Mais.

Dieu consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine bonté nous signifie estre de son intention, croyant selon sa doctrine, esperant selon ses promesses, craygnant selon ses menaces, aymant et vivant selon ses ordonnances et advertissemens : à quoy tendent les protestations que si souvent nous en faysons és sainctes ceremonies ecclesiastiques. Car, pour cela, nous demeurons debout, tandis qu'on lit les leçons de l'Evangile, comme prests d'obeyr à la saincte signification de la volonté de Dieu, que l'Evangile contient; pour cela, nous baysons le livre à l'endroict de l'Evangile, comme adorant la saincte parolle qui declare la volonté celeste; pour cela, plusieurs saincts et sainctes portoient sur leurs poictrines anciennement l'Evangile en escrit comme un epitheme (1) d'amour, ainsi qu'on lit de S[te] Cecile; et de fait on treuva celuy de S. Matthieu sur le cœur de S. Barnabé trespassé, escrit de sa propre main. En suite de quoy, és anciens conciles, on mettoit au milieu de l'assemblée de tous les evesques un grand throsne, et sur iceluy le livre des saincts Evangiles, qui representoit la personne du Sauveur, roy, docteur, directeur, esprit, et unique cœur des conciles et de toute l'Eglise : tant on honnoroit la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin livre! Certes, le grand mirouer de l'ordre pastoral, S. Charles, archevesque de Milan, n'estudioit jamais dans l'Escriture saincte, qu'il ne se mist à genoux et teste nue, pour tesmoigner le respect avec lequel il falloit entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV.

DE LA CONFORMITÉ DE NOSTRE VOLONTÉ AVEC CELLE QUE DIEU A DE NOUS SAUVER.

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il vouloit que nous fussions tous sauvez, que nul ne le peut ignorer. A cette intention, il nous a faits à son image et semblance (2) par l'incarnation, apres laquelle il a souffert la mort pour rachepter toute la race des hommes et la sauver : ce qu'il fit avec tant d'amour, que, comme raconte le grand S. Denys, apostre de la France, il dit un jour au sainct homme Carpus, qu'il estoit prest de pastir encore une fois pour sauver les hommes, et que cela luy seroit aggreable, s'il se pouvoit faire sans le peché d'aucun homme.

(1) Topique. — (2) Ressemblance.

Or, bien que tous ne se sauvent pas, cette volonté neantmoins ne laisse pas d'estre une vraye volonté de Dieu, qui agit en nous selon la condition de sa nature et de la nostre ; car, sa bonté le porte à nous communiquer liberalement les secours de sa grace, affin que nous parvenions au bonheur de sa gloire, mais nostre nature requiert que sa liberalité nous laisse en liberté de nous en prevaloir pour nous sauver, ou de les mespriser pour nous perdre.

J'ay demandé une chose, disoit le prophete, *et c'est celle-là que je requerray à jamais : que je voye la volupté du Seigneur, et que je visite son temple* (Ps. 26). Mais quelle est la volupté de la souveraine bonté, sinon de se respandre et communiquer ses perfections? Certes, ses *delices sont d'estre avec les enfans des hommes* (Prov. 8) pour verser ses graces sur eux. Rien n'est si aggreable et delicieux aux gens libres que de faire leur volonté. Nostre *sanctification est la volonté de Dieu* (I. Thess. 4), et nostre salut son bon playsir : or, il n'y a nulle difference entre le bon playsir et la bonne volupté, ny par consequent donc entre la bonne volupté et la bonne volonté divine; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appellée *bonne* (Rom. 12), parce qu'elle est aymable, propice, favorable, aggreable, delicieuse, et, comme les Grecs, apres S. Paul, ont dit, c'est une vraye philanthropie, c'est-à-dire une bien-veuillance ou volonté toute amoureuse envers les hommes.

Tout le temple celeste de l'Eglise triomphante et militante resonne de toutes parts les cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous; et le corps tres-sacré du Sauveur, comme un temple tres-sainct de sa divinité, est tout paré de marques et enseignes de cette bien-veuillance. C'est pourquoy, en visitant le temple divin, nous voyons ces aymables delices que son cœur prend à nous favoriser.

Regardons donc cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu; et, fondant nostre volonté dans icelle, escrions devotement : O bonté d'infinie douceur! que vostre volonté est aymable! que vos faveurs sont desirables! vous nous avez creez pour la vie eternelle; et vostre poictrine maternelle, enflée des mammelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en laict de misericorde, soit pour pardonner aux penitens, soit pour perfectionner les justes. Hé! pourquoy donc ne collons-nous pas nos volontez à la vostre, comme les petits enfans s'attachent au sein de leurs meres, pour succer le laict de vos eternelles benedictions?

Theotime, nous devons vouloir nostre salut, ainsi que Dieu le veut : or, il veut nostre salut par maniere de desir, et nous le devons aussi incessamment desirer ensuite de son desir. Non-seulement il veut, mais, en effect, il nous donne tous les moyens requis pour nous faire parvenir au salut; et nous, ensuite du desir que nous avons d'estre sauvez, nous devons non-seulement vouloir, mais en effect accepter toutes les graces qu'il nous a preparées et qu'il nous offre. Il suffit de dire : Je desire d'estre sauvé; mais il ne suffit pas de dire : Je desire embrasser les moyens convenables pour y parvenir; ains, il faut d'une resolution absolue vouloir et embrasser les graces que Dieu nous depart : car il faut que nostre volonté corresponde à celle de Dieu. Et, d'autant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir, comme nous devons desirer le salut, ainsi qu'elle le nous desire, et parce qu'elle le desire.

Mais il arrive maintesfois que les moyens de parvenir au salut, considerez en bloc ou en general, sont aggreables à nostre cœur, et, regardez en detail et particulier, ils luy sont effroyables : car, n'avons-nous pas veu le pauvre S. Pierre disposé à recevoir en general toutes sortes de peines, et la mort mesme, pour suivre son Maistre; et neantmoins, quand ce vint au fait et au prendre, paslir, trembler, et renier son Maistre, à la voix d'une simple servante? Chacun pense pouvoir *boire le calice* de Nostre-Seigneur avec luy, mais quand on le nous presente par effect, on s'enfuit, on quitte tout. Les choses representées particulierement font une impression plus forte, et blessent plus sensiblement l'imagination. C'est pourquoy, en l'Introduction, nous avons donné par advis, qu'apres les affections generales on fit les resolutions particulieres en la saincte orayson. David acceptoit en particulier les afflictions comme un acheminement à sa perfection, quand il chantoit en cette sorte : *O qu'il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, affin que j'apprenne vos justifications* (Ps. 118)! Ainsi furent les Apostres *joyeux* és tribulations, de quoy ils avoient la faveur *d'endurer des ignominies pour le nom* de leur Sauveur (Act. 5).

CHAPITRE V.

DE LA CONFORMITÉ DE NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENS.

Le desir que Dieu a de nous faire observer ses commandemens est extreme, ainsi que toute l'Escriture tesmoigne. Et, comme le pouvoit-il mieux exprimer que par les grandes recompenses qu'il propose aux observateurs de sa loy, et les estranges supplices dont il menace les violateurs d'icelle ? C'est pourquoy David exclame : *O Seigneur, vous avez ordonné que vos commandemens soient plus observez* (Ps. 118).

Or, l'amour de complaysance, regardant ce desir divin, veut complaire à Dieu en l'observant ; l'amour de bien-veuillance, qui veut tout sousmettre à Dieu, sousmet par consequent nos desirs et nos volontez à celle-cy que Dieu nous a signifiée, et de là provient non-seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandemens que David exalte d'un style extraordinaire au psalme 118, qu'il semble n'avoir fait que pour ce subjet :

> Que j'aime vostre loy d'un tres-ardent amour !
> C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour.
> O Seigneur ! je cheris vos tres-saincts tesmoignages
> Plus que l'or et l'esclat du topaze doré.
> Que doux à mon palais sont vos sacrez langages !
> Pour moy fade est le miel, s'il leur est comparé.

Mais, pour exciter ce sainct et salutaire amour des commandemens, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable. Car, comme il y a des œuvres qui sont mauvaises parce qu'elles sont deffendues, et des autres qui sont deffendues parce qu'elles sont mauvaises, aussi y en a-t-il qui sont bonnes parce qu'elles sont commandées, et des autres qui sont commandées parce qu'elles sont bonnes et tres-utiles : de sorte que toutes sont tres-bonnes et tres-aymables, parce que le commandement donne la bonté aux unes, qui n'en auroient point autrement, et donne un surcroist de bonté aux autres, qui, sans estre commandées, ne laisseroient pas d'estre bonnes.

Nous ne recevons pas le bien en bonne part, quand il nous est presenté par une main ennemye : les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre un fort sain et salutaire conseil d'un meschant homme jusqu'à ce qu'un homme de bien leur redit ; au contraire, le pre-

sent n'est jamais qu'aggreable quand un amy le fait. Les plus doux commandemens deviennent aspres, si un cœur tyran et cruel les impose; et ils deviennent tres-aymables, quand l'amour les ordonne : le service de Jacob luy sembloit une royauté, parce qu'il procedoit de l'amour (Gen. 29). O que doux et desirable est le joug de la loy celeste, qu'un roy tant aymable a establie sur nous !

Plusieurs observent les commandemens, comme on avale les medecines, plus crainte de mourir damnez que pour le playsir de vivre au gré du Sauveur. Ains, comme il y a des personnes qui, pour aggreable que soit un medicament, ont du contre-cœur à le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de medicament; aussi y a-t-il des ames qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce qu'elles sont commandées : et s'est treuvé tel homme, ce dit-on, qui, ayant doucement vescu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingts ans, sans en sortir, soudain qu'on luy eust enjoint de par le roy d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs, que de sa vie il n'avoit desirez.

Au contraire, le cœur amoureux ayme les commandemens, et, plus ils sont de chose difficile, plus il les treuve doux et aggreables, parce qu'il complaist plus parfaictement au bien-aymé, et luy rend plus d'honneur. Il *lance* et chante des *hymnes* d'allegresse, *quand* Dieu luy *enseigne ses* commandemens et *justifications* (Ps. 118). Et comme le pelerin qui va gayement chantant en son voyage, adjouste voirement la peine du chant à celle du marcher, et neantmoins en effect, par ce surcroist de peine, il se desennuye et allege du travail du chemin; aussi l'amant sacré treuve tant de suavité aux commandemens, que rien ne luy donne tant d'haleine et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des preceptes de son Dieu. Dont le sainct psalmiste s'escrie : *O Seigneur, vos justifications ou commandemens me sont des douces chansons en ce lieu de mon pelerinage* (*Ibid.*). On dit que les mulets et chevaux chargez de figues succombent incontinent au faix, et perdent toute leur force. Plus douce que les figues est la loy du Seigneur; mais l'homme brutal qui s'est rendu *comme le cheval et mulet, esquels il n'y a point d'entendement* (Ps. 31), perd le courage, et ne peut treuver des forces pour porter cet aymable faix. Au contraire, comme une branche d'agnus-castus empesche de lassitude le voyageur qui la porte, aussi la croix, la mortification, le joug, la loy du Sauveur, qui est le vray agneau chaste, est une charge qui delasse, qui soulage, et recrée les cœurs qui ayment sa di-

vine Majesté. On n'a point de travail en ce qui est aymé; ou s'il y a du travail, c'est un travail bien-aymé : le travail meslé du sainct amour est un certain aigre-doux, plus aggreable au goust qu'une pure douceur.

Le divin amour nous rend donc ainsi conformes à la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandemens, en qualité de desir absolu de sa Majesté, à laquelle nous voulons plaire : si que cette complaysance previent par sa douce et aymable violence la necessité d'obeyr qui la nous impose, convertissant cette necessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en delectation.

CHAPITRE VI.

DE LA CONFORMITÉ DE NOSTRE VOLONTÉ A CELLE QUE DIEU NOUS A SIGNIFIÉE PAR CONSEILS.

Le commandement tesmoigne une volonté fort entiere et pressante de celuy qui ordonne : mais le conseil ne nous represente qu'une volonté de souhaict. Le commandement nous oblige; le conseil nous incite seulement. Le commandement rend coupables les transgresseurs; le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne le suivent pas. Les violateurs des commandemens meritent d'estre damnez; ceux qui negligent les conseils meritent seulement d'estre moins glorifiez. Il y a difference entre commander et recommander. Quand on commande, on use d'authorité pour obliger; quand on recommande, on use d'amitié pour induire et provoquer. Le commandement impose necessité, le conseil et recommandation nous incite à ce qui est de plus grande utilité. Au commandement correspond l'obeyssance, et la creance au conseil. On suit le conseil affin de plaire, et le commandement pour ne pas desplaire. C'est pourquoy l'amour de complaysance, qui nous oblige de plaire au bien-aymé, nous porte par consequent à la suite de ses conseils; et l'amour de bien-veuillance, qui veut que toutes les volontez et affections luy soient sousmises, fait que nous voulons, non-seulement ce qu'il ordonne, mais ce qu'il conseille et à quoy il exhorte. Ainsi que l'amour et respect qu'un enfant fidelle porte à son bon pere le fait resoudre de vivre, non-seulement selon les commandemens qu'il impose, mais encore selon les desirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celuy qu'on con-

seille, affin qu'il soit parfaict. *Si tu veux estre parfaict*, dit le Sauveur, *va, vens tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, et me suis* (Matth. 19).

Mais le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au desir de celuy qui conseille, et rendre l'hommage qui est deu à sa volonté. Et, partant, il ne reçoit les conseils, sinon ainsi que Dieu le veut; et Dieu ne veut pas qu'un chascun observe tous les conseils, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des tems, des occasions et des forces, ainsi que la charité le requiert : car, c'est elle qui, comme reyne de toutes les vertus, de tous les commandemens, de tous les conseils, et en somme de toutes les loyx et de toutes les actions chrestiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le tems, et la valeur.

Si ton pere ou ta mere ont une vraye necessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas tems alors de prattiquer le conseil de la retraitte en un monastere; car la charité t'ordonne que tu ailles en effect executer ce commandement d'*honnorer*, servir, ayder, et secourir *ton pere* ou *ta mere* (Exod. 20). Tu es prince, par la posterité duquel les subjets de la couronne qui t'appartient doivent estre conservez en paix, et asseurez contre la tyrannie, sedition, et guerre civile : l'occasion donc d'un si grand bien t'oblige de produire en un sainct maryage des legitimes successeurs. Ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur de la charité. As-tu une santé foible, inconstante, qui a besoin de grands supports? ne te charge pas donc volontairement de la pauvreté effectuelle; car la charité te le deffend. Non-seulement la charité ne permet pas aux peres de famille de tout vendre pour donner aux pauvres, mais leur ordonne d'assembler honnestement ce qui est requis pour l'education et substantation de la femme, des enfans et serviteurs; comme aussi roys et princes d'avoir des thresors qui, provenus d'une juste espargne, et non de tyranniques inventions, servent comme de salutaires preservatifs contre les ennemys visibles. S. Paul ne conseille-t-il pas aux maryez, passé le tems de l'orayson, de *retourner* au train bien reglé du devoir nuptial?

Les conseils sont tous donnez pour la perfection du peuple chrestien, mais non pas pour celle de chaque chrestien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquesfois impossibles, quelquesfois inutiles, quelquesfois perilleux, quelquesfois nuisibles à quelques-uns : qui est une des intentions

pour lesquelles Nostre-Seigneur dit de l'un d'iceux ce qu'il veut estre entendu de tous : *Qui le peut prendre, qu'il le prenne* (Matth. 19); comme s'il disoit, ainsi que sainct Hierosme expose : Qui peut gaigner et emporter l'honneur de la chasteté comme un prix de reputation, qu'il le prenne; car il est exposé à ceux qui courront vaillamment. Tous doncques ne peuvent pas, c'est-à-dire, il n'est pas expedient à tous d'observer tous les conseils, lesquels estant donnez en faveur de la charité, elle sert de regle et de mesure à l'execution d'iceux.

Quand donc la charité l'ordonne, on tire les moines et religieux des cloistres pour en faire des cardinaux, des prelats, des curez; voire mesme on les reduit quelquesfois au maryage pour le repos des royaumes, ainsi que j'ay dit cy-dessus. Que si la charité fait sortir des cloistres ceux qui, par un vœu solemnel, s'y estoient attachez, à plus forte raison, et pour moindre subjet, on peut, par l'authorité de cette mesme charité, conseiller à plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se maryer, voire de prendre les armes et aller à la guerre, qui est une profession si dangereuse.

Or, quand la charité porte les uns à la pauvreté, et qu'elle en retire les autres; quand elle pousse les uns au maryage, les autres à la continence, qu'elle enferme l'un dans le cloistre, et en fait sortir l'autre, elle n'a point besoin d'en rendre raison à personne; car elle a la plenitude de la puissance en la loy chrestienne, selon qu'il est escrit : *La charité peut toutes choses* (I. Cor. 13); elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit : *La charité ne fait rien en vain* (*Ibid.*). Que si quelqu'un veut contester, et luy demander pourquoy elle fait ainsi, elle respondra hardyment : *Parce que le Seigneur en a besoin* (Matth. 21). Tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas mesme à son bien-aymé, duquel elle n'est pas servante, mais espouse. Pour cela, on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseils : car, aux uns elle ordonnera la chasteté, et non la pauvreté; aux autres l'obeyssance, et non la chasteté; aux autres le jeusne, et non l'aumosne; aux autres l'aumosne, et non le jeusne; aux autres la solitude, et non la charge pastorale; aux autres la conversation, et non la solitude. En somme, c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Eglise est fecondé; et, bien qu'elle n'ayt qu'une couleur sans couleur, les fleurs neantmoins qu'elle fait croistre ne laissent pas d'avoir une chascune sa couleur differente. Elle fait des martyrs plus vermeils que la rose,

des vierges plus blanches que le lys; aux uns, elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du maryage; employant diversement les conseils, pour la perfection des ames qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

CHAPITRE VII.

QUE L'AMOUR DE LA VOLONTÉ DE DIEU, SIGNIFIÉE ÈS COMMANDEMENS, NOUS PORTE A L'AMOUR DES CONSEILS.

O Theotime, que cette volonté divine est aymable et desirable! ô loy toute d'amour et toute pour l'amour! Les Hebrieux, par le mot de paix, entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est-à-dire, la felicité; et le psalmiste s'escrie : *Qu'une paix plantureuse abonde à ceux qui ayment la loy de Dieu, et que nul choppement* (1) *ne leur arrive* (Ps. 118); comme s'il vouloit dire : O Seigneur, que de suavitez en l'amour de vos sacrez commandemens! toute douceur delicieuse saysit le cœur qui est saysi de la dilection de vostre loy. Certes, ce grand roy, qui avoit son cœur fait selon le cœur de Dieu, savouroit si for la parfaicte excellence des ordonnances divines, qu'il semble que ce soit un amoureux espris de la beauté de cette loy, comme de la chaste espouse et reyne de son cœur, ainsi qu'il appert par les continuelles loüanges qu'il luy donne.

Quand l'espouse celeste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin espoux : *Vostre nom,* luy dit-elle, *est un onguent respandu* (Cant. 1); comme si elle disoit : Vous estes si excellemment parfumé, qu'il semble que vous soyez tout parfum, et qu'il soit à propos de vous appeller onguent et parfum, plutost qu'oinct et parfumé. Ainsi l'ame qui ayme Dieu est tellement transformée en la volonté divine, qu'elle merite plutost d'estre nommée volonté de Dieu, qu'obeyssante ou subjecte à la volonté divine; dont Dieu dit par Isaïe qu'il *appellera* l'Eglise chrestienne d'*un nom nouveau que la bouche du Seigneur nommera* (Isa. 62), marquera et gravera dans le cœur de ses fidelles; puis, expliquant ce nom, il dit que ce sera *Ma volonté en icelle :* comme s'il disoit, qu'entre ceux qui ne sont pas chrestiens, un chascun a sa volonté propre au milieu de son cœur : mais parmy les vrais enfans du Sauveur, chascun quittera sa volonté, et il n'y aura plus qu'une volonté maistresse, regente et universelle, qui animera, gouvernera et dres-

(1) Trébuchement.

sera toutes les ames, tous les cœurs et toutes les volontez; et le nom d'honneur des chrestiens ne sera autre chose, sinon *La volonté de Dieu en eux :* volonté qui regnera sur toutes les volontez, et les transformera toutes en soy, de sorte que les volontez des chrestiens et la volonté de Nostre-Seigneur ne soyent plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaictement verifié en la primitive Eglise, lorsque, comme dit le glorieux S. Luc, *en la multitude des croyans il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame* (Act. 4) : car il n'entend pas parler du cœur qui fait vivre nos corps, ny de l'ame qui anime ces cœurs d'une vie humaine; mais il parle du cœur qui donne la vie celeste à nos ames, et de l'ame qui anime nos cœurs de la vie surnaturelle, cœur et ame tres-unique des vrais chrestiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie,* dit le Psalmiste, *est en la volonté* (Psalm. 29) de Dieu, non-seulement parce que nostre vie temporelle despend de la volonté divine, mais aussi d'autant que nostre vie spirituelle gist en l'execution d'icelle, par laquelle Dieu vit et regne en nous, et nous fait vivre et subsister en luy. Au contraire, le meschant, *dés le siecle,* c'est-à-dire, toujours, a *rompu le joug* de la loy de Dieu, et a dit : *Je ne serviray point* (Jerem. 2)! C'est pourquoy Dieu dit qu'il l'a *appellé, dés le ventre* de sa mere, *transgresseur* (Isa. 48) et rebelle; et parlant au roy de Tyr, il luy reproche qu'il avoit *mis son cœur comme le cœur de Dieu* (Ezec. 28) : car l'esprit revolté veut que son cœur soit maistre de soy-mesme, et que sa propre volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu. Il ne veut pas que la volonté divine regne sur la sienne, ains veut estre absolu et sans dependance quelconque. O Seigneur eternel, ne le permettez-pas; ains faites que jamais *ma volonté ne soit faite, mais la vostre* (Luc. 21). Helas! nous sommes en ce monde, non point pour faire nos volontez, mais celle de vostre bonté qui nous y a mis. *Il fut escrit* de vous, ô Sauveur de mon ame, que vous *fissiez la volonté* de vostre Pere eternel (Psalm. 39); et par le premier vouloir humain de vostre ame, à l'instant de vostre conception, vous embrassastes amoureusement cette loy de la volonté divine, et la mistes *au milieu de* vostre *cœur* pour y regner et dominer eternellement (*Ibid.*). Hé! qui fera la grace à mon ame qu'elle n'ayt point de volonté que la volonté de Dieu?

Or, quand nostre amour est extreme à l'endroict de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiée és commandemens, mais nous nous rangeons encore à l'obeyssance des conseils, lesquels

ne nous sont donnez que pour plus parfaictement observer les commandemens, auxquels aussi ils se rapportent, ainsi que dit excellemment S. Thomas. O combien excellente est l'observation de la deffense des injustes voluptez en celuy qui a mesme renoncé aux plus justes et legitimes delices! O combien celuy-là est esloigné de convoiter le bien d'autrui, qui rejette toutes richesses, et celles mesme que sainctement il pourroit garder! Que celuy-cy est bien esloigné de vouloir preferer sa volonté à celle de Dieu, qui, pour faire la volonté de Dieu, s'assujettit à celle d'un homme!

David estoit un jour en son preside, et la garnison des Philistins en Bethleem. Or, il fit un souhaict, disant : *O si quelqu'un me donnoit à boire de l'eau de la cisterne qui est à la porte de Bethleem* (II. Reg. 23)! Et voilà qu'il n'eut pas plus tost dit le mot, que trois vaillans chevaliers partent de là, mains et teste baissée, traversent l'armée ennemye, vont à la cisterne de Bethleem, puisent de l'eau, et l'apportent à David, lequel, voyant le hazard auquel ces gentils-hommes s'estoient mis pour contenter son appetit, *ne voulut point boire* cette eau conquise au peril de leur sang et de leur vie, *ains la respandit en oblation* au Pere eternel. Hé! voyez, je vous prie, Theotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maistre! ils volent et fendent la presse des ennemys, avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhaict que le roy leur tesmoigne. Le Sauveur estant en ce monde declara sa volonté en plusieurs choses par maniere de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par maniere de souhaict : car il loüa fort la chasteté, la pauvreté, l'obeyssance et resignation parfaicte, l'abnegation de la propre volonté, la viduité, le jeusne, la priere ordinaire; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourroit emporter le prix, qu'il le prinst, il l'a assez dit de tous les autres conseils. A ce souhaict, les plus vaillans chrestiens se sont mis à la course; et forçant toutes les repugnances, convoitises et difficultez, ont atteint à la saincte perfection, se rangeant à l'estroicte observance des desirs de leur roy, obtenant par ce moyen la couronne de gloire.

Certes, ainsi que tesmoigne le divin Psalmiste, Dieu n'exauce pas seulement l'orayson de ses fidelles, ains il exauce mesme encore le seul desir d'iceux, et *la seule preparation qu'ils font en leurs cœurs* (Ps. 9) pour prier : tant il est favorable et propice à faire la volonté de ceux qui l'ayment. Et pourquoi donc reciproquement ne serons-nous si jaloux de suivre la sacrée volonté



de Nostre-Seigneur, que nous fassions non-seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il tesmoigne d'aggreer et souhaitter? Les ames nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein, que de sçavoir que le bien-aymé le desire. *Mon ame,* dit l'une d'icelles, *s'est escoulée, soudain que mon amy a parlé* (Cant. 5).

CHAPITRE VIII.

QUE LE MESPRIS DES CONSEILS EVANGELIQUES EST UN GRAND PECHÉ.

Les parolles par lesquelles Nostre-Seigneur nous exhorte de tendre et pretendre à la perfection sont si fortes et pressantes, que nous ne sçaurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager à ce dessein. *Soyez saincts,* dit-il, *parce que je suis sainct* (Lev. 11). *Qui est sainct, qu'il soit encore davantage sanctifié; et qui est juste, qu'il soit encore plus justifié* (Apoc. 22). *Soyez parfaicts, ainsi que vostre Pere celeste est parfaict* (Matth. 5). Pour cela, le grand S. Bernard, escrivant au glorieux S. Guarin, abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en son diocese : « L'homme juste, dit-il, ne dit jamais, c'est assez; il a tousjours faim et soif de la justice. »

Certes, Theotime, quant aux biens temporels, rien ne suffit à celuy auquel ce qui suffit ne suffit pas : car, qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas suffisante? Mais quant aux biens spirituels, celuy n'en a pas ce qui luy suffit auquel il suffit d'avoir ce qui luy suffit, et la suffisance n'est pas suffisante, parce que la vraye suffisance, és choses divines, consiste en partie au desir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre *de germer l'herbe verdoyante faysant sa semence, et tout arbre fruictier faysant son fruict, un chascun selon son espece, qui eust aussi sa semence en soymesme* (Gen. 1).

Et ne voyons-nous pas par experience, que les plantes et fruicts n'ont pas leur juste croissance et maturité, que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de geniture pour la production des plantes et d'arbres de pareille sorte? Jamais nos vertus n'ont leur juste stature et suffisance, qu'elles ne produisent en nous des desirs de faire progrez, qui, comme semences spirituelles, servent en la production de nouveaux degrez de vertus. Et me semble que la terre de nostre cœur a com-

mandement de germer les plantes de vertus qui portent les fruicts des sainctes œuvres, une chascune selon son genre, et qui ayt les semences des desirs et desseins de tousjours multiplier et advancer en perfection. Et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces desirs, elle n'est pas en sa suffisance et maturité. « O doncques, dit S. Bernard au fayneant, tu ne veux pas t'advancer en la perfection? Non. Et tu ne veux pas non plus empirer? Non, de vray. Et quoy donc? tu ne veux estre ny pis ni meilleur! Hélas! pauvre homme, tu veux estre ce qui ne peut estre. Rien voirement n'est stable ny ferme en ce monde; mais de l'homme, il en est dit encore plus particulierement que *jamais il ne demeure en un estat* (Job. 14). Il faut donc ou qu'il s'advance, ou qu'il retourne en arriere. »

Or, je ne dy pas, non plus que S. Bernard, que ce soit peché de ne prattiquer pas les conseils. Non certes, Theotime; car c'est la propre difference du commandement au conseil, que le commandement nous oblige sous peine de peché, et le conseil nous invite sans peine de peché. Neantmoins, je dy bien que c'est un grand peché de mespriser la pretention à la perfection chrestienne, et encore plus de mespriser la semonce par laquelle Nostre-Seigneur nous y appelle; mais c'est une impieté insupportable de mespriser les conseils et moyens d'y parvenir, que Nostre-Seigneur nous marque. C'est une heresie de dire que Nostre-Seigneur ne nous a pas bien conseillez, et un blaspheme de dire à Dieu : *Retire-toy de nous, nous ne voulons pas la science de tes voyes* (Job. 21). Mais c'est une irreverence horrible contre celuy qui, avec tant d'amour et de suavité, nous invite à la perfection, de dire : Je ne veux pas estre sainct ny parfaict, ny avoir plus de part en vostre bien-veuillance, ny suivre les conseils que vous me donnez pour faire progrez en icelle.

On peut bien, sans pecher, ne suivre pas les conseils pour l'affection que l'on a ailleurs : comme, par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a, et ne le donner pas aux pauvres, parce qu'on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement; on peut bien aussi se maryer, parce qu'on ayme une femme, ou qu'on n'a pas assez de force en l'ame pour entreprendre la guerre qu'il faut faire à la chair; mais de faire profession de ne vouloir point suivre les conseils, ny aucun d'iceux, cela ne se peut faire sans mespris de celuy qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité affin de se maryer, cela n'est pas mal fait; mais se maryer pour preferer le maryage *à la* chasteté, comme font les heretiques, c'est un grand mespris,

ou du conseiller, ou du conseil. Boire du vin contre l'advis du medecin, quand on est vaincu de la soif ou de la phantaysie d'en boire, ce n'est pas proprement mespriser le medecin, ny son advis; mais dire : Je ne veux point suivre l'advis du medecin, il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de luy. Or, quant aux hommes, on peut souvent mespriser leur conseil, et ne mespriser pas ceux qui le donnent, parce que ce n'est pas mespriser un homme d'estimer qu'il ayt erré; mais quant à Dieu, rejetter son conseil et le mespriser, cela ne peut provenir que de l'estime que l'on fait qu'il n'a pas bien conseillé : ce qui ne peut estre pensé que par esprit de blaspheme, comme si Dieu n'estoit pas assez sage pour sçavoir, ou assez bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de mesme des conseils de l'Eglise, laquelle, à raison de la continuelle assistance du Sainct-Esprit qui l'enseigne et conduict en toute verité, ne peut jamais donner des mauvais advis.

CHAPITRE IX.

SUITE DU DISCOURS COMMENCÉ. COMMENT CHASCUN DOIT AYMER, QUOIQUE NON PAS PRATTIQUER TOUS LES CONSEILS EVANGELIQUES; ET COMME NEANT-MOINS CHASCUN DOIT PRATTIQUER CE QU'IL PEUT.

ENCORE que tous les conseils ne puissent, ny ne doivent estre prattiquez par chaque chrestien en particulier, si est-ce qu'un chascun est obligé de les aymer tous, parce qu'ils sont tous tres-bons. Si vous avez la migraine, et que l'odeur du musc vous nuise, laisserez-vous pour cela d'advoüer que cette senteur soit bonne et aggreable? Si une robbe d'or ne vous est pas advenante, direz-vous qu'elle ne vaut rien? Si une bague n'est pas pour vostre doigt, la jetterez-vous pour cela dans la boue? Loüez donc, Theotime, et aymez cherement tous les conseils que Dieu a donnez aux hommes. O que beny soit à jamais l'ange du grand conseil, avec tous les advis qu'il donne, et les exhortations qu'il fait aux humains! *Le cœur est resjouy par les onguens et bonnes senteurs,* dit Salomon ; *et par les bons conseils de l'amy, l'ame est adoucie* (Prov. 27). Mais de quel amy, et de quels conseils parlons-nous! O Dieu! c'est de l'amy des amys, et ses conseils sont plus aymables que le miel. L'amy, c'est le Sauveur; ses conseils sont pour le salut.

Resjouissons-nous, Theotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseils que nous ne pouvons,

ou ne devons pas observer : prions pour eux, benissons-les, favorisons-les, et les aydons; car la charité nous oblige de n'aymer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aymer encore ce qui est bon pour le prochain.

Nous tesmoignerons assez d'aymer tous les conseils, quand nous observerons devotement ceux qui nous seront convenables. Car, tout ainsi que celuy qui croit un article de foy, d'autant que Dieu l'a revelé par sa parolle, annoncée et declarée par l'Eglise, ne sçauroit mescroire les autres; et celuy qui observe un commandement pour le vray amour de Dieu, est tout prest d'observer les autres, quand l'occasion s'en presentera : de mesme, celuy qui ayme et qui estime un conseil evangelique, parce que Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consecutivement tous les autres, puisqu'ils sont aussi de Dieu. Or, nous pouvons aysement en prattiquer plusieurs, quoique non pas tous ensemble : car Dieu en a donné plusieurs, affin que chascun en puisse observer quelques-uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelque occasion.

La charité requiert-elle que, pour secourir vostre pere ou vostre mere, vous demeuriez chez eux? conservez neantmoins l'amour et l'affection à vostre retraitte; ne tenez vostre cœur au logis paternel qu'autant qu'il le faut, pour y faire ce que la charité vous ordonne. N'est-il pas expedient, à cause de vostre qualité, que vous gardiez la parfaicte chasteté? gardez-en donc au moins ce que, sans faire tort à la charité, vous en pourrez garder. Qui ne peut faire le tout, qu'il fasse quelque partie. Vous n'estes pas obligé de rechercher celuy qui vous a offensé : car c'est à luy de revenir à soy, et venir à vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prevenu par injure et outrage; mais allez neantmoins, Theotime, faites ce que le Sauveur vous conseille, prevenez-le au bien, rendez-luy bien pour mal, *jetez sur sa teste* et sur son cœur *un brasier ardent* (Rom. 12) de tesmoignage de charité, qui le brusle tout, et le force de vous aymer. Vous n'estes pas obligé par la rigueur de la loy de donner à tous les pauvres que vous rencontrerez, ains seulement à ceux qui en ont un tres-grand besoin; mais ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigens que vous treuverez, autant que vostre condition et que les veritables necessitez de vos affaires le permettront. Vous n'estes pas obligé de faire aucun vœu, mais faites-en pourtant quelques-uns qui seront jugez propres par vostre pere spirituel, pour vostre advancement en l'amour divin. Vous pouvez libre-

ment user du vin dans les termes de la bienseance ; mais, selon le conseil de S. Paul à Thimothée, n'en prenez que ce qu'il vous faut pour soulager vostre estomach.

Il y a divers degrez de perfection és conseils. De prester aux pauvres, hors de la tres-grande necessité, c'est le premier degré de l'aumosne ; et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encore de donner tout, et enfin encore plus haut de donner sa personne, la vouant au service des pauvres. L'hospitalité, hors l'extreme necessité, est un conseil : recevoir l'estranger est le premier degré d'iceluy ; mais aller sur les advenues des chemins pour le semondre (1), comme faysoit Abraham, c'est un degré plus haut, et encore plus de se loger és lieux perilleux pour retirer, ayder, et servir les passans ; en quoy excella ce grand S. Bernard de Menthon, originaire de ce diocese, lequel estant issu d'une mayson fort illustre, habita plusieurs années entre les jougs et cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compaignons, pour attendre, loger, secourir, deslivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passans, qui mourroient souvent entre les orages, les neiges, et froidures, sans les hospitaux que ce grand amy de Dieu establit et fonda és deux monts, qui pour cela sont appelez de son nom, Grand-Saint-Bernard au diocese de Sion, et Petit-Saint-Bernard en celuy de Tarentaise. Visiter les malades qui ne sont pas en extreme necessité, c'est une loüable charité ; les servir est encore meilleur ; mais se dedier à leur service, c'est l'excellence de ce conseil, que les Clercs de la Visitation des infirmes exercent par leur propre institut, et plusieurs dames en divers lieux, à l'imitation de ce grand S. Samson, gentil-homme et medecin romain, qui, en la ville de Constantinople, où il fut fait prestre, se dedia tout-à-fait, avec une admirable charité, au service des malades, en un hospital qu'il y commença, et que l'empereur Justinian esleva et paracheva ; à l'imitation des sainctes Catherine de Sienne et de Gennes, de S[te] Elizabeth de Hongrie, et des glorieux amys de Dieu S. François et le bien-heureux Ignace de Loyola, qui, au commencement de leurs ordres, firent cet exercice avec ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont donc une certaine estenduë de perfection, et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligez de les prattiquer en l'extremité de leur excellence ; il suffit d'entrer si avant en l'exercice d'icelles, qu'en effect on y soit. Mais de passer outre, et s'advancer en la perfection, c'est un conseil, les actes heroïques

(1) Inviter.

des vertus n'estant pas pour l'ordinaire commandez, ains seulement conseillez. Que si, en quelque occasion, nous nous treuvons obligez de les exercer, cela arrive pour des concurrences rares et extraordinaires, qui les rendent necessaires à la conservation de la grace de Dieu. Le bien-heureux portier de la prison de Sebaste, voyant l'un des quarante qui estoient lors martyrisez perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place sans que personne le poursuivist, et fut ainsi le quarantiesme de ces glorieux et triomphans soldats de Nostre-Seigneur. S. Adauctus, voyant que l'on conduisoit S. Felix au martyre : « Et moy, dit-il, sans estre pressé de personne, je suis aussi bien chrestien que celuy-cy, adorant le mesme Sauveur ; » puis baysant S. Felix, s'achemina avec luy au martyre, et eut la teste tranchée. Mille des anciens martyrs en firent de mesme ; et pouvant esgalement esviter et subir le martyre sans pecher, ils choysirent de le subir genereusement plutost que de l'esviter loysiblement. En ceux-cy donc le martyre fut un acte heroïque de la force et constance qu'un sainct excez d'amour leur donna. Mais quand il est forcé d'endurer le martyre, ou renoncer à la foy, le martyre ne laisse pas d'estre martyre, et un excellent acte d'amour et de force ; neantmoins je ne sçay s'il le faut nommer acte heroïque, n'estant pas choysi par aucun excez d'amour, ains par la necessité de la loy, qui en ce cas le commande. Or, en la prattique des actions heroïques de la vertu, consiste la parfaicte imitation du Sauveur, qui, comme dit le grand S. Thomas, eut dés l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré heroïque ; et certes, je dirois volontiers plus qu'heroïque, puisqu'il n'estoit pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est-à-dire, vray Dieu.

CHAPITRE X.

COMME IL SE FAUT CONFORMER A LA VOLONTÉ DIVINE QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR LES INSPIRATIONS ; ET PREMIEREMENT, DE LA VARIETÉ DES MOYENS PAR LESQUELS DIEU NOUS INSPIRE.

Les rayons du soleil esclairent en eschauffant, et eschauffent en esclairant. L'inspiration est un rayon celeste qui porte dans nos cœurs une lumiere chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien, et nous eschauffe au pourchas (1) d'iceluy. Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid de l'hyver ; mais au retour de la

(1) A la poursuite.



chaleur vitale du printems, tout reprend son mouvement. Les animaux terrestres courent plus vistement, les oyseaux volent plus hautement et chantent plus gayement, et les plantes poussent leurs feüilles et leurs fleurs tres-aggreablement. Sans l'inspiration, nos ames vivroient paresseuses, percluses et inutiles; mais à l'arrivée des divins rayons de l'inspiration, nous sentons une lumiere meslée d'une chaleur vivifiante, laquelle esclaire nostre entendement, resveille et anime nostre volonté, luy donnant la force de vouloir et faire le bien appartenant au salut eternel. Dieu ayant formé le corps humain *du limon de la terre,* ainsi que dit Moyse, il *inspira* en iceluy *la respiration de vie, et il fut fait en ame vivante* (Gen. 2), c'est-à-dire en ame qui donnoit vie, mouvement et operation au corps; et ce mesme Dieu eternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos ames, affin que, comme dit le grand Apostre, elles soyent *faites en esprit vivifiant* (I. Cor. 15), c'est-à-dire en esprit qui nous fasse vivre, mouvoir, sentir, et ouvrer les œuvres de la grace : en sorte que celuy qui nous a donné l'estre nous donne aussi l'operation. L'haleine de l'homme eschauffe les choses esquelles elle entre, tesmoin l'enfant de la Sunamite, sur la bouche duquel le prophete Helisée ayant mis la sienne, et haleiné sur iceluy, sa chair s'eschauffa (IV. Reg. 4); et l'experience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non-seulement il eschauffe, ains il esclaire parfaictement; d'autant que l'Esprit divin est une lumiere infinie, duquel le souffle vital est appellé inspiration, d'autant que par iceluy cette supreme bonté haleine et inspire en nous les desirs et intentions de son cœur.

Or, les moyens d'inspirer dont elle use sont infinis. S. Antoine, S. François, S. Anselme, et mille autres, reçoivent souvent des inspirations par la veuë des creatures. Le moyen ordinaire, c'est la predication; mais quelquesfois, ceux auxquels la parolle ne profite pas sont instruicts par la tribulation, selon le dire du prophete : *L'affliction donnera intelligence à l'ouyë,* c'est-à-dire, ceux qui, par l'ouyë des menaces celestes sur les meschans, ne se corrigent pas, apprendront la verité par l'evenement et les effects, et deviendront sages sentant l'affliction. Ste Marie Egyptienne fut inspirée par la veuë d'une image de Nostre-Dame; S. Anthoine, oyant l'evangile qu'on lit à la messe; S. Augustin, oyant le recit de la vie de S. Anthoine; le duc de Candie, voyant l'imperatrice morte; S. Pachome, voyant un exemple de charité; le bien-heureux Ignace de Loyola, lisant la vie des Saincts; S. Cyprian (ce n'est pas le grand evesque de Carthage, ains un autre

qui fut lay, mais glorieux martyr, fut touché, voyant le diable confesser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lorsque j'estois jeune, à Paris, deux escholiers, dont l'un estoit heretique, passant la nuict au fauxbourg Saint-Jacques en une desbauche, oüyrent sonner les matines des Chartreux : et l'heretique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnoit, il luy fit entendre avec quelle devotion on celebroit les offices sacrez en ce sainct monastere. O Dieu, dit-il, que l'exercice de ces religieux est different du nostre! ils font celuy des anges, et nous celuy des bestes brutes. Et voulant voir par experience, le jour suivant, ce qu'il avoit appris par le recit de son compaignon, il treuva ces Peres dans leurs formes (1), rangez comme des statuës de marbre en une suitte de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faysoient avec une attention et devotion vrayement angelique, selon la coustume de ce sainct ordre; si que ce pauvre jeune homme, tout ravy d'admiration, demeura prins en la consolation extreme qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmy les catholiques, et se resolut, comme il fit par aprez, de se ranger dans le giron de l'Eglise, vraye et unique espouse de celuy qui l'avoit visité de son inspiration, dans l'infame litiere de l'abomination en laquelle il estoit.

O que bien-heureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouverts aux sainctes inspirations! car jamais ils ne manquent de celles qui leur sont necessaires pour bien et devotement vivre en leurs conditions, et pour sainctement exercer les charges de leur profession. Car, comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, à chaque animal, les instincts qui luy sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses proprietez naturelles; aussi, si nous ne resistons pas à la grace de Dieu, il donne à chascun de nous les inspirations necessaires pour vivre, operer, et nous conserver en la vie spirituelle. *Hé! Seigneur,* disoit le fidelle Eliezer, *voicy que je suis pres de cette fontaine d'eau; et les filles de cette cité sortiront pour puiser de l'eau. La jeune fille donc à laquelle je diray : Penchez votre cruche, affin que je boive, et elle respondra : Beuvez; ains je donneray encore à boire à vos chameaux : c'est celle-là que vous avez preparée pour vostre serviteur Isaac* (Gen. 24). Theotime, Eliezer ne se laisse entendre de desirer de l'eau que pour sa personne; mais la belle Rebecca, obeyssant à l'inspiration que Dieu et sa debonnaireté luy donnoient, s'offre d'abreuver encore les chameaux. Pour cela elle fut rendue espouse du sainct Isaac, belle-fille du grand

(1) Stalles.

Abraham, et grand'mere du Sauveur. Les ames certes qui ne se contentent pas de faire ce que, par les commandemens et conseils, le divin Espoux requiert d'elles, mais sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Pere eternel a preparées pour estre espouses de son Fils bien-aymé. Et quant au bon Eliezer, parce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haram, ville de Nachor, celle qui estoit destinée au fils de son maistre, Dieu le luy fait cognoistre par inspiration. Quand nous ne sçavons que faire, et que l'assistance humaine nous manque en nos perplexitez, Dieu alors nous inspire; et si nous sommes humblement obeyssans, il ne permet point que nous errions. Or, je ne dy rien de plus de ces inspirations necessaires, pour en avoir souvent parlé en cette œuvre, et encore en l'*Introduction à la vie devote.*

CHAPITRE XI.

DE L'UNYON DE NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, ÉS INSPIRATIONS QUI SONT DONNÉES POUR LA PRATTIQUE EXTRAORDINAIRE DES VERTUS; ET DE LA PERSEVERANCE EN LA VOCATION, PREMIERE MARQUE DE L'INSPIRATION.

Il y a des inspirations qui tendent seulement à une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrestienne. La charité envers les pauvres malades est un exercice ordinaire des vrays chrestiens; mais exercice ordinaire qui fut prattiqué en perfection extraordinaire par S. François et Ste Catherine de Sienne, quand ils lechoient et succoient les ulceres des lepreux et chancreux; et par le glorieux S. Louys, quand il servoit à genoux et teste nue les malades, dont un abbé de Cisteaux demeura tout eperdu d'admiration, le voyant en cette posture manier et agencer un miserable ulceré de playes horribles et chancreuses. Comme encore c'estoit une prattique bien extraordinaire de ce sainct monarque de servir à table les pauvres les plus vils et abjects, et manger les restes de leurs potages. S. Hierosme, recevant en son hospital de Bethleem les pelerins d'Europe qui fuyoient la persecution des Goths, ne leur lavoit pas seulement les pieds, mais s'abbaissoit jusques-là que de laver encore et frotter les jambes de leurs chameaux, à l'exemple de Rebecca dont nous parlions naguerres, qui, non-seulement puisa de l'eau pour Eliezer, mais aussi pour ses chameaux. S. François ne fut pas seulement extreme dans la prattique de la pauvreté, comme

chascun sçayt, mais il le fut encore en celle de la simplicité. Il rachepta un agneau, de peur qu'on ne le tuast, parce qu'il representoit N.-S. Il portoit respect presque à toutes creatures, en contemplation de leur Createur, par une non accoustumée, mais prudente simplicité. Telles fois il s'est amusé à retirer les vermisseaux du chemin, affin que quelqu'un ne les foulast au passage, se ressouvenant que son Sauveur s'estoit parangonné (1) au vermisseau. Il appelloit les creatures ses freres et sœurs, par certaine consideration admirable que le sainct amour luy suggeroit. S. Alexis, seigneur de tres-noble extraction, prattiqua excellemment l'abjection de soy-mesme, demeurant dix-sept ans incogneu chez son propre pere à Rome, en qualité de pauvre pelerin. Toutes ces inspirations furent, pour des exercices ordinaires, prattiquées neantmoins en perfection extraordinaire. Or, en cette sorte d'inspiration, il faut observer les regles que nous avons données pour les desirs, en nostre Introduction. Il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices à la fois et tout à coup : car souvent l'ennemy tache de nous faire entreprendre et commencer plusieurs desseins, affin qu'accablez de trop de besongne, nous n'achevions rien, et laissions tout imparfaict. Quelquesfois mesmement, il nous suggere la volonté d'entreprendre de commencer quelque excellente besongne, laquelle il prevoit que nous n'accomplirons pas, pour nous destourner d'en poursuivre une moins excellente que nous eussions aysement achevée : car il ne se soucie point qu'on fasse force desseins et commencemens, pourveu qu'on n'acheve rien. Il ne veut pas empescher, non plus que Pharaon, que les mystiques femmes d'Israël, c'est-à-dire les ames chrestiennes, enfantent des masles, pourveu qu'avant qu'ils croissent on les tue. Au contraire, dit le grand S. Hierosme, entre les chrestiens, on n'a pas tant d'esgard au commencement qu'à la fin. Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse faire la digestion de ce que l'on en prend. L'esprit seducteur nous arreste au commencement, et nous fait contenter du printems fleury, mais l'esprit divin ne nous fait regarder le commencement que pour parvenir à la fin, et ne nous fait resjouyr des fleurs du printems, que pour la pretention de jouyr des fruicts de l'esté et de l'automne.

Le grand S. Thomas est d'opinion qu'il n'est pas expedient de beaucoup consulter et longuement deliberer sur l'inclination que l'on a d'entrer dans une bonne et bien formée religion ; et il a raison : car, la religion estant conseillée par Nostre-Seigneur en

(1) Comparé.

l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes qui soient bien prudentes et capables de telle affaire, et qui nous puissent ayder à prendre une courte et solide resolution. Mais dés que nous avons deliberé et resolu, et en ce subjet, et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut estre fermes et invariables, sans se laisser nullement esbranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien : car, bien souvent, dit le glorieux S. Bernard, le malin nous donne le change; et pour nous destourner d'achever un bien, il nous en propose un autre qui semble meilleur, lequel, apres que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire, il en presente un troisiesme, se contentant que nous fassions plusieurs commencemens, pourveu que nous ne fassions point de fin. Il ne faut pas mesme passer d'une religion en une autre, sans des motifs grandement considerables, dit S. Thomas, apres l'abbé Nestorius, rapporté par Cassian.

J'emprunte du grand S. Anselme, escrivant à Lauzon, une belle similitude. Comme un arbrisseau souvent transplanté ne sçauroit prendre racine, ny par consequent venir à sa perfection, et rendre le fruict desiré; ainsi l'ame qui transplante son cœur de dessein ne sçauroit profiter ny prendre la juste croissance de sa perfection, puisque la perfection ne consiste pas en commencemens, mais en accomplissemens. Les animaux sacrez d'Ezechiel alloient *où l'impetuosité de l'esprit* les portoit, *et ne se retournoient point en marchant, mais un chascun* s'advançoit, *cheminant devant sa face* (Ezech. 1). Il faut aller où l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer ny retourner en arriere, ains marcher du costé où Dieu a contourné nostre face, sans changer de visée. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que l'on quitte quelquesfois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un on ne treuve pas l'autre : mieux vaut la possession d'un petit thresor treuvé, que la pretention d'un plus grand qu'il faut aller chercher.

L'inspiration est suspecte, qui nous pousse à quitter un vray bien que nous avons present, pour en pourchasser un meilleur à venir. Un jeune homme portugais, nommé François Bassus, estoit admirable, non-seulement en l'eloquence divine, mais en la prattique des vertus, sous la discipline du bien-heureux Philippe Nerius, en la congregation de l'Oratoire de Rome. Or, il creut d'estre inspiré de quitter cette saincte societé pour se rendre en une religion formelle, et enfin se resolut à cela. Mais

le bien-heureux Philippe, assistant à sa reception en l'ordre de S. Dominique, pleuroit amerement, dont estant interrogé par François-Marie Tauruse, qui, depuis, fut archevesque de Sienne et cardinal, pourquoy il jettoit ces larmes : Je deplore, dit-il, la perte de tant de vertus. Et de fait, ce jeune homme si excellemment sage et devot en la congregation, sitost qu'il fut en la religion, devint tellement inconstant et volage, qu'agité de divers desirs de nouveautez et changemens, il donna par apres de grands et fascheux scandales.

Si l'oyseleur va droict au nid de la perdrix, elle se presentera à luy, et contrefera l'errenée et boiteuse; et se lançant comme pour faire grand vol, se laissera tout-à-coup tomber, comme si elle n'en pouvoit plus, affin que le chasseur, s'amusant apres elle, et croyant qu'il la pourra aysement prendre, soit diverty de rencontrer ses petits hors du nid; puis, comme il l'a quelque tems suivie, et qu'il cuide (1) l'attraper, elle prend l'air et s'eschappe. Ainsi nostre ennemy, voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et maniere de vivre propre à son advancement en l'amour celeste, il luy persuade de prendre une autre voye de plus grande perfection en apparence; et l'ayant desvoyé de son premier chemin, il luy rend petit à petit impossible la suitte du second, et luy en propose un troisiesme, affin que l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empesche d'en employer aucun, et par consequent de parvenir à la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute, et tirent au change; mais les vieux, qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suivent tousjours les erres (2) sur lesquelles ils sont. Qu'un chascun donc, ayant treuvé la tres-saincte volonté de Dieu en sa vocation, demeure sainctement et amoureusement en icelle, y prattiquant les exercices convenables, selon l'ordre de la discretion, et avec le zele de la perfection.

(1) Pense. — (2) Traces.

CHAPITRE XII.

DE L'UNYON DE LA VOLONTÉ HUMAINE A CELLE DE DIEU, ÉS INSPIRATIONS QUI SONT CONTRE LES LOYX ORDINAIRES; ET DE LA PAIX ET DOUCEUR DE CŒUR, SECONDE MARQUE DE L'INSPIRATION.

Il se faut donc comporter ainsi, Theotime, és inspirations qui ne sont extraordinaires que d'autant qu'elles nous incitent à prattiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du chrestien. Mais il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non-seulement parce qu'elles font advancer l'ame au delà du train ordinaire, mais aussi parce qu'elles la portent à des actions contraires aux loyx, regles et coustumes de la tres-saincte Eglise, et qui partant sont plus admirables qu'imitables. La saincte damoiselle que les historiens appellent Eusebe l'estrangere, quitta Rome sa patrie, et, s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre mer, et passa en Alexandrie, et de là en l'isle de Cô, où se voyant en asseurance, elle reprint les habits de son sexe, et, se remettant sur mer, elle alla au pays de Carie en la ville de Mylassa, où le grand Paul, qui l'avoit treuvée en Cô, et l'avoit prinse sous sa conduitte spirituelle, la mena; et où par apres estant devenu evesque, il la gouverna si sainctement qu'elle dressa un monastere, et s'employa au service de l'Eglise en l'office qu'en ce tems-là on appelloit de diacresse, avec tant de charité, qu'elle mourut enfin toute saincte, et fut recogneue pour telle par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habits du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsi deguisée au voyage avec des hommes, cela est non-seulement au delà, mais contraire aux regles ordinaires de la modestie chrestienne. Un jeune homme donna un coup de pied à sa mere, et, touché de vive repentance, s'en vint confesser à S. Antoine de Padoüe, qui, pour luy imprimer vivement en l'ame l'horreur de son peché, luy dit entre autres choses : Mon enfant, le pied qui a servy d'instrument à vostre malice, pour un si grand forfait, meriteroit d'estre coupé; ce que le garçon print si à cœur, qu'estant de retour chez sa mere, ravy du sentiment de sa contrition, il se coupa le pied. Les parolles du sainct n'eussent pas eu cette force selon leur portée ordinaire, si Dieu n'y eust adjousté son inspiration, mais inspiration si extraordinaire, qu'on croiroit que ce fust plutost

une tentation, si le miracle de la reunion de ce pied coupé, fait par la benediction du sainct, ne l'eust authorisée. S. Paul premier hermite, S. Antoine, Ste Marie Egyptiaque, ne se sont pas abysmez en ces vastes solitudes, privez d'oüyr la messe, de se communier et confesser, et privez, jeunes gens qu'ils estoient encore, de conduitte et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Simeon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eust peu penser ny entreprendre sans l'instinct et l'assistance celeste. S. Jean evesque, surnommé le silentiaire, quittant son evesché à l'insceu de tout son clergé, alla passer le reste de ses jours au monastere de Laura, sans qu'on pust oncques avoir de ses nouvelles : cela, n'estoit-ce pas contre les regles de la tres-saincte residence? Et le grand S. Paulin, qui se vendit pour rachepter l'enfant d'une pauvre veufve, comme le pouvoit-il faire selon les loyx ordinaires, puisqu'il n'estoit pas sien, ains à son Eglise et au public par la consecration episcopale? Ces filles et femmes qui, poursuivies pour leur beauté, defigurerent leurs visages par des blesseures volontaires, affin de garder leur chasteté sous la faveur d'une saincte laydeur, ne faysoient-elles pas chose, ce semble, deffendue?

Or, une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulierement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit : car l'Esprit divin est voirement violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. Il vient comme *un vent impetueux* et comme un foudre celeste, mais il ne renverse point les apostres, il ne les trouble point; la frayeur qu'ils reçoivent de son bruit est momentanée, et se trouve soudain suivie d'une douce asseurance. C'est pourquoy, ce feu *s'assied sur un chascun d'iceux,* comme y prenant et donnant son sacré repos : et comme le Sauveur est appellé paisible ou pacifique Salomon, aussi son espouse est appellée Sulamite tranquille, et fille de paix; et la voix, c'est-à-dire l'inspiration de l'espoux ne l'agite ny la trouble nullement, ains l'attire si suavement qu'il la fait doucement fondre, et comme escouler son ame en luy : *Mon ame,* dit-elle, *s'est fondue, quand mon bien-aymé a parlé* (Cant. 5). Et, bien qu'elle soit belliqueuse et guerriere, si est-ce que tout ensemble elle est tellement paisible, qu'emmy (1) les armées et batailles, elle continue les accords d'une melodie nompareille. *Que verrez-vous,* dit-elle, *en la Sulamite, sinon les chœurs des armées* (Cant. 7)? Ses armées sont des chœurs, c'est-à-dire des accords des

(1) Parmi.

chantres; et ses chœurs sont des armées, parce que les armes de l'Eglise et de l'ame devote ne sont autre chose que les oraysons, les hymnes, les cantiques et les psalmes. Ainsi les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevées inspirations ont esté les plus doux et paisibles de l'univers, Abraham, Isaac et Jacob; Moyse est qualifié *le plus debonnaire d'entre tous* les hommes; David est recommandé par sa mansuetude.

Au contraire, l'esprit malin est turbulent, aspre, remuant; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuidant que ce soient inspirations celestes, sont ordinairement cognoissables, parce qu'ils sont inquiets, testus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires, qui, sous le pretexte de zele, renversent tout sens dessus dessous, censeurent tout le monde, tancent un chascun, blasment toutes les choses; gens sans conduitte, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçant les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

CHAPITRE XIII.

TROISIESME MARQUE DE L'INSPIRATION, QUI EST LA SAINCTE OBEYSSANCE À L'EGLISE ET AUX SUPERIEURS.

A la paix et douceur du cœur est inseparablement conjoincte la tres-saincte humilité. Mais je n'appelle pas humilité ce ceremonieux assemblage de parolles, de gestes, de baysements de terre, de reverences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment interieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain. Car tout cela n'est qu'un vain amusement des foibles esprits, et doit plutost estre nommé phantosme d'humilité, qu'humilité.

Je parle d'une humilité noble, reelle, moëlleuse, solide; qui nous rend souples à la correction, maniables et prompts à l'obeyssance. Tandis que l'incomparable Simeon Stylite estoit encore novice à Tolede, il se rendit impliable à l'advis de ses superieurs, qui le vouloient empescher de prattiquer tant d'estranges rigueurs, par lesquelles il sevissoit desordonnement contre soy-mesme; si que enfin il fut pour cela chassé du monastere, comme peu susceptible de la mortification du cœur, et trop adonné à celle du corps. Mais estant par apres rappelé et devenu plus devot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsi qu'il tesmoigna en l'action suivante. Car lorsque les hermites espars parmy les deserts voisins d'Antioche

sceurent la vie extraordinaire qu'il faysoit sur sa colomne, en laquelle il sembloit estre ou un ange terrestre, ou un homme celeste, ils luy envoyerent un deputé d'entre eux, auquel ils donnerent ordre de lui parler de leur part en cette sorte : Pourquoy est-ce, Simeon, que laissant le grand chemin de la vie devote frayé par tant de grands et saincts devanciers, vous en suivez un autre incogneu aux hommes, et tant esloigné de tout ce qui a esté veu et oüy jusqu'à present? Quittez, Simeon, cette colomne, et rangez-vous meshuy avec les autres à la façon de vivre et à la methode de servir Dieu, usitée par les bons Peres predecesseurs. Que si Simeon acquiesçoit à leur advis, et pour condescendre à leur volonté, se monstroit prompt à vouloir descendre, ils donnerent charge au deputé de luy laisser la liberté de perseverer en ce genre de vie jà commencée : d'autant que par son obeyssance, disoient ces bons Peres, on pourra bien cognoistre qu'il a entrepris cette sorte de vie par l'inspiration divine : mais si, au contraire, il resistoit, et que mesprisant leur exhortation, il voulust suivre sa propre volonté, ils resolurent qu'il le falloit retirer par force, et luy faire abandonner sa colomne. Le deputé donc estant venu à la colomne, il n'eut pas sitost fait son ambassade, que le grand Simeon, sans delay, sans replique quelconque, se print à vouloir descendre avec une obeyssance et humilité digne de sa rare saincteté. Ce que voyant le delegué : Arrestez, dit-il, ô Simeon, demeurez là, perseverez constamment, et ayez bon courage, poursuivez vaillamment vostre entreprise, vostre sejour sur cette colomne est de Dieu.

Mais voyez, Theotime, je vous prie, comme ces anciens et saincts anachoretes, en leur assemblée generale, ne treuvent point de marque plus asseurée de l'inspiration celeste en un subjet si extraordinaire, comme fut la vie de ce sainct Stylite, que de le voir simple, doux et maniable sous les loyx de la tres-saincte obeyssance : aussi Dieu, benissant la sousmission de ce grand homme, luy donna la grace de perseverer trente ans entiers sur une colomne haute de trente-six coudées, apres avoir desjà esté sept ans sur les autres colomnes de six, de douze, et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant esté dix ans sur une petite pointe de rocher au lieu appellé la Mandre. Ainsi cet oyseau de paradis, vivant en l'air sans toucher terre, fut un spectacle d'amour pour les anges, et d'admiration pour les humains. Tout est asseuré en l'obeyssance, tout est suspect hors de l'obeyssance.

Quand Dieu jette des inspirations dans un cœur, la premiere

qu'il respand est celle de l'obeyssance. Mais, y eut-il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux S. Paul? Or, le chef principal d'icelle fut qu'il allast en la cité, en laquelle il apprendroit par la bouche d'Ananie ce qu'il avoit à faire; et cet Ananie, homme grandement celebre, estoit, comme dit S. Dorothée, evesque de Damas. Quiconque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obeyr aux superieurs et suivre leurs advis, il est un imposteur. Tous les prophetes et predicateurs qui ont esté inspirez de Dieu ont tousjours aymé l'Eglise, tousjours adheré à sa doctrine, tousjours aussi esté approuvez par elle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que cette verité, que *les levres du prestre gardoient la science, et* qu'on devoit *requerir la loy de sa bouche* (Malach. 11). De sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations celestes, si elles ne sont recogneues et approuvées par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire. Car, ainsi s'accordent Moyse et les prophetes. S. François, S. Dominique, et les autres Peres des ordres religieux, vinrent au service des ames par une inspiration extraordinaire, mais ils se sousmirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacrée hierarchie de l'Eglise. En somme, les trois meilleures et plus asseurées marques des legitimes inspirations, sont la perseverance contre l'inconstance et legereté, la paix et douceur de cœur contre les inquietudes et empressemens, l'humble obeyssance contre l'opiniastreté et bigarrerie.

Et pour conclure tout ce que nous avons dit de l'unyon de nostre volonté à celle de Dieu, qu'on appelle *signifiée,* presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et mesme la chicorée sauvage, qui les a bleues, les tournent tousjours du costé du soleil, et suivent ainsi son contour : mais l'heliotropium ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encore toutes ses feüilles à la suitte de ce grand luminaire. De mesme tous les esleus tournent la fleur de leur cœur, qui est l'obeyssance aux commandemens, du costé de la volonté divine : mais les ames, vivement esprises du sainct amour, ne regardent pas seulement cette divine bonté par l'obeyssance aux commandemens, ains aussi par l'unyon de toutes leurs affections, suivant le contour de ce divin soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire, sans reserve ny exception quelconque, dont elles peuvent dire avec le sacré Psalmiste : *Seigneur, vous avez empoigné ma main droicte, et m'avez conduict en vostre volonté, et m'avez recueilli avec beaucoup de gloire. J'ay esté fait comme un cheval envers*

vous, et je suis tousjours avec vous (Ps. 62). Car, comme un cheval bien dressé se manie aysement, doucement et justement, en toutes façons, par l'escuyer qui le monte; aussi l'ame amante est si souple à la volonté de Dieu, qu'il en fait tout ce qu'il veut.

CHAPITRE XIV.

BRIEFVE METHODE POUR COGNOISTRE LA VOLONTÉ DE DIEU.

SAINT Basile dit que la volonté de Dieu nous est tesmoignée par ses ordonnances ou commandemens, et que, lors, il n'y a rien à deliberer, car il faut faire simplement ce qui est ordonné; mais que, pour le reste, il est en nostre liberté de choysir à nostre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loysible, ains seulement ce qui est expedient; et qu'enfin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut oüyr l'advis du pere spirituel.

Mais, Theotime, je vous advertis d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintesfois aux ames qui ont un grand desir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemy, en toutes occurrences, les met en doubte si c'est la volonté de Dieu qu'elles fassent une chose plutost qu'une autre; comme, par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'amy, ou qu'elles ne mangent pas; qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeusnent le vendredy ou le samedy, qu'elles aillent à la recreation ou qu'elles s'en abstiennent, en quoy elles consument beaucoup de tems : et, tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loysir de faire plusieurs biens, desquels l'execution seroit plus à la gloire de Dieu que ne sçauroit estre le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusées.

On n'a pas accoustumé de peser la menue monnoye, ains seulement les pieces d'importance. Le trafic seroit trop ennuyeux et mangeroit trop de tems, s'il falloit peser les sols, les liards, les deniers et les pites. Ainsi ne doit-on pas peser toutes sortes de menues actions pour sçavoir si elles valent mieux que les autres. Il y a mesme bien souvent de la superstition à vouloir faire cet examen : car, à quel propos mettra-t-on en difficulté s'il est mieux d'oüyr la messe en une eglise qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumosne à un homme qu'à une femme? Ce n'est pas bien servir un maistre, d'employer autant

de tems à considerer ce qu'il faut faire, comme à faire ce qui est requis. Il faut mesurer nostre attention à l'importance de ce que nous entreprenons : ce seroit un soin desreglé de prendre autant de peine à deliberer pour faire un voyage d'une journée, comme pour celuy de trois ou quatre cents lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande consequence, de quelque œuvre de longue haleine, ou de quelque depense bien-grande, le changement de sejour, l'eslection des conversations, et telles semblables choses meritent qu'on pense serieusement ce qui est plus selon la volonté divine. Mais, és menues actions journalieres, esquelles mesme la faute n'est ny de consequence ny irreparable, qu'est-il besoin de faire l'embesongné, l'attentif et l'empesché à faire des importunes consultations? A quel propos me mettray-je en depense pour apprendre si Dieu ayme mieux que je dise le Rosaire ou l'Office de Nostre-Dame, puisqu'il ne sçauroit y avoir tant de difference entre l'un et l'autre, qu'il faille pour cela faire une grande enqueste? que j'aille plutost à l'hospital visiter les malades, qu'à vespres; que j'aille plutost au sermon qu'en une eglise où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande deliberation. Il faut aller tout à la bonne foy et sans subtilité en telles occurrences; et, comme dit S. Basile, faire librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser nostre esprit, perdre le tems, et nous mettre en danger d'inquietude, scrupule et superstition. Or, j'entends tousjours, quand il n'y a pas grande disproportion entre une œuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considerable d'une part plus que de l'autre.

Es choses mesme de consequence, il faut estre bien humble, et ne point penser de treuver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours. Mais apres avoir demandé la lumiere du Sainct-Esprit, appliqué nostre consideration à la recherche de son bon playsir, pris le conseil de nostre directeur, et, s'il y eschoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il se faut resoudre et determiner au nom de Dieu, et ne faut plus par apres revoquer en doubte nostre choix, mais le cultiver et soustenir devotement, paisiblement et constamment. Et, bien que les difficultez, tentations et diversitez d'evenemens qui se rencontrent au progrez de l'execution de nostre dessein, nous pourroient donner quelque deffiance d'avoir bien choysi, il faut neantmoins demeurer fermes, et ne point regarder tout cela, ains considerer que si nous eussions fait un autre choix, nous eus-

sions peut-être treuvé cent fois pis; outre que nous ne sçavons pas si Dieu veut que nous soyons exercez en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La resolution estant sainctement prise, il ne faut jamais doubter de la sainctеté de l'execution : car, s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer : faire autrement c'est une marque d'un grand amour-propre, ou d'enfance, foiblesse, ou nyaiserie d'esprit.

LIVRE NEUVIESME.

DE L'AMOUR DE SOUSMISSION, PAR LEQUEL NOSTRE VOLONTÉ S'UNIT AU BON PLAYSIR DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'UNYON DE NOSTRE VOLONTÉ AVEC LA VOLONTÉ DIVINE, QU'ON APPELLE VOLONTÉ DE BON PLAYSIR.

Rien ne se fait, hormis le peché, que par la volonté de Dieu, qu'on appelle volonté absolue et de bon playsir, que personne ne peut empescher, et laquelle ne nous est point cogneue que par les effects, qui, estant arrivez, nous manifestent que Dieu les a voulus et desseignez.

1° Considerons en bloc, Theotime, tout ce qui a esté, qui est, et qui sera; et tout ravis d'estonnement, nous serons contraints d'exclamer, à l'imitation du Psalmiste : *O Seigneur, je vous loüeray, parce que vous estes excessivement magnifique : vos œuvres sont merveilleuses, et mon ame le recognoist trop plus. Vostre science est admirable au-dessus de moy, elle prevaut, et je ne puis y atteindre* (Ps. 138). Et de là nous passerons à la tres-saincte complaysance, nous resjouyssant de quoy Dieu est si infiny en sagesse, puissance et bonté, qui sont les trois proprietez divines, desquelles l'univers n'est qu'un petit essay et comme une monstre.

2° Voyons les hommes et les anges, et toute cette varieté de natures, de qualitez, conditions, facultez, affections, passions, graces et privileges que la supresme Providence a establies en la multitude innombrable de ces intelligences celestes, et des personnes humaines, esquelles est si admirablement exercée la justice et misericorde divine; et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joye pleine de respect et de crainte amoureuse :

J'ay pour object de mon cantique
La justice et le jugement.
Je vous consacre ma musique,
O Dieu tout juste et tout clement. (Psalm 11).



Theotime, nous devons avoir une extreme complaysance de voir comme Dieu exerce sa misericorde par tant de diverses faveurs qu'il distribue aux anges et aux hommes, au ciel et en la terre; et comme il prattique la justice par une infinie varieté de peines et chastimens : car sa justice et sa misericorde sont esgalement aymables et admirables en elles-mesmes, puisque l'une et l'autre ne sont autre chose qu'une mesme tres-unique bonté et divinité. Mais d'autant que les effects de sa justice nous sont aspres et pleins d'amertume, il les adoucit tousjours par le meslange de ceux de sa misericorde, et fait qu'emmy les eaux du deluge de sa juste indignation, l'olive verdoyante soit conservée, et que l'ame devote, comme une chaste colombe, l'y puisse enfin treuver, si toutesfois elle veut bien amoureusement mediter à la façon des colombes. Ainsi les afflictions, les sueurs, les travaux, dont nostre vie abonde, qui, par la juste ordonnance de Dieu, sont les peines du peché, sont aussi, par sa douce misericorde, des eschelons pour monter au ciel, des moyens pour proficter en la grace, et des merites pour obtenir la gloire. Bien-heureuses sont la pauvreté, la faim, la soif, la tristesse, la maladie, la mort, la persecution : car ce sont voirement des equitables punitions de nos fautes; mais punitions tellement temperées, et, comme parlent les medecins, tellement aromatisées de suavité, debonnaireté et clemence divine, que leur amertume est tres-aymable. Chose estrange, mais veritable. Theotime, si les damnez n'estoient aveuglez de leur obstination et de la hayne qu'ils ont contre Dieu, ils treuveroient de la consolation en leurs peines, et verroient la misericorde divine admirablement meslée avec les flammes qui les bruslent eternellement. Si que les saincts considerant, d'une part, les tourmens des damnez, si horribles et effroyables, ils en louent la justice divine, et s'escrient :

Vous estes juste, ô Dieu! vous estes equitable,
La justice à jamais regne en vos jugemens. (Psalm. 118.)

Mais voyant d'autre part que ces peines, quoique eternelles et incomprehensibles, sont toutesfois moindres de beaucoup que les coulpes et crimes pour lesquels elles sont infligées, ravis de l'infinie misericorde de Dieu : O Seigneur, diront-ils, que vous estes bon! puisque, au plus fort de vostre ire, vous ne pouvez contenir le torrent de vos misericordes, qu'elles n'escoulent leurs eaux dans les impetueuses flammes de l'enfer.

Vous n'avez oublié la bonté de vostre ame,
Non pas mesme jettant les damnez dans la flamme
De l'enfer eternel, emmy vostre fureur.
Vous n'avez sceu garder vostre saincte douceur
De respandre les traicts de la compassion
Emmy les justes coups de la punition.

3° Venons par apres à nous-mesmes en particulier, et voyons une quantité de biens interieurs et exterieurs, comme aussi un nombre tres-grand de peines interieures et exterieures, que la Providence divine nous a preparées selon sa tres-saincte justice et misericorde, et comme ouvrant les bras de nostre consentement, embrassons tout cela tres-amoureusement, acquiesçant à sa tres-saincte volonté, et chantant à Dieu, par maniere d'un hymne d'eternel acquiescement : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (Matth. 6). Ouy, Seigneur, vostre volonté soit faite en la terre, où nous n'avons point de playsir sans meslange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jour sans la suite d'une nuict, point de printems sans qu'il soit precedé de l'hyver; en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares, et les travaux innombrables. O Dieu! neantmoins que vostre volonté soit faite, non-seulement en l'execution de vos commandemens, conseils et inspirations qui doivent estre prattiquez par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peines qui doivent estre receues en nous, affin que vostre volonté fasse par nous, en nous, et de nous, tout ce qu'il luy playra.

CHAPITRE II.

QUE L'UNYON DE NOSTRE VOLONTÉ AU BON PLAYSIR DE DIEU, SE FAIT PRINCIPALEMENT ÉS TRIBULATIONS.

Les peines, considerées en elles-mesmes, ne peuvent estre aymées : mais regardées en leur origine, c'est-à-dire, en la providence et volonté divine qui les ordonne, elles sont infiniment aymables. Voyez la verge de Moyse en terre, c'est un serpent effroyable ; voyez-la en main de Moyse, c'est une baguette de merveilles. Voyez les tribulations en elles-mesmes, elles sont affreuses : voyez-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des delices. Combien de fois nous est-il arrivé d'avoir à contrecœur les remedes et medicamens, tandis que le medecin ou l'apothicaire les presentoit; et que nous estant offerts par une

main bien-aymée, l'amour, surmontant l'horreur, nous les recevions avec joie? Certes, ou l'amour oste l'aspreté du travail, ou il rend le sentiment aymable. On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paroissent tout d'or : mais ostez-les de ces eaux qui sont le lieu de leur origine, ils ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela : si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle; mais qui les considere en ce bon playsir eternel, elles sont toutes d'or, aymables et precieuses plus qu'il ne se peut dire.

Si le grand Abraham eust veu la necessité de tuer son fils hors la volonté de Dieu, pensez, Theotime, combien de peines et de convulsions de cœur il eust souffert : mais la voyant dans le bon playsir de Dieu, elle luy est toute d'or, et il l'embrasse tendrement. Si les martyrs eussent veu leurs tourmens hors ce bon playsir, comment eussent-ils peu chanter entre les fers et les flammes? Le cœur vrayement amoureux ayme le bon playsir divin, non-seulement és consolations, mais aussi és afflictions; ains il l'ayme plus en la croix, és peines et travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aymée.

Les stoïciens, particulierement le bon Epictete, colloquoient toute leur philosophie à s'abstenir et soustenir, à se deporter et supporter, à s'abstenir et se deporter des playsirs, voluptez et honneurs terrestres, à soustenir et supporter les injures, travaux, et incommoditez. Mais la doctrine chrestienne, qui est la vraye philosophie, a trois principes sur lesquels elle establit tout son exercice; l'abnegation de soy-mesme, qui est bien plus que de s'abstenir des playsirs; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre Nostre-Seigneur, non-seulement en ce qui est de renoncer à soy-mesme et porter sa croix, mais aussi en ce qui est de la prattique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais, toutesfois, on ne tesmoigne point tant l'amour en l'abnegation ny en l'action, comme on fait en la passion. Certes, le Sainct-Esprit marque en l'Escriture saincte le plus haut poinct de l'amour de Nostre-Seigneur envers nous en la mort et passion qu'il a souffertes pour nous.

1° Aymer la volonté de Dieu és consolations, c'est un bon amour, quand, en verité, on ayme la volonté de Dieu, et non pas la consolation en laquelle elle est; neantmoins, c'est un amour sans contradiction, sans respugnance et sans effort : car qui n'aymeroit une si digne volonté en un subjet si aggreable?



2° Aymer la volonté divine en ses commandemens, conseils, et inspirations, c'est un second degré d'amour plus parfaict : car il nous porte à renoncer et quitter nostre propre volonté, et nous fait abstenir et deporter de plusieurs voluptez, mais non pas de toutes.

3° Aymer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut poinct de la tres-saincte charité : car en cela il n'y a rien d'aymable que la seule volonté divine ; il y a une grande contradiction de la part de nostre nature : et non-seulement on quitte toutes les voluptez, mais on embrasse les tourmens et travaux.

Le malin ennemy sçavoit bien que c'estoit le dernier affinement de l'amour, quand apres avoir oüy de la bouche de Dieu que Job estoit juste, droicturier, craignant Dieu, fuyant le peché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose en comparayson de la souffrance des afflictions par lesquelles il fit le dernier et le plus grand essay de l'amour de ce grand serviteur de Dieu ; et pour les rendre extremes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfans, de l'abandonnement de tous ses amys, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confederez et de sa femme, mais contradiction pleine de mespris, mocqueries et reproches ; à quoy il adjousta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une playe universelle, cruelle, infecte, horrible.

Or, voilà toutesfois le grand Job, comme le roy des miserables de la terre, assis sur un fumier, comme sur le throsne de la misere, paré de playes, d'ulceres, de pourriture, comme de vestemens royaux assortissans à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et aneantissement, que, s'il n'eust parlé, on ne pouvoit discerner si Job estoit un homme reduict en fumier, ou le fumier estoit une pourriture en forme d'homme. Or, le voilà, dis-je, le grand Job, qui s'escrie : *Si nous avons receu des biens de la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux* (Job. 2) ? O Dieu, que cette parolle est de grand amour ! Il pense, Theotime, que c'est de la main de Dieu qu'il a receu les biens, tesmoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens parce qu'ils estoient biens, comme parce qu'ils provenoient de la main du Seigneur. Ce qu'estant ainsi, il conclut que doncques il faut supporter amoureusement les adversitez, puisqu'elles procedent de la mesme main du Seigneur, esgalement aymable, lorsqu'elle distribue les afflictions, comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontiers

receus de tous; mais de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfaict, qui les ayme d'autant plus, qu'ils ne sont aymables que pour le respect de la main qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droict chemin, marchant en doubte, va regarder çà et là le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considerer s'il ne fourvoye point; mais celuy qui est asseuré de sa route, va gayement, hardyment et vistement. Ainsi certes, l'amour voulant aller à la volonté de Dieu par les consolations, il va tousjours en crainte, de peur de prendre le change, et qu'en lieu d'aymer le bon playsir de Dieu, il n'ayme le playsir propre qui en est la consolation. Mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en asseurance; car l'affliction n'estant nullement aymable en elle-mesme, il est bien-aysé de ne l'aymer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont à tous coups en deffaut au printems, et n'ont quasi nul sentiment, parce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur, qu'elle outrepasse celle du cerf ou du lievre. Parmy le printems des consolations, l'amour n'a presque nulle recognoissance du bon playsir de Dieu, parce que le playsir sensible de la consolation jette tant d'attraicts dedans le cœur, qu'il en est diverty de l'attention qu'il devroit avoir à la volonté de Dieu. Nostre-Seigneur ayant donné le choix à Ste Catherine de Sienne d'une couronne d'or ou d'une couronne d'espines, elle choysit celle-cy, comme plus conforme à l'amour. C'est une marque asseurée de l'amour, dit la bien-heureuse Angele de Foligny, que de vouloir souffrir; et le grand Apostre s'escrie qu'il *ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité* (Gal. 6; II. Cor. 12), en la persecution.

CHAPITRE III.

DE L'UNYON DE NOSTRE VOLONTÉ AU BON PLAYSIR DIVIN, ÉS AFFLICTIONS SPIRITUELLES, PAR LA RESIGNATION.

L'AMOUR de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, des jeusnes, veilles, cilices et autres macerations de la chair, et nous fait renoncer aux playsirs, honneurs et richesses; et l'amour, en ces exercices, est tout aggreable au bien-aymé. Toutesfois, il l'est encore davantage quand nous recevons avec patience, doucement et aggreablement, les peines, tourmens et tribulations, en consideration de la volonté

divine qui nous les envoye. Mais l'amour est alors en son excellence, quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains, nous les cherissons, nous les aymons et les caressons à cause du bon playsir divin duquel elles procedent.

Or, entre tous les essays de l'amour parfaict, celuy qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est, sans doubte, le plus fin et le plus relevé. La bien-heureuse Angele de Foligny fait une admirable description des peines interieures esquelles quelquesfois elle s'estoit treuvée, disant que son ame estoit en tourment comme un homme qui, pieds et mains liez, seroit pendu par le col, et ne seroit pourtant pas estranglé; mais demeureroit en cet estat entre mort et vif, sans esperance de secours, ne pouvant ny se soustenir de ses pieds, ny s'ayder de ses mains, ny crier de la bouche, ny mesme souspirer ou plaindre. Il est ainsi, Theotime. L'ame est quelquesfois tellement pressé d'afflictions interieures, que toutes ses facultez et puissances en sont accablées par la privation de tout ce qui la peut alleger, et par l'apprehension et impression de tout ce qui la peut attrister. Si qu'à l'imitation de son Sauveur, elle *commence à s'ennuyer, à craindre* (Marc. 14), à s'espouvanter, puis *à s'attrister* (Matth. 26) d'une tristesse pareille à celle des mourans, dont elle peut dire : *Mon ame est triste jusques à la mort* (*Ibid.*); et du consentement de tout son interieur elle desire, demande et supplie que, *s'il est possible, ce calice soit esloigné* (*Ibid.*) d'elle; ne luy restant plus que la fine supresme poincte de l'esprit, laquelle, attachée au cœur et bon playsir de Dieu, dit, par un tres-simple acquiescement : O Pere eternel, *mais toutesfois ma volonté ne soit faite, ains la vostre* (Luc. 22). Et c'est l'importance que l'ame fait cette resignation parmy tant de trouble, entre tant de contradictions et respugnances, qu'elle ne s'apperçoit presque pas de la faire; au moins luy est-il advis que c'est si languidement, que ce ne soit pas de bon cœur ni comme il est convenable, puisque ce qui se passe alors pour le bon playsir divin, se fait non-seulement sans playsir et contentement, mais contre tout le playsir et contentement de tout le reste du cœur, auquel l'amour permet bien de se plaindre, au moins de ce qu'il ne se peut pas plaindre, et de dire toutes les lamentations de Job et de Hieremie, mais à la charge que tousjours le sacré acquiescement se fasse dans le fond de l'ame, en la supresme et plus delicate poincte de l'esprit : et cet acquiescement n'est pas tendre, ni doux, ni presque pas sensible, bien qu'il

soit veritable, fort, indomptable et tres-amoureux, et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit comme dans le dongeon de la forteresse où il demeure courageux, quoyque tout le reste soit prins et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cet estat est denué de tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et facultez de l'ame, plus il en est estimable de garder si constamment sa fidellité.

Cette unyon et conformité au bon playsir divin se fait, ou par la saincte resignation, ou par la tres-saincte indifference. Or, la resignation se prattique par maniere d'effort et de sousmission : on voudroit bien vivre en lieu de mourir; neantmoins, puisque c'est le bon playsir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudroit vivre, s'il playsoit à Dieu, et, de plus, on voudroit qu'il pleust à Dieu de faire vivre. On meurt de bon cœur, mais on vivroit encore plus volontiers; on passe d'assez bonne volonté, mais on demeureroit encore plus affectionnement. Job, en ses travaux, fait l'acte de resignation : *Si nous avons receu les biens,* dit-il, *de la main de Dieu, pourquoy n'en soustiendrions-nous les peines et travaux qu'il nous envoye* (Job. 2)? Voyez, Theotime, qu'il parle de soustenir, supporter, endurer. *Comme il a pleu au Seigneur, ainsi a-t-il esté fait* : *le nom du Seigneur soit beny* (*Ibid.*). Ce sont les parolles de resignation et acception, par maniere de souffrance et de patience.

CHAPITRE IV.

DE L'UNYON DE NOSTRE VOLONTÉ AU BON PLAYSIR DE DIEU PAR L'INDIFFERENCE.

La resignation prefere la volonté de Dieu à toutes choses; mais elle ne laisse pas d'aymer beaucoup d'autres choses, outre la volonté de Dieu. Or, l'indifference est au-dessus de la resignation : car elle n'ayme rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes, le cœur le plus indifferent du monde peut estre touché de quelque affection, tandis qu'il ne sçavoit encore pas où est la volonté de Dieu. Eliezer estant arrivé à la fontaine de Haram, vit bien la vierge Rebecca (Genes. 26), et la treuva sans doute *trop plus belle et aggreable* (*Ibid.*); mais pourtant il demeura en indifference, jusqu'à ce que, par le signe que Dieu luy avoit inspiré, il cogneust que la volonté divine l'avoit *preparée au fils de son maistre* (Genes. 26) : car alors il luy donna *les pendans d'aureilles et les brasselets d'or* (Genes. 29). Au con-

traire, si Jacob n'eust aymé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son pere Isaac l'avoit obligé, il eust autant aymé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre estoient esgalement fille de Laban, et par consequent la volonté de son pere eust esté aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parce que, outre la volonté de son pere, il vouloit satisfaire à son goust particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fascha d'espouser Lia, et la print à contre-cœur par resignation.

Le cœur indifferent n'est pas comme cela : car, sçachant que la tribulation, quoyqu'elle soit layde comme une autre Lia, ne laisse pas d'estre fille, et fille bien-aymée du bon playsir divin, il l'ayme autant que la consolation; laquelle, neantmoins, en elle-mesme, est plus aggreable ; ains il ayme encore plus la tribulation, parce qu'il ne void rien d'aymable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que de l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendray-je que de l'eau? Ains je l'aymeray mieux dans un verre, parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit presentée en la tribulation ou en la consolation , puisqu'en l'une et en l'autre je ne veux ny ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paroist d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce tres-sainct bon playsir eternel?

Heroïque, ains plus qu'heroïque, l'indifference de l'incomparable S. Paul : *Je suis pressé,* dit-il aux Philippiens, *de deux costez, ayant desir d'estre avec Jesus-Christ, chose trop meilleure; mais aussi de demeurer en cette vie pour vous* (Philipp. 1). En quoy il fut imité par le grand evesque S. Martin, qui, parvenu à la fin de la vie, pressé d'un extreme desir d'aller à son Dieu, ne laissa pas pourtant de tesmoigner qu'il demeureroit aussi volontiers entre les travaux de sa charge, pour le bien de son cher troupeau, comme si apres avoir chanté ce cantique :

Que vos pavillons souhaittables
O Dieu des armées redoubtables
Helas! à bon droict sont aimez!
Mon ame fond d'ardeur extreme,
Et mes sens se pasment de mesme
Apres vos parvis reclamez;
Mon cœur bondit, ma chair ravie
Saute apres vous, Dieu de la vie. (Psalm. 80.)

il vint par apres faire cette exclamation : O Seigneur! neantmoins, si je suis encore requis au service du salut de vostre peuple, je ne refuse point le travail : vostre volonté soit faite. Admirable indifference de l'apostre! admirable celle de cet homme apostolique! Ils voyent le paradis ouvert pour eux, ils voyent mille travaux en terre; l'un et l'autre leur est indifferent au choix, et il n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contre-poids à leurs cœurs. Le paradis n'est point plus aymable que les miseres de ce monde, si le bon playsir divin est esgalement là et icy. Les travaux leur sont un paradis, si la volonté divine se treuve en iceux, et le paradis un travail, si la volonté de Dieu n'y est pas. Car, comme dit David, ils ne demandent ny au ciel ny en la terre que de voir le bon playsir de Dieu accomply. *O Seigneur, qu'y a-t-il au ciel pour moy, ou que veux-je en terre, sinon vous* (Psal. 22)?

Le cœur indifferent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon playsir eternel : un cœur sans choix, esgalement disposé à tout, sans aucun autre object de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour és choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoy, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choysit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a le plus. Le bon playsir de Dieu est au maryage et en la virginité : mais parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifferent choysit la virginité, quand elle luy devroit couster la vie, comme elle fit à la chere fille spirituelle de S. Paul, Ste Thecle, à Ste Cecile, à Ste Agathe, et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celuy du pauvre; le cœur indifferent choysira ce party. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience prattiquée entre les tribulations; l'indifference prefere celle-cy, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon playsir de Dieu est le souverain object de l'ame indifferente; par-tout où elle le void, *elle court à l'odeur de ses parfums* (Cant. 3), et cherche tousjours l'endroict où il y en a plus, sans consideration d'aucune autre chose. Il est conduict par la divine volonté comme par un lien tres-aymable, et partout où elle va, il la suit : il aymeroit mieux l'enfer, avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. Ouy, mesme, il prefereroit l'enfer au paradis, s'il sçavoit qu'en celuy-là, il y eust un peu plus du bon playsir divin qu'en celuy-cy : en sorte que si, par

imagination de chose impossible, il sçavoit que sa damnation fust un peu plus aggreable à Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation, et courroit à la damnation.

CHAPITRE V.

QUE LA SAINCTE INDIFFERENCE S'ESTEND À TOUTES CHOSES.

L'INDIFFERENCE se doit prattiquer és choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laydeur, la foiblesse, la force, és choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses; és varietez de la vie spirituelle, comme seicheresses, consolations, gousts, ariditez; és actions, és souffrances, et, en somme, toutes sortes d'évenemens. Job, quant à la vie naturelle, fut ulceré d'une playe la plus horrible qu'on eust veue. Quant à la vie civile, il fut mocqué, baffoüé, vilipendé, et par ses plus proches : en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, presseures, convulsions, angoisses, tenebres, et de toutes sortes d'intolerables douleurs interieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foy. Le grand Apostre nous annonce une generale indifference, pour « nous monstrer vrays serviteurs » de Dieu, en fort grande patience és tribulations, és necessitez, » és angoisses, és blesseures, és prisons, és seditions, és tra- » vaux, és veilles, és jeusnes; en chasteté, en science, en » longanimité et suavité au Sainct-Esprit, en charité non feinte, » en parole de verité, en la vertu de Dieu, par les armes de » justice à droicte et à gauche, par la gloire et par l'abjection, » par l'infamie et bonne renommée; comme seducteurs, et » neantmoins veritables; comme incogneus, et toutesfois reco- » gneus; comme mourans, et toutesfois vivans; comme chastiez, » et toutesfois non tuez; comme tristes, et toutesfois tousjours » joyeux; comme pauvres, et toutesfois enrichissant plusieurs; » comme n'ayant rien, et toutesfois possedans toutes choses. » (II. Cor. 6.)

Voyez, je vous prie, Theotime, comme la vie des apostres estoit affligée; selon le corps, par les blesseures; selon le cœur, par les angoisses; selon le monde, par l'infamie et les prisons : et parmy tout cela, ô Dieu, quelle indifference! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales, et leurs deshonneurs honnorables : c'est-à-dire, ils sont joyeux d'estre tristes, contens d'estre pauvres, revigorez de vivre entre

les perils de la mort, et glorieux d'estre avilis; parce que telle estoit la volonté de Dieu.

Et parce qu'elle estoit plus recognue és souffrances qu'és actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant : *Paroissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience és tribulations, és necessitez, és angoisses, et puis enfin en chasteté, en prudence, en longanimité* (II. Cor. 6).

Ainsi nostre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de leze majesté divine et humaine, battu, foüetté, baffoué et tourmenté avec une ignominie extraordinaire; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et sensibles tourmens qu'on puisse imaginer; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, espouvantemens, angoisses, delaissemens et oppressions interieures qui n'en eurent ny n'en auront jamais de pareilles. Car, encore que la supreme portion de son ame fust souverainement jouyssante de la gloire eternelle, si est-ce que l'amour empeschoit cette gloire de respandre ses delices ny és sentimens, ny en l'imagination, ny en la raison inferieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la mercy de la tristesse et angoisse.

Ezechiel vit *le simulachre d'une main* qui le *saysit par un* seul *flocquet des cheveux de sa teste, l'eslevant entre le ciel et la terre* (Ezech. 8). Nostre-Seigneur aussi eslevé en la croix entre la terre et le ciel, n'estoit, ce semble, tenu de la main de son Pere que par l'extreme poincte de l'esprit, et, par maniere de dire, par un seul cheveu de sa teste, qui, touché de la douce main du Pere eternel, recevoit une souveraine affluence de felicité, tout le reste demeurant abysmé dans la tristesse et ennuy. C'est pourquoy il s'escrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu delaissé* (Matth. 27)?

On dit que le poisson, qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempestes, tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsi emmy la mer des passions dont Nostre-Seigneur fut accablé, toutes les facultez de son ame demeurerent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peines, hormis la poincte de l'esprit qui, exempte de tout travail, estoit toute claire et resplendissante de gloire et felicité. O que bien-heureux est l'amour qui regne dans la cime de l'esprit des fidelles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations interieures!

CHAPITRE VI.

DE LA PRATTIQUE DE L'INDIFFERENCE AMOUREUSE ÉS CHOSES DU SERVICE DE DIEU.

On ne cognoist presque point le bon playsir divin que par les evenemens; et, tandis qu'il nous est incogneu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu, qui nous est manifestée ou signifiée. Mais, soudain que le bon playsir de sa divine Majesté comparoist, il faut aussitost se ranger amoureusement à son obeyssance.

Ma mere, ou moy-mesme (car c'est tout un), sommes au lict malades : que sçay-je si Dieu veut que la mort s'en ensuive? certes je n'en sçay rien; mais je sçay bien pourtant qu'en attendant l'evenement que son bon playsir a ordonné, il veut, par la volonté declarée, que j'employe les remedes convenables à la guerison. Je le feray donc fidellement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourray contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon playsir divin que le mal, victorieux des remedes, apporte enfin la mort, soudain que j'en seray certifié par l'evenement, j'acquiesceray amoureusement en la poincte de mon esprit, nonobstant toute la respugnance des puissances inferieures de mon ame. *Ouy,* Seigneur, je le veux bien, ce diray-je, *parce que tel a esté vostre bon playsir* (Matth. 11) : il vous a ainsi pleu, et il me plaist ainsi à moy, qui suis tres-humble serviteur de vostre volonté.

Mais si le bon playsir divin m'estoit declaré avant l'evenement d'iceluy, comme au grand S. Pierre la façon de sa mort, au grand S. Paul ses lyens et prisons, à Hieremie la destruction de sa chere Hierusalem, à David la mort de son fils; alors il faudroit unir à l'instant nostre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et comme luy, s'il nous estoit commandé, entreprendre l'execution du decret eternel en la mort mesme de nos enfans. Admirable unyon de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu! qui, croyant que ce fust le bon playsir divin qu'il sacrifiast son enfant, le voulut et entreprint si fortement : admirable celle de la volonté de l'enfant qui se sousmit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon playsir de son Dieu au prix de sa propre mort!

Mais notez, Theotime, un traict de la parfaicte unyon d'un cœur indifferent avec le bon playsir divin. Voyez Abraham l'es

pée au poing, le bras relevé, prest à donner le coup de mort à son cher unique enfant. Il fait cela pour playre à la volonté divine; et voyez à mesme tems un ange qui, de la part de cette mesme volonté, l'arreste tout court, et soudain il retient son coup; esgalement prest à sacrifier son fils et à ne le sacrifier pas, la vie et la mort d'iceluy luy estant indifferente en la presence de Dieu. Quand Dieu luy ordonne de sacrifier cet enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en resjouyt point. Tout est pareil à ce grand cœur, pourveu que la volonté de son Dieu soit servie.

Ouy, Theotime : car Dieu, bien souvent, pour nous exercer en cette saincte indifference, nous inspire des desseins fort relevez, desquels pourtant il ne veut pas le succez; et lors, comme il nous faut hardyment, courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage, tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'evenement de l'entreprinse, tel qu'il plaist à Dieu nous le donner. Sainct Louys, par inspiration, passe la mer pour conquerir la Terre-Saincte; le succez fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. S. François va en Egypte pour y convertir les infidelles, ou mourir martyr entre les infidelles : telle fut la volonté de Dieu; il revient neantmoins sans avoir fait ny l'un ny l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut esgalement la volonté de Dieu que S. Anthoine de Padouë desirast le martyre, et qu'il ne l'obtinst pas. Le bien-heureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la Compaignie de Jesus, de laquelle il voyoit tant de beaux fruicts, et en prevoyoit encore de plus beaux à l'advenir, eut neantmoins le courage de se promettre que, s'il la voyoit dissiper, qui seroit le plus aspre desplaysir, dans demy-heure après il en seroit resolu, et s'accoiseroit en la volonté de Dieu. Ce docte et sainct predicateur d'Andalousie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compaignie de prestres reformez pour le service de la gloire de Dieu, en quoy il avoit desjà fait un grand progrez, lorsqu'il vid celle des Jesuites en campaigne qui luy sembla suffire pour cette sayson-là, il arresta court son dessein avec une douceur et une humilité nompareille. O que bien-heureuses sont telles ames, hardyes et fortes aux entreprinses que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi! Ce sont des traicts d'une indifference tres-parfaicte, de cesser de faire un bien quand il plaist à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin,

quand la volonté de Dieu, qui est nostre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoy, à son advis, Dieu n'accomplissoit pas sa prophetie sur Ninive (Jon. 4). Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la submersion de Ninive : mais il mesla son interest et sa volonté propre avec celle de Dieu; c'est pourquoy, quand il void que Dieu n'execute pas sa prediction selon la rigueur des parolles dont il avoit usé en l'annonçant, il s'en fasche et murmure indignement. Que s'il eust eu pour seul motif de ses actions le bon playsir de la divine volonté, il eust esté aussi content de le voir accomply en la remission de la peine que Ninive avoit meritée, comme de le voir satisfait en la punition de la coulpe que Ninive avoit commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions reussisse; mais n'est-il pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à son gré? S'il veut que Ninive soit menacée, et que neantmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoy Jonas s'en plaint-il?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra donc rien affectionner, ains laisser les affaires à la mercy des evenemens? Pardonnez-moy, Theotime : il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien reussir les entreprinses que Dieu nous met en main; mais à la charge que, si l'evenement est contraire, nous le recevrons doucement et tranquillement : car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu, et qui sont en nostre charge; mais nous ne sommes pas obligez ny chargez de l'evenement, car il n'est pas en nostre pouvoir. *Ayez soin de luy* (Luc. 10), fut-il dit au maistre d'estable, en la parabolle du pauvre homme my-mort entre Hierusalem et Hierico. Il n'est pas dit, remarque S. Bernard, *Gueris-le :* mais, *Ayes soin de luy*. Ainsi les Apostres, avec une affection nompareille, preschent premierement aux Juifs, bien qu'ils sceussent qu'enfin il les faudroit quitter comme une terre infructueuse, et se retourner du costé des Gentils. C'est à nous de bien *planter* et bien *arrouser;* mais de *donner l'accroissement,* cela n'appartient qu'à Dieu.

Le grand Psalmiste fait cette priere au Sauveur, comme par une acclamation de joye et de presage de victoire : O Seigneur, *par vostre beauté et bonne grace, bandez vostre arc, marchez heureusement* (Psal. 44), et montez à cheval; comme s'il vouloit dire que, par les traicts de son sainct amour, descochez dans les cœurs humains, il se rendroit maistre des hommes pour les manier à son gré, tout ainsi qu'un cheval bien dressé. O Sei-

gneur! vous estes le chevalier royal, qui tournez à toutes mains les esprits de vos fidelles amans; vous les poussez quelquesfois à toute bride, et ils courent à toute outrance és entreprinses que vous leur inspirez; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carrière au plus fort de leur course.

Mais derechef, si l'entreprinse faite par inspiration perit par la faute de ceux à qui elle estoit confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empesche l'evenement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vray, mon enfant, ta faute ne l'est pas advenue par la volonté de Dieu; car Dieu n'est pas autheur du peché : mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la deffaitte et du manquement de ton entreprinse en punition de ta faute. Car, si sa bonté ne luy peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David pechast; mais il luy infligea bien la peine deue à son peché. Il ne fut pas la cause du peché de Saül, mais ouy bien qu'en punition la victoire perit entre les mains d'iceluy.

Quand doncques il arrive que les desseins sacrez ne reussissent pas, en punition de nos fautes, il faut esgalement detester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons. Car, comme le peché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté.

CHAPITRE VII.

DE L'INDIFFERENCE QUE NOUS DEVONS PRATTIQUER EN CE QUI REGARDE NOSTRE ADVANCEMENT ÉS VERTUS.

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquerir les sainctes vertus : n'oublions donc rien pour bien reussir dans cette saincte entreprinse. Mais apres que nous aurons *planté* et *arrousé*, sçachez que c'est à Dieu de *donner l'accroissement* (1. Cor. 3) aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoy il faut attendre le fruict de nos desirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrez et advancement de nos esprits en la vie devote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix; que tousjours la tranquillité regne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos ames, et partant, il y faut fidelle-

ment vaquer. Mais, quant à l'abondance de la prinse et de la moisson, laissons-en le soin à Nostre-Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais ouy bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiettons point pour nous voir tousjours novices en l'exercice des vertus : car, au monastere de la vie devote, chascun s'estime tousjours novice, et toute la vie y est destinée à la probation ; n'y ayant point de plus evidente marque d'estre non-seulement novice, mais digne d'expulsion et reprobation, que de penser et se tenir pour profez. Car selon la regle de cet ordre-là, non la solemnité, mais l'accomplissement des vœux, rend les novices profez. Or, les vœux ne sont jamais accomplis tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance d'iceux. Et l'obligation de servir Dieu, et faire progrez en son amour, dure tousjours jusques à la mort. Voire mais, me dira quelqu'un, si je cognois que c'est par ma faute que mon advancement és vertus est retardé, comme pourrai-je m'empescher de m'en attrister et inquietter? J'ay dit cecy en l'*Introduction à la vie devote;* mais je le redy volontiers, parce qu'il ne peut jamais assez estre dit. Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiette, non decouragée. Cognoissez-vous que vostre retardement au chemin des vertus est provenu de vostre coulpe? Or sus, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa misericorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-luy-en pardon ; confessez vostre faute, et criez-luy mercy à l'aureille mesme de vostre confesseur pour en recevoir l'absolution. Mais cela faict, demeurez en paix, et ayant detesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de vostre advancement au bien.

Helas! mon Theotime, les ames qui sont en purgatoire, y sont sans doubte pour leurs pechez, pechez qu'elles ont detestez et detestent souverainement ; mais, quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'estre arrestées en ce lieu-là, et privées pour un tems de la jouyssance de l'amour bien-heureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent devotement le cantique de la justice divine : *Vous estes juste, Seigneur, et vostre jugement equitable* (Ps. 118). Attendons donc en patience nostre advancement ; et en lieu de nous inquietter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'advenir.

Voyez cette bonne ame, je vous prie : elle a grandement

desiré et tasché de s'affranchir de la cholere, en quoy Dieu l'a favorisée; car il l'a rendue quitte de tous les pechez qui procedent de la cholere. Elle mourroit plutost que de dire un seul mot injurieux, ou de lascher un seul traict de hayne. Neantmoins elle est encore subjette aux assauts et premiers mouvemens de cette passion, qui sont certains eslans, et esbranlemens, et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaïque appelle tremoussemens, disant : *Tremoussez, et ne veuillez point pecher* (Psalm. 4); où nostre sacrée version a dit : *Courroucez-vous, et ne veuillez point pecher,* qui est, en effect, une mesme chose : car le Prophete ne veut dire, sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers *tremoussemens* de la cholere, nous nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous *pecherions*. Or, bien que ces premiers eslans et tremoussemens ne soient aucunement peché, neantmoins la pauvre ame qui en est souvent atteinte se trouble, s'afflige, s'inquiette, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'estoit l'amour de Dieu qui la provoquast à cette tristesse : et cependant, Theotime, ce n'est pas l'amour celeste qui fait ce trouble, car il ne se fasche que pour le peché; c'est nostre amour-propre qui voudroit que nous fussions exempts de la peine et du travail que les assauts de l'ire nous donnent. Ce n'est pas la coulpe qui nous desplaist en ces eslans de la cholere, car il n'y a du tout point de peché; c'est la peine d'y resister qui nous inquiette.

Ces rebellions de l'appetit sensuel, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour nostre exercice, affin que nous prattiquions la vaillance spirituelle en leur resistant. C'est le Philistin que les vrays Israëlites doivent tousjours combattre, sans que jamais ils le puissent abattre; ils le peuvent affoiblir, mais non pas aneantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit tousjours avec nous. Il est, certes, execrable et detestable, d'autant qu'il est issu du peché et tend perpetuellement au peché. C'est pourquoy comme nous sommes appellez *terre,* parce que nous sommes *extraits de la terre,* et que nous *retournerons en terre* (Genes. 3); ainsi cette rebellion est appelée par le grand Apostre peché, comme provenue du peché et tendante au peché, quoyqu'elle ne nous rende nullement coulpables, sinon quand nous la secondons et luy obeyssons (Rom. 7). Dont le mesme apostre nous advertit de faire en sorte que ce mal-là *ne regne point en* nostre *corps mortel pour obeyr aux convoitises d'iceluy* (Rom. 6). Il ne nous deffend pas de sentir le peché,

mais seulement d'y consentir; il n'ordonne pas que nous empeschions le peché de venir en nous et d'y estre, mais il commande qu'il n'y *regne* pas. Il est en nous quand nous sentons la rebellion de l'appetit sensuel; mais il ne regne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le medecin n'ordonnera jamais au febricitant de n'avoir pas soif, car ce seroit une impertinence trop grande; mais il luy dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ayt soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ayt pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir; mais on luy dira bien qu'elle die ses appetits, affin que, s'ils sont de chose nuysible, on divertisse son imagination, et que telle phantaysie ne regne pas en sa cervelle.

L'esguillon de la chair, messager de Satan, picquoit rudement le grand S. Paul pour le faire precipiter au peché. Le pauvre apostre souffroit cela comme une injure honteuse et infasme : c'est pourquoy il l'appelloit un *souflettement* et baffouement, et prioit Dieu qu'il luy plust de l'en deslivrer; mais Dieu luy respondit : *O Paul, ma grace te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité;* à quoy ce grand sainct homme acquiesçant : *doncques,* dit-il, *volontiers je me glorifieray en mes infirmitez, affin que la vertu de Jesus-Christ habite en moy* (II. Cor. 12). Mais remarquez, de grace, que la rebellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'eslection, lequel recourant au remede de l'orayson, nous monstre qu'il nous faut combattre par ce mesme moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si Nostre-Seigneur permet ces cruelles revoltes en l'homme, ce n'est pas tousjours pour le punir de quelque peché, ains pour manifester la force et vertu de l'assistance et grace divine : et remarquez enfin que non-seulement nous ne devons pas nous inquietter en nos tentations ny en nos infirmitez, mais nous devons nous glorifier d'estre infirmes, affin que la vertu divine paroisse en nous, soustenant nostre foiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation. Car le glorieux apostre appelle ses *infirmitez* les eslans et rejettons d'impureté qu'il ressentoit, et dit qu'il se glorifioit en icelles, parce que si bien il les sentoit par sa misere, neantmoins par la misericorde de Dieu il n'y consentoit pas.

Certes, comme j'ay dit cy-dessus, l'Eglise condamna l'erreur de certains solitaires, qui disoient qu'en ce monde, nous pouvions estre parfaictement exempts des passions d'ire, de convoitise, de crainte, et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des

ennemys, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrans avec patience d'estre assaillis, et taschant avec vaillance de faire teste et resister aux assaillans.

CHAPITRE VIII.

COMME NOUS DEVONS UNIR NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU EN LA PERMISSION DES PECHEZ.

Dieu hayt souverainement le peché, et neantmoins il le permet tres-sagement pour laisser agir la creature raisonnable selon la condition de la nature, et rendre les bons plus recommandables, quand, pouvant violer la loy, ils ne la violent pas. Adorons donc et benissons cette saincte permission. Mais puisque la Providence qui permet le peché le hayt infiniment, detestons-le avec elle, hayssons-le; desirant de tout nostre pouvoir que le peché permis ne soit point commis : et, ensuite de ce desir, employons tous les remedes qu'il nous sera possible pour empescher la naissance, le progrez et le regne du peché, à l'imitation de Nostre-Seigneur qui ne cesse d'exhorter, promettre, menacer, deffendre, commander, et inspirer parmy nous, pour destourner nostre volonté du peché, en tant qu'il se peut faire, sans luy oster sa liberté.

Mais quand le peché est commis, faysons tout ce qui est en nous affin qu'il soit effacé : comme Nostre-Seigneur qui asseura Carpus, ainsi qu'il a esté ci-devant noté, que s'il estoit requis, il subiroit derechef la mort pour deslivrer une seule ame du peché. Que si le pecheur s'obstine, pleurons, Theotime, souspirons, prions pour luy avec le Sauveur de nos ames, qui, ayant jetté maintes larmes toute sa vie sur les pecheurs, et sur ceux qui les representoient, mourut enfin les yeux couverts de pleurs, et son corps tout detrempé de sang, regrettant la perte des pecheurs. Cette affection touscha si vivement David, qu'il en tomba à cœur failly. *La pamoison,* dit-il, *m'a saisi pour les pecheurs abandonnans vostre loy* (Ps. 118); et le grand Apostre proteste qu'il a *au cœur une douleur continuelle* (Rom. 9) pour l'obstination des Juifs.

Cependant pour obstinez que les pecheurs pussent estre, ne perdons pas courage de les ayder et servir : car que sçavons-nous si, par adventure, ils feront penitence et seront sauvez? Bienheureux est celuy qui peut dire à ses prochains, comme S. Paul : *Je n'ay cessé ny jour ny nuict en vous admonestant un chascun*

de vous avec larmes (Act. 20). *Et partant, je suis net du sang de tous : car je ne me suis point espargné que je ne vous aye annoncé tout le bon playsir de Dieu* (*Ibid.*). Tandis que nous sommes dans les bornes de l'esperance que le pecheur se puisse amender, qui sont tousjours de mesme estendue que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejetter, ains prier pour luy, et l'ayder autant que son malheur le permettra.

Mais en fin finale, apres que nous avons pleuré sur les obstinez, et que nous leur avons rendu le devoir de charité pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter Nostre-Seigneur et les apostres, c'est-à-dire divertir nostre esprit de là, le retourner sur des autres objects et á d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. *Il falloit,* disent les apostres aux Juifs, *vous annoncer premierement la parolle de Dieu : mais d'autant que vous la rejettez, et vous tenez pour indignes du regne de Jesus-Christ, voicy que nous nous retournons du costé des Gentils* (Act. 13). *On vous ostera,* dit le Sauveur, *le royaume de Dieu, et il sera donné à une nation qui en fera du fruict* (Matth. 21). Car on ne sçauroit s'amuser à pleurer trop longuement les uns, que ce ne fust en perdant le tems propre et requis à procurer le salut des autres. L'Apostre, certes, dit qu'il a *une douleur continuelle* pour la perte des Juifs; mais c'est, comme nous disons, que nous benissons Dieu en tout temps : car cela ne veut dire autre chose, sinon que nous le benissons fort souvent et en toutes occasions : et de mesme le glorieux S. Paul avoit *une continuelle douleur en son cœur* à cause de la reprobation des Juifs parce qu'à toutes occasions, il regrettoit leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aymer et loüer à jamais la justice vengeresse et punissante de nostre Dieu, comme nous aymons sa misericorde, parce que l'une et l'autre est fille de sa bonté. Car, par sa grace, il nous veut faire bons, comme tres-bon, ains souverainement bon qu'il est; par sa justice il veut chastier le peché, parce qu'il le hayt : or il le hayt, parce qu'estant souverainement bon, il deteste le souverain mal qui est l'iniquité. Et notez, pour conclusion, que jamais Dieu ne retire sa misericorde de nous que par l'equitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n'echappons à la rigueur de sa justice, que par sa misericorde justifiante; et tousjours, ou punissant ou gratifiant, son bon playsir est aggreable, aymable, et digne d'eternelle benediction. Ainsi le juste qui chante les loüanges de sa misericorde pour ceux qui seront sauvez, se resjouira de mesme quand il verra la vengeance; les bien-heureux approuveront avec

allegresse le jugement de la damnation des reprouvez, comme celuy du salut des esleus; et les anges, ayant exercé leur charité envers les hommes qu'ils ont en garde, demeureront en paix, les voyant obstinez ou mesme damnez. Il faut donc acquiescer à la volonté divine, et luy bayser avec une dilection et resverence esgale la main droicte de sa misericorde et la main gauche de sa justice.

CHAPITRE IX.

COMME LA PURETÉ DE L'INDIFFERENCE SE DOIT PRATTIQUER ÉS ACTIONS DE L'AMOUR SACRÉ.

Un musicien des plus excellens de l'univers, et qui joüoit parfaictement du luth, devint en si peu de tems si extremement sourd, qu'il ne luy resta plus aucun usage de l'oüye, neantmoins il ne laissa pas pour cela de chanter et manier son luth delicatement à merveilles, à cause de la grande habitude qu'il en avoit, et que sa surdité ne luy avoit pas ostée. Mais, parce qu'il n'avoit aucun playsir en son chant, ni au son du luth, d'autant, qu'estant privé de l'oüye, il n'en pouvoit appercevoir la douceur et la beauté, il ne chantoit plus ny ne sonnoit du luth que pour contenter un prince, duquel il estoit nay subjet, et auquel il avoit une extreme inclination de complayre, accompagnée d'une infinie obligation pour avoir esté nourry dés sa jeunesse chez luy. C'est pourquoy il avoit un playsir nompareil de luy playre; et, quand son prince luy tesmoignoit d'aggreer son chant, il estoit tout ravy de contentement. Mais il arrivoit quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aymable musicien, luy commandoit de chanter, et soudain le laissant là en sa chambre, il s'en alloit à la chasse; mais le desir que le chantre avoit de suivre ceux de son maistre, luy faysoit continuer aussi attentivement son chant, comme si le prince eust esté present, quoyqu'en verité il n'avoit aucun playsir à chanter: car il n'avoit ny le playsir de la melodie, duquel sa surdité le privoit, ny celuy de playre au prince, puisque le prince estant absent ne jouyssoit pas de la douceur des beaux airs qu'il chantoit.

Mon cœur est prest, Seigneur, mon cœur est disposé
De sonner un cantique à ton los composé ;
Mon ame et mon esprit volontaire se range
A chanter ta loüange.
Sus donc, ma gloire, il se faut resveiller :
Harpe et psalterion, cessez de sommeiller. (Psalm. 56.)

Certes, le cœur humain est le vray chantre du cantique de l'amour sacré, et il est luy-mesme la harpe et le psalterion. Or, ce chantre s'escoute soy-mesme pour l'ordinaire, et prend un grand playsir d'oüyr la melodie de son cantique; c'est-à-dire, nostre cœur aymant Dieu savoure les delices de cet amour, et prend un contentement nompareil d'aymer un object tant aymable. Voyez, je vous prie, Theotime, ce que je veux dire. Les jeunes petits rossignols s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grands ; mais, estant façonnez et devenus maistres, ils chantent pour le playsir qu'ils prennent en leur propre gazoüillement, et s'affectionnent si passionnement à cette delectation, ainsi que j'ay dit ailleurs, qu'à force de pousser leurs voix, leur gosier s'esclate, dont ils meurent. Ainsi nos cœurs, au commencement de leur devotion, ayment Dieu, pour s'unir à luy, luy estre aggreables, et l'imiter en ce qu'il nous a aymez eternellement ; mais petit à petit estant duits et exercez au sainct amour, ils prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aymer Dieu pour playre à Dieu, ils commencent d'aymer pour le playsir qu'ils ont eux-mesmes és exercices du sainct amour; et, en lieu qu'ils estoient amoureux de Dieu, ils deviennent amoureux de l'amour qu'ils luy portent; ils sont affectionnez à leurs affections, et ne se playsent plus en Dieu, mais au playsir qu'ils ont en son amour, se contentant en cet amour, en tant qu'il est à eux, qu'il est dans leur esprit, et qu'il en procede. Car, encore que cet amour sacré s'appelle amour de Dieu, parce que Dieu est aymé par iceluy, il ne laisse pas d'estre nostre, parce que nous sommes les amansqui aymons, par iceluy. Et c'est là le subjet du change : car, en lieu d'aymer ce sainct amour, parce qu'il tend à Dieu, qui est l'aymé, nous l'aymons parce qu'il procede de nous qui sommes les amans. Or, qui ne voit qu'ainsi faysant, ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons à nous-mesmes, aymant l'amour en lieu d'aymer le bien-aymé, aymant, dis-je, cet amour, non pour le bon playsir et contentement de Dieu, mais pour le playsir et contentement que nous en tirons nous-mesmes. Ce chantre donc qui chantoit au commencement à Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus à soy-mesme et pour soy-mesme que pour Dieu ; et s'il prend playsir à chanter, ce n'est plus tant pour contenter l'aureille de son Dieu, que pour contenter la sienne. Et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'ayme aussi davantage, non à cause de l'excellence divine qui y est loüée, mais parce que l'air du chant en est plus delicieux et aggreable.

CHAPITRE X.

MOYEN DE COGNOISTRE LE CHANGE AU SUBJET DE CE SAINCT AMOUR.

Vous cognoistrez bien cela, Theotime : car, si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il chantera le cantique qu'il sçaura estre le plus aggreable à la divine Providence. Mais s'il chante pour le playsir que luy-mesme prend en la melodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus aggreable à la bonté celeste, ains celui qui est le plus à son gré de luy-mesme, et duquel il pense tirer plus de playsir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divins, il se peut bien faire que l'un sera chanté parce qu'il est divin, et l'autre parce qu'il est aggreable. Rachel et Lia sont esgalement espouses de Jacob (Gen. 29), mais l'une est aymée de luy en qualité d'espouse seulement, et l'autre en qualité de belle. Le cantique est divin, mais le motif qui le nous fait chanter, c'est la delectation spirituelle que nous en pretendons.

Ne vois-tu pas, dira-t-on à cet evesque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilectation emmy ton troupeau, lequel, en vertu de son sainct amour, il te recommande par trois fois de paistre en la personne du grand S. Pierre qui fut le premier des pasteurs (Joan. 21)? Que me repondras-tu? Qu'à Rome, qu'à Paris il y a plus de delices spirituelles, et qu'on y peut prattiquer le divin amour avec plus de suavité. O Dieu! ce n'est donc pas pour vous playre que cet homme veut chanter, c'est pour le playsir qu'il prend à cela : ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour, c'est le contentement qu'il a és exercices du sainct amour. Les religieux voudroient chanter le cantique des pasteurs, et les mariez celuy des religieux; affin, ce disent-ils, de pouvoir mieux aymer et servir Dieu. Hé! vous vous trompez, mes chers amis; ne dictes pas que c'est pour mieux aymer et servir Dieu : ô nenny, certes : c'est pour mieux servir vostre propre contentement, lequel vous aymez plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien et presque ordinairement mieux qu'en la santé. Que si nous aymons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu : car qui ne void que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé?

Il est mal-aysé, je le confesse, de regarder longuement et avec playsir la beauté d'un mirouer, qu'on ne s'y regarde,

ains qu'on ne se playse à s'y regarder soy-mesme; mais il y a pourtant de la difference entre le playsir que l'on prend à regarder un mirouer, parce qu'il est beau, et l'ayse que l'on a de regarder dans un mirouer, parce qu'on s'y void. Il est aussi sans doubte mal-aysé d'aymer Dieu, qu'on n'ayme quant et quant le playsir que l'on prend en son amour : mais neantmoins il y a bien à dire entre le contentement que l'on a d'aymer Dieu parce qu'il est beau, et celuy que l'on a de l'aymer parce que son amour nous est aggreable. Or, il faut tascher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le playsir qu'il y a en la beauté de son amour. Celuy qui, priant Dieu, s'apperçoit qu'il prie, n'est pas parfaictement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie pour penser à la priere par laquelle il le prie. Le soin mesme que nous avons à n'avoir point de distractions, nous sert souvent de fort grande distraction : la simplicité és actions spirituelles est la plus recommandable. Voulez-vous regarder Dieu, regardez-le donc, et soyez attentif à cela : car, si vous reflechissez et retournez vos yeux de dessus luy-mesme pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus luy que vous regardez, c'est vostre maintien, c'est vous-mesme. Celuy qui est en une fervente orayson, ne sçayt s'il est en orayson ou non; car il ne pense pas en l'orayson qu'il fait, ains à Dieu auquel il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré, il ne retourne point son cœur sur soy-mesme pour regarder ce qu'il fait, ains le tient arresté et occupé en Dieu auquel il applique son amour. Le chantre celeste prend tant de playsir de playre à son Dieu, qu'il ne prend nul playsir en la melodie de sa voix, sinon parce qu'elle plaist à son Dieu.

Pourquoy pensez-vous, Theotime, qu'Amnon, fils de David, aymast si esperduement Thamar (II. Reg. 13), que mesme il cuida mourir d'amour? Estimez-vous que ce fust elle-mesme qu'il aymast? vous verrez bientost que non. Car, soudain qu'il eust assouvy son execrable desir, il la poussa cruellement dehors et la rejetta ignominieusement. S'il eust aymé Thamar, il n'eust pas fait cela; car Thamar estoit tousjours Thamar : mais, parce que ce n'estoit pas Thamar qu'il aymoit, ains l'infasme playsir qu'il pretendoit en elle, soudain qu'il eust ce qu'il cherchoit, il la baffoua felonnellement, et la traitta brutalement. Son playsir estoit en Thamar, mais son amour estoit au playsir, et non pas en Thamar : c'est pourquoy, le playsir passé, il eust volontiers fait passer Thamar. Vous verrez, Theotime, cet homme qui prie Dieu, ce vous semble, avec tant de devotion, et qui est si ar-

dent aux exercices de l'amour celeste : mais attendez un peu et vous verrez si c'est Dieu qu'il ayme. Helas! soudain que la suavité et satisfaction qu'il prenoit en l'amour cessera, et que les seicheresses arriveront, il quittera tout là, il ne priera plus qu'en passant. Or, si c'estoit Dieu qu'il aymoit, pourquoy eust-il cessé de l'aymer, puisque Dieu est tousjours Dieu? C'estoit donc la consolation de Dieu qu'il aymoit, et non le Dieu de consolation. Plusieurs, certes, ne se playsent point en l'amour divin, sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et feroient volontiers comme les petits enfans, auxquels quand on donne du miel sur un morceau de pain, ils lechent et succent le miel, et jettent par apres le pain : car, si la suavité estoit inseparable de l'amour, ils quitteroient l'amour, et tireroient la suavité. C'est pourquoy ils suivent l'amour à cause de la suavité, laquelle quand ils n'y rencontrent pas, ils ne tiennent compte de l'amour. Mais tels gens sont exposez à beaucoup de dangers, ou de retourner en arriere quand les gousts et consolations leur manquent, ou de s'amuser à des vaines suavitez bien esloignées du veritable amour, et prendre le miel d'Heraclée pour celuy de Narbonne.

CHAPITRE XI.

DE LA PERPLEXITÉ DU CŒUR QUI AYME, SANS SÇAVOIR QU'IL PLAIST AU BIEN-AYMÉ.

Le chantre duquel j'ai parlé, estant devenu sourd, n'avoit nul contentement à chanter, que celuy de voir aucunes fois son prince attentif à l'oüyr et y prendre playsir. O que bien-heureux est le cœur qui ayme Dieu sans aucun autre playsir que celuy qu'il prend de playre à Dieu! car quel playsir peut-on jamais avoir plus pur et plus parfaict que celuy que l'on prend dans le playsir de la divinité? Neantmoins, ce playsir de playre à Dieu n'est pas, à proprement parler, l'amour divin, ains seulement un fruict d'iceluy, qui en peut estre separé ainsi qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ai dit, nostre musicien chantoit tousjours, sans tirer aucun playsir de son chant, puisque la surdité l'en empeschoit, et maintesfois il chantoit aussi sans avoir le playsir de playre à son prince, parce que le prince, lui ayant commandé de chanter, se retiroit ou alloit à la chasse, sans prendre ni le loysir ni le playsir de l'oüyr.

Tandis, ô Dieu! que je vois vostre douce face qui tesmoigne

d'aggreer le chant de mon amour, helas! que je suis consolé! car y a-t-il aucun playsir qui esgale le playsir de bien playre à son Dieu? Mais, quand vous retirez vos yeux de moy, et que je n'apperçois plus la douce faveur de la complaysance que vous preniez en mon cantique, vray Dieu, que mon ame est en grande peine! mais sans cesser pourtant de vous aymer fidellement, et de chanter continuellement l'hymne de sa dilectation, non pour aucun playsir qu'elle y treuve, car elle n'en a point, ains chante pour le pur amour de vostre volonté.

On a veu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable desgoust, ce que sa mere luy donnoit, pour le seul desir qu'il avoit de la contenter; et alors il mangeoit sans prendre aucun playsir en la viande, mais non pas sans un autre playsir plus estimable et relevé, qui estoit le playsir de playre à sa mere et de la voir contente. Mais l'autre qui, sans voir sa mere, pour la seule cognoissance qu'il avoit de sa volonté, prenoit tout ce qu'on luy apportoit de sa part, il mangeoit sans aucun playsir : car il n'avoit ni le playsir de manger, ni le contentement de voir le playsir de sa mere; ains mangeoit simplement et purement pour faire la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince present, ou de quelque personne fortement aymée, fait delicieuses les veillées, les peines, les sueurs, et rend les hazards desirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maistre qui n'en sçayt rien, ou, s'il le sçayt, ne fait nul semblant d'en sçavoir gré, et faut bien en ce cas-là que l'amour soit puissant, puisqu'il se soustient luy seul, sans estre appuyé d'aucun playsir, ni d'aucune pretention.

Ainsi arrive-t-il quelquesfois que nous n'avons nulle consolation és exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas nostre propre voix, ny ne pouvons jouyr de la suavité de nostre chant; ains au contraire, outre cela, nous sommes pressez de mille craintes, troublez de mille tintamares que l'ennemy fait autour de nostre cœur, nous suggerant que peut-estre ne sommes-nous point aggreables à nostre maistre, et que nostre amour est inutile, ouy mesme qu'il est faux et vain, puisqu'il ne produict point de consolation. Or alors, Theotime, nous travaillons non-seulement sans playsir, mais avec un extreme ennuy, ne voyant ny le bien de nostre travail, ni le contentement de celuy pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroist le mal en occurrence, c'est que l'esprit et supreme poincte de la raison ne nous peut donner aucune sorte d'allegement : car cette pauvre portion superieure de la raison

estant toute environnée des suggestions que l'ennemy luy fait, elle est mesme tout alarmée, et se treuve assez embesongnée à se garder d'estre surprinse d'aucun consentement au mal ; de sorte qu'elle ne peut faire aucune sortie pour desengager la portion inferieure de l'esprit. Et, bien qu'elle n'ait pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée, que, si elle est sans coulpe, elle n'est pas sans peine : car, pour comble de son ennuy, elle est privée de la generale consolation que l'on a presque tousjours en tous les autres maux de ce monde, qui en est l'esperance qu'ils ne seront pas perdurables, et que l'on en verra la fin ; si que le cœur, en ces ennuys spirituels, tombe en une certaine impuissance de penser à leur fin, et par consequent d'estre allegé par l'esperance. La foy, certes, residente en la cime de l'esprit nous asseure bien que ce trouble finira, et que nous jouyrons un jour du repos : mais la grandeur du bruict et des cris que l'ennemy fait dans le reste de l'ame en la raison inferieure, empeschent que les advis et remonstrances de la foy ne sont presque point entendues, et ne nous demeurent en l'imagination que ce triste presage : Helas ! je ne seray jamais joyeux.

O Dieu ! mon cher Theotime, mais c'est alors qu'il faut tesmoigner une invincible fidellité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non-seulement sans playsir, mais parmy ce deluge de tristesses, d'horreurs, de frayeurs et d'attaques, comme fit sa glorieuse mere et S. Jean au jour de sa passion, qui, entre tant de blasphesmes, de douleurs, et de detresses mortelles, demeurent fermes en l'amour, lors mesme que le Sauveur ayant retiré toute sa saincte joye dans la cime de son esprit, ne respandoit ny allegresse ny consolation quelconque en son divin visage, et que ses yeux allangouris et couverts des tenebres de la mort, ne jettoient plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil, des rayons d'horreurs et d'affreuses tenebres.

CHAPITRE XII.

COMME, ENTRE CES TRAVAUX INTERIEURS, L'AME NE COGNOIST PAS L'AMOUR QU'ELLE PORTE A SON DIEU, ET DU TRESPAS TRES-AYMABLE DE LA VOLONTÉ.

Le grand S. Pierre estant à la veille d'estre martyrisé, l'ange vint en la prison qu'il remplit toute de splendeur, esveilla S. Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vestir, luy osta les lyens et menottes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de la premiere et seconde garde jusqu'à la porte de fer qui menoit en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux; et, ayant passé une rue, l'ange laissa là le glorieux S. Pierre en pleine liberté (Act. 12). Voilà une grande varieté d'actions fort sensibles; et S. Pierre, neantmoins, qui avoit esté esveillé avant toutes choses, ne pensoit pas que ce qui se faysoit par l'ange fust vray; ains estimoit que ce fust une vision imaginaire. Il estoit esveillé, et ne pensoit pas l'estre; il s'estoit chaussé et vestu, et ne sçavoit pas qu'il l'eust fait; il marchoit, et n'estimoit pas de marcher; il estoit deslivré et ne le croyoit pas : et cela, d'autant que la merveille de sa deslivrance fut si grande, qu'elle occupoit son esprit, en telle sorte qu'encore qu'il eust assez de sentiment et de cognoissance pour faire ce qu'il faysoit, neantmoins il n'en avoit pas assez pour cognoistre qu'il le faysoit reellement et tout de bon : il voyoit bien l'ange, mais il ne s'appercevoit pas que ce fust d'une vraye et naturelle vision : c'est pourquoy il n'avoit nulle consolation de sa deslivrance, jusqu'à ce qu'en revenant à soy : *Maintenant*, dit-il, *je cognois en verité que Dieu a envoyé son ange, et m'a deslivré de la main d'Herodes, et de toute l'attente du peuple juif.*

Or, il en est de mesme, Theotime, d'une ame qui est grandement chargée d'ennuys interieurs : car, bien qu'elle ayt le pouvoir de croire, d'esperer et d'aymer Dieu, et qu'en verité elle le fasse; toutesfois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croit, espere et cherit son Dieu, d'autant que la detresse l'occupe et accable si fort, qu'elle ne peut faire aucun retour sur soy-mesme pour voir ce qu'elle fait; et c'est pourquoy il luy est advis qu'elle n'a ny foy, ny esperance, ny charité, ains seulement des phantosmes et inutiles impressions de ces vertus-là, qu'elle sent presque sans les sentir, et comme estrangeres, non comme domestiques de son ame. Que si vous y prenez garde, vous treu-

verez que nos esprits sont tousjours en pareil estat quand ils sont puissamment occupez de quelque violente passion : car ils font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ils ont si peu de sentiment, qu'il ne leur est presque pas advis que ce soit en verité que les choses se passent. C'est pourquoy le sacré Psalmiste exprime la grandeur de la consolation que les Israëlites eurent au retour de la captivité de Babylone, en ces parolles

Lorsqu'il pleut au Seigneur de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprint nostre courage,
Que nous pensions songer.

Et comme porte la saincte version latine, apres les Septante : *Nous fusmes faits comme consolez* (Ps. 125) ; c'est-à-dire, l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva estoit si excessive, qu'elle nous empeschoit de bien sentir la consolation que nous receusmes ; et nous estoit advis que nous ne fussions pas veritablement consolez, et que nous n'eussions pas une consolation en verité, ains seulement en figure et en songe.

Tels doncques sont les sentimens de l'ame, laquelle est entre les angoisses spirituelles qui rendent l'amour extremement pur et net : car, estant privé de tout playsir par lequel il puisse estre attaché à son Dieu, il nous joinct et unit à Dieu immediatement, volonté à volonté, cœur à cœur, sans aucune entremise de contentement ou pretention. Helas ! Theotime, que le pauvre cœur est affligé, quand, comme abandonné de l'amour, il regarde partout et ne le treuve point, ce luy semble ! Il ne le treuve point és sens exterieurs, car ils n'en sont pas capables ; ny en l'imagination qui est cruellement tourmentée de diverses impressions, ny en la rayson troublée de mille obscuritez de discours et apprehensions estranges : et bien qu'enfin elle le treuve en la cime et supreme poincte de l'esprit où cette divine dilection reside, si est-ce neantmoins qu'elle le mecognoist, et luy est advis que ce n'est pas luy ; parce que la grandeur des ennuys et des tenebres l'empesche de sentir sa douceur. Elle le void sans le voir, et le rencontre sans le cognoistre, comme si c'estoit en songe et en image. Ainsi Magdelene ayant rencontré son cher maistre, n'en reçoit aucun allegement, d'autant qu'elle ne pensoit que ce fust luy, ains seulement le jardinier (Joan. 20).

Mais que peut donc faire l'ame qui est en cet estat ? Theotime, elle ne sçayt comme se maintenir entre tant d'ennuys, et n'a

plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, à l'imitation du doux Jesus, qui, estant arrivé au comble des peines de la croix que le Pere luy avoit prefigées, et ne pouvant plus resister à l'extremité de ses douleurs, fit comme le cerf, qui, hors d'haleine et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers abboys la larme à l'œil. Car ainsi ce divin Sauveur, proche de sa mort, et jettant les derniers souspirs avec un grand cri et force larmes : Helas! dit-il, *ô mon Pere, je recommande mon esprit en vos mains;* parolle, Theotime, qui fut la derniere de toutes, et par laquelle le fils bien-aymé donna le souverain tesmoignage de son amour envers son Pere. Quand donc, tout nous deffaut, quand nos ennuys sont en leur extremité, cette parolle, ce sentiment, ce renoncement de nostre ame entre les mains de nostre Sauveur, ne nous peut manquer. Le Fils recommanda son esprit au Pere en cette derniere et incomparable detresse; et nous, lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ostent toute autre sorte d'allegemens et de moyens de resister, recommandons nostre esprit és mains de ce Fils eternel qui est nostre vray pere; et baissant la teste de nostre acquiescement à son bon playsir, consignons-luy toute nostre volonté.

CHAPITRE XIII.

COMME LA VOLONTÉ, ESTANT MORTE A SOY, VIT PUREMENT EN LA VOLONTÉ DE DIEU.

Nous parlons avec une proprieté toute particuliere de la mort des hommes, en nostre langage françois : car nous l'appellons trespas; et les morts, trespassez, signifiant que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose, sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes, nostre volonté ne peut jamais mourir, non plus que nostre esprit : mais elle outrepasse quelquesfois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté divine. C'est lorsqu'elle ne sçayt ny ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans reserve au bon playsir de la divine Providence, se meslant et destrempant tellement avec ce bon playsir, qu'elle ne paroist plus, mais est toute cachée avec Jesus-Christ en Dieu, où elle vit, non plus elle-mesme, ains la volonté de Dieu vit en elle.

Que devient la clarté des estoiles, quand le soleil paroist sur

nostre horizon? elle ne perit certes pas, mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumiere du soleil, avec laquelle elle est heureusement meslée et conjoincte. Et que devient la volonté humaine, quand elle est entierement abandonnée au bon playsir divin? elle ne perit pas tout-à-fait; mais elle est tellement abysmée et meslée avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paroist plus, et n'a plus aucun vouloir separé de celuy de Dieu. Imaginez-vous, Theotime, le glorieux, et non jamais assez loüé, S. Louys, qui s'embarque et fait voile pour aller outre-mer, et voyez que la reyne, sa chere femme, s'embarque avec sa majesté. Or, qui eust demandé à cette brave princesse : Où allez-vous, madame? elle eust sans doute respondu : Je vay où le roy va. Et qui eust derechef demandé : Mais sçavez-vous bien, madame, où le roy va? Elle eust aussi respondu : Il me l'a dit en general, et neantmoins je n'ay aucun soucy de sçavoir où il va, ains seulement d'aller avec luy. Que si on eust respliqué : Doncques, madame, vous n'avez point de dessein en ce voyage? Non eust-elle dit, je n'en ay point d'autre que d'estre avec mon cher seigneur et mary. Voire mais, luy eust-on peu dire, il va en Egypte pour passer en Palestine, il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux : n'avez-vous pas intention, madame, d'y aller aussi? A cela elle eust respondu : Non vrayement, je n'ay nulle intention, sinon d'estre aupres de mon roy; et les lieux où il va me sont indifferens et de nulle consideration, sinon en tant qu'il y sera, je vay sans desir d'aller, car je n'affectionne rien que la presence du roy. C'est donc le roy qui va, et qui veut le voyage; et quant à moy, je ne vay pas, je suis; je ne veux pas le voyage, ains la seule presence du roy; le sejour, le voyage et toute sorte de diversitez m'estant tout-à-fait indifferentes.

Certes, si on demande à quelque serviteur qui est à la suitte de son maistre, où il va, il ne doit pas respondre qu'il va en tel ou tel lieu, ains seulement qu'il suit son maistre : car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de son maistre. Ainsi, mon Theotime, une volonté resignée en celle de son Dieu ne doit avoir aucun vouloir, ains suivre simplement celuy de Dieu. Et comme celuy qui est dans un navire, ne se remue pas de son mouvement propre, ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau dans lequel il est; de mesme le cœur qui est embarqué dans le bon playsir divin, ne doit avoir aucun autre vouloir que celuy de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors, le cœur ne dit plus : *Vostre volonté soit faite, non la mienne;* car il n'a plus aucune volonté à

renoncer, ains il dit ces parolles : Seigneur, je remets ma volonté entre vos mains; comme si sa volonté n'estoit plus en sa disposition, ains en celle de la divine Providence. De sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leur maistre; car, encore que le voyage se fasse par la volonté de leur maistre, leur suitte toutesfois se fait par leur propre volonté particuliere, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, sousmise et assubjettie à celle de leur maistre : si que tout ainsi que le maistre et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maistre et celle du serviteur sont deux. Mais la volonté qui est morte à soy-mesme pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non-seulement conforme et subjette, mais toute aneantie en elle-mesme et convertie en celle de Dieu : comme on diroit d'un petit enfant qui n'a point encore l'usage de sa volonté pour vouloir ny aymer chose quelconque que le sein et le visage de sa chere mere; car il ne pense nullement à vouloir estre d'un costé ny d'autre, ny à vouloir autre chose quelconque, sinon d'estre entre les bras de sa mere avec laquelle il pense estre une mesme chose, et n'est nullement en soucy d'accommoder sa volonté à celle de sa mere, car il ne sent point la sienne, et ne cuide pas d'en avoir une, laissant le soin à sa mere d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle treuvera bon pour luy.

C'est certes la souveraine perfection de nostre volonté que d'estre ainsi unie à celle de nostre souverain bien, comme fut celle du sainct qui disoit : *O Seigneur, vous m'avez conduict et mené à vostre volonté;* car que vouloit-il dire, sinon qu'il n'avoit nullement employé sa volonté pour se conduire, s'estant simplement laissé guider et mener à celle de son Dieu?

CHAPITRE XIV.

ESCLAIRCISSEMENT SUR CE QUI A ESTÉ DIT TOUCHANT LE TRESPAS DE NOSTRE VOLONTÉ.

Il est croyable que la tres-saincte Vierge Nostre-Dame recevoit tant de contentement de porter son cher petit Jesus entre ses bras, que le contentement empeschoit la lassitude, ou du moins rendoit la lassitude aggreable. Car, si de porter une branche d'agnus-castus soulage les voyageurs et les delasse, quel allegement ne recevoit pas la glorieuse Mere de porter l'agneau de Dieu immaculé? Que si, parfois, elle le laissoit marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main, ce n'estoit pas qu'elle

n'eust mieux aymé de l'avoir pendant à son col sur sa poictrine : mais elle le faysoit pour l'exercer à former ses pas et à cheminer luy-mesme. Et nous autre, Theotime, comme petits enfans du Pere celeste, nous pouvons aller avec luy en deux sortes : car nous pouvons aller, premierement, marchant des pas de nostre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenant tousjours de la main de nostre obeyssance celle de son intention divine, et la suivant par-tout où elle nous conduict, qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté. Car, puisqu'il veut que je fasse ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aye le vouloir de le faire. Dieu m'a signifié qu'il vouloit que je sanctifiasse le jour du repos : puisqu'il veut que je le fasse, il veut donc que je le veüille faire, et que pour cela j'aye mon propre vouloir par lequel je suive le sien, me conformant et correspondant à iceluy. Mais nous pouvons aussi aller avec Nostre-Seigneur sans avoir aucun vouloir propre, nous laissant simplement porter à son bon playsir divin, comme un petit enfant entre les bras de sa mere, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeler unyon, ou plutost unité de nostre volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tascher de nous comporter en la volonté du bon playsir divin, d'autant que les effects de cette volonté du bon playsir procedent purement de sa providence; et, sans que nous les fassions, ils nous arrivent. Il est vray que nous pouvons bien vouloir qu'ils nous arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est tres-bon : mais nous pouvons bien aussi recevoir les evenemens du bon playsir celeste par une tres-simple tranquillité de nostre volonté, qui, ne voulant chose quelconque, acquiesce simplement à tout ce que Dieu veut estre fait en nous, sur nous et de nous.

Si on eust demandé au doux Enfant Jesus, estant porté entre les bras de sa mere, où il alloit? n'eust-il pas eu raison de respondre : Je ne vay pas, c'est ma mere qui va pour moy? Et qui lui eust demandé : Mais au moins n'allez-vous pas avec vostre mere? n'eust-il pas eu raison de dire : Non, je ne vay nullement; ou, si je vay là où ma mere me porte, je n'y vay pas avec elle ny par mes propres pas; ains j'y vay par les pas de ma mere, par elle et en elle? Et qui luy eust repliqué : Mais au moins, ô tres-cher divin Enfant! vous voulez bien vous laisser porter à vostre douce mere? Non fay, certes, eust-il peu dire, je ne veux rien de tout cela; ains comme ma toute bonne mere marche pour moy, aussi elle veut pour moy : je luy laisse esgalement le soin et d'aller et de vouloir aller pour moy où bon luy semblera : et,

comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir; et, dés que je me treuve entre ses bras, je n'ay aucune attention ny à vouloir, ny à ne vouloir pas, laissant tout autre soin à ma mere y hormys celuy d'estre sur son sein, de succer ses sacrées mammelles, et de me tenir bien attaché à son col tres-aymable pour la *bayser* amoureusement des *baysers de* ma *bouche* (Cant. 1); et, affin que vous le sçachiez, tandis que je suis parmy les delices de ces sainctes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est advis que ma mere est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruict, que je suis son propre cœur au milieu de sa poictrine, ou son ame au milieu de son cœur. C'est pourquoy, comme son marcher suffit pour elle et pour moy, sans que je me mesle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moy, sans que je fasse aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir : aussi ne prends-je garde si elle va vite ou tout bellement, ny si elle va d'un costé ou d'autre, ny je ne m'enquiers nullement où elle veut aller, me contentant que, comme que ce soit, je suis tousjours entre ses bras joygnant ses aymables mammelles où je me *repais* comme *entre les lys* (Cant. 2). O divin Enfant de Marie! permettez à ma chetive ame ces eslans de dilection. Or allez donc, ô cher petit Enfant tres-aimable, ou plutost n'allez pas, mais demeurez ainsi sainctement collé à la poictrine de vostre douce mere, allez tousjours en elle et par elle, ou avec elle, et n'allez jamais sans elle tandis que vous estes enfant. *O que bien-heureux est le sein qui vous a porté, et les mammelles que vous avez succées* (Luc. 11). Le Seigneur de nos ames eut l'usage de raison dés l'instant de sa conception au sein de sa mere, et pouvoit faire tous ces discours, ouy mesme le glorieux S. Jean son precurseur, dés le jour de sa saincte Visitation. Et, bien que l'un et l'autre, pendant ce temps-là et celuy de l'enfance, jouyt de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ils laisserent le soin en ce qui estoit de leur conduitte exterieure, à leurs meres, de faire et vouloir pour eux ce qui estoit requis.

Theotime, nous devons estre comme cela, nous rendant pliables et maniables au bon playsir divin, comme si nous estions de cire; ne nous amusant point à souhaitter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour nous, ainsi qu'il luy playra, *jettant en luy toute nostre sollicitude, d'autant qu'il a soin de nous* (Luc. 5), ainsi que le dit le sainct Apostre. Et notez qu'il dit, *toute notre sollicitude*, c'est-à-dire, autant celle que nous avons de recevoir les evenemens, comme celle de vouloir

ou ne vouloir pas : car il aura soin du succés de nos affaires, et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Cependant, employons cherement nostre soin à benir Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job, disant : *Le Seigneur m'a donné beaucoup, le Seigneur me l'a osté; le nom du Seigneur soit beny* (Job. 1). Non, Seigneur, je ne veux aucuns evenemens : car je les vous laisse vouloir pour moy tout à vostre gré; mais, en lieu de vouloir les evenemens, je vous beniray de quoy vous les aurez voulus. O Theotime! que cette occupation de nostre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et choysir les effects du bon playsir divin, pour loüer et remercier ce bon playsir de tels effects.

CHAPITRE XV.

DU PLUS EXCELLENT EXERCICE QUE NOUS PUISSIONS FAIRE PARMY LES PEINES INTERIEURES ET EXTERIEURES DE CETTE VIE, ENSUITE DE L'INDIFFERENCE ET TRESPAS DE LA VOLONTÉ.

Benyr Dieu et le remercier pour tous les evenemens que sa providence ordonne, c'est, à la verité, une occupation toute saincte; mais si, tandis que nous laissons le soin à Dieu de vouloir et faire ce qui luy playst en nous, sur nous, et de nous, sans estre attentifs à ce qui se passe, quoyque nous le sentions bien, nous pouvions divertir nostre cœur et appliquer nostre attention en la bonté et douceur divine, la benyssant, non en ses effects ni és evenemens qu'elle ordonne, mais elle-mesme et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus eminent.

Demetrius tenant le siege devant Rhodes, Protogenes, qui estoit en une petite mayson des fauxbourgs, ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'asseurance et de repos d'esprit, qu'encore qu'on luy tinst presque tousjours l'espée à la gorge, il fit l'excellent chef-d'œuvre d'un satyre admirable qui s'esgayoit à jouer du flageolet. O Dieu! quelles ames, qui, entre toutes sortes d'accidens, tiennent tousjours leur attention et affection sur la bonté eternelle pour l'honnorer et cherir à jamais!

La fille d'un excellent medecin et chirurgien estant en fievre continue, et sçachant que son pere l'aymoit uniquement, disoit à l'une de ses amyes : je sens beaucoup de peine, mais pourtant je ne pense point aux remedes ; car je ne sçay pas ce qui pourroit servir à ma guerison; je pourrois desirer une chose, et il m'en

faudroit une autre. Ne gaigné-je donc pas mieux de laisser tout ce soin à mon pere, qui sçayt, qui peut et qui veut pour moy tout ce qui est requis à ma santé? J'aurois tort d'y penser, car il y pensera assez pour moy, j'aurois tort de vouloir quelque chose, car il voudra assez tout ce qui me sera profitable. Seulement donc j'attendray qu'il veüille ce qu'il jugera expedient, et ne m'amuseray qu'à le regarder quand il sera pres de moy à luy tesmoigner mon amour filial, et luy faire cognoistre ma confiance parfaicte. Et sur ces parolles, elle s'endormit, tandis que son pere, jugeant à propos de la saigner, disposa ce qui estoit requis, et venant à elle, ainsi qu'elle se resveilla, apres l'avoir interrogée comme elle se treuvoit de son sommeil, il luy demanda si elle ne vouloit pas bien estre saignée pour guerir. Mon pere, respondit-elle, je suys vostre : je ne sçay ce que je dois vouloir pour guerir, c'est à vous de vouloir et de faire pour moy tout ce qui vous semblera bon : car, quant à moy, il me suffit de vous aymer et honnorer de tout mon cœur comme je fay. Voilà donc qu'on luy bande le bras, et le pere mesme porte la lancette sur la veine. Mais tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aymable fille ne regarda son bras picqué, ni son sang sortir de la veine; ains, tenant les yeux arrestez sur le visage de son pere, elle ne disoit autre chose, sinon par fois tout doucement : Mon pere m'ayme bien, et moy je suis toute sienne; et quand tout fut fait, elle ne le remercia point, mais seulement repeta encore une fois les mesmes parolles de son affection et confiance filiale.

Or, dites-moy maintenant, mon amy Theotime, cette fille ne tesmoigna-t-elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son pere, que si elle eust eu beaucoup de soin de luy demander des remedes à son mal, de regarder comme on luy ouvroit la veine, ou comme le sang couloit, et de luy dire beaucoup de parolles de remerciement? Il n'y a, certes, doubte quelconque en cela : car, si elle eust pensé à soy, qu'eust-elle gaigné, sinon d'avoir soucy inutile, puisque son pere en avoit assez pour elle? Regardant son bras, qu'eust-elle fait, sinon recevoir de la frayeur? et remerciant son pere, quelle vertu eust-elle prattiquée, sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle pas donc mieux fait de s'occuper toute és demonstrations de son amour filial, infiniment plus aggreable au pere que toute autre vertu?

Mes yeux sont tousjours au Seigneur, car il desengagera mes pieds des filets et des pieges(Ps. 24) Es-tu tombé dans le filet des adversitez? hé! ne regarde pas ton adventure, ni les pieges

ésquels tu es pris : regarde Dieu, et le laisse faire, il aura soin de toy. *Jette ta pensée sur luy, et il te nourrira* (Ps. 54). Pourquoy te mesles-tu de vouloir ou ne vouloir pas les evenemens et accidens du monde, puisque tu ne sçays pas ce que tu dois vouloir, et que Dieu voudra tousjours assez pour toy tout ce que tu pourras vouloir, sans que tu t'en mettes en peine? Attends donc en repos d'esprit les effects du bon playsir divin, et que son vouloir te suffise, puisqu'il est tousjours tres-bon; car ainsi ordonna-t-il à sa bien-aymée Ste Catherine de Sienne : Pense en moy, luy dit-il, et je penseray pour toy.

Il est fort mal-aysé de bien exprimer cette extreme indifference de la volonté humaine, qui est ainsi reduitte et trespassée en la volonté de Dieu : car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu, puisque l'acquiescement est un acte de l'ame qui declare son consentement. Il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ny qu'elle reçoit, d'autant que accepter et recevoir sont certaines actions qu'on peut, en certaine façon, appeller actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive. Il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est un acte de la volonté, et, par consequent, un certain vouloir oysif qui ne veut voirement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donc plutost que l'ame, qui est en cette indifference, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qui luy playra, doit estre dite avoir sa volonté en une simple et generale attente; d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé à quelque evenement. Et, si vous y prenez garde, l'attente de l'ame est vrayement volontaire; et, toutesfois, ce n'est pas une action; mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera : et lorsque les evenemens sont arrivez et receus, l'attente se convertit en consentement où acquiescement; mais, avant la venue d'iceux, en verité, l'ame est en une simple attente, indifferente à tout ce qu'il playra à la volonté divine d'ordonner.

Nostre Sauveur exprime ainsi l'extreme sousmission de la volonté humaine à celle de son Pere eternel : *Le Seigneur Dieu,* dit-il, *a ouvert mon aureille* (Isa. 50), c'est-à-dire, m'a annoncé son bon playsir touchant la multitude des travaux que je dois souffrir; *et moy,* dit-il par apres, *je ne contredis point, je ne me retire en arriere.* Qu'est-ce à dire, *je ne contredis point, je ne me tire point en arriere?* sinon ma volonté est en une simple attente, et demeure disposée à tout ce que celle de Dieu ordonnera : ensuite de quoy *je baille et abandonne mon corps*

à la mercy de ceux qui le battront, et mes joues à ceux qui les peleront (Isa. 50), preparé à tout ce qu'ils voudront faire de moy, Mais voyez, je vous prie, Theotime, que tout ainsi que nostre Sauveur, apres l'orayson de resignation qu'il fit au jardin des Olives, et sa prinse, se laissa manyer et mener au gré de ceux qui le crucifierent, avec un abandonnement admirable de son corps et de sa vie entre leurs mains; aussi mit-il son ame et sa volonté par une indifference tres-parfaicte és mains de son Pere eternel; car bien qu'il dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu abondonné* (Matth. 27)? ce fut pour nous faire sçavoir les veritables amertumes et peines de son ame, et non pour contrevenir à la tres-saincte indifference en laquelle il estoit, ainsi qu'il monstra bientost apres, concluant toute sa vie et sa passion par ces incomparables parolles : *Mon Pere, je remets mon esprit entre vos mains* (Luc. 23).

CHAPITRE XVI.

DU DESPOUILLEMENT PARFAICT DE L'AME UNIE A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Representons-nous le doux Jesus, Theotime, chez Pilate, où, pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le devestirent de ses habits l'un apres l'autre; et non contens de cela, luy osterent encore sa peau, la dechirans à coups de verges et de foüets : comme par apres son ame fut despoüillée de son corps, et le corps de sa vie par la mort qu'il souffrit en la croix : mais, trois jours passez, par sa tres-saincte resurrection, l'ame se revestit de son corps glorieux, et le corps de sa peau immortelle, et s'habilla de vestemens differens, ou en pelerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son Pere le requeroient. L'amour fit tout cela, Theotime; et c'est l'amour aussi qui, entrant en une ame, affin de la faire heureusement mourir à soy et revivre à Dieu, la fait despoüiller de tous les desirs humains et de l'estime de soy-mesme, qui n'est pas moins attachée à l'esprit que la peau à la chair, et la desnue enfin des affections plus aymables; comme sont celles qu'elle avoit aux consolations spirituelles, aux exercices de pieté, et à la perfection des vertus, qui sembloient estre la propre vie de l'ame devote.

Alors, Theotime, l'ame a raison de s'escrier : *J'ay osté mes habits, comme m'en revestiray-je* (Cant. 5)? *j'ay lavé mes pieds* de toutes sortes d'affections, *comme les souillerois-je* derechef

(Job. 1)? *Nue, je suis sortie* de la main de Dieu, *et nue j'y retourneray. Le Seigneur m'avoit donné* beaucoup de desirs, *le Seigneur me* les *a ostez; son sainct nom soit beny.* Ouy, Theotime, le mesme Seigneur qui nous fait desirer les vertus en nostre commencement, et qui nous les fait prattiquer en toutes occurrences, c'est luy-mesme qui nous oste l'affection des vertus, et de tous les exercices spirituels; affin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon playsir de sa divine Majesté. Car, comme la belle et sage Judith avoit voirement, dans ses cabinets, ses beaux habits de feste, et neantmoins ne les affectionnoit point, ny ne s'en para jamais en sa viduité, sinon, quand, inspirée de Dieu, elle alla ruiner Holofernes; ainsi, quoyque nous ayons apprins la prattique des vertus, et les exercices de devotion, si est-ce que nous ne devons point les affectionner ny en revestir nostre cœur, sinon à mesure que nous sçavons que c'est le bon playsir de Dieu. Et, comme Judith demeura toujours en habits de deuil. sinon en cette occasion en laquelle Dieu voulut qu'elle se mist en pompe (Judith. 10); aussi devons-nous paysiblement demeurer revestus de nostre misere et abjection parmy nos imperfections et foiblesses, jusqu'à ce que Dieu nous exalte à la prattique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en cette privation, despoüillé de toute sorte d'affections; c'est pourquoy, selon l'advis du sainct Apostre, apres que nous avons *osté les vestemens du vieil* Adam, il se faut *revestir des habits du nouvel homme* (Colos. 3), c'est-à-dire, de Jesus-Christ; car, ayant tout renoncé, voire mesme les affections des vertus, pour ne vouloir ny de celles-là, ny d'autres quelconques, qu'autant que le bon playsir divin portera, il nous faut revestir derechef de plusieurs affections, et peut-estre des mesmes que nous avons renoncées et resignées; mais il s'en faut derechef revestir, non plus parce qu'elles nous sont aggreables, utiles, honnorables, et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mesmes, ains parce qu'elles sont aggreables à Dieu, utiles à son honneur, et destinées à sa gloire.

Eliezer portoit des pendans d'aureilles, des brasselets et des vestemens neufs, pour la fille que Dieu avoit preparée au fils de son maistre; et par effect, il les donna à la vierge Rebecca, sitost qu'il cogneut qu'elle estoit celle-là (Genes. 24). Il faut des habits neufs à l'espouse du Sauveur. Si, pour l'amour de luy, elle s'est despoüillée de l'affection ancienne qu'elle avoit à ses parens

(Ps. 44), au pays, à la maison, aux amys, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considerations humaines, mais parce que l'Espoux celeste le veut, le commande et l'entend, et qu'*il a mis* un tel *ordre en la charité* (Cant. 2). Si on s'est desnué de la vieille affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la devotion, à la prattique des vertus, voire mesme à nostre propre advancement en la perfection, il se faut revestir d'une autre affection toute nouvelle, aymant toutes ces graces et faveurs celestes, non plus parce qu'elles perfectionnent et ornent nostre esprit, mais parce que le nom de Nostre-Seigneur en est sanctifié, que son royaume en est enrichy, et son bon playsir glorifié.

Ainsi S. Pierre s'habille dans la prison, non par son eslection, mais à mesure que l'ange le luy commande (Act. 12). Il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vestemens; et le glorieux S. Paul, despoüillé en un moment de toutes affections, *Seigneur,* dit-il, *que voulez-vous que je fasse* (*Ibid.* 9)? c'est-à-dire, que vous plaist-il que j'affectionne; puisque me jettant à terre, vous avez fait mourir ma volonté propre? Hé! Seigneur, mettez vostre bon playsir en sa place, et *m'enseignez de faire vostre volonté; car vous estes mon Dieu* (Ps. 142). Theotime, quiconque a tout quitté pour Dieu, ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut; il ne nourrit plus son corps, sinon comme Dieu l'ordonne, affin qu'il serve à l'esprit; il n'étudie plus que pour servir le prochain et sa propre ame, selon l'intention divine; il prattique les vertus, non selon qu'elles sont plus à son gré, mais selon que Dieu le desire.

Dieu commanda au prophete Isaïe de se despoüiller, et il le fit (Isa. 20); marchant et preschant en cette sorte, ou trois jours entiers, comme quelques-uns dient, ou trois ans, comme les autres pensent : puis il reprit ses habits, quand le terme que Dieu luy avoit prefigé fut passé. Ainsi se faut-il desnuer de toutes affections, petites et grandes, il faut souvent examiner nostre cœur pour voir s'il est bien prest à se desvestir, comme fit Isaïe, de tous ses habits; puis reprendre aussi, quand il est tems, les affections convenables au service de la charité, affin de mourir en croix, nuds, avec nostre divin Sauveur, et ressusciter par apres en un nouvel homme avec luy. *L'amour est fort comme la mort* (Cant. 8), pour nous faire tout quitter : il est magnifique comme la resurrection, pour nous parer de gloire et d'honneur.

LIVRE DIXIESME.

DU COMMANDEMENT D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DOUCEUR DU COMMANDEMENT QUE DIEU NOUS A FAIT DE L'AYMER SUR TOUTES CHOSES.

L'HOMME est la perfection de l'univers; l'esprit est la perfection de l'homme, l'amour, celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour. C'est pourquoy l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela, Theotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme *le premier et le tres-grand commandement* (Matth. 22). Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les loyx sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les sainctes Escritures. Tout est fait pour ce celeste amour, et tout se rapporte à iceluy. De l'arbre sacré de ce commandement, dependent tous les conseils, exhortations, inspirations, et les autres commandemens, comme ses fleurs; et la vie eternelle, comme son fruict : et tout ce qui ne tend point à l'amour eternel, tend à la mort eternelle. Grand commandement, duquel la parfaicte prattique dure en la vie eternelle, ains n'est autre chose que la vie eternelle.

Mais voyez, Theotime, combien cette loy d'amour est aymable. Hé! Seigneur Dieu, ne suffisoit-il pas qu'il vous plust de nous permettre ce divin amour, comme Laban permit celuy de Rachel à Jacob (Gen. 29), sans qu'il vous plust encore de nous y semondre par exhortations, de nous y pousser par vos commandemens? Mais non, bonté divine, affin que ny vostre grandeur, ny nostre bassesse, ny pretexte quelconque, ne nous retardast de vous aymer, vous nous le commandez. Le pauvre Appelles ne se pouvant garder d'aymer, n'osoit toutesfois aymer la belle Compaspé, parce qu'elle appartenoit au grand Alexandre. Mais quand il eut congé de l'aymer, combien s'en estima-t-il obligé à celuy qui le luy permettoit! Il ne sçavoit s'il devoit plus aymer, ou cette belle

Compaspé, qu'un si grand empereur luy avoit quittée, ou ce grand empereur, qui luy avoit quitté une si belle Compaspé.

O vray Dieu! si nous le sçavions entendre, mon cher Theotime, quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non-seulement nous permet, mais nous commande de l'aymer! Helas, ô Dieu! je ne sçay pas si je dois plus aymer vostre infinie beauté, qu'une si divine bonté m'ordonne d'aymer, ou vostre divine bonté qui m'ordonne d'aymer une si tres-infinie beauté. O beauté, combien estes-vous aymable, m'estant octroyée par une si immense bonté! O bonté, que vous estes aymable de me communiquer une si eminente beauté?

Dieu, au jour du jugement, imprimera és esprits des damnez, l'apprehension de la perte qu'ils feront, en une façon admirable : car la divine Majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face, et les thresors de sa bonté, et à la veuë de cet abysme infiny de delices, la volonté, par un effort extreme, se voudra lancer sur iceluy pour s'unir à luy, et jouyr de son amour : mais ce sera pour neant, d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, apres avoir enduré des violentes tranchées, des convulsions cruelles, et des detresses insupportables, meurt enfin sans pouvoir enfanter. Car, à mesure que la claire et belle cognoissance de la divine beauté aura penetré les entendemens de ces esprits infortunez, la divine justice ostera tellement la force à la volonté, qu'elle ne pourra nullement aymer cet objet que l'entendement luy proposera et representera estre tant aymable; et cette veuë qui devoit engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela, y fera naistre une tristesse infinie, laquelle sera rendue eternelle par la souvenance qui demeurera à jamais en ces ames perdues de la souveraine beauté qu'elles auront veuë : souvenance sterile de tout bien, ains fertile de travaux, de peines, de tourmens, et de desespoirs immortels; d'autant qu'en la volonté se treuvera tout ensemble une impossibilité, ains une effroyable et eternelle aversion et respugnance d'aymer cette tant desirable excellence : si que les miserables damnez demeureront à jamais en une rage desesperée, de sçavoir une perfection si souverainement aymable, sans en pouvoir jamais avoir ny la jouyssance, ny l'amour parce que, tandis qu'ils l'ont pu aymer, ils ne l'ont pas voulu. Ils brusleront d'une soif d'autant plus violente, que le souvenir de cette source des eaux de la vie eternelle aiguisera leurs ardeurs : ils mourront immortellement, *comme des chiens,* d'une *faim* (Ps. 58) d'autant plus vehemente, que leur memoire

en affirmera l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ils auront esté privez;

Car alors, fremissant de rage,
Le pervers tout sec deviendra :
Mais, quoyque brasse en son courage
Le meschant, tout luy deffaudra. (Psalm. 111.)

Certes, je ne voudrois pas asseurer que cette veuë de la beauté de Dieu, que les mal-heureux auront, comme en eloyse, et à guise d'un esclair, doive être de mesme clarté que celle des bien-heureux, mais elle sera pourtant si claire, qu'*ils verront le Fils de l'homme en sa majesté : ils verront celuy qu'ils ont percé* (Matth. 24; Joan. 19), et par la veuë de cette gloire, cognoistront la grandeur de leur perte. Si Dieu avoit deffendu à l'homme de l'aymer, que de regrets és ames genereuses! que ne feroient-elles pas pour en obtenir la permission! David entra au hasard d'un combat extremement rude, pour avoir la fille du roy (I. Reg. 18). Et qu'est-ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir espouser Rachel (Gen. 29), et le prince Sichem pour avoir Dina en maryage (*Ibid.* 34)? Les damnez s'estimeroient bien-heureux, s'ils pensoient de pouvoir quelquesfois aymer Dieu; et les bien-heureux s'estimeroient damnez, s'ils croyoient de pouvoir estre une fois privez de cet amour sacré.

Hé! vray Dieu! combien est desirable la suavité de ce commandement, Theotime, puisque, si la divine volonté le faysoit aux damnez, ils seroient en un moment deslivrez de leur plus grand mal-heur, et que les bien-heureux ne sont bien-heureux, que par la prattique d'iceluy! O amour celeste! que vous estes aymable à nos ames! et que benye soit à jamais la bonté, laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'ayme, quoyque son amour soit si desirable et necessaire à nostre bonheur, que sans iceluy nous ne puissions estre que mal-heureux!

CHAPITRE II.

QUE CE DIVIN COMMANDEMENT DE L'AMOUR TEND AU CIEL, MAIS EST TOUTESFOIS DONNÉ AUX FIDELLES DE CE MONDE.

Si aucune *loy n'est imposée au juste* (I. Tim. 1), parce que prevenant la loy, et sans avoir besoin d'estre sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu, par l'instinct de la charité qui regne en son ame, combien devons-nous estimer les bien-heureux de paradis, libres et exempts de toute sorte de commandemens, puisque de la jouÿssance en laquelle ils sont de la souveraine beauté et bonté du bien-aymé, coule et procede une douce mais inesvitable necessité en leurs esprits d'aymer eternellement la tres-saincte divinité? Nous aymerons Dieu au ciel, Theotime, non comme lyez et obligez par la loy, mais comme attirez et ravis par la joye que cet object si parfaictement aymable, donnera à nos cœurs. Alors la force du commandement cessera pour faire place à la force du contentement, qui sera le fruict et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes donc destinés au contentement qui nous est promis en la vie immortelle, par le commandement qui nous est fait en cette vie mortelle, en laquelle nous sommes, à la verité, obligez de l'observer tres-etroictement, puisque c'est la loy fondamentale que le roy Jesus a donnée aux citoyens de la Hierusalem militante, pour leur faire meriter la bourgeoisie et la joye de la Hierusalem triomphante.

Certes, là-haut, au ciel, nous aurons un cœur tout libre de passions, une ame tout espurée de distractions, un esprit affranchy de contradictions, et des forces exemptes de respugnance; et, partant, nous y aymerons Dieu par une perpetuelle et non jamais interrompue dilection, ainsi qu'il est dit de ces quatre animaux sacrez, qui, representant les Evangelistes, *sans cesser ny jour ny nuict* (Apoc. 4), louoient continuellement la Divinité. O Dieu! quelle joye, quand, establis en ces eternels tabernacles, nos esprits seront en ce mouvement perpetuel, emmy lequel ils auront le repos tant desiré de leur eternelle dilection!

Heureux qui loge en ta maison
Il te loue en toute saison. (Psalm. 88.)

Mais il ne faut pas pretendre à cet amour si extremement parfaict en cette vie mortelle : car nous n'avons pas encore ny le

la faire de bon cœur, sans reserve. *O Seigneur,* disoit David, *je vous ay cherché de tout mon cœur. J'ay crié de tout mon cœur, Seigneur, exaucez-moi* (Ps. 118). Et la sacrée parolle tesmoigne que vrayement il avoit suivy Dieu de tout son cœur; et nonobstant cela, elle ne laisse pas de dire qu'Ezechias *n'eust point son semblable entre tous les roys de Juda, ny devant ny apres luy : qu'il s'unit à Dieu, et ne se destourna point de luy* (IV. Reg. 5); puis traittant de Josias, elle dit *qu'il n'y eust aucun roy devant luy, qui luy fust semblable, qui se retournast au Seigneur de tout son cœur, de toute son ame, et de toute sa force, selon toute la loy de Moyse; nul aussi apres luy ne s'esleva de semblable* (*Ibid.* 23). Voyez donc, Theotime, je vous prie, voyez comme David, Ezechias, et Josias aymerent Dieu de tout leur cœur, et que neantmoins ils ne l'ayment pas tous trois esgalement, puisque aucun de ces trois n'eust son semblable en cet amour, ainsi que dit le sacré texte. Tous trois l'aymerent un chascun de tout son cœur; mais pas un d'entre eux, ny tous trois ensemble, ne l'aymerent totalement, ainsy chascun en sa façon particuliere; si que, comme tous trois furent semblables, en ce qu'ils donnerent un chascun tout son cœur, aussi furent-ils dissemblables tous trois en la maniere de le donner : ains il n'y a point de doubte que David, pris à part, ne fust grandement dissemblable à soy-mesme en cet amour, et qu'avec son second *cœur* que Dieu *crea net* et pur en luy, avec son *esprit droict* que Dieu *renouvella en* ses *entrailles* (Ps. 50), par la tres-saincte penitence, il ne chantast beaucoup plus melodieusement le cantique de sa dilection, qu'il n'avoit jamais fait avec son cœur et son esprit premier.

Tous les vrays amans sont esgaux, en ce que tous donnent tout leur cœur à Dieu, et de toute leur force; mais ils sont inesgaux, en ce qu'ils le donnent tous diversement, et avec des differentes façons, dont les uns donnent tout leur cœur, de toute leur force, moins parfaictement que les autres. Qui le donne tout par le martyre, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par l'exercice pastoral : et tous le donnant tout par l'observance des commandemens, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Ouy, mesme Jacob qui estoit appellé le *sainct* de Dieu en Daniel, et que Dieu proteste d'avoir *aymé,* confesse luy-mesme qu'il avoit *servi* Laban *de toutes ses forces* (Dan. 3; Rom. 9; Gen. 31). Et pourquoy avoit-il servi Laban, sinon pour avoir

Rachel, qu'il aymoit de toutes ses forces? Il sert Laban de toutes ses forces, il sert Dieu de toutes ses forces : il ayme Rachel de toutes ses forces, il ayme Dieu de toutes ses forces, mais il n'ayme pas pour cela Rachel comme Dieu, ny Dieu comme Rachel. Il ayme Dieu comme son Dieu, sur toutes choses, et plus que soy-mesme; il ayme Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes, et comme luy-mesme. Il ayme Dieu de l'amour absolument et souverainement supreme, et Rachel du supreme amour nuptial. Et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celuy de Rachel ne viole point les privileges et advantages souverains de celuy de Dieu.

De sorte, Theotime, que le prix de l'amour que nous portons à Dieu, depend de l'eminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aymons, en ce que nous l'aymons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or, une goutte de cet amour vaut mieux, a plus de force, et merite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent estre és cœurs des hommes et parmy les cœurs des anges; car, tandis que cet amour vit, il regne et tient le sceptre sur toutes affections, faysant preferer Dieu en sa volonté, à toutes choses indifferemment, universellement et sans reserve.

CHAPITRE IV.

DE DEUX DEGREZ DE PERFECTION, AVEC LESQUELS CE COMMANDEMENT PEUT ESTRE OBSERVÉ EN CETTE VIE MORTELLE.

Tandis que le grand roy Salomon, jouyssant encore de l'Esprit divin, composoit le sacré Cantique des cantiques, il avoit, selon la permission de ce tems-là, une grande varieté de dames et damoiselles dediées à son amour, en diverses conditions et sous differentes qualitez. Car, premierement, il y en avoit une qui estoit uniquement l'unique amie, toute parfaicte, toute rare, comme une singuliere colombe avec laquelle les autres n'entrent point en comparayson, et que pour cela il appella de son nom, Sulamite. Secondement, il y en avoit soixante, qui, apres celle-là, tenoient le premier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommées reynes; outre lesquelles il y en avoit, en troisiesme lieu, encore quatre-vingts dames qui n'estoient voirement pas reynes, mais qui pourtant avoient part au lict royal, en qualité d'honnorables et legitimes amies. Et finalement, il y avoit des jeunes damoiselles sans nombre, reservées à estre mises en

la place des precedentes à mesure qu'elles viendroient à deffaillir.

Or, sur l'idée de ce qui se passoit en son palais, il descrivit les diverses perfections des ames, qui, à l'advenir, devoient adorer, aymer, et servir le grand roy pacifique Jesus-Christ Nostre-Seigneur; entre lesquelles il y en a qui, estant nouvellement deslivrées de leurs pechez, et bien resolues d'aymer Dieu, sont neantmoins encore novices, apprentisses, tendres et foibles; si qu'elles ayment voirement la divine suavité, mais avec meslange de tant d'autres differentes affections; que leur amour sacré estant encore comme en son enfance, elles ayment avec Nostre-Seigneur quantité de choses superflues, vaines et dangereuses. Et comme un phœnix nouvellement esclos de sa cendre, n'ayant encore que des petites plumes fluettes et des poils follets, ne peut faire que des petits eslans, par lesquels il doit estre dit sauter plutost que voler; ainsi ces tendres jeunes ames nouvellement nées dans la cendre de leur penitence, ne peuvent encore pas prendre l'essor et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations et habitudes despravées que les pechez de la vie passée leur ont laissées. Elles sont neantmoins vivantes, animées, emplumées de l'amour, et de l'amour vray, autrement elles n'eussent pas quitté le peché; mais amour neantmoins encore foible et jeune, qui environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas produire tant de fruict, comme il feroit s'il possedoit entierement le cœur.

Tel fut l'enfant prodigue, quand, quittant l'infasme compaignie ou la garde des pourceaux entre lesquels il avoit vescu, il vint és bras de son pere, à demi-nud et tout souillé des ordures qu'il avoit contractées parmy ces vilains animaux. Car qu'est-ce quitter les pourceaux, sinon se retirer des pechez? Et qu'est-ce venir tout deschiré, drilleux et infecté, sinon avoir encore l'affection embarrassée des habitudes et inclinations qui tendent au peché? mais cependant il avoit la vie de l'ame qui est l'amour : et comme un phœnix renaissant de sa cendre, il se treuva nouvellement ressuscité : *il estoit mort,* dit son pere, *et il est revenu à vie* (Luc. 15), il est ravivé. Or ces ames sont nommées jeunes filles au Cantique, d'autant qu'ayant senty l'odeur du nom de l'Espoux qui ne respire que salut et pardon, elles l'ayment d'un amour vray : mais amour qui, comme elles, est en sa tendre jeunesse; d'autant que tout ainsi que les jeunes fillettes ayment voirement bien leurs espoux, si elles en ont, mais ne laissent

pas d'aymer grandement les bagues et bagatelles, leurs compagnes avec lesquelles elles s'amusent esperduement à jouer, danser et folastrer, s'entretenant avec les petits oyseaux, petits chiens, escurieux, et autres tels jouets : aussi ces ames jeunes et novices ayment, certes, bien l'Espoux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissemens volontaires : de sorte que l'aymant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'ayment pas selon luy, ains outre luy, hors de luy et sans luy. Certes, comme les menus desreglemens en parolles, en gestes, en habits, en passe-tems, en folastreries, ne sont pas, à proprement parler, contre la volonté de Dieu; aussi ne sont-ils pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mais il y a des ames qui ayant desjà fait quelque progrez en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avoient aux choses dangereuses, et neantmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec excez et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles ayment. Dieu vouloit qu'Adam aymast tendrement Eve, mais non pas aussi tendrement, que pour luy complayre, il violast l'ordre que sa divine Majesté luy avoit donné. Il n'ayma pas donc une chose superflue, ny de soy-mesme dangereuse; mais il l'ayma avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos parents, amys, bienfaicteurs est de soy-mesme selon Dieu, mais nous les pouvons aymer excessivement; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soyent, et nos exercices de pieté (que toutesfois nous devons tant affectionner) peuvent estre aymez desreglement, lorsque l'on les prefere à l'obeyssance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de derniere fin, bien qu'ils ne soient que des moyens et acheminemens à nostre filiale pretention, qui est le divin amour. Et ces ames qui n'aiment rien que ce que Dieu veut qu'elles ayment, mais qui excedent en la façon d'aymer, ayment voirement la divine bonté sur toutes choses, mais non pas en toutes choses : car les choses mesmes qu'il leur est non-seulement permis, mais ordonné d'aymer selon Dieu, elles ne les ayment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas, certes, contre Dieu, mais bien hors de Dieu : de sorte qu'elles ressemblent au phœnix, qui, ayant ses premieres plumes, et commençant à se renforcer, se guinde desjà en plein air, mais n'a pourtant pas encore assez de force pour demeurer longuement au vol, dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel

fut le pauvre jeune homme, qui, ayant *observé les commandemens* de Dieu *dès* son *bas aage* (Matth. 19), ne desiroit pas les biens d'autruy, mais il affectionnoit trop tendrement ceux qu'il avoit. C'est pourquoy, quand Nostre-Seigneur luy conseilla de les *donner aux pauvres* (*Ibid.*), il devint tout triste et melancholique. Il n'aymoit rien que ce qu'il luy estoit loysible d'aymer, mais il l'aymoit d'un amour superflu et trop serré. Ces ames donc, Theotime, ayment voirement trop ardemment et avec superfluité; mais elles n'ayment point les superfluitez, ains seulement ce qu'il faut aymer. Et pour cela, elles jouyssent du lict nuptial du Salomon celeste, c'est-à-dire, des unyons, des recueillemens et des repos amoureux dont il a esté parlé aux livres V et VI; mais elles n'en jouyssent pas en qualité d'espouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes, fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unyons de l'Espoux, estant occupées et diverties pour aymer hors de luy et sans luy ce qu'elles ne doivent aymer qu'en luy et pour luy.

CHAPITRE V.

DE DEUX AUTRES DEGREZ DE PLUS GRANDE PERFECTION AVEC LESQUELS NOUS POUVONS AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

Or, il y a des autres ames qui n'ayment ny les superfluitez, ny avec superfluité; ains ayment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut. Ames heureuses, puisqu'elles ayment Dieu et leurs amys en Dieu, leurs ennemys et pour Dieu. Elles ayment plusieurs choses avec Dieu, mais pas une, sinon en Dieu et pour Dieu; c'est Dieu qu'elles ayment, non-seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu, semblables au phœnix parfaictement rajeuny et revigoré, que l'on ne void jamais qu'en l'air, ou sur les coupeaux des monts qui sont en l'air. Car, ainsi ces ames n'ayment rien, si ce n'est en Dieu, quoyque toutesfois elles ayment plusieurs choses avec Dieu, et Dieu avec plusieurs choses. S. Luc recite que Nostre-Seigneur invita à sa suitte un jeune homme qu'il aymoit voirement bien fort (Luc. 9), mais il aymoit encore grandement son pere, pour cela vouloit retourner à luy; et Nostre-Seigneur luy retranche cette superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, affin que non-seulement il ayme Nostre-Seigneur plus que son pere, mais qu'il n'ayme son pere qu'en Nostre-Seigneur : *Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; mais quant à toy* (*qui as treuvé la*

vie), *va et annonce le royaume de Dieu* (Luc. 10). Et ces ames, comme vous voyez, Theotime, ayant si grande unyon avec l'Espoux, elles meritent bien de participer à son rang, et d'estre reynes comme il est roy, puisqu'elles luy sont toutes dediées sans division ny separation quelconque, n'aymant rien hors de luy et sans luy, ains seulement en luy et pour luy.

Mais enfin, au-dessus de toutes ces ames, il y en a une tres-uniquement unique, qui est la reyne des reynes, la plus aymante, la plus aymable, et la plus aymée de toutes les amyes du divin Espoux, qui, non-seulement ayme Dieu sur toutes choses, et en toutes choses, mais n'ayme que Dieu en toutes choses : de sorte qu'elle n'ayme pas plusieurs choses, ains une seule chose qui est Dieu. Et parce que c'est Dieu seul qu'elle ayme, en tout ce qu'elle ayme, elle l'ayme esgalement par-tout, selon que le bon playsir d'iceluy le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Ester qu'Assuerus ayme, pourquoy l'aymera-t-il plus lorsqu'elle est parfumée et parée, que lorsqu'elle est en son habit ordinaire? Si ce n'est que mon Sauveur que j'ayme, pourquoy n'aimeray-je pas autant la montagne de Calvaire que celle de Thabor, puisqu'il est aussi veritablement en l'une qu'en l'autre? Et pourquoy ne diray-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : *Il est bon d'estre icy* (Matth. 17)? J'aime le Sauveur en *Egypte* (*Ibid.* 2), sans aymer l'Egypte? pourquoy ne l'aymeray-je pas au festin de *Simon le lepreux* (*Ibid.* 26), sans aymer le festin? et si je l'ayme entre les *blasphemes* (*Ibid.* 27) qu'on respand sur luy, sans aymer les blasphemes, pourquoy ne l'aymeray-je pas parfumé de *l'onguent* (*Ibid.* 26) precieux de Magdelene, sans aymer ny l'onguent ny la senteur? C'est le vray signe que nous n'aymons que Dieu en toutes choses, quand nous l'aymons esgalement en toutes choses, puisque, estant tousjours esgal à soy-mesme, l'inesgalite de nostre amour envers luy ne peut avoir origine que de la consideration de quelque chose qui n'est pas luy. Or, cette sacrée amante n'ayme non plus son roy avec tout l'univers, que s'il estoit tout seul sans l'univers; parce que tout ce qui est hors de Dieu, et n'est pas Dieu, ne luy est rien. Ame toute pure, qui n'ayme pas mesme le paradis, sinon parce que l'Espoux y est aymé : mais l'espoux si souverainement aymé en son paradis, que s'il n'y avoit point de paradis à donner il n'en seroit ny moins aymable, ny moins aymé par cette courageuse amante qui ne sçayt pas aymer le paradis de son Espoux, ains seulement son Espoux de paradis, et qui ne prise pas moins le Cal-

vaire, tandis que son Espoux y est crucifié que le ciel où il est glorifié. Celui qui pese une des petites boulettes du cœur de Ste Claire de Montefalco, y treuve autant de poids comme il en treuve les pesant toutes trois ensemble. Ainsi le grand amour treuve Dieu autant aymable luy seul, que toutes les creatures avec luy ensemble, d'autant qu'il n'ayme toutes les creatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces ames si parfaictes, il y en a si peu, que chacune d'elles est appellée *unique de sa mere* qui est la Providence divine. Elle est dite *unique colombe,* qui, pour tout, n'ayme que son colombeau. Elle est nommée *parfaicte* (Cant. 6), parce qu'elle est rendue par amour une mesme chose avec la souveraine perfection, dont elle peut dire, avec une tres-humble verité : *Je ne suis* que *pour mon bien-aymé, et son cœur est tourné devers moy* (*Ibid.* 8).

Or, il n'y a que la tres-saincte Vierge Nostre-Dame, qui soit parfaictement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bien-aymé, car elle est une *colombe* si uniquement *unique* en dilection, que toutes les autres estant mises aupres d'elle en parangon, meritent plutost le nom de corneilles que de *colombes.* Mais laissant cette nompareille reyne en son incomparable eminence, on a, certes, veu des ames qui se sont tellement treuvées en l'estat de ce pur amour, qu'en comparayson des autres, elles pouvoient tenir rang de reynes, de *colombes uniques*, et de parfaictes amyes de l'Espoux. Car, je vous prie, Theotime, que devoit estre celuy qui, de tout son cœur, chantoit à Dieu :

Dans le ciel sinon toy qui me peut estre cher,
Et que veux-je ici-bas sinon te rechercher? (Psalm. 72.)

Et celuy qui s'escrioit : *J'ay estimé toutes choses bouë et fange, affin de m'acquerir Jesus-Christ* (Philip. 3), ne tesmoignoit-il pas qu'il n'aymoit rien hors de son maistre, et qu'il aymoit son maistre hors de toutes choses? Et quel pouvoit estre le sentiment de ce grand amant qui souspiroit toute la nuict : *Mon Dieu est pour moy toutes choses?* Tels furent S. Augustin, S. Bernard, les deux sainctes Catherine de Sienne et de Gennes, et plusieurs autres, à l'imitation desquels un chascun peut aspirer à ce divin degré d'amour. Ames rares et singulieres qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oyseaux de ce monde, non pas mesme avec le phœnix qui est si uniquement rare, ains sont seulement representées par cet oyseau, que, pour son excellente

beauté et noblesse, on dit n'estre pas de ce monde, ains du paradis, dont il porte le nom. Car ce bel oyseau desdaignant la terre, ne la touche jamais, vivant tousjours en l'air : de sorte que, lors mesme qu'il veut se delasser, il ne s'attache aux arbres que par des petits filets auxquels il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ny voler ny reposer. Et de mesme ces grandes ames n'ayment pas, à proprement parler, les creatures en elles-mesmes, ains en leur Createur, et leur Createur en icelles. Que si elles s'attachent par la loy de la charité à quelque creature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale pretention de leur amour. Si que treuvant Dieu és creatures, et les creatures en Dieu, elles ayment Dieu, et non les creatures, comme ceux qui peschent aux perles, treuvant les perles dans les huistres, n'estiment toutesfois leur pesche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eust, comme je pense, jamais creature mortelle qui aymast l'Espoux celeste de ce seul amour si parfaictement pur, sinon la Vierge qui fut son espouse et mere tout ensemble. Ains au contraire, quant à la prattique de ces quatre differences d'amour, on ne sçauroit guere vivre qu'on ne passe de l'un à l'autre. Les ames qui, comme jeunes filles, sont encore embarrassées de plusieurs affections vaines et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquesfois des sentimens de l'amour plus pur et plus supreme : mais, parce que ce ne sont que des estoyles et eclairs passagers, on ne peut pas dire que ces ames soyent pour cela hors de l'estat des jeunes filles novices et apprentisses. Et de mesme, il arrive quelquesfois aux ames qui sont au rang des uniques et parfaictes amantes, qu'elles se demettent et relaschent bien fort, voire mesme jusqu'à commettre de grandes imperfections et des fascheux pechez veniels, comme on void en plusieurs dissensions assez aigres survenues entre les grands serviteurs de Dieu, ouy mesme entre quelques-uns des divins Apostres que l'on ne peut nyer estre tombez entre quelques imperfections, par lesquelles la charité n'estoit pas, certes, violée, mais ouy bien toutesfois la ferveur d'icelle. Or, d'autant neantmoins que ces grandes ames aymoient pour l'ordinaire Dieu d'un amour parfaictement pur, on ne doit pas laisser de dire qu'elles ont esté en l'estat de la parfaicte dilection. Car, comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruict veneneux, mais ouy bien du fruict verd ou vereux et taré du guy et de la mousse; ainsi les grands saincts ne produisent jamais aucun peché mortel, mais ouy bien des actions

inutiles, mal meures, aspres, rudes et mal assaysonnées : et lors il faut confesser que ces arbres sont fructueux; autrement ils ne seroient pas bons; mais il ne faut pas nyer non plus que quelques-uns de leurs fruicts ne soyent infructueux : car qui nyera que les chatons et le guy des arbres ne soit un fruict infructueux? Et qui nyera que les menues choleres, et les petits excez de joye de risée, de vanité et autres telles passions, ne soyent des mouvemens inutiles et illegitimes? et toutesfois *le juste* en produit *sept fois* (Prov. 24), c'est-à-dire bien souvent.

CHAPITRE VI.

QUE L'AMOUR DE DIEU SUR TOUTES CHOSES EST COMMUN A TOUS LES AMANS.

Y AYANT tant de divers degrez d'amour entre les vrays amans, il n'y a neantmoins qu'un seul commandement d'amour qui oblige generalement et esgalement un chascun d'une toute pareille et totalement esgale obligation, quoyqu'il soit observé differemment et avec une infinie varieté de perfections, n'y ayant peut-estre point d'ames en terre, non plus que d'anges au ciel qui ayent entre elles une parfaicte esgalité de dilection; puisque, comme une *estoile est differente d'avec l'autre estoile en clarté* (I. Cor., 15), ainsi en sera-t-il parmy les bien-heureux ressuscitez, où chascun chante un cantique de gloire, et reçoit *un nom que nul ne sçayt, sinon celuy qui le reçoit* (Apoc. 2). Mais quel est donc le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous esgalement, universellement, et tousjours?

Ç'a esté un traict de la providence du Sainct-Esprit, qu'en nostre version ordinaire que sa divine majesté a canonisée et sanctifiée par le Concile de Trente, le celeste commandement d'aymer est exprimé par le mot de dilection, plutost que par celuy d'aymer : car, bien que la dilection soit un amour, si est-ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompaigné de choix et de dilection, ainsi que la parolle mesme le porte, comme remarque le tres-glorieux S. Thomas. Car ce commandement nous enjoinct un amour esleu entre mille, comme le *bien-aymé* de cet amour *est exquis entre mille* (Cant. 5), ainsi que la bien-aymée Sulamite l'a remarqué au Cantique. C'est l'amour qui doit prevaloir sur tous nos amours et regner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous, que, entre tous nos amours le sien soit plus cordial, dominant sur tout nostre

cœur; le plus affectionné, occupant toute nostre ame; le plus general, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout nostre esprit; et le plus ferme, exerçant toute nostre force et vigueur. Et parce que, par iceluy, nous choysissons et eslisons Dieu pour le souverain object de nostre esprit, c'est un amour de souveraine eslection, ou une eslection de souverain amour.

Vous sçavez, Theotime, qu'il y a plusieurs especes d'amour : comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de societé, d'obligation, de despendance, et cent autres, qui tous sont differens en excellence, et tellement proportionnez à leurs objects, qu'on ne peut bonnement les addresser ou approprier aux autres. Qui aymeroit son pere d'un amour seulement fraternel, certes, il ne l'aymeroit pas assez; qui aymeroit sa femme seulement comme son pere, il ne l'aymeroit pas convenablement; qui aymeroit son laquais d'un amour filial, il commettroit une impertinence. L'amour est comme l'honneur : tout ainsi que les honneurs se diversifient selon la varieté des excellences pour lesquelles on honnore, aussi les amours sont differens selon la diversité des bontez pour lesquelles on ayme. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté nompareille. *Escoute, Israël; ton Dieu, il est seul Seigneur, et partant tu l'aymeras de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton entendement, et de toute ta force* (Deut. 6). Parce que Dieu est seul Seigneur, et que sa bonté est infiniment eminente au-dessus de toute bonté, il le faut aymer d'un amour relevé, excellent, et puissant, au-dessus de toute comparayson. C'est cette supreme dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos ames, et fait que nous prisons si hautement le bien de luy estre aggreables, que nous le preferons et affectionnons sur toutes choses. Or, ne voyez-vous pas, Theotime, que quiconque ayme Dieu de cette sorte, il a toute son ame et toute sa force dediée à Dieu, puisque tousjours et à jamais, en toutes occurrences, il preferera la bonne grace de Dieu à toutes choses, et sera tousjours prest de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté? Et c'est en somme l'amour d'excellence, ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortels en general, et à chascun d'iceux en particulier, dès-lors qu'ils ont le franc usage de raison : amour suffisant pour un chascun, et necessaire à tous pour estre sauvez.

CHAPITRE VII.

ESCLAIRCISSEMENT DU CHAPITRE PRECEDENT.

On ne cognoist pas tousjours clairement ny jamais tout-à-fait certainement, au moins d'une certitude de foy, si on a le vray amour de Dieu requis pour estre sauvé : mais on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus asseurée et presque infaillible paroist, quand quelque grand amour des creatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu. Car alors, si l'amour divin est en l'ame, il fait paroistre la grandeur du credit et de l'authorité qu'il a sur la volonté, monstrant par effect que non-seulement il n'a point de maistre, mais que mesme il n'a point de compaignon; reprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faysant obeyr en ses intentions. Quand la mal-heureuse troupe des esprits diaboliques s'estant revoltée contre son Createur, voulut attirer à sa faction la saincte compaignie des esprits bien-heureux, le glorieux S. Michel animant ses compaignons à la fidellité qu'ils devoient à leur Dieu, crioit à haute voix (mais d'une façon angelique) parmy la celeste Hierusalem : *Qui est comme Dieu?* Et par ce mot il renversa le felon Lucifer avec sa suitte, qui se vouloit esgaler à la divine Majesté; et de là, comme on dit, le nom fut imposé à S. Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon, *Qui est comme Dieu?* Et, lorsque les amours des choses creées veulent tirer nos esprits à leur party pour nous rendre desobeyssans à la divine Majesté, si le grand amour divin se treuve en l'ame, il fait teste comme un autre S. Michel, et asseure les puissances et forces de l'ame au service de Dieu, par ce mot de fermeté, *Qui est comme Dieu?* Quelle bonté y a-t-il és creatures, qui doive attirer le cœur humain à se rebeller contre la souveraine bonté de son Dieu?

Lorsque le sainct et brave gentil-homme Joseph cogneust que l'amour de sa maistresse tendoit à la ruyne de celuy qu'il devoit à son maistre : Ah! dit-il, Dieu m'en garde de violer le respect que je dois à mon maistre, qui se confie tant en moy! *Comment donc pourray-je perpetrer ce crime, et pecher contre mon Dieu* (Gen. 39)? Tenez, Theotime, voilà trois amours dans le cœur de l'aymable Joseph; car il ayme sa dame, son maistre et son Dieu: mais lorsque celuy de sa dame s'oppose à celuy de son maistre, il le quitte tout court et s'enfuyt, comme il eust aussi quitté celuy

de son maistre, s'il eust esté contraire à celuy de son Dieu. Entre tous les amours, celuy de Dieu doit estre tellement preferé, qu'on soit disposé à les quitter tous pour celuy-cy seul.

Saraï donna sa servante Agar à son mary Abraham, selon l'usage legitime de ce tems-là : mais Agar *estant devenue mere, mesprisa* grandement sa *dame* Saraï (Gen. 16). Jusques à cela, on n'eust presque sçeu discerner quel estoit le plus grand amour en Abraham, ou celuy qu'il portoit à Saraï, ou celuy qu'il avoit pour Agar; car il en usoit avec Agar comme avec Saraï, et de plus Agar avoit l'advantage de la fertilité. Mais quand ce vint à mettre ces deux amours en comparayson, le bon Abraham fit bien voir lequel estoit le plus fort. Car Saraï ne luy eut pas plus tost remontré que Agar la mesprisoit, qu'il luy respondit : *Agar, ta chambriere, est en ta puissance, fais-en comme tu voudras* (*Ibid.*). Si que Siraï *affligea* dés-lors tellement cette pauvre Agar, qu'elle fut contraincte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sçauroit discerner quel est le principal amour de nostre cœur; car ce cœur humain tire maintesfois tres-affectionnement dans le lict de sa complaysance l'amour des creatures : ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la creature, que ceux de la dilection envers son Createur. Et la sacrée dilection toutesfois ne laisse pas d'exceller au-dessus de tous les autres amours, ainsi que les evenemens font voir, quand la creature s'oppose au Createur : car alors nous prenons le party de la dilection sacrée, et luy sousmettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent difference, és choses sacrées, entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cleopatre valoit mieux que le plus haut de nos rochers; mais celuy-cy est bien grand, l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert en la guerre par les armes, ou celle qu'il merite en la paix par la justice : et il me semble que la gloire militaire est plus grande, et l'autre est meilleure, ainsi qu'entre les instrumens, les tambours et trompettes font plus de bruict, mais les luths et les espinettes font plus de melodie; le son des uns est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de bausme ne respandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huyle d'aspic; mais la senteur du bausme sera tousjours meilleure et plus aymable.

Il est vray, Theotime, vous verrez une mere tellement embesongnée de son enfant, qu'il semble qu'elle n'ayt aucun autre

amour que celuy-là; elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le bayser, plus de poictrine que pour l'alaicter, ny plus de soin que pour l'eslever, et semble que le mary ne luy soit plus rien au prix de cet enfant. Mais s'il falloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mary, et que, si bien l'amour de l'enfant estoit le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre neantmoins estoit le plus excellent, le plus fort, le meilleur. Ainsi, quand un cœur ayme Dieu en consideration de son infinie bonté, pour peu qu'il ayt de cette excellente dilection, il preferera la volonté de Dieu à toutes choses, et en toutes les occasions qui se presenteront, il quittera tout pour se conserver en la grace de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse separer : de sorte qu'encore que ce divin amour ne presse ny n'attendrisse tousjours pas tant le cœur comme les autres amours; si est-ce que és occurrences il fait des actions si relevées et excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les lapines ont une fertilité incomparable, les elephantes ne font jamais qu'un elephanteau; mais ce seul elephanteau vaut mieux que tous les lapins du monde. Les amours que l'on a pour les creatures, foisonnent bien souvent en multitude de productions; mais quand l'amour sacré fait son œuvre, il le fait si esminent qu'il surpasse tout, car il fait preferer Dieu à toutes choses sans reserve.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE MEMORABLE POUR FAIRE BIEN CONCEVOIR EN QUOY GIST LA FORCE ET EXCELLENCE DE L'AMOUR SACRÉ.

O MON cher Theotime, que la force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit donc avoir une grande estendue! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultez, et preferer l'honneur de la bien-veuillance de Dieu à toutes choses : mais je dy *à toutes choses*, absolument, sans exception ny reserve quelconque; et dy ainsi avec un grand soin, parce qu'il se treuve des personnes qui quitteroient courageusement les biens, l'honneur, et la vie propre, pour Nostre-Seigneur, lesquelles neantmoins ne quitteroient pas pour luy quelque autre chose de beaucoup moindre consideration.

Du tems des empereurs Valerianus et Gallus, il y avoit à Antioche un prestre nommé Saprice, et un homme seculier nommé Nicephore, lesquels, à raison de l'extreme et longue



amitié qu'ils avoient eue ensemble, estoient estimez freres; et neantmoins il advint qu'enfin, pour je ne sçay quel subjet, cette amitié deffaillit, et, selon la coustume, elle fut suivie d'une hayne encore plus ardente, laquelle regna quelque tems entre eux, jusqu'à ce que Nicephore, recognoissant sa faute, fit trois divers essays de se reconcilier avec Saprice, auquel, tantost par les uns, tantost par les autres de leurs amys communs, il faysoit porter de sa part toutes les parolles de satisfaction et de sous-mission qu'on pouvoit desirer. Mais Saprice, impliable à ses semonces, refusa tousjours la reconciliation avec autant de fierté comme Nicephore la demandoit avec beaucoup d'humilité; de maniere qu'enfin le pauvre Nicephore estimant que, si Saprice le voyoit prosterné devant luy, et requerant le pardon, il en seroit plus vivement touché; il le va treuver chez luy, et se jettant courageusement à ses pieds : Mon pere, luy dit-il, hé! pardonnez-moy, je vous supplie, pour l'amour de Nostre-Seigneur. Mais cette humilité fut mesprisée et rejettée comme les precedentes.

Cependant voilà une aspre persecution qui s'esleve contre les chrestiens, en laquelle Saprice, entre autres, estant apprehendé, fit merveilles à souffrir mille et mille tourmens pour la confession de la foy, et specialement lorsqu'il fut roulé et agité tres-rudement dans un instrument fait expres, à guise de la vis d'un pressoir, sans que jamais il perdit sa constance, dont le gouverneur d'Antioche estant extremement irrité, il le condamna à la mort : ensuitte de quoy il fut tiré hors de la prison en public pour estre mené au lieu où il devoit recevoir la glorieuse couronne du martyre. Ce que Nicephore n'eust pas plus tost apperceu, que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre : Helas! crioit-il à haute voix, ô martyr de Jesus-Christ, pardonnez-moy; car je vous ay offensé. De quoy Saprice ne tenant compte, le pauvre Nicephore gagna vistement le devant par une autre rue, vint derechef en mesme humilité, le conjurant de luy pardonner en ces termes : O martyr de Jesus-Christ, pardonnez l'offense que je vous ay faite comme homme que je suis, subjet à faillir; car, voilà que desormais une couronne vous est donnée par Nostre-Seigneur que vous n'avez point renié; ains avez confessé son sainct nom devant plusieurs tesmoins. Mais Saprice continuant en sa fierté, ne luy respondit pas un seul mot; ains les bourreaux seulement, admirant la perseverance de Nicephore : Oncques, luy dirent-ils, nous ne vismes un si grand fol; cet homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu

besoin de son pardon? A quoi respondant Nicephore : Vous ne sçavez pas, dit-il, ce que je demande au confesseur de Jesus-Christ, mais Dieu le sçayt.

Or tandis, Saprice arriva au lieu du supplice, où Nicephore derechef s'estant jetté en terre devant luy : Je vous supplie, faysoit-il, ô martyr de Jesus-Christ, de me vouloir pardonner; car il est escrit : *Demandez et il vous sera octroyé* (Matth. 7) : parolles lesquelles ne surent oncques fleschir le cœur felon et rebelle du miserable Saprice, qui, refusant obstinement de faire misericorde à son prochain, fut aussi, par le juste jugement de Dieu, privé de la tres-glorieuse palme du martyre : car les bourreaux luy commandant de se mettre à genoux, affin de luy trancher la teste, il commença à perdre courage, et de capituler avec eux, jusques à leur faire en fin finale cette deplorable et honteuse sousmission : Hé! de grace, ne me coupez pas la teste, je m'en vay faire ce que les empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. Ce que oyant le pauvre Nicephore, la larme à l'œil, il se print à crier : Ah! mon cher frere, ne veuillez pas, je vous prie, ne veuillez pas transgresser la loy, et renyer Jesus-Christ; ne le quittez pas, je vous supplie, et ne perdez pas la celeste couronne que vous avez acquise par tant de travaux et de tourmens. Mais helas! ce lamentable prestre, venant à l'autel du martyre pour y consacrer sa vie à Dieu eternel, ne s'estoit pas souvenu de ce que le prince des martyrs avoit dit : *Si tu apportes ton offrande à l'autel, et tu te ressouviens, y estant, que ton frere a quelque chose contre toy, laisse-là ton offrande, et va premierement te reconcilier à ton frere, et alors revenant tu presenteras ton oblation* (Matth. 5). C'est pourquoy Dieu repoussa son present, et retira sa misericorde de luy, permit que non-seulement il perdist le souverain bonheur du martyre, mais qu'encore il se precipitast au malheur de l'idolastrie, tandis que l'humble et doux Nicephore voyant cette couronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurci Saprice, touché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardiment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux : Je suis, mes amis, je suis, en verité, chrestien, et crois en Jesus-Christ que cettuy-cy a renyé; mettez-moy donc, je vous prie, en sa place, et tranchez-moy la teste. De quoy les archers s'estonnant infinyment, ils en porterent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fust mis en liberté, et Nicephore fust supplicié. Et cela advint le 9 febvrier, environ l'an 260 de nostre salut, ainsi que recitent Metaphraste et Surius. Histoire ef-

froyable et digne d'estre grandement pesée pour le subjet dont nous parlons. Car avez-vous veu, mon cher Theotime, ce courageux Saprice, comme il estoit hardy et ardent à maintenir la foy, comme il souffre mille tourmens, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur, tandis qu'on le roule et fracasse dans cet instrument fait à mode de vis, et comme il est tout prest de recevoir le coup de la mort pour accomplir le poinct le plus esminent de la loy divine, preferant l'honneur de Dieu à sa propre vie, et neantmoins, parce que d'ailleurs il prefera à la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la haine de Nicephore, il demeure court en sa course; et lorsqu'il est sur le poinct d'acconsuivre et gagner le prix de la gloire par le martyre, il s'abbat mal-heureusement, et se rompt le col, donnant de la teste dans l'idolastrie.

Il est donc vray, mon Theotime, que ce ne nous est pas assez d'aymer Dieu plus que nostre propre vie, si nous ne l'aymons generalement, absolument, et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner. Mais, ce me direz-vous, Nostre-Seigneur n'a-t-il pas assigné l'extremité de l'amour qu'on peut avoir pour luy, quand il dit, que ***plus grande charité ne peut-on avoir que d'exposer sa vie pour ses amys*** (Joan. 15)? Il est, certes, vray, Theotime, qu'entre les particuliers actes et tesmoignaiges de l'amour divin, il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu. Neantmoins il est vray aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul tesmoignaige qui est voirement le chef-d'œuvre de la charité, mais outre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement, que ce sont des actes plus aysez, plus communs, et ordinaires à tous les amans, et plus generalement necessaires à la conservation de l'amour sacré. O miserable Saprice! oseriez-vous bien dire que vous aymiez Dieu comme il faut aymer Dieu, puisque vous ne preferiez pas sa volonté à la passion de la hayne et rancune que vous aviez contre le pauvre Nicephore? Vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mais non pas, certes, le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu : et vouloir ce seul acte, en rejettant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bigearre; et toutesfois elle le seroit extremement, si, voulant playre au bien-aymé és choses d'extreme difficulté, elle permettoit qu'on luy desplust és choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celuy qui ne veut pas vivre selon Dieu?

Un esprit bien reglé ayant volonté de subir la mort pour un amy, subiroit sans doute toute autre chose, puisque celuy-là doit avoir tout mesprisé, qui auparavant a mesprisé la mort. Mais l'esprit humain est foible, inconstant et bigearre; c'est pourquoy quelquesfois les hommes choysissent plutost de mourir que de subir d'autres peines beaucoup plus legeres, et donnent volontiers leur vie pour des satisfactions extremement nyaises, pueriles et vaines. Agrippine, ayant apprins que l'enfant qu'elle portoit seroit voirement empereur, mais qu'il la feroit par apres mourir : Qu'il me tue, dit-elle, pourveu qu'il regne. Voyez, je vous prie, le desordre de ce cœur follement maternel; elle prefere la dignité de son fils à sa vie. Caton et Cleopastre aymerent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemys en leur prinse; et Lucrece choysit de se donner impiteusement la mort, plutost que de supporter injustement la honte d'un fait auquel, ce semble, elle n'avoit point de coulpe. Combien y a-t-il de gens qui mourroient volontiers pour leurs amys, qui neantmoins ne voudroient pas vivre en leur service, et obeyr à leurs autres volontés! Tel expose sa vie, qui n'exposerait pas sa bourse. Et quoyqu'il s'en treuve plusieurs qui, pour la deffense de l'amy, engagent leurs vies, il ne s'en treuve qu'un en un siecle qui voulust engager sa liberté ou perdre une once de la plus vaine et inutile reputation ou renommée du monde, pour qui que ce soit.

CHAPITRE IX.

CONFIRMATION DE CE QUI A ESTÉ DIT PAR UNE COMPARAYSON NOTABLE.

Vous sçavez, Theotime, quelle fut l'affection de Jacob pour sa Rachel. Et que ne fit-il pas, pour en tesmoigner la grandeur, la force, et la fidellité, dés-lors qu'il l'eut saluée aupres du puits de l'abbreuvoir (Gen. 29)? Car jamais oncques plus il ne cessa de l'aymer; et pour l'avoir en maryage, il servit avec une ardeur nompareille sept ans entiers (*Ibid.*), luy estant encore advis que ce ne fust rien, tant l'amour adoucissoit les travaux qu'il supportoit pour cette bien-aymée, de laquelle estant apres frustré, il servit encore derechef sept ans durant pour l'obtenir, tant il estoit constant, loyal, et courageux en sa dilection. Puis enfin l'ayant obtenue, il negligea toutes autres affections, ne tenant mesme presque aucun compte du devoir qu'il avoit à Lia, sa premiere espouse, femme de grand merite, et bien digne d'estre

cherie, et du mespris de laquelle Dieu mesme eut compassion, tant il estoit remarquable (Gen. 29).

Or, apres tout cela, qui suffisoit pour assubjettir la plus fiere fille du monde à l'amour d'un amant si fidelle, c'est une honte, certes, de voir la foiblesse que Rachel fit paroistre en l'affection qu'elle avoit pour Jacob. La pauvre Lia n'avoit plus aucun lien d'amour avec Jacob que celuy de sa fertilité, par laquelle elle luy avoit donné quatre enfans masles, le premier desquels nommé Ruben, estant allé aux champs en tems de moisson, il y treuva des mandragores, lesquelles il cueillit, et dont par apres, estant de retour au logis, il fit present à sa mere (Gen. 30). Ce que voyant Rachel : *Faites-moy part,* dit-elle à Lia, *je vous prie, ma sœur, des mandragores que vostre fils vous a données. Mais vous semble-t-il,* respondit Lia, *que ce soit peu d'advantage pour vous de m'avoir ravy mon mary, si vous n'avez encore les mandragores de mon enfant? Or sus,* respliqua Rachel, *donnez-moy donc les mandragores, et qu'en eschange mon mary soit avec vous cette nuict* (Gen. 30). La condition fut acceptée. Et comme Jacob revenoit des champs sur le soir, Lia luy alla au devant, et puis toute comblée de joye : Ce sera ce soir, luy dit-elle, mon cher seigneur, mon amy, que vous serez pour moy : car j'ay acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant; et sur cela luy fit le recit de la convention passée entre elle et sa sœur. Mais Jacob, que l'on sçache, ne sonna mot quelconque, estonné, comme je pense, et saysi de cœur, entendant l'imbecillité et l'inconstance de Rachel, qui, pour si peu de chose, avoit cedé à sa sœur l'honneur et la douceur de sa presence.

Et toutesfois revenant à nous, ô vray Dieu, combien de fois faysons-nous des eslections infiniment plus honteuses et miserables ? le grand S. Augustin prit un jour playsir de voir et contempler à loysir des mandragores, pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment desirées ; et il treuva qu'elles estoient voirement belles à la veuë et d'aggreable senteur, mais du tout insipides et sans goust. Or, Pline raconte que, quand les chirurgiens en presentent le jus à boire à ceux sur lesquels ils veulent faire quelque incision, affin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintesfois que la seule odeur fait l'operation, et endort suffisamment les patiens. C'est pourquoy la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regrets, et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur,

en devient muet; et qui en boit largement, meurt sans remede.

Theotime, les pompes, richesses, et delectations mondaines, peuvent-elles mieux estre representées? Elles ont une apparence attrayante : mais qui mord dans ces pommes, c'est-à-dire, qui sonde leur nature, n'y treuve ny goust ny contentement. Neantmoins elles charment et endorment à la vanité de leur odeur; et la renommée que les enfans du monde leur donnent, etourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement, ou qui les prennent trop abondamment. Or, c'est pour de telles mandragores, chimeres, et phantosmes de contentemens, que nous quittons les amours de l'Espoux celeste. Et comment donc pouvons-nous dire que nous l'aymions sur toutes choses, puisque nous preferons à sa grace de si chetives vanitez !

N'est-ce pas une lamentable merveille de voir David si grand à surmonter la hayne, si courageux à pardonner l'injure, estre neantmoins si furieusement injurieux en l'amour, que, non content de posseder justement une grande multitude de femmes, il va iniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie (II. Reg. 9); et, par une lascheté insupportable, affin de prendre plus à soy l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mary? Qui n'admirera le cœur de S. Pierre, si hardy entre les soldats armés, que luy seul de toute la trouppe de son Maistre met le fer au poingt et frappe; puis, peu apres est si coüard entre les femmes, qu'à la seule parolle d'une servante il renye et deteste son Maistre (Matth. 26)? Et comme peut-on treuver si estrange que Rachel quittast son Jacob pour des pommes de mandragores, puisque Adam et Eve quitterent bien la grace pour une pomme qu'un serpent leur offre à manger (Gen. 3)?

En somme, Theotime, je vous dis ce mot digne d'estre noté. Les heretiques sont heretiques et en portent le nom, parce que, entre les articles de la foy, ils choysissent à leur goust et à leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejettant les autres et les desadvouant. Et les catholiques sont catholiques, parce que, sans choix ny eslection quelconque, ils embrassent avec esgale fermeté, et sans exception, toute la foy de l'Eglise. Or, il en est de mesme és articles de la charité. C'est heresie en la dilection sacrée, de faire choix entre les commandemens de Dieu, pour en vouloir prattiquer les uns, et violer les autres. Celuy qui a dit : *Tu ne seras point luxurieux*, a dit aussi : *Tu ne tueras point. Que si tu ne commets point la luxure, mais tu commets homicide* (Jac. 2), ce n'est donc pas pour l'amour de Dieu que tu n'es pas luxurieux, ains c'est par quelque autre

motif qui te fait choysir ce commandement plutost que l'autre ; choix qui fait l'heresie en matiere de charité. Si quelqu'un me disoit qu'il ne me veut pas couper un bras pour l'amour qu'il me porte, et neantmoins me venoit arracher un œil ou me rompre la teste, ou me percer le corps de part en part : Hé ! ce dirois-je, comme me dites-vous que c'est par amour que vous ne me coupez pas un bras, puisque vous m'arrachez un œil qui ne m'est pas moins precieux, ou que vous me donnez vostre espée à travers le corps, qui m'est encore plus dangereux ? C'est une vraye maxime, que le bien provient d'une cause vrayement entiere, et le mal de chaque deffaut. Pour faire un acte de vraye charité, il faut qu'il procede d'un amour entier, general et universel, qui s'etende à tous les commandemens divins. Que si nous manquons d'amour en un seul commandement, nostre amour n'est plus entier ny universel ; et le cœur dans lequel il est, ne peut estre dit vrayement amant, ny par consequent vrayement bon.

CHAPITRE X.

COMME NOUS DEVONS AYMER LA DIVINE BONTÉ SOUVERAINEMENT PLUS QUE NOUS-MESMES.

Aristote a eu raison de dire que le bien est voirement aymable, mais à un chascun principalement son bien propre ; de sorte que l'amour que nous avons envers autruy provient de celuy que nous avons envers nous-mesmes. Car comme pouvoit dire autre chose un philosophe qui, non-seulement n'aima pas Dieu, mais ne parla mesme presque jamais de l'amour de Dieu ? Amour de Dieu neantmoins qui precede tout amour de nous-mesmes, voire selon l'inclination naturelle de nostre volonté, ainsi que j'ay declaré au premier livre.

La volonté, certes, est tellement dediée, et, s'il faut ainsi dire, elle est tellement consacrée à la bonté, que si une bonté infinie luy est monstrée clairement, il est impossible, sans miracle, qu'elle ne l'ayme souverainement. Ainsi les bien-heureux sont ravis et necessitez, quoyque non forcez d'aymer Dieu, duquel ils voyent clairement la souveraine beauté : ce que l'Escriture monstre assez, quand elle compare le contentement qui comble les cœurs, de ces glorieux habitans de la Hierusalem celeste à un torrent et *fleuve impetueux* (Ps. 104), duquel on ne peut empescher les ondes qu'elles ne s'espanchent sur les plaines qu'elles rencontrent.

Mais en cette vie mortelle, Theotime, nous ne sommes pas necessitez de l'aymer si souverainement, d'autant que nous ne le cognoissons pas si clairement. Au ciel, où nous le verrons face à face, nous l'aymerons cœur à cœur; c'est-à-dire, comme nous verrons tous, un chascun selon sa mesure, l'infinité de sa beauté d'une veuë souverainement claire, aussi serons-nous ravis en l'amour de son infinie bonté d'un ravissement souverainement fort, auquel nous ne voudrons ny ne pourrons vouloir faire jamais aucune resistance. Mais ici-bas, en terre, où nous ne voyons pas cette souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscuritez, nous sommes à la verité inclinez et allechez, mais non pas necessitez de l'aymer plus que nous-mesmes; ains plutost au contraire, quoyque nous ayons cette saincte inclination naturelle d'aymer la Divinité sur toutes choses, nous n'avons pas neantmoins la force de la prattiquer, si cette mesme Divinité ne respand surnaturellement dans nos cœurs sa tres-saincte charité.

Or, il est vray pourtant que, comme la claire veuë de la Divinité produict infailliblement la necessité de l'aymer plus que nous-mesmes, aussi l'entreveuë, c'est-à-dire la cognoissance naturelle de la Divinité, produict infailliblement l'inclination et tendresse à l'aymer plus que nous-mesmes. Hé! de grace, Theotime, la volonté toute destinée à l'amour du bien, comme en pourroit-elle tant soit peu cognoistre un souverain, sans estre de mesme tant soit peu inclinée à l'aymer souverainement? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, nostre volonté preferera tousjours en son amour celuy qui luy est plus proche, et surtout le sien propre; mais il y a si peu de proportion entre l'infiny et le finy, que nostre volonté qui cognoist un bien infiny, est sans doubte esbranlée, inclinée, et incitée de preferer l'amitié de l'abysme de cette bonté infinie à toute sorte d'autre amour, et à celuy-là encore de nous-mesmes.

Mais surtout cette inclination est forte, parce que nous sommes plus en Dieu qu'en nous-mesmes, nous vivons plus en luy qu'en nous, et sommes tellement de luy, par luy, pour luy, et à luy, que nous ne sçaurions, de sens rassis, penser ce que nous luy sommes et ce qu'il nous est, que nous ne soyons forcez de crier : Je suis vostre, Seigneur, et ne dois estre qu'à vous; mon ame est vostre, et ne doit vivre que par vous; ma volonté est vostre, et ne doit aymer que pour vous; mon amour est vostre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois aymer comme mon premier principe, puisque je suis de vous; je vous dois ay-

mer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous; je vous dois aymer plus que mon estre, puisque mon estre subsiste par vous; je vous dois aymer plus que moy-mesme, puisque je suis tout à vous et en vous.

Que s'il y avoit ou pouvoit avoir quelque souveraine bonté de laquelle nous fussions independans, pourveu que nous peussions nous unir à elle par amour, encore serions-nous incitez à l'aymer plus que nous-mesmes, puisque l'infinité de sa suavité seroit tousjours souverainement plus forte pour attirer nostre volonté à son amour, que toutes les autres bontez, et mesme que la nostre propre.

Mais si, par imagination de chose impossible, il y avoit une infinye bonté à laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance, et avec laquelle nous ne peussions avoir aucune unyon ny communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mesmes : car nous cognoistrions qu'estant infinye, elle seroit plus estimable et aymable que nous; et par consequent nous pourrions faire des simples souhaicts de la pouvoir aymer. Mais, à proprement parler, nous ne l'aymerions pas, puisque l'amour regarde l'unyon; et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié; et l'amitié ne peut estre que reciproque, ayant pour fondement la communication, et pour fin l'unyon. Ce que je dys ainsi pour certains esprits chimeriques et vains, qui, sur des imaginations impertinentes, roulent bien souvent des discours melancholiques qui les affligent grandement. Mais quant à nous, Theotime, mon cher amy, nous voyons bien que nous ne pouvons pas estre vrays hommes sans avoir inclination d'aymer Dieu plus que nous-mesmes, ny vrays chrestiens sans prattiquer cette inclination. Aymons plus que nous-mesmes celuy qui nous est plus que tout, et plus que nous-mesmes. *Amen :* il est vray.

CHAPITRE XI.

COMME LA TRES-SAINCTE CHARITÉ PRODUICT L'AMOUR DU PROCHAIN.

COMME Dieu *crea l'homme à son image et semblance* (Gen. 1), aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et semblance de l'amour qui est deu à sa divinité. *Tu aymeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur : c'est le premier et le plus grand commandement. Or, le second est semblable à iceluy : Tu aymeras ton prochain comme toy-mesme* (Matth. 22).

Pourquoy aymons-nous Dieu, Theotime? La cause pour laquelle on ayme Dieu, dit S. Bernard, c'est Dieu mesme : comme s'il disoit que nous aymons Dieu, parce qu'il est la tres-souveraine et tres-infinie bonté. Pourquoy nous aymons-nous nous-mesmes en charité? Certes, c'est parce que nous sommes l'image et semblance de Dieu. Et puisque les hommes ont cette mesme dignité, nous les aymons aussi comme nous-mesmes, c'est-à-dire, en qualité de tres-sainctes et vivantes images de la Divinité. Car, c'est en cette qualité-là, Theotime, que nous appartenons à Dieu d'une si estroicte alliance et d'une si aymable despendance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire nostre Pere, et nous nommer ses enfans. C'est en cette qualité que nous sommes capables d'estre unis à sa divine essence par la jouyssance de sa souveraine bonté et felicité; c'est en cette qualité que nous recevons sa grace? et que nos esprits sont associez au sien tres-sainct, rendus, par maniere de dire, participans de sa divine nature, comme dit S. Pierre (II. Pet. 1). Et c'est donc ainsi que la mesme charité, qui produict les actes de l'amour de Dieu produict quant et quant (1) ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsi que Jacob vit qu'une mesme eschelle touchoit le ciel et la terre, servant esgalement aux anges pour descendre comme pour monter (Gen. 28), nous sçavons aussi qu'une mesme dilection s'estend à cherir Dieu et le prochain, nous relevant à l'unyon de nostre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse societé des prochains. En sorte toutesfois que nous aymons le prochain en tant qu'il est à l'image et semblance de Dieu, creé pour communiquer avec la divine Bonté, participer à sa grace, et jouyr de sa gloire.

Theotime, aymer le prochain par charité, c'est aymer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu, c'est cherir Dieu seul pour l'amour de luy-mesme, et la creature pour l'amour d'iceluy. Le jeune Tobie, accompagné de l'ange Raphaël, ayant abordé Raguël son parent, auquel, neantmoins, il estoit incogneu, Raguël ne l'eust pas plustost *regardé,* dit l'Escriture, que, se retournant devers Anne, sa femme : *Tenez,* dit-il, *voyez combien ce jeune homme est semblable à mon cousin!* Et ayant dit cela, il les interrogea : *D'où estes-vous, jeunes gens, mes chers freres?* A quoy ils repondirent : *Nous sommes de la tribu de Nephthalie, de la captivité de Ninive.* Et il leur dit : *Cognoissez-vous Tobie, mon frere? Ouy, nous le cognoissons,* dirent-ils. Et Raguël s'estant mis à dire beaucoup de bien d'iceluy, l'ange luy dit :

(1) En même temps.

Tobie duquel vous vous enquerez, il est propre pere de celuy-cy. Lors Raguël s'advança, et le baysant avec beaucoup de larmes, et pleurant sur le col d'iceluy : *Benediction sur toy, mon enfant,* dit-il, *car tu es le fils d'un bon et tres-bon personnage* (Tob. 7). *Et la* bonne dame *Anne, femme de* Raguël, *avec Sara sa fille se mirent aussi à pleurer de* tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguël, sans cognoistre le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le bayse, pleure d'amour sur luy? D'où provient cet amour, sinon de celuy qu'il portoit au vieil Tobie le pere, que cet enfant ressembloit si fort? *Beny sois-tu,* dit-il. Mais pourquoy? Non point, certes, parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le says pas encore, mais *parce que tu es fils* et ressembles à ton pere, qui est *un tres-homme de bien.*

Hé, vray Dieu! Theotime, quand nous voyons un prochain creé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez cette creature comme elle ressemble au Createur? Ne devrions-nous pas nous jetter sur son visage, la caresser, et pleurer d'amour pour elle? Ne devrions-nous pas luy donner mille et mille benedictions? Et quoy donc, pour l'amour d'elle? Non, certes; car nous ne sçavons pas si elle est digne d'amour ou de hayne en elle-mesme. Et pourquoy donc, ô Theotime? Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son image et semblance, et par consequent rendue capable de participer à sa bonté, en la grace et en la gloire, pour l'amour de Dieu, dys-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle luy ressemble d'une façon toute particuliere. Et c'est pourquoy, non-seulement le divin amour commande maintesfois l'amour du prochain, mais il le produict, et respand luy-mesme dans le cœur humain comme sa ressemblance et son image; puisque tout ainsi que l'homme est l'image de Dieu, de mesme l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraye image de l'amour celeste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traitté à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellens serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Pere celeste consiste en la perfection de l'amour de nos freres et compaignons.

CHAPITRE XII.

COMME L'AMOUR PRODUICT LE ZELE.

Comme l'amour tend au bien de la chose aymée, ou s'y complaysant, si elle l'a, ou le luy desirant et pourchassant, si elle ne l'a pas; aussi il produict la hayne par laquelle il fuit le mal contraire à la chose aymée, ou desirant et pourchassant de l'esloigner d'icelle, si elle l'a desjà, ou le divertissant et empeschant de venir, si elle ne l'a pas encore. Que si le mal ne peut ni estre empesché ni estre esloigné, l'amour au moins ne laisse pas de le faire hayr et detester. Quand donc l'amour est ardent, et qu'il est parvenu jusques à vouloir oster, esloigner, et divertir ce qui est opposé à la chose aymée, on l'appelle *zele :* de sorte que, à proprement parler, le zele n'est autre chose, sinon l'amour qui est en ardeur, ou plutost l'ardeur qui est en amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zele qui est en l'ardeur. Si l'amour est bon, le zele en est bon; si l'amour est mauvais, le zele en est mauvais. Or, quand je parle du zele, j'entends encore parler de la jalousie : car la jalousie est une espece de zele; et, si je ne me trompe, il n'y a que cette difference entre l'un et l'autre, que le zele regarde tout le bien de la chose aymée pour esloigner le mal contraire; et la jalousie regarde le bien particulier de l'amitié pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand donc nous aymons ardemment les choses mondaines et temporelles, la beauté, les honneurs, les richesses, les rangs; ce zele, c'est-à-dire l'ardeur de cet amour, se termine pour l'ordinaire en envie; parce que ces basses choses sont si petites, particulieres, bornées, finies, et imparfaictes, que quand l'un les possede, l'autre ne les peut entierement posseder : de sorte qu'estant communiquées à plusieurs, la communication en est moins parfaicte pour un chascun. Mais, quand en particulier nous aymons ardemment d'estre aymez, le zele, ou bien l'ardeur de cet amour, devient jalousie; d'autant que l'amitié humaine, quoyqu'elle soit vertu, si est-ce qu'elle a cette imperfection à raison de nostre imbecillité, qu'estant despartie à plusieurs, la part d'un chascun en est moindre. C'est pourquoy l'ardeur ou zele que nous avons d'estre aymez, ne peut souffrir que nous ayons des rivaux et compaignons; et si nous nous imaginons d'en avoir, nous entrons soudain en la passion de jalousie, la-



quelle, certes, a bien quelque ressemblance avec l'envie, mais ne laisse pas pour cela d'estre fort differente d'avec elle.

1. L'envie est tousjours injuste, mais la jalousie est quelquesfois juste, pourveu qu'elle soit moderée; car les maryez, par exemple, n'ont-ils pas raison d'empescher que leur amitié ne reçoive diminution par le partage?

2. Par l'envie nous nous attristons que le prochain ayt un bien plus grand ou pareil au nostre, encore qu'il ne nous oste rien de ce que nous avons; en quoy l'envie est deraisonnable, nous faysant estimer que le bien du prochain soit nostre mal. Mais la jalousie n'est nullement marrie que le prochain ayt du bien, pourveu que ce ne soit pas le nostre : car le jaloux ne seroit pas marry que son compaignon fust aymé des autres femmes, pourveu que ce ne fust pas de la sienne. Voire mesme, à proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival, sinon apres qu'on estime d'avoir acquis l'amitié de la personne aymée. Que si avant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie.

3. Nous ne presupposons pas de l'imperfection en celuy que nous envions; ains au contraire nous l'estimons avoir le bien que nous luy envions : mais nous presupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux, soit imparfaicte, changeante, corruptible et variable.

4. La jalousie procede de l'amour; l'envie, au contraire, provient du manquement d'amour.

5. La jalousie n'est jamais qu'en matiere d'amour; mais l'envie s'estend en toutes matieres de biens, d'honneurs, de faveurs, de beauté. Que si quelquesfois on est envieux de l'amour qui est porté à quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruicts qui en despendent. Un envieux se soucie peu que son compaignon soit aymé du prince, pourveu qu'il ne soit pas favorisé ny gratifié és occurrences.

CHAPITRE XIII.

COMME DIEU EST JALOUX DE NOUS.

Dieu dit ainsi : *Je suis le Seigneur ton Dieu fort jaloux* (Deut. 5). *Le Seigneur a pour son nom jaloux* (Exod. 34). Dieu doncques est jaloux, Theotime; mais quelle est sa jalousie? Certes, elle semble d'abord estre une jalousie de convoitise, telle qu'est celle des marys pour leurs femmes : car il veut que nous soyons tellement siens, que nous ne soyons en façon quel-

conque à personne qu'à luy. ***Nul,*** dit-il, ***ne peut servir à deux maistres*** (Matth. 6). Il demande tout nostre cœur, toute nostre ame, tout nostre esprit, toutes nos forces. Pour cela mesme il s'appelle nostre Espoux, et nos ames ses espouses, et nomme toutes sortes d'esloignemens de luy, ***fornication, adultere.*** Et si il a raison, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir tres-parfaictement tout nostre cœur : car nous avons un cœur petit, qui ne peut pas assez fournir d'amour pour aymer dignement la divine Bonté; n'est-il donc pas convenable que, ne luy pouvant donner tout l'amour qu'il seroit requis, il luy donne pour le moins tout celuy qu'il peut? Le bien qui est souverainement aymable, ne doit-il pas estre souverainement aymé? Or, aymer souverainement, c'est aymer totalement.

Cette jalousie neantmoins que Dieu a pour nous, n'est pas, en effet, une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitié : car ce n'est pas son interest que nous l'aymions, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il nous est de grand profict, et s'il luy est aggreable, c'est parce qu'il nous est profitable : car, estant le souverain Bien, il se plaist à se communiquer par son amour, sans que bien quelconque luy en puisse revenir. Dont il s'escrie, se playgnant des pecheurs par maniere de jalousie : ***Ils m'ont laissé, moy qui suis la source d'eau vive, et se sont fouis des citernes, citernes dissipées et crevassées qui ne peuvent retenir les eaux*** (Jerem. 2). Voyez un peu, Theotime, je vous prie, comme ce divin Amant exprime delicatement la noblesse et generosité de sa jalousie. ***Ils m'ont laissé,*** dit-il, ***moy qui suis la source d'eau vive;*** comme s'il disoit : Je ne me plains pas de quoy ils m'ont quitté pour aucun dommaige que leur abandonnement me puisse apporter : car quel dommaige peut recevoir une source vive, si on n'y vient pas puiser de l'eau? laissera-t-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre? Mais je regrette leur malheur, de quoy m'ayant ***laissé, ils se sont*** amusez à ***des puits sans eaux.*** Que si, par pensée de chose impossible, ils eussent peu rencontrer quelque autre fontaine d'eau vive, je supporterois aysement leur despartie d'avec moy, puisque je n'ay nulle pretention en leur amour que celle de leur bonheur. Mais me quitter pour perir, m'abandonner pour se precipiter : c'est cela qui me fait estonner et fascher sur leur folie. C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aymions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aymer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous luy ostons de nos affections, nous le perdons.

Mets-moy, dit le divin berger à la Sulamite, *mets-moy comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras* (Cant. 8). Sulamite, certes, avoit son cœur tout plein de l'amour celeste de son cher amant, lequel, quoyqu'il ayt tout, ne se contente pas, mais par une sacrée deffiance de jalousie veut encore estre sur le cœur qu'il possede, et le *cacheter* de soy-mesme, affin que rien ne sorte de l'amour qui y est pour luy, et que rien n'y entre qui puisse y faire du meslange; car il n'est pas assouvi de l'affection dont l'ame de sa Sulamite est comblée, si elle n'est invariable, toute pure, toute unique pour luy. Et pour ne jouyr pas seulement des affections de nostre cœur, ains aussi des effects et operations de nos mains, il veut estre encore comme *un cachet sur* nostre *bras* droict, affin qu'il ne s'estende et ne soit employé que pour les œuvres de son service.

Et la raison de cette demande de l'amant divin est que, comme la mort est si forte, qu'elle separe l'ame de toutes choses et de son corps mesme, aussi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du zele, divise et esloigne l'ame de toutes autres affections, et l'espure de tout meslange; d'autant qu'il n'est pas seulement *aussi fort que la mort,* ains il est aspre, inexorable, *dur,* et impiteux à chastier le tort qu'on luy fait, quand on reçoit avec luy des rivaux, *comme l'enfer est* (Cant. 7) violent à punir les damnez. Et tout ainsi que l'enfer, plein d'horreur, de rage et de felonnie ne reçoit aucun meslagne d'amour; aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun meslange d'autre affection, voulant que tout soit pour le bien-aymé. Rien n'est si doux que le colombeau, mais rien si impiteux que luy envers sa colombelle, quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y avez prins garde, vous y aurez veu, Theotime, que ce debonnaire animal, revenant de l'essor, et treuvant sa partie avec ses compaignons, il ne se peut empescher de ressentir un peu de deffiance qui le rende aspre et bigearre; de sorte, que d'abord il la vient environner, grommelant, trespignant, et la frappant à traicts d'aisles, quoyqu'il sçache bien qu'elle est fidelle, et qu'il la voye toute blanche d'innocence.

Un jour S[te] Catherine de Sienne estoit en un ravissement qui ne luy ostoit pas l'usage des sens; et, tandis que Dieu luy faysoit voir des merveilles, un sien frere passa pres d'elle, qui, faysant du bruict, la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction survenue à l'improveu ne fut pas un peché ny une infidellité, ains une seule ombre de peché et une seule image d'infidellité. Et neantmoins

la tres-saincte mere de l'espoux celeste l'en tança si fort, et le glorieux S. Paul luy en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David, retabli en grace par un parfaict amour, comme fut-il traitté pour le seul peché veniel qu'il commit, faysant fayre le denombrement de son peuple (II. Reg. 24)?

Mais, Theotime, qui veut voir cette jalousie delicatement et excellemment exprimée, il faut qu'il lise les enseignemens que la seraphique S[te] Catherine de Gennes a faits pour desclarer les proprietez du pur amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-cy : Que l'amour parfaict, c'est-à-dire l'amour estant parvenu jusqu'au zele, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ny le meslange d'aucune autre chose, non pas mesme des dons de Dieu, voire jusqu'à cette rigueur, qu'il ne permet pas qu'on affectionne le paradis, sinon pour y aymer plus parfaictement la bonté de celuy qui le donne : de sorte que *les lampes* de ce pur amour n'ont point d'huyle, de lumignon, ny de fumée; elles sont toutes *feu et flamme* que rien du monde *ne peut esteindre* (Cant. 8) ; et ceux qui ont *ces lampes ardentes en* leurs *mains* (Luc. 12), ont la tres-saincte crainte des chastes espouses, non pas celle des femmes adulteres. Celles-là craignent, et celles-cy aussi, mais differemment, dit S. Augustin. La chaste espouse craint l'absence de son espoux, l'adultere craint la presence du sien; celle-là craint qu'il s'en aille, et celle-cy craint qu'il demeure; celle-là est si fort amoureuse qu'elle en est toute jalouse, celle-cy n'est point jalouse, parce qu'elle n'est pas amoureuse; celle-cy craint d'estre chastiée, et celle-là craint de n'estre pas assez aymée. Ains en verité elle ne craint pas, à proprement parler, de n'estre pas aymée, comme font les autres jalouses qui s'ayment elles-mesmes et veulent estre aymées, mais elle craint de n'aymer pas assez celuy qu'elle void estre tant aymable, que nul ne le peut assez dignement aymer selon la grandeur de l'amour qu'il merite, ainsi que j'ay dit naguere. C'est pourquoy elle n'est pas jalouse d'une jalousie interessée, mais d'une jalousie pure qui ne procede d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amitié; jalousie laquelle par apres s'estend jusqu'au prochain avec l'amour duquel elle procede. Car, puisque nous aymons le prochain pour Dieu comme nous-mesmes, nous sommes aussi jaloux de luy pour Dieu comme nous le sommes de nous-mesmes; de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empescher de perir.

Or, comme le zele est une ardeur enflammée, ou une inflam-

mation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'estre sagement et prudemment prattiqué. Autrement, sous pretexte d'iceluy, on violeroit les termes de la modestie ou discretion, et seroit aysé de passer du zele à la cholere, et d'une juste affection à une inique passion. C'est pourquoy n'estant pas icy le lieu de marquer les conditions du zele, mon Theotime, je vous advertis que pour l'execution d'iceluy vous ayez tousjours recours à celuy que Dieu vous a donné pour vostre conduitte en la vie devote.

CHAPITRE XIV.

DU ZELE OU JALOUSIE QUE NOUS AVONS POUR NOSTRE-SEIGNEUR.

Un chevalier desira qu'un peintre fameux luy fist un cheval courant; et le peintre le luy ayant presenté sur le dos, et comme se vautrant, le chevalier commençoit à se courroucer, quand le peintre retournant l'image sens dessus dessous : Ne vous faschez pas, monsieur, dit-il, pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval se vautrant, il ne faut que renverser le tableau. Theotime, qui veut bien voir quel zele ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser; car telle devra estre celle que Dieu requiert de nous pour luy.

Imaginez-vous, Theotime, la comparayson qu'il y a entre ceux qui jouyssent de la lumiere du soleil, et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont point envieux ny jaloux les uns des autres; car ils sçavent bien que cette lumiere-là est tres-suffisante pour tous, que la jouyssance de l'un n'empesche pas la jouyssance de l'autre, et que chascun ne la possede pas moins, encore que tous la possedent generalement, que si un chascun luy seul la possedoit en particulier. Mais quant à la clarté d'une lampe, parce qu'elle est petite, courte, et insuffisante pour plusieurs, chascun la veut avoir en sa chambre; et qui l'a est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chetif et vil, que quand l'un en jouyt, il faut que l'autre en soit privé; et l'amitié humaine est si courte et infirme, qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affoiblit d'autant pour les autres : c'est pourquoy nous sommes jaloux et faschez quand nous y avons des corrivaux et compaignons. Le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infiny, que tous le peuvent posseder, sans qu'un chascun pour cela le possede

moins; cette infinité ne pouvant estre espuisée, quoyqu'elle remplisse tous les esprits de l'univers; car, apres que tout en est comblé, son infinité luy demeure tousjours tout entiere, sans diminution quelconque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs, que s'il ne regardoit qu'elle seule; et Dieu ne respand pas moins son amour sur une ame, encore qu'il en ayme une infinité d'autres, que s'il n'aymoit que celle-là seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des rayons qu'elle respand, ains demeurant tousjours toute pleine de son immensité.

Mais en quoy donc consiste le zele ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine Bonté ? Theotime, son office est premierement de hayr, fuyr, empescher, detester, rejetter, combattre et abattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est-à-dire à sa volonté, à sa gloire, et à la sanctification de son nom. *J'ay hay l'iniquité,* dit David, *et l'ay abominée* (Ps. 118). Ceux que vous hayssez, ô Seigneur, ne les hayssois-je pas? et ne sechois-je pas de regret sur vos ennemys (Psal. 138)? Mon zele m'a fait pasmer, parce que mes ennemys ont oublié vos parolles (Psal. 118). Au matin, je tuois tous les pecheurs de la terre, affin de ruyner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité (Psal. 100). Voyez, je vous prie, Theotime, ce grand roy, de quel zele il est animé, et comme il employe les passions de son ame au service de la saincte jalousie. Il ne *hayt* pas simplement l'iniquité, mais *l'abomine, il seiche* de detresse en la voyant, il *tombe en deffaillance* et definement de cœur; il la persecute, il la renverse, et l'*extermine*. Ainsi Phinées, outré d'un sainct zele, transperça sainctement d'un coup de glaive cet effronté Israëlite et cette vilaine Madianite qu'il treuva en l'infasme trafic de leur passion (Num. 25). Ainsi le zele qui devoroit le cœur de nostre Sauveur fit qu'il esloigna, et quant et quant vengea l'irreverence et profanation que ces vendeurs et achepteurs faysoient dans le temple (Joan. 2).

Le zele, en second lieu, nous rend ardemment jaloux pour la pureté des ames qui sont espouses de Jesus-Christ, selon le dire du sainct Apostre aux Corinthiens. *Je suis jaloux de vous, de la jalousie de Dieu, car je vous ay promis à un homme, affin de vous representer comme vierge chaste à Jesus-Christ* (II. Cor. 11). Eliezer eust esté extremement picqué de jalousie, s'il eust veu la chaste et belle Rebecca qu'il conduisoit pour estre espousée au fils de son seigneur, en quelque peril; et sans doubte il eust peu dire à cette saincte damoiselle : *Je suis jaloux de vous, de la*

jalousie que j'ay pour mon maistre; *car je vous ay fiancée à un homme pour vous presenter comme une vierge chaste* au fils de mon seigneur Abraham. Ainsi veut dire le glorieux S. Paul à ses Corinthiens : J'ay esté envoyé de Dieu à vos ames pour traitter le maryage d'une eternelle unyon entre son Fils nostre Sauveur et vous; *je vous ay promis* à luy *pour vous representer, ainsi qu'une vierge chaste,* à ce divin Espoux; et voilà pourquoy *je suis jaloux,* non de ma jalousie, mais *de la jalousie de Dieu,* au nom duquel j'ay traitté avec vous. Cette jalousie, Theotime, faysoit mourir et pasmer tous les jours ce sainct apostre. *Je meurs,* dit-il, *tous les jours pour vostre gloire* (I. Cor. 15). *Qui est infirme, que je ne sois aussi infirme? Qui est scandalisé, que je ne brusle* (II. Cor. 2)? Voyez, disent les anciens, voyez quel amour, quel soin, et quelle jalousie une mere poule a pour ses poussins (Matth. 23). (Car Nostre-Seigneur n'a pas estimé cette comparayson indigne de son Evangile.) La poule est une poule, c'est-à-dire un animal sans courage ny generosité quelconque, tandis qu'elle n'est pas mere; mais quand elle l'est devenue, elle a un cœur de lyon, tousjours la teste levée, tousjours les yeux hagards; tousjours elle va roulant sa veue de toutes parts, peur qu'il y ayt apparence de peril pour ses petits; il n'y a ennemy aux yeux duquel elle ne se jette pour la deffense de sa chere couvée, pour laquelle elle a un souci continuel qui la fait tousjours aller glossant et playgnant. Que si quelqu'un de ses poussins perit, quels regretz! quelle cholere! c'est la jalousie des peres et meres pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs oüailles, des freres pour leurs freres. Quel zele des enfans de Jacob, quand ils sçeurent que Dina avoit esté deshonnorée (Gen. 34)! Quel zele de Job, sur l'apprehension et crainte qu'il avoit que ses enfans n'offençassent Dieu (Job. 1)! Quel zele de S. Paul pour ses *freres selon la chair,* et pour ses enfans selon Dieu, pour lesquels il avoit desiré d'estre exterminé comme criminel d'*anathesme* et d'excommunication (Rom. 9)! Quel zele de Moyse envers son peuple, pour lequel il veut bien en certaine façon estre *rayé du livre* de vie (Exod. 32)!

3. En la jalousie humaine nous craignons que la chose aymée ne soit possedée par quelque autre; mais le zele que nous avons envers Dieu, fait que, au contraire, nous redoubtons sur toutes choses que nous ne soyons pas entierement possedez par iceluy. La jalousie humaine nous fait apprehender de n'estre pas assez aymez; la jalousie chrestienne nous met en peine de n'aymer pas assez. C'est pourquoy la saincte Sulamite s'escrioit : *O le*

bien-aymé de mon ame, monstrez-moy où vous reposez au midy, affin que je ne m'esgare, et que je n'aille à la suite des trouppeaux de vos compaignons (Cant. 1). Elle craint de n'estre pas toute à son sacré berger, et d'estre tant soit peu amusée apres ceux qui se veulent rendre ses rivaux : car elle ne veut qu'en façon du monde les playsirs, les honneurs, et les biens exterieurs puissent occuper un seul brin de son amour qu'elle a tout dedié à son cher Sauveur.

CHAPITRE XV.

ADVIS POUR LA CONDUITTE DU SAINCT ZELE.

D'AUTANT que le zele est une ardeur et vehemence d'amour, il a besoin d'estre sagement conduict ; autrement, il violeroit les termes de la modestie et de la discretion. Non pas, certes, que le divin amour, pour vehement qu'il soit, puisse estre excessif en soy-mesme, ny és mouvemens ou inclinations qu'il donne aux esprits, mais parce qu'il employe à l'execution de ses projects l'entendement, luy ordonnant de chercher les moyens de les faire reussir, et la hardiesse ou cholere, pour surmonter les difficultez qu'il rencontre ; il advient tres-souvent que l'entendement propose et fait prendre des voyes trop aspres et violentes, et que la cholere et audace estant une fois esmeue, et ne se pouvant contenir dans les limites de la raison, emporte le cœur dans le desordre, en sorte que le zele est par ce moyen exercé indiscretement et desreglement : ce qui le rend mauvais et blasmable. David envoya Joab avec son armée contre son desloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il deffendit sur toutes choses qu'on ne touchast point, ordonnant qu'en toute occurrence on eust soin de le sauver. Mais Joab estant en besongne, eschauffé à la poursuitte de la victoire, tua luy-mesme de sa main le pauvre Absalon, sans avoir esgard à tout ce que le roy luy avoit dit (II. Reg. 18). Le zele de mesme employe la cholere contre le mal, et luy ordonne tousjours tres-expressement qu'en detruisant l'iniquité et le peché, elle sauve, s'il se peut, le pecheur et l'inique. Mais elle, estant une fois en fougue comme un cheval fort en bouche et bigearre, elle se desrobe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamais qu'au deffaut d'haleyne. Ce bon pere de famille que Nostre-Seigneur descrit en l'Evangile, cogneut bien que les serviteurs ardens et violens sont coustumiers d'outrepasser l'intention de leur maistre : car les siens s'offrant

à luy pour aller sarcler son champ, affin d'en arracher l'ivraye : *Non,* leur dit-il, *je ne le veux pas, de peur que d'adventure avec l'ivraye, vous ne tiriez aussi le froment* (Matth. 13). Certes, Theotime, la cholere est un serviteur qui, estant puissant, courageux, et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besongne; mais il est si ardent, si remuant, si inconsideré, et si impetueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'ordinaire il ne fasse quant et quant plusieurs maux. Or, ce n'est pas bon mesnage, disent nos gens des champs, de tenir des paons en la mayson : car, encore qu'ils chassent aux araignes et en deffont le logis, ils gastent toutesfois tant les couverts et les toicts, que leur utilité n'est pas comparable au grand desgast qu'ils font. La cholere est un secours donné de la nature à la raison, et employé par la grace au service du zele pour l'execution de ses desseins; mais secours dangereux et peu desirable : car si elle vient forte, elle se rend maistresse, renversant l'authorité de la raison et les loyx amoureuses du zele. Que si elle vient foible, elle ne fait rien que le seul zele ne fist luy seul sans elle; et tousjours elle tient en une juste crainte, que se renforçant elle ne s'empare du cœur et du zele, les sousmettant à sa tyrannie, tout ainsi qu'un feu artificiel en un moment embrase un edifice, et ne sçayt-on comme l'esteindre. C'est un acte de desespoir de mettre dans une place un secours estranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour-propre nous trompe souvent, et nous donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom du zele. Le zele s'est jadis servy aucunesfois de la cholere; et maintenant la cholere se sert en contre-change du nom de zele, pour, sous iceluy, tenir à couvert son ignominieux desreglement. Or, je dy qu'elle se sert du nom de zele, parce qu'elle ne sçauroit se servir du zele en luy-mesme, d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mais surtout de la charité, de laquelle le zele est une dependance, d'estre si bonne que nul n'en peut abuser.

Un pecheur fameux vint un jour se jetter aux pieds d'un bon et digne prestre, protestant avec beaucoup de sousmission qu'il venoit pour treuver le remede à ses maux, c'est-à-dire, pour recevoir la saincte absolution de ses fautes. Un certain moyne nommé Demophile, estimant à son advis que ce pauvre penitent s'approchast trop du sainct autel, entra en une cholere si violente, que, se ruant sur luy à grands coups de pieds, il le poussa et chassa hors de là; injuriant outrageusement le bon prestre, qui, selon son devoir, avoit doucement recueilli ce pauvre repentant; puis, courant à l'autel, il en osta les choses tres-sainctes

qui y estoient et les emporta, de peur, comme il le vouloit faire accroire, que, par l'approchement du pecheur, le lieu n'eust esté profané. Or, ayant fait ce bel exploit de zele, il ne resta pas là, mais en fist grande feste au grand S. Denys Areopagite, par une lettre qu'il luy escrivit, de laquelle il receut une excellente response digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de S. Paul estoit animé : car il luy fist voir clairement que son zele avoit esté indiscret, imprudent et impudent tout ensemble, d'autant qu'encore que le zele de l'honneur deu aux choses sainctes soit bon et louable, si est-ce qu'il avoit esté prattiqué contre toute raison, sans consideration ny jugement quelconque, puisqu'il avoit employe les coups de pieds, les outrages, injures et reproches, en un lieu, en une occasion, et contre des personnes qu'il devoit honnorer, aymer et respecter : si que le zele ne pouvoit estre bon, estant exercé avec un si grand desordre. Mais en cette mesme response, ce grand sainct recite un autre exemple admirable d'un grand zele procedé d'une ame fort bonne, gastée neantmoins et viciée par l'excez de la cholere qu'elle avoit excitée.

Un payen avoit seduict et fait retourner à l'idolastrie un chrestien candiot nouvellement converty à la foy. Carpus, homme eminent en pureté et saincteté de vie, et lequel, il y avoit grande apparence, avoit esté evesque de Candie, en conceut un si grand courroux, qu'oncques il n'en a souffert de tel, et se laissa porter si avant en cette passion, que s'estant levé à la minuict pour prier selon sa coustume, il concluoit à part soy qu'il n'estoit pas raisonnable que les hommes impies vescussent davantage, priant par grande indignation la divine justice de faire mourir d'un coup de foudre ces deux pecheurs ensemble, le payen seducteur et le chrestien seduict. Mais oyez, Theotime, ce que Dieu fist pour corriger l'aspreté de la passion dont le pauvre Carpus estoit outré. Premierement, il luy fist voir, comme à un autre S. Estienne, le ciel tout ouvert, et Jesus-Christ Nostre-Seigneur assis sur un grand throsne, environné d'une multitude d'anges qui luy assistoient en forme humaine; puis il vid en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux desvoyez auxquels il avoit souhaitté tant de mal, sur le bord de ce precipice, tremblans et presque pasmez d'effroy, à cause qu'ils estoient prests à tomber dedans, attirez d'un costé par une multitude de serpens, qui, sortant de l'abysme, s'entortilloient à leurs jambes, et avec les queues les chastouilloient et provoquoient à la cheute; et de l'autre costé certains hommes les poussoient et frappoient

pour les faire tomber, si qu'ils sembloient estre sur le point d'estre abysmez dans ce precipice. Or, considerez, je vous prie, mon Theotime, la violence de la passion de Carpus. Car, comme il racontoit par apres luy-mesme à S. Denys, il ne tenoit compte de contempler Nostre-Seigneur et les anges qui se monstroient au ciel, tant il prenoit playsir de voir en bas la detresse effroyable de ces deux miserables chetifs, se faschant seulement de ce qu'ils tardoient tant à perir, et partant s'essayoit de les precipiter luy-mesme; ce que ne pouvant si tost faire, il s'en despitoit et les maudissoit, jusqu'à ce qu'enfin levant les yeux au ciel, il vid le doux et tres-pitoyable Sauveur, qui, par une extreme pityé et compassion de ce qui se passoit, se leva de son throsne, et descendant jusqu'au lieu où estoient ces deux pauvres miserables, leur tendoit sa main secourable, à mesme tems que les anges aussi, qui d'un costé, qui d'autre, les retenoient pour les empescher de tomber dans cet espouvantable gouffre : et pour conclusion, l'amiable et debonnaire Jesus s'addressant au courroucé Carpus : Tiens, Carpus, dit-il, frappe desormais sur moy; car je suis prest de pastir encore une fois pour sauver les hommes, et cela me seroit aggreable, s'il se pouvoit faire sans le peché des autres hommes. Mais au surplus, advise ce qui te seroit meilleur, ou d'estre en ce gouffre avec les serpens, ou de demeurer avec les anges qui sont si grands amys des hommes. Theotime, le sainct homme Carpus avoit raison d'entrer en zele pour ces deux hommes, et son zele avoit justement excité la cholere contre eux; mais la cholere estant esmue, avoit laissé la raison et le zele en derriere, outrepassant toutes les bornes et limites du sainct amour, et par consequent du zele qui en est la faveur. Elle avoit converty la hayne du peché en hayne du pecheur, et la tres-douce charité en une furieuse cruauté.

Ainsi y a-t-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zele si on n'a beaucoup de cholere, n'estimant pas de pouvoir rien accommoder s'ils ne gastent tout, bien qu'au contraire le vray zele ne se serve presque jamais de la cholere : car comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades, que lorsqu'on ne peut faire autrement, aussi le sainct zele n'employe la cholere qu'és extremes necessitez.

CHAPITRE XVI.

QUE L'EXEMPLE DE PLUSIEURS SAINCTS, QUI SEMBLENT AVOIR EXERCÉ LEUR ZELE AVEC CHOLERE, NE FAIT RIEN CONTRE L'ADVIS DU CHAPITRE PRECEDENT.

Il est vray, certes, mon amy Theotime, que Moyse, Phinées, Helie, Mathathias, et plusieurs grands serviteurs de Dieu se servirent de la cholere pour exercer leur zele en beaucoup d'occasions signalées (Exod. 32; Num. 25; III. Reg. 18; IV. Reg. 1; I. Mac. 2); mais notez, je vous prie, que c'estoit aussi des grands personnages, qui sçavoient bien manier leurs passions et ranger leur cholere, pareils à ce brave capitaine de l'Evangile, qui *disoit à ses soldats : Allez*, et ils alloient; *Venez*, et ils venoient (Matth. 8). Mais nous autres, qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens; nostre cheval n'est pas si bien dressé, que nous le puissions pousser et faire parer à nostre guise. Les chiens sages et bien appris tirent pays, ou retournent sur eux-mesmes, selon que le picqueur leur parle; mais les jeunes chiens apprentifs s'esgarent et sont desobeyssans. Les grands Saincts, qui ont rendu sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur cholere à toute main, la lancer et la tirer, ainsi que bon leur semble. Mais nous autres, qui avons des passions indomptées, toutes jeunes, ou du moins mal apprises, nous ne pouvons lascher nostre ire qu'avec peril de beaucoup de desordre; parce qu'estant une fois en campagne, on ne la peut plus retenir ny ranger, comme il seroit requis.

Sainct Denys parlant à ce Demophile, qui vouloit donner le nom de zele à sa rage et furie : celuy, dit-il, qui veut corriger les autres, doit premierement avoir soin d'empescher que la cholere ne deboute la raison de l'empire et domination que Dieu luy a donnés en l'ame, et qu'elle n'excite une revolte, sedition et confusion dans nous-mesmes. De façon que nous n'approuvons pas vos impetuositez poussées d'un zele indiscret, quand mille fois vous repeteriez Phinées et Helie : car telles parolles ne plurent pas à Jesus-Christ, quand elles lui furent dites par ses disciples qui n'avoient pas encore participé de ce doux et benin esprit. Phinées, Theotime, voyant un certain mal-heureux Israëlite offenser Dieu avec une Mohabite, il les tua tous deux (Num. 25). Helie avoit predit la mort d'Ochosias, lequel, indigné de

cette prediction, envoya deux capitaines l'un apres l'autre, avec chascun cinquante soldats, pour le prendre, et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les devora (IV. Reg. 1). Or, un jour que Nostre-Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis, mais les habitans sçachant que Nostre-Seigneur estoit Juif de nation, et qu'il alloit en Hierusalem, ne le voulurent pas loger. *Ce que voyant S. Jean et S. Jacques,* ils dirent à Nostre-Seigneur : *Voulez-vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brusle?* Et Nostre-Seigneur se retournant devers eux, les tança, disant : *Vous ne savez de quel esprit vous estes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les ames, mais pour les sauver* (Luc. 9). C'est cela donc, Theotime, que veut dire S. Denys à Demophile, qui alleguoit l'exemple de Phinées et d'Helie : car S. Jean et S. Jacques qui vouloient imiter Helie à faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par Nostre-Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zele estoient doux, debonnaire et gracieux; qu'il n'employoit l'indignation ou le courroux que tres-rarement, lorsqu'il n'y avoit plus d'esperance de pouvoir profiter autrement. S. Thomas d'Aquin, ce grand astre de la theologie, estant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastere de Fosse-Neuve, ordre de Cisteaux, les religieux le prierent de leur faire une briefve exposition du sacré Cantique des cantiques, à l'imitation de S. Bernard. Et il leur respondit : Mes chers Peres, donnez-moy l'esprit de S. Bernard, et j'interpreteray ce divin Cantique comme S. Bernard. De mesme, certes, si on nous dit à nous autres, petits chrestiens miserables, imparfaicts et chetifs : Servez-vous de l'ire et de l'indignation en vostre zele, comme Phinées, Helie, Mathathias, S. Pierre et S. Paul, nous devons respondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zele avec la lumiere interieure de ces grands Saincts, et nous nous animerons de cholere comme eux. Ce n'est pas le faict de tout le monde de sçavoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands Saincts estoient inspirez de Dieu immediatement, et partant pouvoient bien employer leur cholere sans peril : car le mesme esprit qui les animoit à ces exploits, tenoit aussi les resnes de leur juste courroux, affin qu'il n'outrepassast les limites qu'il leur avoit prefigées. Une ire qui est inspirée ou excitée par le Sainct-Esprit, n'est plus l'ire de l'homme; et c'est *l'ire de l'homme* qu'il faut fuyr, puisque, comme dit le glorieux S. Jacques, elle *n'opere point la justice de Dieu* (Jac. 1).

Et d'effect, quand ces grands serviteurs de Dieu employoient la cholere, c'estoit pour des occurrences si solemnelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avoit nul danger d'exceder la coulpe par la peine.

Parce qu'une fois le grand S. Paul appelle les Galates, *insensez*, represente aux Candiots leurs mauvaises inclinations et *resiste en face* (Gal. 3 ; I. Tit. 1 ; Gal. 2) au glorieux S. Pierre son superieur, faut-il prendre licence d'injurier les pecheurs, blasmer les nations, controller et censeurer nos conducteurs et prelats? Certes, chascun n'est pas S. Paul pour sçavoir faire les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, presomptueux et medisans, servant à leurs inclinations, humeurs, aversions, et outrecuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zele, et chascun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brusler à ses propres passions. Le zele du salut des ames fait desirer la prelature, à ce que dit cet ambitieux : fait courir çà et là le moyne destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiet : fait faire des rudes censeures et murmurations contre les prelats de l'Eglise et contre les princes temporels, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zele, et on ne void point de zele, ains seulement de medisances, des choleres, des haynes, des envies, et des inquietudes d'esprit et de langue.

On peut prattiquer le zele en trois façons. Premierement, en faysant des grandes actions de justice pour repousser le mal, et cela n'appartient qu'à ceux qui ont les offices publics de corriger, censeurer et reprendre en qualité de superieurs, comme les princes, magistrats, prelats, predicateurs ; mais parce que cet office est respectable, chascun l'entreprend, chascun s'en veut mesler. Secondement, on use du zele en faysant des actions de grande vertu pour donner bon exemple, suggerant les remedes au mal, exhortant à les employer, operant le bien opposé au mal qu'on desire exterminer : ce qui appartient à un chascun ; et neantmoins peu de gens le veulent faire. Enfin, on exerce le zele tres-excellemment en souffrant et pastissant beaucoup pour empescher et destourner le mal, et presque nul ne veut cette sorte de zele. Le zele specieux est ambitionné, c'est celuy auquel chascun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zele que l'on y recherche, mais la gloire et l'assouvissement de l'outre-cuidance, cholere, chagrin, et autres passions.

Certes, le zele de Nostre-Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour detruire la mort et le peché des hommes, en quoy il fut souverainement imité par cet admirable

vaisseau d'eslection et de dilection (Act. 9), ainsi que le represente le grand S. Gregoire Nazianzene en parolles dorées. Car, parlant de ce sainct apostre : *Il combat pour tous,* dit-il, *il respand des prieres pour tous, il est passionné de jalousie envers tous, il est enflammé pour tous; ains mesme il a osé plus que cela pour ses freres selon la chair; en sorte que pour dire aussi moy-mesme cecy fort hardiment, il desire par charité qu'iceux soyent mis en sa place aupres de Jesus-Christ* (Rom. 9). *O excellence de courage et de ferveur d'esprit incroyable! il imite Jesus-Christ, qui, pour nous fut fait malediction, qui prit nos infirmitez, et porta nos maladies* (Gal. 3; Rom. 8); *ou, affin que je parle plus sobrement, luy le premier, apres le Sauveur, ne refuse pas de souffrir, et d'estre reputé impie à leur occasion.* Ainsi donc, Theotime, comme Nostre Sauveur fut foüetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voué, destiné et dedié à porter et supporter les opprobres, ignominies, et punitions, deues à tous les pecheurs du monde, et à servir de sacrifice general pour le peché, ayant esté fait comme anatheme, separé, et abandonné de son Pere eternel; de mesme aussi, selon la veritable doctrine de ce grand Nazianzene, le glorieux apostre S. Paul desira d'estre comblé d'ignominie, crucifié, separé, abandonné, et sacrifié pour le peché des Juifs, affin de porter pour eux l'anathesme et la peine qu'ils meritoient. Et comme Nostre Sauveur porta de sorte les pechez du monde, et fut fait tellement anatheme, sacrifié pour le peché, et delaissé de son Pere, qu'il ne laissa pas d'estre perpetuellement le *Fils bien-aymé auquel* le Pere *prenoit* son *bon playsir* (Matth. 27); aussi le sainct apostre desira bien d'estre anatheme et separé de son maistre, pour estre abandonné d'iceluy, et delaissé à la mercy des opprobres et punitions deues aux Juifs; mais il ne desira pas pourtant jamais d'estre privé de *la charité* et grace de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvoit *separer* (Rom. 8); c'est-à-dire, il desira d'estre traitté comme un homme separé de Dieu; mais il ne desira pas d'en estre par effect separé ny privé de sa grace, car cela ne peut estre sainctement desiré. Ainsi l'Espouse celeste confesse que l'*amour* estant *fort comme la mort,* laquelle separe l'ame du corps, *le zele,* qui est un amour ardent, est encore bien *plus fort :* car il ressemble à l'*enfer* (Cant. 8) qui separe l'ame de la veuë de Nostre-Seigneur; mais jamais il n'est dit, ny ne se peut dire, que l'amour ou le zele soit semblable au peché, qui, seul, separe de la grace de Dieu. Et comme se pourroit-il faire que l'ardeur de l'amour pust faire desirer d'estre

separé de la grace, puisque l'amour est la grace mesme, ou du moins ne peut estre sans la grace? Or, le zele du grand S. Paul fut prattiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit S. Paul, je veux dire S. Paulin, qui, pour oster un esclave de son esclavage, se rendit esclave luy-mesme, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bien-heureux est, dit S. Ambroyse, celuy qui sçayt la discipline du zele! Tres-facilement, dit S. Bernard, le diable se jouera de ton zele, si tu negliges la science. Que doncques ton zele soit enflammé de charité, embelly de science, affermy de constance. Le vray zele est enfant de charité, car c'en est l'ardeur; c'est pourquoy, comme elle, il est *patient, benin,* sans trouble, sans contention, sans hayne, *sans envie, se resjouyssant de la verité* (I. Cor. 13). L'ardeur du vray zele est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et tres-affectionné au pourchas; mais sans cholere, sans ire, sans trouble. Car, si le travail des chasseurs estoit cholere, ireux, chagrin, il ne seroit pas si aymé ny affectionné. Et de mesme le vray zele a des ardeurs extremes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, esgalement aymables et infatigables. Tout au contraire, le faux zele est turbulent, broüillon, insolent, fier, cholere, passager, esgalement impetueux et inconstant.

CHAPITRE XVII.

COMME NOSTRE-SEIGNEUR PRATTIQUA TOUS LES PLUS EXCELLENS ACTES DE L'AMOUR.

Ayant si longuement parlé des actes sacrez du divin amour, affin que plus aysement et sainctement vous en conserviez la memoire, je vous en presente un recueil et abregé. *La charité de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 5), dit le grand Apostre. Ouy, certes, Theotime, elle nous force et violente par son infinie douceur prattiquée en tout l'ouvrage de nostre redemption, auquel s'*est apparue la benignité et amour de Dieu* (Tit. 3) envers les hommes. Car, qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matiere d'amour?

1° Il nous ayma d'amour de complaysance, car ses *delices furent d'estre avec les enfans des hommes* (Prov. 8), et d'attirer l'homme à soy, se rendant homme luy-mesme. 2° Il nous ayma d'amour de bien-veuillance, jettant sa propre divinité en l'homme, en sorte que l'homme fust Dieu. 3° Il s'unyt à nous

par une conjonction incomprehensible, en laquelle il adhera et se serra à nostre nature si fortement, indissolublement, et infinyment, que jamais rien ne fust si estroictement joinct et pressé à l'humanité, qu'est maintenant la tres-saincte divinité en la personne du Fils de Dieu. 4° Il s'escoula tout en nous, et, par maniere de dire, fondit sa grandeur pour la reduire à la forme et figure de nostre petitesse, dont il est appellé *source d'eau vive, rosée et pluye du ciel.* 5° Il a esté en extase, non-seulement en ce que, comme dit S. Denys, à cause de l'excez de son amoureuse bonté, il devient en certaine façon hors de soy-mesme, estendant sa providence sur toutes choses, et se treuvant en toutes choses; mais aussi en ce que, comme dit S. Paul, il s'est en quelque sorte quitté soy-mesme, il s'est vidé de soy-mesme, il s'est epuisé de sa grandeur, de sa gloire; il s'est demis du throsne de son incomprehensible Majesté; et, s'il faut ainsi parler, *il s'est aneanty soy-mesme* (Philip. 2) pour venir à nostre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous eslever à sa dignité, et nous donner le divin estre d'enfans de Dieu. Et celuy duquel si souvent il est escrit : *Je vis moy-mesme, dit le Seigneur* (Ezech. 33), il a pu dire par apres, selon le langage de son apostre : *Je vis moy-mesme, non plus moy-mesme, mais* l'homme *vit en moy* (Galat. 2). *Ma vie c'est* l'homme, *et mourir pour* l'homme *c'est mon profict* (Philip. 1). *Ma vie est cachée* avec l'homme *en Dieu* (Colos. 3). Celuy qui habitoit en soy-mesme, habite maintenant en nous; et celuy qui estoit vivant és siecles dans le sein de son Pere eternel, fut par apres mortel dans le giron de sa mere temporelle. Celuy qui vivoit eternellement de sa vie divine, vecut temporellement de la vie humaine; et celuy qui jamais eternellement n'avoit esté que Dieu, sera eternellement à jamais encore homme, tant l'amour de l'homme a ravy Dieu et l'a tiré à l'extase. 6° Il admira souvent par dilection, comme il fit le centenier et la Cananée. 7° Il contempla le jeune homme qui avoit jusqu'à l'heure gardé les commandemens, et desiroit d'estre acheminé à la perfection. 8° Il prit une amoureuse quietude en nous, et mesme avec quelque suspension de sens, emmy le sein de sa mere et en son enfance. 9° Il a eu des tendretez admirables envers les petits enfans qu'il prenoit entre ses bras et dorlotoit amoureusement, envers Marthe et Magdelene, envers le Lazare qu'il pleura, comme sur la cité de Hierusalem. 10° Il fut animé d'un zele nompareil, qui, comme dit S. Denys, se convertit en jalousie; destournant, en tant qu'il fut en luy, tout mal de sa bien-aymée

nature humaine, au peril, ains au prix de sa propre vie; chassant le diable prince de ce monde, qui sembloit estre son rival et compaignon. 11° Il eut mille et mille langueurs amoureuses. Car d'où pouvoient proceder ces divines parolles : *Je dois estre baptisé de baptesme, et comme suis-je angoissé et pressé jusqu'à ce que je l'accomplisse* (Luc. 12)! Il voyoit l'heure d'estre baptisé en son sang, et languissoit jusqu'à ce qui le fust; l'amour qu'il nous portoit le pressant, affin de nous voir delivrez par sa mort de la mort eternelle. Ainsi fut-il triste, et sua le sang de detresse au jardin des Olives, non-seulement pour l'extreme douleur que son ame sentoit en la partie inferieure de sa raison, mais aussi par l'extreme amour qu'il nous portoit en la superieure portion d'icelle; la douleur luy donnant horreur de la mort, et l'amour luy donnant un extreme desir d'icelle : en sorte qu'un tres-aspre combat et une cruelle *agonie* se fit entre le desir et l'horreur de la mort, jusques à grande *effusion de sang* qui coula comme d'une source, *ruisselant jusques à terre* (Luc. 22).

12° Enfin, Theotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avoit envers nous, et par la force et vertu de l'amour; c'est-à-dire il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent tres-suffisans pour faire mourir qui que ce fust, si est-ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de celuy qui *tient les clefs* de la vie et *de la mort* (Apoc. 1), si le divin amour qui manie ces clefs n'eust ouvert les portes à la mort, affin qu'elle allast saccager ce divin corps et luy ravir la vie, l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par eslection, et non par la force du mal, qu'il mourut. *Nul ne m'oste la vie*, dit-il, *mais je la laisse et quitte moy-mesme. J'ay puissance de la quitter et de la reprendre derechef moy-mesme* (Joan. 10). *Il fut offert,* dit Isaïe, *parce qu'il le voulut* (Isaï. 43): et partant, il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se separa de luy; mais au contraire, qu'il *mit son esprit dehors* (Matth. 27), l'expira, le rendit et le *remit ès mains de* son *Pere* (Luc. 23) eternel; si que S. Athanase remarque qu'il *baissa la teste* (Joan. 19) pour mourir, affin de consentir et pancher à la venue de la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher de luy; et *criant à pleine voix* (Luc. 23), il remet son esprit à son Pere, pour monstrer que, comme il avoit assez de force et d'haleine pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour qu'il ne pouvoit plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui, sans

cela, ne pouvoient jamais esviter la mort, ny pretendre à la vraye vie. C'est pourquoy la mort du Sauveur fut un vray sacrifice, et sacrifice d'holocauste que luy-mesme offrit à son Pere pour nostre redemption. Encore que les peines et douleurs de sa passion fussent si grandes et si fortes, que tout autre homme en fust mort, si est-ce que, quant à luy, il n'en fust jamais mort s'il n'eust voulu, et que le feu de son infinie charité n'eust consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur luy-mesme qui s'offrit à son Pere, et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour, et d'amour.

Mais, Theotime, gardez bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur se soit faite par maniere de ravissement. Car l'object pour lequel sa charité le porta à la mort, n'estoit pas tant aymable qu'il pust ravir à soy cette divine ame, laquelle sortit donc de son corps par maniere d'extase, poussée et lancée par l'affluence et force de l'amour; comme l'on void la myrrhe pousser dehors sa premiere liqueur par sa seule abondance, sans qu'on la presse ny tire aucunement, selon ce que luy-mesme disoit, ainsi que nous avons remarqué : *Personne ne m'oste ny ravit mon ame, mais je la donne volontairement* (Joan. 10). O Dieu! Theotime, quel brasier pour nous enflammer à faire les exercices du sainct amour pour le Sauveur tout bon, voyant qu'il les a si amoureusement prattiquez pour nous qui sommes si mauvais! Cette *charité* donc *de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 5).

LIVRE ONZIESME.

DE LA SOUVERAINE AUTHORITÉ QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

COMBIEN TOUTES LES VERTUS SONT AGGREABLES A DIEU.

La vertu est si aymable de sa nature, que Dieu la favorise partout où il la void. Les payens, quoyque ennemys de sa divine majesté, prattiquoient parfois quelques vertus humaines et civiles, desquelles la condition n'estoit pas au-dessus des forces de l'esprit raysonnable. Or, vous pouvez penser, Theotime, combien cela estoit peu de chose. Certes, encore que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est-ce, qu'en effet, elles estoient de peu de valeur à cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les prattiquoient, qui ne travailloient presque que pour l'honneur, ainsi que dit S. Augustin, ou pour quelque autre pretention fort legere, comme est celle de l'entretien de la societé civile, ou pour quelque petite inclination qu'ils avoient au bien; laquelle ne rencontrant point de grande contrarieté, les portoit à des menues actions de vertus, comme, par exemple, à s'entre-saluer, à secourir les amys, vivre sobrement, ne point desrober, servir fidellement les maistres, payer les gages aux ouvriers. Et toutesfois, quoyque cela fust ainsi mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en sçavoit gré à ces pauvres gens, et les en recompensoit abondamment.

Les sages-femmes auxquelles Pharaon donna charge de faire perir tous les masles des Israëlites, estoient sans doute Egyptiennes et payennes : car s'excusant de quoy elles n'avoient pas executé la volonté du roy : *Les femmes hebrieuses,* disoient-elles, *ne sont pas comme les Egyptiennes; car elles sçavent l'art de recevoir les enfans, et, devant que nous allions à elles, elles ont enfanté :* excuse qui n'eust pas esté à propos, si ces sages-femmes eussent esté Hebrieuses; et n'est pas croyable que

Pharaon eust à des femmes Hebrieuses donné une commission si impiteuse contre les Hebrieuses de mesme nation et religion : aussi Josephe tesmoigne qu'en effect elles estoient Egyptiennes. Or, toutes Egyptiennes payennes qu'elles estoient, elles *craignirent* d'offenser *Dieu* par une cruauté si barbare et denaturée, comme eust esté celle du massacre de tant de petits enfans. De quoy la divine douceur leur sçeut si bon gré, qu'elle *leur edifia des maysons* (Exod. 1), c'est-à-dire, les rendit plantureuses en enfans et en biens temporels.

Nabuchodonosor, roy de Babylone, avoit combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr, que la justice divine vouloit chastier. Et Dieu dit à Ezechiel, qu'en recompense, il *donneroit l'Egypte* en proye *à Nabuchodonosor* et à son armée, *parce,* dit Dieu, *qu'ils ont travaillé pour moy* (Ezech. 29). Doncques, adjouste S. Hierosme au commentaire, nous apprenons que si les payens mesmes font quelque bien, ils ne sont point laissez sans salaire par le jugement de Dieu. Ainsi Daniel exhorta Nabuchodonosor infidelle de *rachepter ses pechez par aumosnes* (Dan. 4), c'est-à-dire de se rachepter des peines temporelles deues à ses pechez, dont il estoit menacé. Voyez-vous donc, Theotime, combien il est vray que Dieu fait estat des vertus, encore qu'elles soyent prattiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises? S'il n'eust aggreé la misericorde des sages-femmes et la justice de la guerre des Babyloniens, eust-il pris le soin, je vous prie, de les salarier? Et si Daniel n'eust sçeu que l'infidellité de Nabuchodonosor n'empeschoit pas que Dieu n'aggreat ses aumosnes, pourquoy les luy eust-il conseillées? Certes, l'Apostre nous asseure que les payens qui *n'ont pas la loy font naturellement ce qui appartient à la loy* (Rom. 2). Et quand ils le font, qui peut doubter qu'ils ne fassent bien, et que Dieu n'en fasse compte? Les payens cogneurent que le mariage estoit bon et necessaire; ils virent qu'il estoit convenable d'eslever les enfans és arts, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ils le firent. Or, je vous laisse à penser si Dieu ne treuvoit pas bon cela, puisqu'il avoit donné la lumiere de la raison et l'instinct naturel à cette intention.

La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous; les fruicts qui en proviennent ne peuvent estre que bons : fruicts qui en comparayson de ceux qui procedent de la grace, sont à la verité de tres-petit prix, mais non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisez, et pour iceux a donné des recompenses temporelles; ainsi que, selon le grand S. Augustin, il sala-

ria les vertus morales des Romains, de la grande etendue et magnifique reputation de leur empire.

Le peché rend sans doute l'esprit malade, qui partant ne peut pas faire des grandes et fortes operations, mais ouy bien des petites; car toutes les actions des malades, ne sont pas malades : encore parle-t-on, encore void-on, encore ouït-on, encore boit-on. L'ame qui est en peché, peut faire des biens, qui, estant naturels, sont recompensez de salaires naturels; estant civils, sont payez de monnoye civile et humaine, c'est-à-dire, par des commoditez temporelles. Le pecheur n'est pas en la condition des diables, desquels la volonté est tellement detrempée et incorporée au mal, qu'elle ne peut vouloir aucun bien. Non, Theotime, le pecheur en ce monde n'est pas ainsi; il est là emmy le chemin entre *Hierusalem* et *Hierico*, *blessé* à mort, mais non pas encore mort; car, dit l'Evangile, il est *laissé à moitié vivant* (Luc. 10) : et comme il est à moitié vif, il peut aussi faire des actions moitié vives. Il ne sçauroit voirement marcher, ny se lever, ny crier à l'ayde, non pas mesme parler, sinon languidement, à cause de son cœur failly; mais il peut bien ouvrir les yeux, remuer les doigts, souspirer, dire quelque parolle de plainte; actions foibles, et nonobstant lesquelles il mourroit miserablement sur son sang, si le *misericordieux Samaritain* ne luy eust appliqué son *huyle et son vin*, et ne l'eust *emporté au logis* (*Ibid.*) pour le faire panser et traitter à ses propres depens.

La naturelle raison est grandement blessée, et comme à moitié morte par le peché : c'est pourquoy, ainsi mal en poinct, elle ne peut observer tous les commandemens qu'elle void bien pourtant estre convenables. Elle cognoist son devoir, mais elle ne peut le rendre; et ses yeux ont plus de clarté pour luy monstrer le chemin que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pecheur peut voirement bien observer quelques-uns des commandemens par-cy, par-là, ains il peut mesme les observer tous pour quelque peu de tems, lorsqu'il ne se presente point de subjet relevé auquel il faille prattiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le peché deffendu : mais que le pecheur puisse vivre long-tems en son peché sans en adjouster des nouveaux, certes, cela ne se peut sans une speciale protection de Dieu. Car les ennemis de l'homme sont ardens, remuans et en perpetuelle action pour le precipiter; et quand ils voyent qu'il n'arrive point d'occasion de prattiquer les vertus ordonnées, ils suscitent mille tentations pour nous faire

tomber és choses prohibées; et lors la nature sans la grace ne se peut garantir du precipice. Car si nous vainquons, *Dieu nous donne la victoire par Jesus-Christ* (I. Cor. 15), ainsi que dit S. Paul : *Veillez et priez, affin que vous n'entriez point en tentation* (Matth. 26). Si Nostre-Seigneur disoit seulement : *Veillez,* nous penserions pouvoir assez faire de nous-mesmes; mais quand il adjouste : *Priez*, il monstre que s'il ne *garde* nos ames au tems de la tentation, *en vain veilleront ceux qui* les *gardent* (Ps. 126).

CHAPITRE II.

QUE L'AMOUR SACRÉ REND LES VERTUS EXCELLEMMENT PLUS AGGREABLES A DIEU QU'ELLES NE SONT DE LEUR PROPRE NATURE.

LES maistres des choses rustiques admirent la franche innocence et pureté des petites fraises, parce qu'encore qu'elles rampent sur la terre et soyent continuellement foulées par les serpens, lezards et autres bestes venimeuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, n'acquierent aucune qualité maligne, signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont doncques les vertus humaines, Theotime; lesquelles, quoyqu'elles soyent en un cœur bas, terrestre et grandement occupé de peché, elles ne sont neantmoins aucunement infectées de la malice d'iceluy, estant d'une nature si franche et innocente, qu'elle ne peut estre corrompue par la societé de l'iniquité selon qu'Aristote mesme a dit, que la vertu estoit une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. Que si les vertus estant ainsi bonnes en elles-mesmes, ne sont pas recompensées d'un loyer eternel, lorsqu'elles sont prattiquées par les infidelles ou par ceux qui sont en peché, il ne s'en faut nullement estonner, puisque le cœur duquel elles procedent n'est pas capable du bien eternel, s'estant d'ailleurs destourné de Dieu, et que l'heritage celeste appartenant au Fils de Dieu, nul n'y doit estre associé qui ne soit en luy et son frere adoptif; laissant à part que la convention par laquelle Dieu promet le paradis ne regarde que ceux qui sont en sa grace, et que les vertus des pecheurs n'ont aucune dignité ny valeur que celle de leur nature, qui, par consequent, ne les peut relever au merite des recompenses surnaturelles, lesquelles, pour cela mesme, sont appellées surnaturelles, d'autant que la nature, et tout ce qui en despend, ne peut ny les donner ny les meriter.

Mais les vertus qui se treuvent és amis de Dieu, quoiqu'elles

ne soient que morales et naturelles, selon leur propre condition, sont neantmoins anoblies et relevées à la dignité d'œuvres sainctes, à cause de l'excellence du cœur qui les produit.

C'est une des proprietez de l'amitié, qu'elle rend aggreable l'amy et tout ce qui est en luy de bon et d'honneste. L'amitié respand sa grace et faveur sur toutes les actions de celuy que l'on ayme, pour peu qu'elles en soyent susceptibles : les aigreurs des amys sont des douceurs, les douceurs des ennemys sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur amy de Dieu sont dediées à Dieu. Car le cœur qui s'est donné soy-mesme, comme n'a-t-il pas donné tout ce qui despend de luy-mesme? Qui donne l'arbre sans reserve, ne donne-t-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruicts? *Le juste fleurira comme la palme, il croistra comme le cedre du Liban. Plantez en la maison du Seigneur, ils fleuriront ès parvis de la maison de nostre Dieu* (Ps. 91). Puisque le juste est *planté en la maison* de Dieu, ses ferilles, ses fleurs et ses fruicts y croissent et sont dediés au service de sa majesté. Il est *comme l'arbre planté pres le courant des eaux, qui porte son fruict en son temps; ses feuilles mesmes ne tombent point, tout ce qu'il fait prosperera* (Ps. 1). Non-seulement les *fruicts* de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les *feuilles* mesmes des vertus morales et naturelles tirent une speciale prosperité de l'amour du cœur qui les produict. Si vous entez un rosier, et que dedans la fente du tige vous mettiez un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez donc vostre cœur par la saincte penitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente, puis entrant sur iceluy telle vertu que vous voudrez, les œuvres qui en proviendront seront parfumées de sainctеté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Les Spartes ayant oüy une tres-belle sentence de la bouche d'un meschant homme, n'estimerent pas qu'elle deust estre reçeue, si premierement elle n'estoit prononcée par la bouche d'un homme de bien. Pour donc la rendre digne de reception, ils ne firent autre chose que de la faire derechef proferer par un homme vertueux. Si vous voulez rendre saincte la vertu humaine et morale d'Epictete, de Socrate ou de Demades, faites-la seulement prattiquer par une ame vrayement chrestienne, c'est-à-dire, qui ayt l'amour de Dieu. Ainsi Dieu *regarda* au bon *Abel* premierement, et puis *à ses offrandes* (Gen. 14); en sorte que les offrandes prirent leur grace et dignité devant les yeux de Dieu de la bonté et pieté de celuy qui les presentoit. O bonté souve-

raine de ce grand Dieu! laquelle favorise tant ses amans, qu'elle cherit leurs moindres petites actions pour peu qu'elles soient bonnes, et les anoblit excellemment, leur donnant le tiltre et la qualité de sainctes! Hé! c'est en contemplation de son Fils bien-aymé, duquel il veut honnorer les enfans adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux, les os, les cheveux, les vestemens, les sepulcres, et jusques à *l'ombre* (Act. 5) de leurs corps, la foy, l'esperance, l'amour, la religion, ouy mesme la sobrieté, la courtoisie, l'affabilité de leurs cœurs.

Doncques, mes chers freres, dit l'Apostre, *soyez stables et immobiles, abondans en toute œuvre du Seigneur, sçachant que vostre travail ne sera point inutile en Nostre-Seigneur* (I. Cor. 15). Et notez, Theotime, que toute œuvre vertueuse doit estre estimée *œuvre du Seigneur,* voire mesme quand elle seroit prattiquée par un infidelle : car sa divine majesté dit à Ezechiel que Nabuchodonosor et son armée avoient *travaillé* (Ezech. 29) pour luy, parce qu'ils avoient fait une guerre legitime et juste contre les Tyriens; monstrant assez par là que la justice des injustes est sienne, tend à luy et luy appartient; bien que les injustes qui font la justice ne soyent pas siens, ne tendent pas à luy et ne luy appartiennent pas. Car, comme ce grand prophete et prince Job, quoyqu'il fust issu de race payenne et habitant de *la terre Hus,* ne laissa pas d'appartenir à Dieu; ainsi les vertus morales, quoyque provenues d'un cœur pecheur, ne laissent pas d'appartenir à Dieu. Mais quand ces mesmes vertus se treuvent en un cœur vrayement chrestien, c'est-à-dire doué du sainct amour, alors non-seulement elles appartiennent à Dieu, mais elles ne sont *point inutiles en Nostre-Seigneur,* ains sont rendues fructueuses et precieuses devant les yeux de sa bonté. Adjoustez à un homme la charité, dit S. Augustin; tout profite; ostez-en la charité, tout le reste ne profite plus. Et *à ceux qui ayment Dieu, toutes choses cooperent en bien,* dit l'Apostre (Rom. 8).

CHAPITRE III.

COMME IL Y A DES VERTUS QUE LA PRESENCE DU DIVIN AMOUR RELEVE A UNE PLUS GRANDE EXCELLENCE QUE LES AUTRES.

Mais il y a des vertus qui, à raison de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la precieuse influence de l'amour sacré, et par consequent la communication de la dignité et valeur d'iceluy. Telles sont la foy et l'esperance, qui, avec la charité, regardent immediatement Dieu; et la religion avec la penitence et devotion, qui s'employent à l'honneur de sa divine majesté. Car ces vertus, par leur propre condition ont un si grand rapport à Dieu, et sont si susceptibles des impressions de l'amour celeste, que pour les faire participer à la saincteté d'iceluy, il ne faut, sinon qu'elles ne soyent aupres de luy, c'est-à-dire en un cœur qui ayme Dieu. Ainsi, pour donner le goust de l'olive aux raisins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers : car sans s'entretoucher aucunement, par le seul voisinage, ces plantes feront un reciproque commerce de leurs saveurs et proprietez : tant elles ont une grande inclination et estroicte convenance l'une envers l'autre.

Certes, toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre Triste, et quelques autres de naturel monstrueux, toutes, dis-je, se resjouyssent, espanouissent et s'embellissent à la veuë du soleil par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons. Mais toutes les fleurs jaunes, et sur-tout celles que les Grecs ont appellé Heliotropium, et nous Tourne-soleil, non-seulement reçoivent de la joye et complaysance en la presence du soleil, mais suivent, par un amiable contour, les attraicts de ses rayons, le regardant et se retournant devers luy depuis son levant jusques à son couchant. Ainsi toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la presence de l'amour sacré : mais la foy, l'esperance, la crainte de Dieü, la pieté, la penitence, et toutes les autres vertus, qui, d'elles-mesmes, tendent particulierement à Dieu et à son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont eslevées à une grande valeur; mais elles se penchent totalement vers luy; s'associant avec luy, le suivant et servant en toutes occasions. Car enfin, mon cher Theotime, la parolle sacrée attribue une certaine proprieté et force de sauver, de sanctifier et de glo-

rifier à la foy, à l'esperance, à la pieté, à la crainte de Dieu, à la penitence, qui tesmoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'estant prattiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et sainctes que les autres, lesquelles, de leur nature, n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celuy qui s'escrie : *Si j'ay toute la foy, en sorte mesme que je transporte les montaignes, et je n'ay point la charité, je ne suis rien* (I. Cor. 13), il monstre bien, certes, qu'avec la charité, cette foy luy profitteroit grandement. La charité doncques est une vertu nompareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se treuve, mais benit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en iceluy, par sa seule presence, les embausmant et parfumant de son odeur celeste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu; ce qu'elle fait neantmoins beaucoup plus excellemment en la foy, en l'esperance, et és autres vertus qui, d'elles-mesmes, ont une nature tendante à la pieté.

C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement prattiquer celles de la religion et resverence envers les choses divines; celles de la foy, de l'esperance et de la tres-saincte crainte de Dieu, parlant souvent des choses celestes, pensant et aspirant à l'eternité, hantant les eglises et services sacrez, faysant des lectures devotes, observant les ceremonies de la religion chrestienne : car le sainct amour se nourrit à souhaict parmy ces exercices, et respand sur iceux plus abondamment ses graces et proprietez, qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsi que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tombe, mais plus que toutes incomparablement celle de l'aspalatus.

CHAPITRE IV.

COMME LE DIVIN AMOUR SANCTIFIE ENCORE PLUS EXCELLEMMENT LES VERTUS, QUAND ELLES SONT PRATTIQUÉES PAR SON ORDONNANCE ET COMMANDEMENT.

Rachel, apres avoir grandement desiré d'estre mere, fut rendue fertile par deux moyens, dont elle eut aussi des enfans de deux differentes façons. Car au commencement de son maryage, se croyant sterile, elle employa sa servante Bala, qu'elle donna à son cher Jacob, luy disant : *J'ay Bala ma chambriere;*

prenez-la en maryage, affin qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aye des enfans d'elle (Gen. 30). Et il arriva selon son souhaict : car Bala conceut et mit au monde plusieurs enfans sur les genoux de Rachel, qui les recevoit comme veritablement siens, d'autant qu'ils luy venoient de deux personnes, dont la premiere luy appartenoit par la loy du maryage, et l'autre par obligation de service, et d'autant encore que ç'avoit esté par son ordonnance et volonté que sa servante Bala en estoit devenue mere. Mais elle eut par apres deux autres enfans issus et procreez d'elle-mesme, à sçavoir Joseph et le cher Benjamin (Gen. 35).

Je vous dis maintenant, mon cher Theotime, que la charité et dilection sacrée, plus belle cent fois que Rachel, maryée à l'esprit humain, souhaitte sans cesse de produire des sainctes operations. Que si, au commencement, elle n'en peut avoir elle-mesme, de sa propre extraction, par l'unyon sacrée qui luy est uniquement propre, elle appelle les autres vertus, comme ses fidelles servantes, et les associe à son maryage, commandant au cœur de les employer, affin que d'elles il fasse naistre des sainctes operations, mais operations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, parce qu'elles sont produittes par son ordre et commandement, et d'un cœur qui luy appartient; d'autant que, comme nous avons declaré ailleurs, l'amour est maistre du cœur, et par consequent de toutes les œuvres des autres vertus faites par son consentement.

Mais, outre cela, cette divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes issus proprement et extraicts d'elle-mesme, dont l'une est l'amour effectif, qui, comme un autre Joseph, usant de la plenitude de l'autorité royale, sousmet et range tout le peuple de nos facultez, puissances, passions et affections, à la volonté de Dieu (Gen. 41), affin qu'il soit aymé, obey et servy sur toutes choses, rendant par ce moyen executé le grand commandement celeste : *Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toutes tes forces* (Deut. 6; Matth. 22). L'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui, comme un petit Benjamin, est grandement delicat, tendre, aggreable et aymable; mais en cela plus heureux que Benjamin, que la charité, sa mere, ne meurt pas en le produisant (Gen. 35), ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsi donc, Theotime, les actions vertueuses des enfans de Dieu appartiennent toutes à la sacrée dilection; les unes, parce

qu'elle-mesme les produict de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale presence; et les autres enfin, par l'autorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naistre. Et celles-cy, comme elles, ne sont pas à la verité si esminentes en dignité que les actions proprement et immediatement issues de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au-dessus des actions qui ont toute leur saincteté de la seule presence et societé de la charité.

Un grand general d'armée, ayant gagné une signalée bataille, aura sans doute tout l'honneur de la victoire, et non sans cause : car il aura combattu luy-mesme en teste de l'armée, prattiquant plusieurs beaux faits d'armes; et, pour le reste, il aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura esté executé; si qu'il est estimé d'avoir tout fait, ou par soy-mesme en combattant de ses propres mains, ou par sa conduitte en commandant aux autres. Que si mesme quelques trouppes amyes surviennent à l'improuvue et se joignent à l'armée, on ne laissera pas d'attribuer l'honneur de leur action au general, parce qu'encore qu'elles n'ayent pas receu ses commandemens, elles l'ont neantmoins servy, et suivy ses intentions. Mais pourtant apres qu'on luy a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pieces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-garde, le corps et l'arriere-garde ont fait; comme les François, les Italiens, les Allemands, les Espagnols, se sont comportez! ouy mesme on loue les particuliers qui se seront signalez au combat. Ainsi, entre toutes les vertus, mon cher Theotime, la gloire de nostre salut et de nostre victoire sur l'enfer est defferée à l'amour divin, qui, comme prince et general de toute l'armée des vertus, fait tous les exploits par lesquels nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procedées de luy-mesme, par lesquelles il a fait des miracles d'armes sur nos ennemys; outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui, pour cette cause, sont nommées actes commandez ou ordonnez de l'amour. Que si enfin quelques vertus font leurs operations sans son commandement, pourveu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les avouer siennes. Or neantmoins, quoyqu'en gros nous disions, apres le divin Apostre, *que la charité souffre tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout* (I. Cor. 13), et en somme qu'elle fait tout; si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la

louange du salut des bien-heureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chascun : car nous disons que la foy en a sauvé les uns, l'aumosne quelques autres, la temperance, l'orayson, l'humilité, l'esperance, la chasteté, les autres; parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saincts. Mais tousjours reciproquement aussi apres qu'on a eslevé ces vertus particulieres, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré qui, à toutes, donne la sainteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux Apostre, inculquant que *la charité est benigne, patiente,* qu'*elle croit tout, espere tout, supporte tout* (*Ibid.*), sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter et à l'esperance d'esperer, et à la foy de croire? Il est vray, Theotime, qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'ame et la vie de toutes les vertus, comme s'il vouloit dire que la patience n'est pas assez patiente, ny la foy assez fidelle, ny l'esperance assez confiante, ny la debonnaireté assez douce, si l'amour ne les anime et vivifie. Et c'est cela mesme que nous fait entendre ce mesme *vaisseau d'eslection* (Act. 9), quand il dit que *sans la charité rien ne* luy *profitte,* et qu'il *n'est rien* (I. Cor. 13) : car c'est comme s'il disoit que sans l'amour il n'est ny patient, ny debonnaire, ny constant, ny fidelle, ny esperant, ainsi qu'il est convenable pour estre serviteur de Dieu, qui est le vray et desirable estre de l'homme.

CHAPITRE V.

COMME L'AMOUR SACRÉ MESLE SA DIGNITÉ PARMY LES AUTRES VERTUS, EN PERFECTIONNANT LA LEUR PARTICULIERE.

J'AY veu à Tivoly, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruicts : car en une branche on treuvoit des cerises, en une autre des noyx, et és autres des raysins, des figues, des grenades, des pommes, et generalement toutes especes de fruicts. Cela, Theotime, estoit admirable; mais il l'est bien plus encore de voir en l'homme chrestien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entées : de maniere que comme l'on pouvoit dire de cet arbre, qu'il estoit cerisier, pommier, noyer, grenadier; aussi l'on peut dire de la charité qu'elle est patiente, douce, vaillante, juste; ou plutost qu'elle est la patience, la douceur et la justice mesme.

Mais le pauvre arbre de Tivoly ne dura guere, comme le



mesme Pline tesmoigne : car cette varieté de production tarit incontinent son humeur radicale, et le dessecha; en sorte qu'il en mourut, où au contraire la dilection se renforce et revigore de faire force fruicts en l'exercice de toutes les vertus; ains, comme ont marqué nos saincts Peres, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le cœur auquel elle se trouve, comme Rachel faysoit de son mary, disant : *Donnez-moy des enfans, autrement je mourray* (Gen. 30).

Or, les fruicts des arbres entez sont tousjours selon le greffe : car si le greffe est de pommier, il jettera des pommes; s'il est de cerisier, il jettera des cerises : en sorte neantmoins que tousjours ces fruicts-là tiennent du goust du tronc. Et de mesme, Theotime, nos actes prennent leur nom et leur espèce des vertus particulieres desquelles ils sont issus, mais ils tirent de la sacrée charité le goust de leur saincteté; aussi la charité est la racine et source de toute saincteté en l'homme. Et comme la tige communique sa saveur à tous les fruicts que les greffes produisent, en telle sorte que chaque fruict ne laisse pas de garder la proprieté naturelle du greffe duquel il est procédé; ainsi la charité respand tellement son excellence et dignité és actions des autres vertus, que neantmoins elle laisse à une chascune d'icelles la valeur et bonté particuliere qu'elle a de sa condition naturelle.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grace parmy les tenebres de la nuict; mais au matin le soleil rendant ces mesmes fleurs visibles et aggreables, n'esgale pas toutesfois leurs beautez et leurs graces; et sa clarté respandue esgalement sur toutes, les fait neantmoins inesgalement claires et esclatantes, selon que plus ou moins elles se treuvent susceptibles des effects de sa splendeur : et la lumiere du soleil, pour esgale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'esgalera jamais pourtant la beauté de celle-cy, ny la grace d'une marguerite à celle du lys. Mais pourtant si la lumiere du soleil estoit fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillards sur la rose, alors sans doute elle rendroit plus aggreable aux yeux la violette que la rose. Ainsi, mon Theotime, si avec une esgale charité l'un souffre la mort du martyre, et l'autre la faim du jeusne, qui ne void que le prix de ce jeusne ne sera pas pour cela esgal à celuy du martyre? Non, Theotime : car qui oseroit dire que le martyre en soy-mesme ne soit pas plus excellent que le jeusne? Que s'il est plus excellent, la charité survenante ne luy ostant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, luy laissera par consequent les avantages qu'il avoit naturellement sur le jeusne.

Certes, nul homme de bon sens n'esgalera la chasteté nuptiale à la virginité, ny le bon usage des richesses à l'entiere abnegation d'icelles. Et qui oseroit aussi dire que la charité survenant à ces vertus leur ostast leurs proprietez et privileges, puisqu'elle n'est pas une vertu destruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante, et enrichissante tout ce qu'elle treuve de bon és ames qu'elle gouverne ? Ains tant s'en faut que l'amour celeste oste aux vertus les preeminences et dignitez qu'elles ont naturellement, qu'au contraire ayant cette proprieté de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, à mesure qu'elle treuve des plus grandes perfections, elle les perfectionne plus grandement : comme le sucre és confitures assaisonne tellement les fruicts de sa douceur, que les adoucissant tous, il les laisse neantmoins inesgaux en goust et suavité, selon qu'ils sont inesgalement savoureux de leur nature : et jamais il ne rend les pesches et les noyx ny si douces ny si aggreables que les abricots et les mirabolans.

Il est vray toutesfois que si la dilection est ardente, puissante, et excellente en un cœur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutes les œuvres des vertus qui en procederont. On peut souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsi que S. Paul presuppose (1. Cor. 13), et que je declare ailleurs; à plus forte raison on la peut souffrir avec une petite charité. Or, je dis Theotime, qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ayt plus de valeur en une ame où l'amour sacré regne ardemment, que le martyre mesme en une ame où l'amour est alangoury, foible et lent. Ainsi les menues vertus de Nostre-Dame, de S. Jean, et des autres grands Saincts, estoient de plus grand prix devant Dieu que les plus relevées de plusieurs Saincts inferieurs; comme beaucoup de petits eslans amoureux des seraphins sont plus enflammez que les plus relevez des anges du dernier ordre; ainsi que le chant des rossignols apprentifs est plus harmonieux incomparablement que celuy des chardonnerets les mieux appris.

Pireicus, à la fin de ses ans, ne peignoit qu'en petit volume et choses de peu, comme boutiques de barbier, de cordonnier, petits asnes chargez d'herbes, et semblables menus fatras, ce qu'il faysoit, comme Pline pense, pour assoupir sa grande renommée, dont enfin on l'appella *peintre de basse estoffe :* et neantmoins la grandeur de son art paroissoit tellement en ses bas ouvrages, qu'on les vendoit plus que les grandes besongnes des autres. Ainsi, Theotime, les petites simplicitez, abjections et humiliations, esquelles les grands Saincts se sont tant pleu

pour se musser, et mettre leur cœur à l'abry contre la vaine gloire, ayant esté faites avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du celeste amour, ont esté treuvées plus aggreables devant Dieu que les grandes ou illustres besongnes de plusieurs autres qui furent faites avec peu de charité et de devotion.

L'*espouse* sacrée *blesse* son espoux *avec un seul de* ses *cheveux* (Cant. 4), desquels il fait tant d'estat, qu'il les compare aux *trouppeaux des chevres de Galaad* (Cant. 6) : et n'a pas plus tost loüé les *yeux* de sa devote amante, qui sont les parties les plus nobles de tout le visage, que soudain il loüe la cheveleure, qui est la plus fresle, vile et abjecte ; affin que l'on sçeut qu'en une ame esprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chetifs sont neantmoins grandement aggreables à sa divine Majesté.

CHAPITRE VI.

DE L'EXCELLENCE DU PRIX QUE L'AMOUR SACRÉ DONNE AUX ACTIONS ISSUES DE LUY-MESME, ET A CELLES QUI PROCEDENT DES AUTRES VERTUS.

Mais, ce me direz-vous, quelle est cette valeur, je vous prie, que le sainct amour donne à nos actions? O mon Dieu! Theotime, certes, je n'aurois pas l'asseurance de le dire, si le Sainct-Esprit ne l'avoit luy-mesme declaré en termes fort expres par le grand apostre S. Paul, qui parle ainsi : *Ce qui à present est momentané et leger de nostre tribulation, opere en nous sans mesure en la sublimité un poids eternel de gloire* (II. Cor. 4). Pour Dieu, pesons ces parolles : Nos *tribulations,* qui sont si *legeres,* qu'elles *passent en un moment, operent en nous* les *poids,* solides et stables *de* la *gloire.* Voyez de grace ces merveilles! la *tribulation produict* la *gloire,* la *legereté* donne le *poids,* et les *momens* operent *l'eternité.* Mais qui peut donner tant de vertus à ces *momens* passagers et à ces *tribulations* si *legeres?* L'escarlate et la pourpre, ou fin cramoisy violet, est un drap grandement precieux et royal ; mais ce n'est pas à raison de la laine, ains à cause de la teinture. Les œuvres des bons chrestiens sont de si grande valeur, que pour icelles on nous donne le ciel : mais, Theotime, ce n'est pas parce qu'elles procedent de nous, et sont la laine de nos cœurs, ains parce qu'elles sont teintes au sang du Fils de Dieu ; je veux dire que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos œuvres par le merite de son sang.

Le sarment, uny et joinct au cep, porte du fruict, non en sa

propre vertu, mais en la vertu du cep. Or, nous sommes unis par la charité à nostre Redempteur, comme les membres au chef, c'est pourquoy nos fruicts et bonnes œuvres, tirant leur valeur d'iceluy, meritent la vie eternelle. La baguette d'Aaron estoit seiche, incapable de fructifier d'elle-mesme, mais lorsque le nom du grand-prestre fut escrit sur icelle, en une nuict elle jetta ses *feüilles,* ses *fleurs* et ses *fruicts* (Num. 17). Nous sommes, quant à nous, branches seiches, inutiles, infructueuses, qui *ne sommes pas suffisans de penser quelque chose de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute notre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines* (II. Cor. 3) et capables de sa volonté : et partant, soudain que, par le sainct amour, le nom du Sauveur, grand *evesque de nos ames* (I. Pet. 2), est gravé en nos cœurs, nous commençons à porter des fruicts delicieux pour la vie eternelle. Et comme les graines qui ne produiroient d'elles-mesmes que des melons de goust fade, en produisent des sucrins et muscats si elles sont detrempées en l'eau sucrée ou musquée, ainsi nos cœurs, qui ne sçauroient pas projetter une seule bonne pensée pour le service de Dieu, estant destrempez en la sacrée dilection par le Sainct-Esprit qui habite en nous, ils produisent des actions sacrées qui tendent et nous portent à la gloire immortelle. Nos œuvres, comme provenantes de nous, ne sont que des chetifs roseaux; mais ces *roseaux* deviennent *d'or* par la charité, et avec iceux on *arpente la Hierusalem* celeste, qu'on nous donne à cette mesure : car tant aux hommes qu'aux anges, on distribue la gloire selon la charité et les actions d'icelle; de sorte que *la mesure de l'ange* est celle-là mesme *de l'homme* (Apoc. 21); et Dieu a rendu et *rendra à chascun selon ses œuvres* (Apoc. 22), comme toute l'Escriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la felicité et joye eternelle du ciel pour recompense des travaux et bonnes actions que nous aurons prattiquées en terre.

Recompense magnifique, et qui ressent la grandeur du maistre que nous servons : lequel, à la verité, Theotime, pouvoit, s'il luy eust pleu, exiger tres-justement de nous nostre obeyssance et service, sans nous proposer aucun loyer ny salaire; puisque nous sommes siens par mille tiltres tres-legitimes, et que nous ne pouvions rien faire qui vaille qu'en luy, par luy, pour luy, et qui ne soit de luy. Mais sa bonté neantmoins n'en a pas ainsi disposé; ains, en consideration de son Fils Nostre Sauveur, a voulu traitter avec nous de prix fait, nous recevant à gaige, et s'engageant de promesses vers nous, qu'il nous salariera, selon nos œuvres,

de salaires eternels. Or, ce n'est pas que nostre service luy soit ny necessaire ny utile : car, *apres* que nous avons *fait tout ce qu'il* nous *a commandé* (Luc. 17), nous devons neantmoins advoüer, par une tres-humble verité ou veritable humilité, qu'en effet *nous sommes serviteurs* tres-*inutiles* et tres-infructueux à nostre maistre, qui, à cause de son essentielle sur-abondance de biens, ne peut recevoir aucun profict de nous : aîns, convertissant toutes nos œuvres à nostre propre advantage et commodité, il fait que nous le servons autant inutilement pour luy que tres-utilement pour nous, qui, par de si petits travaux, gaignons de si grandes recompenses.

Il n'estoit donc pas obligé de nous payer nostre service, s'il ne l'eust promis. Mais ne pensez pas pourtant, Theotime, qu'en cette promesse il ayt tellement voulu manifester sa bonté, qu'il ayt oublié de glorifier sa sagesse; puisque, au contraire, il y a observé fort exactement les regles de l'équité, meslant admirablement la bien-seance avec la liberalité. Car nos œuvres sont voirement extremement petites, et nullement comparables à la gloire en leur quantité : mais elles luy sont neantmoins fort proportionnées en qualité, à raison du Sainct-Esprit qui, habitant en nos cœurs par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mesmes œuvres, qui sont toutes nostres, sont encore mieux toutes siennes; parce, comme il les produict en nous, nous les produisons reciproquement en luy : comme il les fait pour nous, nous les faysons pour luy; et comme il les opere avec nous, nous cooperons aussi avec luy.

Or, le Sainct-Esprit habite en nous, si nous sommes membres vivans de Jesus-Christ, qui, à raison de cela, disoit à ses disciples : *Qui demeure en moy, et moy en luy, iceluy porte beaucoup de fruicts* (Joan. 15). Et c'est, Theotime, parce que, qui demeure en luy, il participe à son divin esprit, lequel est au milieu du cœur humain comme une vive source qui *rejaillit* et pousse ses eaux *jusqu'en la vie eternelle* (Joan. 4). Ainsi *l'huyle* de benediction, *versée* sur le Sauveur comme *sur le chef* de l'Eglise tant militante que triomphante, *se respand sur* la societé des mal-heureux, qui, comme la *barbe* sacrée de ce divin Maistre, sont tousjours attachez à sa face glorieuse (Ps. 132); et *distille* encore *sur* la compaignie des fidelles, qui, comme *vestement*, sont joincts et unis par dilection à sa divine Majesté; l'une et l'autre trouppe, comme composée de *freres* germains, ayant à cette occasion subjet de s'escrier : *O que c'est une chose bonne et aggreable de voir les freres bien ensemble! c'est comme*

l'onguent qui descend en la barbe, la barbe d'Aaron, et jusques au bord de son vestement.

Ainsi donc nos œuvres, comme un petit grain de moustarde, ne sont aucunement comparables en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent; mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'operer, parce qu'elles procedent du Sainct-Esprit, qui, par une admirable infusion de sa grace en nos cœurs, rend nos œuvres siennes, les laissant nostres tout ensemble, d'autant que nous sommes membres d'un chef duquel il est l'esprit, et entez sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et parce qu'en cette sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous operons et cooperons en son action, il nous laisse pour nostre part tout le merite et profict de nos services et bonnes œuvres; et nous luy en laissons aussi tout l'honneur et toute la loüange, recognoissant que le commencement, le progrez et la fin de tout le bien que nous faysons, despend de sa misericorde, par laquelle il est venu à nous, et nous a prevenus; il est venu en nous, et nous a assistez; il est venu avec nous, et nous a conduicts; *achevant* ce qu'il avoit *commencé* (Philip. 1). Mais, ô Dieu! Theotime, que cette bonté est misericordieuse sur nous en ce partage! Nous luy donnons la gloire de nos loüanges, helas! et luy nous donne la gloire de sa jouyssance; et, en somme, par ces legers et passagers travaux, nous acquerons des biens perdurables à toute eternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

QUE LES VERTUS PARFAICTES NE SONT JAMAIS LES UNES SANS LES AUTRES.

On dit que le cœur est la premiere partie de l'homme, qui reçoit la vie par l'unyon de l'ame; et l'œil, la derniere : comme, au contraire, quand on meurt naturellement, l'œil commence le premier à mourir, et le cœur le dernier. Or, quand le cœur commence à vivre avant que les autres parties soyent animées, sa vie, certes, est fort debile, tendre et imparfaicte; mais à mesure qu'elle s'establit plus entierement dans le reste du corps, elle est aussi plus vigoureuse en chaque partie, et particulierement au cœur; et l'on void que la vie estant interessée en quelque membre, elle s'alangourit en tous les autres. Si un homme est navré au pied ou au bras, tout le reste en est incommodé, esmeu, occupé et alteré; si nous avons mal à l'estomach, les yeux, la voix, tout le visage s'en ressent : tant il y a de conve-

nance entre toutes les parties de l'homme pour la jouyssance de la vie naturelle.

Toutes les vertus ne s'acquierent pas ensemblement en un instant, ains les uns apres les autres, à mesure que la raison, qui est comme l'ame de nostre cœur, s'empare tantost d'une passion, tantost de l'autre, pour la moderer et gouverner. Et pour l'ordinaire cette vie de notre ame prend son commencement dans le cœur de nos passions, qui est l'amour; et s'estendant sur toutes les autres, elle vivifie enfin l'entendement mesme par la contemplation; comme au contraire la mort morale ou spirituelle fait sa premiere entrée en l'ame par consideration. *La mort entre par les fenestres* (Jerem. 9), dit le sacré texte, et son dernier effect consiste à ruyner le bon amour; lequel perissant, toute la vie morale est morte en nous.

Encore bien donc qu'on puisse avoir quelques vertus separées des autres, si est-ce neantmoins que ce ne peut estre que des vertus languissantes, imparfaictes et debiles, d'autant que la raison, qui est la vie de nostre ame, n'est jamais satisfaite ny à son ayse dans une ame, qu'elle n'occupe et possede toutes les facultés et passions d'icelle; et lorsqu'elle est offensée et blessée en quelqu'une de nos passions ou affections, toutes les autres perdent leur force et vigueur, et s'alangourissent estrangement.

Voyez-vous, Theotime, toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont à la raison; et une action ne peut estre dite vertueuse, si elle ne procede de l'affection que le cœur porte à l'honnesteté et beauté de la raison. Or, si l'amour de la raison possede et anime un esprit, il fera tout ce que la raison voudra en toutes occurrences, et par consequent il prattiquera toutes les vertus. Si Jacob aymoit Rachel, en consideration de ce qu'elle estoit fille de Laban, pourquoy mesprisoit-il Lia, qui estoit non-seulement fille, ains fille aisnée du mesme Laban (Gen. 29)! Mais parce qu'il aymoit Rachel à cause de la beauté qu'il treuva en elle, jamais il ne sçeut tant aymer la pauvre Lia, quoyque feconde et sage fille, d'autant qu'elle n'estoit pas si belle à son gré. Qui ayme une vertu pour l'amour de la raison et honnesteté qui y reluit, il les aymera toutes, puisqu'en toutes il treuvera ce mesme subjet; et les aymera plus ou moins, chacune selon que la raison y paroistra plus ou moins resplendissante. Qui ayme la liberalité, et n'ayme pas la chasteté, il monstre bien qu'il n'ayme pas la liberalité pour la beauté de la raison : car cette beauté est encore plus grande en la chasteté; et où la cause est plus forte, les effects devroient

estre plus forts. C'est donc un signe esvident que ce cœur-là n'est pas porté à la liberalité par le motif et la consideration de la raison : dont il s'ensuit que cette liberalité, qui semble estre vertu, n'en a que l'apparence, puisqu'elle ne procede pas de la raison, qui est le vray motif des vertus, ains de quelque autre motif estranger. Il suffit bien vrayement à un enfant d'estre nay dans le maryage, pour porter parmy le monde le nom, les armes et les qualitez du mary de sa mere; mais pour en porter le sang et la nature, il faut que non-seulement il soit nay dans le maryage, ains aussi du maryage. Les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, parce que, naissant d'un cœur doué de raison, il est advis qu'elles soyent raisonnables; mais pourtant elles n'en ont ny la substance, ny la vigueur, si elles proviennent d'un motif estranger et adultere, et non de la raison. Il se peut donc bien faire que quelques vertus soyent en un homme, auquel les autres manqueront; mais ce seront ou des vertus naissantes, encore toutes tendres et comme des fleurs en bouton, ou des vertus perissantes, mourantes, et comme des fleurs fletrissantes : car, en somme, les vertus ne peuvent avoir leur vraye integrité et suffisance, qu'elles ne soyent toutes ensemble, ainsi que toute la philosophie et la theologie nous asseure.

Je vous prie, Theotime, quelle prudence peut avoir un homme intemperant, injuste et poltron, puisqu'il choysit le vice, et laisse la vertu? Et comme peut-on estre juste, sans estre prudent, fort et temperant : puisque la justice n'est autre chose qu'une perpetuelle, forte, et constante volonté de rendre à chascun ce qui luy appartient, et que la science par laquelle le droit s'administre est nommée jurisprudence; et que, pour rendre à chascun ce qui luy appartient, il nous faut vivre sagement et modestement, et empescher les desordres de l'intemperance en nous, affin de nous rendre ce qui nous appartient à nous-mesmes? Et le mot de *vertu* ne signifie-t-il pas une force et vigueur appartenante à l'ame en proprieté, ains que l'on dit les herbes et pierres precieuses avoir telle et telle vertu ou proprieté?

Mais la prudence n'est-elle pas imprudente en l'homme intemperant? La force sans prudence, justice et temperance, n'est pas une force, mais une forcenerie; et la justice est injustice en l'homme poltron, qui ne l'ose pas rendre; en l'intemperant, qui se laisse emporter aux passions, et en l'imprudent, qui ne sçayt pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice, si elle n'est prudente, forte et temperante, ny la prudence n'est pas prudence, si elle n'est temperante, juste et forte; ny la

force n'est pas force, si elle n'est juste, prudente et temperante; ny la temperance n'est pas temperance, si elle n'est prudente, forte et juste : et en somme une vertu n'est pas vertu parfaicte, si elle n'est accompagnée de toutes les autres.

Il est vray, Theotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, parce que les subjets ne s'en presentent pas tout à coup; ains il y a des vertus que quelques-uns des plus saincts n'ont jamais eu occasion de prattiquer. Car S. Paul, premier hermite, par exemple, quel subjet pouvoit-il avoir d'exercer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la debonnaireté? Mais toutesfois telles ames ne laissent pas d'estre tellement affectionnées à l'honnesteté de la raison, que encore qu'elles n'ayent pas toutes les vertus quant à l'effect, elles les ont toutes quant à l'affection, estant prestes et disposées de suivre la raison en toutes occurrences, sans exception ny reserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimées vertus, et ne le sont pas, ains des faveurs et advantages de la nature. Combien y a-t-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, douces, taciturnes, voire mesme chastes et honnestes? Or, tout cela semble estre vertus, et n'en a toutesfois pas le merite; non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blasme, jusques à ce que sur telles humeurs naturelles nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger guere par nature, mais ouy bien de s'abstenir par eslection : ce n'est pas vertu d'estre taciturne par inclination, mais ouy bien de se taire par raison. Plusieurs pensent avoir les vertus quand ils n'exercent pas les vices contraires. Celuy qui ne fut oncques assailli se peut voirement vanter de n'avoir pas esté fuyart, mais non pas d'avoir esté vaillant; celuy qui n'est pas affligé se peut loüer de n'estre pas impatient, mais non pas d'estre patient. Ainsi semble-t-il à plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutesfois que des bonnes inclinations, et parce que ces inclinations sont les unes sans les autres, il est advis que les vertus le soyent aussi.

Certes, le grand S. Augustin, en une epistre qu'il escrit à S. Hierosme, monstre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertus, sans avoir les autres; et que neantmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaictes, sans les avoir toutes; mais que quant aux vices, on peut avoir les uns sans avoir les autres : ains il est impossible de les avoir tous ensemble; de sorte qu'il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus ayt par consequent tous les vices, puisque presque toutes les vertus ont deux vices opposez

non-seulement contraires à la vertu, mais aussi contraires entre eux-mesmes. Qui a perdu la vaillance par la temerité ne peut avoir à mesme temps le vice de coüardise; et qui a perdu la libéralité par la prodigalité ne peut aussi à mesme tems estre blasmé de chicheté. Catilina, dit S. Augustin, estoit sobre, vigilant, patient à souffrir le froid, le chaud et la faim; c'est pourquoy il luy estoit advis, et à ses complices, qu'il fust grandement constant : mais cette force n'estoit pas prudente, puisqu'il choysissoit le mal en lieu du bien; elle n'estoit pas temperante, car il se relaschoit à de vilaines ordures; elle n'estoit pas juste, puisque il conjuroit contre sa patrie; elle n'estoit donc pas une constance, mais une opiniastreté, laquelle, pour tromper les sots, portoit le nom de constance.

CHAPITRE VIII.

COMME LA CHARITÉ COMPREND TOUTES LES VERTUS.

Un fleuve sortoit du lieu de delices pour arrouser le paradis terrestre, et de là se separoit en quatre chefs (Gen. 2). Or, l'homme est en un lieu de delices, où Dieu fait sourdre le fleuve de la raison et lumiere naturelle pour arrouser tout le paradis de nostre cœur; et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est-à-dire prend quatre courans selon les quatre regions de l'ame.

Car premierement, sur l'entendement, qu'on appelle *prattique,* c'est-à-dire, qui discerne des actions qu'il convient faire ou fuyr, la lumiere naturelle respand *la prudence* qui incline nostre esprit à sagement juger du mal que nous devons esviter et chasser, et du bien que nous devons faire et pourchasser.

Secondement, sur nostre volonté, elle fait saillir *la justice,* qui n'est autre chose qu'un perpetuel et ferme vouloir de rendre à chascun ce qui luy est deu.

Troisiesmement, sur l'appetit de convoitise, elle fait couler *la temperance* qui modere les passions qui y sont.

Quatriesmement, et sur l'appetit irascible, ou de la cholere, elle fait flotter *la force,* qui bride et manie tous les mouvemens de l'ire.

Or, ces quatre fleuves ainsi separés se divisent par aprés en plusieurs autres, affin que toutes les actions humaines puissent estre bien dressées à l'honnesteté et felicité naturelle. Mais outre cela, Dieu voulant enrichir les chrestiens d'une speciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie superieure de leur esprit

une fontaine surnaturelle, que nous appellons *grace*, laquelle comprend voirement la foy et l'esperance, mais qui consiste toutesfois en la charité, qui purifie l'ame de tous pechez, puis l'orne et l'embellit d'une beauté tres-delectable, et enfin espanche ses eaux sur toutès les facultés et operations d'icelle, pour donner à l'entendement une prudence celeste, à la volonté une saincte justice, à l'appetit de convoitise une temperance sacrée, et à l'appetit irascible une force devote; affin que tout le cœur humain tende à l'honnesteté et felicité surnaturelle, qui consiste en l'unyon avec Dieu. Que si ces quatre courans et fleuves de la charité rencontrent en une ame quelqu'une des quatre vertus naturelles, ils la reduisent à leur obeyssance; se meslent avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont meslées ensemble. Mais si la saincte dilection, ainsi respandue, ne treuve point les vertus naturelles en l'ame, alors elle-mesme fait toutes les operations selon que les occasions le requierent.

Ainsi l'amour celeste treuvant plusieurs vertus en S. Paul, en S. Ambroise, S. Denys, S. Pacosme, il respandit sur icelles une aggreable clarté, les reduisant toutes à son service. Mais en la Magdelene, en S[te] Marie Egyptiaque, au bon larron, et en cent autres tels penitens qui avoient esté grands pecheurs, le divin amour ne treuvant aucune vertu, fit la fonction et les œuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doux, humble et liberal. Nous semons és jardins une grande varieté de graines, et les couvrons toutes de terre, comme les ensevelissant jusqu'à ce que le soleil, plus fort, les fasse lever, et, par maniere de dire, ressusciter, lorsqu'elles produisent leurs feüilles et leurs fleurs, avec de nouvelles graines, une chascune selon son espece; en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle treuve cachées dans le sein de la terre.

Certes, mon Theotime, Dieu a respandu en nos ames les semences de toutes les vertus, lesquelles neantmoins sont tellement couvertes de nostre imperfection et foiblesse, qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusqu'à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et ressusciter; produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que, comme la manne contenoit en soy la varieté des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goust dans la bouche des Israëlites (Sap. 16), ainsi l'amour celeste comprend en soy la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si eminente et si

relevée, qu'elle en produict toutes les actions en tems et lieu selon les occurrences. Josué deffit certes vaillamment les ennemys de Dieu par la bonne conduitte des armées qu'il eut en charge; mais Samson les deffaysoit encore plus glorieusement, qui, de sa propre main, avec des maschoires d'asne, en tuoit à milliers (Judic. 15). Josué, par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses trouppes, faysoit des merveilles; mais Samson, par sa propre force, sans employer aucune autre, faysoit des miracles. Josué avoit les forces de plusieurs soldats sous soy; mais Samson les avoit en soy, et pouvoit luy seul autant que Josué et plusieurs soldats avec luy eussent peu tous ensemble. L'amour celeste excelle en l'une et l'autre façon; car treuvant des vertus en une ame (et pour l'ordinaire au moins y treuve-t-il la foy, l'esperance et la penitence), il les anime, il leur commande, et les employe heureusement au service de Dieu; et pour le reste des vertus qu'il ne treuve pas, il fait luy-mesme leurs fonctions, ayant autant et plus de force luy seul qu'elles ne sçauroient avoir toutes ensemble.

Certes, le grand Apostre ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, benignité, constance, simplicité, mais il dit qu'elle-mesme elle est patiente, benigne, constante (I. Cor. 13); et c'est le propre des supremes vertus entre les anges et les hommes, de pouvoir, non-seulement ordonner aux inferieures ce qu'elles operent, mais aussi de pouvoir elles-mesmes faire ce qu'elles commandent aux autres. L'evesque donne les charges de toutes les fonctions ecclesiastiques, d'ouvrir l'eglise, d'y lire, exorciser, esclairer, prescher, baptiser, sacrifier, communier, absoudre, et luy-mesme aussi peut faire et fait tout cela, ayant en soy une vertu eminente qui comprend toutes les autres inferieures. Ainsi S. Thomas, en consideration de ce que la charité est patiente, benigne et forte : La charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertus. Et S. Ambroise, escrivant à Demetrius, appelle la patience et les autres vertus, *membres de la charité;* et le grand S. Augustin dit que l'amour de Dieu comprend toutes vertus, et fait toutes leurs operations en nous. Voicy ses paroles : « Ce qu'on dit que la vertu est divisée en quatre (il entend les quatre vertus cardinales), on le dit, ce me semble, à raison des diverses affections qui proviennent de l'amour; de maniere que je ne feray nul doubte de deffinir ces quatre vertus : en sorte que la temperance soit l'amour qui se donne tout entier à Dieu; la force, un amour qui supporte volontiers toutes choses pour Dieu, la justice, une

force servant à Dieu seul, et pour cela commandant droictement à tout ce qui est subjet à l'homme; la prudence, un amour qui choysit ce qui luy est profitable pour s'unir avec Dieu, et rejette ce qui lui est nuysible. » (*De morib.*, Eccl. c. 14.) Celuy donc qui a la charité a son esprit revestu d'une belle robbe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph, est parsemée de toute la varieté des vertus (Gen. 37): ou plutost il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus : et par ainsi *la charité est patiente, benigne; elle n'est point envieuse,* mais honteuse, *elle ne fait point de legeretez,* ains elle est prudente; *elle ne s'enfle point* d'orgueil, ains elle est humble; *elle n'est point ambitieuse* ou desdaigneuse, ains aymable et affable; elle n'est point pointilleuse *à vouloir ce qui luy appartient,* ains franche et condescendante; *elle ne s'irrite point,* ains est paysible; *elle ne pense aucun mal,* ains est debonnaire; *elle ne se resjouyt point sur le mal, ains se resjouyt* avec la verité et *en la verité; elle souffre tout, elle croit* aysement tout ce qu'on luy dit de bien, sans aucune *opiniastreté,* contention ny deffiance, *elle espere tout* bien du prochain, sans jamais perdre courage de luy procurer son salut; *elle soustient tout* (I. Cor. 13), attendant sans inquietude ce qui luy est promis. Et, pour conclusion, la charité est le fin or et enflammé que Nostre-Seigneur conseilloit à l'evesque de Laodicée d'achepter (Apoc. 3), lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout et qui fait tout.

CHAPITRE IX.

QUE LES VERTUS TIRENT LEUR PERFECTION DE L'AMOUR SACRÉ.

La charité est doncques *le lien de perfection* (Coloss. 3), puisqu'en elle et par elle sont contenues et assemblées toutes les perfections de l'ame, et que sans elle, non-seulement on ne sçauroit avoir l'assemblage entier des vertus, mais on ne peut mesme, sans elle, avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lie les pierres et murailles, tout l'edifice se dissout; sans les nerfs, muscles et tendons, tout le corps seroit deffait; et sans la charité les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Nostre-Seigneur lie tousjours l'accomplissement des commandemens à la charité : *Qui a des commandemens,* dit-il, *et les observe, c'est celuy qui m'ayme. Celuy qui ne m'ayme pas ne garde pas mes commandemens* (Joan. 14). *Si quelqu'un m'ayme*

[illegible] commandemens [illegible] commandemens [illegible] commandemens [illegible] commandemens [illegible] sans la charité [illegible]

[illegible] Dieu [illegible] mesmes productions [illegible] separé de la charité peut [illegible] produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus separées de la charité sont fort imparfaites, puisqu'elles ne peuvent sans elle parvenir à leur fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des petits chatons et vermisseaux sans pieds, sans ailes et sans formes; mais par succession de tems elles se changent et deviennent petites mouschettes; puis enfin, quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faictes et parfaictes, parce qu'elles ont ce qu'il faut pour voler et faire le miel. Les vertus ont leur commencement, leurs progrez et leur perfection, et je ne nye pas que sans la charité, elles ne puissent naistre, voire mesme faire progrez: mais qu'elles ayent leur perfection pour porter le tiltre de vertus faictes, formées et accomplies, cela despend de la charité, qui leur donne la force de voler en Dieu, et recueillir de la misericorde d'iceluy le miel du vray merite et de la sanctification des cœurs esquels elles se treuvent.

La charité est entre les vertus, comme le soleil entre les estoiles: elle leur distribue à toutes leur clarté et beauté. La foy, l'esperance, la crainte, et penitence, viennent ordinairement devant elle en l'ame pour luy preparer le logis; et comme elle est arrivée, elles luy obeyssent et la servent comme tout le reste

des vertus, et elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa presence.

Les autres vertus se peuvent reciproquement entr'aider et s'exciter mutuellement en leurs œuvres et exercices : car, qui ne sçayt que la chasteté requiert et excite la sobrieté, et que l'obeyssance nous porte à la liberalité, à l'orayson, à l'humilité? Or, par cette communication qu'elles ont entre elles, elles participent aux perfections les unes des autres : car la chasteté, observée par obeyssance, a double dignité, à sçavoir la sienne propre et celle de l'obeyssance. Ains elle a plus de celle de l'obeyssance que de la sienne propre : car comme Aristote dit que celuy qui desroboit pour pouvoir commettre la fornication estoit plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendoit toute à la fornication, et ne se servoit du larcin que comme d'un passage pour y parvenir; ainsi qui observe la chasteté pour obeyr, il est plus obeyssant que chaste, puisqu'il employe la chasteté au service de l'obeyssance. Mais pourtant du meslange de l'obeyssance avec la chasteté ne peut reussir une vertu accomplie et parfaicte, puisque la derniere perfection, qui est l'amour, leur manque à toutes deux : de sorte que si mesme il se pouvoit faire que toutes les vertus se treuvassent ensemble en un homme, et que la seule charité luy manquast, cet assemblage de vertus seroit voirement un corps tres-parfaictement accomply de toutes ses parties, tel que fut celuy d'Adam, quand Dieu, de sa main maistresse, le forma du limon de la terre; mais corps neantmoins qui seroit sans mouvement, sans vie, et sans grace, jusqu'à ce que Dieu *inspirast* en iceluy *le spiracle de vie* (Gen. 2), c'est-à-dire la sacrée charité, sans laquelle rien ne nous profite.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine, qu'elle perfectionne toutes les vertus, et ne peut estre perfectionnée par icelles, non pas mesme par l'obeyssance, qui est celle laquelle peut le plus respandre de perfection sur les autres : car encore bien que l'amour soit commandé, et qu'en aymant nous prattiquions l'obeyssance, si est-ce neantmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obeyssance, ains de la bonté de celuy qu'il ayme; d'autant que l'amour n'est pas excellent parce qu'il est obeyssant, mais parce qu'il ayme un bien excellent. Certes, en aymant nous obeyssons, comme en obeyssant nous aymons; mais si cette obeyssance est si excellemment aymable, c'est parce qu'elle tend à l'excellence de l'amour : et sa perfection despend, non de ce qu'en aymant nous obeyssons,

mais de ce qu'en obeyssant nous aymons. De sorte que tout ainsi Dieu est esgalement la derniere fin de tout ce qui est bon, comme il en est la premiere source; de mesme l'amour, qui est l'origine de toute bonne affection, en est pareillement la derniere fin et perfection.

CHAPITRE X.

DIGRESSION SUR L'IMPERFECTION DES VERTUS DES PAYENS.

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours à l'honneur des vertus morales, oüy mesme en faveur de la religion. Mais ce que Plutarque a observé és stoïciens, est encore plus à propos pour tout le reste des payens. Nous voyons, dit-il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres : il y en a qu'on appelle *Victoire*, les autres *Vaillance*, les autres *Soleil*; mais, pour cela, elles ne laissent pas d'estre subjettes aux vents et aux vagues. Ainsi, les stoïciens se vantent d'estre exempts de passions, sans peur, sans tristesse, sans ire, gens immuables et invariables; mais, en effet, ils sont subjets au trouble, à l'inquietude, à l'impetuosité, et autres impertinences.

Pour Dieu, Theotime, je vous prie, quelle vertu pouvoient avoir ces gens-là, qui, volontairement, et comme à prix fait, renversoient toutes les loyx de la religion? Seneque avoit fait un livre contre les superstitions, dans lequel il avoit repris l'impieté payenne avec beaucoup de liberté. Or, cette liberté, dit le grand S. Augustin, se treuva en ses escrits, et non pas en sa vie; puisque mesme, il conseilla que l'on rejettast de cœur la superstition mais qu'on ne laissast pas de la prattiquer és actions (lib. 6 *De Civit.*, c. 10 et 11). Car voicy ses parolles : *Lesquelles superstitions le sage observera comme commandées par les loyx, non pas comme aggreables aux dieux.* Comme pouvoient estre vertueux ceux qui, comme rapporte S. Augustin, estimoient que le sage se devoit tuer, quand il ne pouvoit ou ne devoit plus supporter les calamitez de cette vie, et toutesfois ne vouloient pas advoüer que les calamitez fussent miserables, ny les miseres calamiteuses, ains maintenoient que le sage estoit tousjours heureux et sa vie bien-heureuse? *O quelle vie bien-heureuse,* dit S. Augustin, *pour laquelle esviter on a mesme recours à la mort! Si elle est bien-heureuse, que n'y demeurez-vous* (lib. 6 *De Civ.*)? Aussi, celuy d'entre les stoïciens et capitaines, qui pour s'estre tué soy-mesme en la ville d'Utique affin d'esviter une

calamité qu'il estimoit indigne de sa vie, a esté tant loüé par les cervelles profanes, fit cette action avec si peu de veritable vertu, que, comme dit S. Augustin, il ne tesmoigna pas un courage qui voulust esviter la deshonnesteté, mais une ame infirme qui n'eut pas l'asseurance d'attendre l'adversité (*Ibid.*, l. 1). Car s'il eust estimé chose infasme de vivre sous la victoire de Cesar, pourquoy eust-il commandé d'esperer en la douceur de Cesar? Comme n'eust-il conseillé à son fils de mourir avec luy, si la mort estoit meilleure et plus honneste que la vie? Il se tua donc, ou parce qu'il envia à Cesar la gloire qu'il eust eu de luy donner la vie, ou parce qu'il apprehenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il hayssoit; en quoy il peut estre loüé d'un gros, et, encore à l'aventure, grand courage, mais non pas d'un sage, vertueux et constant esprit. La cruauté qui se prattique sans esmotion et de sang froid est la plus cruelle de toutes; et c'en est de mesme du desespoir : car celuy qui est le plus lent, le plus deliberé, le plus resolu, est aussi le moins excusable et le plus desesperé.

Et quant à Lucrece (affin que nous n'oubliions pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmy la violence et le forcement du fils de Tarquinius, ou elle ne le fut pas (lib. 1 *De Civ.*). Si Lucrece ne fut pas chaste, pourquoy loüe-t-on donc la chasteté de Lucrece? Si Lucrece fut chaste et innocente en cet accident-là, Lucrece ne fut-elle pas meschante de tuer l'innocente Lucrece? Si elle fut adultere, pourquoy est-elle tant loüée? Si elle fut pudique, pourquoy fut-elle tuée? Mais elle craignoit l'opprobre et la honte de ceux qui eussent peu croire que la deshonnesteté qu'elle avoit soufferte violemment, tandis qu'elle estoit en vie, eust aussi esté soufferte volontairement, si apres icelle elle fust demeurée en vie : elle eut peur qu'on l'estimast complice du peché, si ce qui avoit esté fait en elle vilainement estoit supporté par elle patiemment. Hé donc! faut-il, pour fuyr la honte et l'opprobre qui despend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste? Faut-il maintenir l'honneur aux depens de la vertu, et la reputation au peril de l'equité? Telles furent les vertus des plus vertueux payens envers Dieu et envers eux-mesmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ils foulerent aux pieds et fort effrontement, par leurs loyx mesmes, la principale, qui est la pieté. Car Aristote, le plus grand cerveau d'entre eux, prononce cette horrible et tres-impiteuse sentence : « Touschant » l'exposition, c'est-à-dire l'abandonnement des enfans, ou leur » education, la loy soit telle : Qu'il ne faut rien nourrir de ce

» qui est privé de quelque membre. Et quant aux autres enfans, » si les loyx et coustumes de la cité deffendent qu'on n'aban- » donne pas les enfans, et que le nombre des enfans se multiplie » à quelqu'un, en sorte qu'il en ayt desjà au double de la portée » de ses facultés, il faut prevenir et procurer l'avortement » (lib. 7, Pol., c. 16). Seneque, ce sage tant loüé : *Nous tuons,* dit-il, *les monstres; et nos enfans, s'ils sont manqués, debiles, imparfaicts ou monstrueux, nous les rejettons et abandonnons* (*De ira,* l. 1, c. 15). De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertulian reproche aux Romains qu'ils exposaient leurs enfans aux ondes, au froid, à la faim, et aux chiens; et cela, non par force de pauvreté, car, comme il dit, les presidens mesmes et magistrats prattiquoient cette denaturée cruauté. O vray Dieu, Theotime, quels vertueux voilà! et quels sages pouvoient estre ces gens qui enseignoient une si cruelle et brutale sagesse? *Helas!* dit le grand Apostre, *croyant d'estre sages, ils ont esté faits insensés, et leur fol esprit a esté obscurcy, gens abandonnez au sens reprouvé* (Rom. 1). Ah! quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement; c'est devancer l'homicide, dit Tertulian, d'empescher un homme conceu de naistre; et S. Ambroise, reprenant les payens de cette mesme barbarie : On oste, dit-il, en cette sorte la vie aux enfans avant qu'on la leur ayt donnée (l. 5. Exham., c. 18).

Certes, si les payens ont prattiqué quelques vertus, ç'a esté pour la pluspart en faveur de la gloire du monde, et, par consequent, ils n'ont de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or, la vertu n'est pas vraye vertu, si elle n'a la vraye intention. La convoitise humaine a fait la force des payens, dit le Concile d'Aurange, et la charité divine a fait celle des chrestiens (c. 17, t. 7, l. 4, *cont. Jul.* Pel., c. 3). Les vertus des payens, dit S. Augustin, ont esté non vrayes, mais vray-semblables, parce qu'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mais pour des fins perissables. Fabricius sera moins puny que Catilina, non pas que celuy-là fust bon, mais parce que celuy-cy fust pire : non pas que Fabricius eust des vrayes vertus, mais parce qu'il ne fust pas si esloigné des vrayes vertus. Si qu'au jour du jugement, les vertus des payens les deffendront, non affin qu'ils soyent sauvez, mais affin qu'ils ne soyent pas tant damnez. Un vice estoit osté par un autre vice entre les payens: les vices se faysant place les uns aux autres, sans en laisser aucune à la vertu : et pour ce seul unique vice de la vaine gloire, ils reprimoient l'avarice et plusieurs autres vices. Voire

mesme quelquesfois ils mesprisoient la vanité par vanité, dont l'un d'entre eux, qui sembloit le plus esloigné de la vanité, foulant aux pieds le lict bien paré de Platon : Que fais-tu, Diogenes? luy dit Platon. Je foule, respondit-il, le faste de Platon. Il est vray, repliqua Platon, tu le foules, mais par un autre faste. Si Seneque fut vain, on le peut recueillir de ses derniers propos; car la fin couronne l'œuvre, et la derniere heure les juge toutes. Quelle vanité, je vous prie! estant sur le poinct de mourir, il dit à ses amys qu'il n'avoit pu jusqu'à l'heure les remercier assez dignement, et que, partant, il leur vouloit laisser un legat de ce qu'il avoit en soy de plus aggreable et de plus beau; et que s'ils le gardoient soigneusement, ils en recevroient de grandes loüanges, adjoustant que ce magnifique legat n'estoit autre chose que l'image de sa vie. Voyez-vous, Theotime, comme les abois de cet homme sont puans de vanité? Ce ne fut pas l'amour de l'honnesteté, mais l'amour de l'honneur qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus; et leurs vertus de mesme furent aussi differentes des vrayes vertus, comme l'amour de l'honnesteté et l'amour du merite d'avec l'amour de la recompense. Ceux qui servent les princes pour l'interest font ordinairement des services plus empressez, plus ardens, et sensibles; mais ceux qui servent par amour les font plus nobles, plus genereux, et par consequent plus estimables.

Les escarboucles et rubis sont appellés par les Grecs de deux noms contraires : car ils les nomment *pyropes*, et *apyropes* c'est-à-dire, de feu et sans feu, ou bien enflammés et sans flamme; ils les nomment *ignées*, de feu, charbons ou escarboucles, parce qu'ils ressemblent au feu en lueur et splendeur; mais ils les appellent sans feu, ou, pour dire ainsi, ininflammables, parce que non-seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mais ils ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse eschauffer. Ainsi, nos anciens Peres ont appellé les vertus des payens vertus et non vertus tout ensemble; vertus, parce qu'elles ont la lueur et l'apparence; non vertus, parce que non-seulement, elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu qui, seule, les pouvoit perfectionner, mais elles n'en estoient pas susceptibles, puisqu'elles estoient en des subjets infidelles. Y ayant de ce temps-là, dit S. Augustin, deux Romains grands en vertu, Cesar et Caton : la vertu de Caton fut de beaucoup plus approchante de la vraye vertu que celle de Cesar (l. 5 *De Civ.*). Et ayant dit en quelque lieu que les philosophes destituez de la vraye pieté avoient resplandy en lumiere de vertu, il s'en

desdit au livre de ses *retractations*, estimant que cette loüange estoit trop grande pour des vertus si imparfaictes, comme furent celles des payens, qui, en verité, ressemblent à ces vers à feu et luisans, qui ne sont luisans qu'emmy la nuict, et, le jour venu, perdent leur lueur (l. 1, *Retr.*). Car de mesme, ces vertus payennes ne sont vertus qu'en comparayson des vices, mais, en comparayson des vertus des vrays chrestiens, ne meritent nullement le nom de vertus.

Parce neantmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent estre comparées aux pommes vereuses : car elles ont la couleur, et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonnes que les vertus entieres; mais le ver de la vanité est au milieu, qui les gaste. C'est pourquoy, qui en veut user, doit separer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Theotime, qu'il y eust quelque fermeté de courage en Caton, et que cette fermeté fust louable en soy; mais qui veut se prevaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon subjet, non pas se donnant la mort, mais la souffrant lorsque la vraye vertu le requiert; non pas pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la verité, comme il advint à nos martyrs, qui, avec des courages invincibles, firent tant de miracles de constance et de valeur, que les Catons, les Horaces, les Seneques, les Lucreces, les Arries, ne meritent certes nulle consideration en comparayson : tesmoins les Laurens, les Vincens, les Vitaux, les Erasmes, les Eugenes, les Sebastiens, les Agathes, les Agnès, Catherines, Perpetues, Felicités, Symphoroses, Natalies, et mille milliers d'autres, qui me font tous les jours admirer les admirateurs des vertus payennes, non tant parce qu'ils admirent desordonnement les vertus imparfaictes des payens, comme parce qu'ils n'admirent point les vertus tres-parfaictes des chrestiens, vertus cent fois plus dignes d'admiration, et seules dignes d'imitation.

CHAPITRE XI.

COMME LES ACTIONS HUMAINES SONT SANS VALEUR LORSQU'ELLES SONT FAITES SANS LE DIVIN AMOUR.

Le grand amy de Dieu, Abraham, n'eut de Sara, sa femme principale, que son tres-cher fils unique Isaac, qui, seul, aussi, fut son heritier universel; et bien qu'il eust encore Ismaël d'Agar, et plusieurs autres enfans de Cetura, ses femmes servantes et moins principales, si est-ce toutesfois qu'il ne leur donna, sinon

quelques presens et legats pour les desjetter et exhereder, d'autant que, n'estant pas advoüez de la femme principale, ils ne pouvoient pas aussi luy succeder. Or, ils ne furent pas advoüez, parce que, quant aux enfans de Cetura, ils nasquirent tous apres la mort de Sara; et pour le regard d'Ismaël, quoyque sa mere Agar l'eust conceu par l'autorité de Sara, sa maistresse, toutesfois, se voyant grosse, elle la *mesprisa* (Gen. 16), et ne mit pas cet enfant au monde sur les genoux d'icelle, comme Bala mit les siens sur les genoux de Rachel. Theotime, il n'y a que les enfans, c'est-à-dire les actes de la tres-saincte charité, qui soyent *heritiers de Dieu, coheritiers de Jesus-Christ* (Rom. 8), et les enfans ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoux par son commandement, ou au moins sous les aisles et la faveur de sa presence. Mais quand les vertus morales, ou mesme les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de S. Augustin, et quelquesfois parmy les mauvais catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas mesme l'aumosne, quand elle nous porteroit *à distribuer toute notre substance aux pauvres* (I. Cor. 13); ny le martyre non plus, quand nous *livrerions* nostre *corps aux flammes pour estre bruslé* (*Ibid.*). Non, Theotime, *sans la charité,* dit l'Apostre, *tout* cela *ne serviroit de rien* (*Ibid.*), ainsi que nous monstrons plus amplement ailleurs.

Or, il y a de plus, quand, en la production des vertus morales, la volonté se rend desobeyssante à sa dame, qui est la charité, comme quand, par l'orgueil, la vanité, l'interest temporel, ou par quelque autre mauvais motif, les vertus sont destournées de leur propre nature; certes, alors ces actions sont chassées et bannies de la maison d'Abraham et de la societé de Sara, c'est-à-dire, elles sont privées du fruict et des privileges de la charité, et par consequent demeurent sans valeur ny merite. Car ces actions-là, ainsi infectées d'une mauvaise intention, sont, en effet, plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le corps exterieur; l'interieur, appartenant au vice qui leur sert de motif : tesmoin les jeunes, offrandes, et autres actions du Pharisien (Luc. 18).

Mais enfin, outre tout cela, comme les Israëlites vescurent paisiblement en Egypte durant la vie de Joseph et de Levi, et soudain apres la mort de Levi furent tyranniquement reduicts en servitude, d'où provient le proverbe des Juifs, l'un des freres trespassé, les autres sont oppressez; selon qu'il est rapporté en la grande Chronologie des Hebrieux, publiée par le sçavant

archevesque d'Aix, Gilbert Genebrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir esté son disciple, quoyque inutilement, lorsqu'il estoit lecteur royal à Paris, et qu'il exposoit le Cantique des cantiques, de mesme les merites et fruicts des vertus tant morales que chrestiennes subsistent tres-doucement et tranquillement en l'ame, tandis que la sacrée dilection y vit et regne : mais à mesme que la dilection divine y meurt, tous les merites et fruicts des autres vertus meurent quant et quant, et ce sont ces œuvres que les theologiens appellent mortifiées, parce que, estant nées en vie sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par apres la vie et le droit d'heriter par la desobeyssance et rebellion suivante de la volonté humaine qui est leur mere.

O Dieu, Theotime, quel malheur! *Si le juste se destourne de sa justice, et qu'il fasse l'iniquité, on n'aura plus memoire de toutes ses justices, il mourra en son peché* (Ezech. 18), dit Nostre-Seigneur en Ezechiel. De sorte que le peché mortel ruyne tout le merite des vertus : car, quant à celles qu'on prattique tandis qu'il regne en l'ame, elles nayssent tellement mortes qu'elles sont à jamais inutiles pour la pretention de la vie eternelle; et quant à celles que l'on a prattiquées avant qu'il fust commis, c'est-à-dire tandis que la dilection sacrée vivoit en l'ame, leur valeur et merite perit et meurt soudain à son arrivée, ne pouvant conserver leur vie apres la mort de la charité qui la leur avoit donnée. Le lac, que les profanes appellent communement ***Asphaltite,*** et les auteurs sacrés ***Mer morte,*** a une malediction si grande, que rien ne peut vivre de ce que l'on y met. Quand les poissons du fleuve Jordain l'approchent, ils meurent promptement, s'ils ne rebroussent contre-mont; les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruicts ayent l'apparence et forme exterieure pareille aux fruicts des autres contrées, neantmoins, quand on les veut arracher, on treuve que ce ne sont qu'escorces et peleures pleines de cendres qui s'en vont au vent: marque des infasmes pechéz pour la punition desquels cette contrée, peuplée de quatre citez planteureuses, fut jadis convertie en cet abysme de puanteur et d'infection; et rien aussi ne peut, ce semble, mieux representer le malheur du peché que ce lac abominable qui prit son origine du plus execrable desordre que la chair humaine puisse commettre. Le peché donc, comme une mer morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde, rien n'est vivant de tout ce qui nayst en l'ame qu'il occupe, ny de tout ce qui

croist autour de luy. O Dieu, nullement, Theotime! car, non-seulement le peché est une œuvre morte, mais elle est tellement pestilente et veneneuse, que les plus excellentes vertus de l'ame pecheresse ne produisent aucune action vivante; et, quoyque quelquesfois les actions des pecheurs ayent une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutesfois qu'escorces pleines de vent et de poussiere, regardées voirement, et mesme recompensées par la bonté divine de quelques presens temporels qui leur sont donnez comme aux enfans des chambrieres; mais escorces pourtant qui ne sont ny ne peuvent estre savourées ni goustées par la divine justice pour estre salariées de loyer eternel : elles perissent sur leurs arbres, et ne peuvent estre conservées en la main de Dieu parce qu'elles sont vuides de vraye valeur, comme il est dit en l'Apocalypse à l'evesque de Sardes, lequel estoit *estimé* un arbre *vivant,* à cause de plusieurs vertus qu'il prattiquoit; et neantmoins il estoit *mort* (Apoc. 3), parce que, estant en peché, ses vertus n'estoient pas des vrays fruicts vivans, mais des escorces mortes et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous lancer cette veritable voix, à l'imitation du sainct Apostre : *Sans la charité je ne suis rien, rien ne me profite* (I. Cor. 13), et celle-cy avec S. Augustin : *Mettez dans un cœur la charité, tout profitte; ostez du cœur la charité, rien ne profitte.*

Or je dis, rien ne profitte pour la vie eternelle, quoyque, comme nous disons ailleurs, les œuvres vertueuses des pecheurs ne soient pas inutiles pour la vie temporelle : mais, Theotime, mon amy, *Que profitte-t-il à l'homme s'il gaigne tout le monde* temporellement *et qu'il perde son ame* eternellement (Matth. 16)?

CHAPITRE XII.

COMME LE SAINCT AMOUR, REVENANT EN L'AME, FAIT REVIVRE TOUTES LES ŒUVRES QUE LE PECHÉ AVOIT FAIT PERIR.

Les œuvres doncques que le pecheur fait tandis qu'il est privé du sainct amour, ne profitent jamais pour la vie eternelle, et pour cela sont appelées œuvres mortes; mais les bonnes œuvres du juste sont, au contraire, nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité. Que si, par apres, elles perdent leur vie et valeur par le peché survenant, elles sont dites œuvres amorties, esteintes, ou mortifiées seulement, mais

non pas œuvres mortes, si principalement on a esgard aux esleus. Car, comme le Sauveur, parlant de la petite Thalite, fille de Jaïrus, dit *qu'elle n'estoit pas morte, ains dormoit* (Marc. 5) seulement; parce que, devant estre soudain ressuscitée, sa mort seroit de si peu de durée, qu'elle ressembleroit plutost un sommeil qu'une vraye mort : ains les œuvres des justes, et surtout des esleus, que le peché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, ains seulement amorties, mortifiées, assoupies, ou pasmées; parce qu'au prochain retour de la saincte dilection, elles doivent, ou du moins peuvent bientost revivre et ressusciter. Le retour du peché oste la vie au cœur et à toutes ses œuvres; le retour de la grace rend la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Un hyver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne; en sorte que, s'il duroit tousjours, elles aussi tousjours demeureroient en cet estat de mort. Le peché, triste et tres-effroyable hyver de l'ame, amortit toutes les sainctes œuvres qu'il y treuve, et s'il duroit tousjours, jamais rien ne reprendroit ni vie ni vigueur. Mais comme au retour du beau printems, non-seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de cette belle et feconde sayson, germent et bourgeonnent aggreablement chascune selon sa qualité; mais aussi les vieilles plantes que l'aspreté de l'hyver precedent avoit flestries, dessechées et amorties, reverdissent, se revigorent, et reprennent leur vertu et leur vie : de mesme le peché estant aboly, et la grace du divin amour revenant en l'ame, non-seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printems apporte, germent et produisent beaucoup de merites et benedictions; mais les œuvres fanées et fletries sous la rigueur de l'hyver du peché passé, comme deslivrées de leur ennemy mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et comme ressuscitées, fleurissent derechef, et fructifient en merites pour la vie eternelle. Telle est la toute-puissance du celeste amour, ou l'amour de la celeste toute-puissance. *Si l'impie se destourne de son impieté, et qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son ame. Convertissez-vous, et faites penitence de vos iniquitez, et l'iniquité ne vous sera pas à ruine,* dit le Seigneur tout-puissant (Ezech. 18). Et qu'est-ce dire, *l'iniquité ne vous sera point à ruine,* sinon que les *ruines* qu'elle avoit faites seront reparées? Ainsi, outre mille caresses que l'enfant prodigue receut de son pere, il fut restably avec advantage en tous ses ornemens, et en toutes les graces, faveurs et dignitez qu'il avoit perdues (Luc. 15); et Job, image innocente du pecheur penitent, reçoit enfin *au double de tout ce qu'il*

avoit eu (Job. 42). Certes, le tres-sainct Concile de Trente veut que l'on ayme les penitens retournez en la sacrée dilection de Dieu eternel, par ces parolles de l'Apostre : *Abondez en tout bon œuvre, sçachant que votre travail n'est point inutile en Nostre-Seigneur* (I. Cor. 15) : *car Dieu n'est pas injuste pour oublier vostre œuvre, et la dilection que vous avez monstrée en son nom* (Heb. 6). Dieu doncques n'oublie pas les œuvres de ceux qui, ayant perdu la dilection par le peché, la recouvrent par la penitence. Or, Dieu oublie les œuvres quand elles perdent leur merite et leur saincteté par le peché survenant, et il s'en ressouvient quand elles retournent en vie et valeur par la presence du sainct amour. De sorte mesme, qu'affin que les fidelles soient recompensez de leurs bonnes œuvres, tant par l'accroissement de la grace et de la gloire future, que par l'effectuelle jouyssance de la vie eternelle, il n'est pas necessaire que l'on ne retombe point au peché, ains suffit, selon le sacré Concile, que l'on trespasse en la grace et charité de Dieu.

Dieu a promis des recompenses eternelles aux œuvres de l'homme juste; mais *si le juste se destourne de sa justice* par le peché, Dieu n'aura *plus memoire des justices* et bonnes œuvres *qu'il avoit faites* (Ezech. 18). Que si neantmoins, par apres, ce pauvre homme, tombé en peché, se releve et retourne en l'amour divin par penitence; Dieu ne se ressouviendra plus de son peché; et s'il ne se ressouvient plus du peché, il se ressouviendra doncques des bonnes œuvres precedentes, et de la recompense qu'il leur avoit promise; puisque le peché, qui, seul, les avoit ostées de la memoire divine, est totalement effacé, aboly, aneanty; si qu'alors la justice de Dieu oblige sa misericorde : ou plutost la misericorde de Dieu oblige sa justice de regarder derechef les bonnes œuvres passées, comme si jamais il ne les avoit oubliées : autrement le sacré penitent n'eust pas osé dire à son maistre : *Rendez-moy l'allegresse de vostre salutaire, et me confirmez de vostre esprit principal* (Ps. 50). Car, comme vous voyez, non-seulement il requiert une *nouveauté d'esprit* et de *cœur,* mais il pretend qu'on luy rende *l'allegresse* (*Ibid.*) que le peché luy avoit ravie. Or, cette allegresse n'est autre chose que le *vin* du celeste amour qui *resjouyt le cœur de l'homme* (Ps. 103).

Il n'est pas du peché en cet endroict comme des œuvres de charité. Car les œuvres du juste ne sont pas effacées, ou aneanties par le péché survenant, ains elles sont seulement oubliées. Mais le peché du meschant n'est pas seulement oublié, ains il est effacé, nettoyé, aboly, aneanty par la saincte penitence; c'est pour-

quoy le peché survenant au juste ne fait pas revivre les pechés autrefois pardonnez, d'autant qu'ils ont esté tout-à-fait aneantis : mais l'amour, revenant en l'ame du penitent, fait bien revivre les sainctes œuvres d'autrefois, parce qu'elles n'estoient pas abolies, ains seulement oubliées. Et cet oubly des bonnes œuvres des justes, apres qu'ils ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont rendues inutiles, tandis que le peché nous rend incapables de la vie eternelle, qui est leur fruict; et partant, sitost que par le retour de la charité, nous sommes remis au rang des enfans de Dieu, et par consequent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se ressouvient de nos bonnes œuvres anciennes, et elles nous sont derechef rendues fructueuses. Il n'est pas raisonnable que le peché ayt autant de force contre la charité, comme la charité en a contre le peché : car le peché procede de nostre foiblesse, et la charité de la puissance divine. *Si le peché abonde* en malice pour ruyner, *la grace surabonde* pour reparer (Rom. 5) ; et la *misericorde* de Dieu par laquelle il efface le peché, *s'exalte* tousjours, et se rend glorieusement triomphante *contre* la rigueur du *jugement* (Jac. 2) par lequel Dieu avoit oublié les bonnes œuvres qui precedoient le peché. Ainsi tousjours és guerisons corporelles que Nostre-Seigneur donnoit par miracle, non-seulement il rendoit la santé, mais il adjoustoit des benedictions nouvelles, faysant exceller la guerison au-dessus de la maladie, tant il est bonteux envers les hommes.

Que les guespes, taons, ou mouschons : et tels petits animaux nuysibles, estant morts, puissent revivre et ressusciter, je ne l'ay jamais veu, ny leu, ny oüy dire ; mais que les cheres avettes, mousches si vertueuses, puissent ressusciter, chascun le dit, et je l'ay maintesfois leu. On dit (ce sont les parolles de Pline) que, gardant les corps morts des mousches à miel qu'on a noyées dans la maison, tout l'hyver, et les remettant au soleil le printems suivant, couvertes de cendres de figuier, elles ressusciteront et seront bonnes comme auparavant. Que les iniquitez et œuvres malignes puissent revivre apres que par la penitence elles ont esté nettoyées et abolyes, certes, mon Theotime, jamais l'Escriture ny aucun theologien ne l'a dit, que je sçache, ains le contraire est autorisé par la sacrée parolle, et par le commun consentement de tous les docteurs. Mais que les œuvres sainctes, qui, comme douces abeilles, font le miel du merite, estant noyées dans le peché, puissent par apres revivre, quand, couvertes des cendres de la penitence, on les remet au soleil de la grace et cha-

rité, tous les theologiens le disent, et enseignent bien clairement, et lors il ne faut pas doubter qu'elles ne soient utiles et fructueuses comme avant le peché. Lorsque Nabuzardan detruisit Hierusalem, et qu'Israël fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché dans un puits : où il se convertit en bouë; mais cette bouë tirée du puits, et remise au soleil lors du retour de la captivité, le feu mort ressuscita, et cette bouë fut convertie en flammes (II. Mach. 1). Quand l'homme juste est rendu esclave du peché, toutes les bonnes œuvres qu'il avoit faites sont miserablement oubliées et reduites en bouë; mais au sortir de la captivité, lorsque, par la penitence, il retourne en la grace de la dilection divine, ses bonnes œuvres precedentes sont tirées du puits de l'oubly, et touchées des rayons de la misericorde celeste, elles revivent et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles furent, pour estre remises sur l'autel sacré de la divine approbation, et avoir leur premiere dignité, leur premier prix, et leur premiere valeur.

CHAPITRE XIII.

COMME NOUS DEVONS REDUIRE TOUTE LA PRATTIQUE DES VERTUS ET DE NOS ACTIONS AU SAINCT AMOUR.

Les bestes ne pouvant cognoistre la fin de leurs actions, tendent voirement à leur fin mais n'y pretendent pas, car pretendre, c'est tendre à une chose par dessein avant que d'y tendre par effect : elles jettent leurs actions à leur fin, mais elles ne projettent point, ains suivent leurs instincts sans eslection ny intention. Mais l'homme est tellement maistre de ses actions humaines et raisonnables, qu'il les fait toutes pour quelque fin, et les peut destiner à une ou plusieurs fins particulieres, ainsi que bon luy semble, car il peut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure pour tromper, puisqu'au contraire, la fin du serment est d'empescher la tromperie; et peut adjouster à la fin naturelle d'une action quelque autre sorte de fin, comme quand, outre l'intention de secourir le pauvre, à laquelle l'aumosne tend, il adjouste l'intention d'obliger l'indigent à la pareille.

Or, nous adjoustons quelquesfois une fin de moindre perfection que n'est celle de nostre action; quelquesfois aussi nous adjoustons une fin d'esgale ou semblable perfection, et parfois encore une fin plus eminente et plus relevée. Car, outre le secours du souffreteux auquel l'aumosne tend specialement, ne

peut-on pas pretendre, premierement, d'acquerir son amitié; secondement, d'edifier le prochain; tiercement, de playre à Dieu? qui sont trois diverses fins, dont la premiere est moindre, la seconde n'est pas presque plus excellente, et la troisiesme est beaucoup plus excellente que la fin ordinaire de l'aumosne : si que nous pouvons, comme vous voyez, donner diverses perfections à nos actions, selon la varieté des motifs, fins et intentions, que nous prenons en les faysant.

Soyez bons changeurs, dit le Sauveur. Prenons donc bien garde, Theotime, de ne point changer les motifs et la fin de nos actions, qu'avec advantage et profict, et de ne rien faire en ce trafic, que par bon ordre et raison. Tenez, voilà cet homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquerir de l'honneur : s'il a plus de pretention de s'honnorer que de servir la chose publique, ou qu'il soit esgalement desireux de l'un et de l'autre, il a tort, et ne laisse pas d'estre ambitieux; car il renverse l'ordre de la raison, esgalant ou preferant son interest au bien public. Mais si, pretendant, pour sa fin principale, de servir le public, il est bien ayse aussi parmy cela d'accroistre l'honneur de sa famille; certes, on ne le sçauroit blasmer; parce que non-seulement ses deux pretentions sont honnestes, mais elles sont bien rangées. Cet autre se communie à Pasques pour ne point estre blasmé de son voisinage, et pour obeyr à Dieu : qui doubte qu'il ne fasse bien? Mais s'il se communie autant, ou plus pour esviter le blasme que pour obeyr à Dieu, qui doubte qu'il ne fasse impertinemment, esgalant ou preferant le respect humain à l'obeyssance qu'il doit à Dieu? Je puis jeusner le caresme, ou par charité, affin de plaire à Dieu, ou par obeyssance, parce que l'Eglise l'ordonne, ou par sobrieté, ou par diligence, pour mieux estudier; ou par prudence, affin de faire quelque espargne requise; ou par chasteté, affin de tromper le corps; ou par religion, pour mieux prier. Or, si je veux, je puis assembler toutes ces intentions, et jeusner pour tout cela ; mais en ce cas il faut tenir bonne police à ranger ces motifs. Car si je jeusnois principalement pour espargner plus que pour obeyr à l'Eglise, plus pour bien estudier que pour plaire à Dieu : qui ne void que je pervertis le droit et l'ordre, preferant mon interest à l'obeyssance de l'Eglise et au contentement de mon Dieu? Jeusner pour espargner est bon, jeusner pour obeyr à l'Eglise est meilleur; jeusner pour playre à Dieu est tres-bon : mais encore qu'il semble que de trois biens on ne puisse pas composer un mal, si est-ce que qui les colloqueroit en desordre, preferant le moindre

au meilleur, il feroit sans doute un desreglement blasmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amys, n'offense nullement les autres; mais s'il les invite tous, et qu'il donne les premieres seances aux moindres, reculant les honnorables au bas bout, n'offense-t-il pas ceux-cy et ceux-là tout ensemble? ceux-cy, parce qu'il les deprime contre la raison; ceux-là parce qu'il les fait paroistre sots. Ainsi, faire une action pour un seul motif raisonnable, pour petit qu'il soit, la raison n'en est point offensée; mais qui veut avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualitez, autrement il commet peché : car le desordre est un peché, comme le peché est un desordre. Qui veut playre à Dieu et à Nostre-Dame fait tres-bien; mais qui voudroit playre à Nostre-Dame esgalement ou plus qu'à Dieu, il commettroit un desreglement insupportable : et on luy pourroit dire ce qui fut dit à Caïn : Si vous avez bien offert, mais vous avez mal partagé; cessez, vous avez peché (Gen. 4). Il faut donner à chaque fin le rang qui luy convient, et par consequent le souverain à celle de playre à Dieu.

Or, le souverain motif de nos actions, qui est celuy du celeste amour, a cette souveraine proprieté, qu'estant plus pur, il rend l'action qui en provient plus pure; si que les anges et saincts du paradis n'ayment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté, et par le motif de luy vouloir playre. Ils s'entr'ayment voirement tous tres-ardemment; ils nous ayment aussi, ils ayment les vertus, mais tout cela pour playre à Dieu seulement. Ils suivent et prattiquent les vertus, non en tant qu'elles sont belles et aymables, mais en tant qu'elles sont aggreables à Dieu. Ils ayment leur felicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle plaist à Dieu. Ouy mesme, ils ayment l'amour duquel ils ayment Dieu, non parce qu'il est en eux, mais parce qu'il tend à Dieu; non parce qu'il leur est doux, mais parce qu'il plaist à Dieu; non parce qu'ils l'ont et le possedent, mais parce que Dieu le leur donne, et qu'il y prend son bon playsir.

CHAPITRE XIV.

PRATTIQUE DE CE QUI A ESTÉ DIT AU CHAPITRE PRECEDENT.

Purifions donc, Theotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions: et puisque nous pouvons respandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoy ne le ferons-nous pas: rejettant és occurrences toutes sortes de motifs vicieux, comme la vaine gloire et l'interest propre: et considerant tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se presente alors, affin de choysir celui du sainct amour, qui est le plus excellent de tous, pour en arrouser et detremper tous les autres? Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux hazards de la guerre, je le puis, considerant divers motifs : car le motif naturel de cette action, c'est celuy de la force et vaillance, à laquelle il appartient de faire entreprendre par raison les choses perilleuses; mais outre celuy-cy, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celuy d'obeyr au prince que je sers, celuy de l'amour envers le public, celuy de la magnanimité, qui me fait playre en la grandeur de cette action. Or, venant donc à l'action, je me pousse au peril pour tous ces motifs: mais pour les relever tous au degré de l'amour divin, et les purifier parfaictement, je diray en mon ame, de tout mon cœur : O Dieu eternel, qui estes le tres-cher amour de mes affections, si la vaillance, l'obeyssance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous estoient aggreables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens que je sens maintenant; mais parce que ces vertus vous playsent, j'embrasse cette occasion de les prattiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination, sinon parce que vous les aymez, et que vous le voulez.

Vous voyez bien, mon cher Theotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs de l'odeur et saincte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mais en qualité de motifs voulus, aggreez, aymez et cheris de Dieu. Qui desrobe pour yvrongner, il est plus yvrongne que larron, selon Aristote, et celuy doncques qui excerce la vaillance, l'obeyssance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité pour playre à Dieu, il est plus amoureux divin, que vaillant, obeyssant, bon citoyen et magnanime, parce que toute sa volonté, en cet exercice, aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs

que pour parvenir à cette fin. Nous ne disons pas que nous allons à Lyon, mais à Paris, quand nous n'allons à Lyon que pour aller à Paris; ny que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu, quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquesfois nous sommes touchez de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenoit d'aymer la chasteté à cause de sa belle et tant aggreable pureté, soudain, sur ce motif, il faut respandre celuy du divin amour en cette sorte : O tres-honneste et delicieuse blancheur de la chasteté, que vous estes aymable, puisque vous estes tant aymée par la divine bonté! Puis se retournant vers le Createur : Hé Seigneur! je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et prattiquer en icelle vostre bon playsir et les delices que vous y prenez. Et lorsque nous entrons és exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout nostre cœur : *Ouy, Pere* eternel, je le feray, *parce que ainsi a-t-il esté aggreable* de toute eternité *devant vous* (Matth. 11).

En cette sorte, faut-il anymer toutes nos actions de ce bon playsir celeste, aymant principalement l'honnesteté et beauté des vertus, parce qu'elle est aggreable à Dieu : car, mon cher Theotime, il se treuve des hommes qui ayment esperduement la beauté de quelques vertus, non-seulement sans aymer la charité, mais avec mespris de la charité. Origene, certes, et Tertulien, aymerent tellement la blancheur de la chasteté, qu'ils violerent les plus grandes regles de la charité; luy ayant choysi de commettre l'idolastrie plutost que de souffrir une horrible violence, de laquelle les tyrans vouloient soüiller son corps; l'autre se separant de la tres-chaste Eglise catholique sa mere, pour mieux establir, selon son gré, la chasteté de sa femme. Qui ne sçayt qu'il y a eu des pauvres de Lyon, qui, pour loüer avec excez la mendicité, se firent heretiques, et de mendians devinrent de faux beslitres? Qui ne sçayt la vanité des enthousiastes, messaliens, euchytes, qui quitterent la dilection pour vanter l'orayson? Qui ne sçayt qu'il y a eu des heretiques qui, pour exalter la charité envers les pauvres, desprimoient la charité envers Dieu; attribuant tout le salut des hommes à la vertu de l'aumosne, selon que S. Augustin le tesmoigne, quoyque le sainct apostre exclame, que qui donne tout son bien aux pauvres, et il n'a pas la charité, cela ne luy profitte point (I. Cor. 13)?

Dieu *a mis sur moy l'estendart de sa charité* (Cant. 2), dit la sacrée Sulamite. L'amour, Theotime, est l'estendart en l'armée des vertus : elles se doivent toutes ranger à luy; c'est le seul

drapeau sous lequel Nostre-Seigneur les fait combattre, luy qui est le vray general de l'armée. Reduisons donc toutes les vertus à l'obeyssance de la charité: aymons les vertus particulieres, mais principalement parce qu'elles sont aggreables à Dieu. aymons excellemment les vertus plus excellentes, non parce qu'elles sont excellentes. mais parce que Dieu les ayme plus excellemment. Ainsi le sainct amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes amantes, aymables et sur-aymables.

CHAPITRE XV.

COMME LA CHARITÉ COMPREND EN SOY LES DONS DU SAINCT-ESPRIT.

Affin que l'esprit humain suive aysement les mouvemens et instincts de la raison, pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut pretendre, vivant selon les lois de l'honnesteté, il a besoin premierement de la temperance, pour resprimer les inclinations insolentes de la sensualité. Secondement, de la justice, pour rendre à Dieu, au prochain et à soy-mesme, ce qu'il est obligé. Tiercement, de la force, pour vaincre les difficultez qu'on sent à faire le bien et repousser le mal. Quatriesmement, de la prudence, pour discerner quels sont les moyens les plus propres pour parvenir au bien et à la vertu. Cinquiesmement, de la science pour connoistre le vray bien auquel il faut aspirer, et le vray mal qu'il faut rejetter. Sixiesmement, de l'entendement pour bien penetrer les premiers et principaux fondemens, ou principes de la beauté et excellence de l'honnesteté. Septiesmement, et en fin finale, de la sapience pour contempler la divinité, premiere source de tout bien. Telles sont les qualitez par lesquelles l'esprit est rendu doux, obeyssant et pliable aux loyx de la raison naturelle qui est en nous.

Ainsi, Theotime, le Sainct-Esprit, qui habite en nous, voulant rendre nostre ame souple, maniable et obeyssante à ses divins mouvemens et celestes inspirations, qui sont les loyx de son amour, en l'observation desquelles consiste la felicité surnaturelle de cette vie presente, il nous donne sept proprietez et perfections pareilles presqu'aux sept que nous venons de reciter, qui, en l'Escriture saincte, et és livres des theologiens, sont appellées dons du Sainct-Esprit.

Or, ils ne sont pas seulement inseparables de la charité; ains toutes choses bien considerées, et à proprement parler, ils sont les principales vertus, proprietez et qualitez de la charité. Car,

1° la sapience n'est autre chose, en effet, que l'amour qui savoure, gouste et experimente combien Dieu est doux et suave. 2° L'entendement n'est autre chose que l'amour attentif à considerer et penetrer la beauté des veritez de la foy, pour y cognoistre Dieu en luy-mesme, et puis delà en descendant, le considerer és creatures. 3° La science, au contraire, n'est autre chose que le mesme amour, qui nous tient attentifs à nous connoistre nous-mesmes et les creatures, pour nous faire remonter à une plus parfaicte cognoissance du service que nous devons à Dieu. 4° Le conseil est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choysir les moyens propres à servir Dieu sainctement. 5° La force est l'amour qui encourage et anime le cœur pour executer ce que le conseil a determiné devoir estre fait. 6° La pieté est l'amour, qui adoucit le travail, et nous fait cordialement, aggreablement et d'une affection filiale, employer aux œuvres qui playsent à Dieu, nostre Pere. Et 7° pour conclusion, la crainte n'est autre chose que l'amour, en tant qu'il nous fait fuyr et esviter ce qui est desaggreable à la divine Majesté.

Ainsi, Theotime, la charité nous sera une autre *eschelle* de Jacob, composée de sept dons du Sainct-Esprit, comme autant d'eschellons sacrez par lesquels les hommes angeliques *monteront* de la terre au ciel, pour s'aller unir à la poictrine de Dieu tout-puissant, *et descendront* (Gen. 28) du ciel en terre, pour venir prendre le prochain par la main, et le contraire au ciel. Car, montant au premier eschellon, la crainte nous fait quitter le mal, au second, la pieté nous excite à vouloir faire le bien; au troisiesme, la science nous fait cognoistre le bien qu'il faut faire, et le mal qu'il faut fuyr; au quatriesme, par la force, nous prenons courage contre toutes les difficultez qu'il y a en nostre entreprinse; au cinquiesme, par le conseil, nous choysissons les moyens propres à cela; au sixiesme, nous unissons nostre entendement à Dieu, pour voir et penetrer les traicts de son infinie beauté; et au septiesme, nous joygnons nostre volonté à Dieu, pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté. Car sur le sommet de cette eschelle, Dieu estant penché devers nous, il nous donne le bayser d'amour, et nous fait tetter les sacrées *mammelles* de sa suavité, *meilleures que le vin* (Cant. 1).

Mais si, ayant delicieusement jouy de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce mesme bon-heur; du premier et plus haut degré où nous avons remply nostre volonté d'un zele tres-ardent, et avons parfumé

nostre ame des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, où nostre entendement prend une clarté nompareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines. Delà nous venons au troisiesme, où, par le don du conseil, nous advisons par quels moyens nous inspirerons, dans l'esprit des prochains, le goust et l'estime de la divine suavité. Au quatriesme, nous nous encourageons, recevant une saincte force pour surmonter les difficultez qui peuvent estre en ce dessein. Au cinquiesme, nous commençons à prescher par le don de science, exhortant les ames à la suite des vertus, et à la fuitte des vices. Au sixiesme, nous taschons de leur imprimer la saincte pieté, affin que recognoissant Dieu pour Pere tres-aymable, ils luy obeyssent avec une crainte filiale. Et au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugemens de Dieu, affin que, meslant cette crainte d'estre damnez avec la reverence filiale, ils quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité cependant comprend les sept dons, et ressemble à une belle fleur de lys qui a six feüilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martelets d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs les gousts et savouremens amoureux de la bonté du Pere nostre Createur, de la misericorde du Fils nostre Redempteur, et de la suavité du Sainct-Esprit nostre Sanctificateur. Et je mets ainsi cette double crainte és deux derniers degrez, pour accorder toutes les traductions avec la saincte et sacrée edition ordinaire. Car si en l'hebrieu, le mot de *crainte* est repeté par deux fois, ce n'est pas sans mystere, ains pour monstrer qu'il y a un don de crainte filiale qui n'est autre chose que la pieté, et un don de la crainte servile qui est le commencement de tout nostre acheminement à la souveraine sagesse.

CHAPITRE XVI.

DE LA CRAINTE AMOUREUSE DES ESPOUSES; SUITE DU DISCOURS COMMENCÉ.

Ah! *Jonathas, mon frere,* disoit David, *tu estois aymable sur l'amour des femmes* (II. Reg. 1). Et c'est comme s'il eust dit : Tu meritois un plus grand amour que celuy des femmes envers leurs marys. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginez-vous, Theotime, une espouse de cœur colombin, qui ayt la

perfection de l'amour nuptial; son amour est incomparable, non-seulement en excellence, mais aussi en une grande varieté de belles affections et qualitez qui l'accompagnent. Il est non-seulement chaste, mais pudique; il est fort, mais gracieux; il est violent, mais tendre; il est ardent, mais respectueux; genereux mais craintif; hardy, mais obeyssant; et sa crainte est toute meslée d'une delicieuse confiance.

Telle, certes, est la crainte de l'ame qui a l'excellente dilection : car elle s'asseure tant de la souveraine bonté de son espoux, qu'elle ne craint pas de le perdre, mais elle craint bien toutesfois de ne jouyr pas assez de sa divine presence, et que quelqu'occasion ne le fasse absenter pour un seul moment : elle a bien confiance de ne luy desplayre jamais, mais elle craint de ne luy playre pas autant que l'amour le requiert : son amour est trop courageux pour entrer, voire mesme au seul soupçon d'estre jamais en sa disgrace; mais il est aussi attentif qu'elle craint de ne luy estre pas assez unie : ouy, mesme l'ame arrive quelquesfois à tant de perfection, qu'elle ne craint plus de n'estre pas assez unie à luy, son amour l'asseurant qu'elle le sera tousjours; mais elle craint que cette unyon ne soit pas si pure, simple et attentive, comme son amour luy fait pretendre. C'est cette admirable amante qui voudroit ne point aymer les gousts, les delices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'estre divertie, pour peu que soit, de l'unique amour qu'elle porte à son bien-aymé, protestant que c'est luy-mesme, et non ses biens, qu'elle recherche, et criant à cette intention : ***Hé! monstrez-moy, mon bien-aymé, où vous paissez et reposez au midy, affin que je ne me divertisse point apres les playsirs qui sont hors de vous*** (Cant. 1).

De cette sacrée crainte des divines espouses furent touchez ces grandes ames de S. Paul et S. François, Ste Catherine de Gennes, et autres, qui ne vouloient aucun meslange en leur amour, ains taschoient de le rendre si pur, si simple, si parfaict, que ny les consolations ny les vertus mesmes ne tinssent aucune place entre leur cœur et Dieu; en sorte qu'elles pouvoient dire : ***Je vis, mais*** non plus moy-mesme, ains Jesus-Christ vit en moy; ***mon Dieu m'est toutes choses*** (Galat. 2). Ce qui n'est point Dieu ne m'est rien : Jesus-Christ est ma vie : mon amour est crucifié, et telles autres parolles d'un sentiment extatique.

Or la crainte initiale, ou des apprentifs, procede du vray amour; mais amour encore tendre, foible et commençant. La crainte filiale procede de l'amour ferme, solide, et desjà tendant

à la perfection, mais la crainte des espouses provient de l'excellence et perfection amoureuse desjà toute acquise : et quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procedent voirement pas de l'amour, mais elles precedent ordinairement l'amour pour luy servir de fourrier, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, et sont bien souvent tres-utiles à son service. Vous verrez toutesfois, Theotime, une honneste dame qui, ne voulant *pas manger* son *pain en oysiveté* (Prov. 31), non plus que celle que Salomon a tant loüée, couchera la soye en une belle varieté de couleurs sur un satin bien blanc pour faire une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle rehaussera par apres fort richement d'or et d'argent, selon les assortimens convenables. Cet ouvrage se fait à l'esguille, qu'elle passe par-tout où elle veut coucher la soye, l'or et l'argent; mais neantmoins l'esguille n'est point mise dans le satin pour y estre laissée, ains seulement pour y introduire la soye, l'or et l'argent, et leur faire passage : de façon qu'à mesure que ces choses entrent dans le fond, l'esguille en est tirée et en sort. Ainsi la divine bonté, voulant coucher en l'ame humaine une grande diversité de vertus, et les rehausser enfin de son amour sacré, il se sert de l'esguille de la crainte servile et mercenaire, de laquelle, pour l'ordinaire, nos cœurs sont premierement picquez, mais pourtant elle n'y est pas laissée; ains à mesure que les vertus sont tirées et couchées en l'ame, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bien-aymé disciple, que *la charité parfaicte pousse la crainte dehors* (Joan. 4). Ouy de vray, Theotime; car les craintes d'estre damné et de perdre le paradis sont effroyables et angoisseuses : et comme sçauroient-elles demeurer avec la sacrée dilection, qui est toute douce, toute suave?

CHAPITRE XVII.

COMME LA CRAINTE SERVILE DEMEURE AVEC LE DIVIN AMOUR.

Toutesfois, encore que la dame dont nous avons parlé, ne veuille pas laisser l'esguille en l'ouvrage quand il sera fait, si est-ce que tandis qu'elle y a quelque chose à faire, si elle est contrainte de se divertir pour quelque autre occurrence, elle laissera l'esguille picquée dans l'œillet, la rose ou la pensée qu'elle brode, pour la treuver plus à propos quand elle retournera pour ouvrer. De mesme, Theotime, tandis que la Providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son sainct amour en nos

ames, elle y laisse tousjours la crainte servile ou mercenaire, jusqu'à ce que la charité estant parfaicte, elle oste cette esguille picquante, et la remet, par maniere de dire, en son peloton. En cette vie doncques, en laquelle nostre charité ne sera jamais si parfaicte qu'elle soit exempte de peril, nous avons tousjours besoin de la crainte; et, lorsque nous travaillons de joye par amour, nous devons trembler d'apprehension par la crainte.

Prenez instruction de ce qu'il vous faut faire;
En crainte et sans orgueil servez le Tout-Puissant :
Esgayez-vous en luy; mais, vous esjouyssant,
Que votre cœur sousmis en tremblant le revere. (Psalm. 2.)

Le grand pere Abraham envoya son serviteur Eliezer pour prendre une femme à son enfant unique Isaac (Gen. 24). Eliezer va, et, par inspiration celeste, fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soy; mais cette sage damoiselle quitta Eliezer sitost qu'elle eust rencontré Isaac, et, estant introduitte dans la chambre de Sara, elle demeura son espouse à jamais. Dieu envoye souvent la crainte servile, comme un autre Eliezer (Eliezer aussi veut dire *aide de Dieu*), pour traitter le maryage entre elle et l'amour sacré. Que si l'ame vient sous la conduitte de la crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille espouser : car, en effect, sitost que l'ame rencontre l'amour, elle s'unit à luy et quitte la crainte.

Mais, comme Eliezer, estant de retour, demeura dans la mayson au service d'Isaac et Rebecca, de mesme la crainte nous ayant amené au sainct amour, elle demeure avec nous pour servir és occurrences et l'amour et l'ame amoureuse. Car l'ame, quoyque juste, se void maintesfois attaquée par des tentations extremes; et l'amour, tout courageux qu'il est, a fort à faire à se bien maintenir, à raison de la condition de la place en laquelle il se treuve, qui est le cœur humain, variable et subjet à la mutiniere des passions. Alors donc, Theotime, l'amour employe la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemy. Le brave prince Jonathas, allant à la charge des Philistins, emmy les tenebres de la nuict, voulut avoir son escuyer avec soy (I. Reg. 14); et ceux qu'il ne tuoit pas, *son escuyer les tuoit* (*Ibid.*). Et l'amour, en voulant faire quelque entreprinse hardye, il ne se sert pas seulement de ses propres motifs ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire. Et les tentations que l'amour ne deffait pas, la crainte d'estre damné les renverse. Si la tentation

d'orgueil, d'avarice, ou de quelque autre playsir voluptueux, m'attaque : Eh! ce diray-je, seroit-il bien possible que pour des choses si vaines, mon cœur voulust quitter la grace de son bien-aymé? Mais, si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte. Eh! ne vois-tu pas, miserable cœur, que, secondant cette tentation, les effroyables flammes d'enfer t'attendent, et que tu perds l'heritage eternel du paradis? On se sert de tout és extremes necessitez, comme le mesme Jonathas fit quand, passant ces aspres rochers qui estoient entre luy et les Philistins, il ne se servoit pas seulement de ses *pieds*, mais gravissoit et montoit à belles *mains* comme il pouvoit.

Tout ainsi donc que les nochers qui partent sous un vent favorable, en une sayson propice, n'oublient pourtant jamais les cordages, ancres et autres choses requises en temps de fortune et parmy la tempeste, aussi, quoyque le serviteur de Dieu jouysse du repos et de la douceur du sainct amour, il ne doit jamais estre despourveu de la crainte des jugemens divins, pour s'en servir entre les orages et assauts des tentations. Outre que, comme la peleure d'une pomme, qui est de peu d'estime en soy-mesme, sert toutesfois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre; aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, luy est neantmoins grandement utile à sa conservation pendant les hazards de cette vie mortelle. Et comme celuy qui donne une grenade, la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'escorce, comme une despendance d'icelle; de mesme, bien que le Sainct-Esprit, entre ses dons sacrez, confere celuy de la crainte amoureuse aux ames des siens, affin qu'elles craignent Dieu en pieté comme leur pere et leur espoux, si est-ce toutesfois qu'il ne laisse pas de leur donner encore la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsi Joseph, envoyant à son pere plusieurs de toutes les richesses d'Egypte, ne luy donna pas seulement les thresors comme principaux presens, mais aussi les asnes qui les portoient (Gen. 45).

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grandement utile pour cette vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'eternelle, en laquelle il y aura une asseurance sans crainte, une paix sans deffiance, un repos sans soucy. Mais les services neantmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendus à l'amour y seront recompensez; de sorte que si ces craintes, comme des autres Moyse et Aaron, n'entrent pas

en la terre de promission, leur posterité neantmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfans et des espouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune deffiance ou perplexité à l'ame, mais pour luy faire admirer et reverer avec sousmission l'incomprehensible majesté de ce Pere tout-puissant et de cet Espoux de gloire.

Le respect au Seigneur porté
Est sainct, remply de pureté :
Sa crainte, en tout siecle, est durable,
Tout ainsi que sa majesté
Est à jamais tres-adorable.

CHAPITRE XVIII.

COMME L'AMOUR SE SERT DE LA CRAINTE NATURELLE SERVILE ET MERCENAIRE.

Les esclairs, tonnerres, foudres, tempestes, inondations, tremble-terre, et autres tels accidens inopinez, excitent mesme les plus indevots à craindre Dieu; et la nature, prevenant le discours en telles occurrences, pousse le cœur, les yeux, et les mains mesmes devers le ciel pour reclamer le secours de la tres-saincte Divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite-Live, que ceux qui servent la Divinité, prosperent, et ceux qui la mesprisent, sont affligez. En la tourmente qui fit periller Jonas, les mariniers *craignirent d'une grande crainte, et crierent* soudain un chascun *à son dieu* (Jon. 1). Ils ignoroient, dit S. Hierosme, la verité; mais ils recognoissoient la Providence, et creurent que c'estoit par jugement celeste qu'ils se treuvoient en ce danger; comme les Maltois, lorsqu'ils virent S. Paul *eschappé* du naufrage, estre attaqué par la vipere, creurent que c'estoit par *vengeance* divine (Act. 28). Aussi les tonnerres, tempestes, foudres, sont appellez voix du Seigneur par le Psalmiste, qui dit de plus qu'elles *font la parolle d'iceluy* (Ps. 148), parce qu'elles annoncent sa crainte, et sont comme ministres de sa justice. Et ailleurs, souhaittant que la divine Majesté se fasse redoupter à ses ennemys : *Lancez*, dit-il, *des esclairs, et vous les dissiperez; descochez vos dards, et vous les troublerez* (Ps. 143); où il appelle les foudres *sagettes* et dards du Seigneur. Et, devant le Psalmiste, la bonne mere de Samuel avoit desjà chanté que les

ennemys mesme *de Dieu le craindroient,* d'autant qu'*il tonneroit sur eux dès le ciel* (I. Reg. 2). Certes, Platon en son Gorgias et ailleurs, tesmoigne qu'entre les payens il y avoit quelque sentiment de crainte, non-seulement pour les chastimens que la souveraine justice de Dieu prattique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les ames de ceux qui ont des pechez incurables. Tant l'instinct de craindre la Divinité est gravé profondement en la nature humaine.

Mais cette crainte, toutesfois, prattiquée par maniere d'eslan ou sentiment naturel, n'est ny loüable ny vituperable en nous, puisqu'elle ne procede pas de nostre eslection. Elle est neantmoins un effect d'une tres-bonne cause, et cause d'un tres-bon effect; car elle provient de la cognoissance naturelle que Dieu nous a donnée de sa providence, et nous fait recognoistre combien nous despendons de la toute puissance souveraine, nous incitant à l'implorer; et, se treuvant en une ame fidelle, elle luy fait beaucoup de biens. Les chrestiens, parmy les estonnemens que les tonnerres, tempestes, et autres perils naturels leur apportent, invoquent le nom sacré de Jesus et de Marie, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foy, d'esperance, et de religion. Le glorieux S. Thomas d'Aquin, estant naturellement subjet à s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par maniere d'orayson jaculatoire, les divines parolles que l'Eglise estime tant. *Le Verbe a esté fait chair* (Joan. 1). Sur cette crainte doncques, le divin amour fait maintesfois des actes de complaysance et de bien-veuillance : *Je vous beniray,* Seigneur, *car vous estes terriblement magnifié* (Ps. 138). Que chascun vous craigne, ô Seigneur! O grands de la terre, *entendez, servez Dieu en crainte, et tressaillez pour luy en tremblant* (Ps. 11).

Mais il y a une autre crainte qui prend origine de la foy, laquelle nous apprend qu'apres cette vie mortelle, il y a des supplices effroyablement eternels, ou eternellement effroyables, pour ceux qui, en ce monde, auront offensé la divine Majesté, et seront decedez sans s'estre reconciliez avec elle; qu'à l'heure de la mort les ames seront jugées du jugement particulier, et à la fin du monde, tous comparoistront ressuscitez, pour estre derechef jugez du jugement universel. Car ces veritez chrestiennes, Theotime, frappent le cœur qui les considere d'un espouvantement extreme. Et comme pourroit-on se representer ces horreurs eternelles, sans fremir et trembler d'apprehension? Or, quand ces sentimens de crainte prennent tellement place dans

nos cœurs, qu'ils en bannissent et chassent l'affection et volonté du peché, comme le sacré Concile de Trente parle, certes, ils sont grandement salutaires. *Nous avons conceu* de vostre crainte, ô Dieu, *et enfanté l'esprit* (Isa. 26) de salut, est-il dit en Isaye : c'est-à-dire, vostre face courroucée nous a espouvantez, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de penitence, qui est l'esprit de salut, ainsi que le Psalmiste l'avoit dit : *Mes os n'ont point de paix* (Ps. 37), *ains tremblent devant la face de vostre ire.*

Nostre-Seigneur, qui estoit venu pour nous apporter la loy d'amour, ne laisse pas de nous inculquer cette crainte : *Craignez,* dit-il, *celuy qui peut jetter le corps et l'ame en la gehenne* (Matth. 10). Les Ninivites, par les menaces de leur subversion et damnation, firent penitence et leur penitence fut aggreable à Dieu (Jon. 3); et en somme, cette crainte est comprise és dons du Sainct-Esprit, comme plusieurs anciens Peres ont remarqué.

Que si la crainte ne forclost pas la volonté de pecher, ny l'affection au peché, certes, elle est meschante et pareille à celle des diables, qui cessent souvent de nuyre, de peur d'estre tourmentez par l'exorcisme; sans cesser neantmoins de desirer et vouloir le mal qu'ils meditent à jamais; pareille à celle du miserable forçat, qui voudroit manger le cœur du comite, quoyqu'il n'ose quitter la rame de peur d'estre battu; pareille à la crainte de ce grand heresiarque du siecle passé, qui confesse d'avoir hay Dieu, d'autant qu'il punissoit les meschans. Certes, celuy qui ayme le peché et le voudroit volontiers commettre, malgré la volonté de Dieu, encore qu'il ne le veuille commettre, craignant seulement d'estre damné, il a une crainte horrible et detestable; car, bien qu'il n'ayt pas la volonté de venir à l'execution du peché, il a neantmoins l'execution en sa volonté, puisqu'il le voudroit faire si la crainte ne le tenoit; et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effects.

A cette crainte on en peut adjouster une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile, comme fut celle du juge Felix, qui, oyant parler du jugement divin, fut *tout espouvanté* (Act. 24), et toutesfois ne laissa pas pour cela de continuer en son avarice; et celle de Balthazar, qui, voyant cette *main* prodigieuse qui *escrivoit* sa condamnation *contre la paroy,* fut tellement effrayé, qu'il *changea de visage, et les joinctures de ses reins se desserroyent, et ses genoux* tresmoussans *s'entreheurtoyent l'un à l'autre* (Dan. 5), et neantmoins ne fit point penitence. Or, de

quoy sert-il de craindre le mal, si, par la crainte, on ne se resoud de l'esviter?

La crainte donc de ceux qui, comme esclaves, observent la loy de Dieu pour esviter l'enfer, est fort bonne; mais beaucoup plus noble et desirable est la crainte des chrestiens mercenaires, qui, comme serviteurs à gages, travaillent fidellement, non pas, certes, principalement pour aucun amour qu'ils ayent encore envers leurs maistres, mais pour estre salariez de la recompense qui leur est promise. O si *l'œil* pouvoit *voir*, si *l'aureille* pouvoit *ouyr*, ou qu'il peust *monter au cœur de l'homme ce que Dieu a preparé à ceux qui* le servent (I. Cor. 2)! hé, quelle apprehension auroit-on de violer les commandemens divins, de peur de perdre ces recompenses immortelles! quelles larmes, quels gemissemens jetteroit-on quand, par le peché, on les auroit perdues! Or, cette crainte neantmoins seroit blasmable, si elle enfermoit en soy l'exclusion du sainct amour. Car qui diroit : Je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je luy veuille porter, mais seulement pour avoir les recompenses qu'il promet, il feroit un blaspheme, preferant la recompense au maistre, le bienfaict au bienfaicteur, l'heritage au pere, et son propre profict à Dieu tout-puissant; ainsi que nous avons plus amplement monstré au livre second.

Mais enfin, quand nous craignons d'offenser Dieu, non point pour esviter la peine de l'enfer ou la perte du paradis, mais seulement parce que Dieu estant nostre tres-bon pere, nous luy devons honneur, respect, obeyssance, alors nostre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien nay n'obeyt pas à son pere en consideration du pouvoir qu'il a de punir sa desobeyssance, ny aussi parce qu'il le peut exhereder, ains simplement parce qu'il est son pere : en sorte qu'encore que le pere seroit vieil, foible et pauvre, il ne laisseroit pas de le servir avec esgale diligence; ains, comme la pieuse cigoigne, il l'assisteroit avec plus de soin et d'affection, ainsi que Joseph, voyant le bon homme Jacob son pere, vieux, necessiteux, et reduict sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honnorer, servir, et resverer avec une tendreté plus que filiale, et telle que ses freres, l'ayant recogneu, estimerent qu'elle opereroit encore apres sa mort, et l'employerent pour obtenir pardon de luy, disant : *Vostre pere nous a commandé que nous vous disions de sa part : Je vous prie d'oublier le crime de vos freres, et le peché et malice qu'ils ont exercez envers vous*. Ce qu'ayant ouy, *il se print à pleurer* (Gen. 50), tant son cœur filial fut attendri, les desirs et volontez de son

pere decedé luy estant representez. Ceux-là donc craignent Dieu d'une affection filiale, qui ont peur de luy desplayre, purement et simplement, parce qu'il est leur pere tres-doux, tres-benin et tres-aymable.

Toutesfois, quand il arrive que cette crainte filiale est joincte, meslée et destrempée avec la crainte servile de la damnation eternelle, ou bien avec la crainte mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas d'estre fort aggreable à Dieu, et s'appelle crainte initiale, c'est-à-dire crainte des apprentifs qui entrent és exercices de l'amour divin. Car, comme les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ils sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent à belles mains à la selle; mais quand ils sont un peu plus exercez, ils se tiennent seulement en leurs serres : de mesme les novices et apprentifs au service de Dieu, se treuvant esperdus parmy les assauts que leurs ennemys leur livrent au commencement, ils ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ils peuvent, pour ne point dechoir de leur pretention.

CHAPITRE XIX.

COMME L'AMOUR SACRÉ COMPREND LES DOUZE FRUICTS DU SAINCT-ESPRIT AVEC LES HUICT BEATITUDES DE L'EVANGILE.

Le glorieux S. Paul dit ainsi : *Or, le fruict de l'Esprit est la charité, la joye, la paix, la patience, la benignité, la bonté, la longanimité, la mansuetude, la foy, la modestie, la continence, la chasteté* (Gal. 5). Mais voyez, Theotime, que ce divin apostre, comptant ces douze fruicts du Sainct-Esprit, il ne les met que pour un seul fruict : car il ne dit pas, les fruicts de l'Esprit sont *la charité, la joye;* mais seulement, *le fruict de l'Esprit est la charité, la joye*. Or, voicy le mystere de cette façon de parler : *La charité de Dieu est respandue en nos cœurs par le Sainct-Esprit qui nous est donné* (Rom. 5). Certes, la charité est l'unique fruict du Sainct-Esprit; mais parce que ce fruict a une infinité d'excellentes proprietez, l'Apostre, qui en veut representer quelques-unes par maniere de monstre, parle de cet unique fruict comme de plusieurs, à cause de la multitude des proprietez qu'il contient en son unité; il parle reciproquement de tous ces fruicts comme d'un seul, à cause de l'unité en laquelle est comprise cette varieté. Ainsi qui diroit, le fruict

de la vigne, c'est le raysin, le moust, le vin, l'eau-de-vie, la liqueur *resjouyssant le cœur de l'homme* (Ps. 103), le breuvage confortant l'estomach, il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruicts de differentes especes, ains seulement qu'encore que ce ne soit qu'un seul fruict, il a neantmoins une quantité de diverses proprietez selon qu'il est employé diversement.

L'Apostre donc ne veut dire autre chose, sinon que le fruict du Sainct-Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paysible, patiente, benigne, bonteuse, longanime, douce, fidelle, modeste, continente, chaste; c'est-à-dire que le divin amour donne une joye et consolation interieure avec une grande paix de cœur, qui se conserve entre les adversitez par la patience, et qui nous rend gracieux et benins à secourir le prochain par une bonté cordiale envers iceluy, bonté qui n'est point variable, ains constante et perseverante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue estendüe, au moyen de quoy nous sommes rendus doux, affables, et condescendans envers tous, supportant leurs humeurs et imperfections, et leur gardant une loyauté parfaicte, tesmoignant une simplicité accompagnée de confiance, tant en nos parolles qu'en nos actions; vivant modestement et humblement, retranchant toutes superfluitez et tous desordres au boire, manger, vestir, coucher, jeux, passe-tems, et autres telles convoitises voluptueuses, par une saincte continence, et reprimant surtout les inclinations et seditions de la chair par une soigneuse chasteté, affin que toute nostre personne soit occupée en la divine dilection, tant interieurement par la joye, paix, patience, longanimité, bonté et loyauté, comme si aussi exterieurement par la benignité, mansuetude, modestie, continence et chasteté.

Or, la dilection est appellée fruict, en tant qu'elle nous delecte, et que nous jouyssons de sa delicieuse suavité, comme d'une vraye pomme de paradis, recueillie de l'arbre de vie, qui est le Sainct-Esprit enté sur nos esprits humains, et habitant en nous par sa misericorde infinie. Mais quand non-seulement nous nous resjouyssons en cette divine dilection, et jouyssons de sa delicieuse douceur, ains que nous establissons toute nostre gloire en icelle, comme en la couronne de nostre bonheur, alors elle n'est pas seulement un fruict doux à nostre gosier, mais elle est une beatitude et felicité tres-desirable, non-seulement parce qu'elle nous asseure la felicité de l'autre vie, mais parce qu'en celle-cy, elle nous donne un contentement d'inestimable valeur, contentement, lequel est si fort, que les eaux des tribulations et

les fleuves des persecutions ne le peuvent esteindre, ains non-seulement il ne perit pas, mais il s'enrichit parmy les pauvretez; il s'aggrandit és abjections et humilitez; il se resjouyt entre les larmes; il se renforce d'estre abandonné de la justice, et privé de l'assistance d'icelle, lorsque la reclamant nul ne luy en donne; il se recrée emmy la compassion et commiseration; lorsqu'il est environné de miserables et souffreteux : il se delecte de renoncer à toutes sortes de delices sensuelles et mondaines pour obtenir la pureté et netteté de cœur; il fait vaillance d'assoupir les guerres, noises et dissensions, et de mespriser les grandeurs et reputations temporelles, il se ravigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraye vie consiste à mourir pour le bien-aymé.

De sorte, Theotime, qu'en somme, la tres-saincte dilection est une vertu, un don, un fruict, et une beatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obeyssans aux inspirations interieures que Dieu nous donne par ses commandemens et conseils, en l'execution desquels on prattique toutes vertus, dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la *dilection* nous rend souples et manyables aux inspirations interieures, qui sont comme les commandemens et conseils secrets de Dieu, à l'execution desquels sont employez les sept dons du Sainct-Esprit; si que la dilection est le don des dons. En qualité de *fruict;* elle nous donne un goust et playsir extreme en la prattique de la vie devote, qui se sent és douze fruicts du Sainct-Esprit, et partant elle est le fruict des fruicts. En qualité de *beatitude,* elle nous fait prendre à faveur extreme et singulier honneur les affronts, calomnies, vituperes et opprobes que le monde nous fait; et nous fait quitter, renoncer et rejetter toute autre gloire, sinon celle qui procede du bien-aymé Crucifix, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnegation et aneantissement de nous-mesmes, ne voulant d'autres marques de majesté, que la couronne d'espines du Crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mespris qui luy fut imposé, et le throsne de sa croix, sur lequel les amoureux sacrez ont plus de contentement, de joye, de gloire et de felicité que jamais Salomon n'eust sur son throsne d'yvoire.

Ainsi la dilection est maintesfois representée par la grenade, qui, tirant ses proprietez du grenadier, peut estre dite la vertu d'iceluy; comme encore elle semble estre son don, qu'il offre à l'homme par amour; et son fruict, puisqu'elle est mangée pour recreer le goust de l'homme; et enfin elle est, par maniere de

dire, sa gloire et beatitude, puisqu'elle porte la couronne et diademe.

CHAPITRE XX.

COMME LE DIVIN AMOUR EMPLOYE TOUTES LES PASSIONS ET AFFLICTIONS DE L'AME, ET LES REDUICT A SON OBEYSSANCE.

L'AMOUR est la vie de nostre cœur. Et comme le contrepoids donne le mouvement à toutes les pieces mobiles d'une horloge, aussi l'amour donne à l'ame tous les mouvemens qu'elle a. Toutes nos affections suivent nostre amour, et selon iceluy, nous desirons, nous nous delectons, nous esperons et desesperons, nous craignons, nous nous encourageons, nous hayssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en cholere, nous triomphons. Ne voyons-nous pas les hommes qui ont donné leur cœur en proye à l'amour vil et abject des femmes, comme ils ne desirent que selon cet amour, ils n'ont playsir qu'en cet amour; ils n'esperent ny desesperent que pour ce subjet, ils ne craignent ny n'entreprennent que pour cela, ils n'ont à contre-cœur ny ne fuyent que ce qui les en destourne, ils ne s'attristent que de ce qui les en prive, ils n'ont de cholere que par jalousie, ils ne triomphent que par cette infasmie. C'en est de mesme des amateurs des richesses et des ambitieux de l'honneur : car ils sont rendus esclaves de ce qu'ils ayment, et n'ont plus de cœur en la poictrine, ny d'ame en leurs cœurs, ny d'affection en leur ame, que pour cela.

Quand donc le divin amour regne dans nos cœurs, il assubjettit royalement tous les autres amours de la volonté, et par consequent, toutes les affections d'icelle, parce que naturellement elles suivent les amours : puis il dompte l'amour sensuel; et le reduisant à son obeyssance, il tire aussi apres iceluy toutes les passions sensuelles. Car en somme, cette sacrée dilection est l'eau salutaire de laquelle Nostre-Seigneur disoit : *Celuy qui boyra de l'eau que je luy donneray, il n'aura jamais soif* (Joan. 4). Non vrayement, Theotime, qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ny desir, ny crainte, ny esperance, ny courage, ny joye que pour Dieu; et tous ses mouvemens seront accoisez en ce seul amour celeste.

L'amour divin est l'amour-propre sont dedans nostre cœur, comme Jacob et Esaü dans le sein de Rebecca; ils ont une antipathie et respugnance fort grande l'un à l'autre, et *s'entre-cho-*

quent (Gen. 25) dedans le cœur continuellement, dont la pauvre ame s'escrie : ***Helas! moy miserable, qui me deslivrera du corps de cette mort*** (Rom. 7), affin que le seul amour de mon Dieu regne paysiblement en moy? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, esperant en la parolle du Seigneur qui promet en commandant et commande en promettant la victoire à son amour, et semble qu'il dit à l'ame ce qu'il fit dire à Rebecca : *Deux nations sont en ton sein, et deux peuples seront separez dans tes entrailles : l'un des peuples surmontera l'autre, et l'aisné servira au moindre* (Gen. 25). Car, comme Rebecca n'avoit que deux enfans en son sein, mais parce que d'iceux devoient naistre deux peuples, il est dit qu'elle avoit deux nations en son sein. Aussi l'ame ayant dedans son cœur deux amours, a, par consequent, deux grandes peuplades de mouvemens, affections et passions; et comme les deux enfans de Rebecca, par la contrarieté de leurs mouvemens, luy donnoient de grandes convulsions et douleurs d'entrailles, aussi les deux amours de nostre ame donnent de grands travaux à nostre cœur; et comme il fut dit qu'entre les deux enfans de cette dame, *le plus grand serviroit le moindre,* aussi a-t-il esté ordonné que des deux amours de nostre cœur, le sensuel servira le spirituel, c'est-à-dire que l'amour-propre servira l'amour de Dieu.

Mais quand fut-ce que l'aisné des peuples, qui estoient dans le sein de Rebecca, servit le puisné? Certes, ce ne fut jamais que lorsque David subjugua en guerre les Iduméens, et que Salomon les maistrisa en paix. O quand sera-ce doncques que l'amour sensuel servira l'amour divin? Ce sera alors, Theotime, que l'amour armé, parvenu jusqu'au zele, asservira nos passions par la mortification, et, bien plus, lorsque là-haut, au ciel, l'amour bien-heureux possedera toute nostre ame en paix.

Or, la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguer l'appetit sensuel, est pareille à celle dont Jacob usa, quand, pour bon presage et commencement de ce qui devoit arriver par apres, Esaü sortant du sein de sa mere, Jacob *l'empoigna par le pied,* comme pour l'enjamber, supplanter, et tenir subjet, ou, comme on dit, l'attacher par le pied, à guise d'un oyseau de proye, tel qu'Esaü fut en qualité de *chasseur* (Gen. 25) et terrible homme. Car ainsi l'amour divin voyant naistre en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger à son service. Mais qu'est-ce à dire, la prendre par le pied? C'est la lyer et assubjettir au dessein du

service de Dieu. Ne voyez-vous pas comme Moyse transformoit le serpent en baguette, le saysissant seulement par la queue (Exod. 4)? Certes, de mesme, donnant une bonne fin a nos passions, elles prennent la qualité des vertus.

Mais donc quelle methode doit-on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour? Les medecins methodiques ont toujours en bouche cette maxime : *Que les contraires sont queris par leurs contraires;* et les spagiriques celebrent une sentence opposée à celle-là, disant *que les semblables sont queris par leurs semblables.* Or, comme que c'en soit, nous sçavons que deux choses font disparoistre la lumiere des estoiles, l'obscurité des broüillards de la nuict, et la plus grande lumiere du soleil? et de mesme nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vaine esperance, je puis resister, luy opposant ce juste decouragement : O homme insensé! sur quels fondemens bastis-tu cette esperance? Ne vois-tu pas que ce grand auquel tu esperes est aussi pres de la mort que toy-mesme? Ne cognois-tu pas l'instabilité, foiblesse et imbecillité des esprits humains? Aujourd'huy ce cœur duquel tu pretends, est à toy, demain un autre l'emportera pour soy : en quoy donc prens-tu cette esperance? Je puis aussi resister à cette esperance, luy en opposant une plus solide : Espere en Dieu, ô mon ame; *car c'est luy qui deslivrera tes pieds du piege* (Ps. 24). Jamais *nul n'espera en luy qui ait esté confondu* (Eccli. 2). Jette tes pretentions és choses eternelles et perdurables. Ainsi je puis combattre le desir des richesses et voluptez mortelles, ou par le mespris qu'elles meritent, ou par le desir des immortelles : et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruyné pour l'amour celeste; ou, comme le feu est esteint par l'eau à cause de ses qualitez contraires, ou comme il est esteint par le feu du ciel, à cause de ses qualitez plus fortes et predominantes.

Nostre-Seigneur use de l'une et de l'autre methodes en ses guerisons spirituelles. Il guerit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le cœur une crainte superieure : *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui tuent le corps, mais craignez celuy qui peut damner l'ame et le corps pour la gehenne* (Matth. 10). Voulant une autre fois les guerir d'une basse joye, il leur en assigne une plus relevée : *Ne vous resjouyssez pas,* dit-il, *de quoy les esprits malins vous sont subjets, mais de quoy vos noms sont escrits au ciel* (Luc. 10), et luy-mesme aussi rejette la joye par la tristesse : *Malheur à vous qui riez, car vous pleu-*

rerez (Luc. 4). Ainsi donc le divin amour supplante et assubjettit les affections et passions, les destournant de la fin à laquelle l'amour-propre les veut porter, les contournant à sa pretention spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel touschant l'aspalatus, luy oste son odeur, et luy en donne une plus excellente; aussi l'amour sacré touschant nos passions, leur oste leur fin terrestre, et leur en donne une celeste. L'appetit de manger est rendu grandement spirituel, si avant que de le prattiquer on luy donne le motif de l'amour. Hé! non, Seigneur, ce n'est pas pour contenter cette chetive nature, ny pour assouvir cet appetit, que je vais à table, mais pour, selon vostre providence, entretenir ce corps que vous m'avez donné subjet à cette misere : *Ouy,* Seigneur, *parce qu'ainsi il vous a pleu* (Matth. 11). Si j'espere l'assistance d'un amy, ne puis-je pas dire : Vous avez estably nostre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons à prendre secours, soulagement et consolation les uns des autres; et parce qu'il vous plaist, j'imploreray donc cet homme duquel vous m'avez donné l'amitié à cette intention. Y a-t-il quelque juste subjet de crainte? Vous voulez, ô Seigneur, que je craigne, affin que je prenne les moyens convenables pour esviter cet inconvenient; je le feray, Seigneur, puisque tel est vostre bon playsir. Si la crainte est excessive, hé! Dieu, Pere eternel, qu'est-ce que peuvent craindre vos enfans, et les poussins qui vivent sous vos aisles? Or sus, je feray ce qui est convenable pour esviter le mal que je crains; mais apres cela, Seigneur, *je suis vostre, sauvez-moy* (Ps. 118), s'il vous plaist; et ce qui m'arrivera, je l'accepteray, parce que telle sera vostre bonne volonté. O saincte et sacrée alchymie! ô divine poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections et actions, sont convertis en l'or tres-pur de la celeste dilection.

CHAPITRE XXI.

QUE LA TRISTESSE EST PRESQUE TOUSJOURS INUTILE, AINS CONTRAIRE AU SERVICE DU SAINCT AMOUR.

On ne peut enter un greffe de chesne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre : on ne sçauroit, certes, non plus enter l'ire, ny la cholere, ny le desespoir sur la charité, au moins seroit-il tres-difficile. Pour l'ire, nous l'avons veu au discours du zele; pour le desespoir, sinon qu'on le reduise à la juste deffiance de nous-mesmes, ou bien au senti-

ment que nous devons avoir de la vanité, foiblesse, et inconstance des faveurs, assistances, et promesses du monde, je ne vois pas quel service le divin amour en peut tirer.

Et quant à la tristesse, comme peut-elle estre utile à la saincte charité, puisque entre les fruicts du Sainct-Esprit, la joye est mise en rang, joignant la charité? Neantmoins le grand apostre dit ainsi : ***La tristesse qui est selon Dieu opere la penitence stable en salut ; mais la tristesse du monde opere la mort*** (Gal. 5 ; II. Cor. 7). Il y a donc une ***tristesse selon Dieu,*** laquelle s'exerce, ou bien par les pecheurs en la penitence, ou par les bons en la compassion pour les miseres temporelles du prochain, ou par les parfaicts en la deploration, complainte et condoleance pour les calamitez spirituelles des ames. Car David, S. Pierre, la Magdelene, pleurerent pour leurs pechez; Agar pleura, voyant son fils presque mort de soif; Hieremie sur la ruyne de Hierusalem; Nostre-Seigneur sur les Juifs; et son grand Apostre gemissant, dit ces parolles : ***Plusieurs marchent, lesquels je vous ay souvent dit, et le vous dis derechef, qu'ils sont ennemys de la croix de Jesus-Christ*** (Philip. 3).

Il y a donc une ***tristesse de ce monde*** qui provient pareillement de trois causes.

Car 1° elle provient quelquesfois de l'ennemy infernal, qui, par mille suggestions tristes, melancholiques, et fascheuses, obscurcit l'entendement, alangourit la volonté, et trouble toute l'ame. Et comme un broüillard espais remplit la teste et la poictrine de rhume, et par ce moyen rend la respiration difficile, et met en perplexité le voyageur; ainsi le malin, remplissant l'esprit humain de tristes pensées, il luy oste la facilité d'aspirer en Dieu, et luy donne un ennuy et decouragement extreme, affin de le desesperer et le perdre. On dit qu'il y a un poisson nommé pescheteau, et surnommé ***diable de mer,*** qui, esmouvant et poussant çà et là le limon, trouble l'eau tout autour de soy pour se tenir en icelle comme dans l'embusche, de laquelle soudain qu'il apperçoit les pauvres petits poissons, il se rue sur eux, les brigande et les devore : d'où peut-estre est venu le mot de ***pescher en eau trouble,*** duquel on use communement. Or, c'est de mesme du diable d'enfer comme du diable de mer : car il fait ses embusches dans la tristesse, lorsque ayant rendu l'ame troublée par une multitude d'ennuyeuses pensées jettées çà et là dans l'entendement, il se rue par apres sur les affections, les accablant de deffiances, jalousies, aversions, envies, apprehensions superflues de pechez passez, et fournissant une quan-

tité de subtilitez vaines, aigres et melancholiques, affin qu'on rejette toutes sortes de raisons et consolations.

2° La tristesse procede aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur melancholique domine en nous; et celle-cy n'est pas voirement vicieuse en soy-mesme, mais nostre ennemy pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos ames. Car comme les araignées ne font jamais presque leurs toiles que quand le temps est blafastre et le ciel nebuleux, de mesme cet esprit malin n'a jamais tant d'aysance pour tendre les filets de ses suggestions és esprits doux, benins et gays, comme il en a és esprits mornes, tristes et melancholiques : car il les agite aysement de chagrins, de soupçons, de haynes, de murmurations, censeures, envies, paresse et d'engourdissement spirituel.

3° Finalement, il y a une tristesse que la varieté des accidens humains nous apporte. *Quelle joye puis-je avoir*, disoit Tobie, *ne pouvant voir la lumiere du ciel* (Tob. 5)? Ainsi fut triste Jacob sur la nouvelle de la mort de son Joseph (Gen. 37), et David pour celle de son Absalon (II. Reg. 18). Or, cette tristesse est commune aux bons et aux mauvais : mais aux bons elle est moderée par l'acquiescement et resignation en la volonté de Dieu; comme on vid en Tobie, qui, de toutes les adversitez dont il fut touché, rendit graces à la divine Majesté, et en Job qui en benit le nom du Seigneur, et en Daniel qui convertit ses douleurs en cantiques. Au contraire, quant aux mondains, cette tristesse leur est ordinaire, et se change en regrets, desespoirs et estourdissemens d'esprit. Car ils sont semblables aux guenons et marmots, lesquels sont tousjours mornes, tristes, et fascheux au deffaut de la lune; comme au contraire au renouvellement d'icelle, ils sautent, dansent et font leurs singeries. Le mondain est harnyeux, maussade, amer et melancholique au deffaut des prosperités terrestres, et en l'affluence, il est presque tousjours bravache, esbaudy, et insolent.

Certes, la tristesse de la vraye penitence ne doit pas tant estre nommée tristesse que desplaysir, ou sentiment, et detestation du mal; tristesse qui n'est jamais ny ennuyeuse ny chagrine; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, ains le releve par la priere et l'esperance, et luy fait faire les eslans de la ferveur de devotion; tristesse laquelle, au fort de ses amertumes, produict tousjours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le precepte du grand S. Augustin : Que le peni-

tent s'attriste tousjours, mais que tousjours il se resjouysse de sa tristesse. La tristesse, dit Cassian, qui opere la solide penitence et l'aggreable repentance, de laquelle on ne se repent jamais, elle est obeyssante, affable, humble, debonnaire, souëve (1), patiente, comme estant issue et descendue de la charité. Si que, s'estendant à toute douleur de corps et contrition d'esprit, elle est, en certaine façon, joyeuse, animée, et de l'esperance revigorée de son profict, elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant elle-mesme les fruicts du Sainct-Esprit que le sainct apostre raconte. ***Or, les fruicts du Sainct-Esprit sont charité, joye, paix, longanimité, bonté, benignité, foy, mansuetude, continence*** (Gal. 5). Telle est la vraye penitence, et telle la bonne tristesse qui, certes, n'est pas proprement triste ny melancholique, ains seulement attentive et affectionnée à detester, rejetter, et empescher le mal du peché pour le passé et pour l'advenir. Nous voyons aussi maintesfois des penitences fort empressées, troublées, impatientes, pleureuses, ameres, souspirantes, inquietes, grandement aspres, et melancholiques, lesquelles enfin se treuvent infructueuses et sans suite d'aucun veritable amendement, parce qu'elles ne procedent pas des vrays motifs de la vertu de penitence, mais de l'amour-propre et naturel.

La tristesse du monde opere la mort (II. Cor. 7), dit l'Apostre. Theotime, il la faut donc bien esviter et rejetter selon nostre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenant à ses mouvemens, la divertissant par exercices propres à cela, et usant des remedes et façons de vivre que les medecins mesmes jugeront à propos. Si elle provient de tentation, il faut bien descouvrir son cœur au Pere spirituel, lequel nous prescrira les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la quatriesme partie de l'*Introduction à la vie devote*. Si elle est accidentelle, nous recourrons à ce qui est marqué au huictiesme livre, affin de voir combien les tribulations sont aymables aux enfans de Dieu, et que la grandeur de nos esperances en la vie eternelle doit rendre presque inconsiderables tous les evenemens passagers de la temporelle.

Au reste, parmy toutes les melancholies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'authorité de la volonté superieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes, il y a des actions qui dependent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les

(1) Suave.

faire à nostre gré. Car un melancholique ne sçauroit tenir ny ses yeux, ny sa parolle, ny son visage en la même grâce et suavité qu'il auroit s'il estoit deschargé de cette mauvaise humeur : mais il peut bien, quoyque sans grace, dire des parolles gracieuses, bonteuses et courtoises, et malgré son inclination, faire par raison les choses convenables en parolles et en œuvres de charité, douceur et condescendance. On est excusable de n'estre pas tousjours gay, car on n'est pas maistre de la gayeté pour l'avoir quand on veut; mais on n'est pas excusable de n'estre pas tousjours bonteux, manyable et condescendant, car cela est tousjours au pouvoir de nostre volonté, et ne faut sinon se resoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

LIVRE DOUZIESME

CONTENANT QUELQUES ADVIS POUR LE PROGREZ DE L'AME AU SAINCT AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

QUE LE PROGREZ AU SAINCT AMOUR NE DESPEND PAS DE LA COMPLEXION NATURELLE.

Un grand religieux de nostre aage a escrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective y sont plus propres. Or, je ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour soit distribué aux hommes ny aux anges, ensuite, et moins encore en vertu des conditions naturelles; ny qu'il veuille dire que la distribution de l'amour divin soit faite aux hommes selon leurs qualitez et habilitez naturelles : car ce seroit dementir l'Escriture, et violer la regle ecclesiastique par laquelle les Pelagiens furent declarez heretiques.

Pour moy, je parle en ce traitté de l'amour surnaturel que Dieu respand en nos cœurs par sa bonté, et duquel la residence est en la supreme poincte de l'esprit : poincte qui est au-dessus de tout le reste de nostre ame, et qui est independante de toute complexion naturelle. Et puis, bien que les ames enclines à la dilection ayent d'un costé quelque disposition qui les rend plus propres à vouloir aymer Dieu, d'autre part, toutesfois, elles sont si subjettes à s'attacher par affection aux creatures aymables, que leur inclination les met autant en peril de se divertir de la pureté de l'amour sacré par le meslange des autres, comme elles ont de facilité à vouloir aymer Dieu; car le danger de mal aymer est attaché à la facilité d'aymer.

Il est pourtant vray que ces ames ainsi faites, estant une fois bien purifiées de l'amour des creatures, font des merveilles en la dilection saincte, l'amour treuvant une grande aysance à se dilater en toutes les facultez du cœur : et de là procede une tres-

aggreable suavité, laquelle ne paroist pas en ceux qui ont l'ame aigre, aspre, melancholique et revesche.

Neantmoins, si deux personnes, dont l'une est aymante et douce, l'autre chagrine et amere, par condition naturelle, ont une charité esgale, elles aymeront sans doute esgalement Dieu, mais non pas semblablement. Le cœur de naturel doux aymera plus aysement, plus amyablement, plus doucement, mais non pas plus solidement ny plus parfaictement; ains l'amour qui naistra emmy les espines et respugnances d'un naturel aspre et sec, sera plus brave et plus glorieux, comme l'autre sera aussi plus delicieux et gracieux

Il importe donc peu que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. Seulement, Theotime, je dirois volontiers à tous les hommes : O mortels! si vous avez le cœur enclin à l'amour, hé! pourquoy ne pretendez-vous pas au celeste et divin? Mais, si vous estes rudes et amers de cœur, helas! pauvres gens, puisque vous estes privez de l'amour naturel, pourquoy n'aspirez-vous à l'amour surnaturel qui vous sera amoureusement donné par celuy qui vous appelle si sainctement à l'aymer?

CHAPITRE II.

QU'IL FAUT AVOIR UN DESIR CONTINUEL D'AYMER.

THESAURISEZ *des thresors au ciel* (Matth. 6). Un thresor ne suffit pas au gré de ce divin amant, ains il veut que nous ayons tant de thresors que nostre thresor soit composé de plusieurs thresors; c'est-à-dire, Theotime, qu'il faut avoir un desir insatiable d'aymer Dieu, pour joindre tousjours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroistre leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour luy? O cœur de mon ame, qui est creé pour aymer le bien infiny, quel amour peux-tu desirer, sinon cet amour qui est le plus desirable de tous les amours? Helas! ô ame de mon cœur! quel desir peux-tu aymer, sinon le plus aymable de tous les desirs? O amour des desirs sacrez! ô desirs du sainct amour! ô que *j'ay convoité de desirer* vos perfections (Ps. 123)!

Le malade desgousté n'a pas appetit de manger, mais il souhaitte d'avoir appetit; il ne desire pas la viande, mais il desire de la desirer. Theotime, de sçavoir si nous aymons Dieu sur toutes

choses, il n'est pas en nostre pouvoir, si Dieu mesme ne nous le revele : mais nous pouvons bien sçavoir si nous desirons de l'aymer; et quand nous sentons en nous le desir de l'amour sacré, nous sçavons que nous commençons d'aymer. C'est nostre partie sensuelle et animale qui demande à manger, mais c'est nostre partie raisonnable qui desire cet appetit : et d'autant que la partie sensuelle n'obeyt pas tousjours à la partie raisonnable, il arrive maintesfois que nous desirons l'appetit, et ne le pouvons pas avoir.

Mais le desir d'aymer et l'amour despendent de la mesme volonté; c'est pourquoy, soudain que nous avons formé le vray desir d'aymer, nous commençons d'avoir de l'amour; et à mesure que ce desir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui desire ardemment l'amour, aymera bientôt avec ardeur. O Dieu! qui nous fera la grace, Theotime, que nous bruslions de ce desir, qui est *le desir des pauvres et la preparation de leur cœur* (Ps. 9) que Dieu *exauce* volontiers? Qui n'est pas asseuré d'aymer Dieu, il est pauvre; et s'il desire de l'aymer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité, de laquelle le Sauveur a dit : *Bien-heureux sont les mendians d'esprit ; car à eux appartient le royaume des cieux* (Matth. 5).

Tel fut S. Augustin, quand il s'escria : O aymer! ô marcher! ô mourir à soy-mesme! ô parvenir à Dieu! Tel S. François, disant : Que je meure de ton amour, ô l'amy de mon cœur, qui as daigné mourir pour mon amour. Telles Ste Catherine de Gennes et la bien-heureuse Mere Therese, quand, comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour, elles lançoient cette voix : *Hé! Seigneur, donnez-moy cette eau* (Joan. 4).

L'avarice temporelle par laquelle on desire avidement les thresors terrestres, est *la racine de tous maux* (I. Tim. 6); mais l'avarice spirituelle, par laquelle on souhaitte incessamment le fin or de l'amour sacré, est *la racine* de tous biens. Qui bien desire la dilection, bien la cherche; qui bien la cherche, bien la treuve; qui bien la treuve, il a treuvé la source de la vie de laquelle *il puisera le salut du Seigneur* (Prov. 8). Crions nuict et jour, Theotime : Venez, ô Sainct-Esprit, remplissez les cœurs de vos fidelles, et allumez en iceux le feu de vostre amour. O amour celeste, quand comblerez-vous mon ame?

CHAPITRE III.

QUE POUR AVOIR LE DESIR DE L'AMOUR SACRÉ, IL FAUT RETRANCHER LES AUTRES DESIRS.

Pourquoy pensez-vous, Theotime, que les chiens, en la sayson printanniere, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et piste de la beste? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur; si que la varieté des odeurs qu'elles respandent estouffe tellement le sentiment des chiens, qu'ils ne sçavent ny choysir ny suivre la senteur de la proye entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces ames qui foisonnent continuellement en desirs, desseins et projects, ne desirent jamais comme il faut le sainct amour celeste, ny ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bien-aymé, qui est comparé au *chevreuil et petit fan de biche* (Cant. 2).

Le lys n'a point de sayson, ains fleurit tost ou tard, selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre : car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi tousjours plus tard à mesme proportion. Si le cœur qui pretend à l'amour divin, est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bientost fleurir en dilection, et respandre son odeur aggreable.

Pour cela les saincts se retirerent és solitudes, affin que despris des sollicitudes mondaines, ils vacassent plus ardemment au celeste amour. Pour cela, l'espouse sacrée fermoit *l'un* de ses *yeux* (Cant. 4), affin d'unir plus fortement sa veuë en l'autre seul, et viser plus justement, par ce moyen, au milieu du cœur de son bien-aymé qu'elle veut brusler d'amour. Pour cela, elle-mesme tient sa perruque tellement plicée et ramassée dans sa tresse, qu'elle sembloit n'avoir qu'*un* seul *cheveu* (Cant. 4) duquel elle se sert comme d'une chaisne pour lyer et ravir le cœur de son espoux, qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les ames qui desirent tout de bon d'aymer Dieu, ferment leur entendement aux discours des choses mondaines pour l'employer plus ardemment és meditations des choses divines; et ramassent toutes leurs pretentions sous l'unique intention qu'elles ont

d'aymer uniquement Dieu. Quiconque desire quelque chose qu'il ne desire pas pour Dieu, il en desire moins Dieu.

Un religieux demanda au bien-heureux Gilles ce qu'il pourroit faire de plus aggreable à Dieu. Il luy respondit en chantant : Une à un, une à un ; c'est-à-dire une seule ame à un seul Dieu. Tant de desirs et d'amour en un cœur sont comme plusieurs enfans sur une mammelle, qui, ne pouvant tetter tous ensemble, la pressent tantost l'un, tantost l'autre, à l'envy, et la font enfin tarir et desseicher. Qui pretend au divin amour, doit soigneusement reserver son loysir, son esprit, et ses affections pour cela.

CHAPITRE IV.

QUE LES OCCUPATIONS LEGITIMES NE NOUS EMPESCHENT POINT DE PRATTIQUER LE DIVIN AMOUR.

La curiosité, l'ambition, l'inquietude avec l'inadvertance et inconsideration de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empeschemens que d'affaires, plus de tracas que d'œuvre, plus d'occupation que de besongne. Et ce sont ces embarrassemens, Theotime, c'est-à-dire les nyaises, vaines et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas vrays et legitimes exercices de nos vocations. David, et apres luy S. Louys, parmy tant de hazards, de travaux, et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissoient pas de chanter en verité :

Que veut mon cœur, sinon Dieu,
De ce qu'au ciel on admire?
Qu'est-ce qu'emmy ce bas lieu,
Sinon Dieu mon cœur respire. (Psalm. 72.)

S. Bernard ne perdoit rien du progrez qu'il desiroit faire en ce sainct amour, quoyqu'il fust és cours et armées des grands princes, où il s'employoit à reduire les affaires d'estat au service de la gloire de Dieu; il changeoit de lieu, mais il ne changeoit point de cœur, ny son cœur d'amour, ny son amour d'object; et, pour parler son propre langage, ces mutations se faysoient en luy, mais non pas de luy, puisque, bien que ses occupations fussent fort differentes, il estoit indifferent à toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations,

comme le cameleon celle des lieux où il se treuve; ains demeurant tousjours uny à Dieu, tousjours blanc en pureté, tousjours vermeil de charité, et tousjours plein d'humilité.

Je sçay bien, Theotime, l'advis des sages.

> Celuy fuyt la cour et quitte le palais,
> Qui veut vivre devot : rarement és armées
> On void de pieté les ames animées.
> La foy, la saincteté, sont filles de la paix.

Et les Israëlites avoient raison de s'excuser aux Babyloniens qui les pressoient de chanter les sacrés cantiques de Sion :

> Helas! en quelle musique,
> En ce triste bannissement.
> Pourrions-nous chanter sainctement
> Du Seigneur le sacré cantique? (Psalm. 136.)

Mais ne voyez-vous pas aussi que ces pauvres gens estoient non-seulemeut parmy les Babyloniens, ains encore captifs des Babyloniens. Quiconque est esclave des faveurs de la cour, du succez du palais, de l'honneur de la guerre, ô Dieu, c'en est fait, il ne sçauroit *chanter le cantique* de l'amour divin. Mais celuy qui n'est en cour, en guerre, au palais, que par devoir, Dieu l'assiste, et la douceur celeste luy sert d'epitheme sur le cœur pour le preserver de la peste qui regne en ces lieux-là.

Lorsque la peste affligea les Milanois, S. Charles ne fit jamais difficulté de hanter les maysons et toucher les personnes empestées : mais, Theotime, il les hantoit aussi, et touschoit seulement et justement autant que la necessité du service de Dieu le requeroit; et pour rien il ne fust allé au danger sans la vraye necessité, de peur de commettre le peché de tenter Dieu. Aussi ne fut-il atteint d'aucun mal, la divine Providence conservant celuy qui avoit en elle une confiance si pure, qu'elle n'estoit meslée ny de timidité, ny de temerité. Dieu a soin, de mesme, de ceux qui ne vont à la cour, au palais, à la guerre, sinon par la necessité de leur devoir : et ne faut en cela ny estre si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires, faute d'y aller, ny si outrecuidé et presomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse necessité du devoir ou des affaires.

CHAPITRE V.

EXEMPLE TRES-AMYABLE SUR CE SUBJET.

Dieu est *innocent à l'innocent* (Ps. 17), bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres; et son amour le porte quelquesfois à faire ces traicts d'une sacrée et saincte mignardise pour les ames qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petits enfans aupres de lui.

Un jour Ste Françoise disoit l'office de Nostre-Dame; et comme il advient ordinairement que, s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au tems de l'orayson que la presse en arrive, cette saincte dame fut appellée de la part de son mary pour un service domestique, et par quatre diverses fois, pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappelée et contraincte de couper un mesme verset, jusques à ce que cette besnite affaire pour laquelle on avoit si empressement diverty sa priere, estant enfin achevée, revenant à son office, elle treuva ce verset si souvent laissé par obeyssance, et si souvent recommencé par devotion, tout escrit en beaux caracteres d'or, que sa devote compaigne, madame Vannocie, jura d'avoir veu escrire par le cher ange gardien de la saincte, à laquelle par apres S. Paul le revela.

Quelle suavité, Theotime, de cet espoux celeste envers cette douce et fidelle amante! Mais vous voyez cependant que les occupations necessaires à un chascun, selon sa vocation, ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent, par maniere de dire, l'ouvrage de la devotion. Le rossignol n'ayme pas moins sa melodie quand il fait ses pauses, que quand il chante; les cœurs devots n'ayment pas moins l'amour quand ils se divertissent pour les necessitez exterieures, que quand ils prient : leur silence et leur voix, leur contemplation, leur occupation et leur repos, chantent esgalement en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI.

QU'IL FAUT EMPLOYER TOUTES LES OCCUPATIONS PRESENTES EN LA PRATTIQUE DU DIVIN AMOUR.

Il y a des ames qui font de grands projects de faire des excellens services à Nostre-Seigneur par des actions eminentes et des souffrances extraordinaires; mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas presente, ny ne se presentera peut-estre jamais, et sur cela pensent d'avoir fait un traitté de grand amour; en quoy elles se trompent fort souvent, comme il appert, en ce que, embrassant par souhaict, ce leur semble, des grandes croix futures, elles fuyent ardemment la charge des presentes qui sont moindres. N'est-ce pas une extreme tentation d'estre si vaillant en imagination et si lasche en execution?

Hé! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires, qui nourrissent bien souvent, dans le fond de nos cœurs, la vaine et secrette estime de nous-mesmes! Les grandes œuvres ne sont pas tousjours en nostre chemin; mais nous pouvons à toutes heures en faire des petites excellemment, c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez ce sainct, je vous prie, qui donne *un verre d'eau* (Matth. 10) pour Dieu au pauvre passager alteré : il fait peu de choses, mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre, est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie et de vie eternelle.

Les avettes picotent dans les lys, les flambes et les roses; mais elles ne font pas moins de butin sur les menues petites fleurs du rosmarin et du thim; ains elles cueillent non-seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel; parce que dedans ces petits vases le miel se treuvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, ès bas et menus exercices de devotion, la charité se prattique non-seulement plus frequemment, mais aussi, pour l'ordinaire, plus humblement, et par consequent plus utilement et sainctement.

Ces condescendances aux humeurs d'autruy, ce support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos menues inclinations, cet effort contre nos adversions et respugnances, ce cordial et doux aveu de nos imperfections, cette peine continuelle que nous prenons de tenir nos ames en esgalité, cet amour de nostre abjection, ce benin et gracieux accueil

que nous faysons au mespris et censeure de nostre condition, de nostre vie, de nostre conversation, de nos actions: Theotime, tout cela est plus fructueux à nos ames que nous ne saurions penser, pourveu que la celeste dilection le mesnage : mais nous l'avons desjà dit à Philothée.

CHAPITRE VII.

QU'IL FAUT AVOIR SOIN DE FAIRE NOS ACTIONS FORT PARFAICTEMENT.

Nostre-Seigneur, au rapport des anciens, souloit dire aux siens : *Soyez bons monnoyeurs*. Si l'escu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coing legitime, on le rejette comme non recevable. Si une œuvre n'est de bonne espece, si elle n'est ornée de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point receue entre les bonnes œuvres. Si je jeusne, mais pour espargner, mon jeusne n'est pas de bonne espece; si c'est par temperance, mais que j'aye quelque peché mortel en mon ame, le poids manque à cette œuvre : car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faysons : si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compaignons, cette œuvre n'est pas marquée au coing d'une intention appreuvée. Mais si je jeusne par temperance, et que je sois en la grace de Dieu, et que j'aye intention de playre à sa divine Majesté par cette temperance, l'œuvre sera une bonne monnoye, propre pour accroistre en moy le thresor de la charité.

C'est faire excellemment les actions petites, que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention, et une forte volonté de playre à Dieu; et lors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup, et sont tousjours maigres, extenuées et alangouries, parce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne : il y en a d'autres qui mangent peu, et sont tousjours en bon poinct et vigoureuses, parce qu'elles ont l'estomach bon. Ainsi y a-t-il des ames qui font beaucoup de bonnes œuvres, et croissent fort peu en charité, parce qu'elles les font ou froidement et laschement, ou par instinct et inclination de nature, plus que par inspiration de Dieu ou ferveur celeste; et, au contraire, il y en a qui font peu de besongne, mais avec une volonté et intention si saincte, qu'elles font un progrez extreme en dilection : elles ont peu de talent, mais elles le menagent si fidellement que le Seigneur les en recompense largement.

CHAPITRE VIII.

MOYEN GENERAL POUR APPLIQUER NOS ŒUVRES AU SERVICE DE DIEU.

Tout ce que vous faites, et quoy que vous fassiez en parolles et en œuvres, faites-le tout au nom de Jesus-Christ. Soit que vous mangiez, soit que vous beuviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites-le tout à la gloire de Dieu (Colos. 3 ; I. Cor. 10). Ce sont les parolles propres du divin Apostre, lesquelles, comme dit le grand S. Thomas, en les expliquant, sont suffisamment prattiquées quand nous avons l'habitude de la tres-saincte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chaque œuvre pour Dieu, cette intention neantmoins est contenue couvertement en l'unyon et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dedié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant, demeurant en la mayson et puissance de son pere, desclaire que ce qu'il acquiert est acquis à son pere : car sa personne estant à son pere, tout ce qui en despend lui appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfans de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faysons entierement destiné à sa gloire.

Il est donc vray, Theotime, que, comme nous avons dit ailleurs, tout ainsi que l'olivier planté pres de la vigne luy donne sa saveur, de mesme la charité se treuvant aupres des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais, comme il est vray aussi que si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne luy communique pas seulement plus parfaictement son goust, mais la rend encore participante de son suc : ne vous contentez pas aussi d'avoir la charité, et avec elle la prattique des vertus, mais faites que ce soit par et pour elle que vous les prattiquiez, affin qu'elles luy puissent estre justement attribuées.

Quand un peintre tient et conduict la main de l'apprentif, le traict qui en procede est principalement attribué au peintre ; parce que, encore que l'apprentif ait contribué le mouvement de sa main et l'application du pinceau, si est-ce que le maistre a aussi de sa part tellement meslé son mouvement avec celuy de l'apprentif, qu'imprimant en iceluy l'honneur de ce qui est bien au traict, il luy est specialement defferé, encore qu'on ne laisse pas de loüer l'apprentif à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduitte du maistre. O que

les actions des vertus sont excellentes, quand le divin amour leur imprime son sacré mouvement! c'est-à-dire, lorsqu'elles se font par le motif de la dilection ; mais cela se fait differemment.

Le motif de la divine charité respand une influence de perfection particuliere sur les actions vertueuses de ceux qui se sont specialement dediés à Dieu pour le servir à jamais. Tels sont les evesques et prestres qui, par une consecration sacramentelle, et par un caractere spirituel qui ne peut estre effacé, se vouent, comme serfs stigmatisez et marquez, au perpetuel service de Dieu. Tels les religieux, qui, par leurs vœux, ou solemnels ou simples, sont immolez à Dieu en qualité d'*hosties vivantes et raisonnables* (Rom. 12). Tels tous ceux qui se rangent aux congregations pieuses, dediez à jamais à la gloire divine. Tels sont ceux encore qui, à dessein, se procurent des profondes et puissantes resolutions de suivre la volonté de Dieu, faysant pour cela des retraittes de quelques jours, affin d'exciter leurs ames, par divers exercices spirituels, à l'entiere reformation de leur vie ; methode saincte, familiere aux anciens chretiens, mais, depuis, presque tout à fait delaissée, jusqu'à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, la remit en usage du tems de nos peres.

Je sçay que quelques-uns n'estiment pas que cette oblation si generale de nous-mesmes estende sa vertu et porte son influence sur les actions que nous prattiquons par apres, sinon à mesure qu'en l'exercice d'icelles nous appliquons en particulier le motif de la dilection, les dediant specialement à la gloire de Dieu. Mais tous confessent neantmoins avec S. Bonaventure, loüé d'un chascun en ce subjet, que si j'ay resolu en mon cœur de donner cent escus pour Dieu, quoyque par apres je fasse à loysir la distribution de cette somme, ayant l'esprit distraict et sans attention, toute la distribution neantmoins ne laissera pas d'estre faite par amour, à cause qu'elle procède du premier object que le divin amour me fit faire de donner tout cela.

Mais de grace, Theotime, quelle différence y a-t-il entre celuy qui offre cent escus à Dieu, et celuy qui luy offre toutes ses actions? Certes, il n'y en a point, sinon que l'un offre une somme d'argent, et l'autre une somme d'actions. Et pourquoy donc, je vous prie, ne seront-ils l'un comme l'autre estimez faire la distribution des pieces de leurs sommes, en vertu de leurs premiers propos et fondamentales resolutions? Et si l'un distribuant ses escus sans attention, ne laisse pas de joüyr de l'influence de son premier dessein ; pourquoy l'autre, distribuant ses actions, ne jouyra-t-il pas du fruict de sa premiere intention? Celuy qui

destinement s'est rendu esclave amyable de la divine bonté, luy a, par consequent, dedié toutes ses actions.

Sur cette verité chascun devroit une fois, en sa vie, faire une bonne retraitte, pour en icelle bien purger son ame de tout peché, pour ensuite faire une intime et solide resolution de vivre tout à Dieu, selon que nous avons enseigné en la premiere partie de l'*Introduction à la vie devote* (1) : puis, au moins une fois l'année, faire la revuë de sa conscience, et le renouvellement de la premiere resolution, que nous avons marqué en la cinquiesme partie de ce livre-là, auquel, pour ce regard, je vous renvoye.

Certes, S. Bonaventure advoüe qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coustume de bien faire, que souvent il le fait sans speciale attention, ne laisse pas de meriter beaucoup par telles actions, lesquelles sont annoblies par la dilection de laquelle elles proviennent comme de la racine et source originaire de cette heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES AUTRES MOYENS POUR APPLIQUER PLUS PARTICULIEREMENT NOS ŒUVRES A L'AMOUR DE DIEU.

Quand les paonnesses couvent en des lieux bien blancs, les poulets sont aussi tout blancs; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lorsque nous projettons quelque bonne œuvre, ou que nous nous jettons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine. Car qui ne void que les actions qui sont propres à ma vocation, ou requises à mon dessein, despendent de cette premiere eslection et resolution que j'ay faite?

Mais, Theotime, il ne se faut pas arrester là : ains pour faire un excellent progrez en la devotion, il faut non-seulement au commencement de nostre conversion, et puis tous les ans, destiner nostre vie et toutes nos actions à Dieu, mais aussi il les luy faut offrir tous les jours, selon l'exercice du matin que nous avons enseigné à Philotée : car en ce renouvellement journalier de nostre oblation, nous respandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle application de nostre cœur à la gloire divine, au moyen de quoy il est tousjours plus sanctifié.

(1) Voir tome III, page 432.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour nostre vie au divin amour par la prattique des oraysons jaculatoires, eslevations de cœur et retraittes spirituelles : car ces saincts exercices lançant et jettant continuellement nos esprits en Dieu, y portent ensuite toutes nos actions. Et comme se pourroit-il faire, je vous prie, qu'une ame, laquelle à tous momens s'eslance en la divine bonté, et souspire incessamment des parolles de dilection pour tenir tousjours son cœur dans le sein de ce Pere celeste, ne fust pas estimée faire toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu?

Celle qui dit : ***Hé! Seigneur, je suis vostre*** (Ps. 118) : ***Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute sienne*** (Cant. 2) : Mon Dieu, vous estes mon tout! O Jesus, vous estes ma vie! Hé! qui me fera la grace que je meure à moy-mesme, affin que je ne vive qu'à vous? O aymer! ô s'acheminer! ô mourir à soy mesme! ô vivre à Dieu! ô estre en Dieu! O Dieu, ce qui n'est pas vous-mesme, ne m'est rien; celle-là, dis-je, ne dedie-t-elle pas continuellement ses actions au celeste Espoux! O que bien-heureuse est l'ame qui a une fois bien faict le despoüillement et la parfaite resignation de soy-mesme entre les mains de Dieu, dont nous avons parlé cy-dessus! car, par apres, elle n'a à faire qu'un petit souspir et regard en Dieu pour renouveller et confirmer son despouillement, sa resignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, qu'elle ne s'ayme, ny chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or, cet exercice de continuelles aspirations est donc fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à la dilection; mais principalement il suffit tres-abondamment pour les menues et ordinaires actions de nostre vie. Car, quant aux œuvres relevées et de consequence, il est expedient, pour faire un profict d'importance, d'user de la methode suivante, ainsi que j'ay desjà touché ailleurs.

Eslevons en ces occurrences nos cœurs et nos esprits en Dieu, enfonçons nostre consideration et estendons nostre pensée dans la tres-saincte et glorieuse eternité : voyons qu'en icelle la divine bonté nous cherissoit tendrement, destinant pour nostre salut tous les moyens convenables à nostre progrez en sa dilection et particulierement la commodité de faire le bien qui se presente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait, desployant, s'il faut ainsi dire, et eslevant le bras de nostre consentement, embrassons cherement, ardemment et tres-amoureusement, soit le bien qui se presente à faire, soit le mal qu'il

nous faut souffrir, en consideration de ce que Dieu l'a voulu eternellement, pour luy complayre et obeyr à sa providence.

Voyez le grand S. Charles, lorsque la peste attaqua son diocese. Il releva son courage en Dieu, regarda attentivement qu'en l'eternité de la Providence divine ce fleau estoit preparé et destiné à son peuple, et que emmy ce fleau, cette mesme Providence avoit ordonné qu'il eust un soin tres-amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligez, puisqu'en cette occasion il se treuvoit le pere spirituel, pasteur et evesque de cette province-là. C'est pourquoy, se representant la grandeur des peines, travaux et hazards, qu'il luy seroit force de subir pour ce subjet, il s'immola en esprit au bon playsir de Dieu, et, baysant tendrement cette croix, il s'escria du fond de son cœur, à l'imitation de S. André : Je te salue, ô croix precieuse, je te salue, ô tribulation bien-heureuse! O affliction saincte, que tu es aymable, puisque tu es issue du sein aymable de ce Pere d'eternelle misericorde, qui t'a voulue de toute eternité, et t'a destinée pour ce cher peuple et pour moy? O croix! mon cœur te veut, puisque celuy de mon Dieu t'a voulue. O croix! mon ame te cherit et t'embrasse de toute sa dilection.

En cette sorte, devons-nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus aspres tribulations qui nous puissent arriver. Mais, quand elles seront de longue haleine, il faudra de tems en tems et fort souvent repeter cet exercice, pour continuer plus utilement nostre union à la volonté et bon playsir de Dieu, prononçant cette briefve, mais toute divine protestation de son Fils : *Ouy, ô Pere* eternel, je le veux de tout cœur, *parce qu'ainsi a-t-il esté aggreable devant vous* (Matth. 11). O Dieu! Theotime, que de thresors en cette prattique!

CHAPITRE X.

EXHORTATION AU SACRIFICE QUE NOUS DEVONS FAIRE A DIEU DE NOSTRE FRANC ARBITRE.

J'ADJOUSTE au sacrifice de S. Charles celuy du grand patriarche Abraham, comme une vive image du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en creature quelconque.

Il sacrifia, certes, toutes ses plus fortes affections naturelles qu'il pouvoit avoir, lorsque, oyant la voix de Dieu qui luy disoit : *Sors de ton pays, et de ta parenté, et de la maison de ton pere et viens au pays que je te monstreray* (Gen. 12) ; *il sortit* soudain,

et se mit promptement en chemin *sans sçavoir où il iroit* (Heb. 11). Le doux amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les delices de la maison paternelle, ne l'esbranlerent point; il part hardyment et ardemment, et va où il playra à Dieu de le conduire. Quelle abnegation, Theotime, quel renoncement! On ne peut aymer Dieu parfaictement si l'on ne quitte les affections aux choses perissables.

Mais cecy n'est rien en comparayson de ce qu'il fit par apres, quand Dieu *l'appellant* par deux fois, et ayant veu sa promptitude à respondre, *il luy dit : Prends Isaac, ton enfant unique, lequel tu aymes, et va en la terre de vision, où tu l'offriras en holocauste sur l'un des monts que je te monstreray* (Gen. 22); car voilà ce grand homme qui part soudain avec ce tant aymé et tant aymable fils, fait trois journées de chemin, arrive au pied de la montaigne, laisse là ses valets et l'asne, charge son fils Isaac du bois requis à l'holocauste, se reservant de porter luy-mesme le glaive et le feu; et comme il va montant ce cher enfant dit : *Mon pere?* et il luy respond : *Que veux-tu, mon fils? Voicy,* dit l'enfant, *voicy le bois et le feu; mais où est la victime de l'holocauste?* — A quoy le pere respond : *Dieu se pourvoyera de la victime de l'holocauste, mon enfant.* Et tandis, *ils arrivent* sur le mont destiné, où soudain Abraham *construit un autel, arrange le bois sur iceluy, lye son Isaac et le colloque sur le buscher : il estend sa main* droicte, *empoigne* et tire à soy *le glaive,* il hausse le bras; et comme il est prest de descharger le coup pour *immoler* cet enfant, *l'ange crie* d'en haut : *Abraham! Abraham!* qui respond : *Me voicy.* Et l'ange luy dit: *Ne tue pas l'enfant, c'est assez; maintenant je cognois que tu crains Dieu, et n'as pas espargné ton fils pour l'amour de moy.* Sur cela Isaac est deslyé, Abraham *prend un beslier qu'il avoit pris par les cornes aux ronces d'un buisson, et l'immole.*

Theotime, *qui void la femme* de son prochain *pour la convoiter, il a desjà adulteré en son cœur* (Matth. 5); et qui lye son fils pour l'immoler, il l'a desjà sacrifié en son cœur. Hé! voyez donc, de grace, quel holocauste ce saint homme fit en son cœur! Sacrifice incomparable! sacrifice qu'on ne peut assez estimer! sacrifice qu'on ne peut assez loüer! O Dieu! qui sçauroit discerner quelle des deux dilections fut plus grande, ou celle d'Abraham, qui, pour playre à Dieu, immole cet enfant tant aymable; ou celle de cet enfant qui, pour playre à Dieu, veut bien estre immolé, et pour cela se laisse lyer et estendre sur le

bois, et, comme un doux agnelet, attend paysiblement le coup de mort de la chere main de son bon pere?

Pour moy, je prefere le pere en la longanimité : mais aussi je donne hardyment le prix de la magnanimité au fils; car d'un costé c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir qu'Abraham, desjà vieil et consommé en la science d'aymer Dieu, et fortifié de la recente vision et parolle divine, fasse ce dernier effort de loyauté et dilection envers un maistre duquel il avoit si souvent senty et savouré la suavité et providence. Mais de voir Isaac, au printems de son aage, encore tout novice et apprentif en l'art d'aymer son Dieu, s'offrir, sur la seule parolle de son pere, au glaive et au feu, pour estre un holocauste d'obeyssance à la divine volonté, c'est chose qui surpasse toute admiration.

D'autre part, neantmoins, ne voyez-vous pas, Theotime, qu'Abraham remasche et roule plus de trois jours dans son ame l'amere pensée et resolution de cet aspre sacrifice? N'avez-vous point de pityé de son cœur paternel, quand, montant seul avec son fils, cet enfant, plus simple qu'une colombe, luy disoit : ***Mon pere, où est la victime?*** et qu'il luy respondoit : ***Dieu y pourvoyera, mon fils.*** Ne pensez-vous point que la douceur de cet enfant portant le bois sur ses espaules et l'entassant par apres sur l'autel, fit fondre en tendreté les entrailles de ce pere? O cœur que les anges admirent, et que Dieu magnifie! Hé! Seigneur Jesus! quand sera-ce donc que, vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand vous offrirons-nous en holocauste nostre franc arbistre, unique enfant de nostre esprit? Quand sera-ce que nous le lyerons et estendrons sur le buscher de vostre croix, de vos espines, de vostre lance; affin que, comme une brebiette, il soit victime aggreable de vostre bon playsir, pour mourir et brusler du feu et du glaive de vostre sainct amour?

O franc arbitre de mon cœur! que ce vous sera chose bonne d'estre lyé et estendu sur la croix du divin Sauveur! Que ce vous est chose desirable de mourir à vous-mesme, pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur! Theotime, nostre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à nostre propre volonté; jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soy-mesme, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soy.

Nous avons la liberté de faire le bien et le mal : mais de choysir le mal, ce n'est pas user, ains abuser de cette liberté.

Renonçons à cette mal-heureuse liberté, et assubjettissons pour jamais nostre franc arbitre au party de l'amour celeste, rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les roys. Que si jamais nostre ame vouloit employer sa liberté contre nos resolutions de servir Dieu eternellement et sans reserve, ô alors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et le faysons mourir à soy, affin qu'il vive à Dieu. Qui le voudra garder pour l'amour-propre en ce monde, le perdra pour l'amour eternel en l'autre, et qui le perdra pour l'amour de Dieu en ce monde, il le conservera pour le mesme amour en l'autre. Qui luy donnera la liberté en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre; et qui l'asservira à la croix en ce monde, l'aura libre en l'autre, où estant abysmé en la jouyssance de la divine bonté, sa liberté se treuvera convertie en amour, et l'amour en liberté; mais liberté de douceur infinie, sans effort, sans peine, et sans respugnance quelconque : nous aymerons invariablement à jamais le Createur et Sauveur de nos ames.

CHAPITRE XI.

DES MOTIFS QUE NOUS AVONS POUR LE SAINCT AMOUR.

Sainct Bonaventure, le Pere Loüys de Grenade, le Pere Louys du Pont, F. Diegue de Stella, ont suffisamment discouru sur ce subjet : je me contenteray de marquer seulement les poincts que j'en ay touchez en ce traitté.

La bonté divine, considerée en elle-mesme, n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus grand, le plus noble et le plus puissant : car c'est celuy qui ravit les bien-heureux, et comble leur felicité. Comment peut-on avoir un cœur, et n'aymer pas une si infinie bonté? Or, ce subjet est aucunement proposé aux ch. I. et II du second livre, et dés le ch. VIII du troisiesme livre jusqu'à la fin, et au ch. IX du livre dixiesme.

Le second motif est celuy de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la creation et conservation, selon que nous disons au ch. III du second livre.

Le troisiesme motif est celuy de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la redemption qu'il nous a preparée, ainsi qu'il est expliqué aux ch. IV, V, VI et VII du second livre.

Le quatriesme motif, c'est de considerer comme Dieu prattique cette providence et redemption, fournissant à chascun toutes les

graces et assistances requises à nostre salut, de quoy nous traittons au second livre, dés le ch. VIII, et au livre troisiesme dés le commencement jusqu'au ch. VI.

Le cinquiesme motif est la gloire eternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaicts de Dieu envers nous, dont il est aucunement discouru dés le chap. IX jusqu'à la fin du livre troisiesme.

CHAPITRE XII.

METHODE TRES-UTILE POUR EMPLOYER CES MOTIFS.

Or, pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut 1° qu'apres en avoir consideré l'un en general, nous l'appliquions en particulier à nous-mesmes. Par exemple : O qu'aymable est ce grand Dieu, qui, par son infinie bonté, a donné son Fils en redemption pour tout le monde! Helas! ouy, pour tous en general, mais en particulier encore pour moy, *qui suis le premier des pecheurs* (II. Tim. 1). Ah! *il m'a aymé;* je dy, il m'a aymé, moy, mais je dy moy-mesme tel que je suis, *et s'est livré* à la passion *pour moy* (Gal. 2).

2° Il faut considerer les benefices divins en leur origine premiere et eternelle. O Dieu! mon Theotime, quelle assez digne dilection pourrions-nous avoir pour l'infinie bonté de nostre Createur, qui, de toute eternité, a projetté de nous creer, conserver, gouverner, rachepter, sauver et glorifier tous en general et en particulier! Hé! qui estois-je lorsque je n'estois pas? moy, dy-je, qui estant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chetif vermisseau de terre? et cependant Dieu, dés l'abysme de son eternité *pensoit* pour moy *des pensées* de benedictions! Il meditoit et desseignoit (1), ains determinoit l'heure de ma naissance, de mon baptesme, de toutes les inspirations qu'il me donneroit, et en somme tous les bienfaicts qu'il me feroit et offriroit. Helas! y a-t-il une douceur pareille à cette douceur!

3° Il faut considerer les bienfaicts divins en leur seconde source meritoire. Car ne sçavez-vous pas, Theotime, que le grand-prestre de la loi portoit sur ses espaules et sur sa poictrine les noms des enfans d'Israël, c'est-à-dire, des pierres precieuses esquelles les noms des chefs d'Israël estoient gravez? Hé! voyez Jesus nostre grand *evesque* (I. Pet. 2), regardez-le dés l'instant

(1) Faisait le dessein

de sa conception; considerez qu'il nous portoit sur ses espaules, acceptant la charge de nous rachepter par sa mort, *et la mort de la croix* (Philip. 2). O Theotime, Theotime, cette ame du Sauveur nous cognoissoit tous par nom et par surnom; mais sur-tout au jour de sa passion, lorsqu'il offroit ses larmes, ses prieres, son sang et sa vie pour tous, il lançoit en particulier pour vous ces pensées de dilection : Helas! ô mon Pere eternel, je prends à moy et me charge de tous les pechez du pauvre Theotime, pour souffrir les tourmens et la mort, affin qu'il en demeure quitte, et qu'il ne perisse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourveu qu'il vive; que je sois crucifié, pourveu qu'il soit glorifié. O amour souverain du cœur de Jesus, quel cœur te benira jamais assez devotement!

Ainsi, dedans sa poictrine maternelle, son cœur divin prevoyoit, disposoit, meritroit, impetroit tous les bienfaicts que nous avons, non-seulement en general pour tous, mais en particulier pour un chascun; et ses mammelles de douceur nous preparoient le laict de ses mouvemens, de ses attraicts, de ses inspirations, et des suavitez par lesquelles il tire, conduict, et nourrit nos cœurs à la vie eternelle. Les bienfaicts ne nous eschauffent point, si nous ne regardons la volonté eternelle qui les nous destine, et le cœur du Sauveur qui les nous a meritez par tant de peines, et surtout en sa mort et passion.

CHAPITRE XIII.

QUE LE MONT DE CALVAIRE EST LA VRAYE ACADEMIE DE LA DILECTION.

Or, enfin, pour conclusion, la mort et la passion de Nostre-Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle; et c'est la verité, que les *abeilles* mystiques font leur excellent miel dans les playes de ce *lyon de la tribu de Juda* (Apoc. 5), esgorgé, mis en piece, et deschiré sur le mont de Calvaire; et les enfans de la croix le glorifient en leur admirable *probleme* (1) que le monde n'entend pas. De la mort qui devore tout, *est sortie la viande* de nostre consolation, et de la mort plus *forte* que tout, *est issue la douceur* (Judic. 14) du miel de nostre amour. O Jesus, mon Sauveur! que vostre mort est amyable, puisqu'elle est le souverain effect de vostre amour!

Aussi là haut, en la gloire celeste, apres le motif de la bonté

(1) Enigme : allusion à celle de Samson.

divine cogneue et considerée en elle-mesme, celuy de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bien-heureux en la dilection de Dieu ; en signe de quoy, en la Transfiguration, qui fut un eschantillon de la gloire, Moyse et Helie *parloient* avec Nostre-Seigneur *de l'excez qu'il devoit accomplir en Hierusalem* (Luc. 9). Mais de quel excez, sinon de cet excez d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour estre donnée à la bien-aymée ? Si que, au cantique eternel, je m'imagine qu'on repetera à tous momens cette joyeuse acclamation :

Vive Jesus ! duquel la mort
Monstra combien l'amour est fort.

Theotime, le mont de Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur, est frivole et perilleux. Mal-heureuse est la mort sans l'amour du Sauveur ; mal-heureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement meslez ensemble en la passion du Sauveur, qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire, on ne peut avoir la vie sans l'amour ny l'amour sans la mort du Redempteur. Mais hors de là, tout est, ou mort eternelle, ou amour eternel ; et toute la sagesse chrestienne consiste à bien choysir ; et pour bien ayder à cela, j'ay dressé cet escrit, mon Theotime.

Il faut choysir, ô mortel,
En cette vie mortelle,
Ou bien l'amour eternel,
Ou bien la mort eternelle :
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour eternel ! mon ame vous requiert et vous choysit eternellement. Hé ! venez, Sainct-Esprit, et enflammez nos cœurs de vostre dilection. Ou aymer ou mourir : mourir et aymer. Mourir à tout autre amour pour vivre à celuy de Jesus, affin que nous ne mourions pas eternellement ; ains que, vivant en vostre amour eternel, ô Sauveur de nos ames, nous chantions eternellement : Vive Jesus ! J'ayme Jesus : vive Jesus que j'ayme. J'ayme Jesus qui vit et regne és siecles des siecles. *Amen.*

Ces choses, Theotime, qui, par la grace et faveur de la charité ont esté escrites à vostre charité, puissent tellement s'arrester

en vostre cœur, que cette charité treuve en vous le fruict des sainctes œuvres, non les feüilles des loüanges. *Amen.* Dieu soit beny. Je ferme donc ainsi tout ce traitté par ces parolles par lesquelles S. Augustin finit un sermon admirable de la charité, qu'il fit devant une illustre assemblée.

FIN DU TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

FRAGMENT

SUR LA MANIÈRE DONT LA CHARITÉ

EMPLOYE LES VERTUS CARDINALES.

AVERTISSEMENT.

En 1824, un magistrat de Paris (1) fut obligé de voyager pour cause de santé. Se trouvant à Annecy dans les premiers jours de juillet, il eut l'honneur de présenter ses respects à Mgr de Thiolaz, alors évêque de cette ville (2), pour lequel il était porteur d'une lettre de recommandation, accompagnée d'aumônes offertes pour faciliter à ce prélat la continuation de la nouvelle église, destinée à recevoir les reliques de saint François de Sales et de sainte Chantal.

Encouragé par l'excellent accueil de Mgr de Thiolaz, ce magistrat lui exprima le désir de posséder, ou une lettre de son illustre et vénérable prédécesseur, ou le moindre fragment d'un de ses écrits. Mgr l'Evêque ne rejeta pas cette prière, mais demanda quelque temps pour la satisfaire, attendu la rareté toujours croissante des écrits originaux tracés de la propre main du Saint. De retour à Paris, le voyageur impatient de posséder le trésor qu'on lui avait fait espérer, prit la liberté d'écrire à Mgr de Thiolaz pour rappeler à sa mémoire une promesse qui avait rendu son ancien hôte si heureux. Par suite de cette lettre, et le 6 février 1825, arriva à Paris, avec la lettre la plus aimable du prélat, un fragment notable et autographe de saint François de Sales; il était composé de quatorze feuillets in-folio, écrits de chaque côté, avec ces ratures fréquentes qui indiquent la première minute ou le brouillon d'un ouvrage sérieux et profondément médité.

Le commencement et la fin du cahier manquaient. Suivant Mgr de Thiolaz, ce précieux fragment, alors récemment découvert dans une vieille malle avec d'autres papiers, devait être une partie des toutes premières ébauches du célèbre *Traité de l'amour de Dieu*. Toutefois, Mgr l'Evêque n'affirmait rien de positif à cet égard, et se bornait à de simples conjectures : il finissait par prier son correspondant de faire servir, s'il le pouvait, ce cahier incomplet, à la gloire du Saint, en le distribuant par morceaux à des personnes qui, jalouses de la possession de si précieux écrits, reconnaîtraient sans doute ce présent par quelques dons destinés à l'achèvement de la nouvelle église d'Annecy.

(1) M. Gossin, alors vice-président du tribunal de première instance de la Seine, devenu ensuite conseiller à la Cour royale de Paris, et rentré au barreau comme avocat consultant, depuis la révolution de 1830, fondateur de la société de S. Jean-François Régis, mort le 1er avril 1851.

(2) Mort en 1832.

Le possesseur du fragment ne s'en regardant plus dès-lors que comme le dépositaire, ne tarda pas à remplir les vues du donateur.

Des portions notables de l'autographe enrichirent successivement les séminaires d'Avignon, de Viviers et de Verdun; d'autres satisfirent le pieux empressement de mesdames Dambray, de la Tour du Pin-Montauban, de M. de Blanquart de Bailleul, ancien évêque de Versailles, de M. Bordier, ancien chef de la division des secours et pensions de la liste civile, et de M. Collette de Baudicourt, maître de forges à Marnaval près Saint-Dizier (Haute-Marne). D'autres fragments, mais d'une dimension beaucoup moins considérable, furent offerts à quelques amis. Dans l'été de 1825, le magistrat dont il s'agit eut la satisfaction d'envoyer à Annecy le produit de sa collecte.

Voici l'accusé de réception de Mgr l'Evêque.

« Monsieur le Président,

» J'avais reçu la première lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais à une époque si près de mon départ pour mes visites pastorales, que je n'ai point pu vous prier d'agréer ma reconnaissance. Les visites ont été suivies de la retraite ecclésiastique, et ce n'est que depuis sept jours que je suis libre.

» J'ai reçu du brave Cressonnier la somme que vous avez bien voulu donner et vous procurer pour la bonne œuvre qui m'occupe. Le matériel de l'église avance; tout son extérieur sera fini pour le commencement de novembre, et j'espère, si le temps le permet, faire travailler de suite aux décorations de l'intérieur : elles seront modestes, mais bien, et je crois que rien ne s'opposera à la translation des reliques des deux Saints, qui seront transférées dans leur nouvelle église dans le commencement de septembre de l'année prochaine; la Cour y sera, et, j'espère, nombre de personnes qui voudront assister à cette auguste cérémonie.

» Je sais, monsieur, que toutes les bonnes œuvres de Paris, et en grand nombre, sont l'effet des charités : aussi me suis-je abstenu, malgré mes connaissances dans cette ville, de recourir à leur générosité, qui, dans toute autre circonstance, m'eût valu des sommes considérables. Ainsi j'apprécie parfaitement celle que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous prie d'en agréer toute ma reconnaissance.

» Vous avez fait beaucoup de lambeaux du petit écrit que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; aussi les personnes qui ont eu envie d'en avoir, montrent bien par là tout le cas qu'elles font de notre aimable Saint.

» Agréez l'assurance du respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur le Président,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» *Signé* T. C. F., *évêque d'Annecy*.

» Annecy, 10 septembre 1825. »

Pour revenir au fragment qui suit, l'authenticité n'en peut être révoquée en doute; elle résulte encore moins des mains non suspectes auxquelles on

est redevable du don de ce manuscrit, que de l'existence actuelle des feuillets originaux et autographes qui le composent dans les trois séminaires de Verdun, Viviers et Avignon, et dans les respectables familles qui ont été nommées plus haut, où ils sont conservés avec un respect religieux.

On affirme qu'il ne s'y trouve pas *un seul mot* qui ne soit de l'écriture du Saint, dont la main est parfaitement connue de quiconque s'est un peu occupé d'études et de recherches de pièces originales appartenant au dix-septième siècle.

On voit par les premières lignes de la pièce dont il s'agit, qu'elle a été composée postérieurement à la fondation de l'ordre de la Visitation.

Le fidèle auquel saint François de Sales adresse la parole, est nommé par lui *Philotée,* comme dans l'*Introduction à la Vie dévote*, et non *Théotime,* comme dans le *Traité de l'Amour de Dieu*.

On ne découvre d'ailleurs, dans ce dernier traité, que des rapports assez éloignés avec le sujet auquel s'applique notre fragment, qui est consacré tout entier à faire voir comment *la charité emploie les vertus cardinales, savoir : la prudence, la justice, la force et la tempérance.* En lisant attentivement ce morceau, on y reconnaîtra la belle âme du Saint, l'aimable naïveté de son langage, sa science profonde, et l'exactitude habituelle de sa théologie, embellie de tout le charme d'une imagination pleine de richesses et de grâce.

PLAN DE CONDUITTE.

(Fin de chapitre) (1).

. . . .
de sorte que mesme ce n'est pas chose resolue si l'amitié est vertu, bien que je le croye, quand elle est un peu bien formée, et que sa communication est honneste.

Apres tout le discours de la force de la charité pour l'annoblissement des vertus, il faut mettre la methode d'employer la charité à cela, et il faut mettre les meditations des offrandes prinses des regles de la Visitation. Puis dire qu'il faut doncques faire cet exercice tous les ans, la protestation tous les mois, l'exercice du matin tous les jours, et parmy la journée, plusieurs eslancemens de cœur et plusieurs oraysons jaculatoires, par lesquelles le feu de la charité s'enflamme de plus en plus, et brusle comme en holocauste toutes nos actions à la gloire de Dieu, et s'accoustumer à faire toutes choses au nom de Dieu, comme est de travailler pour Dieu, saluer pour Dieu, aymer pour Dieu, servir pour Dieu, estant impossible qu'une personne fort affectionnée à Nostre-Seigneur ne puisse dire en verité que, comme sa personne est à Dieu, aussi sont toutes ses actions : les pecheurs le disent aussi, mais ils mentent, où les affectionnez disent la verité. Ces oraysons jaculatoires peuvent revenir à cela. Hé! Seigneur, je suis vostre, mon amy est mien et moy je suis sienne; ma vie, c'est Jesus-Christ : O Seigneur, ou que je ne fasse rien, ou que tout soit à vostre gloire. Et : *Gloria Patri et Filio...; Non nobis, Domine, non nobis*. Cela soit pour les actions frequentes ordinaires, et qui ne peuvent estre preveues. Car celles qui peuvent estre preveues, il les faut dedier specialement et purifier l'intention ; et si elles durent, renouveller souvent de peur du change. O que bien-heureux sont ceux qui sçavent faire le despoüillement de soy-mesme duquel nous avons parlé cy-dessus! car, par ce moyen, ils n'ont qu'à faire un petit souspir ou un petit regard de Dieu pour tesmoignaige qu'ils confirment leurs despoüillemens et qu'ils ne veulent rien qu'en Dieu et pour Dieu, et qu'ils ne s'ayment eux-mesmes ny chose du monde que pour cela.

(1) On a suppléé par des points, dans le cours de l'ouvrage, aux mots que l'on n'a pu lire et qui avaient été altérés ou détruits par le temps.



COMME L'AMOUR EMPLOYE LES VERTUS CARDINALES, ET PREMIEREMENT LA PRUDENCE.

Un fleuve sortoit du lieu de delices pour arrouser le paradis terrestre, qui de là se divisoit en quatre chefs (Gen. 2). Or l'homme, sans doute (1), est le paradis du paradis mesme, puisque le paradis terrestre n'estoit fait que pour estre le sejour de l'homme, comme l'homme a esté fait pour estre le sejour de Dieu. En ce second paradis mystique, Dieu a fait sourdre et jaillir le fleuve de la raison et lumiere naturelle, de laquelle il est dit : La lumiere de vostre visage est marquée sur nous. Et ce fleuve que Dieu fait sourdre, pour arrouser tout l'homme en toutes ses facultez et exercices, se divise en quatre chefs, selon les quatre parties ou regions de nostre ame qui produisent les actions humaines et libres ; car, sur l'entendement public, la lumiere naturelle respand le 1° fleuve de la Prudence qui nous porte à............ nostre entendement à veritablement discerner le mal qui doit estre esvité, d'avec le bien qui doit estre fait. (Le 2° fleuve est) la Justice, qui regne principalement en la volonté, puisqu'elle n'est autre chose qu'une perpetuelle et constante volonté de rendre à chascun ce qui luy est deu. Le 3° fleuve est celuy de la Temperance, qui gouverne l'appetit de convoitise. Le 4° celuy de Force, qui gouverne l'appetit irascible. Et puis ces quatre fleuves se separent en plusieurs autres, affin que toutes les actions humaines soyent bien addressées par la raison à l'honnesteté et felicité naturelle. Or, outre cela, Nostre-Seigneur voulant favoriser l'homme pieux, affin de rendre le paradis du cœur humain plus aggreable et delicieux, il fait sourdre, sur la cime de la partie superieure de nostre ame, une fontaine surnaturelle que nous appellons *grace,* composée de la Foy, Esperance et Charité, qui espanche ses eaux sur toute nostre ame, et l'arrouse tout entierement, la rendant gracieuse à merveilles et grandement aymable à sa divine Majesté ; et non-seulement cela, mais en vertu de la charité, qui la rend active, elle respand sur les puissances de nostre ame certaines vertus, qui sont de mesme espece, ou au moins toutes semblables aux quatre vertus cardinales, et pour cela elles portent leurs noms : sur l'entendement elle pousse une Prudence saincte, sur la volonté une Justice sacrée, sur l'appetit de la convoitise une Temperance religieuse, et sur l'appetit irascible une Force devote.

(1) Certainement.

Si (1) que, par ces quatre fleuves, toutes les actions humaines sont addressées par la charité à l'honnesteté et felicité surnaturelle, qui consiste en l'unyon avec Dieu. Et d'autant que ces vertus qui fluent de la charité, comme de leur source, sont superieures aux quatre vertus cardinales, si elles les rencontrent en quelque ame, elles les reduisent à l'obeyssance de la charité, se meslent avec elles, et les perfectionnent comme le vin perfectionne l'eau avec laquelle il se mesle. Que si elles ne treuvent point de vertus naturelles en l'ame où la charité les produict, elles suppleent à leur deffaut, y ayant cette difference entre le meslange du vin et de l'eau et celuy des vertus infuses et acquises, que le vin seul est meilleur que l'eau, où les vertus infuses, estant seules, ne sont pas si bonnes comme quand elles sont meslées avec les acquises, la grace ne destruisant point la nature, ains la perfectionnant, sans qu'elle perde rien de sa force. La comparayson estant meilleure de l'odeur des roses sur laquelle les autres odeurs....... quoyque plus excellentes qu'elles, dont on employe ou les roses, ou l'eau rose, ou le jus de rose, en presque toutes les eaux odorantes. Car ainsy les vertus sainctes perfectionnent les vertus naturelles, et en les perfectionnant s'en....... elles-mesmes et agissent plus excellemment avec icelles(2) que sans icelles. Ainsi la charité treuvant par exemple S. Ambroise si vertueux, elle le rendit soudain extremement parfaict. Et treuvant. . . . .

. . . .

Et enfin la prudence requiert en nous la vivacité et habileté d'esprit, la promptitude à bien remarquer et apprendre, la memoire des choses passées, l'intelligence des presentes, la prevoyance des futures, le discours, pour bien tirer consequence d'une chose à une autre la cu........ exception des circonstances et des choses qui sont autour de nous, qui peuvent ou nuyre ou favoriser nostre dessein, et la prevoyance, pour se garder des inconveniens et se prevaloir des occasions.

Or, la prudence de la chair porte nostre entendement à bien observer ce qu'il faut faire pour jouyr des biens utiles et delectables à la vie charnelle, et pour esviter les empeschemens contraires à cette jouyssance. Et parce que la pluspart des hommes estime ces biens-là des vrays biens, et que par iceux on est rendu honnorable aux yeux des enfans du monde, on donne aussi le nom de prudence et de vertu, à ceux qui sont prudens selon la

(1) Tellement.
(2) Elles.

chair. Il y a des vices semblables aux vertus, dit S. Augustin (liv. 4, *Cont. Julian.*), comme l'affeterie et malice est semblable à la prudence, encore qu'elle soit un vice. Or, les degrez de la prudence, de la chair sont l'astuce, qui n'est autre chose qu'une habileté pour faire imperceptiblement, et par des moyens incognus ou cognus, reussir les mauvais desseins. *Ne cheminant pas en astuce,* dit le S. Apostre (II. Cor. 4), apres qu'il avoit dit : Ayant rejetté les cachettes, de honte, c'est-à-dire honteuses, parce que l'astuce use de certaines cachettes et secrettes menées, lesquelles estant decouvertes sont honteuses à ceux qui les employent, leur ostent tout credit et authorité? Le dol, ou tromperie, qui est l'effect et execution de l'astuce, s'appelle fraude quand il est commis par voye d'œuvre. L'empressement apres les biens mondains et la sollicitude des moyens de vivre à l'advenir.

Et il ne se peut dire, ma chere Philotée, combien cette prudence de la chair est subtile, combien d'inventions elle a pour se fourrer dans les cœurs des mortels, combien de pretextes et de moyens. On se mocque de la simplicité, et chascun veut estre estimé prudent; on colore cette ardeur qu'on a de nourrir les commoditez de la chair par mille moyens. Ce serpent se fourre çà et là dans la terre, il se glisse partout, quand il ne peut mordre il picque de la queue, il va en l'eau et en la terre, il va tousjours en biaysant, les gens vouez à Dieu n'en sont pas exemps, ny les Israëlites au desert! Ces prudences sont maintesfois emmy (1) les cœurs religieux, comme Pline dit (liv. 12) que vers les Indes, au royaume de Suzerat, il y a une herbe d'odeur precieuse qui neantmoins est toute couverte de petits serpenteaux, extremement veneneux. Car vous verrez, Philotée, maintes personnes religieuses et devotes qui ont une prudence extremement active et soigneuse pour les procez, pour les honneurs, pour les rangs, pour amasser, et en somme, sous pretexte de certains devoirs imaginaires, de certain zele sophistiqué et de certaine charité artificieuse.

Or, vous cognoistrez si la prudence est prudence de la chair, en ce qu'elle eschauffe, donne des ardeurs cuysantes et pressantes, ainsi les serpenteaux qui picquoient les Israëlites és deserts, estoient des serpens enflammez, c'est-à-dire desquels les picqueures donnoient des inflammations mortelles à ceux qui en estoient blessez. Mais la prudence de l'amour sacré est douce, tranquille, et tellement meslée de simplicité, qu'il n'y a rien en elle d'empressé ny d'affecté; et en somme qui veut guerir de

(1) Dans.

toutes les ardeurs du soin de la sollicitude immoderée de la precipitation, il faut regarder l'ymage du serpent eslevé au desert, c'est-à-dire Nostre-Seigneur, qui n'est pas pecheur, mais qui porte l'ymage du pecheur, sur la croix, et estre prudent de sa divine prudence.

L'amour ne tendant qu'en Dieu, a une prudence simple, innocente et toute pure; car en toutes ses affaires, il mest sa confiance en son Sauveur, qui le deslivrera. Il ne mesprise pas les moyens humains, mais il ne se confie nullement en iceux. L'amour employe la prudence, mais il la tempere tellement qu'il ne veut point qu'elle le distrayse ny divertisse, parce qu'il ne veut estre prudent que pour mieux aymer, et parce que l'amour divin n'est pas comme l'amour humain : l'amour humain va partout cherchant des moyens pour obtenir ce qu'il ayme, et parce que les moyens sont divers, et que bien souvent il les ignore il s'empresse et a une sollicitude incroyable. Il veut de l'argent pour paroistre, il veut des belles parolles, il veut des belles contenances, il veut des reputations, il craint les corrivaux (1). Mais l'amour divin, sçachant que, pour obtenir ce qu'il ayme, le principal moyen est d'aymer, il s'amuse simplement à bien aymer, sçachant que c'est toute sa finesse, avec laquelle il doit gaigner son object : c'est pourquoy il est simple et sage. Comme vous voyez Magdelene, laquelle, avec cette unique attention au Sauveur, fait mieux ses besongnes que S[te] Marthe avec son empressement. Ainsi Eliezer, qui avoit un bon maistre, ne va point cherchant de ruse ny d'astuces pour estre salarié, se contentant de bien servir. Mais Jacob, qui sert un maistre rusé, il use aussi de finesse et dexterité pour estre recompensé de ses peines. Ceux qui servent le monde, qui à tout propos cherchent des recompenses, ils ont besoin d'user de finesse; mais ceux qui servent Dieu n'ont point de plus grande finesse que la simplicité qui les fait marcher en confiance.

Il est vray qu'en ce que les philotées sont philanthropes, et qu'il faut qu'ils servent les hommes, ils ont besoin d'une saincte prudence, mais prudence que l'amour leur suggere admirablement. Voyez la prudence de Nathan, et comme finement il surprend David, et n'osant pas luy donner le coup du rasoir de la correction, il le luy fait prendre à luy-mesme de sa propre main, puis le poussant, le luy fait entrer bien avant dans la poictrine de son peché dont il guerit. Voyez la prudence de Joseph à sauver l'Egypte de la famine; voyez celle d'Abigaïl à divertir le

(1) Rivaux, concurrents.

courroux de David injustement indigné contre Nabal. Et l'admirable prudence de S. Paul, en ce sermon fait aux Atheniens, où, avec tant de sagesse, il prend occasion de l'un de leurs idoles de leur annoncer le vray Dieu. Et en toute occurrence, il se comporta si sagement, qu'il pouvoit bien dire en verité ce que ses ennemys luy imposoient par la calomnie, qu'estant fin il avoit prins ses auditeurs par ruse et tromperie : Ouy dà, dit-il à ses chers Corinthiens (II. Cor. 12), estant un fin homme et accord, je vous ay prins par tromperie; esquelles parolles, il a peut-estre voulu dire (car S. Th.. ly, sa, interpretoit ces mots comme une calomnie faite par ses ennemys qu'il rejette) : Je n'ay voirement rien prins du vostre, mais en cela j'ay usé d'une grande finesse; car ne prenant rien de vous, je vous ay prins par cet artifice.

Le grand Sainct Augustin, au livre *de Moribus Eccles.* 15, monstre que les quatre vertus cardinales et toutes vertus ne sont autre chose que l'amour de Dieu, qui fait tout en nous. Que si la vertu, dit-il, nous conduict à la vie bien-heureuse, j'affirmeray que la vertu n'est nullement autre chose, sinon le souverain amour de Dieu, car ce qu'on dit, que la vertu est divisée en quatre, on le dit, ce me semble, à raison des diverses affections qui proviennent de l'amour. Dont je ne feray nul doubte de deffinir en cette sorte ces quatre vertus, desquelles, comme les noms sont en la bouche d'un chascun, ainsi pleust à Dieu que l'efficace fust és esprits, de maniere que ce soit l'amour que je donne tout entier à Dieu, celuy que la *temperance*... la *force,* un amour qui supporte volontiers toutes choses pour Dieu; la *justice* une force servant à Dieu seul, et pour cela commandant droictement à tout ce qui est subjet à l'homme. La *prudence* un amour qui choysit ce qui luy est proffittable pour s'unir avec Dieu, et rejetter ce qui est nuysible. Et certes, Philotée, bien que la prudence soit une vertu qui guide et qui, par consequent, tient lieu entre les actions de vertus, que (comme) la lumiere corporelle entre les œuvres artificielles, en sorte que comme ceux qui travaillent sans lumiere sont subjets à mille fautes, de mesme ceux qui veulent exercer les vertus sans la saincte discretion font des pechez et de grandes nullitez. Comme le grand S. Anthoine desclara en la conference qu'il eut avec les autres Peres du desert, ainsi que raconte Cassian, qui dit que la prudence, selon l'Evangile, estoit l'œil et la lampe de tous les corps; si est-ce (1) neantmoins que nul n'est estimé prudent pour sçavoir ce qu'il faut esviter et choysir, s'il n'est diligent à le bien executer, si que, encore que l'arbre de la prudence ayt ses racines en l'entendement, il a

(1) Encore est-il.

neantmoins ses fleurs et ses fruicts de la volonté mesme, selon les philosophes, qui, pour cela, tesmoignent que nul ne peut estre prudent s'il n'est bon; et l'on void une quantité de gens extremement sçavans és choses morales et grands discoureurs de la prattique des vertus qui, en verité, n'ont nulle sorte de sagesse et prudence, parce qu'ils parlent et entendent bien en quoy consiste la vertu, mais ils ne la prattiquent nullement. Certes, Isaïe voulant exalter l'admirable prudence de Nostre-Seigneur, il ne la colloque pas tant en la cognoissance des yeux, comme en celle du goust : Il mangera, dit-il, le beurre et le miel, en sorte qu'il sçache repreuver le mal et choysir le bien. En quoy, Philotée: vous voyez qu'il y a deux prudences selon deux cognoissances, une prudence qui consiste en une science, ou par science, discours et sçavoir; l'autre, qui est une cognoissance par goust, experience et savourement : et parce que nous savourons par la volonté et l'amour, S. Augustin a eu raison de dire que la prudence chrestienne n'estoit autre chose, sinon un amour discernant le bien d'avec le mal, comme s'il eust dit, par les parolles du prophete, que la prudence estoit une manducation amoureuse ou un savourement du beurre et miel spirituel, c'est-à-dire, des suavitez divines, par le moyen duquel on sçayt rejetter et repreuver le mal, et eslire le bien convenable à servir à Dieu.

Cette prudence domine heureusement en l'ame, et assaysonne toutes les vertus d'une saincte discretion, et d'une sacrée simplicité nompareille; car elle ne s'estend qu'à playre à Dieu et estre utile au prochain. Ceux qui ont divers amours ont aussi diverses prudences : car il faut une sorte de prudence pour acquerir les honneurs, une autre pour acquerir les richesses, une autre pour acquerir les playsirs; mais l'ame qui ne veut que Dieu n'a besoin que d'une simple et pure prudence, qui, non point par discours, mais par l'experience de la bonté de Dieu, sçayt discerner le bien et le mal. Aussi vous voyez les enfans de Dieu si sages et neantmoins si simples, que c'est merveille.

Il ne faut pas grand artifice à ceux qui ont une grande force, ny beaucoup de finesse à ceux qui ont un grand credit : vous voyez un petit compaignon, lequel voulant obtenir quelque chose du prince ou mesme du peuple, il faudra qu'il desguise ses intentions, et qu'il aille accoustrement s'insinuant et prattiquant son affaire; mais un homme de grand credit va rondement en besongne, et à mesme qu'il a de la confiance, il propose simplement sa demande et en reussit. Ainsi les lievres, les renards et les cerfs, race coüarde entre les animaux, ont une prudence si

diverse, et des ruses en un si grand nombre, que c'est merveille. Le lyon, au contraire, l'elephant, le thoreau, vont droict et sans finesse, et leur prudence consiste en leur vaillance et vertu. Les enfans de Dieu sont comme cela : leur sagesse est toute simple, ronde, franche; car l'amour, qui les gouverne, ayant reduict toutes choses à son obeyssance, les fait marcher selon luy. Et, comme dit S. Hierosme (In Os., l. 2, c. 7), Nostre-Seigneur veut que nous soyons prudens, non pas pour l'offensive, mais pour la deffensive; prudens comme le serpent pour n'estre point deçeus, simples comme la colombe pour ne point tromper personne.

La prudence amoureuse est humble, obeyssante, et qui se laisse conduire. *Ne t'appuye point sur ta propre prudence,* dit le Sage; et les anciens ont dit que le plus heureux estoit celuy qui de soy est sage, l'autre apres, celuy qui escoute et croit le sage.

La prudence amoureuse se confie tout en Dieu : elle le prie, elle fait fidellement ce qui est requis, par fidellité; mais elle attend l'issue bonne de son amant : elle cherche le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste luy est adjousté.

La Simplicité.

La *simplicité* est contraire aux artifices, duplicitez, compositions de divers genres.

En somme, ou la prudence est amour, ou elle despend de l'amour, et est servante de l'amour, qui la fait marcher devant la trouppe de toutes les vertus, comme Nostre-Seigneur qui estoit assis sur le propitiatoire, c'est-à-dire sa majestueuse presence faysoit marcher la colomne de nuës et de feu, devant le peuple d'Israël, comme un guide. Ainsi que nous voyons les grands faire porter les flambeaux devant eux, à leurs pages, pour servir de guide à leurs pas et de ceux qui les suivent, et de phanal aux navires.

Comme la Charité employe la Justice.

Le second fleuve qui procede de la charité, c'est la justice, laquelle, comme dit S. Augustin, n'est autre chose qu'un amour servant à Dieu seul, et pour cela dominant droictement à tout ce qui est subjet à l'homme. Il veut dire, Philotée, que c'est un amour par lequel nous avons une constante et perpetuelle volonté de rendre à Dieu le service qui luy est deu, et pour l'amour de Dieu ce qui appartient à un chascun.

Or, il faut noter qu'il parle de la justice legale, ou dominante,

qui est és princes et roys, lesquels doivent servir à Dieu seul, et pour le service de Dieu dominant droictement sur les peuples, par des loyx esquitables, par la distribution raysonnable et bien proportionnée des estats et offices, par l'administration de la correction et vengeance des fautes et crimes qui se commettent en la respublique. Mais au liv. 19 de la *Cité*, chap. 21, il desclare, plus amplement que c'est (1) que la justice, disant que c'est une vertu qui rend à chascun son droict, c'est-à-dire ce qui luy appartient et luy est deu. Si que, parlant chrestiennement et joygnant les deux passages de S. Augustin en une seule instruction, nous pouvons dire que la justice n'est autre chose que l'amour de Dieu, en tant que par iceluy nous avons une constante et perpetuelle volonté de rendre à chascun ce qui luy appartient. Et certes S. Aug..... ne separe point la justice de l'amour de Dieu, monstrant, au chap. 26, que qui ayme Dieu luy rend toute sorte de devoir, et qui ayme le prochain, n'offense personne, rend à chascun ce qui luy appartient. Car l'amour, sur toutes choses, desirant complayre à la chose aymée, luy rend premierement tout devoir, et non-seulement tout devoir, mais tout ce dont il se peut adviser devoir ou pouvoir estre aggreable à celuy qu'il ayme. De sorte que la charité n'est autre chose qu'une justice surabondante : car, apres que l'amour a fait rendre à chascun ce qu'il luy doit, il passe plus outre et donne plus qu'il ne doit selon la rigueur de la justice; et fait comme son maistre, qui ne se contente pas de donner la bonne mesure des recompenses, mais la donne bien comble, bien pressée, et sureffluente.

Or, comme remarque le grand S. Bernard (Sec. 3), nous sommes debteurs superieurs, inferieurs, mais à Dieu premierement, à qui nous devons honneur, gloire, loüange, actions de graces, et toutes sortes de sousmissions et subjettion, et pour tout ce que nous devons à Dieu.

Or, (pour) cette reverence, nous avons une espece de vertu qui s'appelle religion, par laquelle nous rendons à Dieu la reverence, hommages et sousmissions que nous luy devons, comme à nostre souverain Seigneur et premier principe; et pour cela nous employons premierement deux actes, l'un de l'entendement et l'autre de la volonté : car, en l'entendement, nous faysons cette cognoissance que le grand S. Augustin demandoit si ardemment.............. et le grand S. François..................... Et sur cette cognoissance nous establissons l'acte de la volonté qui

(1) Ce que c'est.

s'appelle recognoissance, c'est-à-dire la protestation de l'excellente superiorité infinie de Dieu sur nous et de l'infinie despendance que nous avons de Dieu. Or, cette protestation se fait interieurement par les actes propres de nostre volonté, qui se sousmet et fait recognoissance à la divine Majesté, et par tous les autres..... qui rendent tesmoignage de nostre sousmission, et exterieurement par des actes par lesquels nous desclarons cette sousmission : et delà, despendent toutes les parties et especes de la religion qui sont celles-cy :

I. La reverence, qui est un des actes procedant de la religion, et n'est autre chose qu'une certaine vive apprehension et juste crainte de ne se pas bien comporter et manquer d'honneur et de respect envers Dieu et les choses divines; et de cette apprehension procede un soin particulier de rendre, le plus exactement qu'il se peut, toutes sortes de tesmoignages de l'estime que nous faysons de la majesté et esminence de Dieu, et de nostre..... et de la disproportion qu'il y a entre nous et Dieu. Et cette saincte affection se respand generalement en toutes les œuvres de religion, et est contraire à la negligence et peu d'estime..... d'attention de la veneration que nous devons apporter, de la grandeur des choses divines, et de l'excellence que nous servons et honnorons. Car c'est elle qui fit prendre le soin à S. Abel de prendre le meilleur de ses trouppeaux pour offrir à Dieu, comme la nonchallance contraire fit que Caïn choysit le moindre; c'est elle qui fit tomber en terre Daniel et les autres prophetes à moytié morts, devant la majesté de Dieu; c'est elle qui fait qu'emmy les tressaillemens et plus grandes consolations, nous tremblons et craignons d'estre devant une si grande Majesté; c'est elle qui fait que les seraphins mesmes voyent leurs yeux et leurs pieds, comme indignes de regarder Dieu et de s'arrester pres luy; c'est elle qui fait dire à David..... Car la grande estime de la perfection divine fait qu'on n'ose pas en parler, crainte d'en parler peu convenablement. C'est cette crainte chaste qui estant demeure és siecles des siecles; car si bien les saincts ne craignent pas d'offenser Dieu, car ils sont asseurez de vivre à jamais en sa bien-veuillance, si est-ce que l'inestimable estime qu'ils font de l'excellence divine fait qu'ils reverent sa divine Majesté, et ont une aggreable et amoureuse apprehension de sa grandeur qui les tient en une continuelle attention soigneuse et leur donne un soin perpetuellement attentif à bien exalter la divine Bonté : qui est la crainte dont il est dit que les puissances tremblent devant sa Majesté, c'est-à-dire,

elles ont un soin de l'honnorer, et l'estiment avec tant d'admiration et de vive attention, comme si elles craignoyent de se mesprendre. Car, autant que sa bonté les asseure que jamais ils ne manqueront, sa Majesté les provoque à l'attention et soin, et reverence.

Or, cette reverence interieure nous fait prosterner exterieurement, demeurer sur les genoux, faire des abaissemens de corps, tenir les yeux en terre, les mains joinctes, porter les voiles sur nos yeux, vestir le sac et le cilice; elle nous empesche de touscher les choses sacrées, qu'avec beaucoup de preparation et de protestation de nostre indignité; elle nous fait confesser nos miseres et la grandeur de Dieu.

II. La devotion en matiere de religion n'est autre chose qu'une ardeur et ferveur d'esprit qui nous rend prompts à faire tout ce qui regarde le service de Dieu, vertu toute pareille à la devotion en matiere de charité dont nous avons parlé au commencement de l'*Introduction* : car, comme l'une est une excellente charité, l'autre est une excellente affection de religion, et parce que ceux qui sont animez de cette tant desirable vertu se desdient et consacrent, donnent et addonnent totalement au service de Dieu et à tout ce qui le regarde, elle nous fait particulierement faire la saincte offrande et abandonnement, donation et desdicace de nous-mesmes à la divine Majesté que nous avons cy-dessus marquée, par laquelle nous sommes rendus vouez, desdiez, consacrez à Dieu, et comme specialement religieux que, au commencement de l'Eglise, on appelloit *moynes*, c'est-à-dire uns, ou unis, à cause de la saincte unyon avec Dieu, à laquelle ils se desdioyent, ou de l'unité de leur institution et profession, qui n'estoit que du seul service de Dieu, et comme parle le grand S. Denys, à raison de leur vie une et simple, non distraicte ny divisée, et ains (1) toute ramassée et recueillie, pour estre toute destinée à la perfection de l'unique amour de Dieu; et parce que ceux-ci, par l'excellence de ferveur qu'ils ont en la religion, se sont devouez et desdiez à l'unique profession de servir Dieu et vaquer à son amour, on les a nommez specialement *religieux* par apres; et passant plus avant, parce qu'entre ceux qui se desdient à l'unique service de Dieu, les uns le font par des simples oblations qui se font par maniere de protestation et desclaration d'une volonté absolue et resolue; comme font la pluspart des oblats de S. Ambroise, les dames de la Tour des Miroüers de la congregation de Ste Françoise, à Rome, les

(1) Au contraire.

vierges de S[te] Ursule, et comme faysoient les hommes et les femmes du tres-sainct ordre de S. François, les Peres de la congregation de l'Oratoire et plusieurs tres-sainctes societez que Dieu a grandement benies et illustrées de plusieurs saincts et sainctes, comme de S[te] Catherine de Sienne et de Gennes, de S. Angele de Foligni, de S[te] Elizabeth de Hongrie, S[te] Elzear, S. Yves, S[te] Françoise, et en nostre aage du B. P. Philippe Nerius (1), S[te] Genevieve. Les autres le font par des vœux qui sont voirement appreuvez de l'Eglise, mais non pas pourtant acceptez, appliquez pour mettre la personne qui les fait en l'estat que l'on appelle *regulier*. Tels sont tous les vœux qui se font par les personnes seculieres, voire mesme les ecclesiastiques, encore bien que ce seroient les vœux de pauvreté, chasteté et obeyssance, quand ils sont faits sans estre acceptez par quelque ordre qui ayt le pouvoir ou l'establissement de rendre ces membres reguliers; les autres le font par des vœux acceptez par l'Eglise pour establir une personne en l'estat que nous appellons regulier, soit que tels vœux soyent solemnels, soit qu'ils soyent simples, comme ceux des coadjuteurs formez de la compaignie du nom de Jesus.

Or est-il vray que tous les vœux, autant les simples que les solemnels, ceux qui se font en la profession reguliere et ceux qui se font hors d'icelle, obligent esgalement devant Dieu, sans qu'il y ayt nulle difference; en sorte que, qui viole les vœux simples, il est autant perfide et sacrilege, à raison du vœu comme celuy qui viole les vœux solemnels; mais pourtant ceux qui violent les vœux solemnels, ou simples, mais de religion, pechent plus grievement que les autres, à raison du scandale qui s'ensuit (et) est plus grand, outre que, par l'establissement du droict, ils peuvent estre apprehendez, chastiez, ne pouvant ny contracter legitimement, ny rien acquerir entre les hommes, tandis qu'ils sont dans les lyens du vœu, là où ceux qui ont fait les vœux purement simples ne sont pas rendus inhabiles à contracter et acquerir entre les hommes, quoyque, devant Dieu et en conscience, ils soyent autant perfides en ce faysant que les autres.

Or, d'autant que ceux qui, par vœu, se sont obligez aux religions appreuvées, se sont non-seulement lyez de l'obligation consciencieuse, en conscience et devant Dieu, mais aussi d'une obligation civile, ecclesiastique et devant les hommes, non-seulement sous des peines eternelles, mais aussi temporelles, non-seulement pour estre redevables et obligez en conscience, mais

(1) De Nery.

pour estre contraincts en effect à l'observation des vœux; partant, on leur a donné specialement le nom de *religieux*, et à leurs congregations le nom de *religions*, à cause de ce lyen par lequel, outre le commun lien des chrestiens, ils se sont relyez au devoir et à la poursuitte de la perfection par les trois vœux propres à l'obtenir, et derechef encore relyez par la sousmission aux peines et anathemes ecclesiastiques, en cas de contravention et d'infraction des vœux. Et quant aux autres personnes qui ne sont lyées que par les simples oblations (qui est un lyen de reverence, respect et verité, car c'est une irreverence de ne point observer ce que l'on a protesté, quoyque non voué de faire devant un si grand roy et pour son service, bien que ce ne soit pas contre la fidellité, n'ayant eu aucune promesse), elles ne sont pas appellées religieuses si absolument, ains seulement devotes et desdiées à Dieu, comme aussi celles qui, par des vœux particuliers et purement simples, se sont lyées devant Dieu à l'obeyssance, pauvreté et chasteté; car si bien elles ne sont pas moins lyées devant Dieu que les religieux, neantmoins, en la police exterieure de l'Eglise et en ce qui en despend, les religieux le sont beaucoup davantage.

L'Orayson.

L'*orayson* certes, ou la priere, n'est autre chose, à proprement parler, qu'une demande faite à Dieu de ce que nous pretendons obtenir de luy. Nous pouvons demander une chose diversement. Car nous la pouvons demander par droit et justice comme une debte, ou par droit d'authorité comme un devoir, ou comme une grace et faveur par le seul droit de liberalité, de courtoysie et de bien-veuillance. Car je vous prie, Philotée, si je demande en justice l'argent que j'ay presté à mon voysin, est-ce une priere et orayson? non certes, ains une demande rigoureuse. Si un seigneur demande son manteau, son chapeau, son espée ou du vin à son valet, est-ce une priere? nullement; mais une demande par authorité. Mais je demande à un homme qui ne me doit rien un service, une chose quelconque : qu'il me donne de l'argent, qu'il me presente son cheval, ou qu'il me donne à manger ou à boire, à cette heure là, je ne puis user d'autre sorte de demande que celle de la priere; et si c'est une personne qui soit relevée au-dessus de moy en quelque esminente qualité, je ne prie pas seulement, mais adjoustant avec l'humilité et la reverence, je supplie. Or, Dieu ne nous doit rien, Philotée, à tous tant que nous

sommes, pour nostre regard et pour nostre consideration; car, qu'avons-nous pour l'obliger de quoy il ne nous ayt premierement obligez? nous ne luy sçaurions jamais rien donner. Car si nous luy presentons quelque chose, l'ayant premierement receue de luy, c'est rendre, non pas donner; c'est payer, non pas obliger; nous ne l'obligeons pas, mais nous nous acquittons de la debte. L'isle Haloncius avoit esté aux Atheniens, mais les pirates la leur occuperent, sur lesquels Philippe, roy de Macedoine, l'ayant prinse, les Atheniens la luy demanderent et il consentit de la leur donner, mais non pas de la leur rendre; au contraire, les Atheniens ne la vouloient pas prendre mais reprendre. Certes nous ne pouvons rien donner à Nostre-Seigneur à proprement parler, ains seulement rendre, et il ne peut rien prendre sur nous, oüy bien reprendre, puisque nos mains ne luy peuvent rien presenter que nous n'ayons receu des siennes. Ce n'est pas, Philotée, que Nostre-Seigneur ne se soit constitué debteur envers nous des recompenses immortelles, si nous observons ses commandemens, et qu'il ne die souvent que non-seulement il nous les donnera, mais qu'il les nous rendra. Mon Pere, dit-il à celuy qui priera en son nom, te le rendra; et l'Apostre parlant de la couronne de gloire, laquelle, dit-il, en ce jour là advenir, le juste Juge me rendra. Oüy, en verité, Philotée, nos bonnes œuvres faites en la grace de Dieu meritent recompense, et Nostre-Seigneur s'oblige de la rendre comme toutes les escritures tesmoignent; mais ce n'a pas esté par droit de justice que Nostre-Seigneur s'est obligé de nous rendre recompense, ça est par pure misericorde, selon la grandeur de laquelle il nous a voulu sauver. Or, depuis neantmoins qu'il s'y est obligé par misericorde, il le fait par justice, dont il dit qu'il rendra, parce que s'estant engagé de parolles, il est constitué debteur de justice, comme parce qu'il ne s'est engagé que par misericorde, il est donateur de liberalité. Il donne parce qu'il ne s'est pas obligé de justice, mais liberalement et de grace; il rend pourtant, parce qu'il doit, et il doit parce qu'il s'est obligé. Mais, outre cela, il ne nous considere pas en nous-mesmes, ains en Nostre-Seigneur son Fils, sur lequel nous sommes entez comme des greffes sur une noble tige, et partant, en qualité de membres d'un tel chef, au nom duquel nous demandons toutes choses, il nous rend ce qui luy est deu. Imaginez-vous, Philotée, le petit Tobie qui demande le payement à Raguel pour son pere, et voyez comme il est payé favorablement, parce qu'il ressembloit à son pere; car il en est de mesme : nous demandons au Pere ce qu'il doit à son Fils, auquel si nous nous sommes

rendus semblables par une saincte charité, mon Dieu que de graces! Or, il doit à son Fils, selon la mesme toute rigueur de justice, ainsi que nos sçavans theologiens enseignent, tout ce qu'il a merité pour nous : or, il a merité pour nous que nous puissions meriter, si que le pouvoir que nous avons de meriter est un rejetton du merite de Nostre-Seigneur. Il nous a merité la grace et tout ce qui est necessaire pour nous acheminer à la grace, pour cheminer en la grace et pour obtenir, par sa grace, la grace consommée et parfaicte qui est la gloire et vie eternelle. C'est pourquoy, demandant au Pere eternel quelque chose au nom de Nostre-Seigneur, nous la demandons par justice et par grace tout ensemble : en justice, en tant que c'est au nom de Nostre-Seigneur; en grace, en tant que c'est pour nous qui, de nous-mesmes, en sommes grandement indignes; et bien que nous ayons promesse expresse d'obtenir tout ce que nous demanderons au nom de Nostre-Seigneur, cela neantmoins s'entend sous cette condition, que nous soyons enfans de Dieu, et que nous ayons l'esprit d'adoption qui nous donne la hardyesse de crier : *Abba, Pater,* ou convenablement disposez pour le devenir, de quoy n'estant pas asseurez, nous ne pouvons jamais demander qu'en grace pour nostre regard.

Mais quant à Nostre-Seigneur, estant au ciel et ayant achevé toutes les œuvres par lesquelles il a merité aux anges et aux hommes la grace et la gloire, il demande à son Pere toutes les benedictions que nous recevons, par droit de justice, comme les ayant acquises par son sang. C'est pourquoy il est appellé advocat; car les advocats, à proprement parler, ne font des requisitions qu'en vertu du. . . . .

Et parce que nos parens sont des appartenances plus proches de nos pere et mere, et que toute la parentée semble estre un seul arbre à diverses branches, esquelles toutes un mesme sang, comme une mesme seve, joinct et substante, partant la pieté s'etend encore à eux; comme aussi, parce que les alliez et amys de nostre patrie sont comme des appuys et maintiens, nous les cherissons aussi par pieté. Or, le devoir de pieté s'estend à tous les offices qui se peuvent legitimement rendre, soit en honneur, soit en service; mais surtout à substanter et servir nos pere et mere en leurs necessitez, obligation qui passe si avant, que nous ne pouvons pas mesme faire aucun vœu qui nous puisse empescher de rendre ce devoir; et si nous l'avons fait, il ne nous tient pas lyez de ce costé-là, ains, nonobstant iceluy, nous pouvons et devons rendre ce devoir originaire de pieté auquel la

nature nous oblige; et par ainsi les enfans sortent des religions, quoyqu'ils soyent profez, pour secourir leurs peres et meres, quand ils sont, je ne dy pas en extreme mais en grande necessité, quand sans sortir ils ne peuvent leur procurer d'ayde et de soulagement.

L'observance est une vertu par laquelle nous rendons l'honneur et le service qui est deu à ceux qui sont ordonnez à nostre gouvernement, ou qui sont propres à cela. Car, comme nous honnorons et servons avec une speciale affection nos pere, mere et patrie, parce qu'ils nous representent Dieu en qualité d'autheur, principe et origine de nos estres, et comme instrumens de sa puissance productrice, aussi honnorons-nous ceux qui nous gouvernent, parce qu'ils representent Dieu en qualité de gouverneur et recteur des hommes, et comme instrumens de sa providence, En quoy nous donnons le premier rang à nos gouverneurs et princes spirituels, car l'authorité et pouvoir qu'ils ont estant surnaturel, et leur gouvernement tendant à une fin surnaturelle, le devoir de sousmission et service que nous leur avons à cette consideration est surnaturel, religieux et purement pieux.

En suite de la pieté et de l'observance, vient la saincte obeyssance, vertu par laquelle nous faysons volontairement ce que nos superieurs et qui ont authorité legitime nous ordonnent ou commandent, parce qu'ils le nous commandent, c'est-à-dire, parce que nous devons le faire. Car un œuvre que nous n'estions pas obligez de faire avant qu'il fust commandé, soudain qu'il est commandé, nous sommes obligez de le faire, et d'œuvre simple il devient debte ou devoir pour nous, le commandement lyant et obligeant nostre volonté avec cet œuvre; et partant, l'obeyssance est la vertu par laquelle nous rendons aux superieurs ce que leur authorité nous oblige de faire par leur commandement.

Or, toute l'authorité à laquelle nous rendons obeyssance procede de Dieu, ou par l'ordre special qu'il a mis en son service et pour nostre conduitte au salut eternel, donnant la puissance spirituelle à ses apostres et à leurs successeurs, ou par l'ordre naturel, donnant aux peres, meres, marys, authorité sur leurs enfans et femmes, ou par l'ordre civil, aux princes et magistrats sur leurs subjets. De sorte que la vertu d'obeyssance se termine en fin finale à l'authorité divine, bien que sensiblement, et selon nostre apprehension particuliere, elle regarde cette varieté de superieurs à l'authorité desquels Dieu nous a soumis. Obeyssance, vertu admirable, qui nous rend toutes les actions des vertus aggreables, qui establit la justice en paix et donne la victoire en

la guerre. C'est pourquoy elle est meilleure que les victimes, parce que les victimes sans obeyssance ne sont pas aggreables à Dieu, oüy bien l'obeyssance sans victimes, et parce que les victimes ne sont aggreables sinon comme elles sont commandées. Vertu generale, laquelle ne perd point son unité par la diversité de ceux qui obeyssent, ny de ceux auxquels on obeyt, ny des commandemens, car tousjours elle obeyt parce qu'elle le doit et qu'il luy est commandé par ceux qui ont authorité.

La gratitude est une vertu par laquelle nous rendons, à ceux qui nous ont fait du bien, quelque sorte de contr'echange, ou par honneur ou par services, ou par des autres reciproques bienfaicts. Et cette vertu requiert 1° que nous estimions et prisions grandement et au plus haut prix le bienfaict, et surtout l'affection avec laquelle le bienfaicteur le distribue et nous le despartit; 2° que nous le recevions cordialement; 3° que nous desclarions combien il nous aggrée et en façions une protestation et recognoissance; 4° que nous en conservions et prattiquions la souvenance, faysant volontiers mention, lorsque l'occasion s'én presente; 5° que, selon les occurrences et nostre pouvoir, nous rendions bienfaict pour bienfaict. Je dy selon les occurrences, car l'empressement et precipitation à contrechanger un bienfaict tesmoigne un esprit qui se desplait d'estre debteur à son bienfaicteur. La debte de gratitude doit estre aggreable et ne se doit pas payer parce qu'il nous desplait de devoir, mais parce qu'il nous plait et aggrée de rendre le reciproque, et de fait rendre un bienfaict avec cette inquietude, c'est plutost le payer que le rendre, ou encore plutost le rejetter et vouloir effacer, que de le vouloir contrechanger. Aussi ay-je dit qu'il falloit rendre bienfaict pour bienfaict : or ce n'est pas un bienfaict, s'il ne procede d'un esprit amyant, doux, aggreable, officieux, et s'il ne regarde plus l'affection du bienfaicteur que le bienfaict; c'est pourquoy il faut rendre, s'il se peut, plus que l'on n'a pas reçeu, comme font les champs fertiles qui produisent plus de graines incomparablement qu'on en a jetté dans leur sein : car, si vous ne rendez que le mesme, c'est plutost une restitution de rigueur, qu'une gratitude d'affection et d'amour; et en cela vous ne rendez pas bienfaict pour bienfaict, car si vous ne rendez que ce que vous avez reçeu, il n'y a point de bienfaict de vostre part. J'ay dit selon son pouvoir : car qui ne peut rendre aucun bienfaict, qu'il face tant plus de tesmoignages et de recognoissances en parolles, qu'il face force souhaicts pour le bonheur du bienfaicteur.

Il y a une vertu que l'on appelle juste vengeance, à laquelle

il appartient de punir les meschans et mal-faicteurs, parce qu'il est raysonnable qu'ils reçoivent de la peyne pour leurs coulpes, et que par ce moyen il se fasse quelque reparation de la faute commise et du tort qu'il a esté fait au prochain, soyt par maniere de dommaige qu'on luy a porté, soyt par maniere de scandale ou de mauvais exemple. Or, affin que cette vengeance soit vertu, il faut qu'elle soit juste, et partant elle n'appartient qu'aux superieurs, qui seuls ont le juste pouvoir de chastier; bien que tous ayent le pouvoir de repousser et empescher l'injure. Et faut, outre cela, que telle vengeance se face en telle sorte qu'elle ne passe point la cruauté par excez, ny à lascheté par deffaut.

La vertu de verité consiste en une volonté perseverante de ne rien signifier au prochain, soyt par parolles, soyt par autres signes, que selon la verité de nostre sentiment. Nous pouvons ceder nos sentimens quand il en est tems; mais, si nous les voulons exprimer, nous le devons faire fort veritablement, et ne point mentir. Or, quand nous disons nos sentimens, nous n'entendons pas parler des sentimens involontaires, que nous avons quelquesfois contre nos prochains, mais des vrays sentimens, que nous avons selon nostre volonté superieure : ainsi, si j'ay quelqu'adversion et respugnance à mon prochain, pourveu que selon ma volonté et resolution je sois deliberé de l'aymer, non-seulement je dois luy tesmoigner de l'amour, mais je ne dois nullement luy tesmoigner mon adversion, car cette adversion n'est pas volontaire, et si elle....... scandaleuse, et en verité je l'ayme, puisque je l'ayme selon la partie maistresse et regente de mon ame. Et parce que cette vertu m'oblige de conformer mes parolles et mes gestes exterieurs à mes sentimens interieurs et à la verité de ce que j'exprime, elle m'oblige aussi à rechercher la verité, mais d'une recherche raysonnable, et qui prend sa mesure de l'importance de la chose que je veux exprimer. Car, si je veux asseurer une chose de grande consequence, je suis obligé d'avoir un grand soin, pour savoir la verité; si c'est une chose indifferente, il n'est pas requis de me mettre en peyne pour m'asseurer de la verité, ains suffit que je dye simplement ce que je croy estre veritable d'abord. Si je raconte ce que Virgile dit de Junon, d'OEneas, de Priamus, il suffit que je dye selon ce que ma memoire presente me fournit, et que je pense estre vray : car, qu'importe-t-il quand je dirois bien une chose pour une autre en chose si frivole? mais si je raconte les miracles de Nostre-Seigneur ou de Moyse, ou mesme autres histoires desquelles la verité importe à l'establissement de nostre foy, je suis

obligé d'estre grandement sur mes gardes à ne rien dire qu'en verité. Si je raconte comme un seigneur ou une dame estoient vestus en telles occasions, pourveu que je dye selon ce qu'il m'en semble, il suffit; mais si je raconte leurs actions, par lesquelles on peut discerner s'ils ont esté vertueux ou non, je dois estre plus discret, et parler avec plus d'asseurance de la verité : car le mensonge n'a jamais aucun juste usage, c'est tousjours un abus, pour utile qu'en soyt la consequence; et n'en est pas de mesme comme de l'hellebore, car, bien que nos corps puissent estre guerys par le tourment des medicamens, les esprits le doivent voirement estre par le tourment de la tristesse et repentance, mais non jamais par la coulpe. Or, puisque les signes sont ordonnancez pour exprimer les choses, nous nous devons cela les uns aux autres, de ne nous point deçevoir par iceux, les employant à signifier le mensonge et ce qui n'est point.

S'ensuit la douce affabilité, qui donne une aggreable bienseance à nos conversations serieuses, affin d'un costé que nous ne soyons ny trop blandissans (1), amadoüans et flatteurs, ny de l'autre trop aspres, austeres, rebarbatifs, durs, desdaigneux et fascheux, mais qu'avec une condescendance bien assaysonnée, nous traittions, en parolles, actions et contenances, suavement et amyablement avec le prochain.

Apres vient la liberalité, qui nous donne la juste estime et affection des richesses, ne permettant pas qu'on les prise plus qu'il ne faut, et par consequent nous porte à les despenser et employer volontiers, et librement, quand il est convenable, affin que, d'un costé, nous ne soyons pas avares, soyt à ramasser et acquerir trop ardemment les biens de ce monde, soyt à les retenir trop chichement; et que, d'autre part, nous ne soyons pas prodigues, donnant à gens indignes, comme sont les flatteurs, bouffons, joüeurs, ny pour les choses friandes et vaines. On ne sçauroit dire lequel de ces deux vices est plus dangereux : certes, l'avarice ne profitte à personne, non pas mesme à l'avare auquel le bien qu'il a luy deffaut, et est autant inutile comme celuy qu'il n'a point. C'est un vray vilain vice que celuy-là, et qui monstre une grande bassesse de courage; c'est pourquoy la prodigalité et profusion des richesses seroit plus amyable, si elle n'engendroit ordinairement l'avarice, car il arrive souvent que ceux qui se playsent trop à donner aux uns, affin d'asseurer leur inclination en cela, et, ...

La suave amitié est une vertu differente de l'affabilité, car

(1) Louangeurs.

celle-cy se prend à un chascun, pour icogneu qu'il soit; mais l'amitié ne se fait qu'avec privauté et familiarité. Car c'est une reciproque et manifeste affection, par laquelle nous nous souhaittons et procurons du bien les uns autres, selon les regles de la raison et de l'honnesteté dont j'ay parlé ailleurs en l'*Introduction,* et au livre de l'*Amour du prochain* (1).

De la Justice.

Mais sur tout ce qui regarde la justice, il y a une vertu que nous appellons *equité*, qui empesche que la justice ne soit pas injuste, et que le droict ne se change pas en injure; c'est cette prudence qui modere les loyx inferieures par les superieures, en sorte que une loy cede à l'autre, selon que la raison requiert, et que le legislateur mesme le diroit, s'il voyoit l'estat present des affaires. Il faut rendre à chascun ce qui luy appartient : rendez donc à ce furieux son espée, et il en tuera quelqu'un sur-le-champ. Non, Philotée, ce ne se doit pas faire; car, bien qu'il faille rendre à chascun ce qui est à luy, cela s'entend, quand il n'en abuse pas au plus grand dommaige du prochain : et l'*equité* nous enseigne cela. La loy dit : *Ne tue point,* mais si le voleur attaque vostre personne, et vous le tuez pour vostre juste deffense, qui vous en peut blasmer? car la loy de la conservation de vostre propre vie precede celle de la conservation de la vie du prochain. La loy dit : *Chomme les jours de festes, ouye la saincte messe;* le *feu* cependant se prend à la mayson, ne l'estendray-je donc pas? si faites ; car la loy n'a pas entendu de vous obliger en ce cas là : vous ferez bien un autre jour la feste et ouyrez bien un autre jour la messe; mais vous ne sçauriez esviter ce grand dommaige, si vous n'y travaillez pas maintenant. Ainsi donc, les loyx veulent que par droict on les modere, ...

De la Force.

A la force appartient la magnanimité, qui n'est autre chose qu'une vertu qui nous porte et nous incline aux convenances et retenues, en chaque nature et espece de vertu, non pour le regard du bien qu'il y a en l'action grande de la vertu, mais pour le respect de la seule grandeur de l'action. Car, par exemple, un homme qui ayme grandement la chasteté et un homme magnanime et de grand courage : l'un et l'autre, au choix de la chas-

(1) *Introduction*, 3e Part.; *Traité de l'Amour de Dieu*, l. I, c. 13 et 14.

teté, entreprendront la chasteté virginale, comme le plus haut et relevé degré qui puisse estre en la vertu de chasteté. Mais l'un fait cette entreprinse pour le grand amour qu'il porte à la chasteté, laquelle plus elle est grande plus il l'ayme; l'autre fait la mesme entreprinse, non pour l'amour de la chasteté, qui est en cette grandeur et hauteur de vertu, mais pour l'amour de la grandeur qui est en cette chasteté; et que l'un cherche la chasteté en la grandeur de cette action, et l'autre cherche la grandeur de l'action en la perfection de la chasteté. Or, comme cette vertu recherche la vraye grandeur, qui est és actions heroïques des vertus, aussi n'estime-t-elle rien de grand que cela. C'est pourquoy elle a ses proprietez selon Aristote (ch. 3, lib. 4, *Eth.*), qui neantmoins, au subjet de cette vertu, tesmoigne assez la foiblesse de la vue naturelle, en comparayson de l'evangelique : 1° De ne se plaire que fort sobrement entre les honneurs, tant grands et relevez qu'ils soyent. 2° Estre esgalement dans l'adversité et les prosperitez. 3° Fuyr les menus et inutiles. . . . . . et convenables. 4° Secourir. . . . .

La raison. . . . .

On recherche de la gloire par des moyens vains, ou pour des choses vaines, ou des personnes vaines. Et enfin, nous esvitons la pusillanimité ou descouragement, par lequel nous fuyons les grandes actions, les grands honneurs, et les grands offices, pour la trop grande apprehension que nous avons de la grandeur, n'estimant pas nos forces assez dignement et selon leur mesure. Car, comme les presomptueux entreprennent indiscretement outre leurs pouvoirs, les pusillanimes n'entreprennent pas selon leur pouvoir, ains laissent une partie de leurs forces inutiles, faute de cœur pour les employer.

De la magnanimité despend la magnificence, qui nous porte, non aux actions grandes des vertus, mais aux grands et somptueux ouvrages qui requierent force despense : car cette vertu nous les fait entreprendre genereusement, destournant, d'un costé, une certaine sotte affection de despense, par laquelle on fait des frais inutiles et outre la bienseance, et d'autre costé, une certaine vileté d'esprit, par laquelle on n'esgale pas la depense à la dignité et bienseance de l'ouvrage qu'on entreprend.

Apres, vient la tres-saincte patience, par laquelle nous moderons les tristesses et fasderies qui nous arrivent des maux ordinaires en cette miserable vie mortelle; la mort des parens et amys, les bannissemens, les pertes, les maladies, les injures et opprobres et autres sottes afflictions de la vie mortelle. . . . de

la vie, parce que les maux de la mort et les choses horribles pour la mort doivent estre surmontez par la force, comme il a esté dit. Or, la patience nous fait supporter tranquillement ces afflictions, pour l'honnesteté et le bien qu'elle recognoist estre en l'esgalité de l'esprit et la bonne assiette de l'ame entre ces occasions.

Or quand, outre le mal que nous endurons avec moderation, il nous faut supporter une longue durée du mal, et que nous n'avons pas seulement du mal, mais que nous devons l'avoir longuement, c'est-à-dire, qu'outre le mal, nous devons supporter une longue durée du mal, qui est une grandeur en durée et estendue de continuation, nous n'avons pas seulement besoin de patience, mais de longanimité, qui est la vertu par laquelle nous supportons, ou une longue attente du bien, ou une longue durée du mal. Et tant la patience que la longanimité sont requises, affin que d'un costé nous esvitions l'insensibilité, qui n'est autre chose qu'une certaine stupidité et brutale lourdise, par laquelle, comme si nous avions nos sens assoupis, nous ne sentons aucune douleur ny tristesse de maux, et par consequent sommes hors de tout subjet de patience, et d'autre costé que nous esvitions l'impatience, par laquelle nous ressentons immoderement les afflictions et contradictions.

Enfin, la force produit la perseverance, je ne dy pas le don de perseverance (car c'est une grace toute divine dont nous avons parlé en passant ailleurs); mais la perseverance, qui est une vertu par laquelle nous continuons et poursuivons un bien jusques à la fin, contre la difficulté de l'ennuy que la longueur et durée d'une affaire ou entreprinse peut apporter. Mais quand, outre l'ennuy de la durée et longueur du tems, nous avons encore des autres obstacles et resistances exterieures, qui s'opposent à la poursuitte et continuation de nos exercices en la vertu, et du dessein que nous avons fait pour le bien, alors nous avons besoin de la constance. Deux choses nous lassent en un chemin : la longueur et esgalité ; car, comme dit Aristote, on se plaist plus en un chemin où il y a parfois des. . . . . et varietez, qu'en un chemin tousjours uni, et sans diversité, et les pierres, les ronces, les fossez, les fanges, et autres difficultez. Ainsi, au chemin de la vertu, deux choses nous lassent : la durée et continuation de mesme exercice, et contre cet ennuy nous avons la vertu de perseverance ; et les autres difficultez et resistances, comme sont les oppositions des hommes, nostre foiblesse, les murmurations, les remonstrances de ceux qui sont de contraire opinion et toutes autres telles. . . . . contre lesquelles la constance

particuliere de chaque personne, soit pour la conservation de l'espece et race humaine, ce seroit esgalement dementir la raison et violer ses loyx, de vouloir estre sensuels en s'appliquant demesurement aux voluptez des sens. Ainsi y a-t-il deux vices contraires à la temperance.

Mais l'autre, qui s'appelle *intemperance,* est le grand vice du monde, par lequel on desire les playsirs sensuels outre mesure et sans discretion, et c'est le vice qui attira le deluge, qui fit perdre les quatre citez et les fit fondre; et en somme, c'est le vice le plus infame et vilain, comme dit Aristote, qui nous rend pareils aux bestes brutes, assoupit l'usage de la raison; et, comme dit Hippocrate, le plus vehement de tous ces playsirs sensuels n'est autre chose qu'une epilepsie passagere. Et Aristote dit que tout animal est triste apres iceluy, hormys le coq, mais l'homme, plus que tous les animaux, comme ayant en iceluy perdu la raison. Vice brutal, qui rend comme furieux et phrenetique l'homme avant qu'il le commette, epileptique en le commettant, triste et melancholique apres l'avoir commis. Mais si l'intemperance passe jusques au delà de la nature, ce n'est plus un vice, c'est un monstre de vice, dit Tertulien; ce n'est plus un vice humain, dit Aristote, il est brutal et forcenerie.

Or, d'autant que les playsirs du goust et des autres sens sont donnez à nostre nature pour servir à la conservation de chaque particulier, la regle d'en bien user, c'est, comme dit S. Augustin, d'en prendre autant que la necessité de la vie humaine et des offices d'icelle le requiert. C'est-à-dire, qu'il faut premierement prendre ce qui est requis pour maintenir la vie; ayant la nourriture, dit l'Apostre (I. Tim. 6), et de quoy nous couvrir, nous en sommes contens. Mais non-seulement il faut prendre ce qui est pour la necessité, ains aussi ce qui est pour la bienseance, selon la varieté des offices et occurrences de cette vie; c'est pourquoy on jeusne quelquesfois et quelquesfois on fait des festins, on s'habille mieux une fois qu'une autre, et Dieu mesme donne quelquesfois du pain seul à Heslie, quelquesfois il luy envoye de la chair; quelquesfois il donne du pain et du poisson, d'autresfois il donne du miel et de la manne. La temperance sçayt discerner le quand et le comment. . . . .

FRAGMENT SUR L'AMOUR DE DIEU.

D'AUTANT que l'homme fait ses operations diverses selon la distinction des facultez de son ame et selon la difference des organes de son corps, nous attribuons à chaque faculté de nostre ame et à chaque organe de nostre corps les actions que nous faysons par leurs entremises. Ainsi disons-nous que l'œil void, que l'aureille oyt, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient et la volonté ayme; mais nous sçavons pourtant bien que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultez et differens organes, fait toute cette varieté d'operations. C'est donc l'homme aussi qui, par la faculté affective de son ame, que nous appellons volonté, tend au bien, s'y complaist, et qui a cette grande convenance avec luy, laquelle est source et origine de l'amour, et voyons maintenant quelle est la convenance qui nous peut exciter à la complaysance et à l'amour.

Et certes, Philotée, ceux-là n'ont pas bien rencontré, qui ont estimé que la seule ressemblance estoit la convenance qui produisoit l'amour; car qui ne sçayt que les vieillards les plus sensez ayment tendrement et cherement les petits enfans, et que les petits enfans ayment reciproquement les bons anciens; que les sçavans ayment les ignorans, pourveu qu'ils soient dociles, et les malades ayment leurs medecins. Que si nous pouvons tirer quelqu'argument de l'ymage d'amour, laquelle se void és choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aymant; un aymant n'a-t-il pas plus de convenance avec un autre aymant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer, qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns, pour reduire toutes ces convenances à la ressemblance, asseurent que le fer tire le fer et l'aymant tire l'aymant, si est-ce qu'ils ne sçauroient rendre raison pourquoy l'aymant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge, et neantmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité non pareille et tesmoignent envers elle un amour

insensible extraordinaire. Or, il en est de mesme de l'amour volontaire des hommes; car il se prend quelquesfois plus fortement entre des personnes de contraires qualitez qu'entre celles qui sont fort semblables.

Je pense donc, chere Philotée, que la convenance qui cause l'amour ne consiste pas toujours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport et correspondance de l'aymant et de la chose aymée; car ainsi, ce n'est pas la ressemblance qui rend la medecine aymable au malade, c'est la correspondance de sa necessité à la suffisance du medecin, d'autant qu'il a la necessité que cette suffisance peut secourir : le medecin ayme le malade et le sçavant son apprentif parce qu'ils peuvent exercer leurs facultez sur iceux. Les vieillards ayment les enfans, non pas pour avoir de la sympathie avec eux, mais parce que l'extreme simplicité, foiblesse et tendresse des uns, rehausse et fait mieux recognoistre l'extreme prudence, fermeté et asseurance des autres. On est bien ayse de sentir les advantages qu'on a sur les moindres, et cette dissemblance est aggreable. Au contraire, les petits enfans ayment les vieillards, parce qu'ils les voyent amusez et embesoingnez d'eux.

Les accords de la musique se font en la discordance, par laquelle les voyx dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire une seule rencontre d'harmonie; la dissemblance des pierres precieuses fait l'aggreable composition que nous appellons esmail, et la diversité des fleurs qui se rencontrent ensemble fait la diapreure. C'est pour dire que l'amour ne se fait pas tousjours par la ressemblance et sympathie, ains par la correspondance; or, la correspondance de deux choses consiste en ce que, par l'unyon de l'un à l'autre, elles puissent recevoir de la perfection et devenir meilleures. La teste ne ressemble pas au corps, ny la main au bras; mais neantmoins elles ont une si grande correspondance et..... si proprement l'un à l'autre que l'un est grandement.....

DE LA CRUCIFIXION DE N.-S. JESUS-CHRIST.

Proposition du mystere, leçon interieure, ou fabrication du lieu.

Il me semble que, parmy cette grande foule de gens qui accourent de toutes parts de la ville de Hierusalem, pour voir crucifier Nostre-Seigneur, je me treuve au mont de Calvaire, en un lieu un petit peu plus esloigné que les autres, separé et relevé, qui me le rend advantageux, pour voir et considerer à part moy ce triste et cruel spectacle. La crucifixion est desjà faite; c'est-à-dire, la croix estant couchée sur la terre, Nostre-Seigneur y est estendu tout nud et despouillé, et les bourreaux l'ont serré et cloué pieds et mains là-dessus. Maintenant donc, dés ce lieu-là, je m'imagine que je vois relever ce sainct Crucifié en l'air, petit à petit, et que la croix est fichée et plantée dans le trou fait à cette intention. Voilà le mystere proposé en gros par l'imagination, laquelle a logé en mon cœur un lieu propre pour voir et bien considerer tout ce qui se passe. Les deux parties du mystere sont l'eslevation et le plantement de ce sainct arbre. Il reste que je poursuive à considerer les particularitez par lesquelles ma volonté puisse estre excitée à produire beaucoup de bonnes sainctes affections et resolutions, et cela c'est la meditation.

Premiere consideration.

Je considere ce que Nostre-Seigneur souffre en ce mystere, tant exterieurement qu'interieurement. Exterieurement : par cette eslevation, son corps est tout entierement supporté sur ses pieds et ses mains clouez, d'où il arrive que les playes s'aggrandissent et la douleur se rend immense. Quand la croix tombe dans le trou preparé auquel elle est fichée, le Sauveur reçoit une secousse effroyable, qui augmente de nouveau les playes, et donne comme un coup d'estrapade à tous ses nerfs et tendons; de tous costés le sang pleut et distille; l'air et le vent froid saisissent tout ce corps eslevé, penetrant dans les playes, et le font presque transir et pasmer. Ses aureilles n'entendent que blas-

phemes, ses yeux ne voyent que la furie de ceux qui le tuent: et en tous ses sens il endure des douleurs insupportables. Mais ce n'est rien de cela au prix des douleurs de son cœur, qui, languissant de l'amour des ames, void une si grande perte de personnes, et surtout de ceux qui le crucifient.

Affections. — Ah! qui sera ce tigre qui ne pleurera, voyant cet innocent, ce jeune Roy, le Fils de Dieu, endurer tant de peines? Elles sont desjà bien grandes, et capables de tenir à couvert tous les hommes du monde contre l'indignation du Pere eternel. He! je vous prie, de grace, mes amys, relevez bellement cette croix, et fischez-la si doucement, que ses playes ne s'aggrandissent point, et que la secousse n'en soit pas si grande. Helas! il n'y a personne si denaturé qui, voyant un criminel sur la roue, n'en ayt compassion. Hé donc! mon ame, n'auras-tu pas compassion de ton Sauveur qui souffre tant? Si jamais tu fus touchée de commiseration sur la nudité d'aucun pauvre, parmy la rigueur de l'hyver, ne dois-tu pas compatir à ce pauvre roy, qui est exposé tout nud sur cet arbre? Si jamais quelque pauvre ulceré te fit pityé, regarde, je te prie, celuy-là, auquel tu ne verras, depuis la plante des pieds jusqu'à la teste, aucun lieu qui ne soit gasté de coups. Hé! vois ce cœur affligé de tant de pechez que le peuple commet; et si ton cœur ne s'afflige avec luy, il faut que tu ne l'ayes pas de chair, mais de pierre, et plus dur que le diamant mesme.

De la commiseration ou compassion naist ordinairement le desir de secourir celuy auquel nous compatissons : partant, à la precedente affection j'adjouste celle-cy.

O! qui me donnera la grace que je puisse en quelque façon donner allegement à mon Sauveur affligé! Hé! que ne m'est-il loysible de prendre mes habits plus precieux pour couvrir vostre nudité! que n'ay-je du bausme excellent pour en oindre vos plaies! que ne suis-je pres de vous sur la croix, pour soutenir vostre corps en mes bras, affin que la pesanteur ne dechirast pas si fort les playes de vos pieds et de vos mains! mais sur-tout, que ne puis-je empescher les pecheurs de tant offenser vostre cœur, qui ne feroit que se jouer de toutes les peines de vostre corps, si, pour icelles, les pecheurs pouvoient estre amendez! que ne suis-je quelque excellent et fervent predicateur, pour leur annoncer la penitence! O! comme je dirois aux iniques : Ne vueillez plus vivre iniquement, et aux delinquans : Ne relevez plus les cornes de vostre fierté et felonie.

Confusion. — Mais, ô Seigneur, pourquoy m'amusé-je à ces

desirs, desquels je n'ay pas la force d'en prattiquer un seul? Helas! comme vous donnerois-je mes habits precieux, moy qui n'en donnay jamais un vil et usé à vos pauvres? Sur la croix, vous ne me les demandez pas, et je vous les offre; en vos pauvres vous me les demandez, et je les refuse! O vaines et miserables offres! qui ne se font qu'en apparence, et en effect ne sont que moqueries! Comment respandrois-je du bausme sur vos playes, puisque je ne respandis jamais un verre d'eau pour vos pauvres? Comment voudrois-je vous supporter en croix, puisque je ne fuis jamais rien tant que les croix? Et quel predicateur de penitence, moy qui n'en fais point, et qui contribue tous les jours, plus qu'aucun autre, aux desplaysirs que les pechez vous donnent?

Resolution. — O Seigneur, ayez pityé de moy! je me propose cy-apres de vous estre plus fidelle. Non, ce ne seront plus des desirs, ce seront des effects. Je soulageray le pauvre, je feray penitence, et cesseray de pecher. J'instruiray les devoyez, et diray à mon cœur et aux autres : Voulez-vous estre plus cruels à l'endroict de vostre Sauveur, que ne sont les vautours à l'endroict des colombeaux? ils n'en deschirent ny devorent jamais le cœur : voulez-vous bien estre si acharnez à l'encontre du divin colombeau qui niche sur la croix, que de deschirer son cœur avec les dents de vos impietez? Seigneur, ha! doresnavant je consoleray par effect le pauvre, et empescheray le peché.

Deuxiesme consideration.

Je considere la maniere avec laquelle Nostre-Seigneur souffroit en ce mystere; et cette maniere est double. Il souffre exterieurement avec un grand silence, les yeux doux et benins, qui regardent parfois au ciel dans le sein de la misericorde du Pere, quelquesfois sur le peuple, auquel il procure la grace de cette misericorde, sa bouche n'estant ouverte en ce mystere que pour jeter des souspirs de douceur et de patience. Il me semble que je vois en sa poictrine l'endroict du cœur qui pantele et tressousse d'amour, et fait une inflammation si grande, que tout cet endroict me semble rougissant.

Reprehension pour l'exterieur. — Il souffre patiemment, volontairement et amoureusement. Mais, helas! miserable que je suis, qui ne saurois souffrir un mot sans crier, sans me plaindre, sans faire du bruit au logis; jamais je ne finis mes lamentations, je les estends et les respands partout.

Pour l'interieur. — Et si quelquesfois je garde quelque contenance, mon cœur comment se comporte-t-il? il semble qu'il s'enflamme de cholere, d'impatience, de vengeance et de douleur.

Resolution. — Mais doresnavant, ô mon ame, je veux que nous soyons patiens, doux et gracieux, et que jamais l'eau de contradiction ne puisse esteindre le feu sacré de la charité que nous devons au prochain.

Troisiesme consideration.

Je considere pourquoy il souffre : ha! c'est pour obeyr à son Pere. O obeyssance admirable et filiale! Mais quel effronté suis-je, d'oser appeller Dieu mon pere, auquel je n'ay jamais porté le respect filial; et comme obeyrois-je jusqu'à la mort, que je ne le puis pas mesme jusqu'à la souffrance d'une petite parolle fascheuse, et d'un regard de travers? Mais doresnavant, venez, ô tribulations et desplaysirs, que venant de la part du Pere eternel, je vous recevray de bon cœur, et boiray le calice d'obeyssance!

Abomination du peché. — Mon iniquité est donc bien grande! ô que je suis miserable, de m'y estre si souvent abysmé! O Seigneur! qui me deslivrera de ce labyrinthe, si ce n'est vous? hé! de grace, ne permettez pas que j'y retombe jamais si lourdement. O peché tres-abominable! je ne te verray jamais d'un costé, que, plutost que de me souiller en tes ordures, je ne me jetasse en cent mille tourmens.

Resolution. — Pour me retirer de l'enfer, et pour me deslivrer de perdition, helas! Seigneur, que vous souffrez! Et moy, miserable, que je souffre pour m'y engager! Tout ce que j'ay souffert jusqu'à present n'a esté qu'à ma perte. Ah! non, vous me voulez sauver, Seigneur, que vostre volonté soit faite : je suivray vostre dessein et monteray. Non, je ne descendray plus.

DIEU SOIT BENY!

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIESME.

TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE DEUXIESME.

Histoire de la generation et naissance celeste du divin amour.

LIVRE TROISIESME.

Du progrez et perfection de l'amour.

LIVRE QUATRIESME.

De la decadence et ruyne de la charité.

LIVRE CINQUIESME.

Des deux principaux exercices de l'amour sacré, qui se font par complaysance et bien-veuillance.

LIVRE SIXIESME.

Des exercices du sainct amour en l'orayson.



LIVRE SEPTIESME.

De l'unyon de l'ame avec son Dieu, qui se parfaict en l'orayson.

LIVRE HUICTIESME.

De l'amour de conformité, par lequel nous unyssons nostre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens, conseils et inspirations.

LIVRE NEUVIESME.

De l'amour de sousmission, par lequel nostre volonté s'unit au bon playsir de Dieu.

LIVRE DIXIESME.

Du commandement d'aymer Dieu sur toutes choses.



LIVRE ONZIESME.

De la souveraine authorité que l'amour sacré tient sur toutes les vertus, actions, et perfections de l'ame.



LIVRE DOUZIESME.

Contenant quelques advis pour le progrez de l'ame au sainct amour.

FRAGMENT SUR LA MANIERE DONT LA CHARITÉ EMPLOIE LES VERTUS CARDINALES :

FIN DU TOME QUATRIESME.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.



